WLADYSLAW DE FEDOROWICZ

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES SEIGNEURS D'AUTRICHE

1809
CAMPAGNE DE POLOGNE

VOLUME I

DOCUMENTS ET MATÉRIAUX FRANÇAIS

LABOR OMNIA VINCIT IMPROBUS

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911

ShB. de Villers

Il a été tiré de cet ouvrage 5 exemplaires sur papier de cuve des papeteries d'Arches, numérotés de 1 à 5.

1809

CAMPAGNE DE POLOGNE

WLADYSLAW DE FEDOROWICZ

MEMBRE DE LA CHAMBRE DES SEIGNEURS D'AUTRICHE

1809

CAMPAGNE DE POLOGNE

DEPUIS LE COMMENCEMENT JUSQU'A L'OCCUPATION DE VARSOVIE

VOLUME I

DOCUMENTS ET MATÉRIAUX FRANÇAIS

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911

AVANT-PROPOS

Dans la grande salle du Parlement de Vienne, où les membres de la Chambre des Seigneurs se réunissent avant les séances, Son Exc. feu le Baron de Helfert, ancien ministre et célèbre historien, m'encouragea à maintes reprises à m'occuper de la campagne de 1809 en Pologne, sujet qui, à son avis, avait été trop négligé jusqu'alors. C'est donc à lui qu'il faut rapporter l'inspiration de cet ouvrage. Aussi, maintenant que la tombe vient de se refermer sur ce vénéré et savant homme d'État, je tiens à ce que les premiers mots de ce livre soient un hommage de reconnaissance pour l'amitié dont il m'a honoré et les conseils dont il a aidé mes recherches.

Il n'y a pas d'étude spéciale sur la campagne de Pologne en 1809, dans les publications officielles de l'état-major français ou autrichien. Les auteurs qui ont écrit sur la guerre de 1809 se sont occupés surtout des deux armées principales commandées par Napoléon et l'archiduc Charles, puis subsidiairement, des événements du Tyrol et de l'Italie. Le VII[e] corps de l'armée autrichienne, que commandait l'archiduc Ferdinand d'Este, et qui, finalement dirigé sur le Nord, parvint à Thorn après avoir occupé Varsovie, n'a pas été l'objet d'une égale attention; même des ouvrages aussi considérables que ceux du commandant Saski et, avant lui, du général Pelet, ne font, malgré l'étendue du sujet traité, qu'une rapide mention de la campagne de Pologne qui coïncidait avec les

grands événements du Danube. Le livre important du général SOLTYK ainsi que plusieurs ouvrages allemands ou polonais sont écrits par des militaires et traitent exclusivement le côté stratégique. Mais la campagne de Pologne de 1809 se présente sous un tout autre aspect, lorsqu'on l'étudie au point de vue politique.

Dans les négociations diplomatiques conclues entre l'Angleterre et l'Autriche, avant l'ouverture des hostilités, il fut convenu que l'Angleterre, non seulement fournirait à l'Autriche des subsides financiers considérables, mais expédierait un corps d'armée d'environ 40.000 hommes, qui débarquerait sur les côtes de l'Allemagne du Nord, tandis que l'Autriche ferait converger sur le même point un corps d'environ 30.000 hommes. Les deux corps réunis devaient renforcer l'insurrection préparée par les patriotes allemands. On comptait qu'il n'en faudrait pas plus pour déterminer les souverains allemands alliés de NAPOLÉON à l'abandonner et à prendre le parti de l'insurrection populaire. On reconnaît ici le procédé du cabinet de St.-James appliqué en Espagne et en Portugal. Le grand projet anglo-autrichien était d'attaquer d'abord NAPOLÉON sur toute la périphérie : en Dalmatie, à Naples, en Calabre, en Toscane, sur les côtes de Gênes, en Espagne, en Portugal, sur plusieurs points des côtes de France, en Hollande, en Danemark, sur les côtes de l'Allemagne du Nord et même jusque sur les côtes de Russie et de Finlande. Le général JOHN MOORE fut envoyé avec 10.000 hommes à Stockholm pour s'unir avec les Suédois, faire une descente en Finlande et bombarder St.-Pétersbourg. L'Autriche, qui possédait l'armée de terre la plus considérable, devait attaquer au centre l'armée de NAPOLÉON affaiblie par l'envoi de détachements destinés à faire face aux nombreuses diversions tentées sur les différents points de ce cercle immense.

Si ce projet grandiose — le plus vaste peut-être qui ait jamais été conçu dans l'histoire militaire de l'Europe —

ne réussit pas, c'est qu'il était dirigé contre un Napoléon qui, par son génie, la rapidité de ses mouvements, les victoires qu'il sut gagner dès le premier jour, mit fin à la guerre avant que l'alliance clandestine de ses ennemis déclarés et de ses alliés apparents ne fût parvenue à mettre à exécution tout son programme. Le retard vint surtout des Anglais. Leur expédition de 600 navires et de 40.000 hommes, décidée en février et en mars, n'arriva que le 30 juillet aux bouches de l'Escaut, où elle périt misérablement dans les marais de l'île de Walcheren.

Le caractère éminemment politique de la campagne de Pologne de 1809 resta longtemps méconnu. On l'envisagea plutôt du côté purement militaire. Les écrivains qui s'en sont occupés ont poursuivi leurs recherches aux archives militaires; or, c'est plutôt dans les archives diplomatiques qu'on peut trouver l'explication de cette étonnante campagne, sur laquelle M. Vandal [1] a fait cette remarque : « On vit alors un spectacle étrange : les deux adversaires se tournant le dos et marchant en sens inverse. » Seul l'inextricable enchevêtrement des intrigues diplomatiques de ce temps peut révéler pour quelle raison furent détachés de l'armée autrichienne 33.000 hommes d'élite qui, sur les bords du Danube, pouvaient décider le sort des batailles en faveur de l'Autriche; — pourquoi on fit marcher l'archiduc Ferdinand sur Varsovie et sur Thorn; — pourquoi ce dernier perdit à Varsovie tant de temps précieux en revues et en parades; — pourquoi enfin on lui fit rebrousser chemin avant qu'il eût pu atteindre au but de son expédition; — et résoudre tant d'autres énigmes.

Nous avons commencé nos recherches dans les archives des ministères de la Guerre, à Vienne et à Paris. Peu satisfait des résultats et déconcerté par nombre de contradictions et d'obscurités au point de vue straté-

[1] *Napoléon et Alexandre*, t. II, p. 84.

gique, nous nous sommes dirigé vers les archives diplomatiques des puissances en cause. Nous avons ainsi découvert les traces de relations peu connues jusqu'ici, entre l'Autriche, l'Angleterre, la Prusse, la Russie, la Suède, le Danemark, l'Espagne, la Sicile, la Turquie, le Portugal et même la Perse. Pour suivre les fils invisibles de la trame diplomatique, qui reliait ces pays et explique, en grande partie, la marche des événements et la conduite des cabinets, il nous a fallu des années.

Aux documents trouvés dans les archives d'État, ainsi que dans les archives et bibliothèques publiques ou privées de divers pays, nous joignons d'autres matériaux, tels que des articles parus dans des revues et journaux militaires, anciens ou nouveaux, des extraits de publications plus ou moins rares, dont l'ensemble formera un dossier assez complet sur la campagne de 1809 en Pologne.

Nous avons dû changer plusieurs fois, au cours des années, le plan et l'ordre de notre publication. Des circonstances indépendantes de notre volonté, de nature plutôt pratique que théorique, nous ont décidé à adopter le classement selon les langues. Imprimer des documents de langues si diverses, tout en gardant l'ordre chronologique, entraînerait des lenteurs inadmissibles. Il serait impossible de suffire à des exigences souvent contradictoires.

Nous commençons donc l'édition de cet ouvrage par un volume renfermant les documents français. Le tome second donnera les documents allemands. Le troisième et dernier comprendra les textes en autres langues et le résumé historique, rédigé en français.

WLADYSLAW DE FEDOROWICZ,

Membre de la Chambre des Seigneurs d'Autriche.

Paris, 18 juin 1910.

CAMPAGNE DE POLOGNE

1809

JUILLET 1808

1. — LETTRE DE CHAMPAGNY A BOURGOING[1]

[Extrait.]

Bordeaux, le 30 juillet 1808.

MONSIEUR,

J'ai mis sous les yeux de Sa Majesté l'Empereur votre lettre du 13 de ce mois. L'Empereur envisage les préparatifs de l'Autriche du même œuil que le roi de Saxe. Il pense, comme ce monarque, que l'Empereur d'Autriche ne veut point la guerre, que ses inclinations sont pour la paix et que s'il n'est pas abusé par de vaines frayeurs, il est au moins égaré par d'imprudens conseillers qui l'ont engagé dans des mesures dont eux mêmes peut être n'ont pas calculé l'effet.

. . . .

Ainsi que l'a pensé le roi de Saxe, les amis secrets de l'Angleterre, ceux dont l'esprit domine à Tœplitz, à Carlsbad, à Egra, sont pour beaucoup dans ces mouvemens de l'Autriche. L'Angleterre s'agite de toutes manières, c'est elle qui fomente les troubles d'Espagne. La frégate angloise *l'Amphion* n'est-elle pas venue à Trieste offrir au prince Charles la couronne d'Espagne de la part du peuple de Sarragosse? Le continent ne sera paisible que lorsque l'Angleterre n'y exercera aucune espèce d'influence soit directe, soit indirecte, et l'exécution de la loi qui repousse et les Anglois et leurs marchandises et leur agens seroit le plus sûr garant de la tranquillité de l'Europe.

. . . .

CHAMPAGNY.

Min. des aff. étr. Saxe, supplément. Vol. 6. — Original.

---

[1] Jean-François, baron de Bourgoing, ancien officier, ancien secrétaire d'ambassade à Madrid; ministre de France près le roi de Saxe, à Dresde, de 1808 à 1811; né à Nevers le 20 novembre 1748, mort à Carlsbad le 20 juillet 1811.

AOUT 1808

2. — MUNSTER A HARDENBERG

Londres, 5 août 1808.

Le secrétaire d'État M. Canning m'ayant offert une occasion sûre pour vous faire parvenir une lettre et m'ayant en même temps témoigné qu'il désirerait que je vous parlasse d'une ouverture indirecte qu'il vient de faire à Son Excellence M. le comte de Stadion[1] au sujet des événements importants qui ont lieu en Espagne, et de l'avantage qu'on devrait tâcher d'en retirer pour soustraire l'Europe au joug de Bonaparte, je me suis rendu chez ce ministre pour me mettre plus exactement au fait de la nature des propositions qu'on serait disposé de faire à la cour d'Autriche. M. Canning m'a honoré de sa confiance en me faisant lire la lettre que lord Grenville Lewison Gower (ci-devant ambassadeur britannique à St-Pétersbourg) a adressée à sa demande à S. E. M. le comte de Stadion, avec lequel il a été lié durant son séjour à la cour de Russie. Cette lettre contient, à la vérité, tout ce qu'on peut dire sur la position respective des deux gouvernements. L'Angleterre reconnaît que la guerre que l'Autriche lui a déclarée n'est que l'effet des malheureuses circonstances du moment, et non de ses véritables dispositions. Elle est persuadée que l'Autriche sent que, tôt ou tard, elle aura à combattre pour son existence et qu'elle n'attend que le moment favorable pour se soustraire à l'influence de Bonaparte : mais elle croit devoir aussi lui rappeler que la perspective d'une issue heureuse d'un combat qui deviendra de jour en jour plus inégal ne saurait dépendre que de la sagesse avec laquelle on profitera du moment, et que la chance que présentent les affaires d'Espagne est peut-être l'unique espoir qui reste à l'Europe.

La manière dont la Grande-Bretagne agit envers les Espagnols doit convaincre l'Autriche qu'elle ne témoignera aucun ressenti-

[1] Ces ouvertures avaient été transmises au Cte Stadion par un agent anglais, Johnson. Voir la lettre de Finkenstein à Frédéric-Guillaume III, du 17 septembre 1808. (*Note de P. Hassel.*)

ment envers les puissances qui ont été forcées à se déclarer contre elle, aussitôt qu'elles reconnaîtront leur véritable ennemi. L'Autriche n'a point d'intérêt à discuter avec l'Angleterre et la paix peut être rétablie au moment qu'elle se détachera du système que Bonaparte lui a fait adopter. L'Angleterre est cependant bien éloignée de vouloir inciter les puissances continentales à la guerre, à moins qu'elles ne croient elles-mêmes y trouver leur salut.

C'est à peu près le contenu des communications qui parviendront au comte de Stadion. Pour en faire sentir toute l'importance il faudrait vous donner un tableau fidèle des efforts des Espagnols pour leur liberté, ainsi que de ceux de l'Angleterre pour les secourir. Ce n'est que par ce tableau qu'on pourra juger de l'importance de la lutte que Bonaparte s'est attirée par ses procédés perfides. J'ai tâché de vous faire parvenir le premier cahier des pièces qui ont rapport à ces événements et je vous adresse encore aujourd'hui, sous couvert à M. Rheinfelder [1], les trois premiers numéros que le gouvernement a fait imprimer, afin que vous puissiez les communiquer au comte Stadion. Incertain si ces pièces vous parviendront, je vous dirai en peu de mots, que toute l'Espagne est animée du même esprit pour venger son indépendance; que toute la nation s'est armée; que les différentes Juntes, établies dans les provinces, agissent avec prudence et courage, qu'ils ont déclaré la paix avec l'Angleterre, et ont remporté plusieurs victoires sur les Français, dont la première a été la prise de l'escadre qui se trouvait à Cadix. L'Angleterre a de son côté proclamé la paix avec l'Espagne et a déclaré ne vouloir que son indépendance et son intégrité; on l'a secouru de la manière la plus généreuse, non-seulement en lui envoyant des subsides pécuniaires et des armes, mais surtout en expédiant une armée qui se monte déjà au-delà de 30.000 hommes et qui sera portée sous peu à plus de 50.000 combattants. Le Portugal ayant suivi l'exemple de l'Espagne, la chance en devient d'autant plus favorable, et je me flatte de pouvoir vous dire sous peu que l'armée de Junot aura dû céder à l'expédition sous sir Arthur Wellesley, qui est arrivé le 23 juillet sur les côtes du Portugal.

Vous voyez qu'on s'est engagé, de part et d'autre, dans cette lutte de manière à ne pouvoir plus reculer. Bonaparte ne peut pas se flatter de séduire toute une nation comme il a séduit des ministres, et cette guerre nationale prend un caractère différent des guerres précédentes. Les petits corps français ne sauront tenir contre

[1] Secrétaire du Cte Hardenberg. *(Note de P. Hassel.)*

la multitude des masses qui les entourent, et une grande armée réunie ne pourra se nourrir au milieu d'un peuple insurgé. Ceci offre la garantie aux puissances qui voudraient faire une diversion en faveur des Espagnols, qu'un changement soudain ne pourra pas jeter tout le poids de la guerre de leur côté. Il faudrait encore considérer l'avantage qu'on pourrait tirer en ce moment de l'effet que les procédés de Bonaparte envers le pape doivent produire sur les peuples catholiques et surtout du ressentiment que la majeure partie de l'Allemagne porte contre son oppresseur.

Rien ne serait plus heureux que si on pouvait ramener en ce moment la Russie. On vient de lui faire de la part de l'Angleterre les offres les plus désintéressées. Cette communication ayant été faite d'une manière indirecte, la lettre de lord Lewison Gower n'en a pas fait mention ; mais je crois qu'il doit être intéressant pour le comte de Stadion de connaître, à peu près, la nature des ouvertures qu'on a faites à cet égard, et je vous prie de communiquer à Son Excellence, en me rappelant à son souvenir amical, l'extrait ci-joint de la fin de la dépêche que j'ai adressée à M. de Bremer à ce sujet[1]. Peut-être que la cour d'Autriche pourrait de son côté contribuer au succès de cette tentative pour rétablir la paix dans le Nord, si désirable sous les circonstances présentes.

J'ai joint à la lettre qui contient les pièces relatives à l'Espagne un duplicata de ma lettre du 25 juillet que j'ai expédiée par la Hollande.

Dans une dépêche du 3 septembre, le Cte Hardenberg annonce qu'il a transmis au premier ministre autrichien les mémoires sur l'Espagne et une copie de l'avis à Bremer. Stadion prendra les ordres de l'empereur avant de répondre aux ouvertures du cabinet de Londres. (*Note de P. Hassel.*)

Königl. Staatsarchiv in Hannover. — Publié par P. Hassel, dans : *Geschichte der preussischen Politik* 1807 *bis* 1815. 1er Theil, n° 236, p. 533-535.

---

3. — TRADUCTION D'UN FRAGMENT D'ARTICLE

DE LA « GAZETTE DE VALENCE » RELATIF AUX RELATIONS DES AMBASSADEURS D'AUTRICHE ET DE RUSSIE EN ESPAGNE AVEC LA JUNTE SUPRÊME

Valence, 19 août 1808.

Pour cette pièce, voir au 24 décembre 1808, le *Bulletin de Madrid* envoyé par le Cte de La Forest à Napoléon.

---

[1] Malheureusement les recherches de cette pièce dans le *Haus- Hof- u. Staatsarchiv* de Vienne sont restées sans résultat. (*Note de P. Hassel.*)

4. — FRÉDÉRIC-GUILLAUME III A ALEXANDRE Ier [1]

Königsberg, 28 août 1808.

Sire, le moment actuel, si fertile en événements et en appréhensions, m'invite à des confidences, Sire, que je ne peux adresser qu'à votre amitié, et dont le secret m'est cher.

Le comte de Tolstoi aura sans doute déjà informé Votre Majesté Impériale que les ouvertures les plus récentes du comte de Champagny, *donnent à*[2] espérer de toucher bientôt au terme de mes discussions avec la France, et le baron de Schladen et le major de Schœler ont ordre, Sire, de vous mettre au fait des conditions sous lesquelles la négociation de mon frère vient d'être reprise.

Si les termes de la convention projetée entre le baron de Stein et le sieur Daru, à laquelle on y revient, ne me présentaient dans le temps aucun sacrifice qui m'eût paru trop onéreux pour racheter par là la délivrance immédiate de mes États, six mois de plus d'attente pénible et d'épuisement ultérieur de mes sujets ne peuvent plus aujourd'hui me faire envisager cet arrangement hérissé de nouvelles modifications inattendues comme le parti le plus convenable à prendre.

L'offre de mon alliance au moins ne peut, à ce prix, plus avoir lieu, et Votre Majesté Impériale ne désapprouvera certainement pas, qu'en conséquence de cela je viens d'enjoindre à mon frère de ne plus toucher cette corde, à moins que la proposition n'en soit reproduite par le comte de Champagny même, où il ne lui resterait que de la prendre ad referendum et de me demander de nouvelles instructions.

En effet, Sire, l'arrangement qu'on me propose, quoiqu'il doive m'offrir la perspective de rentrer bientôt dans la *soit-disante* possession de mes États et de mes droits assurés par la paix de Tilsit, perspective, que je suis loin de vouloir repousser par des difficultés volontaires, ne me donne ni avantage ni sécurité pour l'avenir. Mon existence politique reste toujours également précaire, tant que l'évacuation entière de mes États et de mes forteresses n'aura pas lieu, que la somme énorme des contributions arriérées et leurs payements ne seront modérés et réglés, l'article 25 du traité de

[1] Brouillon de la main du ministre Goltz, avec corrections de la main du roi. (*Note de P. Hassel.*)

[2] Les mots en italique sont des corrections de la main du roi. (*Note de P. Hassel.*) Goltz : me font.

Tilsit et la totalité de mes possessions actuelles solemnellement garantie. Il ne faut pas s'y tromper, le changement en mieux, qui dans ce moment-ci paraît vouloir s'opérer dans ma situation, loin d'être dû à un retour de confiance, n'est que la suite et l'effet de la *politique du moment, qui semble devoir*[1] ménager en apparence les dispositions des puissances qui s'intéressent à mon sort. *Au surplus*[2] les bornes qu'on y fixe au montant futur de mon armée, *doivent m'ôter*[3] l'espoir et les moyens de reparaître jamais sur le rang *d'une puissance respectée*[4]. C'est une preuve certaine que l'amitié et la confiance de l'empereur Napoléon ne me seront jamais *véritablement*[5] rendues, et ses propos et ces derniers procédés ne me le prouvent déjà que trop clairement.

Cette observation très importante et très alarmante pour mon avenir, devient par la conformité de nos intérêts politiques encore plus digne de votre attention, Sire, si vous voulez considérer que nous sommes peut-être à la veille d'une nouvelle guerre entre la France et l'Autriche. Cette guerre, qu'elle soit éloignée ou prochaine, deviendra tôt ou tard, si l'Autriche reste seule en lice contre la France, le signal d'une suite d'événements incalculables, par lesquels, en cas de bonheur, Napoléon à travers les débris des derniers trônes renversés, se frayera le chemin vers la monarchie universelle, seul et unique but de toute son ambition; tout comme en cas de malheur il se dédommagera par la ruine de nos Etats. Le danger de cette guerre est dans tous les cas également grand pour la Russie et pour la Prusse, et s'il n'est pas facile de prévoir dès aujourd'hui le moyen le plus sûr d'y aviser, il est cependant *trop important*[6], de nous occuper d'avance de cette recherche dans un moment, où les embarras accumulés que causent les affaires d'Espagne nous invitent à y réfléchir *plus librement*[7]. Je ne sais pas quelle est l'opinion de V. M. I. sur la situation actuelle des affaires, mais dans la position critique où je me trouve, il est important pour ma tranquillité de connaître à fond, quels sont les rapports actuels de V. M. I. avec la France, — et quel est surtout le parti qu'Elle

[1] Goltz : nécessité de ne pas pousser le désespoir de mes sujets à tout et de ... (*Note de P. Hassel.*)

[2] Goltz : Personne ne me répond de ma tranquillité future, si par cet arrangement et les bornes ... (*Note de P. Hassel.*)

[3] Goltz : on m'ôte (*Note de P. Hassel.*)

[4] Goltz : des puissances respectées. (*Note de P. Hassel.*)

[5] Goltz : entièrement. (*Note de P. Hassel.*)

[6] Goltz : digne de notre attention. (*Note de P. Hassel.*)

[7] Goltz : avec courage et assurance. (*Note de P. Hassel.*)

croit pouvoir prendre en cas inévitable d'une guerre entre la France et l'Autriche. Je conjure V. M. I. par l'amitié, qui nous unit et à laquelle j'attache tant de prix, de ne pas me laisser inutilement demander une explication catégorique sur tous ces points, et d'être persuadée que je saurai respecter son secret, et me mériter par là de nouveaux droits à sa confiance.

Je supplie V. M. Impériale d'agréer à cette occasion aussi mes très sincères remercîments pour les 125 chevaux de remonte que sa bonté vient de m'offrir, et qui me viennent extrêmement à propos. Je commanderai sans perte de temps un officier qui ira les chercher à Polangen et qui règlera avec votre écuyer, Sire, tout ce qui est relatif à sa commission.

J'ai l'honneur d'être avec les sentiments de la plus haute considération et de l'amitié la plus inviolable,

Sire, de Votre Majesté Impériale, etc.

Königl. geheimes Staatsarchiv in Berlin. — Publié par Paul Hassel, dans *Geschichte der preussischen Politik* 1807 *bis* 1815, 1er Theil, n° 74, pp. 371-373.

---

5. — LE MAJOR LUCEY AU COMTE DE GOETZEN

Vienne, 30 août 1808.

Tous les préparatifs qu'on fait ici ne prouvent rien de plus que la crainte de la guerre; on est très scrupuleux sur tout ce qui pourrait faire naître une autre idée : les ordres sont conçus dans des termes qui n'ont qu'un sens; des réviseurs les étudient; et rien, absolument rien, n'annonce une rupture de la part de cette cour. Cependant j'ai cru m'apercevoir que les grands succès de la nation espagnole ébranlent la stabilité du système suivi jusqu'à ce jour. J'ai entendu de différentes personnes que cet exemple était le plus beau qu'on pût donner à la nation allemande, et qu'il fallait se mettre à même de s'en servir. L'archiduc Max m'a dit qu'il ferait usage de mes ouvertures quand et partout où l'occasion s'en présenterait; le général Mayer m'a bien plus contenté encore; il désire la guerre parce qu'il la croit indispensable, mais tient à une personne sur laquelle il ne paraît pas compter beaucoup : son désir serait que de tout côté on lui en fît sentir la nécessité, et qu'un chacun répétât à ses oreilles, que si l'on laisse Bonaparte à même de porter toutes ses forces contre la valeureuse nation qu'il combat présentement, il ne vienne cependant à bout de lui imposer la loi, et

qu'alors la nation allemande, n'ayant plus d'exemple à suivre, laisserait l'Autriche à la merci de ses forces défendre ses foyers, et n'en attendrait plus le salut qu'elle en espère. A ces fins le général Mayer m'a engagé à voir le ministre Stadion, et s'est offert même à m'en faciliter l'accès : mais je lui ai répondu que je ne pouvais me porter à une démarche qui n'aurait aucun caractère, et pour laquelle d'ailleurs je n'étais point envoyé, qu'on désirait savoir l'intention de l'Autriche, mais non lui en indiquer une [1]. Il me pria de revenir à cinq heures, et qu'il me ferait faire la connaissance de quelqu'un qui m'écouterait avec plaisir : je fus exact au rendez-vous et je trouvai le colonel Wimpzel, adjudant du prince Charles. La conversation fut à peu près la même, et celui-là voulut que je parlasse l'archiduc lui-même, et m'engagea à rester ici jusqu'à son retour de Presbourg. Je le lui promis, et j'emportai avec moi la ferme persuasion, que ces messieurs étaient pour la guerre. Je fus deux heures avec eux, et ils écoutèrent avec plaisir mon opinion sur le point qui me paraît être le seul sur lequel doivent se diriger les colonnes autrichiennes au cas que l'Empereur résolut la guerre. Ils me firent d'abord quelques objections, et je m'aperçus que je les frappais en condamnant l'idée de croire préjudicier à la résistance des Français en interceptant leur communication avec la France; je leur peignis les Français forts de 180 mille hommes depuis la source de l'Oder jusqu'à son embouchure, et je leur expliquai, autant que je les conçois, toutes les difficultés qu'il y aurait à attaquer ce fleuve de front dans toute la longueur de son lit, tant par la difficulté de le passer, que par la longueur du déploiement le long de cette ligne; mais ils me parurent compter sur nos forteresses : mais lorsque je les eus assurés qu'ils ne les auraient que de vives forces, ils s'entreregardèrent, et je repris la suite de mes idées.

Je leur réitérai donc que débouchant par la Saxe (ce que je crois fermement être le plan couché sur papier), ils se verraient entre deux feux et entre deux fleuves; que l'armée du Rhin s'avancerait à leur dos, que si leur déboucher se ferait par Glatz ou par Zuckmantel, ils seraient également talonnés par ces mêmes troupes et se verraient eux-mêmes coupés de toutes les ressources de leur pays, ce qui leur serait infiniment plus préjudiciable qu'aux Français, qui auraient devant eux une ligne de défense très forte et der-

[1] Voir dans P. Hassel, *op. cit.*, la lettre de Lucey à Gœtzen, 31 août 1808, n° 246, p. 546. (*Note de P. Hassel.*)

rière eux un pays de trois ou quatre millions d'habitants, propres à recruter leur armée, et par conséquent propres à prolonger la guerre au moins d'une campagne; qu'au contraire, que si toutes les forces mobiles de l'Autriche passaient la Vistule sur Sendomir et Cracovie, ils forceraient Davoust à se jeter sur Custrin, et qu'un corps de cinquante mille hommes qui passerait à Troppau et descendrait en Brandebourg, entre monts et Oder, forcerait également les troupes stationnées en Silésie à quitter leur position, et à se replier sur Custrin ou sur Wittemberg; que sur Custrin l'armée vraisemblablement ferait front, et que le gain de la bataille entraînait la ruine de cette armée, vu que le passage de l'Oder leur serait impossible en présence des cinquante mille hommes venus de Troppau sur la rive gauche de ce fleuve, et pourchassés par ceux qui les auraient forcés à tenter cette retraite...

Lucey considère comme un événement qui viendra à l'appui de son plan que l'armée autrichienne, en prenant sa base d'opérations de l'Oder et de la Vistule, tiendrait en même temps en échec la Galicie et empêcherait un soulèvement de cette province. (*Résumé par P. Hassel.*)

Je leur peignis le malheureux état du Roi, l'épuisement de ses finances, l'abandon de ses amis, le néant de sa puissance; mais je leur observai, que son peuple plaignait sa misère, l'admirait dans ses malheurs et combatterait avec plaisir pour sa liberté : que l'armée était dans le pays éparse dans les cantons et facile à réunir; que l'étranger chassé au-delà de l'Elbe, donnerait à la Prusse le temps de renaître, et de s'occuper soit de la reprise des forteresses, soit du maintien de l'ordre dans les provinces démembrées ou limitrophes de ses anciens États, soit enfin à coopérer efficacement à l'affranchissement de toute l'Allemagne.......

Lucey promet aux officiers autrichiens de visiter à Presbourg les archiducs Charles et Jean. L'archiduc Ferdinand est à Brunn. (*Résumé par P. Hassel.*)

Kriegsarchiv des grossen Generalstabes in Berlin. — Publiée par P. Hassel, dans *Geschichte der preussischen Politik* 1807 *bis* 1815. 1er Theil, n° 245, pp. 544-546.

SEPTEMBRE 1808

6. — LETTRE DE HARDENBERG A MUNSTER

[Extrait.]

Vienne, 10 septembre 1808.

. . . .

L'archiduc Charles, toujours fidèle à son système pacifique, s'est vivement opposé à l'organisation de la milice, par crainte que cela ne donnât de l'ombrage à la France, et par prédilection pour l'armée de ligne il la voit de mauvais œil[1]; ces sentiments sont partagés par l'armée, et l'on se prédit que dans l'occasion ces deux corps serviront moins bien ensemble que l'exigeait le salut de la patrie. L'on fait valoir cet argument pour prouver qu'il faut éviter de la mettre volontairement en danger par une guerre offensive, que les entours de l'archiduc Charles redoutent d'autant plus, qu'ils craignent que l'influence que les archiducs Ferdinand et Maximilien, frères de l'Impératrice, auraient occasion de gagner, ne diminue celle de leur prince et n'éclipse en partie sa réputation militaire. Aussi trouve-t-on déjà ici un parti assez nombreux qui convient que l'Autriche peut et doit tirer un grand parti des affaires de l'Espagne, mais seulement passivement, en mettant ce temps à profit pour compléter ses moyens de défense.

Königl. Staatsarchiv in Hannover. — Publié par P. Hassel, dans *Geschichte der preussischen Politik* 1807 *bis* 1815, 1er Theil, n° 237, p. 535.

7. — ALEXANDRE Ier A FRÉDÉRIC-GUILLAUME III

Saint-Pétersbourg, 31 août/12 septembre 1808.

Je viens de recevoir, Sire, votre lettre du 28 août, et quoique j'espère avoir le bonheur de revoir Votre Majesté dimanche pro-

[1] Voir la lettre de Finkenstein à Frédéric-Guillaume III, du 17 septembre 1808. (*Note de P. Hassel.*)

chaine, si toutefois les mauvais chemins ne m'arrêtent plus longtems, je ne veu pas tarder un moment de parler à Votre Majesté avec toute la franchise que j'ai constament mise dans nos relations. Je crois, Sire, la guerre entre l'Autriche et la France comme un des plus grands malheurs qui pourroient arriver à l'Europe, car je ne peu y voir que la destruction de l'Autriche. Il me paroît qu'il n'y a pas de soins, pas d'efforts, qu'il ne faille employer pour l'empêcher. S'imaginer que l'embaras des affaires d'Espagne donne une chance favorable à l'Autriche, me paroît mal calculé. Veuillez vous rappeler, Sire, que la France s'est trouvée sous un gouvernement révolutionaire très foible assez redoutable pour se deffendre contre toutes les puissances réunies contre elle; je ne puis donc admettre la supposition que les affaires d'Espagne lui ôteront les moyens de s'opposer avec avantage à une attaque de la part de l'Autriche, dans un moment où ses forces se sont accrues si énormément, et où elles sont conduites par des talens dont il seroit difficile de contester la réalité. Telle est ma croyance, Sire, et je vous la communique avec toute sincérité. Je me réserve de vous en parler plus au long de bouche. C'est avec les sentiments de la plus haute considération et de l'attachement le plus inviolable que j'ai l'honneur d'être, Sire, de Votre Majesté, le bon frère, ami et allié.

Königl. geheimes Staatsarchiv in Berlin. — Publié par P. Hassel, dans *Geschichte der preussischen Politik* 1807 *bis* 1815. Ier Theil, n° 75, p. 374.

---

8. — LETTRE DE FINKENSTEIN AU ROI [FRÉDÉRIC-GUILLAUME III]
[Extrait.]

Vienne, 17 septembre 1808.
Reçu à Königsberg le 15 octobre 1808.

... C'est surtout la pusillanimité de l'archiduc Charles qui paralyse tout ici. Ce prince à déjà fait beaucoup de mal pendant son séjour à Presbourg, il a considérablement abattu l'enthousiasme des Hongrois, en se faisant un devoir de dire tout haut que l'Autriche était plus éloignée que jamais de la guerre. Aussi l'archiduc Jean et les deux frères de l'Impératrice sont on ne peut pas plus mécontents. Les deux derniers, naturellement fort circonspects, ont gardé de se prononcer, mais l'archiduc Jean a quitté Presbourg avec beaucoup d'humeur, sans cacher le mécontentement que la conduite vacillante de sa cour lui inspire; il paraît décidé de ne pas revenir à Vienne et de rester pendant l'hiver en Styrie, où il

est adoré du peuple comme du soldat et où il travaille avec ardeur à la formation des milices, de la diminution desquelles il ne s'agit plus, grâce aux trois archiducs qui, en cela au moins, l'ont emporté sur l'archiduc Charles. La milice en attendant est dégoûtée de la défaveur que l'archiduc Charles lui montre, et le bel enthousiasme qui l'animait se perdra entièrement, si d'heureux hasards n'amènent pas une conduite plus ferme ici. On continue en attendant de former les troisièmes et quatrièmes bataillons de réserve, mais pour l'exercice de ces deux bataillons on procède strictement d'après le règlement, et les deux premiers, après avoir été exercés pendant quatre semaines, ont été congédiés jusqu'à l'année prochaine...

... Il se trouve depuis peu ici une personne envoyée par le gouvernement britannique qui n'est qu'observateur jusqu'à présent, mais qui est munie, autant que je sais, des pleins pouvoirs les plus illimités pour accorder à l'Autriche, aussitôt qu'elle aura pris un parti vigoureux, tout ce qu'elle pourra demander[1]. Je supplie V. M. de me faire garder le secret à cet égard, puisque mon honneur est engagé que le secret de son séjour ne soit pas divulgué par moi. Le gouvernement en a certainement connaissance, mais fait semblant de l'ignorer...

Königl. Staatsarchiv in Hannover. — Publié par P. Hassel, dans *Geschichte der preussischen Politik* 1807 *bis* 1815, I, n° 222, pp. 525-526.

---

9. — RAPPORT DU COMTE FRIEDRICH LOTHAR STADION

AMBASSADEUR D'AUTRICHE EN BAVIÈRE AU COMTE PHILIPP STADION, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

Munich, 27 septembre 1808.

Le baron de Wessenberg est arrivé chez moi hier au soir, sous le nom de Schwarz, et m'a fait la confidence du contenu de son rapport ci-joint. Comme on avait exigé sa parole de ne pas dire les noms, c'est moi qui dis à Votre Excellence que le X de son rapport, c'est le baron Dalberg[2], ministre de Bade et le Y le prince de Bénévent[3].

[1] La personne en question était l'agent anglais Johnson plusieurs fois mentionné dans les dépêches du Cte Hardenberg. Voir la lettre de Munster à Hardenberg du 5 août 1808. (*Note de P. Hassel.*)

[2] Emerich Joseph, duc de Dalberg. (*Note de Wertheimer.*)

[3] Talleyrand. (*Id.*)

Il m'a remis en même temps la lettre ci-jointe[1] du baron de Dalberg, dont j'ai accusé la réception, ainsi que Votre Excellence la verra en tournant la feuille de la lettre. M. de Talleyrand a reproduit la même proposition qu'il a déjà faite à Monsieur le comte de Metternich. Il a ajouté seulement un mot de plus à son confident; et ce mot découvre tout son plan de pacification, c'est-à-dire de contenter la Russie par l'assignation de quelques provinces de la Turquie, de faire entrer l'Autriche aussi dans le partage de l'empire ottoman, mais bien entendu (pour qu'elle ne soit pas trop forte) qu'elle cède à son tour des provinces pour fournir à des établissemens de souverains ultérieurs. Votre Excellence me permettra que, sans préjuger ce qui n'est pas de mon ressort, j'ajoute quelques observations. L'idée de faire improviser à Sa Majesté l'Empereur le voyage d'Erfurt pour s'y trouver en tiers avec les empereurs Alexandre et Napoléon, n'est certainement que de la conception de Mr de Talleyrand. Croit-il lui-même, que notre souverain, comme un tiers arbitre, puisse détourner les deux autres de leur convoitise? Ou le veut-il faire entrer en tiers dans le même plan de partage, pour le lier de plus fort au parti de la France? Le plan lui-même peut-il paraître à Monsieur de Talleyrand un moyen raisonnable pour amener la paix générale, même pour quelques années? Ce mot de compensation présente-t-il une idée réelle? Croit-il que Napoléon veuille y faire entrer l'Espagne, le Portugal, Naples, Gênes, la Toscane? Croit-il que l'Angleterre se contente à moins? Ou la Turquie devra-t-elle balancer tous ces objets, la Russie voudra-t-elle rendre ce qu'elle aura conquis, et l'Angleterre y mettra-t-elle une telle importance? Le plan et le but du prince de Bénévent est-il celui de l'empereur Napoléon? Celui-ci ne veut-il jetter à la Russie un appât qui l'occupe et qui employe ses armées et son attention au côté le plus divergent possible du champ de bataille où Napoléon dirige les siennes? Quel autre but pourrait-il avoir à l'égard de l'Autriche, en la fesant entrer dans le même plan?

La Russie peut-elle trouver dans une guerre plus active contre la Porte et dans les conquêtes même des provinces ottomannes la compensation de la stagnation absolue de son commerce de la Baltique? Ne doit-elle pas prévoir que bientôt la Porte sera l'alliée de l'Angleterre et que son commerce de la mer Noire sera alors pareillement paralisé? Et si elle ne le prévoit pas au moment des conférences d'Er-

[1] Lettre de Dalberg à Friedrich Stadion, du 23 septembre 1808. (*Note de Wertheimer.*)

furt, pourra-t-elle longtems persister dans son errement? L'Empereur Alexandre ne sera-t-il bientôt obligé de changer de système?

L'Autriche risquera-t-elle plus en entrant dans ce plan, qui ne lui donnerait que de nouvelles provinces en compensation d'anciennes qu'elle céderait, qui l'engagerait à des cessions sur l'espoir de conquêtes, qui l'entraînerait à une guerre en sens contraire de ses intérêts, ou en s'y refusant? Lui fera-t-on la guerre si elle s'y refuse? Y perdra-t-elle quand les deux puissances qu'elle a à redouter, seront chacune occupée de son côté? Et s'il lui faut une guerre, celle contre la Turquie dans le sens du plan lui sera-t-elle moins dangereuse que celle qu'elle ferait pour l'éviter dans la circonstance actuelle, où Napoléon est occupé en Espagne, la Russie en Finlande et en Moldavie, où l'Angleterre, la Suède, la Porte seraient de son côté, où l'Allemagne et l'Italie n'attendent qu'une victoire pour se ranger sous les bannières d'un libérateur.

Est-il quelque vraisemblance que Sa Majesté l'Empereur puisse détourner Napoléon d'un plan qu'il a conçu et qu'il trouve nécessaire à ses intérêts? Qu'il puisse en présence de Napoléon détruire le prestige que celui-ci a jetté sur l'esprit de l'empereur Alexandre? Et s'il est posible, ne sera-ce pas plutôt par la voie froide et mesurée d'une négociation que par la facilité et la chaleur d'une conversation? Et l'essai personnel manqué ne rendrait-il pas Napoléon un ennemi plus implacable?

C'est une observation souvent répétée que les personnes habituées de se trouver à portée de Napoléon ne peuvent se faire une idée qu'aucune de ses volontés puisse manquer, ou que l'on puisse y résister ou les détourner autrement qu'en fesant au-devant de lui des pas pour lui complaire. C'est le cas aussi du baron de Dalberg, et je ne reconnais plus dans cette lettre l'esprit qui l'animait en 1805, quoique je sois bien sûr que ses sentimens sont encore les mêmes. Les trois dernières années ont mené bien loin.

Le baron de Wessenberg est reparti ce matin à dix heures pour retourner en toute hâte à Francfort. Il a eu ici la nouvelle que le roi de Saxe va se rendre à Erfurt. L'envie du roi [1] d'y aller aussi en a beaucoup augmenté.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Akten der Staatskanzlei. Fasz. 108, N° 111. Rapport particulier. — Publié dans *Berichte des Grafen Friedrich Lothar Stadion ueber die Beziehungen zwischen Oesterreich und Baiern* (1807-1809), herausgegeben von Eduard Wertheimer, n° XVII, pp. 68-71.)

---

[1] Le roi de Bavière. (*Note de Wertheimer.*)

OCTOBRE 1808

10. — SUR UNE CONFÉRENCE TENUE A VIENNE
ENTRE LE COMTE PH. STADION ET LE COMTE DE HARDENBERG

Octobre 1808.

Quelques jours avant [avant le 16 octobre 1808], dans une conférence secrète réunie à la chancellerie d'État, à Vienne, une importante négociation avait été entamée entre le C[te] de Stadion et l'ancien envoyé de l'Electeur de Hanovre, le C[te] Hardenberg, qui était resté à Vienne pour y vivre, soi disant dans la retraite. Il avait réglé son existence d'une façon si complètement inoffensive en apparence que le gouvernement français ne se doutait pas de l'activité qu'il déployait pour favoriser les communications de l'Angleterre avec nos ennemis du continent. Ce personnage appartenait au même groupe que le C[te] de Munster, le B[on] de Stein, le G[al] Nugent, le G[al] Walmoden, les frères Winzigerode, le C[te] de Waldstein, Pozzo di Borgo. M. de Stadion, qui savait que le C[te] Hardenberg réussirait sans le compromettre à renseigner le cabinet anglais sur ses intentions, lui avoua que, dans sa pensée, une nouvelle lutte contre Napoléon était inévitable et prochaine. « L'Autriche, dit-il, ne pourrait jamais voir dans la paix de Presbourg autre chose qu'une suspension d'armes; elle n'aurait pas renoncé à l'espoir et au désir de prendre sa revanche de tant d'humiliations. L'Empereur François n'était, peut être pas, il est vrai, à la hauteur de son temps, à beaucoup d'égards; toutefois il était amené, par un inflexible orgueil de race et par les traditions de sa maison, à partager les vœux de la nation. Les circonstances actuelles étaient favorables; sans compter les forces populaires et les milices insurrectionnelles de la Hongrie, l'Autriche pouvait mettre sur pied 400.000 hommes de troupes de ligne, qui seraient placés sous les ordres de l'archiduc Charles. L'esprit de l'armée était excellent, mais il fallait trouver des alliés, être surtout soutenu par la Turquie et l'Angleterre.

Le gouvernement britannique consentirait-il à donner un subside annuel de 5 millions sterling, et dès le début une avance de 2 millions de livres? »

En Prusse on ne songeait également qu'à recommencer une lutte sans trêve ni merci.

. . . .

L'Allemagne en 1809 *et l'alliance de Tilsitt, fragment inédit*, par M. Ed. Lefebvre de Béhaine. — Pages 60-61.

---

11. — STEIN A GOETZEN

(S. d. [4 ou 5 octobre 1808].)
Remarque de la main de Gœtzen : reçu 14 oct. 1808.

Je saisis l'occasion sûre qui se présente de vous faire parvenir, Monsieur le comte, cette lettre; — elle ne peut rien vous apprendre de nouveau, comme tout est en suspens dans l'attente de l'issue de l'entrevue de l'empereur Alexandre. Il est probable qu'il y aura des adoucissements pour les conditions de la convention signée par nos plénipotentiaires, mais on ne peut jamais compter sur une paix durable aussi longtemps que l'Elbe sera la frontière de la France, et ce ne sera que l'union de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse qui pourra garantir pendant quelque temps l'existence de ces puissances.

Je désire que vous vous mettez en rapport direct avec l'archiduc Ferdinand, le frère de l'Impératrice régnante, et que c'est à lui que vous fassiez les ouvertures qui vous parviennent d'ici[1], comme l'archiduc Charles traînera tout au plus les mesures vigoureuses. Ne pourrez-vous point faire une course en Moravie sur les terres du comte Magna?

Il serait essentiel de faire des contrats pour des armes en Autriche. Ne pourrez-vous point obtenir 20 mille fusils en peu de temps? On veut accorder à tout propriétaire de maison la permission d'avoir des armes, et il faudrait former des dépôts où les achats des particuliers se feraient. On ferait encourager les paysans par les seigneurs, et dans les villes on donnerait plus d'étendue aux « Schützengilden », si vous pouvez faire des contrats pour de bonnes armes à feu. Je pourrais vous faire des avances jusqu'au

[1] Voir dans P. Hassel, *op. cit.*, n° 252, pp. 554-556, le Memorandum pour le C[te] de Gœtzen. (*Note de P. Hassel.*)

montant de 50 mille écus, mais il faut avoir les sûretés nécessaires pour que les armes soient de bonne qualité.

Dès que l'Empereur sera de retour et que nous serons instruits du résultat de cette entrevue, je vous ferai part.

On attend le prince Guillaume de retour ici, le Roi veut lui donner la place du ministre de la guerre en commission.

Les pitoyables [1], conformément aux besoins du Roi, s'agitent et font tout pour paralyser toutes mesures vigoureuses et fortes. A l'avenir la force des choses les amènera neutres, et il faut s'y préparer.

Je vous envoie, Monsieur le comte, quelques feuilles de notre gazette. Vous y trouverez un article où il y a des passages qui feront faire la grimace à quelques personnes [2] N'importe! Il faut marcher son chemin et abandonner les résultats à la Providence. Ce n'est qu'en montant l'esprit des nations et en le mettant en fermentation qu'on peut parvenir à l'engager à déployer toutes ses forces morales et physiques.

S(TEIN).

Kriegsarchiv des grossen Generalstabes in Berlin. — Publié par P. HASSEL, dans *Geschichte der preussischen Politik* 1807 *bis* 1815. 1er Theil, nº 251, pp. 553-554.

---

12. — RAPPORT DU COMTE FRIEDRICH LOTHAR STADION

AMBASSADEUR D'AUTRICHE EN BAVIÈRE, AU COMTE PHILIPP STADION, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

Munich, 12 octobre 1808.

J'ai été souvent dans le cas de mettre sous les yeux de Votre Excellence des notions sur les sentimens des Allemands, surtout les habitans de la Suabe et de la Franconie, leur désespoir de leur situation présente, leur haine contre les Français et contre leurs propres gouvernemens, leur désir d'être délivrés, leur confiance pour l'Autriche et leur intention prononcée de coopérer dans l'occasion.

Il m'est revenu depuis plusieurs notions à la vérité assez vagues et que je n'ai pas eu le moyen de mettre au net sur de pareils sen-

[1] C'est le mot qui répond au chiffre, tandis qu'on attendrait un substantif avec le sens : les craintifs ou les lâches. (*Note de P. Hassel.*)

[2] Il s'agit vraisemblablement ici des remarques sur les articles militaires imprimées dans le nº 78 de la *Königsberger Zeitung*, du 29 septembre 1808. (*Note de P. Hassel.*)

timens, qui existent dans le Nord de l'Allemagne, en Hesse et dans les autres parties du royaume de Westphalie. Elles indiqueraient même qu'il y existe une sorte de noyau, un accord entre des personnes plus ou moins marquantes, disposant même de quelques moyens d'argent pour ourdir et soutenir une trame d'association, qui pourrait agir dans le tems. Un homme fort simple, mais qui n'est point menteur, m'a assuré même qu'on lui a offert en Hesse de de l'argent pour servir cette cause, qu'il a refusé, crainte que ce ne fût un piège.

Le comte de Bassenheim [1], arrivé depuis peu de ses terres en Suabe, m'a confirmé tout ce que j'avais su antérieurement sur la tendance des esprits dans ce pays. A peu de personnes près, toutes les classes désirent une guerre, pour avoir le moyen d'agir pour leur délivrance. Ils sont prêts à faire des sacrifices, ils brûlent d'y coopérer. L'esprit des districts ci-devant autrichiens est le plus prononcé. Les autres s'y joignent. Les habitans de l'ancien Wirtemberg eux-mêmes sont outrés contre leur gouvernement, en tenant cependant au prince royal et à la dynastie régnante. Mais dans tout le reste de la Suabe on désire être délivré des nouveaux maîtres et être réuni sous un seul en corps de nation. L'espoir d'un tel changement armerait tous les bras et l'on appelle l'Autriche. Les paysans, surtout des ci-devant nobles immédiats et des États d'empire, portent ces vœux à leurs seigneurs, qui ont de la peine souvent à les empêcher d'éclater. Il n'est qu'un esprit parmi toute la noblesse de la haute Suabe. Ils sont tous d'accord de se mettre à la tête de leurs vassaux, pour coopérer aux armées autrichiennes, si elles se présentent, à l'affranchissement général. Le comte Bassenheim me les a nommés, ceux surtout qui sont les plus zélés. Tels que je les connais moi-même, je les crois des hommes à tenir parole. Il ne m'a point caché que c'était de leur su qu'il m'en parlait. Les ecclésiastiques, et surtout les religieux sécularisés, auxquels dans le Wirtemberg on retient même leur très-modique pension, sont dans les mêmes sentimens et influent sur le peuple.

Les troupes mêmes de Wirtemberg, tirées en grande partie des pays nouveaux acquis, sont mal affectionnées pour le souverain. Les officiers mêmes, ceux surtout qui ont été forcés de quitter les services étrangers pour entrer dans celui de Wirtemberg, partagent cette aversion. Il en est, qui sont décidés de

[1] Le Cte Friedrich Carl Bassenheim. (*Note de Wertheimer.*)

passer avec ce qu'ils peuvent engager de leurs corps; et le comte Eberhard de Truchsesss, autrefois capitaine dans le régiment des houlans de S. A. I. l'archiduc Charles, commandant actuellement un bataillon de chasseurs, a donné de son chef l'assurance qu'il amèneroit ce bataillon, et il a désiré qu'on le sût à Vienne.

J'ai répliqué à ces confidences du comte Bassenheim, que n'ayant aucune indication que la cour imp. roy. se trouverait en guerre contre la France, je ne pouvais profiter de ces ouvertures, que je pouvais moins encore y répondre; que je concevais les raisons de mécontentement; que j'en garderais le secret et que j'exhortais de ne pas se compromettre inutilement.

Le comte Bassenheim a fait preuve de ses intentions, et le témoignage de M. de Vincent sur ce qu'il a fait à Paris en 1806, parle en sa faveur. Avec beaucoup d'esprit il n'est pas exemt de légèreté et d'écarts d'imagination. Je l'ai fait beaucoup causer sur son sujet, en y mettant des doutes et des questions. Il m'a paru, que ce n'est pas chez lui des idées superficielles, mais une conviction bien établie après observations et réflexions réitérées et même contrôlées avec soin. Il m'a dit que l'on pourrait beaucoup moins compter sur les villes; qu'en Suabe la noblesse entraînerait tous les habitans; que dans les contrées du Rhin, où les esprits sont les mêmes, les gentilshommes sont sans influence; que l'esprit des troupes bavaroises est autre que celui des Wirtembergeois. Il m'a donné toute l'impression d'un plan suivi avec calme et en pensant aux moyens d'exécution.

Je ne puis que mettre sous les yeux de V. E. le fait, sans y joindre un avis. Si les circonstances sont telles que la monarchie entre en guerre, voilà des moyens qui ne sont pas à mépriser. Une armée autrichienne, commandée par un archiduc, un appel à la nation allemande pour se délivrer du joug étranger et de l'oppression intérieure, des hommes habiles pour organiser une prise de possession militaire, pour réunir en une masse de gouvernement pour le tems de la guerre toute l'Allemagne du midi en tant qu'on peut l'atteindre, voilà ce qu'il faudrait pour disposer de forces immenses et qui n'auraient à redouter ni la France, ni ce qu'elle pourrait s'associer.

K. u k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Akten der Staatskanzlei. Fasz 109, N° 118. Rapport particulier. — Publié dans *Berichte des Grafen F. L. Stadion..* herausgegeben v. Ed. Wertheimer,... n° XXIII, pp. 71-73.

13. — NAPOLÉON AU MARÉCHAL DAVOUT

DUC D'AUERSTAEDT, COMMANDANT L'ARMÉE DU RHIN, A BERLIN

Paris, 25 octobre 1808.

Mon Cousin, je reçois votre lettre du 16 octobre. En vous faisant connaître que l'armée polonaise devait occuper Praga, Thorn, Modlin et Sierock, j'ai voulu dire qu'elle devait garder tous les postes, mon intention étant de retirer insensiblement toutes mes troupes sur la gauche de l'Elbe. Si vous craignez que les Polonais ne vivent mal avec les Russes, vous pourriez placer aux avant-postes un régiment saxon. Il n'y a rien à craindre pour la Pologne; d'ailleurs cela regarde le roi de Saxe, qui enverra autant de troupes saxonnes qu'il sera nécessaire. J'ai entendu que vous commandiez en chef de ce côté-là, afin d'avoir fréquemment des rapports de Danzig et de Varsovie. Danzig doit être en état; cependant on doit éviter de faire rétrograder l'artillerie, et de faire aucun mouvement qui puisse faire penser aux Russes que nous nous méfions d'eux. Je suis au mieux avec la Russie, je n'ai rien à craindre des Autrichiens; mais, dans tout état de cause, mon intention est de concentrer de plus en plus mes troupes. Je suppose que cette lettre vous trouvera de votre personne à Berlin.

Dans peu de jours je pars pour l'Espagne. Il est nécessaire que vous correspondiez fréquemment avec le ministre de la guerre.

NAPOLÉON.

D'après l'original comm. par Mme la maréchale princesse d'Eckmühl.

Correspondance de Napoléon Ier, n° 14410, t. XVIII, pp. 18-19.

DÉCEMBRE 1808

14. — ANDRÉOSSY AU COMTE DE CHAMPAGNY

Vienne, le 7 décembre 1808.

MONSEIGNEUR,

Le courrier de la Junte espagnole débarqué le 22 novembre à Trieste, arrive à Vienne et apporte à M. de la Quadra des paquets pareils à ceux que j'ai adressés à Votre Excellence. Il y en avoit un, en outre, pour le ministère autrichien qui a été remis immédiatement à M. le comte de Stadion par M. Quadra; les autres ont été jettés à la poste pour Dresde, Berlin, Copenhague et Pétersbourg. Le courrier, ou plutôt l'agent de la Junte, puisque cet individu a été reçu dans quelques sociétés, étoit muni de deux passeports, l'un, de ses mandataires, et l'autre, du chargé d'affaires d'Autriche à Madrid [1]. Prévenu par la rumeur publique des « bons d'or » que cet homme avoit apportés, et voyant M. de la Quadra cité pour avoir fait connaître ce que contenoient les paquets, j'ai envoyé chez ce chargé d'affaires, qui est convenu sans hésiter de tout, excepté d'avoir rendu aucun compte. Il a prétendu n'avoir fait à la Junte qu'un accusé de réception. Le courrier en question devoit repartir hier. Je n'ai vu la Quadra que lorsqu'il a voulu me voir. L'ayant trouvé presque aliéné, je lui ai donné les conseils les plus sages; mais il ne paroît pas qu'il en ait profité. Le nonce est sa société habituelle. Du reste il a fermé sa porte à tout le monde.

On parle toujours ici de nous faire peur. Les troupes de la haute Autriche ont été renforcées de deux régimens d'infanterie et de deux de cavalerie, ce qui allarme le ministre de Saxe [2], mais principalement celui de Bavière [3]. Je mets toute mon application à les

[1] Gennotte.
[2] Comte de Schönfeld.
[3] Baron de Rechberg und Rothenlöwen.

rassurer, car je n'apperçois rien dans les mouvemens généraux qui annonce des projets hostiles, et les succès brillants de Sa Majesté en Espagne sont bien faits, sinon pour calmer les esprits que l'on exaspère toujours à dessein, du moins pour tempérer le zèle guerroyant.

On annonce déjà que Sa Majesté doit se rendre en Gallicie, immédiatement après le jour de l'an, et que M. de Stadion sera du voyage.

Agréez, Monseigneur...

Min. des aff. étr. Autriche, 1808. Vol. 381. fol. 526-527. — Déchiffrement certifié de la dépêche d'Andréossy, n° 55.

---

15. — DAVOUT A NAPOLÉON

Erfurt, 18 décembre 1808.

SIRE,

J'adresse à Votre Majesté un rapport du général Rapp du 4 décembre : je l'envoie parce que le général a paru le désirer, car j'en reçois journellement une foule de même nature que je ne crois pas devoir adresser à Votre Majesté.

Si l'esprit des Prussiens est mauvais, en revanche celui des Polonais ne peut être meilleur. Ils saisissent toutes les circonstances pour manifester les sentiments qui les animent pour Votre Majesté, en qui ils placent toutes leurs espérances. Malgré notre éloignement, ils viennent de célébrer l'anniversaire du couronnement de Votre Majesté avec un enthousiasme et une unanimité de sentiments que la politique ne pourrait pas imiter.

Ils sont un peu embarrassés maintenant au sujet des créances prussiennes. Les débiteurs sont vivement pressés, et la plupart, avec la meilleure volonté, ne peuvent rembourser, ne trouvant ni à vendre, ni à emprunter. Lorsque Votre Majesté sera moins occupée des affaires du Midi, j'aurai l'honneur de l'entretenir plus en détail de ce pays.

Le prince Poniatowski m'a amené 7 ou 800 recrues, qu'il a mises en marche, pour la légion de la Vistule et les 3 régiments polonais qui sont à votre service. Quant aux 100 hommes montés qui ont été demandés par ordre de Votre Majesté pour les chevau-légers de la garde, le prince m'a demandé quelque temps, afin de pouvoir faire des choix convenables.

Toutes les actions de ce prince sont des preuves de sa bonne foi et de son dévouement à votre personne. Sa correspondance, que je mettrai sous les yeux de Votre Majesté lorsqu'elle pourra s'en occuper, lui fera connaître qu'il a pris son parti et qu'il mettra son honneur à y persister. S'il a été longtemps à se décider, il n'en sera que plus solide. Il m'a prié de laisser le colonel Saunier pour commander à Varsovie : la fermeté de cet officier et l'estime dont il jouit le rendent nécessaire pour le maintien du bon ordre.

Le prince m'a aussi demandé de pouvoir mettre à la tête de l'artillerie le colonel Pelletier, qui était directeur de l'artillerie du duché, en laissant pour l'aider deux ou trois officiers d'artillerie et du génie français. Ayant reconnu la nécessité de ces demandes, j'ai cru devoir y donner mon consentement.

J'adresse un rapport à cet égard au ministre de la guerre.

Il ne reste dans le duché d'autres troupes françaises que le 2e de chasseurs à cheval, qui n'a dû être remis[1] à Varsovie que le 10 décembre. Il ira cantonner jusqu'à nouvel ordre entre Posen et Meseritz. Son Altesse le prince vice-connétable, dans ses instructions, m'a autorisé à laisser ce régiment dans le duché, quelque temps après l'évacuation de la Prusse, s'il y avait quelque utilité pour votre service.

Les Autrichiens ne font aucun mouvement. Ils continuent à exercer leurs milices les fêtes et dimanches.

Ch. de Mazade, *Correspondance du Mal Davout*, n° 534, II, pp. 329-330. — Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du Mal Davout, du 5 oct. 1808 au 19 janv. 1809. — Copie.

---

16. — BULLETIN DE MADRID [N° 6] DU 24 DÉCEMBRE 1808

ENVOYÉ PAR LE COMTE DE LA FOREST A NAPOLÉON

[Extrait.]

. . . .

Comme rien de ce qui tient aux agens diplomatiques n'est indifférent dans de certaines circonstances, il a paru utile de copier ici l'article suivant, trouvé dans la *Gazette de Valence* du 19 août dernier, n° 26, page 271.

« LL. EE. les ambassadeurs d'Autriche[2] et de Russie[3] dirigent

[1] La copie du dépôt de la guerre porte : *réuni*.
[2] Gennotte.
[3] Strogonoff.

par cette Junte suprême la correspondance diplomatique qu'ils ont avec leurs cours[1]. Une felouque la porte du port de Grao au vice-amiral Martin, en croisière dans cette partie de la Méditerranée, et celui-ci la fait parvenir à Trieste, d'où les paquets sont remis à l'ambassadeur de Russie à Vienne qui les envoye à sa cour. Les politiques peuvent inférer de là, sur des données positives, quel doit être l'état des relations entre l'Autriche, la Russie et la France, quand les ministres de Vienne et de Pétersbourg préfèrent confier leur correspondance à leurs ennemis les Anglais, auxquels ils ont déclaré la guerre, plutôt que de l'exposer à passer dans les mains des Français, leurs alliés. »

Min. des aff. étr. Espagne. Vol. 677, année 1808, 3 derniers mois, fol. 347. — Original. — Publié par M. Geoffroy de Grandmaison, dans *Correspondance du Cte de La Forest*, t. I, pp. 414-415.

---

17. — LETTRE DE CHAMPAGNY A LA FOREST

[Extrait.]

26 décembre 1808.

. . . .

La conduite du chargé d'affaires d'Autriche en Espagne a été très équivoque. C'est par son intermédiaire, et sous son couvert, que M. de Cevallos, alors ministre de la Junte, faisait parvenir ses publications aux ministres d'Espagne dans les différentes cours[2]. Je crois devoir prévenir de ce fait V. E.; non qu'elle ait lieu de faire à ce sujet aucune démarche, mais pour fixer sur M. Gennotte son opinion.

Veuillez, M. l'ambassadeur, continuer de me faire part de tout ce qui peut m'intéresser autour de vous et recevez les nouvelles assurances...

. . . .

Min. des aff. étr. Espagne. Vol. 677, 1808, 3 dern. mois, fol. 350. — Minute. — Publié en partie par M. Geoffroy de Grandmaison, dans *Correspondance du Cte de La Forest*, t. I, p. 437.

---

[1] Voir sur ce sujet la lettre de Champagny à La Forest, du 26 décembre 1808, la lettre de La Forest à Champagny du 19 janvier 1809, et le rapport de Champagny à Napoléon, du 12 avril 1809.

[2] Voir sur ce sujet le rapport de La Forest à Napoléon, du 24 décembre 1808, et la note précédente.

18. — PONIATOWSKI A DAVOUT

A son Son Excellence Monseigneur le Duc d'Auerstaedt,
Maréchal de l'Empire Français,
Commandant en chef l'Armée du Rhin[1].

Varsovie, le 29 décembre 1808.

MONSEIGNEUR,

Tous les renseignemens qui me parviennent de la Gallicie s'accordent à assurer que loin qu'on y ait discontinué aucun des préparatifs qui, depuis quelque tems ont servi à faire juger des dispositions de l'Autriche, les mesures qu'on y voit effectuer tous les jours donnent à cet égard, une nouvelle certitude. J'ai déjà eû l'honneur de parler en son tems à Votre Excellence de l'expédient dont on s'était servi pour attirer et garder dans les régimens les recrues de la réserve : depuis cette époque, on a marqué un grand nombre de chevaux pour l'artillerie, et l'on s'occupe, sinon de former des magasins en règle qui dénoteraient trop le but pour lequel on les aurait amassés, et dont l'emplacement pourrait donner des lumières sur les projets du gouvernement, au moins à se ménager la possibilité de les réunir à volonté. On ne saurait douter que ce ne soit dans cette vue qu'on s'est assuré de tous les approvisionnemens en grains et fourages qui existent chés les particuliers et qu'on leur a intimé la défense d'en vendre au delà d'une certaine proportion. — M. le colonel Romeuf rendra compte à Votre Excellence des avis qui lui ont été communiqués et qui s'accordent trop avec les préparatifs que l'on fait en Gallicie pour ne point éclairer sur l'attitude dans laquelle l'Autriche prétend se mettre. Les rapports de la frontière font tous mention des bruits de guerre qui s'y répandent, et il paraît certain que de nouvelles troupes et une certaine quantité de bouches à feu sont arrivées à Cracovie.

Toutes ces circonstances sont pour moi un motif de plus de presser l'effet des mesures que depuis longtems je demande [pour assurer l'existence de l'armée polonaise et completter ce qui manque à son organisation. Cependant malgré tous mes efforts je ne suis, à cet égard, guères plus avancé que je ne l'étais, il y a quelque tems.

[1] La même suscription se retrouvant dans toutes les lettres de Poniatowski à Davout, nous la publions ici une fois pour toutes.

De nouveaux projets, de nouveaux calculs se succèdent tous les jours, et restent tous dans l'indécision, tandis que les circonstances deviennent de jour en jour plus pressantes et qu'on achève d'emploïer le peu de ressources qui nous restent. — Je vous avoue, Monseigneur, que dans la position où je me trouve, et la double responsabilité qui en résulte, ce vague que j'apperçois sur les choses les plus essentielles aurait de quoi effraïer, si je n'étais en quelque sorte rassuré par mes intentions et la justice que veut bien leur rendre Votre Excellence.

La conférence que j'ai eû l'honneur de lui annoncer entre le ministre des finances[1] et moi a eû lieu hier. On y a projetté de remplacer les 500.000 francs que Votre Excellence avait destinés pour les troupes polonaises par d'autres fonds qui, à ce qu'il me paraît, ne sont pas encore trouvés. Mais outre qu'on désespérait d'avance de pouvoir fournir la somme entière, j'ai tout lieu de craindre que ces fonds ne se bornassent à quelques légers à comptes qu'on cesserait bientôt de païer.

Le résultat de tout cela est que les troupes ne sont point habillées, que leur organisation reste imparfaite et qu'il doit s'ensuivre bientôt les plus fâcheuses conséquences, si des mesures promtes et proportionnées aux besoins ne donnent les moïens d'y remédier. — Une des principales causes de l'inexécution dans laquelle demeurent toutes les choses projettées pour l'armée, c'est la répugnance qu'épouve S. M. le Roi à faire le moindre changement à ce qui a été établi à cet égard par S. M. l'Empereur. En professant le même respect pour les institutions de cet auguste souverain, il m'est cependant impossible de ne pas sentir que celles qui ont été calculées sur l'état où se trouvait le païs à l'époque de la première formation des troupes doivent éprouver quelques modifications, depuis qu'elles sont réunies en armée. L'artillerie en offre la preuve la plus convaincante. Son organisation a été basée évidemment sur l'hypothèse que les légions n'auraient rien de commun entr'elles; ces circonstances étant changées depuis, elle ne peut se passer d'un état-major qui en maintienne l'ensemble et règle l'unité du service.

Aïant épuisé tout ce qui était en mon pouvoir pour opérer ces résultats, je ne vois que l'extrême confiance que S. M. le Roi de Saxe met en Votre Excellence et sa déférence pour ses opinions qui puisse amener un changement à cet égard, et je la prie de venir à

[1] Tadeusz Dembowski.

mon secours avec cette bonté qu'elle met à tout ce qui peut contribuer au bien-être des troupes polonaises.

Je fais mon possible pour parvenir à completter l'approvisionnement de réserve des places. Le manque de fonds se faisant sentir ici comme dans toutes les autres parties, ce n'est qu'avec beaucoup de lenteur que ces mesures s'effectuent, d'autant que les autorités civiles ne mettent pas beaucoup d'empressement à y contribuer.

M. le colonel Legrand a remis, il y a quelques jours, à M. Mallet, la direction du génie. Cette opération demandant à être faite avec beaucoup d'ordre et comprenant beaucoup de détails n'a pû être effectuée plutôt. M. Legrand se dispose à partir aussitôt qu'il aura achevé quelques objets dont il m'a dit être spécialement chargé.

Recevés, Monseigneur, mes plus sincères remerciemens pour la manière dont Votre Excellence a bien voulu s'intéresser au succès de l'affaire dont j'avais chargé M. Szymanowski. Je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve de son obligeance pour être convaincû des sentimens dont elle veut bien me permettre de me flatter, mais il m'est bien agréable de réitérer à Votre Excellence dans chaque occasion l'expression de la vive reconnaissance que je lui ai vouée à jamais. Je m'empresse d'y joindre celle de mon dévouement et de ma plus haute considération.

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince Poniatowski.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée du Rhin. 1808. Carton : septembre-décembre. — Original.

---

19. — EXTRAIT DES MINUTES DE LA SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT

En notre château, à Varsovie, le 31 décembre 1808.

Frederic August,

Par la grâce de Dieu, Roi de Saxe, Duc de Varsovie, etc.

Notre ministre des affaires intérieures, chargé par interim de la direction des revenues de la Couronne, avancera sur ce fonds à notre ministre de la guerre contre sa quittance, pour les masses des régimens, la somme de 500.000 florins, que notre ministre du Trésor devra faire rentrer au mois de janvier prochain dans notre caisse.

Nous enjoignons l'exécution de notre volonté à nos ministres des affaires intérieures, de la guerre et du Trésor, en ce qui appartiendra à chacun.

Signé : Frederic August.

Par le Roi,
Le Ministre secrétaire d'État
Signé : Stanislas Breza.

Pour copie conforme :
Le Ministre secrétaire d'État
Signé : Stanislas Breza.

Pour copie conforme :
Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince Poniatowski.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée du Rhin. 1808. Carton : septembre-décembre. — Traduction.

---

20. — NOUVELLES ÉTRANGÈRES

ANGLETERRE

Londres, 31 décembre 1808.

M. Krauss, chargé d'une mission secrette du cabinet de Vienne auprès de celui de Saint-James est parti le 27 décembre de Portsmouth, avec le messager Shaw, pour retourner à Vienne par Trieste.

Moniteur universel, n° du 5 février 1809 ; et *Journal de l'Empire*, n° du 6 février 1809. — Metternich, dans une lettre datée du 6 février (Min. des aff. étr. Autriche. Vol. 382, fol. 56), démentit dans les termes suivants le fait énoncé ci-dessus : « *Il n'existe pas en Angleterre d'envoyé secret de l'Autriche, ni au service de ma cour un individu du nom de Krauss propre à pareille mission.* »

---

21. — NOTE DE LATOUR-MAUBOURG AU DIVAN,

(ENVOYÉE PAR LE PRINCE PROZOROVSKII A L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier)

[1808, novembre ou décembre.]

Jamais il n'exista une amitié aussi sincère et une harmonie aussi grande que celle qui unit dans ce moment les cours de Russie et de France. Cependant c'est avec beaucoup de peine que je remarque que la Porte négocie la paix avec la Russie et l'Angleterre. La Porte devrait se rappeler que la France étant prise comme médiateur

entre elle et la Russie ferait une offense à Sa Majesté l'Empereur Napoléon, si elle oserait conclure une paix quelconque sans son consentement. D'ailleurs aucune offense faite à la France ne restera impunie. Si la Porte, comme c'est vraisemblable, compte sur la nouvelle coalition qui se trame — elle se trompe, car avant que cette coalition soit arrangée, Sa Majesté l'Empereur Napoléon le saura deux mois d'avance et vous apprendrez sa destruction avant de connaître les noms des puissances qui pourraient y avoir pris part.

Au reste quels pourront être les coalisés? Serait-ce la Suède? Où sont les moyens de l'Autriche, dont les armées ont été tant de fois battues? La Russie? qui pâlit à l'aspect d'une armée française et qui sollicita en tremblant la paix qu'elle ne doit qu'à la générosité de S. M. l'Empereur des Français, duquel il ne dépendait que d'envahir les pays de ces Russes qui étaient prêts à les recevoir. Voici donc les membres de cette coalition sur laquelle vous fondez votre espérance. D'ailleurs sachez qu'en peu vos frontières seront occupées par les armées françaises qui remplaceront les troupes russes, car S. M. l'Empereur Napoléon n'a point renoncé au projet de rétablir le royaume de Pologne. En concluant la paix de Tilsit il en a même fait mention à S. M. l'Empereur Alexandre, mais il a été obligé de céder aux circonstances. Cependant maintenant, jugeant le temps favorable pour l'exécution de ce projet, il y travaille sans relâche et dans peu vous en verrez l'accomplissement. Fiez-vous donc aux hautes vues de Sa Majesté et remettez le sort de l'Empire Ottoman entre ses mains.

S. M. l'Empereur Napoléon m'ordonne de vous communiquer tout ce que je viens de vous dire en cas que je pourrais soupçonner que vous ayez l'intention de faire quelques démarches contraires à ses volontés, comme j'ai cru entrevoir non sans fondement, je me suis empressé d'exécuter cet ordre de Sa Majesté en vous faisant part des projets que son grand génie médite et dont l'issue ne peut que tourner à l'avantage de la Sublime Porte, les intérêts de laquelle lui seront toujours présents.

Archives scientifiques-militaires de l'Etat-major à S[t]-Pétersbourg, sect. II, n° 1371. — Publié par N. K. Schilder dans *Imperator Aleksandr pervyi, ego jizn i tsarstvovanie*, II, p. 368.

JANVIER 1809

22. — LE SOUS-LIEUTENANT ZIELINSKI A M. KORYTOWSKI

CHEF DU 1er ESCADRON DANS LE 6e RÉGIMENT DE CAVALERIE

[S. d. (Avant le 13 janvier 1809.)]

J'ai l'honneur de vous annoncer que de grands changemens ont eû lieu hors de nos frontières. On attend dans la ville et le fort de Graudenz des troupes, et les hussards noirs sont déjà, à ce qu'on dit, à Nowe. On approvisionne le fort de vivres et de fourages, et l'on ne fait pas même païer de droits pour le bled que l'on y amène en grande quantité. J'ai appris aujourd'hui qu'on a placé des canons sur les remparts et l'on dit que des Polonais ont été emprisonnés dans le fort. L'entrée dans la ville est extrêmement difficile; on examine chacun et l'annonce partout. On a distribué des cartouches à balle et l'on a ordonné de mettre les pierres à feu aux fusils.

En un mot une grande inquiétude règne dans la ville.

Signé : Zielinski, sous-lieutenant.

Pour copie conforme :

Le général de brigade, gouverneur du département de Bromberg et commandant de place à Thorn

Signé : Wovczinski

Conforme à l'original :

Le général de division
Ministre de la guerre

Joseph, prince Poniatowski.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : janvier. — Traduction. — Cette pièce, envoyée par Korytowski le 13 janvier 1809, est annexée à la lettre de Poniatowski à Davout, du 20 janvier.

23. — LETTRE DE NAPOLÉON AU COMTE DE CHAMPAGNY

MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES A PARIS

[Extrait.]

Benavente, 4 janvier 1809.

. . . .

Je ne sais davantage de quoi se mêle le maréchal Davout en s'immisçant dans l'administration du duché de Varsovie, puisqu'il n'y a plus de troupes françaises dans ce duché. Je lui en écris directement. Le sieur Bourgoing doit encourager le Roi de toutes les manières, et l'assurer que toutes les fois qu'il m'exposera lui-même simplement et clairement la question, je m'empresserai de le satisfaire.

NAPOLÉON.

D'après l'original. Archives des affaires étrangères.

Correspondance de Napoléon Ier, n° 14642, t. XVIII, p. 171.

---

24. — DAVOUT AU MINISTRE DE LA GUERRE

CLARKE, COMTE D'HUNEBOURG[1]

Erfurt, le 6 janvier 1809.

A Son Excellence le Ministre de la Guerre.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence copie d'une lettre du prince Poniatowski, ce n'est pas pour ce qu'elle contient de relatif aux armemens des Autrichiens que je la communique, puisqu'on sait généralement qu'ils ne discontinuent pas, mais pour attirer l'attention de Votre Excellence sur les craintes que manifeste ce prince, relativement à la conservation de l'armée polonaise. J'y joins copie d'une note qui m'est adressée par M. le comte de Bose.

Les finances du duché sont dans le plus mauvais état.

La solde des troupes n'est pas régulièrement faite et le manque de fonds empêche de pourvoir à l'entretien de l'armée, dont le dénuement devient chaque jour plus considérable.

[1] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du Mal Davout*, publiée par Ch. DE MAZADE.

Si cet état de chose continue, il doit en résulter de nombreuses désertions qui produiront le plus mauvais effet dans les pays voisins, et par suite la désorganisation totale de l'armée.

Les recettes sont de beaucoup au-dessous des besoins, et il est difficile de les augmenter dans un moment où l'exportation des grains, qui forme le seul objet de commerce du pays, ne pouvant avoir lieu, les revenus des propriétaires sont extrêmement diminués. La pénurie du numéraire est telle qu'on a été obligé de suspendre la poursuite des créances prussiennes, cédées par la convention de Bayonne, parce que les biens des débiteurs ne pouvant se vendre, ou ne pouvant l'être qu'à des prix extrêmement au-dessous de leur valeur réelle, on auroit ruiné ceux-ci, sans opérer leur libération envers l'État, en même tems qu'on auroit excité un mécontentement général et donné lieu à une comparaison entre le régime prussien et celui actuel, toute au désavantage de ce dernier.

J'avois pensé d'abord qu'on pouvoit employer comme ressource les bons de Saxe que notre gouvernement remit au duché, en payement des fournitures faites aux troupes françaises.

Cela a même eu lieu pour 2.000.000 de ces bons, pendant notre séjour dans le duché, mais cette opération, qui étoit indispensable alors pour assurer les services, deviendroit très nuisible dans la circonstance actuelle, si elle étoit continuée, parce que l'impossibilité d'assurer le payement de ces bons, devant leur donner beaucoup de discrédit, les marchés qu'ils seroient destinés à payer ne pourroient se passer qu'à des prix exhorbitans.

Quant à la demande que fait Mr de Bose au nom du Roi, que ce que nous devons au duché soit acquitté en bons des 1res séries, elle me paroît de toute justice, et je puis dire de toute nécessité; de justice, parce que des fournitures effectuées doivent être acquitées avec des valeurs actuelles; de nécessité, parce que très certainement le Trésor du duché est hors d'état dans ce moment d'acquitter aucune dette extérieure, puisqu'il ne peut suffire aux besoins les plus urgens et les plus indispensables.

Aussitôt que la liquidation de nos comptes avec le duché sera terminée, comme il existe dans les caisses de l'armée des bons des 1res séries, j'en ferai donner la somme nécessaire pour acquitter ce que nous nous trouverons devoir.

J'en dirai autant des intérêts échus le 31 décembre des 15.000.000 de bons de Saxe que possède la caisse d'amortissement. Ce seroit un bienfait et un acte de justice que de remettre au duché ces intérêts, comme à compte sur ce que nous lui devons en numé-

raire. Il avait été convenu que nous payerions le service de la viande en numéraire, parce que les achats de bestiaux se faisant et ne pouvant se faire qu'à l'étranger, aucune autre valeur ne pouvoit servir à ces achats, et il s'en faut beaucoup que l'argent qui a déjà été donné ait couvert la dépense de ce service.

Je prie Votre Excellence de prendre dans la plus sérieuse considération toutes ces observations et d'attirer sur elles l'attention de Sa Majesté.

Le duché de Varsovie est dans un état véritablement critique; si cet état dure, si on ne vient pas à son secours, son armée sera dissoute, et cependant, je puis le dire, d'après la connoissance intime que j'ai de ce pays, notre souverain n'a pas d'alliés plus fidèles, plus braves et plus dévoués, ni qui puissent lui être plus utiles.

Quant à la partie de la lettre du prince relative au changement d'organisation que nécessite l'état actuel de l'armée polonaise, disséminée dans les places du duché et à Dantzig, Votre Excellence verra que les difficultés qu'il éprouve proviennent du scrupule qu'a le Roi de toucher à une organisation établie par l'Empereur.

Il me semble que si Son Excellence le ministre des affaires étrangères vouloit dire quelques mots à Mr de Senft pour lui insinuer que l'Empereur ne trouveroit pas mauvais ces changemens d'organisation qui ne diminuent pas les forces et qui sont toujours à la disposition du souverain, cela suffiroit pour lever les scrupules de ce respectable souverain.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. Registre de corresp. du Mal Davout, du 5 octobre 1808 au 19 janvier 1809. — Copie.

---

25. — LETTRE DE ROMEUF A DAVOUT

Erfurt, le 7 janvier 1809.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence le rapport[1] qu'elle a désiré sur le voyage que je viens de faire par ses ordres dans le duché de Varsovie. Je la prie de me permettre de lui représenter ici combien il seroit important de faire quelque chose pour venir au secours de ce pays dans l'extrême embarras où se trouve son gouvernement sous le rapport des finances à la veille de la réunion de la première Diette, et combien il seroit à désirer qu'on n'eût pas

[1] Voir la pièce qui suit.

de trop grands sacrifices à lui demander. C'est de l'opinion et du bien-être de cette partie de la Pologne que dépend peut-être la conservation des bonnes dispositions où sont pour nous la Pologne russe et la Pologne autrichienne.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Maréchal, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Signé : le colonel L. Romeuf.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : janvier. — Copie.

---

26. — RAPPORT DE ROMEUF A DAVOUT

Erfurt, 7 janvier 1809.

Monsieur le Maréchal,

Je dois commencer le rapport que Votre Excellence m'a ordonné de lui présenter sur la mission dont elle m'avoit chargé pour le duché de Varsovie, en disant que le même esprit de dévouement à l'Empereur, d'attachement à la France, qu'elle a si fortement contribué à y établir, y règne dans toute sa force, et qu'aux sentimens qui animent les habitans de ce pays, on se croiroit dans une province française.

Il y avoit vers le milieu de novembre, époque à laquelle j'y suis arrivé, quelque découragement à cause du départ du 13ᵉ régiment d'infanterie légère, qui venoit de se mettre en marche pour rejoindre l'armée du Rhin. On se croyoit déjà menacé et presque envahi par les Autrichiens. Ce que vous m'aviez ordonné de dire et la certitude que vous restiez en Allemagne à la tête d'une grande armée ont beaucoup contribué à dissiper ces craintes. Plus tard on a vu avec un grand plaisir le 2ᵉ régiment de chasseurs s'arrêter à Posen. La conservation de la poste française a également eu une grande influence sur l'opinion. Cette communication prompte et directe avec V. Ex. et avec la France y a produit le plus grand bien.

Il seroit difficile de dire avec quelle satisfaction y ont été reçues les nouvelles de nos succès en Espagne. Il n'y auroit pas eu plus d'enthousiasme quand il auroit été question de quelques victoires gagnées en Galicie qui eussent dû décider du sort même de la Pologne. Toutes les classes partagent ce sentiment, qui s'est manifesté d'une manière bien prononcée toutes les fois qu'il a été question de faire partir quelques détachemens pour les troupes polonaises qui

servent sous les yeux de Sa Majesté. Pour dix hommes de bonne volonté que l'on demandoit dans un régiment il s'en est toujours présenté des centaines. Les bulletins qui ont fait une si belle mention des régimens polonais ont achevé d'électriser tous les esprits. Il est vrai que chacun voit sa cause dans celle de la France en Espagne, que chacun espère que cette guerre terminée l'Empereur s'occupera de l'agrandissement de la nouvelle Pologne, et ces espérances sont fort alimentées par tous les apprêts hostilles de l'Autriche, avec laquelle on croit la guerre inévitable.

On avoit répandu le bruit que l'Empereur avoit promis à l'Empereur Alexandre de ne jamais relever la Pologne, mais on n'y croit guères et l'on est en général convaincu que S. M. veut étendre le duché, il n'est point de sacrifice qu'on ne puisse attendre des Polonais pour parvenir à ce but.

Il existe cependant deux grands sujets d'inquiétude dans l'administration intérieure du pays. Ce sont la rentrée des créances prussiennes pour satisfaire aux termes de la convention de Bayonne et la difficulté d'établir les recettes au niveau des dépenses de l'Etat.

Les premières mesures de rigueur qui avoient été d'abord adoptées pour forcer les débiteurs des créances prussiennes, dont les termes sont échus, à se libérer envers l'État, auroient sûrement produit un grand mécontentement, si elles n'eussent été révoquées. Ces mesures de séquestre, qui avoient déjà atteint un grand nombre de propriétaires sans produire aucun résultat, et qui devoient s'étendre beaucoup plus à mesure que les termes seroient échus pour les autres, avoient fait dire à beaucoup d'entre eux que le gouvernement les expropriait pour leur arracher les secours qu'ils avoient reçus de l'ancien, qu'il étoit assés connu que la source de leurs revenus étoit tarie par les suites de la guerre et par la cessation de tout commerce, et qu'il étoit devenu impossible, même aux plus riches, de satisfaire à ce qu'on vouloit d'eux. Cette cause, qui est celle d'environ quinze cents familles, est devenue celle de toute la nation; et ce sont ces raisons qui, d'après ce que m'a dit M. le ministre de Bose, ont déterminé le roy à révoquer avant la Diette les mesures rigoureuses qui avoient d'abord été prescrites. Il est à remarquer que dans les plaintes générales qu'avoient excité[es] ces rigueurs, il ne s'en est point élevé contre le gouvernement français. L'on est convaincu que si le roi eut fait connoître à l'Empereur les difficultés qui se rencontrent dans l'exécution de la convention de Bayonne, il en eut obtenu des secours ou des adoucissements qui semblent indispensables. Il se présente encore d'autres difficultés

sur l'origine et la quotité de plusieurs de ces créances, mais cet objet m'est trop étranger pour qu'il m'appartienne d'en parler. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout ce qui se fait dans le duché retentit dans la Pologne russe et autrichienne, et que l'on y attend toujours avec confiance les décisions de l'Empereur.

Quant au déficit qui existe dans les recettes du gouvernement, et que je ne saurois préciser, on attend quelques secours de la Diette, mais il est constant que l'armée polonaise a de grands besoins, qu'aucune masse n'est formée pour les corps, qu'il n'y a jusqu'ici aucuns moyens de les leur fournir et que cependant l'habillement réclame les plus prompts secours.

Votre Ex. a déjà sur ce point tous les renseignemens qu'elle peut désirer.

Tout annonce que le prince Joseph Poniatowski, ministre de la guerre, à qui Votre Excellence a laissé le commandement du duché, y remplit ses devoirs avec la plus grande loyauté, et qu'il est tout entier dans le parti qu'il a pris. Tous les Français qui y sont restés lui rendent ce témoignage. Ce prince est mal avec le G[al] Zayoncheck, commandant la 2[e] légion et qui n'a pas pour lui les égards qu'il lui doit, au moins comme ministre, et sur lesquels le ministre a passé jusqu'ici, parce qu'il dit que le service n'en souffre pas. Je crois que, d'après la lattitude que V. E. lui a laissée, le G[al] Zayoncheck ne seroit pas employé par lui s'il étoit question d'entrer en campagne. Il préféreroit dans ce cas de donner un commandement au général Dombrouski, sur lequel il compteroit davantage.

L'on se loue beaucoup du colonel de gendarmerie Saunier, dont le séjour à Varsovie est extrêmement utile. Sa probité, sa fermeté et son caractère y sont généralement appréciés, et je ne crois pas qu'aucun Polonais pût le remplacer dans les fonctions de commandant de cette ville. Le roi et le ministre de la guerre en sont personnellement très satisfaits et désirent sa conservation. Il est d'ailleurs d'un très bon effet qu'il y ait là un commandant français.

Le ministre est aussi très content du service du colonel d'artillerie Pelletier, sans qui les Polonais n'eussent jamais eu un d'artillerie [*sic*], et du capitaine du génie Mallet, qui vient d'achever le pont de Prag. Rien n'a été négligé pour la solidité de cet ouvrage et l'on pense que si ce pont ne résiste pas, il faut y renoncer pour l'avenir.

V. E. a déjà été informée de l'arrivée de deux officiers russes à Varsovie; l'un, venant de Vienne, et qui dit que tout est à la guerre en Autriche, annonce qu'il est venu à Varsovie pour cause de santé;

l'autre vient de la Russie et étoit arrivé peu de temps avant mon départ. Ny l'un ny l'autre ne s'étoient encore présentés dans aucune société.

L'on annonçoit aussi l'arrivée prochaine de la princesse Pangration [1], qui vient de Vienne, ainsi que celle de la princesse Czartorinska, qui doit y passer un mois.

Une lettre de Grodno, que j'ai vue, a annoncé que le général russe qui y commande, M. Louski, avoit apporté de Pétersbourg un pot de chambre au fond duquel se trouve le portrait de l'Empereur, et qu'il le montrait aux Polonais en disant : « Voilà le cas que nous fesons de votre protecteur. »

Cette anecdotte a excité la plus vive et la plus juste indignation.

On dit que ces vases sont venus de l'Angleterre et que, quoique l'Empereur Alexandre eût ordonné qu'ils fussent tous brisés, il en [est] échappé un petit nombre qui se vendent fort cher.

On attend avec impatience et non sans inquiétude le moment de la Diette pour voir si elle apportera quelque remède aux playes de l'État.

L'on avoit appris peu de jours avant mon départ le voyage du roi de Prusse à Pétersbourg. Cette nouvelle a fait une assés grande sensation, parce qu'on ne compte pas sur les bonnes dispositions de la Prusse pour nous, ny pour la Pologne, et l'on seroit dans de grandes allarmes sur le sort du duché dans le premier moment si la guerre, que pourtant on désire, commançoit avec l'Autriche. M. de Bose m'a communiqué les dernières dépêches des ministres saxons à Vienne [2], à Munich et à Stugard [3], elles annoncent des dispositions hostilles de la part de l'Autriche.

Celui de Vienne écrit qu'il a été versé au département de la guerre seize millions de florins dans le courant du mois de novembre, et que sans qu'il puisse l'assurer positivement, cette somme paroît destinée à des apprêts extraordinaires.

Celui de Munich, que les nouvelles d'Autriche annoncent des préparatifs de guerre qui se continuent malgré les nouvelles d'Espagne.

Celui de Stugard, que tous les rapports font croire dans le pays que l'Autriche veut la guerre et qu'elle la commencera en cherchant à s'emparer de la Suisse, mais qu'il y a lieu de croire que les suc-

[1] Bagration.
[2] Comte de Schönfeld.
[3] Baron d'Uechtritz.

cès de l'Empereur en Espagne apporteront quelque changement à ce projet.

J'ai vu à mon passage à Berlin, Monsieur le prince d'Hasfeld, ainsi que Votre Ex. me l'avoit ordonné. Ce prince m'a beaucoup entretenu de la composition actuelle du ministère prussien. Il ne doute par que M. le grand chancellier Beim ne doive prendre l'ascendant dans le cabinet, soit à cause de son caractère, soit à cause de ses longues relations avec le roi. Il assure que c'est un homme très sage et porté pour les liaisons avec la France, et il espère que s'il est aidé par quelques publications dans les gazettes, ainsi que celles qui ont eu lieu pour M. de Stein, et auxquelles il attribue son renvoi, il pourra parvenir à faire sortir M. Zaens et faire rentrer M. Voss à sa place. Quant au voyage du roi à Pétersbourg, il l'attribue uniquement à l'invitation de l'empereur Alexandre, et il ne lui suppose aucun but politique. Il ne croit pas que l'Autriche veuille sérieusement nous faire la guerre. J'ai vu chés le prince d'Hasfeld M. de Beim et M. Voss. Le premier m'a dit au sujet du voyage de Pétersbourg que dès le 8 décembre le roy lui avoit fait connoître l'invitation de l'empereur de Russie, mais qu'il n'étoit pas alors disposé à l'accepter; que depuis S. M. lui avoit écrit qu'elle avoit reçu de nouvelles instances auxquelles elle alloit se rendre, que le roy étoit, en conséquence, parti de Königsberg le 28, qu'il seroit seize jours en route pour aller ou revenir et quinze jours à la cour de Russie, qu'à son retour il s'arrêteroit 5 ou 6 jours à Königsberg et qu'il seroit du 12 au 15 février à Berlin, qu'il étoit d'ailleurs dans l'intention d'abréger le temps qu'il consacroit à cette visite, si cela dépendoit de lui.

Tout le monde n'est pas de l'avis de ces Messieurs sur le motif de ce voyage. Bien des gens y soupçonnent un but politique, auquel l'Autriche n'est pas étrangère. C'est ainsi que j'en ai entendu parler à quelques officiers qui m'ont paru désirer, en cas de guerre, être avec nous plutôt que contre nous avec l'Autriche.

La visite à Pétersbourg a mal réussi à Berlin. On en blâme le moment et la dépense; on est piqué du peu d'empressement du roi à rentrer dans sa capitale. M. le prince d'Hasfeld et M. le chancellier de Beim m'ont eux-mêmes paru de cette opinion; aussi dit-on que le dernier, qu'on savoit être opposé à ce voyage et qui devoit aller à Königsberg, avant qu'il n'eut lieu, a reçu l'ordre de ne pas s'y rendre, dans la crainte qu'il n'en détournât le roy.

On forme à Breslaw une milice de 2.000 hommes sous les ordres du prince d'Anhalt-Pless, nommé gouverneur de cette ville.

L'esprit public m'a paru pour le peu que j'en ai pu juger beaucoup meilleur que je ne pouvois présumer d'après celui que j'y avois vu au mois de novembre.

Signé : le colonel L. Romeuf.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : janvier. — Copie annexée à la lettre précédente.

---

27. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 8 janvier 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence la réception de ses lettres du 28 et 30 décembre.

Les sentimens si flatteurs dont elle veut bien me réitérer l'assurance à l'occasion du nouvel an, en remplissant mes vœux les plus chers, lui donnent de nouveaux titres à ceux que je lui ai voués et ajoutent à la reconnaissance que m'impose la confiance dont elle m'honore.

Si les troupes polonaises en Espagne ont été assés heureuses pour mériter la satisfaction de S. M. l'Empereur, c'est un bonheur que nous leur envions tous. Mais pouvaient-elles ne point remplir leur devoir en combattant pour les intérêts d'un souverain, à qui toute la nation a des obligations si grandes et si vraies, et qui ne cesse de lui donner des preuves de la bienveillance la plus marquée. Puisse un jour toute l'armée polonaise participer au même avantage et convaincre cet auguste souverain qu'animée du même esprit elle sait reconnaître un bienfait de plus, celui de servir sous les ordres d'un chef dont les soins et la vigilance sur ses besoins surpassent tout ce qu'elle pourrait attendre de l'intérêt d'un compatriote.

Je me fais un devoir de ne point laisser à Votre Excellence seule la tâche d'y pourvoir. La traduction ci-jointe d'un décret[1] du roi lui fera connaître la mesure qu'il a bien voulu ordonner pour alimenter la caisse de l'armée et mettre au courant les masses générales. La note que j'ai remise, il y a peu de jours, à S. M., pourra la convaincre que je ne me suis point arrêté à ce premier succès et que je ne cesse d'appeller l'attention du roi sur la nécessité d'assurer d'une manière constante l'existence des troupes qu'un traité l'oblige à fournir pour la cause commune.

Cet objet, ainsi que plusieurs autres relatifs à l'organisation nou-

[1] Voir au 31 décembre 1808.

velle que je crois indispensable de donner à l'armée, ont paru à S. M. assés importans pour consulter à cet égard l'opinion et les vues de S. M. l'Empereur. — Aïant établi, par ordre du roi, des calculs sur plusieurs hypothèses différentes, je ne puis savoir encore lequel d'entre tous ces projets il croira devoir communiquer à son auguste allié. Comme cependant j'ai fait sentir plusieurs fois la nécessité et l'avantage de donner à des troupes que la nature des circonstances appelle à servir avec celles de France, une organisation aussi rapprochée que possible de celle qui leur est prescrite, j'ai lieu de croire que le roi se déterminera pour celui qui porte les régimens d'infanterie à 3 bataillons et ceux de cavalerie à 4 escadrons. — Je m'empresserai de mettre cet état sous les ïeux de Votre Excellence aussitôt que l'intention du roi me sera connue.

Indépendamment des autres motifs qui parlent en sa faveur il en est un, je crois, qui devrait lui assurer la préférence, c'est que malgré que la force des compagnies y soit réduite autant qu'il a été nécessaire pour ne point outrepasser le nombre de 30.000 hommes que le duché doit entretenir, elles conserveraient leurs cadres actuels en officiers et sous-officiers; de manière qu'en cas de besoin il serait possible d'ajouter encore près de 20.000 hommes à la force de l'armée, sans altérer les principes de sa formation actuelle, et sans que cette mesure, qui d'ailleurs ne réveillerait point l'attention, exigeât le moindre changement dans l'organisation des corps.

En rédigeant ce projet j'ai crû devoir ne point m'astreindre au sistême des légions qui fait la base de l'état actuel. Quelque porté que je sois à respecter et à suivre sans examen les institutions du Grand Maître dans l'art de la guerre, j'ai pensé que ce ne serait ni mériter son approbation ni même concourir à ses vues que de suivre, dans l'ordre actuel des choses, où les troupes polonaises forment un corps d'armée, des principes que S. M. l'Empereur avait jugés nécessaires à une époque, où, n'appartenant à aucun État dont l'existence nationale fut décrêtée, ces troupes ne pouvaient servir qu'isolément et ne présentaient point la nécessité d'un ensemble, qu'il devient indispensable d'établir aujourd'hui. Si aux motifs qui déterminèrent alors ce souverain à prescrire l'organisation des légions se joignait l'idée de mettre à profit pour le bien du service l'émulation qu'elle devait produire, Votre Excellence sait mieux que personne si ce but a été atteint et si l'armée n'a point eu à souffrir sous plusieurs rapports de l'esprit d'indépendance et de scission qu'on s'est cru autorisé à adopter en conséquence. C'est sur quoi je la prie de vouloir bien m'éclairer. Sûr que le désir de

remplir mon devoir a été à cet égard mon seul mobile, j'attens l'opinion de Votre Excellence avec la confiance que me donne ce sentiment et ceux que j'ose me flatter de lui avoir inspirés sur la pureté de mes intentions.

Mr le résident [1] vient de me donner une explication détaillée sur les circonstances relatives au fonds que Votre Excellence avait bien voulu destiner pour l'habillement de l'armée polonaise. Il en résulte que la somme qui reste à sa disposition ne s'élève qu'à 122.750 francs, païables en numéraire à Dresde, sur l'ordonnance qu'elle se propose de faire expédier. D'après ce résultat je m'applaudis de n'avoir plus fait mention du secours que j'espérais de sa part. Il aurait pû donner lieu à des déductions sur ce que je reçois d'ici et je me serais trouvé encore plus loin de mon compte que je ne le serai à présent. Connaissant toute la sollicitude que Votre Excellence veut bien mettre dans les démarches qu'elle est dans le cas de faire relativement aux troupes polonaises, j'aime à me flatter que le succès de celles qu'elle annonce auprès de S. M. l'Empereur nous procurera les moïens que les circonstances ne lui permettent point de completter, malgré toute la bonne volonté qu'elle y a mise.

Je ne manquerai pas d'effectuer ce que Votre Excellence me prescrit pour le jugement de deux prévenûs du vol de la malle du courier militaire, dès qu'ils seront rétablis des suites de quelques interrogatoires qu'on a crû devoir mener vigoureusement.

Elle aura vu par mon rapport en date du 3 décembre que j'avais déjà à cette époque ordonné de conduire à Thorn les armes dont le transport par eau se trouvait arrêté par les glaces. Ses dispositions se trouvant ainsi effectuées d'avance, je ne puis que me référer à ce que j'ai eu l'honneur de lui soumettre à ce sujet.

M. le colonel Legrand aïant terminé les occupations qui le retenaient encore ici vient, ainsi que M. le capitaine Menissier, de se mettre en route pour suivre les ordres de Votre Excellence. Il m'est bien agréable de rendre auprès d'elle à ces deux officiers la justice que méritent leurs talens et leurs travaux. Ils emportent, ainsi que tous leurs camarades, l'estime et les regrets de tous ceux qui se sont trouvés à portée de les apprécier.

D'après les derniers renseignemens plusieurs régimens prussiens qui avaient été jusqu'ici stationnés du côté de Königsberg ont été complettés et mis en marche tant pour Berlin que pour la Silésie.

Les négocians de Königsberg ont dû avancer au roi de Prusse

[1] Serra.

une somme de 300.000 écus pour les fraix de son voïage en Russie, pour lequel on tient prêts 82 chevaux à chaque station. On dit que le G[d] Duc Constantin va au-devant de LL. MM. jusqu'à Riga et que leur séjour à Pétersbourg ne doit être que de 8 jours.

Veuillés bien, Monseigneur ..

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince Poniatowski.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton ; janvier. — Original.

---

28. — DAVOUT A BOURGOING

MINISTRE DE FRANCE A DRESDE

Erfurt, 8 janvier 1809.

Monsieur,

L'adjudant-commandant Romeuf m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire.

M. Lefebvre remplit vos intentions, et je vous en remercie ; il m'a déjà adressé un rapport, et en lui accusant réception, je l'ai prié de vouloir bien continuer.

J'ai eu par le retour de M. Romeuf la confirmation d'une chose que j'avais trop redoutée, c'est le froid, pour ne rien dire de plus, entre vous et M. Serra. Dans la position où vous vous trouvez, cette désharmonie ne peut être que nuisible au bien du service de notre souverain.

Il arrive presque toujours dans ces sortes d'occasions qu'avec les intentions les meilleures, les torts sont réciproques. Le plus sage ne redoute pas de prendre l'initiative pour avoir des explications qui détruisent toujours les petites causes de ces mésintelligences, surtout lorsque de part et d'autre on a les mêmes vues. J'ai écrit dans ce sens à M. Serra ; je ne doute pas que sous peu les petits nuages ne soient dissipés, et que la plus franche communication ne s'établisse.

Ce n'est pas le maréchal qui vous écrit, c'est un simple Français, attaché et dévoué à son souverain et à tous les Français. Je ne me dissimule pas que je suis peut-être plus qu'aucun autre sujet à des préventions ; c'est un défaut que j'avoue et sur lequel je me travaille.

Plus j'ai réfléchi sur vos deux caractères, plus j'ai acquis la conviction que quelque différents qu'ils soient, en vous rapprochant, non-seulement le service de l'Empereur y gagnera, mais, si j'ose le

dire, vous vous serez utiles réciproquement. Ce que l'un a peut-être de trop serait combattu parce que l'autre n'a peut-être pas assez, et chacun y gagnerait.

Je n'écrirais pas avec cette franchise à quelqu'un pour qui je n'aurais aucun sentiment d'estime, parce que, outre que ce serait du temps perdu, une personne non estimable en ferait un mauvais usage. Cette réflexion, Monsieur, doit vous convaincre que vous avez été dans l'erreur, si jamais vous avez douté de mes sentiments. J'ai pu juger avec plus de sévérité que vous de certains personnages; cela tenait à la différence de nos caractères, et aussi parce que j'avais des données que vous n'avez jamais pu avoir, et entre autres sur M. de Breza.

Je reçois dans le moment votre lettre du 2 janvier; un quart d'heure auparavant, j'en avais reçu une dans le même sens de Sa Majesté le roi de Westphalie. D'un autre côté, M. Otto, le 29 décembre, m'écrit de Munich qu'il faut être vigilant, mais que rien n'annonce une explosion prochaine. Beaucoup de mesures défensives, les partisans de la guerre se remuant beaucoup.

Je vais adresser à M. Otto votre chiffre, pour l'envoyer au général Andréossy.

Je présume que dans les phrases chiffrées il y a quelques mots de passés; je vous en adresse la copie et la traduction pour vous en convaincre.

J'écris à M. de Bose. Je me fais une idée de sa position embarrassante sous le rapport des finances; le moyen le plus sûr est que Sa Majesté l'expose à notre souverain.

Ch. de Mazade, *Correspondance du Mal Davout*, n° 551, t. II, pp. 344-345. — Min. Guerre Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du Mal Davout du 5 oct. 1808 au 19 janv. 1809. — Copie.

---

29. — JAQUES [*sic*] A DAVOUT

Gallicie, 12 janvier 1809.

L'armée dans les deux Gallicie n'as fait nul mouvément ni conscentration dépuis mon dernier rapport fait au mois de septémbre de l'année dernière par le capitaine Cavallier.

Le nombre des trouppes n'a ni augmenté ni diminué. — Toute l'armée est sur le pied de guerre.

La cavallerie, surtout les husards ont étoit remonté, et hommes et cheveaux sont au complet dépuis le mois de 9bre.

Depuis 12 jours les deux régiment d'hussard, Kaiser Hussard et Hess-Hombourg qui étoient éparpillé sur la frontière dépuis Cracovie par Matgoszne, Konskie, Radom, Kozienice, puis Okoniow, Stanislawow, etc. ont reçu ordre de se réscérer dans leurs cantonéments et de se rapprocher vers Cracovie. Est-ce une mesure militaire? ou est ce par rapport de la fréquente desértion qui est très facile dépuis que les rivières ont pries?

Les magasins dans chaque cheff-lieu du cercle se font comme à l'ordinaire, excepté qu'énciennement ils fûsent fourni par des fournisseurs et à présent ont a fait une répartition sur chaque classe d'individus aux quels le gouvernement payera dabord selon les prix aux marchés de chaque cheff lieu du cercle. — Cette mésure a donné lieu à divers interprétations qu'on formoit des magasins, plus tard je saurois si cette répartition est plus forte que la quantité que fournissoient l'année passée les fournissœurs.

On parle beaucoup du voyage de l'Empereur en Gallicie, il doit avoir lieu au printems, d'autres prétendent l'attribuér à une éntrevûe à Terespol avec l'Empereur de Russie. Le jeune prince Adam Czartoryski est toujours à Pulawy. — On flatte beaucoup les Polonois. — On leurs distribû des décorations. On vient de casser une loi sur les dixme, qui a été extrêmement dûre pour la noblesse et qui la mettoit en parti sous la ferûle du clergé.

Il seroit bon de faire aviser les officiers subalternes du duché de Varsovie de ne pas plaisanter sur la manière qu'ils entreroient en Gallicie et comment ils s'empareroient des chevaux, caves, etc. de chaque individû, c'est un moyent de se faire craindre et se rendre audieux à leurs frères qui cependant les attendent à bras ouverts.

L'ésprit publique est bon et toujours porté pour les François. — Le gouvernement autrichien est détesté et se fait détester d'avantage par rapport aux subalternes qui véxent les particuliers.

Les courriers sont très fréquant entre Vienne et Petersbourg.

On nous promet une bonne récolte pour l'année prochaine car la terre est bien couvert de neige et la gellée est forte. Le prix des denrées a beaucoup baissé.

On parle d'un camp qui doit se former en Moravie. On le dit de quatrevingt mille hommes et cela sous les ordres du général Belgarde.

Salut et respect,

JAQUES.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : janvier. — Original.

30. — KORYTOWSKI, CHEF DU 1er ESCADRON [1]

A M. LE COLONEL DZIEWANOWSKI, CHEVALIER DE L'ORDRE MILITAIRE

Radszyn, 13 janvier 1809.

Ayant reçu du s[t] lieutenant Zielinski le rapport ci-joint [2] je me suis sur le champ rendû moi-même aux frontières pour apprendre ce qui en était. J'ai en conséquence l'honneur de vous annoncer, M. le colonel, qu'il y a en effet quelques mouvemens dans l'armée prussienne. On doit approvisionner la forteresse Graudenz; dans ces jours on a placé sur les remparts les canons qui étaient jusqu'à présent sous les hangards. On fait de grandes difficultés pour laisser entrer nos militaires dans la ville. Hier au soir on n'a pas voulu faire entrer un domestique, qui y allait, dans les affaires de son maître et on l'a renvoyé à notre frontière. Les hussards et les chasseurs qui avaient déjà passé la Vistule sont rentrés à Graudenz et on y attend sous peu de jours de l'infanterie. J'ai parlé aujourd'hui à un habitant de cette ville, propriétaire de terres dans le duché de Varsovie, qui m'a assuré que depuis quelques jours tout indique la guerre; il m'a dit que tous ces préparatifs sont les suites de l'arrivée d'un courrier à Graudenz, qui a eû lieu, il y a quelques jours.

On refuse de laisser passer le foin des prés voisins de la Vistule, dans le duché de Varsovie, ce qui était toujours permis; on voit déjà la terreur peinte sur le visage de chaque Prussien et les habitans sont pleins de craintes. — J'attens vos ordres, M. le colonel, si de mon côté je dois faire des difficultés aux Prussiens dans les contestations qu'ils font sur nos frontières; jusqu'à présent j'ai été honnête avec eux, mais comme ils nous font tant des chicanes, j'ai donné ordre d'en faire autant avec eux. Le bruit s'est répandu à Graudenz que les Prussiens, Russes et Autrichiens sont contre nous.

J'ai l'honneur, etc.

Signé : KORYTOWSKI,
Chef d'escadron.

Pour copie conforme :
Le général de brigade gouverneur du département de Bromberg et commandant de place à Thorn
Signé : WOYCZYNSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : janvier. — Traduction. — Cette pièce est annexée, ainsi que le rapport de Zielinski, à la lettre de Poniatowski à Davout, du 20 janv. 1809.

---

[1] Michel Korytowski, qui devint général ; fils de Jean Korytowski, général polonais, commandant de Varsovie en 1806, aide de camp du roi Stanislas-Auguste.

[2] Voir ce rapport, janvier sans date.

31. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 13 janvier 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence la réception de la lettre qu'elle a bien voulu m'adresser au sujet de M. Miroslawski. Cet officier s'arrêtera ici quelques jours et rejoindra aussitôt après son corps. Je veillerai sur lui avec l'attention à laquelle m'engagent et la bonne recommandation qu'elle lui donne et l'intérêt qu'elle prend à son sort.

Le prince Michel Radziwill a cédé aux représentations que je lui ai faites et se détermine à ne point quitter le service. La nécessité de s'astreindre à tous les détails, à laquelle il n'a point encore eu le tems de s'habituer, pouvant avoir influé sur sa précédente résolution, j'ai crû devoir lui accorder le congé qu'il m'a demandé pour quelques mois. J'aurai soin que le service ne souffre point de son absence.

Je mets sous les ïeux de Votre Excellence la situation des troupes sous mes ordres. Il ne s'est rien passé qui mérite de lui être rapporté.

L'organisation définitive de l'armée devant encore éprouver quelque délai, j'ai crû devoir représenter au roi la nécessité de pourvoir dès à présent à quelques établissemens qui demandent du tems pour produire des résultats : tels que les écoles d'artillerie et du génie et la fabrication des poudres et salpêtres. J'espère que S. M. se rendra aux motifs d'urgence qui en demandent la promte institution.

Je saisis avec empressement cette occasion pour renouveller...

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince Poniatowski.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : janvier. — Original.

---

32. — NAPOLÉON A CAULAINCOURT

A Valladolid, le 14 janvier 1809.

M. de Caulaincourt, vous trouverez ci-joint la lettre que je voulois écrire à l'Empereur; mais j'ai trouvé qu'il y avoit beau-

coup trop de choses pour une lettre qui reste. Je vous l'envoye pour que vous vous en serviez comme d'instruction générale. J'écrirai à l'Empereur une lettre moins signifiante.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Lettre à l'Empereur Alexandre, jointe à la précédente.

Monsieur mon frère, il y a bien longtems que je n'ai écrit à V. M. I. Ce n'est pas cependant que je n'aie souvent pensé, même au milieu du tumulte des armes, aux moments heureux qu'elle m'a procurés à Erfurt. J'ai espéré pendant un moment annoncer à V. M. la prise de l'armée anglaise; elle n'a échappé que de douze heures; mais des torrents qui, dans des tems ordinaires, ne sont rien, ont débordé par les pluies, et des contrariétés de saison ont retardé ma marche de 24 heures. Les Anglais ont été vivement poursuivis. On leur a fait 4.000 prisonniers anglais et tout le reste du corps de la Romana; on leur a pris 18 pièces de canon, 7 à 800 chariots de munitions et de bagages et même une partie de leur trésor; on les a obligés à tuer eux-mêmes leurs chevaux, selon leur bizarre coutume. Les chemins et les rues des villes en étoient jonchés. Cette manière cruelle de tuer de pauvres animaux a fort indisposé les habitans contre eux. Je les ai poursuivis moi-même jusqu'aux montagnes de la Galice. J'ai laissé ce soin au maréchal Soult. J'ai l'espérance que si les vents leur sont contraires ils ne pourront s'embarquer. Ils ne rembarqueront pas de chevaux; il ne leur en reste pas quinze ou dix-huit cents. Le Roi fait après demain son entrée à Madrid. La menace de les traiter en pays conquis et la crainte de perdre leur indépendance a fort agi sur eux. Ils n'ont plus d'armée. Si l'on n'a pas occupé tout le pays, c'est que le pays est grand et qu'il faut du temps.

Quand Votre Majesté lira cette lettre, je serai rendu dans ma capitale. Ma garde et une partie de mes vieux cadres sont en mouvement rétrograde sur Bayonne. Je voulois former mon camp de Boulogne qui auroit donné beaucoup d'inquiétude aux Anglais, mais les armemens de l'Autriche m'en ont empêché. J'avois réuni 20.000 hommes à Lyon pour les embarquer sur mon escadre de Toulon et menacer les Anglais de quelque expédition d'Egypte ou de Syrie qu'ils redoutent beaucoup; les armemens de l'Autriche m'en ont encore empêché. Je vais leur faire passer les Alpes et les faire entrer en Italie. J'ai des preuves certaines que l'Autriche a pris l'engagement de ne pas reconnaître le roi Joseph. Son chargé

d'affaires [1] a suivi les insurgés. Il a fui de Madrid et il est à Cadix. J'ai des preuves certaines que l'Autriche avoit promis de fournir 20.000 fusils aux insurgés. L'espérance de l'Angleterre étoit de soutenir les troubles de l'Espagne, de nous faire rompre avec la Turquie et de faire déclarer l'Autriche et avec la Suède de contre-balancer notre puissance. J'ai regret que Votre Majesté n'ait pas adopté à Erfurt des mesures énergiques contre l'Autriche. La paix avec l'Angleterre sera impossible, tant qu'il y aura la plus légère probabilité d'exciter des troubles sur le continent. Votre Majesté comprendra aisément que je n'attache aucune importance à la reconnoissance du roi Joseph par l'Autriche. J'en attache bien davantage à ce qu'elle désarme et fasse cesser l'état d'inquiétude où elle tient l'Europe. Je prévois que la guerre est inévitable, si Votre Majesté et moi ne tenons envers l'Autriche un langage ferme et décidé et si nous n'arrachons son faible monarque du tourbillon d'intrigues anglaises où il est entraîné. Votre Majesté sait le peu de cas que je fais de ses forces et de ses armes. Qui les connoît mieux que Votre Majesté? Il n'en est pas moins vrai que l'Europe est en crise, et il n'y aura aucune espérance de paix avec l'Angleterre que cette crise ne soit passée. Si l'Autriche veut la paix, Votre Majesté et moi la garantissons; qu'elle désarme; qu'elle reconnaisse la Valachie, la Moldavie, la Finlande sous la domination de Votre Majesté et qu'elle cesse de faire un obstacle aux intérêts de nos deux puissances. Si au contraire elle s'y oppose, qu'une démarche soit faite de concert par nos ambassadeurs, et qu'ils quittent à la fois. L'Empereur ne les laissera pas partir et la paix sera rétablie.

S'il est assez aveugle pour les laisser partir, que vous et moi prenions des arrangemens pour en finir avec une puissance qui, depuis quinze ans toujours vaincue, trouble toujours la tranquillité du continent et flatte en secret le penchant de l'Angleterre. Mon désir et sans aucun doute celui de Votre Majesté, c'est que l'Autriche soit heureuse, tranquille, qu'elle désarme et n'intervienne près de moi que par des moyens concilians et doux et non par la force. Si cela est impossible, il faut la contraindre par les armes; c'est le chemin de la paix.

Votre Majesté voit que je lui parle clairement. Des intelligences très directes me font connoître que l'Angleterre étoit déjà très alarmée de la marche de mes divisions sur Boulogne. L'Autriche lui a rendu un service essentiel en m'obligeant à la contremander.

[1] Gennotte.

Votre Majesté est sans doute bien persuadée du principe qu'un seul nuage sur le continent empêchera les Anglais de faire la paix : or il ne doit pas y en avoir si nous sommes unis de cœur, d'intérêts et d'intentions; mais il faut de la confiance et une ferme volonté.

A. Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, t. III, pp. 573-575 ; et L. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. Ier, pp. 271-273.

---

33. — LETTRE DE NAPOLÉON A CAULAINCOURT

[Extrait.]

Valladolid, 14 janvier 1809.

. . . .

. . . .

. . . .

Quant à l'Autriche, ce qui arrive, je l'avois prévu. Si l'Empereur avait voulu parler ferme à Erfurt, cela ne seroit pas arrivé.

Elle avoit promis de fournir des armes aux insurgés, et déjà des convois étoient près de partir de Trieste. Elle a des engagemens secrets avec l'Angleterre et n'attend que l'affaire de la Porte pour se déclarer. L'Empereur peut compter là-dessus. La guerre est inévitable sur le continent, si l'Empereur ne parle pas haut. L'Autriche tombera à nos genoux, si nous faisons une démarche ferme de concert, et menaçons de retirer nos ministres, si l'on n'accorde pas ce que nous demandons. La reconnoissance du roi Joseph n'est rien par elle-même. Elle n'est importante que parce qu'un refus encourage l'Angleterre et fait présager des troubles sur le continent. Le désarmement de l'Autriche, voilà le principal. L'Autriche ne peut dire que cet armement soit un état militaire permanent. Elle n'a pas les moyens de le soutenir. Elle met l'Europe en crise; elle en payera les pots cassés. — Pour vous seul : Quand vous lirez ceci, je serai à Paris. Je compte y être de retour le 20 de ce mois. Toute ma garde est réunie à Valladolid, et 2.000 de mes chasseurs à cheval sont à Vittoria. Je viens d'ordonner une levée de 80.000 hommes de la conscription de cette année. Je suis prêt à tout. Mais notre alliance ne peut maintenir la paix sur le continent qu'avec un ton décidé et une ferme résolution.

Quant aux affaires de Prusse, je ne sais de quoi vous me parlez. Le traité avec la Prusse est antérieur aux conférences d'Erfurt et

on n'y a rien changé depuis. J'ai mandé que Monsieur de Romanzoff restât à Paris jusqu'au 1er février. Je désire le voir à Paris et nous verrons s'il convient de faire une nouvelle démarche.

. . . .

A. Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, t. III, pp. 575-577; et L. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. Ier, pp. 269-271.

---

34. — NAPOLÉON AU COMTE DE CHAMPAGNY

MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES A PARIS

Valladolid, 14 janvier 1809.

Monsieur de Champagny, j'envoie Deponthon à Saint-Pétersbourg. Écrivez aux sieurs Otto, Durand et Bourgoing, pour qu'ils aient l'éveil sur les mouvements de l'Autriche. Écrivez leur qu'il est nécessaire que les troupes de la Confédération du Rhin se tiennent prêtes à marcher; que l'Autriche paraît avoir perdu la tête; que les affaires d'Espagne sont terminées; que je suis au mieux avec la Russie, mais que les Anglais dominent à Vienne. Vous ajouterez au sieur Otto que je désire que la Bavière arme ses places et surtout les forteresses de Passau et Burghausen. On peut envoyer à Paris un ingénieur avec les plans de ces deux forteresses, pour arrêter les travaux à faire; mais, en attendant, y mettre une garnison et les approvisionner.

NAPOLÉON.

D'après l'original. Archives des affaires étrangères.

Correspondance de Napoléon Ier, n° 14700, t. XVIII, p. 206.

---

35. — ORDRE DE NAPOLÉON POUR LE CAPITAINE CHLAPOWSKI

OFFICIER D'ORDONNANCE DE L'EMPEREUR

Valladolid, 15 janvier 1809.

Chlapowski se rendra à Mayence. Il remettra une lettre au prince primat. Si Son Altesse n'était pas à Francfort, il la remettrait au gouverneur de Francfort, pour la lui faire passer.

De là, il se rendra à Cassel; il remettra une lettre au roi de Westphalie.

Il en remettra une au grand-duc de Hesse-Darmstadt.

De là, il se rendra à Varsovie; il remettra au roi de Saxe une lettre. Si le roi n'était pas à Varsovie, il passerait par Dresde, où il la lui remettrait, et irait à Varsovie.

Chlapowski restera huit jours à Varsovie, il verra tout ce qui s'y fait, quel est l'esprit du duché, ce qu'on fait et dit en Gallicie et reviendra me trouver dans le lieu où je serai [1].

D'après la minute. Archives de l'Empire.

Correspondance de Napoléon Ier, n° 14714, t. XVIII, p. 224; — *Campagne de* 1809 *en Allemagne et en Autriche*, par le Comt Saski, t. Ier, pp. 37-38.

---

36. — NAPOLÉON A FRÉDÉRIC-AUGUSTE

ROI DE SAXE, A DRESDE

Valladolid, 15 janvier 1809.

J'envoie un de mes officiers d'ordonnance [2] à Votre Majesté, pour lui annoncer mes succès contre les armées espagnoles et anglaises. Ces succès, joints aux mouvements que fait l'Autriche, me ramènent à Paris et me décident à faire rétrograder une partie de mes armées d'Espagne.

Je prie Votre Majesté de me dire ce qu'elle pense de cette folie de la cour de Vienne. La Russie est indignée de cette conduite et ne peut la concevoir. Est-ce que les eaux du Danube auraient acquis la propriété de celles du Léthé? Toutefois je suis prêt à recevoir le gant, si l'Autriche le jette, et à couvrir la Confédération avec 300.000 hommes, indépendamment de l'armée de réserve tirée de mes armées d'Espagne. Partie de ces troupes agirait sur la frontière d'Italie. Je prie Votre Majesté de me faire connaître, dans tous les cas, quel est l'état précis de ses troupes, pour savoir sur quoi je puis compter; car, si l'Autriche continue à vouloir la guerre, il vaut mieux qu'elle s'établisse sur son territoire que sur le nôtre.

D'après la minute. Archives de l'Empire.

Correspondance de Napoléon Ier, n° 14721, t. XVIII, p. 230.

---

[1] Voir au 4 mars le rapport de Chlapowski.
[2] Le capitaine Chlapowski.

37. — RAPPORT DU COMTE FRIEDRICH LOTHAR STADION, AMBASSADEUR D'AUTRICHE EN BAVIÈRE, AU COMTE PHILIPP STADION, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

[Extrait.]

Munich, 15 janvier 1809.

. . . .

Ce précis [1] est d'autant plus intéressant, que le prince royal [2] s'y est laissé aller à la confiance entière envers un jeune homme, auquel il confie, qu'il supposait assez instruit pour pouvoir lui dire la vérité, assez franc pour vouloir la dire, point chargé d'un caractère public qui inspirait de la retenue, enfin tel qu'il a cru pouvoir s'ouvrir tout à fait. Votre Excellence y trouvera la répétition de ce que j'ai eu l'honneur de lui mander des sentimens du prince royal, dans mon rapport du 18 décembre dernier 140 A; mais énoncés de sa bouche, en confiance, à l'un des nôtres, c'est bien autrement important et concluant. Le caractère du prince royal n'a jamais été accusé de la moindre fausseté; bien au contraire taxé de trop de franchise. Toutes ses actions le prouvent. Ses détracteurs même lui accordent qu'il est conséquent et ferme. Ils lui imputent même de l'entêtement. Il s'est montré conséquent — dans ses idées et dans ses plans, même jusqu'à l'imprudence, témoin sa ténacité pour le mariage avec la grand'duchesse — dans ses affections qui n'ont jamais changé, tenant à ses anciens amis, même contre les opinions prononcées de la cour. Nous pouvons donc admettre que sa *parole d'honneur*, donnée au prince Esterhazy, est un engagement sérieux et ferme, de ne jamais se livrer à la France et d'être à nous dès que les circonstances lui en donneront le moyen. La sage prévoyance et l'égard même qu'il a mis à sa propre sûreté et existence future, en donnant sa déclaration, y ajoutent plus de valeur; puisqu'elle n'est pas la suite d'une effervescence momentanée, mais le résultat de la combinaison, de réflexion et de sentiment. Il est à nous, et il ne s'agit que d'amener l'événement tel qu'il lui fournisse la sûreté qu'il exige.

J'ose ajouter une réflexion de plus. Le prince royal n'a point prononcé pour lui seul; mais il est de fait le représentant de tous les princes allemands qui ne sont que les subordonnés et point les

[1] Précis de l'entretien du prince Paul Esterhazy avec le prince royal de Bavière. Voir à la fin de ce document.

[2] Charles Louis-Auguste.

complices de Napoléon; il l'est en même tems de tous les peuples de l'Allemagne et surtout des classes supérieures qui influent les autres. *Tous détestent le joug français,* tous attendent leur salut de l'Autriche, tous sont *prêts à tout faire,* pourvu qu'on prenne des mesures *entières* dont *l'énergie* fonde l'apparence de succès et rassure qu'on ne *se sacrifie à pure perte.*

Il n'est d'équivoque au reste sur ce que le prince entend sous l'expression de *l'énergie, activité, décision* des mesures. C'est l'invasion de la Bavière avec des forces tellement supérieures, que toute idée de résistance devienne impossible, et l'attaque sur les Français, qui voudraient s'y porter. C'est en même tems la déclaration irrémissible qu'il faut se joindre et remettre avec toutes ses forces et moyens, autrement être traité en ennemi et écrasé. Cette idée est tellement claire et exclusive qu'elle perce à travers des vœux ou des craintes de tous ceux qui la touchent de loin ou de près.

Tous, et nommément le prince royal, joignent les affaires d'Espagne aux mesures que nous avons à prendre. Tous sont convaincus que l'affaire d'Espagne seule ajourne l'attaque de Napoléon contre nous; que le moment d'un revers, qu'il y éprouverait, ou de sa grande occupation en Espagne, serait l'instant propice pour nous pour agir, et que le moment de ses succès en serait l'époque urgente et dernière. J'ai écouté hier encore un affidé de M. de Montgelas, qui me sondait sous l'air de confiance; c'était le sens de ses paroles, qu'il avait peine à voiler; et le prince, quand il ne peut me dire qu'un mot, prononce : l'Espagne va encore... Le prince a dit dans la conversation au prince Esterhazy, qu'il croyait le roi subjugué de persuasion à Napoléon, mais qu'il ne résisteroit pas au changement des événemens. Il s'est plaint doucement de son peu d'influence...

Annexe : *Précis de l'entretien du prince Paul Esterhazy avec le prince royal de Bavière le* 15 *janvier* 1809.

Ayant eu l'avantage d'être connu de S. A. R[le] depuis l'année 1805, où j'eus l'honneur de voyager avec elle en Suisse, je n'avois point voulu négliger cette occasion de lui faire ma cour et de me rappeler à son souvenir.

Après quelques propos vagues, il mit la conversation sur l'époque où nous nous séparâmes (la fin de septembre 1805 et le commencement des marches en Bavière). — Vous ne sauriez croire ce que j'ai souffert à cette époque, et vous savez combien la conduite de mon père était peu d'accord avec mes principes. — Tout le monde vous rend justice, Monseigneur, lui répliquai-je, et nommément

chez nous; depuis l'Empereur jusqu'à chaque soldat on sait également apprécier la noblesse de vos principes et la fermeté de votre caractère. — Hélas! me dit-il, vous devez entrevoir la fâcheuse situation dans laquelle je me trouve, ayant toute la bonne volonté de bien faire, sans moyen d'exécution. — Il viendra un tems, Monseigneur, où les circonstances changeront; elles ne sauraient se maintenir longtems dans l'état actuel, et la bonne cause vous regarde comme un de ses plus fermes appuis; elle compte sur vous, et vous êtes appelé à jouer un rôle éminent dans l'histoire. Comptez sûrement sur l'appui de la maison d'Autriche, qui regarde votre interêt comme le sien : confiez-le tout entier entre ses mains. Vous ne sauriez le mieux placer. — Oui, j'en suis persuadé, me dit-il, aussi j'y compte fermement, je déteste les Français, mais ils me le rendent bien, et Dieu sait s'ils me permettaient de monter au trône de mes ancêtres. Mais que faire? que me conseillez-vous et que feriez-vous vous-même à ma place? — Continuez, Monseigneur, comme vous avez si noblement commencé. Vous vous êtes d'ailleurs déjà trop avancé pour pouvoir reculer; il n'en est plus tems, et il ne faut point vous borner à des demi-mesures. Déclarez-vous ouvertement, de concert avec notre Empereur, comptez sur tout son appui et sur un grand parti dans le pays. Vous le devez à vous, vous le devez à votre gloire personnelle, vous le devez au pays, que vous êtes appelé à gouverner, de montrer aux yeux de l'Europe, que vous ne partagez pas l'aveuglement général et que vous êtes prêt à tout sacrifier au véritable intérêt de votre patrie. — Oui, me dit-il, je suis prêt à tout faire, pourvu qu'il y ait une apparence de succès; qu'on ne se borne pas non plus à des demi-mesures, qu'on y mette toute l'énergie, toute l'activité et toute la décision nécessaires. Si je pouvais compter sur un grand parti dans la nation ou dans l'armée, je ne balancerais pas; mais ma personne seule ne vous serait pas d'une grande utilité et je me perdrais à pure perte. Je suis décidé à attendre les premiers évènemens; mais jamais je ne quitterai ce pays-ci pour me rendre en France (il prit ma main), je vous en donne ma parole d'honneur. Au reste, il faut que je vous conseille de ne pas prolonger notre entretien, cela pourrait exciter des soupçons. Vous ne sauriez croire comme je suis surveillé! — Enfin, Monseigneur, lui dis-je, nous sommes d'accord sur les points principaux : Vous m'autorisez de me rappeler de ce langage en tems et lieu, et je viendrai moi-même quand l'époque sera arrivée. Je conserverai à jamais le souvenir de cet entretien et des espérances qu'il fait naître dans moi.

Nous nous séparâmes après une heure d'entretien. Dans le cours de la conversation le prince me questionna sur nos généraux, sur leurs talens et habileté, en montrant de la confiance aux archiducs. Je lui répondis de manière à le contenter à cet égard. Il dit encore, quant à Montgelas : il faut le renvoyer.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Akten der Staatskanzlei. Fasz. 110. N° 5 1/2. — Publié dans *Berichte des Grafen F. L. Stadion*... herausgegeben v. Ed. Wertheimer,... n° XXIII, pp. 84-87).

---

38. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 18 janvier 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 8 de ce mois.

M. le résident de France m'a donné communication de la lettre qu'elle a écrite à S. E. M. le comte d'Hunebourg au sujet de la situation actuelle des troupes polonaises. Elle y a plaidé leur cause mieux que je n'aurais pû me flatter de le faire moi-même et avec cet intérêt éclairé et actif qu'elle met à tout ce qui peut contribuer au bien-être de l'armée. Chaque jour ajoute sous ce rapport à nos obligations et à notre reconnaissance. Ce n'est qu'avec la plus vive sensibilité que j'ai appris le soin avec lequel Votre Excellence a bien voulu penser aux besoins de la brigade qui se trouve à Danzig et pourvoir en partie à ceux de son habillement, avant l'arrivée des effets expédiés par le Conseil d'administration de la 3ᵉ légion. Les ordres qu'elle a eû la bonté de donner pour les distributions qu'elle reçoit sont une nouvelle preuve de sa constante bienveillance.

Je m'empresserai d'effectuer ce que Votre Excellence juge nécessaire pour amener des mesures capables d'assurer l'existence de l'armée polonaise. J'ai communiqué au Roi un extrait de ce qu'elle a bien voulu m'écrire à ce sujet, et lors de la mission de M. le général Fiszer, je le munirai de tout ce qui peut être relatif à cet objet. Accoutumé à mettre toute ma confiance dans la généreuse protection de S. M. l'Empereur, j'aime à me promettre de cette démarche le succès qu'ont eû toutes celles que j'ai crû devoir faire jusqu'ici, par l'entremise de Votre Excellence. Le Roi n'a point encore fixé l'époque du départ de M. le général Fiszer, ni même encore déterminé positivement son choix.

M. Desirat vient de me prévenir qu'il sera bientôt à même de faire effectuer le paiement de ce que Votre Excellence veut bien destiner pour l'habillement des troupes polonaises. Je m'empresse de lui réitérer encore mes remerciemens pour ce secours, ainsi que de la peine qu'elle se donne pour nous en procurer de nouveaux.

Je me fais un devoir de veiller à l'exécution des ordres de Votre Excellence pour les approvisionnemens. La lenteur que mettent les autorités civiles dans leurs opérations et le manque de fonds ont retardé jusqu'ici leur entière exécution.

En mettant sous les ïeux de Votre Excellence la situation des troupes sous mes ordres, je profite avec plaisir de cette occasion pour lui renouveller l'expression sincère de mon inviolable dévouement et de ma plus haute considération.

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : janvier. — Original.

---

39. — LETTRE DE LA FOREST A CHAMPAGNY

[Extrait.]

Madrid, le 19 janvier 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu avant-hier soir les lettres que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 22, 23, 26 et 29 de décembre, avec les journaux de Paris jusqu'au 31.

J'ai remis immédiatement à M. de Campo-Alange la dépêche du chargé d'affaires de France à Alger pour S. M. C. et celle de M. le G[l] Pardo.

Je mettrai tous mes soins à rassembler les publications ayant caractère officiel, qui sont émanées en Espagne des différentes juntes, et qui, avec ce que Votre Excellence a déjà, formeront en effet une collection qu'il peut être utile de conserver. Je n'y parviendrai qu'avec un peu de tems.

Ce que vous voulez bien m'apprendre, Monseigneur, de la conduite du chargé d'affaires d'Autriche[1] est confirmé par l'indiscrette

[1] Voir au 26 décembre la lettre de Champagny à La Forest. Voir aussi sur ce sujet le rapport de Champagny à Napoléon, du 12 avril 1809.

publication de la « Gazette de Valence[1] » dont j'ai fait mention dans mon rapport à S. M. l'Empereur du 24 de décembre[2]. Je crains beaucoup que l'imprudence de M. Gennotte ne se soit pas bornée à prêter son couvert à M. de Cevallos. Il était lié avec un marquis de Salucci, ancien banquier toscan établi en Espagne, où la reine d'Etrurie[3] lui a fait donner un titre de Castille, homme intrigant et très suspect. Celui-ci est très boutonné, mais cependant n'a pu cacher que lors de l'approche de l'armée française vers Madrid, M. Gennotte a été accablé d'appréhensions telles sur les reproches qu'il pouvait encourir qu'il n'a vu d'autre parti à prendre que la fuite.

Je remercie Votre Excellence des détails qu'elle a bien voulu me donner sur les événemens de Constantinople. Le cabinet de Madrid a été bien aise d'être rassuré sur le sort des personnes qui composent la légation espagnole. Quant au paquet que M. le prince Kourakin a désiré que je fisse parvenir à M. de Strogonoff, je ne puis que le renvoyer à Votre Excellence. Ce ministre plénipotentiaire est très certainement embarqué pour Trieste, et j'ai lieu de croire que le général Andréossi aura bientôt occasion de vous parler de son passage par Vienne. M. de Strogonoff a saisi en homme d'esprit le moment favorable pour rompre avec la Junte centrale et son ministère. Mais tout ce qui me parvient de lui m'autorise à craindre qu'il ne soit dangereux à St-Pétersbourg, pour peu qu'il y aperçoive jour à servir l'Angleterre...

. . . .

Min. des aff. étr. Espagne, Vol. 678, 1809, 4 prem. mois, fol. 39. — Original. — Publié par M. Geoffroy de Grandmaison, dans *Correspondance du Cte de La Forest*, t. I, pp. 437-438.

---

40. — DAVOUT A PONIATOWSKI[4]

Erfurt, 20 janvier 1809.

J'ai reçu la lettre que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'écrire le 14 janvier.

Dès le 10, j'ai donné ordre au général Zayoncheck de retirer les troupes qui étoient à Lissa et à proximité et de les établir à Fraustadt, Gröben, Sarne, Boyanowa, Schluhtingsheim, Punice,

[1] N° 26, du 19 août 1808.

[2] Voir à cette date.

[3] Marie-Louise de Bourbon.

[4] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du Mal Davout*, publiée par Ch. de Mazade.

Görhen, Gostin, Dolzik, Krzywyn, Saudtstadt, Kiermieck et Rawiez, où sera placé l'état major du régiment.

Je pense que ce changement remplit vos intentions, et les désirs de la préfecture de Posen. Si cela n'étoit pas, je prie Votre Altesse de prescrire les modifications qui lui semblent nécessaires à l'ordre que j'ai donné; je désire seulement que par ces modifications, l'état major du 5e soit conservé à Rawiez et que les 12 compagnies de ce régiment soient placées entre Rawiez et Glogau.

Je ne me permettrai pas de donner mon opinion sur le travail de Votre Altesse qui a plus de connoissance que moi sur ce qui en fait l'objet. Je remettrai au général Fiszer pour lequel j'ai beaucoup d'estime une lettre pour Sa Majesté, où je rappellerai les services de cet officier et les différentes demandes que j'ai faites pour lui.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du Mal Davout, du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie.

---

41. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 20 janvier 1809.

Monseigneur,

Je m'empresse de mettre sous les ïeux de Votre Excellence traduction de deux rapports[1] relatifs aux mouvemens qui ont été remarqués sur les frontières du duché, du côté de la Prusse. Cette puissance étant hors d'état d'agir par elle même, on devrait conclure, si ces mesures avaient un but hostile, qu'il existe une ramification plus étendue des mêmes intentions.

Votre Excellence aura vû, par le rapport du commandant de la place de Czenstochow, qu'un habitant de cette ville, revenû de Cracovie, dit y avoir vû arriver le 7 de ce mois un convoi de plus de mille voitures à 4 et 6 chevaux, chargées de munitions et effets de campement.

Une personne de ma connaissance, qui vient d'arriver de Bialystok, et sur la véracité de laquelle je puis compter, m'a assuré avoir entendû dire au général Lewis qui y commande qu'aïant demandé à Mr Korsakoff, général en chef, un congé de 15 jours pour aller dans l'intérieur du païs, cette permission lui avait, contre son attente, été refusée.

[1] Korytowski au colonel Dziewanowski, 13 janv. 1809, et Zielinski à Korytowski, sans date. Voir les nos 30 et 22.

Mr Lewis en inférait que les choses ne resteraient point tranquilles, et il appuïait son opinion sur la circonstance qu'on avait donné ordre d'amener pour l'artillerie, non des chevaux nouveaux, mais tirés du parc de Brzesc.

Connaissant mieux que moi le vrai état des choses Votre Excellence sera à même d'en combiner les circonstances avec tous ces renseignemens.

Le Roi vient de décider la mission de M. le général Fiszer auprès de S. M. l'Empereur, mais il n'a point encore fixé l'époque du départ de cet officier. Probablement il aura lieu dès que le ministère du cabinet aura achevé son travail.

Mr Lux, sous-lieutenant au 6e régiment d'infanterie, faisant fonction d'adjudant de la place de Thorn, m'a fait parvenir la demande d'être transféré soit dans la légion de la Vistule, soit dans le 7e régiment d'infanterie qui se trouve en France, et dans lequel il a servi autrefois. En mettant sous les ïeux de Votre Excellence son état de service et le certificat qui s'y trouve joint, j'attens les ordres qu'il lui plaira de me donner à l'égard de la demande de cet officier qui ne saurait être effectuée que par son intervention.

Le commandant de la place de Kalisz [1], en me faisant connaître que Votre Excellence lui avait assigné un traitement de 500 francs par mois, m'a prévenû que l'on se refusait à y satisfaire et qu'il n'avait touché jusqu'ici que 300 francs chaque mois. Le ministre de l'intérieur, auquel j'ai fait part de cette circonstance, m'a répondû que, d'après la demande même de Votre Excellence, la commission de gouvernement avait ordonné le païement du traitement du commandant de Kalisz dans la dernière proportion.

N'aïant point de données positives pour décider à cet égard, je la prie de vouloir bien me faire connaître ses intentions, que je prendrai soin de faire remplir.

Empressé de tenir Votre Excellence au courant de tous les détails relatifs à l'armée polonaise, j'ai l'honneur de porter à sa connaissance que Mr Zielinski, colonel du 6e régiment d'infanterie, aïant donné sa démission, S. M. a nommé pour cet emploi Mr Sierawski, major du 11e régiment, lequel a été remplacé par Mr Chlebowski, chef de bataillon dans le 12e.

Je viens d'apprendre que Mr Bellot, commissaire des guerres, emploïé à Varsovie, reçoit une autre destination. Désirant profiter du séjour de l'administration française pour organiser celle qui doit

[1] Le général Zajonczek.

la remplacer et former les individûs qui doivent en faire partie, j'avais prié M. Desirat de se charger de l'instruction de celui qui prendra sa place, et M[r] Bellot a la complaisance de donner le même soin à l'éducation d'un commissaire des guerres. S'il était possible en conséquence, sans déranger les dispositions de Votre Excellence, que le départ de M[r] Bellot pût être différé un peu, j'oserais me prévaloir de la bonté avec laquelle elle veut bien se prêter à tout ce qui peut être utile aux troupes polonaises, pour la prier de le laisser encore quelque tems à ses fonctions d'instituteur.

Les renseignemens que j'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence me paraissant mériter quelque attention, j'ai crû devoir faire partir un duplicata de cette lettre par l'estafette de Kalisz.

Agréés, Monseigneur...

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : janvier. — Original. 2 exemplaires. Avec 2 rapports annexés.

---

42. — WOYCZYNSKI [A DAVOUT (?)]

Thorn, le 20 janvier l'an 1809.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL!

On apperçoit quelques mouvemens dans l'armée prussienne; les régiments marchent pour la Silésie. On approvisionne la forteresse de Graudentz. La garnison doit être considérablement augmentée. On a retiré les canons des magazins pour armer la place. Le passage par la frontière est aussi plus difficile. J'ai prévenu de toutes ces circonstances S. A. le prince ministre de la guerre. Les officiers prussiens continuent toujours d'envoyer des ordres aux semestriers retirés dans le duché de joindre leurs régiments. Le commandant de la place de Bromberg en a intercepté 35. Les originaux sont envoyé à S. A. le prince ministre de la guerre, dont j'ai l'honneur de joindre l'énumération, de même que deux ordres saisis par le sous-préfet de Culm, les originaux en ont été renvoyé au préfet et je joins les copies signées par le sous-préfet.

Sans avoir l'air de prendre de l'ombrage de toutes ces circonstances j'ai ordonné de concentrer les postes, de couvrir la frontière par des patrouilles.

Le 13[e] dern. il y avoit une foire à Thorn, on a commencé à faire

des difficultés de prendre des bons gros (petite monnoye prussienne dont on compte 36 sur un thaler) à titre qu'ils étoient faux et vraiment il paroit que les Anglois et les Prussiens ont jetté beaucoup dè cette monnoye dans notre pays. — Deux petites disputes ont commencé avec les soldats, qui en grande partie sont payé de cette monnoye. Le 15ᵉ le mal augmentoit, le pain et la viande ont disparu du marché, les marchands vouloient fermer les boutiques; voyant dans tout cela en partie une crainte puissilanime, en partie le système d'agiotage, et craignant des fâcheuses conséquences, j'ai fait imprimer et publier dans la ville l'ordre dont je joins la copie. Cela a calmé les esprits, le cours des bons gros est revenû, mais les faux sont toujours remis au magistrat. On fait toujours le tarif des bons gros confisqué, et ils seront renvoyé au ministre du Trésor.

Les régiments sont payé exactement, il y a quelques fois un retardement dans le 6ᵐᵉ de cavallerie par la difficulté d'envoyer de l'argent aux postes éparpillés.

Le 12ᵐᵉ d'infanterie a obtenû des pantallons de drap et on pourvoit à tous ses besoins.

On a envoyé aussi pour l'artillerie les choses nécessaires. Lè colonel du 6ᵐᵉ de cavallerie m'a représenté quelques besoins de son régiment, j'ai [*sic*] les ai mis sous les yeux du prince ministre de la guerre et il a donné l'ordre qu'on s'en occupe tout de suite; il faut rendre justice au gouvernement que le militaire est l'objet de sa solicitude et qu'on fait tous les efforts pour qu'on ne manque de rien.

Le manque de numéraire se fait beaucoup sentir, on voit très peu du gros courant, les impôts entrent avec difficulté et on emploit beaucoup d'exécutions militaires. Les autorités civiles m'assurent que le magazin de réserve sera completté avant le 15ᵐᵉ de février.

J'ai l'honneur de joindre le rapport de situation de la place de même que l'extrait de la « Gazette de Thorn ».

Agréez, Monsieur...

Le général WOYCZYNSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : janvier. — Original.

---

43. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 23 janvier 1809.

MONSEIGNEUR,

En mettant sous les ïeux de Votre Excellence la situation des troupes sous mes ordres j'ai l'honneur de lui accuser la réception

de la lettre qu'elle a bien voulu m'adresser le 14 de ce mois.

C'est avec la plus grande satisfaction que je vois que mes idées sur l'organisation nouvelle de l'armée ont mérité l'approbation de Votre Excellence. J'en profiterai pour tâcher d'obtenir le consentement du Roi pour les objets dont l'urgence exige une décision plus prompte.

La démarche [qu'elle] a eu la bonté de faire auprès de son gouvernement relativement à l'embarras des finances du duché était digne de l'intérêt dont elle nous a déjà donné tant de preuves. J'aime à partager son attente que le retour de S. M. l'Empereur à Paris amènera pour le duché une nouvelle preuve de sa généreuse protection.

Les 122.750 francs, dont Votre Excellence veut bien m'annoncer le prochain paiement, seront de la plus grande utilité pour l'objet auquel elle les a destinés et rempliront le déficit qui résulte de ce qu'une partie des versemens dont le Trésor vient de prendre récemment [*sic*], n'a point été effectuée dès le premier mois. Je ne néglige aucune démarche pour faire sentir les suites défavorables de cette inexactitude pour l'ordre, et même l'influence qu'elle peut avoir sur l'existence de l'armée.

D'après les derniers renseignemens qui me sont parvenus, tant des frontières que de l'intérieur de la Gallicie, on a établi deux grands magasins de vivres à Lublin et à Tarnow. On croit que le gouvernement se propose d'en établir de moins considérables dans toutes les villes de cercle.

L'officier commandant à Augustowo me mande que le général Lewis a reçu l'ordre de partir pour Pétersbourg afin d'y rendre compte des motifs de la désertion considérable qui se manifeste dans sa division.

Des nouvelles officielles arrivées de la frontière russe portent qu'il est parti de Grodno le 11 de ce mois, sous l'escorte de 100 hommes d'infanterie et de 200 cosaques, un transport de 1.200 recrues levés, conformément à un ordre impérial, dans la proportion d'un homme sur cent.

On a publié dans les provinces limitrophes russes un ukaz portant défense d'exporter le seigle, l'avoine et l'orge. Cette défense a eû également lieu relativement au bétail. L'exportation du froment continue à être libre.

Veuillés bien, Monseigneur.....

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. de la Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : janvier. — Original.

44. — DAVOUT A BOURGOING

MINISTRE DE FRANCE, A DRESDE

Erfurt, 24 janvier 1809.

J'ai reçu vos lettres des 16 et 18 janvier.

La lettre que je vous ai écrite [1] et que me dites vous avoir procuré une des plus vives satisfactions que vous ayez ressenties depuis longtemps, a rempli mon objet.

J'aurais été extrêmement fâché que vous n'eussiez pas apprécié les motifs qui me l'ont dictée : le bien du service de notre souverain et les sentiments que vous m'avez inspirés. Très-certainement je n'aurais pas fait cette démarche auprès de quelqu'un pour qui je n'aurais pas eu des sentiments d'estime et d'amitié.

M. Serra et vous, en vous voyant souvent et moyennant des communications franches, vous servirez mieux notre souverain, tout en suivant l'impulsion de vos caractères.

Vous déterminerez M. Serra à montrer moins d'éloignement pour de certaines personnes, puisque, comme vous l'observez fort bien, il est dans vos devoirs à tous deux d'avoir des ménagements et des procédés de convenance envers les personnes qui ont la confiance, méritée ou non, du souverain près duquel on est accrédité. D'un autre côté, M. Serra vous entraînera à avoir moins de confiance dans ces mêmes individus, et par conséquent à les observer de près.

Quant à M. de Breza que vous me citez, croyez, Monsieur l'ambassadeur, que l'opinion que j'ai de lui n'est pas le résultat des torts qu'il pourrait avoir eus envers moi. S'il en eût eu, je les aurais oubliés par sentiment de mes devoirs; mais je n'ai point ce mérite, puisque je dois avouer qu'il a eu pour moi toutes les prévenances et les procédés possibles. La véritable cause de mon opinion sur son compte est la haine qu'il porte à notre gouvernement. J'ai là-dessus des données dont les opinions de MM. de Champagny et Maret, et du prince de Bénévent, ne pourront pas détruire l'effet.

Au surplus, comme eux, je ne trouve pas du tout étrange que Sa Majesté le roi de Saxe ne l'ait pas éloigné, puisque enfin ce souverain est libre de conserver ceux qui lui conviennent, quelles que soient les opinions qu'en ont les autres.

Ch. de Mazade, *Correspondance du M^al Davout*, n° 561, t. II, pp. 353-354. — Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du M^al Davout, du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie.

---

[1] Voir au 8 janvier.

45. — DAVOUT A SERRA, RÉSIDENT DE FRANCE A VARSOVIE (1)

Erfurt, le 24 janvier 1809.

J'ai reçu votre lettre du 18, que j'ai été au moins une heure et demie à déchiffrer parce qu'elle étoit toute entière de votre main. Je n'ai pas regretté ce temps, puisque j'ai vu que la désharmonie que je supposois exister entre vous et Mr Bourgoing n'étoit qu'une divergence de caractère.

Je connois trop, non seulement votre amour pour vos devoirs, mais votre véritable dévouement à notre souverain, pour avoir la moindre inquiétude sur les relations que vous aurez avec Mr Bourgoing, qui a, j'en conviens, une excessive facilité [*sic*] de caractère, mais qui a du reste de fort bonnes qualités sociales.

Il est important, surtout pour le public, que vous vous voyez très souvent. Romeuf ne m'a pas du tout outré le tableau, il m'a dit ce qui étoit et rien de plus, mais il est arrivé ce qui a toujours lieu, c'est que ce sont des étrangers qui l'ont exagéré.

J'imagine que vous envoyez à notre gouvernement tous les renseignemens que vous avez sur le rappel avec menaces des Polonais qui ont été précédemment au service de Prusse, ainsi que vous l'avez fait pour tout ce qui est relatif aux créances prussiennes.

Les Anglais n'ont pas voulu courrir la chance d'une bataille, mais en se couvrant de honte ils n'auront pas toutefois rempli l'objet de sauver leur armée.

Les bulletins vous apprendront qu'elle a perdu beaucoup d'hommes, de chevaux, de bagages et d'artillerie, avant d'avoir pu gagner Lugo; dans les 30 lieues qui lui restent à faire pour gagner la Corogne, il n'y a pas de doute que la majeure partie de l'armée ne soit prise, et toute l'armée pour peu que les vents soient contraires.

Les affaires d'Espagne vont au mieux, et l'Empereur sera beaucoup plutôt à Paris qu'on ne le croit.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du Mal Davout, du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie.

---

[1] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du Mal Davout*, publiée par Ch. DE MAZADE.

46. — DAVOUT AU MINISTRE DE LA GUERRE

CLARKE, COMTE D'HUNEBOURG

Erfurt, 25 janvier 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu la lettre de Votre Excellence du 19 janvier, par laquelle elle me fait connaître que Sa Majesté ne pouvait approuver que j'eusse prescrit au roi de Saxe de quelle manière il devait pourvoir à la nourriture de ses troupes dans le duché de Varsovie.

Je dois faire observer à Votre Excellence que je ne me suis jamais permis de rien prescrire à cet égard; mais Sa Majesté le roi de Saxe m'ayant fait plusieurs fois demander mon avis sur la réduction qu'on lui proposait de faire à la ration de ses troupes, telle qu'elle avait été fixée lorsque les troupes françaises étaient dans le duché de Varsovie, j'ai observé que ces réductions, dans un moment où les troupes étaient mal vêtues et la solde mal assurée, pouvaient occasionner de la désertion; je me suis borné là.

Je n'ai rien négligé pour remplir les intentions de l'Empereur dans les relations que j'ai été dans le cas d'avoir avec le gouverne-du duché ainsi qu'avec son souverain, et je suis convaincu que Sa Majesté le roi de Saxe me rend cette justice.

Ch. de Mazade, *Correspondance du Mal Davout*, n° 564, t. II, pp. 356-357. — Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du Mal Davout, du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie.

---

47. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 25 janvier 1809.

MONSEIGNEUR,

Mr le général Fiszer, qui se met aujourd'hui en route pour se rendre auprès de S. M. l'Empereur, communiquera à Votre Excellence les détails relatifs aux troupes polonaises, que le Roi désire soumettre à son auguste allié. — En profitant de cette occasion pour connaître son opinion sur la manière que j'ai crû la plus propre à mettre de l'ensemble dans toutes les parties du service, j'ose me promettre de l'intérêt que Votre Excellence veut bien porter au gouvernement du duché, qu'elle ne refusera point à Mr le général Fiszer les conseils et renseignemens dont il pourra avoir besoin pour remplir l'objet de sa mission.

Connaissant toute l'importance d'une démarche qui doit, pour

ainsi dire, décider le sort de l'armée polonaise, je n'ai rien négligé pour le mettre à même de rendre à S. M. l'Empereur un compte exact de tout ce qui peut y avoir trait, tant sous le rapport de son organisation, que des moïens nécessaires pour assurer son existence. Persuadé que cet exposé, joint à ce que Votre Excellence a porté à la connaissance de son auguste souverain, ne peut manquer de produire un effet analogue à la confiance que nous inspirent tant de preuves de sa généreuse protection, j'ose la supplier d'achever de déterminer ce succès favorable, en réunissant dans cette occasion, à nos efforts, les démarches qu'elle jugera pouvoir y contribuer.

Aïant toujours crû de mon devoir de ne point laisser ignorer au militaire polonais les titres que Votre Excellence s'est acquise à sa reconnaissance, je la prie de croire qu'il n'est personne d'entre ceux qui le composent, qui n'apprécie le bonheur de servir sous ses ordres, et ne sache que le meilleur moïen de le lui prouver, c'est de redoubler de zèle et de dévouement envers son auguste souverain. Permettés moi, Monseigneur, d'ajouter à l'expression de ces sentimens celle de l'attachement...

. . . .

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince Poniatowski.

Min. de la Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée du Rhin. 1809. Carton : janvier. — Original.

---

48. — CHAMPAGNY A BOURGOING

Paris, le 26 janvier 1809.

Monsieur, tout ce qui transpire des dispositions qui ont lieu dans l'intérieur de la monarchie autrichienne tend à faire croire que le cabinet de Vienne est entièrement dominé par l'Angleterre et qu'il peut, d'un moment à l'autre, se laisser entraîner dans une lutte dont l'issue ne saurait être douteuse.

Quoiqu'il en soit, la prudence prescrit à la France et à la Confédération du Rhin, contre lesquelles les préparatifs de l'Autriche semblent dirigés, de se mettre en mesure de repousser toute aggression. Vous devez donc inviter S. M. le roi de Saxe à tenir son contingent en état de marcher au premier signal et à ne point perdre de vue que ses troupes forment, avec celles de la Bavière, l'avant-garde de la Confédération.

Il ne s'agit pas de menacer l'Autriche, de lui inspirer des allarmes, de lui donner lieu de croire qu'on la veut attaquer, ce à quoi personne ne songe. Mais il faut, si elle voulait attaquer elle-même, lui ôter l'espoir de nous surprendre. Il faut qu'elle sache que nous sommes toujours prêts.

Les armées françaises en Allemagne et en Italie seront promptement augmentées, si les circonstances le rendent nécessaire. Les troubles de l'Espagne touchent à leur fin. La plus grande partie de la péninsule est soumise et pacifiée, et le reste ne tardera point à l'être. Sa Majesté Impériale après avoir chassé les Anglais et rétabli l'ordre en Espagne, a jugé que sa présence n'y était plus nécessaire. Elle s'est déterminée à revenir en France et elle est arrivée le 23 au matin à Paris.

L'union entre les deux cours de Paris et de Pétersbourg se resserre et devient chaque jour plus intime, parce qu'elle est fondée sur les sentiments d'estime que les deux augustes empereurs se sont mutuellement inspirés, et sur les intérêts des deux pays.

Je vous invite à redoubler de soin et de vigilance pour être instruit et m'informer de tous les mouvements militaires qui peuvent avoir lieu dans la monarchie autrichienne. Je vous engage aussi à vouloir bien me faire connaître l'état exact des troupes du roi de Saxe et leur position actuelle.

Recevez, Monsieur...

CHAMPAGNY.

Min. des aff. étr. Saxe, suppl[t], vol. 6. — Original.

---

49. — INSTRUCTIONS DONNÉES AU LIEUTENANT WAGNER LORS DE SA MISSION A LONDRES

Vienne, le 28 janvier 1809.

L'Autriche est dans le cas de commencer la guerre contre la France avec une armée de ligne de près de 400.000 hommes.

Ayant augmenté par les institutions de la landwehre et par l'insurrection hongroise, accordée à la dernière diète de Presbourg, ses forces militaires de 320.000 hommes à peu près, auxquels dès les premiers tems on confiera le service de l'intérieur et celui sur les derrières de l'armée, l'armée entière de ligne sera portée contre l'ennemi et doit être regardée comme disponible.

Le subside en argent que la cour de Vienne a déjà demandé au mois d'octobre dernier de la cour de Londres, est calculé en partie

sur ce nombre de troupes, en partie sur les efforts bien au-dessus de ses moyens, que l'Autriche a faits pour s'élever à un degré de force militaire aussi considérable. On a demandé 2.000.000 de livres sterlings, comme le minimum de la somme à accorder pour première mise en campagne, et 400.000 livres sterlings, comme minimum du subside mensuel. Le haut intérêt que la cour de St-James doit prendre à ce que l'Autriche ne succombe pas faute de moyens, dans une lutte, qui malheureuse seroit décidemment sa ruine et qui heureuse conduiroit au résultat de la délivrance de l'Europe, ne laisse point de doute que le ministère britannique ne veuille consentir en plein à ces demandes.

Quant au mode de payement, il n'y en auroit pour le commencement et jusqu'à ce que quelques unes des communications continentales avec l'Angleterre soyent r'ouvertes, point d'autre que celui d'envoyer des piastres ou des lingots d'or et d'argent, si les circonstances le permettent, à Trieste ou à Fiume, ou bien, aussi longtems que la guerre n'auroit point encore éclaté, à Malte ou en Sicile : bien entendû que dans le dernier cas l'Angleterre se chargeât d'assurer et de protéger dans son tems, sous sa propre garantie, le transport dans les ports de l'Autriche. Plus tard le meilleur mode de payement seroit de déposer les sommes dues au termes de l'échéance dans une maison de banque de Londres, garantie par le ministère britannique et sur laquelle le département des finances disposeroit à son gré de la somme en question. On enverra dans son tems une personne de ce département pour convenir de la manière dont on calculeroit la livre sterling convertie en lettres de change ou en piastres et en lingots.

Dans tous les cas il est essentiel que la cour de Londres, si elle ne l'a pas fait encore, veuille envoyer sans aucun retard une somme d'à peu-près 2.000.000 livres sterlings à Malte ou en Sicile, pour que la cour de Vienne puisse s'en prévaloir dès le premier commencement des hostilités : car c'est de ce commencement que dépendra l'issue de la campagne, celle de la guerre et le sort de l'Europe.

Après avoir fixé les moyens pécuniaires indispensables pour assurer le commencement et le succès de la guerre et en garantir les résultats, il devient également nécessaire de s'expliquer sur le plan des opérations, que l'Autriche compte de suivre et sur les secours qu'elle attend de l'emploi des forces militaires de la Grande Brétagne : On se rapporte là-dessus au mémoire ci-annexé.

La cour de Londres demandera sans doute à être instruite des

vues et des intentions de la cour de Vienne dans la guerre dont il question, et il est juste qu'avant de se lier par des engagemens, elle reçoive de sa part les explications qu'elle peut désirer.

L'Autriche veut se délivrer, elle et l'Europe, du joug despotique et du systême envahisseur de Napoléon : elle veut assurer sa propre existence sur des bases stables et solides; elle veut dans une guerre heureuse rétablir le systême continental tel qu'il existoit avant les usurpations de Napoléon.

Elle ne fait donc pas la guerre à la France, mais à la puissance de Napoléon.

Elle ne veut pas faire une guerre de conquête; en cas de succès elle borne ses désirs à ce qui lui paroît nécessaire à sa consistance intérieure et à la sûreté de ses frontières. Le retour de l'Istrie et de la Dalmatie, la limite du Po, par son emboûchure la plus méridionale, et puis la Chiesa qui lui donne les forteresses de la rive droite du Mincio, le Tirol avec le Vorarlberg, voilà quelles sont les acquisitions qu'elle se destine, en laissant aux circonstances la possibilité de quelques arrangemens partiels le long de sa frontière en Allemagne.

Elle désire voir à la paix chaque souverain légitime rétabli dans les possessions qui lui appartenoient avant les usurpations de Napoléon. Ce principe est applicable à l'Espagne; en Italie, pour le roi Ferdinand de Naples, le pape, le roi de Sardaigne; en Allemagne et dans le duché de Varsovie, au roi de Prusse, à l'Électeur de Hesse, au duc de Brunswic, à la maison régnante d'Angleterre. Les princes puînés de la maison d'Autriche ont également des droits positifs et reconnus par les traités qui doivent faire partie des arrangemens généraux.

Par le même principe elle ne veut déposséder aucun souverain légitime de son trône. Même les princes qu'elle seroit dans le cas de traiter en ennemis auroient à la paix le retour assuré dans leur pays. Les conditions de ce retour dépendroient de leur conduite.

Ensuite de ces bases le roi de Sardaigne ne seroit pas seulement sûr de sa réintégration dans ses possessions italiennes, mais on ne seroit point éloigné à lui accorder un accroissement de frontière qui le rendît plus fort et plus indépendant dans sa conduite politique.

La frontière que l'Autriche se réserve en Italie, et celle qui seroit accordée au roi de Sardaigne, laissant dans le Nord de l'Italie plusieurs pays sans destination, la disposition de ces territoires seroit un objet sur lequel on combineroit avec les droits des anciens possesseurs les convenances des cours alliées.

Pour expliquer ce qui a été dit plus haut sur le principe que la

guerre seroit dirigée contre Napoléon et non contre la France, il faut ajouter que l'Autriche ne compte point par une telle déclaration garantir d'avance l'intégrité de la France, les pays y réunis par Napoléon n'étant à considérer que comme des usurpations et ceux ajoutés aux anciennes limites de la France par les derniers traités pouvant subir des changemens à la suite des succès de la guerre et de la convenance des alliés.

Pour répondre à toutes les questions qui seroient à prévoir, il est bon de s'expliquer encore sur le désir que la famille régnante en Angleterre pourroit annoncer, de donner à la paix au pays d'Hanovre quelque arrondissement de frontière, proposition à laquelle l'Autriche concoureroit volontiers, comme objet de négociation avec le souverain qui y seroit le plus directement intéressé.

C'est sur ces considérations et sur ces données que la cour de Vienne croit pouvoir appuier la demande instante qu'elle adresse au cabinet de St.-James de lui faire parvenir dans le plus court délai possible un engagement préalable, mais positif et formel, tant sur le point des subsides tel qu'il est établi dans ce mémoire, que sur la part, qu'il est d'intention de prendre aux opérations de la guerre, en combinant avec elle l'emploi de ses forces militaires et maritimes. Il sera nécessaire que quant au premier objet, les sommes, le mode de payement et les garanties soyent exprimés. Quant au second objet, on désire également une déclaration précise dont les détails pourroient être réglés lors de l'arrivée de M. le comte de Wallmoden qui est chargé de pleins pouvoirs en règle. L'arrivée d'un tel instrument préalable officiel et formel à Vienne décidera péremptoirement non seulement du commencement de la guerre, mais encore de l'étendue, du but et de la durée qu'on pourra lui donner. La cour de Vienne ne fait point de difficulté d'admettre de son côté tous les engagemens qui résultent clairement et immédiatement des principes qui sont énoncés dans ce mémoire. — Le sieur Wagner est autorisé de donner lecture de ces instructions au ministre des affaires étrangères de Sa Majesté Britannique, dans le cas, qu'il en témoignât le désir, en priant toutefois instamment Son Excellence de tenir un secret inviolable tant sur sa mission que sur la teneur de cette pièce.

Ajouté avant le départ de Mgr l'Archiduc pour l'armée

Les événements qui ont eu lieu en Espagne depuis que ce mémoire a été rédigé, le retour de la plus grande partie des forces

britanniques en Angleterre, la prise de Saragosse, l'entrée des armées françaises en Portugal laissent peu d'espoir, que le gouvernement britannique voudra renouveller une lutte inégale par le débarquement de nouveaux renforts, qui probablement seroient battûs en détail, aussi longtems que pressé d'un autre côté Napoléon n'auroit retiré une grande partie de ses trouppes de l'Espagne. C'est à la suite de cette considération, qu'on doit particulièrement insister sur les points 4 et 6 du mémoire, parce que une diversion vigoureuse en Calabre contribueroit essentiellement à la conquête de l'Italie, tandis qu'un débarquement dans l'embouchure du Weser achèveroit la libération de l'Allemagne.

le 5 avril 1809.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Weisungen (an Wagner), 1809.

---

50. — ANNEXE
AUX INSTRUCTIONS DONNÉES AU LIEUTENANT WAGNER

Vienne, le 28 janvier 1809.

L'Autriche débutera dans cette guerre par une offensive vigoureuse. Les premiers coups doivent être portés en Allemagne et en Italie. La grande armée débouchant par la vallée du Danube et par la frontière occidentale de la Bohême attaquera les Français partout où elle les trouvera, et tâchera de gagner les sources du Danube en prenant une position centrale sur le Neckar.

Un corps d'armée s'assurera de la Saxe et prêtera la main à vingt mille Prussiens pour observer Magdebourg et pénétrer dans le Nord de l'Allemagne. Un autre corps entrera par la Gallicie dans le duché de Varsovie, tandis que les Prussiens investiront Danzig, et bloqueront avec les forces qui leurs restent les trois forteresses de Stettin, Kustrin et Glogau.

En Italie l'armée autrichienne précipitera ses mouvemens pour arriver sur l'Adige et un corps détaché s'emparera du Tirol pour assurer les communications avec le centre. Arrivé sur ces points on éprouvera une résistance plus opiniâtre à mesure que Napoléon trouvera la faculté de diriger ses masses réunies contre les armées autrichiennes. Il dépendra de la Grande Bretagne de paraliser ses moyens et d'épuiser ses immenses ressources, en nourrissant la guerre ailleurs, et en préparant des evées de bouclier dans les parties les plus opposées de ses usurpations.

Ce n'est que par de puissantes diversions que l'Autriche sera capable de poursuivre ses succès dans la Lombardie, de gagner la vallée du Rhin, et d'établir par la Suisse les communications entre le Rhin et le Po.

Les diversions, qui pourront être les plus utiles à la cause commune et sur l'une ou l'autre desquelles l'Autriche doit insister avec urgence, sont :

1° De continuer la guerre à toute outrance en Espagne; de harceler les Français sur tous les points; de rassembler en cas de malheurs les débris des armées espagnoles dans les lignes de St. Rocq, à Gibraltar, à Cadix, aux Baléares, etc., etc.; d'entretenir par des emmissaires et des prêtres l'esprit de révolte dans toutes les provinces et surtout dans les montagnes; de profiter de tous les mouvemens rétrogrades de leurs ennemis pour se remettre en état d'insurrection, et de porter la guerre en France, si Napoléon pressé ailleurs évacuoit le pays.

Si en même tems un corps composé d'Anglois, de Siciliens, de Sardes et de Malthais entreprenoit une descente en Calabre, cette opération contribueroit essentiellement à la conquête de l'Italie.

2° De protéger par les forces navales de l'Angleterre un débarquement de 6.000 Sardes sur les côtes de Gênes, ayant leur roi à la tête pour railler [*sic*] autour de lui ses fidèles Piémontois.

3° De protéger ce même débarquement sur les côtes de la Toscane, si on le jugeoit convenable aux circonstances.

4° Dans le cas extrême, où par la grande supériorité du nombre ou par des causes imprévues les Anglois étoient réduits d'abandonner l'Espagne et le Portugal, de changer alors l'opération secondaire d'une descente en Calabre indiquée n° 1 en opération capitale, et de s'y porter avec toutes les forces, qu'ils retireroient de l'Espagne, seul moyen d'enlever à Napoléon d'un seul coup tous les avantages d'une conquête achetée par tant de sacrifices.

5° De contribuer en toute occasion par l'emploi des forces navales britanniques dans l'Adriatique et la Méditerranée à seconder les entreprises des alliés, de protéger leurs opérations, d'escorter leurs transports, de défendre leurs côtes, etc., etc.

6° De faire débarquer un corps anglois par l'embouchure du Weser dans le Nord de l'Allemagne pour coopérer à la conquête du pays d'Hannovre et à la libération des provinces attenantes.

7° D'occuper fortement la Russie dans le cas où cette puissance ne reviendroit pas du prestige qui l'aveugle et où elle se laisseroit engager à des démarches hostiles contre l'Autriche, en nourrissant

sa guerre avec la Suède et la Porte, en bombardant ses ports de la Baltique, et en menaçant ses côtes sur la mer Noire.

8° On pourroit ajouter en dernier lieu un débarquement en Hollande, mais l'opération est exposée à tant de hasards, et l'exécution en est si difficile sous le rapport militaire, qu'on la juge la dernière de toutes celles qu'on propose.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Weisungen, 1809. Fasz. 202.

---

51. — DAVOUT A PONIATOWSKI

Erfurt, 28 janvier 1809.

Monseigneur,

J'ai reçu vos deux lettres des 18 et 20 janvier. Je suis persuadé que lorsque le général Fiszer pourra mettre sous les yeux de l'Empereur les mémoires et réclamations qu'il est chargé d'appuyer, cette démarche aura tout le succès désirable.

J'ai fait usage des renseignements contenus dans la lettre de Votre Altesse du 20.

Quelque invraisemblables que soient de nouvelles incartades, à une époque où l'on peut regarder les affaires d'Espagne comme terminées, et où l'Empereur peut sans inconvénient en retirer les deux tiers de ses troupes, qui sont reconnues pour avoir bonnes jambes et bon cœur, il est cependant prudent d'avoir les yeux ouverts, puisqu'on ne peut se dissimuler que des gouvernements qui ont déjà méconnu leurs véritables intérêts sont en butte à des partis.

Je suis au milieu de tous ces rapports dans la plus parfaite tranquillité d'esprit; dans l'intervalle de trois jours je pourrais réunir 30.000 hommes d'infanterie, 6.000 chevaux, dont 4.000 de cuirassiers, et 60 bouches à feu, tous gens bien disposés et qui débuteraient probablement par donner tout le temps nécessaire au reste des troupes françaises de se réunir, et à toute la Confédération du Rhin celui de courir aux armes.

Je prie Votre Altesse de profiter de tous les moyens qu'elle a pour acquérir des données positives sur toutes les marches qui pourraient se faire, et qui à cette époque seraient signifiantes.

On m'a fait le rapport que le régiment de Czartoryski était parti de Cracovie pour la Bohême, où se portaient plusieurs régiments hongrois de nouvelle formation. Ce rapport jusqu'ici ne m'a pas été confirmé des autres points; il vous sera facile de vérifier le mouvement du régiment de Czartoryski.

Le même rapport dit aussi que le régiment du prince de Ligne s'est porté de Léopol sur Cracovie. Romeuf m'a dit que vous n'aviez pas grande confiance dans les forteresses qui emploient une grande partie des troupes à leur défense, et qu'au cas peu vraisemblable de la guerre, vous teniez à la défense de Varsovie.

Je prie Votre Altesse de me communiquer ses idées à cet égard, et comment elle pourvoirait à la défense des forteresses qu'il serait important de ne point abandonner. Faites moi, à cet égard, un projet complet, et je le mettrai tout de suite sous les yeux de l'Empereur.

Le courrier porte le 28e bulletin. L'armée anglaise avait déjà perdu plus du tiers de son monde, tout son bagage et une partie de son artillerie; nous n'étions plus qu'à quelques lieues de la Corogne.

Je sais par des nouvelles particulières qui me sont arrivées par courrier extraordinaire que la presque totalité de l'armée anglaise a été détruite dans une affaire subséquente.

Il faut engager M. Lux à ajourner sa demande, le nombre des officiers dans les régiments au service de France étant au delà du complet.

Quant à la demande du commandant de Kalisz, elle dépend de Votre Altesse. Je me rappelle que dans le temps son traitement avait été réduit à 300 francs par mois. Il est assez raisonnable pour se contenter de ce traitement, d'ailleurs suffisant, dans un moment où les finances du duché exigent la plus sévère économie.

[Quant à votre demande pour M. Billot il peut ajourner son voyage sous prétexte d'indisposition, ce qui remplira les vues de V. A.] [1].

Le duplicata de votre lettre du 20, que vous m'avez expédié par Kalisz, ne m'est pas encore parvenu; il est préférable de faire tous les envois par les courriers de l'armée.

Ch. de Mazade, *Correspondance du Mal Davout*, no 572, t. II, pp. 363-364. — Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du Mal Davout du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie.

---

52. — DAVOUT AU COLONEL SAUNIER
COMMANDANT A VARSOVIE [2]

Erfurt, le 28 janvier 1809.

J'ai reçu vos différens rapports jusqu'au 21 janvier. Mr le résident m'a fait passer, par le même courrier, une note sur des mou-

[1] Le paragraphe entre crochets ne figure pas dans Mazade.

[2] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du Mal Davout*, publiée par Ch. de Mazade.

vemens de troupes en Bohême. On cite entr'autres le régiment de Czartorinski qui étoit à Cracovie et qui s'est mis en marche pour se rendre en Bohême. Il me semble que le cabinet de Vienne est livré aux partis et dès lors on ne peut pas prévoir quel est celui qui triomphera. Dans ces circonstances, il est du plus grand intérêt pour notre souverain d'avoir les yeux ouverts de tous les côtés; vous êtes, mon cher colonel, sur un point très important.

Rappellez vous toutes mes instructions sur les renseignemens qu'on doit tirer des déserteurs et des voyageurs. J'ai fait dresser des tableaux qui remplissent mieux l'objet de présenter ces déclarations d'une manière claire et qui font connoître l'emplacement actuel des troupes, ainsi que celui qu'elles occupoient auparavant.

Je vous envoie un de ces tableaux.

Voyez le commandant de Praga pour lui en communiquer un double. Dans ses rapports il se borne à annoncer le passage de tant de déserteurs qui n'ont rien déclaré d'intéressant, mais il est du plus grand intérêt de connoître les noms des régimens d'où ils désertent, où ils sont placés, depuis quelle époque et où ils étoient auparavant, ce n'est que par là qu'on devine les mouvemens des troupes.

Le pont de Praga, surtout au dégel, sera très important puisque ce sera le seul endroit de passage.

Engagez le commandant à rédiger les déclarations des déserteurs suivant le tableau et à vous les remettre pour me les faire passer.

Je n'ose vous recommander d'en envoyer un au commandant polonais qui est à Nowemiasto, car quelque simples que soient ces tableaux, je ne lui crois pas assez d'intelligence pour les comprendre. Cependant si vous trouvez quelqu'un de sa connoissance, envoyez lui en une copie traduite en polonais.

Recommandez lui de ne plus m'adresser ses rapports par la poste civile, il peut vous les faire passer et vous me les enverrez.

Il est inutile, mon cher colonel, de vous recommander de mettre dans tout cela de la discrétion, afin qu'on ne puisse pas supposer qu'on a des motifs de redoubler de surveillance.

Le commandant qui est à Augustowo en m'annonçant qu'il arrive beaucoup de déserteurs tartares me dit qu'il ne peut les faire questionner, n'ayant personne qui parle cette langue. Concertez vous avec le commandant de Praga pour que ces déserteurs puissent être interrogés à leur passage par cette place.

Faites parvenir aussi une copie du tableau traduit en polonais aux commandants de Tyckoczin, d'Augustowo et à l'officier qui est à Brock. Ne faites rien à l'insçu du prince. Mon estime pour lui et

ma confiance sont entières et sans nulle réserve, mais il ne faudroit pas que ces envois se fissent par ses bureaux, parce qu'il s'y commet toujours des indiscrétions, même sans mauvaises intentions.

On m'avoit assuré que la princesse Bagration étoit attendue à Varsovie, venant de Vienne, qu'on y attendoit aussi M[de] Nariskin, de Pétersbourg.

Je ne vous parle pas du prétendu intérêt qu'on a dit que je portois à M. Kolontai; Dieu m'en garde, c'est un de ces hommes qui sont nés pour le malheur du monde.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du M[al] Davout, du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie.

---

53. — ROZNIECKI A DAVOUT

Posen, 28 janvier 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de prévenir Votre Excellence que j'ai été envoyé par le prince Poniatowsky à Posen pour organiser et faire partir le détachement de notre cavalerie qui va rejoindre le régiment des chevaux légers de la Garde de S. M. l'Empereur et Roi. Ce détachement est composé de 102 hommes, compris les officiers, et 108 chevaux, le tout commandé par un capitaine. Je les ai dirigés par Dresde, Erfurt, sur Compiègne où se trouve le dépôt du régiment; ils coucheront le 3 février à Güben, premier gite sur territoire saxon.

De Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Signé : ROZNIECKI,
Général.

Pour copie conforme :
Le général de division
chef de l'état-major général,
Comte de l'Empire,
Dominique COMPANS.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : janvier. — Copie.

---

54. — ROZNIECKI A DAVOUT

Posen, 28 janvier 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai eu l'honneur de reçevoir celle que Votre Excelençe a voulu bien

m'écrire en datte du 11 janvier dernier en réponsse à celle que j'eûs l'honneur de lui addresser par Monsieur Romeuf. Votre Excelençe me dit :

« Je vois avez plaisir que vous avez reconnu que la direction que vous tenez est celle utile à votre pays, et que dictent ses intérêts. »

Monseigneur! au moment où en septembre dernier de retour à Varsovie j'eus l'honneur de lui écrire, le sens de la réponsse que je reçu de Votre Excelençe me servit de règle pour ma conduite, et je ne m'en suis pas écarté d'une ligne. — Personne ne sauroit çiter de moi le plus léger propos soit en public, soit en particulier, ni rapporter le moindre fait qui ne réponde à la règle de conduite que je me suis prescrit à tenir malgré que sans me plaindre, mais pour me soulager un peu, je suis obligé de convenir que dans ma vie entierre et depuis vingt et un an de service je ne suis jamais trouvé être avec moins d'agréments. —

Jamais je n'ai senti peser autant le poid de l'autorité; jamais jalousie de mes foibles moyents me porter autant d'envie; jamais l'on ne me présenta de vases remplis de plus de fiel, avec des bords plus mielleux, non! Ceux qui peuvent faire éprouver leurs ressentiment ne pardonneront jamais et à qui que ce soit les bontées que Votre Exçelençe a pu avoir, la confiance de laquelle Votre Excelençe a pu honorer; mais je suis armé de patiençe, et de pied en cap, passif autant qu'il est possible de l'être, et autant que la déçençe le permet. Je défie qui que ce soit de pouvoir déviner que je pourrois avoir à me plaindre. Il me seroit pourtant difficile de résister longtemp dans une position aussi désagréable, sans éprouver du chagrin et du dégoût, si je n'étois conssolé avec l'idée flatteuse et en quelque sorte fondé, que je crois posséder une petitte plaçe dans l'estime et la confiançe de Votre Excelençe, malgré tout ce qu'on a cherché à interpréter faussement ou à inventer pour me les faire perdre tout deux. Nul homme est au dessus de manierre à ne pas être par la calomnie atteint; mais j'attens de piéd ferme les confrontations. J'ai donné des preuves de dévouement à la France, nul François n'est attaché à l'Empereur plus que moi, nul Polonois n'aime plus, ni ni désire plus que moi le bonheur de mon païs. J'ai la certitude que quels foibles que soyent mes moyents, ils peuvent être utilisés pour le bien de serviçe du grand Monarque que j'adore, et dont vous, Monseigneur, ête un de ses plus forts appuys.

Je pars aujourdhui pour Cracovie, et y voir ma femme, un enfant que je ne connais pas encore, et veiller un peu à mes affaires de famille, je serrai de retour à Varsovie au plus tard pour le douze

février, je couche aujourd'hui chez le G[al] Dombrowski, démain chez le G[al] Zaionczek. Je verrai un peu de près ce qui se passe en Galecie, à mon retour j'aurrai l'honneur de présenter à Votre Exçelence un rapport détaillé de tout ce qui pourroit mériter son attention. — Passant par les biens du G[al] Dombrowski, j'ai cru convenable de m'arrêter un moment chez lui.

Je m'envais parcourir un assez jolie espaçe de paÿs, j'observerai partout et je n'oublierai rien de ce qu'il y aurroit à retenir.

De Votre Excelençe, le très humble et obéissant serviteur

ROZNIECKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : janvier. — Autographe.

---

55. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 28 janvier 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence la réception de sa lettre du 20 de ce mois.

Les dispositions qu'elle vient de me prescrire pour l'emplacement du 5[e] régiment remplissant parfaitement le but de ce changement, toute modification à cet égard me paraît dans ce moment entièrement superflue.

Les dépôts de la 1[re] légion me paraissant susceptibles de fournir un nouveau supplément pour le recrutement des corps qui servent en France, je me propose de faire partir, sous peu de jours, un détachement de 100 hommes, qui se mettront en route dès qu'ils auront été pourvus des effets nécessaires. Ils seront conduits par le capitaine Sarnowski du 12[e] régiment. Cet officier, dont la conduite est des meilleures, aïant sollicité avec instance cette destination, j'ai crû devoir ne point la refuser à son zèle.

En faisant parvenir ci-joint à Votre Excellence son état de service, j'ose espérer qu'elle voudra bien faire les démarches nécessaires pour obtenir son admission.

L'Autriche conserve toujours en Gallicie son attitude guerrière et paraît ajouter encore aux mesures qui indiquent ses intentions à cet égard. Des lettres du 22 font mention d'un nouveau recrutement qui vient d'avoir lieu dans une proportion très forte. Au lieu de désigner un officier par cercle, comme cela se pratiquait,

on en a envoïé cette fois 6, qui ont dû terminer sous peu de jours le rassemblement des conscrits et les ont emmenés sur le champ.

D'autres renseignemens receus portent que les semestriers des bataillons de réserve ont reçu ordre de rejoindre. On a fait rentrer dans l'ancienne Gallicie les magasins que l'on se proposait d'établir à Nowemiasto.

Plusieurs citoïens de la Gallicie assurent que le gouvernement autrichien soudoie des espions parmi les emploïés prussiens demeurés dans le duché et qu'on emploie des Juifs pour le même objet.

Le commandant de la place de Pilica fait passer secrètement en Gallicie les bulletins de l'armée d'Espagne et y entretient des relations. Les levées que l'on y ordonne font émigrer dans le duché beaucoup de jeunes gens qui s'engagent en grande partie dans les troupes polonaises. Cette différence qu'ils mettent entre les deux services, indique assés l'esprit qui règne dans cette province, et combien, en cas de guerre, on pourrait compter sur le secours des habitans.

Tous les militaires venant de Saxe se plaignent des étapes prussiennes et assurent qu'on leur y refuse jusqu'aux quartiers. Ce mauvais esprit se propage en partie jusque dans le territoire de la nouvelle Silésie cédé au duché, dont les habitans paraissent encore attachés à leur ancien gouvernement.

Veuillés bien, Monseigneur, agréer l'expression de mon sincère attachement et du dévouement le plus inviolable.

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne, 1809. Carton : janvier. — Original. — M. le Comt Saski, dans *Campagne de* 1809 *en Allemagne et en Autriche*, t. Ier, p. 42, a publié une partie de cette lettre, sous la date du 18 janvier. C'est en effet la date que porte une copie fragmentaire conservée au dépôt de la guerre (Armée du Rhin Corresp. 1809. Carton : janvier), mais l'original, dans le fonds Davout porte : 28 *janvier*.

---

56. — LETTRE DU COMTE DE LA FOREST
AU COMTE DE CHAMPAGNY

Madrid, 28 janvier 1809.

. . . .

J'ai fait part également à M. de Campo-Alange de la fausse

démarche de M. de La Quadra[1]; il ne la connaissait que par les nouvelles de Paris. On ne devine pas ici quel est le membre de la Junte qui a été le trouver à Vienne et l'a engagé à quitter son poste. La mission envoyée plus récemment par le soi-disant Conseil de régence n'a dû arriver qu'après.....

Correspondance du Cte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne... publiée... par M. Geoffroy de Grandmaison, t. II, nº 12, p. 26.

---

[1] Ministre d'Espagne à Vienne.

FÉVRIER 1809

57. — NOUVELLES ÉTRANGÈRES

MOLDAVIE

Yassi, 1er février 1809.

. . . .

Aussitôt que l'on eut ici la nouvelle que l'internonce autrichien [1] avoit jeté le masque et favorisoit les intrigues des Anglais contre la Russie et la France, et que la Porte s'étoit jetée dans les bras de l'Angleterre et de l'Autriche, les troupes russes se sont mises en marche pour renforcer l'armée sur les frontières de l'Autriche.

Journal de l'Empire, n° du 6 mars 1809.

58. — LETTRE DE DAVOUT A NAPOLÉON

(Extrait).

Erfurt, 1er février 1809.

SIRE,

L'officier d'ordonnance [2] de Votre Majesté qui se rend à Pétersbourg m'a remis votre lettre du 14 janvier. Je profite du passage du général Fiszer, qui est envoyé auprès de Votre Majesté par le roi de Saxe, pour vous en accuser réception.

Cet officier général porte des mémoires sur l'organisation de l'armée polonaise, sur lesquels on veut connaître votre volonté. J'ai déjà eu occasion de réclamer la bienveillance et les bontés de Votre Majesté pour cet officier, qui désire obtenir la récompense que tous les militaires ambitionnent, la décoration de la Légion d'honneur. Il a fait la campagne de Pologne, et c'est un des officiers les plus intelligents de l'armée du duché.

[1] Bon Ignaz Lorenz von Stürmer.

[2] Deponthon (Charles-François), capitaine du génie, né à Éclaron en 1777, créé baron en 1810, devenu général en 1814 et mort en 1849.

Je dois rendre la justice à cette armée et au pays, ainsi qu'au prince Poniatowski, que, pendant le temps qu'a duré la crise d'Espagne, l'esprit n'a jamais été meilleur; le dévouement et l'attachement à la cause de Votre Majesté s'y sont manifestés avec éclat et sincérité. Ce pays se trouve dans un très grand embarras sous le rapport des finances.

On peut lui demander et il fournira sans difficulté hommes et subsistances; mais pour de l'argent, il a besoin du secours de Votre Majesté.

J'ai répondu au ministre relativement aux chicanes sur l'entretien et la nourriture des troupes saxonnes et polonaises. Le fait est qu'on m'a fait demander mon avis à différentes fois, et que je me suis borné à dire que si l'on réduisait les subsistances dans un moment où l'entretien et la solde des troupes étaient mal assurés, on occasionnerait de la désertion, ce qui serait certainement arrivé.

Je ne néglige rien, Sire, pour montrer ma déférence au roi de Saxe, votre plus fidèle allié, j'ose croire que ce souverain me rend cette justice.

. . . .

Ch. de Mazade, *Correspondance du M^al^ Davout*, n° 577, t. II, pp. 369-370. — Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du M^al^ Davout, du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie.

---

59. — DAVOUT A PONIATOWSKI[1]

Erfurt, le 2 février 1809.

J'ai eu hier le plaisir de voir le général Fiszer qui m'a remis la lettre de Votre Altesse. Je ne doute pas du succès de sa mission. Il trouvera l'Empereur à Paris n'étant plus occupé des affaires d'Espagne, qu'on peut regarder comme terminées.

J'ai remis au général Fiszer des lettres pour l'Empereur et le ministre de la guerre. J'ai profité de cette circonstance pour rendre à Votre Altesse et aux troupes sous ses ordres la justice qui leur est due pour l'excellent esprit qu'elles ont manifesté pendant cette crise d'Espagne.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du M^al^ Davout, du 20 janvier au 23 mars 1809. — Copie.

---

[1] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du M^al^ Davout*, publiée par Ch. de Mazade.

60. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 2 février 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai eû, il y a quelque tems, l'honneur de témoigner à Votre Excellence combien peu, malgré les engagemens pris par le ministère des finances pour fournir, chaque mois, la somme jugée strictement nécessaire pour la solde et les masses de l'armée, je croïais pouvoir compter sur son exactitude à les remplir. Mes conjectures à cet égard n'ont été malheureusement que trop tôt vérifiées, et le Trésor s'est trouvé, dans ce mois, dans l'impuissance de fournir au delà de ce qu'il avait païé le mois précédent. Cette fâcheuse circonstance m'a engagé à avoir encore recours au Roi, et j'ai obtenû de sa bienveillance la même avance de 500 mille florins, avec la différence que, cette fois-ci, la somme sera païée en billon, et rendra par conséquent moins avantageux les contrats de fournitures.

En consentant à venir au secours du Trésor, S. M. m'a fait connaître qu'elle avait effectué tout ce qui était en son pouvoir et que je ne devais plus compter sur une semblable mesure pour le mois prochain. Comme je ne puis espérer que l'état des finances du duché éprouve, dans cet intervalle, un changement assés favorable pour n'en avoir pas besoin, il résulte de cet état de choses que l'ordre qui commençait à s'établir dans l'administration et la comptabilité des corps, n'aura été qu'un bien-être passager, qui bientôt fera place au même dénuement dont mes efforts avaient momentanément tiré les troupes polonaises.

Cette extrêmité me paraît d'autant plus effraïante que l'avenir n'offre guères la perspective probable d'une amélioration. Témoin des délibérations du Conseil d'État dans les séances journalières qu'il tient en présence du Roi pour règler tous les objets sur lesquels devra statuer la Diète, je ne vois pour résultat que des projets d'impôts, sans pouvoir me convaincre de la possibilité de les réaliser, puisque le païs se trouve arriéré, même pour ceux qui existent. Sans prétendre à des connaissances approfondies en matière de finance, il me paraît d'accord avec la saine raison que toute imposition sera toujours illusoire tant qu'elle ne sera point calculée sur les moïens de celui qui doit la porter; et comment peut-on se flatter de maintenir l'aisance des citoïens, si les res-

sources générales diminuent de jour en jour avec le numéraire qui sort du païs sans pouvoir être remplacé. Une administration éclairée peut seule obvier à ces inconvéniens et il me paraît que nous sommes un peu arriérés sur cet article.

Désirant trouver un moïen pour remédier, au moins en partie, à cette pénurie des finances j'avais proposé de demander s'il ne serait point conforme à l'intention de S. M. l'Empereur que l'on mît à sa disposition des biens nationaux pour la somme de 20 millions que le Roi s'est engagé à païer par la convention de Baïonne. Mais cette idée n'a point trouvé d'approbation, et elle a rencontré un obstacle de plus dans la répugnance qu'éprouve S. M. à prendre l'initiative, auprès de son auguste allié, pour tout arrangement relatif au duché, et à ne point attendre les mesures que, de son propre mouvement, il croira devoir adopter.

Les dispositions pour l'approvisionnement s'effectuent en Gallicie avec la plus grande activité, et on paraît craindre de perdre un instant à cet égard. On peut inférer avec certitude la quantité considérable des magasins par la cherté subite des articles qui en font ordinairement partie, tandis que les autres n'ont point haussé. Tous ceux qui arrivent de la Gallicie s'accordent à dire qu'on y parle généralement de la guerre.

La salaison d'une partie de la viande de l'approvisionnement de réserve de Modlin aïant été faite dans des tonneaux d'une très grande dimension, qui sont moins propres à sa conservation, on s'est vû dans le cas d'en mettre en consommation 326 quintaux qui seront remplacés dans le courant de mars. Il sera pris des mesures pour, qu'en cas de besoin, ce remplacement puisse être effectué de suite.

Le rapport de M. le général Woyczinski aura déjà fait connaître à Votre Excellence ce que M. Mallet, dans la tournée qu'il a faite, a jugé nécessaire pour la défense de Thorn. Je me fais un devoir d'en presser autant que possible l'exécution.

Votre Excellence trouvera ci-joint la situation des troupes sous mes ordres.

Je la supplie d'agréer...

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Février. — Original.

61. — DAVOUT AU MINISTRE DE LA GUERRE

CLARKE, COMTE D'HUNEBOURG [1]

Erfurt, le 4 février 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous adresser un rapport que je viens de recevoir de M. le général Rozniecki concernant l'organisation et le départ de Posen pour Compiègne d'un détachement de 102 hommes destinés à completter le régiment de chevaux légers de la garde de S. M. l'Empereur et Roi, c'est par ordre de S. M. que ce détachement a été formé et dirigé sur Compiègne. S. A. le prince Poniatowski a eu soin de n'y faire admettre que de bons sujets réunissants toutes les conditions requises pour le service important auquel ils sont destinés.

J'ai l'honneur...

Le maréchal
DUC D'AUERSTADT.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : Février — Original.

---

62. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 4 février 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence la réception de sa lettre du 28 janvier.

Ce qu'elle veut bien me marquer au sujet des places du duché me donne lieu de croire que je n'ai point assés clairement énoncé mon opinion à cet égard dans la conversation que j'eus avec M. le colonel Romeuf. Ce que je lui dis alors portait moins sur la question s'il était en général nécessaire, ou non, d'avoir des forteresses dans le duché que sur le plus ou moins d'utilité qu'il serait possible de s'en promettre dans notre position actuelle, et si, dans l'hypothèse d'une guerre avec l'Autriche, on se trouvait, soit par les distances, soit par suite des grandes opérations, réduit aux forces qui existent déjà dans le païs.

[1] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du Mal Davout*, publiée par Ch. DE MAZADE.

Le point où l'on est parvenû jusqu'ici dans les travaux étant parfaitement connû de Votre Excellence, elle pensera certainement, comme moi, que nos places n'aïant qu'une seule enceinte de fortifications, sans ouvrages extérieurs, exigent beaucoup d'attention dans la défense et qu'une nombreuse garnison peut seule suppléer à l'état d'imperfection où elles se trouvent. Dans ce cas le premier but que l'on se propose dans la construction des places, celui de défendre avec peu de monde un point important contre des forces supérieures, se trouve absolument manqué, et il pourrait résulter beaucoup d'inconvéniens, si l'ennemi parvenant à s'emparer d'une de ces places gagnait par là une position, même médiocrement tenable, d'où il pourrait à loisir inquiéter le paìs et nous mettre dans le cas d'avoir, de ce côté, des troupes, pour le tenir en respect et surveiller ses mouvemens. Le désavantage de cet état des choses serait alors absolument pour nous. La position des places étant telle qu'il nous serait impossible de les observer de tous les côtés, et de nous porter, sans obstacle, là où le besoin le requerrait, une partie du paìs se trouverait alors absolument à la discrétion de l'ennemi, et il pourrait ainsi, par un seul coup heureux, paraliser la presque totalité de nos forces, porter la guerre hors de ses frontières et nous enlever, avec les avantages reconnûs de l'offensive, tous ceux qu'on peut, avec raison, se promettre de l'attachement des Galliciens pour la cause de la France et deur [de leur] patrie.

Ces inconvéniens sont certainement trop graves pour ne point mériter quelqu'attention; ils me paraissent au moins balancer l'utilité qu'on peut attendre en se bornant entièrement à la défense du paìs.

D'après la position actuelle des armées, la nature du terrain et les dispositions des habitans, les Autrichiens n'ont, à proprement parler, aucune ligne d'opérations de ce côté; au moins serait elle sans but apparent. Il est donc probable qu'ils se borneraient à la défense de l'ancienne Gallicie et qu'ils n'auraient sur nos frontières qu'un corps d'observation, plus ou moins considérable.

Dans le cas où il le serait assés pour tenter quelque entreprise, Varsovie deviendrait probablement le but de son expédition, puisque cette ville peut naturellement promettre autant et plus d'avantages que la conquête d'une grande étendue de paìs. — Il faudrait supposer à l'ennemi bien peu de connaissance du terrain, et même de réflexion, pour croire qu'il voulût pour cet effet se présenter sur la rive droite de la Vistule, où il rencontrerait de nombreux obstacles.

Il est bien plus vraisemblable au contraire qu'il déboucherait par la Pilica, et prendrait ainsi Varsovie du côté où le terrain en rend l'approche facile et où la ville n'a aucun moïen de défense.

En admettant cette hypothèse, qui me paraît la plus probable, les places sur la rive droite de la Vistule deviennent non seulement inutiles, mais elles produisent même un désavantage marqué, puisque ne pouvant être entièrement abandonnées, elles distrairaient toujours une partie des forces qu'on devrait opposer à l'ennemi sur le point où il aurait pénétré.

Je suis bien éloigné de penser, que, même en concentrant de ce côté ses forces, il soit facile, et même possible de défendre Varsovie contre des forces supérieures. Indépendamment du peu de facilités qu'offre le terrain, l'enceinte étendue de cette ville est à cet égard un obstacle presque insurmontable pour celles que nous avons à opposer, quand même elle serait fortifiée par des ouvrages. — Aïant soutenû en 1794 les attaques de l'armée prussienne, j'ai eû tout lieu de me convaincre combien on aurait tort de s'y obstiner contre un ennemi qui saurait profiter de ses avantages; et il a fallu toute l'ineptie des commandans prussiens et l'extrême mollesse avec laquelle ils ont poussé leurs opérations pour les empêcher de pénétrer sur plusieurs points, où nous n'avions rien à leur opposer.

C'est donc la conservation de Varsovie, et non sa défense qui me paraît essentielle. Dans tout autre païs, cet objet serait d'une considération au moins secondaire, puisqu'il s'y trouverait beaucoup d'endroits qui offriraient à peu près les mêmes moïens; il n'en est point ainsi en Pologne. Sans parler de l'impression défavorable que produirait la perte de cette ville et du découragement qui en serait la suite, elle dispose des moïens d'une grande étendue du païs, et quand on connaît l'état vraiment misérable de la presque totalité des villes du duché, on est bientôt à même de se convaincre que ce n'est point là qu'on peut espérer de trouver aucune des ressources que la guerre rend si souvent et si promtement nécessaires. La campagne de 1792 en a offert des preuves frappantes; et sans Varsovie, la résistance que l'on a pû, pendant plusieurs mois, opposer à une armée trois fois plus forte, devenait absolument impossible.

Le meilleur moïen en conséquence de pourvoir à la défense de Varsovie serait d'en éloigner l'ennemi; et je crois que pour obtenir ce résultat, il faudrait ne point lui laisser l'initiative des mouve mens. Il conviendrait peut-être alors de ne laisser dans les places que les troupes strictement nécessaires pour les garder, auxquelles

on joindrait les vétérans, éclopés et convalescens, et ce qu'on pourrait mettre sur pied de gardes nationales. Elles seraient ainsi à l'abri d'un coup de main et permettraient d'avancer rapidement sur le territoire ennemi pour y porter la guerre et profiter de la bonne volonté des habitans pour organiser de nouvelles troupes, et poursuivre des succès probables avec les moïens mêmes du païs où l'on aurait pénétré.

En soumettant à l'opinion éclairée de Votre Excellence ma manière d'envisager les opérations de ce côté avec les seules forces que nous possédons, je la supplie de ne point perdre de vue qu'elle est basée sur l'hypothèse d'une guerre avec l'Autriche seule. Une position politique différente amènerait de nouvelles combinaisons, qui certainement donneraient lieu à des mesures, sur lesquelles je ne me permets point de préjuger, et dans lesquelles ma confiance est aussi entière que le zèle que je mettrai toujours à remplir les ordres de Votre Excellence. Ne connaissant point l'ensemble des circonstances, je n'oserais jamais donner de plus grands développemens, sous ce rapport, aux idées que j'ai pris la liberté de lui exposer, plutôt pour me rendre raison à moi-même de ce qu'il serait le plus avantageux d'entreprendre dans notre position actuelle, que pour me croire juge compétent sur une matière où l'on peut se reposer sur les dispositions du génie qui dirige la balance des événemens.

On m'avait informé il y a quelque tems que le régiment Czartoryski était destiné pour la Bohême. Mais n'en aïant eu depuis aucune confirmation, cette nouvelle ne m'a point paru assés positive pour la transmettre à Votre Excellence. Je ne manquerai pas de faire usage de tous les moïens qui seront à ma disposition pour me procurer des renseignemens exacts sur tous les mouvemens des troupes autrichiennes.

Les bruits de guerre se soutiennent toujours en Gallicie et les mesures que prend le gouvernement ne sont pas de nature à les faire tomber.

Les fours militaires qui se trouvaient dans le voisinage des frontières ont été récemment transportés à Cracovie. On se propose de mettre les boulangeries à la charge des propriétaires terriers.

On prétend qu'il est arrivé à Cracovie 4 régimens d'infanterie et 2 de cavalerie.

Le recrutement et les livraisons aux magasins continuent avec activité.

Venant de recevoir dans le moment même un rapport du com-

mandant de la place de Pilica, je m'empresse de le transmettre à Votre Excellence pour être sûr qu'il lui parviendra.

Agréés, Monseigneur...

Le général de division
Ministre de la guerre

Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809, Carton : Février. — Original.

63. — NAPOLÉON AU GÉNÉRAL CLARKE

COMTE D'HUNEBOURG, MINISTRE DE LA GUERRE, A PARIS

Paris, 13 février 1809.

Monsieur le général Clarke, donnez ordre au bataillon d'équipages militaires qui est au corps du prince de Ponte-Corvo d'en partir, sans délai, pour se rendre à Hanovre, où il fera partie de l'armée du Rhin, mon intention n'étant pas d'avoir aucun équipage militaire dans les villes hanséatiques.

Donnez ordre au duc d'Auerstaedt de faire rentrer le régiment de chasseurs qui est à Varsovie, le 8ᵉ de hussards et le 105ᵉ de ligne, qui sont à Danzig. Ces troupes se dirigeront sur Baireuth.

D'après la copie. Dépôt de la guerre.

Correspondance de Napoléon Ier, nº 14772, t. XVIII, p. 259.

64. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 14 février 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de mettre sous les ïeux de Votre Excellence la situation des troupes sous mes ordres.

Je n'ai encore rien de nouveau à lui transmettre relativement aux mouvemens de troupes qui ont pû avoir lieu du côté de Cracovie. Ce que je lui ai marqué dans ma précédente dépêche sur la résistance qu'avait éprouvée en Gallicie l'extension du recrutement jusqu'à la noblesse se trouve confirmé. Il est difficile de concevoir comment, dans les circonstances présentes, on peut se résoudre à ajouter par une mesure aussi impolitique au mécontentement suffisamment démontré des Galliciens.

Le rapport de M. Jendrzeiewicz aura sans doute déjà fait connaître

à Votre Excellence les mouvemens que l'on dit avoir remarqués en Prusse pour porter des troupes du côté de la Silésie. Comme jusqu'à présent rien ne paraît démentir encore l'apparence que la Russie conserve des dispositions analogues à ses vrais intérêts, l'accession de la Prusse aux idées hostiles de l'Autriche serait, dans les circonstances où cet État se trouve actuellement, un événement si extraordinaire, que j'ai peine à croire que les mesures dont il est question puissent avoir d'autres motifs que de faciliter la subsistance des corps que l'on fait marcher.

Les renseignemens qu'on reçoit des provinces limitrophes de la Russie n'annoncent aucun changement dans ce que j'ai eû l'honneur de transmettre, il y a quelque tems, à Votre Excellence. La désertion, toujours très forte, a donné lieu à porter vers l'intérieur du paÿs quelques régimens où elle s'était principalement manifestée.

On ne sait si c'est cette circonstance qui occasionne l'extrême difficulté que, d'après les rapports qui parviennent au gouvernement, l'on apporte du côté de la Russie à toute communication avec le duché. On ne laisse passer la frontière à personne, soit pour l'entrée, soit pour la sortie, sans un passeport de Pétersbourg signé par le comte Soltykoff. D'après ces rapports plusieurs personnes qui avaient quitté le paÿs avec des passeports du comte Romanzoff, se trouvent retenues sur les frontières des États russes sans qu'on veuille leur permettre de les passer.

Le recrutement dans la proportion d'un sur 100 y continue toujours. On a amené à Grodno 2.500 recrues provenant des districts de Lida, Nowogrodek, Wolkowysk et Slonim. Les grands froids ont mis jusqu'ici obstacle à leur transport ultérieur.

Les régimens tartares stationnés dans le gouvernement de Bialystok ont dû recevoir l'ordre de se porter du côté de la Volhynie vers la frontière autrichienne.

La lettre de M. Miroslawski, qu'on avait oublié d'annexer à la dernière de Votre Excellence, m'est parvenue hier. Je me ferai un plaisir de faire passer en son tems cet officier dans la garde, où il mérite certainement de trouver place, mais son imagination a pris les devans sur les dispositions qu'il suppose avoir lieu dès à présent pour sa formation. Il n'y a encore ni officiers proposés, ni liste, et le projet des régimens de garde est exactement au même point où se trouvent tous les autres relatifs à la nouvelle organisation de l'armée.

J'ai communiqué à M. Bellot ce que Votre Excellence avait eu la bonté de décider, touchant son séjour ultérieur à Varsovie. Il craint,

à ce qu'il m'a dit, non sans raison, que le motif d'indisposition ne le justifie point assés envers ses supérieurs, et j'oserais en conséquence la prier de vouloir bien, si cela est possible, lui donner l'ordre formel de demeurer encore quelque tems ici. Je puis assurer Votre Excellence qu'il y est de la plus grande utilité.

Agréés, Monseigneur...

Le général de division
Ministre de la guerre

Joseph, prince PONIATOWSKI.

P.-S. — Je viens dans le moment même de recevoir sur la Gallicie des renseignemens qui sont de bonne source et paraissent recevoir une nouvelle probabilité du nombre de détails qu'ils renferment. Ne voulant point retarder le départ du courier militaire, je prens le parti de les faire parvenir à Votre Excellence en langue polonaise, d'autant qu'elle sera à même d'en faire faire la traduction par les officiers polonais qui sont à son état-major.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Février. — Original.

65. — BOURGOING A DAVOUT

Varsovie, le 14 février 1809.

L'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur des François et Roi d'Italie près S. M. le Roi de Saxe, l'un des commandants de la Légion d'honneur, à Son Excellence M. le Maréchal Duc d'Auerstaedt.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Quoique fort pressé par le tems je ne veux pas différer de faire passer à Votre Excellence le tableau ci joint de l'armée saxonne que M. de Bose ne m'a remis qu'hier au soir. C'est la copie même que j'en ai tirée à la hâte. Oserois-je donc vous prier de me la renvoyer dès que vous l'aurez fait mettre au net.

Vous voilà à présent, Monsieur le Maréchal, au fait des forces de la Saxe comme le souverain lui-même, et c'est bien son intention. Votre Excellence y trouvera un peu plus de cavalerie que je ne lui en avois annoncé, d'après les premiers apperçus de M. de Bose; mais elle remarquera que cette cavalerie est divisée entre la Saxe et le duché. Me permettrez-vous, Monsieur le Maréchal, de

vous faire, à cette occasion, part d'une idée qui ne m'a pas été énoncée ni par le Roi ni par M. de Bose (ni l'un ni l'autre ne l'oseroit), mais que je crois conforme au vœu des deux portions de l'armée et peut-être aux intérêts de la Saxe. Votre Excellence croit-elle que ce corps saxon, détaché dans le duché, ne seroit pas *en cas de guerre,* plus utilement employé à renforcer le gros de l'armée! Ce corps, difficile à amalgamer avec les troupes polonoises, comme vous avez pu mieux que personne vous en appercevoir, dispendieux pour le Roi à entretenir dans le duché, ne seroit peut-être pas nécessaire à sa défense, et en cas d'une invasion en pays ennemi, seroit d'un foible secours pour les Polonois. Cette idée peut être creuse, je la soumets, Monsieur le Maréchal, je la soumets [*sic*] à vos lumières et à votre expérience. Je ne me permets pas même de l'exprimer à l'Empereur par la voie de M. de Champagny. Si elle a quelque valeur, si elle doit avoir quelque poids, c'est à Votre Excellence seule qu'il appartient de la présenter à S. M. I.

Le major Thielmann vous tient, Monsieur le Maréchal, au courant de nos nouvelles de Bohême. Celles de Gallicie depuis quelques jours sont assés insignifiantes. M. de Gersdorf part demain pour Dresde où il va seconder le Gal Cerrini[1] et presser les préparatifs que l'Empereur recommande au Roi de Saxe. Voila un échantillon (et ce n'est pas le seul) de cette activité que j'ai cherché à éveiller et qu'on m'a promise.

Agréés, Monsieur le Maréchal...

BOURGOING.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne, 1809. Carton : Février. — Original.

---

66. — CHAMPAGNY A BOURGOING, A VARSOVIE

Paris, le 18 février 1809.

MONSIEUR,

La force d'une armée ne se compose pas seulement du nombre d'hommes présens sous les armes, de leur plus ou moins d'aptitude aux exercices militaires, de leur courage; elle dépend encore de l'organisation uniforme et perfectionnée de chacune de ses parties. L'expérience a prouvé qu'on ne pouvoit autrement imprimer un mouvement prompt et sûr à une armée entière, et c'est l'exactitude

[1] Ministre de la guerre de Saxe.

et la célérité de ce mouvement qui décide, la plupart du tems, le succès des opérations militaires.

Sa Majesté Impériale et Royale bien convaincue de cette vérité a dû songer aux moyens de donner aux troupes confédérées, qui doivent se joindre aux siennes en cas de guerre, une organisation régulière et conforme au nouveau système militaire qu'elle a créé.

Voici, Monsieur, quelles sont dans le plan de Sa Majesté, les dispositions générales qu'elle désire voir adopter pour les contingens de la Saxe Royale et du duché de Varsovie.

L'armée de Saxe formerait deux divisions.

Celle du duché de Varsovie trois divisions.

Chaque division commandée par un général de division et par deux généraux de brigade, serait composée de deux régimens de cavalerie, formant huit escadrons, de deux bataillons d'infanterie légère et de quatre régimens d'infanterie de ligne.

Il serait attaché à chaque division un adjudant commandant, deux adjoints d'état-major, un officier supérieur d'artillerie, deux officiers du génie, un commissaire des guerres, un adjoint, dix-huit pièces de canon, douze caissons d'infanterie attelés, un bataillon de sapeurs, deux mille outils attelés et une compagnie d'équipages militaires servant trente-quatre caissons pour porter le pain, une forge et une prolonge.

Il y aurait à la suite des deux divisions du royaume de Saxe un parc de réserve composé d'un approvisionnement complet pour les trente-six pièces des deux divisions.

Il y aurait également à la suite des trois divisions du duché de Varsovie un parc de réserve composé d'un approvisionnement complet pour les cinquante-quatre pièces de ses trois divisions.

Un bataillon d'infanterie légère et un régiment d'infanterie de ligne seraient en réserve pour les garnisons des places du duché de Varsovie et pour les dépôts.

Dans le royaume de Saxe la réserve pour les garnisons et les dépôts ne serait composée que d'un bataillon d'infanterie légère et d'un bataillon d'infanterie de ligne.

Vous voudrez bien, Monsieur, faire part des vues de Sa Majesté Impériale au Roi de Saxe et vous l'inviterez à y accéder en ajoutant qu'il est à désirer que les troupes polonaises et saxonnes reçoivent immédiatement la nouvelle organisation ci-dessus indiquée.

Je vous prierai toutefois de vouloir bien m'envoyer le plutôt qu'il vous sera possible un état exact de la force, de la composition et de la répartition actuelle des troupes du royaume de Saxe et du duché

de Varsovie. Vous aurez soin d'indiquer le nombre d'hommes dont se compose chaque compagnie, chaque bataillon ou escadron, et chaque régiment. Vous ne négligerez aucun détail propre à mieux faire connaître l'état militaire du Roi de Saxe.

Recevez, Monsieur...

CHAMPAGNY.

Min. des aff. étr. Saxe, supplément, vol. 6. — Original.

---

67. — INSTRUCTION POUR LE BARON DE WESSENBERG

Vienne, 20 février 1809.

Le mémoire militaire qui se trouve joint à l'instruction du baron de Wessenberg contient les prémiers apperçus du plan d'opération que les armées coalisées auront à suivre. Ces apperçus doivent suffire pour engager le roi de Prusse à faire immédiatement des premières dispositions qui le mettent à même de coopérer avec nos armées, dès que le moment en sera arrivé. Le baron de Wessenberg fera en conséquence des démarches près du roi et de son ministère, afin que les mesures nécessaires à cet effet soient prises sans retard, néanmoins d'une manière qui ne prononce pas encore la guerre.

Au reste ces premières dispositions devront toujours avoir lieu, si même le roi trouvait encore quelques difficultés de détail ou qu'il y eut là dessus une différence de sentimens parmi ses ministres ou généraux, pourvu que le roi soit d'accord sur le principe de coopération. Notre situation devenant tous les jours plus pressante, notre ministre insistera près du roi, pour que l'envoi d'un officier entendu, qui soit à même de s'expliquer avec nous sur les mesures prises et à prendre, ne soit point retardé, et il sera même nécessaire, pour que ces explications aient un résultat définitif, que cet officier soit envoyé directement à Vienne.

Il nous intéresse également, attendu que les communications ne pourraient être que lentes et pénibles, si le roi restait à Königsberg, que ce souverain se rende le plutôt possible à Berlin, ou de là à Breslau, si sa sûreté personnelle se trouvait compromise dans la première de ces villes.

Ce qui nous importe surtout d'apprendre par la cour de Prusse, est, comment l'empereur de Russie s'est expliqué vis-à-vis du roi sur les affaires du tems et plus particulièrement encore de savoir le détail de sa conduite et son langage durant le séjour du roi à

Pétersbourg pour pouvoir juger, ou pour mieux dire, pour pourvoir contrôler de cette façon les rapports qui nous viennent de St Pétersbourg sur ce que nous devons attendre de l'empereur Alexandre pour nous mêmes. Le baron de Wessenberg, une fois sûr de la confiance du roi, saisira l'occasion de l'interpeller à ce sujet sans déguisement et il ne devra surtout rien négliger pour tirer de Messieurs de Scharnhorst et Tauenzien toutes les notions relatives à cet objet.

Il faudra de même s'instruire avec certitude en combien la conduite de la Russie pourrait encore influer sur les déterminations et principalement sur la fermeté du roi de Prusse dans les sentimens qu'il nous a annoncés.

Si nous ne parvenions pas à gagner la Russie ou du moins à nous assurer d'une véritable neutralité de sa part, alors il serait d'un intérêt majeur pour nous de pouvoir former par la voie de la Prusse une nouvelle connexion avec la Suède, de lui faire connaître au juste le point où en sont les choses et de l'engager à persévérer dans sa guerre contre les Russes. A cette fin il s'agit de savoir s'il y a des communications établies entre la Prusse et la Suède, ou bien quelles facilités il y aurait pour en établir de telles, afin de pouvoir en profiter dans les circonstances.

Il s'entend de soi même qu'aussi longtems que la guerre n'aura pas éclatée notre ministère professera les sentimens les plus pacifiques et montrera les dispositions les plus amicales vis-à-vis de la mission française et des employés de ce gouvernement qu'il sera à même de voir, et qu'il aura soin de jetter dans ses discours avec eux au loin toute idée de guerre.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Staatskanzlei. Instruktionen. W. — Copie.

---

68. — NAPOLÉON A FRÉDÉRIC-AUGUSTE

Paris, 21 février 1809.

Monsieur mon Frère, j'envoye à Votre Majesté des observations sur les augmentations projettées dans l'armée du duché de Varsovie. Réduire les bataillons à six compagnies et les compagnies à 95 hommes est une chose contradictoire. Le premier principe militaire est qu'un bataillon doit offrir un complet, en entrant en campagne, de 800 hommes, afin d'avoir, après les premiers événemens, un présent sous les armes de 5 ou 600 hommes. Un bataillon organisé au complet de 550 hommes ne présenteroit qu'un présent

sous les armes de 400 hommes; ce bataillon seroit de nulle consistance et évidemment trop foible. Je préférerois donc voir les compagnies à 140 hommes et les régimens à trois bataillons. Mais ici un autre inconvénient se présente. Une administration pour trois bataillons ou 18 compagnies est trop coûteuse, et il est d'une sage économie de n'établir une administration séparée que pour au moins 25 ou 30 compagnies. Ce sont ces deux principes qui déterminent, l'un la force des compagnies, l'autre le nombre des bataillons qui doivent composer le corps, ayant une administration séparée. Mais, dans l'état actuel des choses, des changemens peuvent avoir quelques dangers; il faut attendre jusqu'à ce que la crise soit passée. Je pense qu'il seroit convenable de se borner à porter, par une ordonnance, les compagnies existantes à 140 hommes, ce qui augmenteroit considérablement les forces du duché. Cette augmentation exigeroit sans doute de nouvelles dépenses, mais j'autoriserois mon ministre à conclure avec ceux de Votre Majesté une convention par laquelle je m'engagerois à supporter les frais qu'occasionneront tous les hommes que chaque compagnie aura au-dessus de cent hommes. Mon opinion est qu'on pourroit proposer à la Diète la formation des régimens à 28 compagnies et à 5 bataillons, et le nombre des régimens à 6 de ligne et à 2 bataillons des gardes. Mais cette organisation devroit être ajournée jusqu'à ce que les événemens soient décidés et qu'on soit tout à fait tranquille sur les menaces de l'Autriche.

Je désire qu'un des bataillons polonois qui sont à Dantzig se rende à Stettin et qu'un autre de ceux qui sont à Posen se rende à Custrin; qu'un des bataillons saxons qui sont dans le duché se rende à Stettin, et un régiment à Glogau, avec un régiment de cavalerie; mais le duc d'Auerstaedt, que j'ai chargé de ces détails, en écrira aux ministres de Votre Majesté. Mon but est de composer les garnisons des places de l'Oder de Saxons, de Polonois et de François, afin de rendre disponible un plus grand nombre de mes troupes. Ce sera une diminution de charges pour le duché de Varsovie, puisque ses [*sic*] troupes seront entretenues et nourries aux frais des places qu'elles occuperont.

Dans les circonstances actuelles, il paroît que l'on entraîne l'Autriche à sa perte. Ses intelligences avec l'Angleterre paroissent de plus en plus prouvées. L'Angleterre a fait la paix avec la Porte par l'intermédiaire de l'Autrîche, et les Anglois ont été reçus en triomphe à Constantinople par l'internonce [1], ce qui a fort indisposé l'Empereur de Russie et moi. Ce prince m'écrit qu'il fait marcher

[1] Bon de Stürmer.

des troupes sur les frontières de l'Autriche. Je fais moi-même marcher sur Strasbourg des troupes que je destinois à mon camp de Boulogne et à former une expédition dans la Méditerranée; mais dans peu de mois cela se décidera, ou par le désarmement de l'Autriche et son rétablissement sur le pied de paix, ou par la guerre, qui sera suivie de la ruine de cette ancienne et grande monarchie. Il est impossible de porter les Anglois à la paix tant qu'ils auront des moyens de troubler le continent, et le continent ne sera pas tranquille tant que l'Autriche sera en opposition avec nous et qu'elle fera des fortifications de campagne et des levées de masses extraordinaires que ne peut supporter l'état de ses finances, armemens qui supposent des projets hostiles et qui appellent des subsides de l'Angleterre. Dans tout état de choses, il y aura un état d'armement intermédiaire qui précédera la guerre. Je désire donc que 15 mille Polonois, infanterie, cavalerie et artillerie, prennent position entre Varsovie et Cracovie, sur le territoire du duché, et que les deux divisions de Saxons qui ne seront pas employées à Stettin, Dantzig et Glogau, c'est-à-dire environ 18 mille hommes, prennent position en avant de Dresde. Les autres troupes de la Confédération prendront position sur leurs limites, et mes troupes, au nombre de 200.000 hommes, dont 120.000 hommes en Italie, seront en ligne. Je serai moi-même de ma personne pour diriger tout. Si le cas arrive, Votre Majesté peut être sans inquiétudes; on sera promptement à Prague et à Vienne. Je ne puis rien concevoir à l'esprit de vertige et de folie qui s'est emparé des têtes de ce pays. Tout ceci n'est qu'une suite de la confiance que j'ai en Votre Majesté, et ne doit pas être considéré comme avis officiel, car j'attends de voir plus clair dans les affaires pour requérir des appels dans la Confédération, réquisitions que je sais être coûteuses et que je ne veux faire que lorsque j'y serai nécessairement obligé. Je me flatte encore que, lorsque l'Autriche verra les armées françoises et russes prêtes à envahir son territoire, elle acceptera la garantie que l'Empereur de Russie et moi lui offrons de l'intégrité de son territoire; qu'elle désarmera, se replacera dans une situation tranquille et, par là, rendra le repos à l'Europe. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur mon Frère, en sa sainte et digne garde.

De Votre Majesté le bon Frère.

Min. des aff. étr. Saxe suppl[t]. Vol. 6. — Copie. — Publié dans la *Correspondance de Napoléon I*[er], t. XVIII, n° 14800, pp. 280-282. — Un court fragment de cette lettre se trouve dans : *Campagne de* 1809 *en Allemagne et en Autriche*... par le Com[t] Saski, pp. 113-114.

69. — NAPOLÉON AU GÉNÉRAL CLARKE

COMTE D'HUNEBOURG, MINISTRE DE LA GUERRE, A PARIS

Paris, 21 février 1809.

Monsieur le Général Clarke, vous donnerez l'ordre que le quartier général de la division Saint-Hilaire se réunisse à Magdeburg. A cet effet, le 10e léger, le 3e de ligne, le 12e et le 16e de chasseurs qui sont dans la Poméranie suédoise, ainsi que l'artillerie, sapeurs, mineurs, etc., se mettront en marche pour Magdeburg.

Un général de brigade pour commander, un intendant pour l'administration, un commissaire des guerres, deux officiers d'artillerie, resteront seuls dans la Poméranie suédoise. Le général de brigade aura sous ses ordres un régiment de Mecklenburg-Schwerin de 2.000 hommes, un bataillon de Mecklenburg-Strelitz de 400 hommes et le contingent d'Oldenburg de 800 hommes. Ces 3.000 hommes au plus serviront pour garder la province. Le duc d'Auerstaedt enverra un officier pour presser le départ du contingent des ducs de Mecklenburg, en tout ou en partie, afin que les troupes soient disponibles.

Tout ce qui se trouve dans Stettin se rendra également à Magdeburg, hormis un bataillon du 22e régiment d'infanterie de ligne, une compagnie d'artillerie et un commandant français avec un commissaire des guerres, un commandant de place, des officiers du génie et d'état-major, et une escouade de sapeurs. Tout le reste sera dirigé sur Magdeburg. La garnison de Stettin sera de plus composée de 800 Saxons, pris dans la division qui est dans le duché de Varsovie, et d'un bataillon de 800 Polonais, pris dans un des régiments qui sont à Danzig, de sorte que la garnison de Stettin se trouvera toujours forte de 8 à 900 hommes et 1.600 auxiliaires; et, au moindre événement, tout le contingent de Strelitz, qui garde la Poméranie, s'y réfugierait. Il sera donc nécessaire que le général de brigade qui commandera dans la Poméranie soit subordonné au commandant de Stettin.

La garnison de Küstrin sera composée d'un bataillon du 22e (l'autre se rendra à Glogau), d'une compagnie d'artillerie et, de plus, d'un bataillon de Polonais, qui s'y rendra de Posen.

La garnison de Glogau sera composée d'un bataillon du 22e, plus d'un régiment saxon de 1.200 hommes, pris également parmi les 6.000 hommes qui sont dans le duché de Varsovie. Par ce moyen, il n'y aura de Français employés dans les places de l'Oder

que le 22e de ligne, quatre ou cinq compagnies d'artillerie, une compagnie de sapeurs, dix ou douze officiers du génie et dix ou douze officiers d'état-major.

Quant à la cavalerie, vous donnerez ordre au duc d'Auerstaedt de prendre un régiment de cavalerie polonais et de le répartir, l'état-major à Stettin et le reste dans la Poméranie, à Küstrin et à Glogau, de manière qu'il y ait assez de monde pour servir ces places.

La division Saint-Hilaire se trouvera donc réunie à Magdeburg, composée de quatre régiments d'infanterie et deux régiments de cavalerie. Le 22e restera dans les places de l'Oder; mais il pourra, par la suite, être remplacé par le 105e, qui a ordre de se rendre à Baireuth.

Tous ces ordres seront exécutés avec la plus grande promptitude et le plus grand secret, de manière qu'on ne les apprenne qu'après l'exécution, et que les Prussiens ne sachent que ces Polonais sont dans leurs places que lorsqu'ils y seront arrivés. Vous me ferez connaître le jour à peu près où ces mouvements pourront être opérés.

NAPOLÉON.

D'après la copie. Dépôt de la Guerre.

Correspondance de Napoléon Ier, n° 14794, t. XVIII, in-8°, pp. 276-277.

---

70. — DAVOUT A PONIATOWSKI[1]

Paris, le 22 février 1809.

J'ai l'honneur d'informer Votre Altesse que l'intention de l'Empereur est qu'un régiment saxon, fort de 1.200 hommes, ou plusieurs bataillons formant ce nombre, pris sur ceux qui sont à Varsovie, se rendent à Glogau, où l'itinéraire sera continué jusques dans la Poméranie suédoise.

Je prie en conséquence Votre Altesse de donner des ordres pour que cette quantité d'hommes se mette en marche à la réception de ma lettre, par Kalisch, Lissa et Glogau.

Il faut que ce corps fasse de bonnes marches et ne prenne de séjour qu'à Glogau, vous voudrez bien faire faire son intinéraire en conséquence, dont je vous prie d'adresser directement copie par

[1] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du Mal Davout*, publiée par Ch. DE MAZADE.

duplicata au général S[t]-Hilaire par la voie des estafettes et de la correspondance établie entre Varsovie et Glogau.

Je préviens également Votre Altesse que, pour exécuter avec plus de célérité les intentions de l'Empereur, j'ai donné directement les ordres suivants.

1° Au commandant des 12 compagnies du... [*sic*] rég[t] polonais cantonnées à Rawicz et environs, celui de se rendre à Custrin, où il recevra une continuation de route.

2° Au gouverneur de Thorn, celui de diriger le bataillon saxon qui est dans cette ville sur Custrin où son itinéraire sera continué.

3° Au général Zayoncheck, celui de faire partir pour Glogau le 4[e] de cavalerie.

Toutes ces troupes sont destinées pour la Poméranie suédoise, elles suivront les itinéraires joints aux ordres.

Les officiers, sous-officiers et soldats qui les composent, recevront les mêmes rations et indemnités dont jouissent les troupes françaises, ainsi le gouvernement du duché n'aura à pourvoir qu'à la solde, mais il seroit bien essentiel qu'elle fût assurée.

Je prie Votre Altesse de faire remplacer le bataillon saxon qu'on retire de Thorn par un des bataillons polonais qui sont à Sierock.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du M[al] Davout, du 20 janvier au 23 mars 1809. — Copie.

---

71. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 22 février 1809.

MONSEIGNEUR,

En mettant sous les ïeux de Votre Excellence la situation des troupes sous mes ordres, j'ai l'honneur de lui accuser la réception de la lettre qu'elle a bien voulu m'adresser le 9 de ce mois.

Les mesures ordonnées en Gallicie, pour faire fournir par les propriétaires les articles qui composent les magasins qu'on y forme, continuent à s'effectuer. On vient d'établir un dépôt même à Karczow qui se trouve immédiatement sur la frontière. Ces dispositions paraissent confirmer la conjecture que j'avais déjà soumise, il y a quelque tems, à Votre Excellence, savoir que le gouvernement évite autant que possible de décéler ses vues par l'emplacement de grands magasins, mais qu'il se ménage toujours la possibilité de les réunir en peu de tems, en portant sur les points où il le jugera nécessaire la grande quantité de dépôts partiels qu'il a établis de tous côtés.

D'après les renseignemens qui nous parviennent de la Gallicie la Russie a dû effectivement porter des troupes sur ses frontières du côté de Brody. Les opinions ne sont pas d'accord sur leur destination. On croit en Gallicie qu'elles y entreront pour seconder les vues du gouvernement autrichien, tandis qu'en Russie on est d'avis que cette entrée ne se fera point amicalement.

Le bruit court en Prusse qu'un corps de troupes russes est destiné à s'y rendre. On dit même que les postes prussiens sur la frontière doivent sous peu être relevés par des détachemens de cette nation. Ces nouvelles ne sont appuïées d'aucun indice qui en garantisse la vérité.

Je renouvelle à Votre Excellence avec le plaisir que me fait éprouver chaque occasion...

. . . .

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : Février. — Original.

---

72. — RAPPORT DU COMTE FRIEDRICH LOTHAR STADION,

AMBASSADEUR D'AUTRICHE EN BAVIÈRE,
AU COMTE PHILIPP STADION, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

[Extrait.]

Munich, 22 février 1809.

. . . .

Le comte Pappenheim s'est acquitté de la commission dont V. E. l'a chargé. Elle a été dite au prince royal, et elle a fait le plus grand effet. Le prince a demandé d'abord : « Que dois-je faire à présent » ? Pappenheim lui a répondu : continuer sur le même train. Il paraît en effet que c'est le conseil le plus convenable aux circonstances et à la marche même de la cour imp. roy. Une démarche du prince en opposition aux mesures fixées par le roi, le compromettrait, le perdrait et pourrait même contrarier nos mesures. Dut-il même tirer l'épée contre nous, un premier succès décisif de nos armes le mettrait bien plus tôt dans la véritable position où il serait appelé et en état d'exiger avec force un changement de système et de ramener son pays au service de la cause générale. C'est de cette manière seulement qu'il entraînerait après lui la majeure

partie de l'armée. Le vœu prononcé du prince est au reste que nous ne tardions pas d'attaquer, tandis qu'une partie seulement des moyens de Napoléon est en place.

C'est le vœu général. J'ai eu la confirmation des intentions de la Suabe et de la Franconie. Tout dépendra de la confiance que l'on saura inspirer, et pour les succès du moment et pour leur continuité. Les contrées avancées de l'Allemagne ont trop souvent été sacrifiées pour ne pas encore les craindre. Mais une fois vainqueurs, nous aurons le droit d'exiger leur assistance pour continuer de l'être, et on s'y portera de bonne volonté. Je dois le répéter : qu'on use des moyens des pays; qu'on y mette seulement de l'ordre, et point de papier monnaie; qu'on en exige des recrues; ils rivaliseront de zèle avec les habitans de la monarchie.

La dernière ressource, sur laquelle cette cour paraît espérer, c'est la Russie. Alarmée de sa situation présente, où l'a entraînée son obéissance implicite à Napoléon et son propre désir de profiter à l'extrême de sa protection, elle veut se ménager au besoin un appui qui assure son existence. Je sais que c'est le sentiment même du prince royal. Ce système a paru à l'empressement avec lequel on a rétabli la mission, à l'importance que l'on met à toute nouvelle de ce pays, et à l'espèce d'anxiété avec laquelle on attend le parti que la cour de S. Pétersbourg prendra dans la circonstance actuelle. La mission de M. de Jordan à S. Pétersbourg m'est très probable. La nouvelle m'en vient d'un de ses camarades. Il a été autrefois en Russie, et sans qu'il ait précisément les moyens de faire aller lui-même une affaire majeure, il pourrait aider le chevalier de Bray, chargé de faire les soumissions.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Akten der Staatskanzlei. Fasz. 110. N° 26. — Publié dans *Berichte des Grafen F. L. Stadion*... herausgegeben v. Ed. Wertheimer... n° XXVI, pp. 90-91.

---

73. — CHAMPAGNY A BOURGOING

Paris, ce 23 février 1809.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous addresser une lettre de Sa Majesté l'Empereur et Roi pour Sa Majesté le Roi de Saxe auquel vous voudrez bien la remettre immédiatement.

Cette lettre concerne le contingent du duché de Varsovie pour lequel Sa Majesté propose et désire de voir adopter un nouveau et meilleur mode d'organisation.

Comme, d'après ce mode, les compagnies devront être plus fortes qu'elles ne le sont d'après l'organisation actuelle, vous préviendrez les objections auxquelles cette augmentation pourrait donner lieu, en déclarant que Sa Majesté Imp[le] et Roy[le] prendra à sa charge tout ce qu'il y aura, par chaque compagnie, d'hommes ajoutés au complet actuel, et vous êtes autorisé à conclure, pour cet effet, une convention avec le gouvernement du Roi.

Recevez, Monsieur...

CHAMPAGNY.

Min. des aff. étr. Saxe supp[t]. Vol. 6. — Original.

---

74. — BOURGOING A CHAMPAGNY

Varsovie, ce 24 février 1809.

MONSEIGNEUR,

Il est arrivé hier de Gallicie un des généraux du duché qui a passé treize jours à Cracovie, où il a été à même de recueillir plusieurs notions intéressantes. C'est le général Rozniecki, qui a fait plusieurs campagnes sous nos drapeaux, qui est extrêmement affectionné à la France et pour lequel M. le maréchal duc d'Auerstädt a beaucoup d'estime et d'amitié. Le supposant à la veille d'être de retour à Erfurt, il l'informe directement des observations qu'il a faites. En voici, Monseigneur, le résumé.

Il y a présentement dans les deux Gallicies 25 à 30 mille hommes dont plus de 20 mille sont Polonois. Quoi qu'on y continue à lever des recrues dans une proportion extraordinaire, rien n'y annonce encore qu'on veuille faire quelques mouvements vers aucun point des frontières, bien moins qu'on songe à tenter en cas de guerre une invasion dans le duché. Le commandant général qui réside à Cracovie, le prince de Hohenzollern-Hechingen, s'est bien gardé de se livrer entièrement au général Rozniecki, mais comme ils se sont vus beaucoup en société, il est échappé à l'Autrichien bien des choses dont le Polonois a fait son profit. A en juger par divers propos du prince, la cour de Vienne a été fort blessée de deux articles surtout, insérés dans nos journaux, l'un sous la datte d'Augsbourg, l'autre sous celle d'Ulm. Sa sécurité, en cas d'une rupture à laquelle elle se prépare, mais toujours, dit-elle, *défensivement,* porte sur les circonstances suivantes : le mécontentement qu'exciteroit en France une guerre avec l'Autriche qui coïncideroit avec celle d'Espagne qui n'est pas encore finie; l'insuffisance des

forces que nous avons en deçà du Rhin; l'état de son armée qui compte 60 régiments d'infanterie, de 3.000 hommes chacun, les régiments d'une excellente cavalerie, une nombreuse artillerie, des généraux habiles et dévoués, etc., etc., la persuasion où est l'Autriche que le roi de Prusse rassemble et renforce son armée en Silésie, où il règne beaucoup de ressentiment contre les François et où elle trouveroit au besoin plus de 60 mille auxiliaires.

Le général Rozniecki, en discutant par manière de conversation ces différents points avec le prince de Hohenzollern, a employé quelques arguments qui ont paru au moins l'embarrasser. Il a eu lieu de s'appercevoir que l'Autriche ne comptoit nullement sur la défection de l'empereur de Russie en sa faveur, ni même sur la neutralité de ce monarque, mais qu'elle n'en étoit pas inquiète, parce qu'il ne lui faudroit que 60 mille hommes pour contenir la puissance russe et qu'elle en auroit encore 540 mille à employer partout où il seroit nécessaire. Au demeurant, le dernier propos du prince de Hohenzollern au général Rozniecki a prouvé à celui-ci qu'il regardoit la guerre comme inévitable et prochaine. Adieu, Monsieur, lui a-t-il dit, jusqu'au revoir sur le champ de bataille où chacun de nous espère acquérir de la gloire.

Le général polonois a remporté au reste de son séjour de quelques semaines en Gallicie, où il a beaucoup de parents et d'amis, la conviction que la domination autrichienne n'est nullement agréable à ses compatriotes, quoique la cour de Vienne paroisse compter sur leur fidélité, et que dans toutes les hypothèses le duché de Varsovie n'a rien à redouter de sa *formidable* armée.

Je suis avec respect...

BOURGOING.

Min. des aff. étr. Saxe. Volume 78, fol. 65-66. — Original.

---

75. — SERRA A DAVOUT

Varsovie, le 25 février 1809.

S. E. Monsieur le Maréchal Duc d'Auerstaedt,
Commandant en chef l'Armée du Rhin.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous remettre les rapports des commandans qui me sont parvenus depuis ma dernière lettre.

Les approvisionnemens des Autrichiens à Karczew et autres lieux

rapprochés de la frontière galicienne se confirment par tous les voyageurs. Le prince me dit hier de l'avoir appris également des personnes qu'il avait envoyé exprès pour reconnaître le fait.

J'ai vu Monsieur le général Roszniecki à son retour de Cracovie. Il confirme ce que nous savions des dispositions et projets belligérans de MM. les Autrichiens. Il croit qu'il existe 25 bataillons d'infanterie en Galicie aux quels il en sera ajouté 20 de réserve avec les quatrièmes bataillons. Il compte aussi 5 régimens de cavalerie, outre la partie de l'artillerie qui a été augmentée depuis peu. Comme il se proposait de vous faire directement un rapport de tout ce qu'il a vu, je n'ajouterai rien à ce que vous en dit Monsieur le colonel Saunier.

La nouvelle de la paix que la Porte a fait avec l'Angleterre a été connue ici par des lettres de Vienne deux jours après que Monsieur le comte de Bose avait appris cet événement par le chargé d'affaires de Saxe à Constantinople [1]. Vous l'aurez su en même tems que nous à Paris. On fait ici des conjectures sur cette nouvelle dans un sens favorable puisqu'on l'interprète comme un moyen de faciliter l'agrandissement du pays. Le départ de la gendarmerie et du 2me de chasseurs n'est pas très agréable aux Polonais. Mais on ne veut pas renoncer à l'espérance de revoir V. E. et je partage ce sentiment dans toute son étendue.

*[2] Le Roi a appris hier l'arrivée de Monsieur le général Fiszer qui a eu lieu le 7. Il paraît que n'ayant pas remis lui-même ses dépêches à S. M. l'Empereur, il n'a eu l'honneur de le voir pour la première fois qu'au bal de Monsieur le comte de Champagny.

J'ai l'honneur d'être...

Le Résident de France

J. C. SERRA.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin Correspondance, 1809. Carton : Février. — Original.

---

[1] Le Bon Hübsch von Grossthal.

[2] Autographe à partir du signe *.

MARS 1809

76. — RAPPORT ANONYME

[Mars 1809.]

Arrivé le 2 mars à Cracovie, je n'y ai point trouvé de troupes, toute la garnison étant sortie deux jours auparavant pour se rendre en Bohème, et le service n'était fait que par une seule compagnie. Le 3 il est arrivé un régiment à rebords jaunes qui avait marché, sans se reposer, venant d'au-delà de Léopol et faisant 7 milles par jour. Il devait s'arrêter deux jours à Cracovie et continuer sa marche pour la Bohème; les grenadiers de ce régiment ont passé par une autre route. Il doit arriver à Cracovie des Croates. Ces Croates ainsi que la cavallerie hongraise seront répartis en Gallicie et formeront quatre camps : un sous Olkusz, le second sous Opoczno, le troisième sous Sandomirz et le quatrième du côté de Varsovie. On attend le 3 ou le 4 l'arrivée de l'archiduc Ferdinand qui vient pour inviter la noblesse de se mettre à cheval pour la défense de la patrie. Depuis un certain tems le recrutement à Cracovie est extraordinaire, de sorte que même les fils des marchands riches y sont sujets. Aucun jeune homme ne peut se montrer dans les rues, car il est d'abord enrôlé, par conséquent aucun des fils des habitans ne peut se faire voir. De même dans tout le pays la levée des recrues est extraordinaire, de manière que dans les villages où il y a 18 paysans on prend 14 recrues, sans aucune distinction des pères de famille et des garçons. Les ordres les plus sévères sont donnés contre ceux qui ne fournissent pas les recrues. Toutes les recrues sont envoyés à Olmütz, d'où toute l'armée s'est portée sur les frontières. On doit retirer les invalides des frontières de la Gallicie. Le Conseil de l'Empereur doit être divisé en deux partis, dont l'un est formé par les archiducs Charles et Jean, et l'autre par l'impératrice et l'archiduc Ferdinand. Le premier est pour la paix et le second pour la guerre. Celui-ci a su déterminer l'Empereur.

L'archiduc Charles irrité avait donné la dimission de ses charges en déclarant que cette guerre causerait la perte de la monarchie autrichienne et ce n'est qu'avec peine qu'il s'est laissé persuader de reprendre le commandement. Le commandement de l'armée est comme il suit : les archiducs Charles et Ferdinand commanderont les deux ailes, l'Empereur lui-même le centre, Bellegarde l'avant-garde et Hohenzollern l'arrière-garde. On ignore absolument qui doit commander l'armée qui se trouve en Gallicie. La nouvelle de la distribution dans les commandemens et des divisions au Conseil est portée par un colonel des gardes arrivé de Vienne. L'armée en Gallicie doit être composée de 60.000 hommes. Le camp principal doit être près d'Olkusz. Le 3 de mars plus de 20 estafettes sont arrivées portant des ordres au militaire, entre autre un nouveau recrutement est commandé avec ordre de prendre sans aucune distinction tous ceux en état de porter les armes. Il y a 8 jours une batterie de 12 canons a passé le soir par Cracovie et s'est portée dans la nouvelle Gallicie, mais on ne sait dans quel endroit. Les militaires subalternes et les employés désespèrent tout à fait du succès de la guerre jusqu'au point que les chirurgiens envoyés aux régimens à Vienne disaient hautement aux recrues qu'elles feraient mieux de se couper la gorge ou de sauter dans la rivière, que de s'exposer à la misère qui les attend. Il règne le meilleur esprit à Cracovie. Les vexations qu'on y éprouve font qu'on y attend un changement avec impatience, et l'on peut être assuré qu'à la première entrée des troupes ennemies il y aurait une insurrection. Le 3 la nouvelle est arrivée à Cracovie que la Russie a déclaré sa neutralité. Cette nouvelle effraye beaucoup les Autrichiens, car jusqu'à ce moment il[s] comptaient sur le secours de la Russie. Lorsque le régiment de Czartoryiski sortait de Cracovie, les soldats étaient ivres et ils disaient hautement qu'ils ne se battraient point. Ce régiment est composé en entier de Polonais. Le 3 on a conduit 75 canons au château, qu'on devait employer pour saluer l'archiduc Ferdinand. Le voyageur a vu de ses propres yeux conduire quelques canons au château du côté des Piaristes. Le régiment qui était arrivé à Cracovie, était composé d'environ 3.000 hommes, il est sans canons. Les troupes ont été transportées de Vienne sur des chariots. L'armée qu'on avait fait sortir contre les Français doit être composée de 25.000 hommes.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars.

77. — RAPP A DAVOUT

[Dantzig, mars 1809.]

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Les nouvelles arrivées ici, de Londres, annoncent que l'expédition anglaise, forte de 60.000 hommes, doit être dirigée, ce printems, sur l'embouchure du Weser, pour s'emparer du pays d'Hannovre et de la Westphalie, et en même tems encourager les nouveaux sujets du roi de Westphalie à s'insurger, qui passent pour ne point lui être dévoués. On prétend que les Anglois comptent beaucoup sur l'attachement des Westphaliens et Hannovriens... [*sic*]. Les Autrichiens doivent s'être particulièrement réservé cette condition dans l'alliance qu'on prétend qu'elle [*sic*] a conclue avec l'Angleterre.

Les nouvelles d'aujourd'hui, aussi d'Angleterre, annoncent que cette même expédition est partie d'abord, pour Cadix, pour s'emparer de la flotte qui s'y trouve, et qu'elle reviendra après dans le Nord.

Les nouvelles de Russie disent que l'empereur Alexandre avoi promis à l'Autriche une stricte neutralité dans la lutte qu'elle doit avoir avec la France, et que surtout il ne permettroit pas que les François ou Polonois s'emparent de la Gallicie. D'autres nouvelles de la Russie annoncent que l'empereur Alexander a fait cadeau au roi de Prusse de 200 canons qui doivent déjà être entrés dans la vieille Prusse. On dit que ce transport va en Silésie.

Les nouvelles de la Gallicie disent que tous les habitants en état de prendre les armes se réfugient dans le Grand Duché de Varsovie pour échapper aux Autrichiens. Ces derniers vexent, dit-on, d'une manière singulière ce pays.

Nous sommes toujours incertains sur le départ du roi de Prusse pour Berlin. Je ne crois pas encore ce voyage prochain. On dit pourtant que M. de Goltz est parti pour s'y rendre avec les archives de son département.

Les Prussiens continuent à ne plus être si sages. Leur conduite est singulière.

On dit que la Suède fait des efforts extraordinaires avec le secours d'Angleterre pour continuer la guerre de nouveau le printems prochain.

On travaille de nouveau les esprits dans toute l'Allemagne. On cherche à décourager la Confédération du Rhin; on colporte des pamphlets, enfin les ennemis de la France mettent en œuvre de nouveau tous les moyens qui leur sont familiers contre la France et

l'Empereur [1]. On s'apperçoit d'une manière sensible de toutes ces menées, les ennemis de la France disent qu'avant six mois l'empereur Alexandre sera détaché de l'alliance avec la France et qu'avant un an les Russes se battront contre nous.

Nous avons eu une meule de 10.000 quintaux de foin qui a pris feu, toute cette quantité est perdue, je la fais remplacer.

Je ne reçois pas de vos nouvelles, il y a huit mois que j'en ai reçu de S. M., je suis enfin ici comme un enfant perdu. Les maladies ont cessées parmi nos soldats polonais et saxons, elles font du ravage parmi les bourgeois.

Le Sénat cherche à faire un emprunt pour payer un fort à compte sur ce que cette ville doit à S. M., je doute qu'il trouvera de l'argent à la veille d'une nouvelle guerre.

Adieu, mon cher Maréchal, je vous renouvelle tous mes sentimens.

RAPP.

J'ai obtenu le passage d'un transport d'argent par la Prusse pour les Polonais, cette somme étoit depuis deux mois à Bromberg. On a enfin consenti à la laisser passer.

Les maladies qui règnent ici dans ce moment font particulièrement mourir les hommes, c'est un fait assés remarquable.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance 1809. Carton : Mars 1re quinzaine. — Original.

---

78. — NAPOLÉON AU COMTE DE CHAMPAGNY

MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES, A PARIS

Paris, 1er mars 1809.

Monsieur de Champagny, je vous renvoie votre portefeuille. Faites une note à M. de Metternich, fort simple, dans laquelle vous lui transcrirez les passages des dépêches de mon ministre à Constantinople [2] et de mon consul en Bosnie [3] relatifs à la conduite des agents autrichiens. Faites mettre aussi dans les journaux un article qui fasse connaître légèrement la conduite que tiennent ces deux agents contre la France.

[1] A partir de cet endroit la lettre est autographe.

[2] Just-Florimond de Fay, Mis de Latour-Maubourg, chargé d'affaires après le départ du général Sébastiani, ambassadeur.

[3] David.

Présentez-moi un projet de note en réponse à celle de M. Ver Huell[1], pour lui faire connaître que non-seulement il m'est impossible de renvoyer les troupes que le roi de Hollande a dans le Nord, mais qu'il est nécessaire que ce prince mette promptement le reste de son armée en situation de défendre le pays contre les agressions de l'Angleterre.

NAPOLÉON.

D'après l'original. Archives des affaires étrangères.
Correspondance de Napoléon Ier, n° 14824. t. XVIII, p. 294.

---

79. — WESSENBERG A PH. STADION

Berlin, 3 mars 1809.

MONSIEUR LE COMTE,

D'après toutes les données que j'ai pû recueillir ici, j'ose croire que le roi de Prusse ne fera aucune démarche ostensible avant que les armées autrichiennes n'aient passé les frontières, mais qu'il attend ce moment avec impatience. Dès que j'aurai la certitude que le retour du roi est retardé, j'irai jour et nuit à Königsberg, quelque sensation que puisse faire ici ce voyage. J'espère cependant recevoir encore avant ce départ un courier de Votre Excellence qui me donnera quelques renseignemens sur les mouvemens de nos troupes. — Le capitaine Paulsen est arrivé. C'est un grand faiseur de mots, qui fait semblant d'avoir déjà rempli dès le premier jour le but de sa mission. Je ne m'attends pas à un grand résultat de ses talens, et je n'ai pas d'idée de ses connexions. Je conjure Votre Excellence de défendre à Gentz toute correspondance avec l'étranger, et d'attacher un courier à ma mission le plutôt possible.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus respectueux, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

J. WESSENBERG.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Berichte, 1809. Fasz. 87. — Original. En chiffres, déchiffré.

---

[1] Karel Hendrik Verhuell, Cte de Sevenaar, amiral, 1764-1845, ambassadeur de Hollande à Paris.

80. — WESSENBERG A PH. STADION

Berlin, 3 mars 1809.

Monsieur le Comte,

L'incertitude sur le retour du roi dure encore. Le prince Auguste de Prusse, qui a quitté Königsberg le 26 février et qui s'est annoncé ici pour demain, apportera sans doute quelque nouvelle officielle à cet égard. Au reste on peut déjà présumer que le retour du roi n'aura pas lieu dans la prémière quinzaine, ses équipages n'étant pas encore en route. Ce rétard met toute la ville en désolation. On parle depuis deux jours d'un traité qui aurait été conclu à St.-Pétersbourg entre les cours de Russie et de Prusse, et on va même jusqu'à dire que le retour du comte de Romanzow est déjà un des effets de ce traité. Tous les diplomates qui résident ici s'évertuent jusqu'à présent en vain d'apprendre quelque chose à ce sujet. J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence dans les annexes les tableaux des corps d'armée sous les ordres des maréchaux Bernadotte et Davoust, que j'ai des raisons de croire plus exacts que ceux qu'on peut avoir transmis hier d'ici par une autre voye.

Il paraît que le maréchal Davoust se portera sur le Danube, et qu'il ne restera que fort peu de troupes françaises dans le Nord de l'Allemagne. La garnison de Dantzic se mettra également en route par la Poméranie pour renforcer l'armée en Allemagne et sera relevée par des troupes polonaises.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus respectueux, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur,

J. Wessenberg.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Berichte. 1809. Fasz. 87. — Original.

---

81. — RAPPORT DE CHLAPOWSKI[1]

OFFICIER D'ORDONNANCE DE NAPOLÉON,
SUR CE QUI SE FAIT DANS LE DUCHÉ DE VARSOVIE, L'ESPRIT QUI L'ANIME
ET SUR CE QU'ON DIT ET FAIT EN GALICIE

Paris, 4 mars 1809.

Ce qui se fait dans le duché, et l'esprit qui l'anime.

L'esprit y est excellant, V. Majesté y est adorée, ils reçoivent

[1] Voir au 15 janvier la mission donnée à Chlapowski par Napoléon.

avec une joye inexprimable tout ce qui le conserne. Ils aiment et estiment le Roi tous les jours davantage. Le maréchal duc d'Auerstädt y est très aimé. L'état de leurs finances leurs donne quelque sujet d'inquiétude.

1° Les sommes dues au roi de Prusse, apartenants en partie à des instituts particuliers qui en font la réclamation auprès de leurs créanciers, les occupent beaucoup.

2° Ils se plaignent de la comission des vivres présidée par M. Kochanowski, parce qu'ils disent donner autant qu'ils donnoient lorsque le 3ᵉ corps d'armée y étoit.

3° Ils craignent extrêmement les impôts qu'on sera obligé de mettre à la Diette prochaine pour suffire aux besoins de l'État. Il y a déjà quelques seigneurs qui ont déclaré remettre une partie de leurs biens entre les mains du Roi, ne pouvant pas payer les impôts. Ils disent leur comerce gêné par des grands impôts qu'a mis la ville de Dantzig, et à Graudentz le roi de Prusse y met des entraves.

Dans les provinces on est mécontent de la justice; beaucoup de personnes prétendent que le Code Napoléon est mal traduit en polonois; d'autres voyent bien qu'y ayant en place des hommes nouveaux qui n'ont jamais professé leur métier, il ne peut aller très bien.

Cependant on n'entend jamais un mumure contre le Roi ou le gouvernement. Varsovie est extrêmement brillante, il y a des fêtes continuelles, mais on remarque que ceux qui les donnent ont une grande partie de leurs biens en Galicie ou Lithuanie.

Tenue et esprit des trouppes.

Ils sont dans un très bon état, surtout la cavallerie est superbe, ayant des chevaux excellants et manœuvrant parfaitement bien; le 6ᵐᵉ du Cⁿᵉˡ Dziwanowski se distingue en tout. Leur esprit est excellant, mais ils n'ont pas beaucoup de confiance dans leurs propres généreaux. Ils disent du Pᶜᵉ Joseph Poniatowski qu'il ne sçait pas seulement comander une manœuvre, qu'il est attaché à l'Autriche, qu'enfin c'est un homme faible gouverné par Mᵐᵉ Vauban, ancienne émigrée françoise. Ils détestent le Gˡ Zaionczek.

En guerre ils auroient confiance dans le Gˡ Dombrowski, mais en paix il ne maintient pas assez d'ordre. Le Gˡ de bri. Rozniecki a la réputation d'un très bon manœuvrier; le Gˡ de bri. Fiszer très bon pour la contabilité. Tous les généreaux se détestent entre eux et disent du mal les uns des autres, et ne s'acorderoient jamais, s'il

n'y avoit pas un maréchal d'Empire pour comander. Les trouppes ont un vif désir de faire la guerre, on le remarque dans chaque soldat. En général tout le duché ne respire que la guerre, on n'entend parler que de cela.

Ce que V. M. a daigné mettre dans les Bulletins des troupes polonoises les a vivement touché, et en même temps enflamées du désir d'en mériter autant.

Ce qu'on dit et fait en Galicie.

On y attend la guerre avec impatience et l'entrée des troupes de V. M. Plus que jamais on y a en horreur le gouvernement autrichien. L'opinion générale est que dès que les troupes y entreroient et qu'on pu leurs donner des armes, les deux Galicies fourniroient tout de suite 60.000 hommes. Elles sont toutes les deux très bien disposées. Il y a sans doute quelques esprits mal intentionés, ils paroissent d'autant plus nombreux, parce qu'ils peuvent s'expliquer publiquement; mais ceux là n'auront jamais aucune influance sur le grand nombre. Il y a plusieurs grand seigneurs dont on peut donner aucune opinion (peutêtre craignent-ils de se compromettre), tels sont le G[l] Czartoryiski, Ignace Potocki, G[l] Joseph Wielohurski.

Troupes autrichiennes occupant les Galicies.

D'après toutes leurs dispositions il paroît qu'ils ne comptent point défendre la Galicie en cas d'une attaque. 25 000 hommes sont rassemblés sur les frontières de la Hongrie depuis Doukla, et de la Moravie jusqu'à Jablonka. Ils ont beaucoup fortifiés et fortifient encore cette dernière position (Jablonka), debouché important pour l'Autriche, entre les monts Crapaks [*sic*], ceux de Moravie et Silésie, les sources de l'Oder et de la Vistule. Leur principal entrepôt d'artilerie est à Podgorzi entre Cracovie et Tarnow, ils y ont aussi de grandes provisions de munitions; tous les magazins de blés formés en Galicie sont transportés de ce côté.

Dans la nouvelle Galicie ils n'ont que 13.000 h. disséminés sur la frontière du duché de Varsovie.

Outre les levées qui ont eu lieu on s'attend à une plus considérable pour le mois de mars.

Archives nationales. Carton AF IV. 1687 (relations extérieures : Pologne, Égypte, États barbaresques; an VIII-1813). Pièce 91 du dossier Pologne.

82. — DAVOUT A PONIATOWSKI

Paris, 4 mars 1809.

Par tous les renseignements qui arrivent de tous les côtés, il paraît certain que les Autrichiens font des mouvements et des réunions de troupes sur les frontières de la Confédération du Rhin. Ils protestent que ces mesures sont purement défensives; si cela est, les malentendus seront bientôt expliqués, et cette attitude hostile cessera. Il est très possible que ces protestations aient pour objet de masquer leurs intentions hostiles, et que ces Messieurs veuillent nous faire une seconde guerre anglaise. La prudence veut donc que nous nous mettions en mesure.

Sa Majesté me charge en conséquence de vous mander de réunir toutes les troupes saxonnes et polonaises de toutes armes qui se trouvent dans le duché, et de les concentrer à Varsovie et environs.

Il ne faut point changer les ordres donnés aux troupes polonaises et saxonnes qui ont reçu l'ordre de se rendre dans la Poméranie suédoise; ces troupes doivent suivre leur destination.

La disposition ci-dessus ne regarde donc que l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie de votre légion, les deux régiments de cavalerie de la légion Dombrowski et le régiment d'infanterie de la même légion qui est à Thorn, ainsi que son artillerie.

Il ne faudra faire venir le régiment d'infanterie qui est à Thorn que lorsque vous aurez pourvu à la garnison de cette place, soit par la garde nationale des départements, soit par les dépôts des régiments de la division Dombrowski que vous faites venir.

Enfin du régiment de cavalerie qui reste à la division Zayoncheck il faut avoir quelques faibles détachements sur la Pilica, pour observer et avoir des renseignements de ce qui se passe sur les frontières.

Quant aux places de Praga, Sierock et Modlin, vous pouvez y laisser les garnisons, puisque sous vingt-quatre heures vous les feriez venir à Varsovie. Il faut que dans ce cas vous preniez des mesures pour jeter dans ces places les gardes nationales et les dépôts.

La réunion de ces troupes a pour objet de couvrir Varsovie et d'être prêtes en cas de guerre à entrer en Galicie.

Si les Autrichiens ont cru nous surprendre, ils seront encore trompés cette fois, car le 20 mars nous serons tous en mesure.

Je prie Votre Altesse de mettre la plus grande diligence dans

l'exécution de ces mesures. Lorsque Votre Altesse recevra cette lettre, je serai rendu à Erfurt depuis longtemps. Aussitôt mon arrivée, je vous enverrai un officier.

Ne voulant pas retarder le départ de l'officier que j'expédie, je termine cette lettre en vous réitérant l'assurance, etc.

Ch. de Mazade, *Correspondance du Mal Davout*, n° 587, t. II, pp. 388-390. — Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du Mal Davout, du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie.

---

83. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 4 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai eû l'honneur de faire part à Votre Excellence dans ma dernière dépêche combien j'avais peu d'espérance d'obtenir pour le mois courant la continuation des paiemens pour l'entretien des masses générales. Cette attente ne s'est que trop réalisée et je [n'ai] encore obtenû pour ce mois que le montant du prêt.

La même pénurie de fonds influe sur toutes les autres mesures à prendre pour mettre l'armée polonaise complettement en état d'agir, et malgré tous mes efforts et les ressources que je tâche de me procurer, par toute sorte de moïens, je ne réussis que bien imparfaitement à faire face à ses nombreux besoins. Je ne vois de remède aux inconvéniens qui en résultent que dans l'appui que nous sollicitons de la généreuse bienveillance de S. M. l'Empereur. Mais je dois rendre aux troupes la justice que le dénuement qu'elles éprouvent sous plusieurs rapports n'a point influé sur leur bonne volonté, et qu'elles sont plus que jamais animées du désir de prouver leur dévouement pour la cause commune.

Les mesures qui ont lieu en Gallicie et les renseignemens qu'on reçoit de ce côté sont entièrement à la guerre.

On évacue successivement la plupart des magasins établis dans le voisinage du duché et on les transporte vers Cracovie et la Bohême. Cette mesure se trouve en partie effectuée à l'égard de ceux de Radom, Siedlce, Wengrow, Karczew.

Il ne reste dans toute la partie de la Gallicie qui avoisine le duché que les troupes nécessaires pour la garde des magasins et tout paraît annoncer que l'intention du gouvernement autrichien est de concentrer ses forces du côté de Cracovie et en Bohême.

Des voïageurs arrivés de Cracovie rapportent que les régimens

Czartoryski, Reiskreutz et les cuirassiers de Sommariva ont quitté cette ville, où l'on attend incessamment les régimens de Ligne, Auffenberg et les hussards de Hesse Hombourg en marche pour la Bohême.

Le colonel de Neipperg vient d'être nommé général et chef de l'état-major de l'archiduc Ferdinand en Bohême. Il est déjà parti pour se rendre à sa destination.

Le recrutement continue toujours en Gallicie et donne lieu à beaucoup de mécontentement. On y croit généralement à l'entrée d'un corps russe qui doit, à ce qu'on prétend, remplacer les troupes autrichiennes; du moins c'est le bruit populaire. Celui de l'arrivée de l'insurrection hongroise s'y soutient toujours.

Veuillez bien, Monseigneur, agréer l'expression de mon sincère dévouement.

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince Poniatowski.

P.-S. — J'ai l'honneur de faire parvenir ci-joint à Votre Excellence les pièces relatives à l'inspection du détachement et des chevaux destinés pour le régiment des chevaux légers de la Garde impériale.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

---

84. — LETTRE DE ROZNIECKI A DAVOUT

Varsovie, 5 mars 1809.

Monseigneur!

J'ai l'honneur de c'y joindre à Votre Excelence les détails et notes sur mon voyage et séjour en Galecie, elles lui présentent un rapport exacte de tout ce que j'ai vû, entendu et obsservé. Je ne pus après mon arrivé expédier de suite le contenû, les cris de guerre m'ayant fait partir je n'osais emporter avec moi touttes les nôtes que j'avais fait pendant mon séjour, de crainte d'être fouillé soit en routte ou aux douanes de la frontierre. Un de mes amis à qui je les avais confiés me les a ensuite renvoyés par une occasion sûre.

Les entretiens avec le prince de Hohenzzolern peuvent être intéressants sous le double rapport des relations qu'il a avec la Prusse et avec l'archiduc Ferdynand, il est intimement lié avec celui cy depuis la retraite d'Ulm, qu'ils avoient fait ensemble. Ils ont des

rélations extrêmement suivies, il est réconû être l'homme de confiance de l'archiduc Ferdinand et un de ses plus dévoués officiers de l'armée.

Ce même prince de Hohenzzolern étant de la famille royale de Prusse consserve toujours des rapports très fréquents avec cette cour.

Jė demande mille excuses à Votre Excelence si dans tout le contenu de ses nottes il y a plusieures ratures ou quelques fautes de style, le désir de les faire parvenir entre ses mains au plutôt ne me donna pas le temp de les copier, car assez étendues elles demanderoient quelque temp pour les transcrire, et intéressantes, ou non, je n'ai pas voulu les corriger ni copier et elles ne sont connu de perssonne. Je ne cesse d'avoir un confiance extrême et entierre dans les bontées de Votre Excelence et elle ne voudra pas oublier un soldat de Napoléon dans la nouvelle lute, que veulent entreprendre les ennemis de notre Empereur pour contrecarrer ses vastes desseins. Tel que Votre Excelence m'a connu dévoué à notre Empereur, tel je le serrai toutte ma vie, et sans aucun ménagement pour qui que ce soit, quand j'apperçois dans la conduite de celui qui agit quelque réserve et non cet entier abandon, que ressentent seul ceux qui sont réligieusement attaché à notre Empereur, aussi dans la capitale comme dans les provinces, dans les grandes comme dans les petittes sociétés, je sais à cet égard faire respecter mes sentiments, je connais ma nation, je me flatte savoir lui parler.

L'Empereur a vû en Espagne, par le régiment de lanciers que j'ai formé et organisé dans le temp, si j'ai su leurs donner un esprit de corps, si j'ai su les inspirer et les pénétrer de cet esprit militaire résigné à tout quand il s'agit de le servir, et de l'honneur et de la gloire d'exécuter ponctuelement ses ordres. L'esprit de toutte la cavalerie polonaise içi est bon, il ne serra de ma faute si jamais elle fait mal! Je ne me suis pas borné, comme son inspecteur général à la former aux manœuvres seuls et à l'administration, son moral est formé, elle est éclairé sur ses devoirs de cœur ! La cavalerie polonaise est prête à donner à l'Empereur de grandes preuves de son attachement, de sa reconnoissance et de son dévoument pour sa perssonne.

La première fois que l'ennemi appercevra les pointes de nos lances et de nos sabres, il nous entendra crier *Vive l'Empereur,* et il apprendra que c'est *l'ordre et le cri de la victoire*.

De Votre Excelence, le plus humble et le plus obéissant serviteur.

ROZNIECKI G^{al}.

84 *bis*. — NOTTES [DE ROZNIECKI]

5 mars 1809.

Parti de Posen pour aller à Cracovie, j'ai passé une demi journée chez le général Dombrowski, que dans le principe j'ai trouvé extrêmement bouttonné, mais après le repas où l'on a été gaïe plus qu'à l'ordinaire, il s'entraina dans une converssation assez animé et qui paraissait franche, s'il faut croire au proverbe *in vino veritas*. — Il ne sembloit pas touché de ce que les régiments de sa légion avoient passés sous les ordres d'autres généraux, mais que ce mouvement avoit été ordonné et exécuté de manierre à vouloir montrer au public qu'on ne se soucioit guerre de lui, qui pourtant avoit formé, organisé et agguerri les trouppes de sa légion. — Il me manque, disoit-il, ce que je conssidère comme vice, et que d'autres appelent qualitée, cette finesse, cette dissimulation politique et tous ces artifices, que la vivacité de mon caractère et la pureté de mes intentions n'admettent point. Quand quelque chose me déplaît, me touche ou me blesse je ne puis m'empêcher de l'exprimer avec force, je sens que souvent je m'attire du mal, mais je ne puis garder de venin; qu'un caractère comme le sien devoit accomoder tous ceux qui peuvent avoir à faire à lui, car à chaque moment et dans chaque circonstance on pouvoit le pénétrer; qu'il n'en étoit pas ainsi avec bien d'autres, qui savoient dissimuler et se servir à propos de tous les masques nécessaires; — qu'il prévoit une prompte fin de la guerre d'Espagne (le 28 Buletin étoient déjà parvenu), qu'à la fin de cette guerre, il s'attendoit à de grands changements en Allemagne, que l'idée seule qu'on pouvoit avoir bésoin de lui le conssoloit d'avance; — que les grandes opérations et les grands mouvements feront tomber les petittes intrigues et les petittes jalousies; — qu'il faut à l'Empereur Napoléon des hommes qui agissent, mais non des complimenteurs et des courtisants; que depuis 1796 il avoit toujours été employé en France et toujours présent et ferme au poste assigné. Durant la paix on trouve qu'il est vieux, qu'il a une mauvaise tête, qu'il est turbulent, on lui fait essuyer souvent des désagréments, qu'en attendant on l'employoit dans touttes les guerres sans que l'on se soit repenti de l'avoir rendu actif; — qu'il a servi en Saxe et en Pologne, mais que son sang n'a coulé que pour la France, et en France, et que l'Empereur ne peut l'oublier.

Il toucha ensuite l'affaire de Krasinski, de l'an passé, à propos

des hommes qu'on tiroit des régiments pour les passer à la Garde impériale! Il avoue avoir tenu quelques propos, mais que Krasinski ne devoit pas avoir rapporter tout cela à Votre Excelence, que Krasinski avait été piqué de ce qu'il lui avoit dit qu'il ne se donnoit pas de la peine à completer son régiment, que c'étoit facil que de prendre des hommes et des chevaux dans d'autres corps, et ensuite chercher à s'en faire un mérite aux yeux de l'Empereur, que le régiment des chevaux légers de la garde auroit été complet depuis très longtemp si tout autre que lui aurroit été mis à sa tête, que les parents n'osoient confier leurs enfants à un jeune homme d'un caractère violent comme le sien, et sans aucune expérience militaire. Il me fit lire l'inscription qu'il mit autour du piedestal qui porte le buste de l'Empereur et placé dans son appartement principal. Il y est écrit — à qui je dois *l'honneur, le bien être et la patrie.* — Au reste, me dit-il, je suis par mon passé, dans une position à n'avoir rien à jalouser à toutte cette nouvelle édition de généraux polonais; j'ai fait ma tâche. Ils faut qu'ils se remuent un peu avant d'égaler mes mérites et les services rendu à la patrie. — Que celui qui le premier a formé les légions polonaises en France et qui y a combattu comme Polonais à leurs tête pendant dix ans, qui le premier a organisé en 1806 la force militaire en Pologne, qui le premier a marché avec elle aux combats, qui le premier de son sang a arrosé les nouveaux champs de bataille de la patrie renaissante, avoit rempli les devoirs de citoyen et de soldat, et qu'on a plus raison d'être jaloux de lui qu'il n'en peut encore avoir de l'être des autres.

Voilà le résumé de son discours; j'ai refusé de passer la nuit chez lui, je le quittai assez tard, je pris notte de ce qui me paroissoit mériter quelques attentions. J'arrivai le lendemain à Kalisz, où je vis le G[al] *Zaionczek* et *Kolontay*.

Le général *Zaionczek* me parut plus penssif qu'à l'ordinaire et plus dégoûté que Dombrowski, l'air peiné de voir que sa conduite n'ayant jamais changé il croyoit Votre Excelence varier à son égard. — Qu'il étoit inutil de se fâcher contre lui parce qu'il ne pouvoit hanter avec Poniatowski, que d'ailleurs ce n'étoit rien de nouveau, que plutôt que de servir sous ses ordres, il avoit déjà manifesté son désir de quitter le service. — Qu'il y avoit à s'étonner que les anciens serviteurs de l'Empereur, et qui lui sont entierrement dévoués, étoient sacrifié à de nouvelles connoissances, et qu'au moins on avoit des droits à des égard comuns, qu'au moment où il croyoit reposer tranquilement, il se voit tourmenté pour un homme,

à la famille et au nom duquel, l'opprobre et tous les malheurs de la nation étoient attachés.

J'ai parlé bien plus longtemp avec *Kolontay*, qui, perclus et souffrant, consservoit pourtant une tête bien saine. Il m'a dit avoir parlé à Votre Excelence qu'il suppose avoir été prévenu en sa défaveur, mais qu'il laissoit tout au temp, qu'il ne s'étonne pas de rencontrer des contrariétés, une bonne partie de ceux aujourdhui en place sachant bien qu'il les connoit, leurs faibles moyents ou leurs ineptie; qu'ils se rappeloient comme il savoit deviner leurs manèges et leurs intrigues, qu'il avoit presque toujours déjoué, il ne s'étonnoit pas voyant que plus d'une perssonne pouvoit être gêné d'un pareil témoin, lui surtout qui avoit parcourû les archives secrets, enlevés aux généraux et aux ambassadeurs russes le jour de la révolution de Varsovie; — que par là il n'ignoroit presque rien et qu'il étoit inutil de prendre des masques là où il étoit; — que c'est à la suite de touttes les preuves matérieles de trahison, à produire, et à confondre les coupables, preuves dont beaucoup n'étoient pas ignoré du public qui dans le désordre de la journée entroit dans les archives et enlevoit les papiers, les lisoit et y trouvoit la conviction même; c'est en inssistant auprès de *Kosciuszko* pour que justice se fasse qu'on l'appelat jacobin, que de plus il obligoit un chacun de faire son dévoir strictement, et surtout dans un moment où les dangers qui menaçoient la patrie étoient extrêmes; — qu'il avoit été obligé de quasi forcer beaucoup de monde au dévouement, en cherchant à les compromettre avec les ennemis, car il s'étoit apperçu que sitôt que les choses n'alloient pas au mieux, au lieu de mesures vigoureuses et fortes, beaucoup avoient récours à d'extrêmes longueurs et des tout petits moyents, se ménageant par cette espèce de mauvaise volonté un accès plus facil auprès de l'ennemi même qu'on combattoit et auprès duquel on s'en faisoit ensuite un mérite, ou on espéroit s'en faire un. Ils croyaient la révolution pour changer la forme du gouvernement, tandis que je sentois bien qu'il y alloit de l'existance politique de la Pologne. Il étoit nécessaire à de pareils gens faire craindre les châtiments de la nation, au moins tout autant que ceux qui pouvoient les attendre chez l'ennemi. — Dans les maux extrêmes il falloit des remèdes violents, et c'est ce qui ne convenoit pas aux grands et à la haute noblesse de ce temps-là, qui depuis les disputtes entre Auguste Deux et Stanislas Leszczynski plusieurs fois rois tour à tour, laissa en héritage à leurs descendants, nos contemporains, cet art si difficile, qu'étant employé à un partie on savoit

se ménager les deux, et à tel événement que possible on savoit se tirer d'affaire, cela sauvoit les particuliers, mais cela privoit l'État de toutte ressource, ne pouvant entreprendre rien de vigoureux; — que le moment d'une révolution seule étoit propre à retremper le caractère national pour le rendre à sa nature primitive, qu'en 1794, cette époque si désirée, et le moment propice étoit venû, qu'on aurroit pu quasi refondre la nation, mais la foiblesse et l'ineptie de Kosciuszko entravoit tout; — que lui étoit le seul qui ne s'appercevoit pas être l'instrument de la famille de *Czartoryiski* et *Poniatowski*, qui l'inspiroient, le souffloient et dirigeoient ses actions; que bientôt les affaires publics s'en ressentirent et tout prit la teinte de la foiblesse du caractère du chef, aucun sécours efficace aux maux terribles, qui menèrent à une ruine inévitable, et l'édifice croula. — On étoit calomnié de jacobin si l'on ne pouvoit voir de sangfroid le gouvernement même attiédir l'énergie de la nation que l'énergie seule pouvoit sauver la patrie.

La partie saine de la nation en gémit et commença par se retirer du jeu, désespérant de son existence, persadés que des moyents ordinaires ne pouvoient jamais sauver l'Etat contre les efforts qu'on voyoit l'ennemi préparer contre. — Le militaire et ce qui dans le premier moment se mit dans les rangs des trouppes fut, comme vous savez, sacrifié, ce qui échappa à tant de carnage et sortit de tant de combats fut poursuivi à outrance, ainsi que quelques citoyens marquants par les places qu'ils avoient occupés, par les services qu'ils ont rendu à la révolution par leurs caractères énergiques, la confiance de la nation et forts des moyents qui dans quelque événement heureux aurroient pu encore les rendre réelement utils à la patrie; une bonne partie fut traité sans ménagements, il en est encore quelques unes de ces malheureuses victimes qui ont survécu aux perssécutions, aux chaines et aux cachots dans lesquels ils ont langui pendant une longue séerie d'années, rendu par suite à la liberté, et aujourdhui à la patrie renaissante; à peine les connoit-on, on a l'air de s'étonner de les voir, on ne s'en rappele que pour leurs empêcher de pouvoir servir utilement, et l'on ne peut mieux faire que d'inspirer de la méfiance sur leurs compte à ceux qui pourroient influer sur le sentiment des perssonnes qui disposent des emplois.

Un autre tort qu'on veut me donner, dit-il, est qu'ayant été à la tête des finances pendant les derniers quatre mois de la révolution, je n'avois pas rendu de comptes, comme si au moment où Prague venoit d'être pris, où Varsovie étoit obligé de capituler, où le gouvernement étoit déjà désorganisé, où l'on émigroit, abandonant et

Varsovie et la Pologne, un ministre fugitif n'emportant que quelques hardes pouvoit être à même d'arranger et rendre compte de sa gestion à un gouvernement qui n'existoit déjà plus.

Pourquoi ne s'en prend-on pas à Monsieur Breza qui a géré paisiblement les finances tant qu'il a voulû, et a quitté les finances et le ministère de l'intérieure quand il le lui a semblé bon, et pour prendre un ministère plus important encore et moins laborieux, pourquoi n'ose-t-on lui demander aucun compte. Est-ce parce qu'il a mal géré un ministère, on lui en donne un autre. Rien ne pouvoit empêcher la réddition de ses comptes, il étoit au milieu de tous ses bureaux, et tranquil dans la capitale.

Je sens, disoit-il, qu'ils craindroit de voir siéger parmi eux un homme à caractère, qui n'aurroit pas besoin d'échanger des ménagements pour ménagements, de passer aux autres ce qu'il voudroit qu'on lui passe, mais entier à ses dévoirs et à son affaire, qui ne craindroit pas de lever le coin du voile qui couvre la paresse et l'ineptie de plus d'un, et qui obligeroit le corps politique de marcher.

Nous verrons qui seront ceux qui voudront se dévouer pour le présent état de choses, ils sont gâtés, ils ont toujours bien été avec tous les parties toujours en place, toujours en faveur, chez tous les occupants étrangers qui ont tenu la Pologne. Ils ont pû dans l'état de choses présantes usurper momentanément la confiance de ceux qui avoient à organiser le gouvernement actuel, mais ils ne saurroient m'en imposer, moins encore au public et à la nation, ce qu'ils sentent bien eux mêmes; d'ailleurs il n'y a pas de règle sans exception, et ce que je dis en général ne touche pas tous, il s'en faut beaucoup. —

On me reproche aussi de m'être brouillé avec Kosciuszko. Sa conduite avec l'Empereur n'ast-elle pas prouvé ce qu'il vaut? Ce de quoi on convient aujourdhui seulement, je l'ai vu dans le temp. Je pouvois l'aimer comme un brave homme, comme un vaillant soldat, mais je ne pouvois l'estimer comme chef, car il n'en avoit aucune qualité. — J'avois beau armer son foible caractère de force et de vigueur, il étoit trop moux pour garder longtemp une profonde impression, tout dernier sorti avoit raison, il succomba entierrement et fut pris par les *Czartoryiski* qui lui donnèrent pour mentor Niemcewicz dévoué à cette famille, qui d'un côté ménagoit la Russie, et bientôt lui envoya ses enfants pour la servir, et d'un autre côté servoit l'Autriche avec dévouement, il veilloit à l'inviolabilité du territoire des Galecies, que Kosciuszko respecta religieusement.

Je sais que plusieurs perssonnes cherchent à me donner des torts, qu'ils inventent des avantures sur mon compte, qui touttes ont des

commencements, des fins et un sens moral par dessus tout : sous prétexte de ne pas vouloir me faire du mal en les publiant, ils les communiquent en secret aux perssonnes marquantes, dans le double but, et de pouvoir me nuire dans leurs opinion, et gêner la possibilité de vérifier les faits. — Les perssonnes qui me veuillent du bien se taisent, me plaignent, me conssolent, quand à moi je les supplie de ne pas vouloir me deffendre; que je patiente et attens les événements, me réjouissant que l'Empereur est content de la conduite des Polonais en Espagne, que la guerre dans ce paÿs étant sur le point de finir il falloit espérer que l'Empereur tourneroit son attention vers l'Allemagne, et approcheroit ses opérations de nos côtés.

J'ai passé une partie de la nuit à Kalisz, d'abord pour prendre notte de tout l'entretien, et ensuite pour voir plusieurs perssonnes que j'ai trouvé réunis à un bal. Je continuai ensuite mon voyage comme c'y après.

Continuation.

Ayant quitté Kalisz pour aller à Cracovie, j'ai été complètement volé en routte, j'ai resté réelement, comme on dit, en chemise. — La police cherche, mais elle n'a encore rien trouvé. — Passant par *Czestochau* je me suis arrêté un instant pour assister à l'assemblée du tiers-état, *3* à *4.000* votans, de la classe la plus nombreuse et la plus utile dans l'Etat, se trouvoit légitimement réuni pour la premierre fois, et comme citoyents, pour goutter le premier bienfait de la nouvelle constitution, rien n'étoit si touchant que de les avoir vû pénétré de reconnoissance pour le créateur de ce nouvel ordre de choses.

L'effet de cette réunion pouvoit se comparer à quelqu'un qui, resté longtemp dans les ténèbres, seroit subitement frappé de tout l'éclat de la lumierre dont il avoit senti le bésoin, qu'il n'osoit demander, et qu'il obtint. J'ai passé cinq heures de temp au milieu d'eux, l'esprit le plus patriotique les animoit; cette assemblée, dont les neufs dixièmes ne savoient ni lire, ni écrire, montroit cependant dans leurs gros bon sens un jugement sain et une logique naturelle, qui aurroit embarassé plus d'un rhétoricien, intéressé à combattre leurs opinion. Il serroit trop long de tout raconter, mais je me sens obligé de citer quelques traits pour donner une idée de l'esprit qui aujourdhui anime la classe la plus nombreuse de la nation.

Le Président, après un discours préliminaire, ayant fait connaître, article par article, la marche qui étoit à obsserver dans le mode

d'élection, proposa pour candidat Monsieur le comte Miaczeski[1] qui, quoique noble mais ayant aussi des possessions territoires dans plusieurs petittes villes, s'étoient fait inscrire sur la liste des communes.

Le Président ayant demandé si l'assemblée étoit d'accord sur le choix de Mr le comte Miaczeski pour son réprésentant, beaucoup parurent donner leurs suffrages, mais le plus grand nombre garda le silence; à la seconde demande (qu'autrefois aux élections de nobles on répétoit jusqu'à trois), le Président s'étant apperçu qu'un bourgois paraissoit communiquer une sorte d'inquiétude à quelques uns de ses colègues qui l'entourroient, l'invita à prendre la parole, moins pour s'assurer de son sentiment que par dérision, et pour jouir de son ambaras, le bourgois sans se déconcerter s'addressa au Président en ces termes :

« Monsieur le Président! Vous venez de nous lire un article de « règlement dans lequel il est expressément dit qu'il falloit voter « par suffrage individuel; il n'y a aucun article du règlement qui « autorise à recquérir le sentiment de l'assemblée par des affirma- « tions ou des négations à hautte voix; quantité parmi nous, « que la timidité retient de prendre la voix en public, n'osent dire « *non* tandis qu'ils penssent *non, car qui se tait consent n'est pas* « *applicable en tout lieu et occasion.* Je vous demande donc insta- « ment de nous obliger à remplir strictement ce que prescrivent « les règlements et de nous en donner le premier l'exemple. —

Ce peu de mots ont fait sur l'assemblée l'effet de la fameuse motion motion [*sic*] de Mirabeau, lorsqu'on voulut dissoudre les Etats-Généraux. — Le Président se rendit à la demande du bourgois et comença par faire de grands éloges du comte qu'il avoit proposé pour candidat, que c'étoit un homme à grands moyents, de beaucoup de connoissance et qu'il étoit digne de la confiance de l'assemblée. Un autre bourgois enhardi à prendre la parole dit : « Nous « venons d'entendre de grands éloges du comte Miaczeski, je n'ai « pas l'intention de contredire à Mr le Président, mais nous autres « bourgois et paysants n'avons jamais rien eû de commun avec lui, « il étoit trop grand seigneur pour se familiariser avec nous, il a des « biens comme noble et comme bourgois, pourquoi ne va-t-il pas « délibérer parmi les nobles, avec lesquels il a passé sa vie, et qui « le connoissant peuvent seuls priser ses mérites. L'intention de la « constitution n'est pas d'envoyer à la Diette des nobles en habit « de bourgois, mais à faire aussi participer les comunes des pré-

[1] Mionczynski.

« rogatives civiques. — Cette Diète sera la premierre dans ce genre, « et pour ainsi dire un premier essai qui ferra conoître si notre « classe mérite les égards qu'on lui témoigne par la constitution. « — C'est dans notre classe qu'il faut que nous trouvions absolument « un homme digne du poste. J'invite mes compatriotes et collègues « à se joindre à mon avis pour que cette fois-cy un membre absolu- « ment de notre classe soit choisi pour notre représentant. — On a fini par élire un bourgois de Czestochau qui en remerciant l'assemblée lui dit entre autres paroles, celles remarquables : « Compatriotes! Jusqu'à ce moment notre patrie avoit essuyé une « longue séerie de malheurs, elle a même été entierrement anéanti, « la nation n'en étoit pas coupable; la seule classe des nobles gou- « vernoit la Pologne! La faute est à elle seule, sur elle seule doit « tomber le blâme. Aujourdhui que le grand Napoléon, par la « constitution, et le Code qu'il nous a donné, nous fait ressentir des « bienfaits de ses loix protectrices, devant lesquelles nous sommes « tous égaux, il serroit pour la premierre fois de la faute de la nation « entierre, il serroit particulièrement de notre faute à nous, si nous « n'employons tous les moyents inimaginables pour maintenir « l'indépendance de la Pologne, et plutôt périr avec elle que sur- « vivre à la honte de n'avoir pas sû la deffendre, ni la transmettre « à nos descendants telle que nous la recevons de la puissance « infinie de la Providance qui ne cesse de se servir du bras du « grand Napoléon pour châtier les aggresseurs et les persécuteurs « des nations tranquiles et confiantes comme nous l'étions.

« Vive l'Empereur Napoléon

« Vive le Roi de Saxe

« Vive la Constitution

« Vive le Code Napoléon. »

Ainsi finit la premierre assemblée du tiers-état du district de Czestochau.

Arrivé et départ de la Galecie.

Je passai la frontierre de la Galecie à *Pilica,* petitte ville ayant un commandant de place fixe. — J'arrivai le deux février à Cracovie, j'écrivis de suite au général prince de Hohenzzolern que volé en routte je ne pouvois me présenter à lui décement, n'ayant aucun habit militaire, que j'étois arrivé à Cracovie à la faveur d'une permission du ministre de la guerre du duché et d'un passeport du ministre de la police. —

Le prince de Hohenzzolern me répondit très obligeament, et

m'invita à diner pour le lendemain, on me fit à la hâte un habit militaire tel-quel le prince me présenta tous les généraux autrichiens qui se trouvoient à Cracovie et invités exprès à ce diner, à ce que dit le prince, pour avoir l'honneur de me les présenter, ce furent :

1° Le général de cavalerie Szpett sortant de l'ancien Royal Allemand, baron alsatien, bien nourri, ne sachant seulement pas combien il y avoit loin de Cracovie aux frontierres du duché.

2° Le général Schultz commandant la place de Cracovie, attaché autrefois au prince de Cobourg, par qui il fut poussé dans le militaire, pour avoir épousé une de ses maîtresses, française de nation, femme d'esprit, attaché à l'Autriche. C'est elle qui dirige les actions de son mari, elle est son secrétaire et son conseiller.

3° Enfin le général Sivalart d'Happancourt, jeune homme très délié, grand obsservateur et l'âme de tous les conseils, — naguerres colonel d'un régiment de cavalerie, et sortant de l'état-major de l'archiduc Charle, par lui envoyé à Cracovie, son homme de confiance, et vraiment, après le général de Bellegarde, la meilleure tête militaire de la Galecie.

Le prince de Hohenzzolern étant le plus ancien général après Monsieur de Bellegarde, le remplace en son abssence, mais commande ensuite diréctement les trouppes de la nouvelle Galecies. — Le prince de Hohenzzolern est l'âme damné du prince Ferdynand, qui veut la guerre. — L'archiduc Charle ne veut pas paroître la craindre, mais manifeste hautement de la répugnance à la faire et cela seul peut-être que parce que l'autre la désire. — Les opinions politiques et militaires paroissent en ce moment partagés entre ces deux princes. L'Empereur a une entierre confiance dans l'archiduc Charle. — L'Impératrice soutient son frère Ferdynand. — Dans tous les coins de la monarchie autrichienne, dans touttes les armées et même jusque dans chaque corps, chacun de[s] deux cherche à se faire des amis, ou placer des créatures.

Le Gal Bellegarde penche pour l'archiduc Charle, mais en fin Piémontais sait masquer son jeu, étant souvent obligé de s'abssenter, on envoya auprès du général de Hohenzzolern qui est décidé Ferdynandiste, Monsieur de Sivalart dévoué à l'archiduc Charle. — Le civil est plus porté pour ce dernier, aussi tous les chefs d'administration civile et politique consultent et se conssultent avec *Sivalart*, ce qui fâche, inquiète et ennuye furieusement le prince Hohenzzolern, il en souffre et ne sait guerre cacher sa douleur, — étant d'un caractère extrêmement vif, emporté, susceptible, et grand bavard.

Le général *Sivalart* étant trop réservé par caractère et par

réflexion, les généraux Schultz et Szpett, trop ignorants, je me suis particulièrement attaché au prince de Hohenzzolern. — Le lendemain de son diner il vint me rendre visite et comença lui-même à parler d'affaires. Il sembloit plaindre les Polonois qui en plus grande partie alloient périr en Espagne; il toucha ensuite touttes les matierres possibles, et celles intéressantes qu'il oublioit, je les lui suggérois; je l'ai beaucoup fréquenté et voilà le résultat de tous les entretiens que j'ai eû avec lui courant mon séjour à Cracovie; je prenois notte de tout et d'autant plus empressé à tout marquer, que ce général parloit absolument dans l'esprit du parti Ferdinantiste, aimé par ce prince et ayant une grande correspondance et très suivie avec lui. — De retour chez moi après chaque entretien je nottois la converssation en bloque, j'ai préféré, pour la présenter, arranger mon rapport, non par entretien mais par ordre de matierre. C'est pourquoi j'ai extrai de chaque entretien ce qui avoit respectivement rapport à chaque paÿs.

Sur la Russie.

La France peut compter sur l'Empereur Alexandre mais nullement sur la nation russe; si aujourdhui la France commençoit la guerre avec nous, qui est celui qui ne voit que de ses résultats dépend l'équilibre général! Aurrions nous dans cette guerre du bonheur contre vous, quelques petits princes d'Allemagne seroient peut-être châtiés, d'autres peut être humiliés, pour avoir trop levés leurs tête, mais l'Europe, et par consséquent le reste du globe, auquel l'Europe donne l'impulsion, restroit sur les mêmes fondements, et dans ce même système sur lesquels une longue suite de siècles l'ont affermi. — Succombrions nous? La France deviendroit l'arbitre du monde entier : que pourroit alors la Russie seule! Qu'a-t-elle pu faire dans sa dernierre campagne et avec les plus grands efforts, à peine ast-elle mis 150.000 hommes contre le France et 60.000 hommes contre la Russie [*sic*]. — Il n'y a pas un seul Russe qui ne convienne que la guerre de la Russie avec la Suède est plus dispendieuse en hommes et en argent, que ne vaut une mauvaise province, à la conquette de laquelle la France a su tourner l'attention de la Russie, et à la deffensse de laquelle vous avez occupé toutte la puissance suédoise avec un jeune roi entreprenant, et qui sans cela vous aurroit donné des embarras sur le continent européen. — La guerre de la Russie avec l'Angleterre est impolitique. — La Russie ne peut exister sans commerce, elle ne peut en avoir de lucratif qu'avec l'Angleterre. — Quel est le Russe

qui ne convient pas que l'année d'après la chute de l'Autriche, la France ne dicte les loix à l'Europe, et que la Russie ne devienne puissance de second ordre et sous l'influence de la France! Aussi soyez sûr que là où les alliances ne reposent pas sur les intérêts, communs et réciproques, des nations, mais où au contraire elles leurs sont à charge, il n'est pas prudent de la part des princes de pousser les choses à l'extrêmité et attacher une espèce de point d'honneur à tenir à des paroles données en matierres politiques, où l'intérêt des peuples seul doit l'emporter. — On ne peut ni ne doit sacrifier le bonheur de tous à l'importance chevaleresque que voudroit à ces paroles d'honneur y attacher un seul. — Et cependant la France compte beaucoup sur la parole d'Alexandre — on voit cela évidament.

Il y a à craindre que l'Empereur Alexandre ne regrette un jour d'y avoir songé trop tard. Nous l'aimons tous, nous le chérissons, c'est un digne homme, mais il règne sur une nation à demi barbare, qui a des volontées décidées, et l'exemple de son père nous fait souvent frémir, car notre Empereur aime beaucoup l'Empereur Alexandre, et le plaint souvent. — Si jamais il lui arrivoit un malheur, les Russes avec raison s'attendroient à quelques conséquences funestes pour eux, car sans doutte la France voudroit venger son fidel allié, aussi soyez sûr que la Russie ferroit des efforts nationaux dont l'étendue n'est pas à calculer! Quarante millions en grand mouvement national! et en pareil position de la Russie vis-à-vis de la France soyez certain que la Suède et la Turquie s'uniroient aux Russes et fairoient cause comune contre le colosse formidable qui depuis six ans menace de tout écraser. Quand à ce qu'on s'imagine que si nous avions la guerre avec la France, les Russes nous la déclarreroient, l'on se trompe bien fort. — Ils n'ont pas encore fait la paix avec la Turquie, qui l'a fait avec l'Angleterre qui sera toujours la fidèle allié de toutte puissance en guerre avec la France, avec 60.000 hommes de bonne infanterie autrichienne, et un bon train d'artilerie à qui une armée turque et surtout leurs fameuse cavalerie se réuniroit on extermineroit tous les Russes qui vont en Moldavie, on porteroit la guerre dans le sein de l'empire moscovite. — Une flotte anglo-turque se rendroit maîtresse de la mer Noire et d'Azof et de tous les établissements russes dans ses contrées là. — Croyez vous qu'il faudroit se donner beaucoup de peine pour inspirer aux Tartares l'envie de secouer le joug et à la Persse l'envie de reprendre les provinces que les Russes lui ont envahis?

30.000 Autrichiens avec une bonne position sur le *Bug,* ou sur

le *Niester* couvriroient la Galecie contre la Russie, que l'Autriche ne peut nullement craindre, tandisque la Russie a tout à craindre de l'Autriche depuis que la Turquie a fait le paix avec l'Angleterre. — Enfin les trouppes russes ont de trop mauvais officiers et généraux pour pouvoir lutter de savoir avec les nôtres.

Sur la Prusse.

La Prusse ne peut avoir aujourdhui guerre audelà de 50.000 hommes sous les armes, mais il est sûr qu'en cas d'événement, elle pourroit en avoir audelà de 100.000 hommes, et cela au bout de 15 jours; dans la malheureuse guerre de *1806,* son armée a été dissperssé, mais non détruite. — Tous les soldats sont rentrés dans leurs foyers, aujourdhui avec un appel qui les oblige de rejoindre leurs corps, vous verriez chez eux, si je ne me trompe, des soldats sortir de *sous terre.*

La Prusse paroît s'être un peu compromise avec la France, l'affaire de Mr Stein en est une preuve, et le voyage du Roi à Petersbourg une consséquence. — A la moindre reprise des hostilitées sur le continent, on ne sais trop ce que les intérêts de la Prusse lui commanderoient. — Mais ce de quoi on peut être assuré, c'est qu'elle ne serroit pas contre l'Autriche, et de plus qui sait ce que le patriotisme n'inspireroit pas aux Prussiens. — Ils sont dans une position où un *faut calcul* politique pourroit les perdre entierrement, mais aussi un *bon* les sauver à jamais. — Il leurs faut saisir l'àpropos, mais non rester les bras croisés.

La Silésie qui avoit été dégarni ne l'est plus maintenant, ils n'y sont plus en l'air.

En 1807 ils y avoient des forterresses sans trouppes ou des garnisons sans généraux d'élite.

L'expérience faisant connoître les fautes passées nous ont servi de leçons, ainsi qu'à eux. — Pour aprésant ils sont à même de connoître la capacité de tous leurs généraux, ils ne donneroient aujourdhui la confiance qu'à ceux qui l'ont su mériter dans la dernierre guerre et qui se sont montré dignes de la posséder, et est-ce que la France compte pour rien le mécontentement du peuple, à la suite de mauvais traitements qu'ils ont essuyé de la part des Français!

Sur la Galecie.

Le prince me demanda un jour si j'avais lû dans la Gazette de Hambourg un infâme article d'*Ulm* par lequel on cherche à fomenter les habitants des deux Galecies contre leurs souverain

légitime, eux qui ont donné tant de preuves de fidélité à notre Empereur. — Tous ces gazetiers font naître des idées que les peuples n'ont jamais eû, c'est même faire tort au caractère des Polonais que les supposer pęu fidels aux engagements qu'ils ont contracté chez nous soit comme sujet de notre Empereur, soit comme militaires, quand une fois on leurs confie des armes et la deffensse de nos intérêts! D'ailleurs nous comptons beaucoup sur les seigneurs, et plus encore sur les paysants qui sont chez nous mieux traités que dans le duché de Varsovie. Quand ce qui touche une certaine classe d'êtres qui en tout temp et partout désirent des changements, nous les méprisons. — Ils ne peuvent être nombreux et manqueront de courrage. — Quand aux soldats polonais que déjà nous avons une fois dans les rangs, nous sommes assurés d'eux! car il faut au moins nous supposer assez politique, pour si en cas contraire il pouvoit y avoir des dangers, que nous saurrions mêler, ou distribuer les corps, où il y a le plus de Polonais, parmi les régiments d'autres nations. — Mais je ne crois jamais en venir jusqu'à là.

Ce prince trouvoit que la Galecie étoit plus facile à deffendre qu'à attaquer, ayant d'excelentes positions de *rivierres* et de *montagnes,* et enfin une communication bien établi avec la Hongrie.

Que l'Autriche sent l'utilité de posséder la Galecie, et que l'Empereur tient beaucoup à la consserver, qu'elle lui fournit des bons et braves soldats, et tant qu'il en faut — qu'elle a quantité des chevaux, de bœufs, et immenssément de bled, et pardessus tout une mine de sel, si riche, qu'elle équivaut à une mine d'argent. En un mot, que c'est un paÿs qu'on deffendroit à outrance.

Sur le duché de Varsovie.

Votre duché de Varsovie est bien malheureux, me disoit le prince! Il n'a pas de commerce, on y lève de grands impôts, on enlève aux habitants quantité de denrées et de fourrages immensses; on veut vous obliger de rendre tout d'un coup les sommes que vous devez aux caisses prussiennes, on mène vos hommes en Espagne qui est la guerre la plus désastreuse.

Vous devez bien aimer l'Empereur Napoléon pour faire gaïement autant de sacrifice pour lui, et souffrir avec tant de patience! Beaucoup de vos régiments manquent d'armes, et d'où en prendrez-vous? Vos fortifications vous coùtent un argent immensse, et au dixième coup de canon tout s'ébouleroit, ce n'est que du sable! Vous avez formé des lignes, et des camps retranchés si étendues

qu'il faudroit au moins 50.000 hommes pour les deffendre! et d'ailleurs avant que vous ayez achevé tous vos ouvrages et avant que vous les ayez armé et approvisioné, il faudrat attendre des années — et alors tout serra fini et décidé, et nous ou entérés, ou une fois déjà tranquils, car dans l'état où sont les choses aprésant, cela ne peut rester longtemp; le monde entier a la fièvre, on ne sait que faire, on ne peut compter sur rien. Les trouppes de votre duché vont encore assez bien, on voit que les Français s'en mêlent! Il n'en est pas autant de votre civil, c'est tout des gens nouveaux : tels que j'ai eu occasion de connoître et d'avoir vû dansser ici, et qu'avec surprise quelques mois plutard j'ai appris avec surprise [*sic*] vraiment qu'ils étoient nommés, les uns, conseillers de gouvernement, les autres, ministres.

Nous ne sommes pas si heureux en Autriche et je ne sais si la science administrative est infuse! La cour, et son train, et une immensse liste civil, doit vous coûter prodigieusement. Eh mon Dieu, à quoi bon tout cela. — Si aujourdhui l'Angleterre vouloit conssentir à la paix, et si elle vouloit rendre à la France quelque île comme *Malthe,* à condition qu'on vous cédât à qui que ce soit, vous verriez votre duché sacrifié en une minute; voyez quel est votre existance! Si la Russie désiroit ardement de vous avoir, on ne balanceroit pas une seconde à vous rendre à elle, ceci peut-être vous attend!

D'ailleurs votre existance seule prouve votre faiblesse, car si vous pouviez être un jour à craindre, vous n'aurriez pas pu exister ou on ne vous laisseroit pas exister aujourdhui.

Croyez vous que la Russie vous aime? Croyez vous que la Prusse peut vous voir de sangfroid? et quelle ne sera pas bien aise de vous donner un bon coup de patte, à la premierre occasion? La France connoît votre foible, elle sait flatter votre amour propre national, vous enlève vos hommes, vos chevaux et votre argent, et si la politique ordonnera à faire quelques sacrifices, vous y passerez comme ont passé tant d'autres, et l'on vous regrettera moins, ayant déjà tiré de vous tout le parti possible.

Vous ne pouvez ne pas convenir que vous avez encore à courrir des chances, vos habitants ne peuvent être rassuré et tranquils — tandis que les Polonais des deux Galecies peuvent jouir d'une parfaite tranquilité, leurs sort est décidé et lié étroitement aux intérêts d'une monarchie la plus puissante en Europe, après la France. Nos Polonais de la Galecie sont riches, heureux, protégés par notre souverain, qui dans ce moment encore vient de les élever à plusieurs dignitées, et a distribué à d'autres des nom-

breuses décorations. C'est pourquoi quand je pensse combien le sort des Polonais sous notre gouvernement est plus heureux que celui de tous les autres Polonais, comment peut-on supposer un instant qu'ils voulusse désirer quelque changement.

Plus encore, si le besoin forçoit à mettre plus de trouppes en Galecie, nous en ferrions de nos trouppes, auxquelles les habitants sont faits — tandis que chez vous, on vous enverroit des alliés, qui souvent désolent le pays, et chagrinent l'habitant, plus que l'ennemi même. Voilà où vous en êtes, avec vos régénérateurs et vos protecteurs.

Sur l'Allemagne.

On se trompe beaucoup, disoit-il, si l'on croit que depuis que notre Empereur ne prend plus le titre d'Empereur d'Allemagne, il y a perdu son influence prépondérante. Il n'y a pas de plus petitte ville d'Allemagne, où en toutte occasion, directement ou indirectement, l'on ne s'empresse à prouver à la maison d'Autriche combien on cherche à s'y prêter à tout ce qui paroîtroit être util à la politique de l'Autriche. — Les gazettes allemandes que les Français font remplir d'articles qu'ils dictent et même vos journaux français prouvent par leurs écrits, que vous n'êtes pas rassurés sur l'esprit qui anime tous les Allemands, je ne sais pourquoi on a l'air de s'en étonner. — L'Allemagne étoit le pays le plus heureux avant de connoître les Français. L'Allemagne est le pays le plus malheureux depuis que vous y ête. Mais, comme on dit, qu'il n'est point de mal dont il n'en résulte un bien, j'y apperçois celui, disoit-il, que tous les Allemands vont être pénétré du même esprit national : dans les grands maux on oublie les petittes soufrances; quand tout le corps politique est menacé, les petittes jalousies de pays à pays tombent, et tout le monde se trouve du même avis. — C'est ainsi que la haine des Prussiens avec les Autrichiens, ainsi que celle des autres petits pays limitrophes, a cessé aujourdhui. Tous les Allemands, et de tous pays, ont maintenant une seule et même opinion. Les opinions réligieuses ont même fait place à l'esprit national, qui n'est pas pour les Français. — Pouvez-vous compter en cas de guerre sur touttes ces petittes souverainetées que vous avez créé en Allemagne? Non! et vous verrez qu'elles occuperont plus de monde de vos trouppes pour les garder qu'elle ne vous en fournissent pour les porter sur d'autres point. Il faut du temp pour affermir un gouvernement quelconque, il ne suffit pas de l'avoir organisé, titré, et lui avoir marqué des limites.

Vous possédez depuis longtemp l'Alsace et la Lorraine, aujour-

dhuï encore on y met une différence entre ceux de ces provinces et les Français. — Croyez-vous qu'un homme des Pays-Bas ne préfèrera encore de s'appeler Belge, au lieu de Français? —

L'Empereur d'Autriche aime trop ses peuples et ceux de l'Allemagne en général pour désirer la guerre, mais ses forces d'aujourdhui lui assurent sa puissance intacte, nous ni serrons jamais les aggreseurs, mais nous sommes en même de repousser toutte aggression. Il se pourroit pourtant qu'en cas de guerre qui éclateroit en Allemagne, on apperçût quelques troubles parmi ses peuples, purement par esprit de germanisme. Si cela étoit, cela fâcheroit bien notre Empereur qui n'en serroit pas le provocateur, comme beaucoup le pensseroient, car son caractère est trop franc et trop loyal. Mais pourquoi devroit-on s'étonner d'une levée de bouclier dans une nation que depuis plusieurs années on cherche à appauvrir et avilir?

Une grande partie de l'Italie avoit été organisé à la française depuis 1796. L'opinion de ce temp flattoit les peuples, et pourtant lorsqu'en 1799, la guerre éclata entre nous et la France, toutte l'Italie fut en armes et en inssurection, et notre Empereur bien sûr ne l'avoit pas provoqué.

Croyez vous que nous craignons les trouppes de la Confédération du Rhyn, croyez vous (qu'excepté celle de Saxe et de Bavierre), elles vous serviront mieux que n'ont servi en 1799 et contre nous les trouppes piémontaises, suisses et italiennes?

Croyez vous qu'il nous en coûtroit beaucoup pour tomber comme la foudre sur la Saxe et la Bavierre, et désarmer touttes ses trouppes, avant que les Français n'arrivent à leurs sécours?

Vous vous mocquez de nos recrûes, mais tous vos régiments en Allemagne sont pour la plupart composé de recrûes!

Vous pouvez avoir 100.000 hommes en Allemagne et 60.000 hommes en Italie, disponibles. — Les Bavarois deffendront le Tyrol avec quelques unes de vos trouppes. — J'espère que nous n'avons pas de quoi trembler! Mais connoissez vous l'excès de l'attachement des Tyroliens pour l'Autriche?

Vos gazettes ne cessent de nous reprocher l'affaire d'*Ulm*, ne pourroit-on pas en faire un pendant de celle du général Dupont en Espagne? Tout dans ce monde a un période!

Nous avons payé cher notre école, mais nous sommes plus savant, et mieux organisé. Ainsi et Pierre le Grand avoit commencé à apprendre la guerre à ses dépens et l'écolier de *Narwa* a été maître parfait à *Pultawa*. Nous avons adopté tout ce que nous avons trouvé de bon dans l'organisation de vos armées et de vos

corps. — nous nous sommes de beaucoup allégé dans notre attirail de campagne, nous saurrions aussi faire aujourdhui la guerre sans magasins et au dépens de l'habitant! Nous avons des généraux expérimentés et plusieurs princes du sang braves, instruits et dévoués à l'honneur du thrône. — Ils ont la confiance de l'armée et de la nation.

Nous avons maintenant 350.000 hommes sous les armes en trouppes de ligne, au bout de quinze jours cent mille hommes peuvent la renforcer et au bout d'un mois, six semaines, notre armée peut être forte (au moyen sixièmes bataillons) de 600.000 hommes en trouppe organisé, et sans compter les trouppes insurectionelles.

Et bien c'est avec des forces aussi puissantes que celles que je viens de vous exposer, dit-il, que notre cour ne demande que paix et tranquilité. Le système de l'Autriche est la paix.

Hors la dernierre guerre contre les Turcs, depuis des siècles, nous n'avons jamais déclaré la guerre à perssonne, nous nous sommes deffendùs, ou provoqués nous avons cherché à prévenir l'ennemi, avant qu'il ait été à même de réunir tous ses moyents d'offensse. Nous aimons notre souverain, l'Impératrice est l'idole de la nation, on la dit plus capable que Marie-Thérèse. Il n'y a pas un seul Autrichien, un seul habitant de Vienne qui ne répande pour elle jusqu'à la dernierre goutte de son sang.

Nous ne manquons ni de canons, ni d'armes, ni de munitions, ni de magasins remplis d'approvisionement de toutte espèce; nous ne voulons rien acquérir, nous avons assez de ce que nous possédons, mais cette fois-cy nous ne perderons rien et saurrons deffendre ce qui est si bon à garder!

Les peuples de la Bohême et de la Moravie sont autant attaché que les Viennois même!

Les Hongrois sont prêts à faire tous les sacrifices possibles.

On veut nous inspirer des craintes sur les peuples des deux Galecies, c'est bon pour des articles de gazettes! mais nous qui sommes sur les lieux, qui connoissons les hommes nous reposons tranquilement, et si jamais ces peuples vouloient faire quelques sottises, on leurs fairoit bien repentir d'y avoir songé, dans un pays de chaumierre, c'est bien vite fait, il n'y a qu'à mettre le feu au quatre coins d'une province, et elle est en cendres.

Déjà on commence à faire courrir des bruits extrêmement absurdes, comme si l'Empereur Napoléon voulut proposer à l'Autriche quelques échanges pour *Triest, Fiume,* afin de nous enlever les seuls ports maritimes que nous avons, tandis que la France prétexte que c'est pour établir des communications par terre avec la Dal-

matie. — D'autres prétendent qu'on désire arrondir votre duché, lui donner d'un côté la Vistule pour frontierre, et de l'autre on veut avoir quelques cercles entre la Vistule et le Bug, et le cercle de Bukowina pour les Russes. — Voilà tout ce qu'on nous débite, mais comme il n'y a aucune compenssation à faire, cela paroît être dénué de fondement! A moins qu'on ne veuille partager la Turquie, mais vous savez que leurs déserts ne valent pas le pays qu'on désireroit nous enlever; et puis si nous perdons *Triest* et *Fiume,* adieu notre commerce! C'est alors qu'on pourroit dire que nous sommes à la discrétion de la France.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Autographe.

85. — RAPPORT DU MAJOR GÉNÉRAL [BERTHIER] A L'EMPEREUR ET ROI

[Extrait.]

Paris, le 5 mars 1809.

Sire,

J'ai écrit officiellement à M. Otto, et particulièrement au Roi, pour faire connaître la composition de l'armée bavaroise; conformément au réglement militaire que vous avez arrêté pour l'armée de la Confédération du Rhin. J'ai demandé les états de situation; j'ai dit que Votre Majesté désirait qu'au 20 mars, une division fut réunie à Munich, une à Straubing, et une à Landshut. Je demande à Votre Majesté si son intention est que j'écrive de même à ses ministres près le roi de Saxe[1], le roi de Westphalie[2], et près le grand-duc de Wurtzbourg[3] en demandant :

1° Que l'armée de Saxe soit

Oui, vous direz que j'ordonne au prince de Ponte Corvo de se rendre à Dresde, pour en prendre le commandement : donnez à cet effet cet ordre. Faites moi connaître quand les régimens de la division Dupas seront rendus à Hanovre.

[1] Jean-François, Bon de Bourgoing.
[2] Charles-Frédéric, Cte Reinhard.
[3] Yves-Louis-Joseph Hirsinger.

formée et réunie, au 20 mars, aux environs de Dresde, en deux divisions;	
2° Que l'armée de Pologne, formant trois divisions, soit rassemblée et réunie le 20 mars, la gauche à Varsovie et la droite à Cracovie;	Qu'elle se réunisse à Varsovie, et couvre par sa cavalerie légère, la Galicie, et menace Cracovie.
3° Que l'armée de Westphalie, soit réunie le 20 mars sur Magdebourg.	
Votre Majesté ne m'ayant pas parlé de l'armée de Westphalie je la prie de m'indiquer où elle doit se réunir.	Demander au roi son état de situation, et ce qu'il pourra réunir à la fin de mars et à la fin d'avril.

. . . .

Le vice-connétable major-général
ALEXANDRE.

Général Pelet, *Mémoires sur la guerre de* 1809 *en Allemagne*, t. I[er], p. 361-365. Éd. in-8°.

---

86. — NAPOLÉON A FRÉDÉRIC-AUGUSTE
ROI DE SAXE, A DRESDE

Paris, 6 mars 1809.

J'envoie à Votre Majesté, mais pour elle seule, la conversation qui vient d'avoir lieu entre M. de Champagny et M. de Metternich, qui lui fera connaître l'état des choses. Cette déclaration a été suivie d'effets; car, depuis, il m'est revenu tous les jours de Trieste, de Munich, de Dresde, de Vienne et de différents points de l'Autriche, que tout est sur pied. Je me suis donc décidé à faire un appel aux troupes de la Confédération. J'ai dû faire lever mes cantonnements de la Saône, du Rhône et de la Meurthe, et faire passer le Rhin à des troupes que j'avais destinées aux camps de Boulogne et de Toulon, et que les mouvements hostiles de l'Autriche m'avaient fait arrêter au milieu de la France. J'ai ordonné au prince de Ponte-Corvo de se rendre à Dresde, pour prendre le commandement d'un corps d'armée dont le contingent de Votre Majesté fait partie. Ainsi, au 20 mars, quand Votre Majesté recevra cette lettre, j'aurai des armées à Ulm, à Bamberg, à Augsburg et

sur tous les points de la Confédération, pour en protéger le territoire. L'Empereur de Russie est aussi étonné que moi de l'esprit de vertige qui s'est emparé des Autrichiens. Ses troupes doivent s'être approchées des frontières de la Hongrie.

Votre Majesté donnera sans doute le commandement des troupes polonaises au prince Poniatowski; en attendant que les affaires se décident, il faut qu'elles menacent la Galicie; ce qui obligera les Autrichiens à y tenir des forces considérables. Les postes de cavalerie polonaise doivent s'avancer le plus possible vis-à-vis Cracovie, sans quitter cependant le territoire du duché. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que Votre Majesté en retire tous les Saxons qui s'y trouvent pour les réunir à Dresde, en laissant à Danzig ce qui s'y trouve, et les garnisons des places de l'Oder. Encore Votre Majesté pourrait-elle retirer de Danzig son beau régiment de cuirassiers, et, par ce moyen, tâcher de compléter une trentaine de mille hommes, à Dresde, des troupes de Votre Majesté, qui mettent son pays à l'abri de toute incursion.

Ces préparatifs vont tous nous ruiner. L'Autriche est en train de se ruiner depuis longtemps. Tout ceci amènera-t-il la guerre? C'est ce qui est encore douteux. Quant à moi, je n'ai point envie d'attaquer, car je n'ai pas l'habitude de me battre sans raison. J'attendrai que le mystère de la conduite de l'Autriche soit expliqué, et qu'on voie l'issue que tout ceci doit avoir.

D'après la minute. Archives de l'Empire.

Correspondance de Napoléon Ier..., n° 14864, t. XVIII, pp. 318-319.

---

87. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 6 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

La dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser en date du 22 février m'est parvenue hier à midi, et son duplicata aujourd'hui à 11 heures du matin.

Conformément aux ordres qu'elle m'a donnés le corps de troupes saxonnes destiné pour la Poméranie suédoise s'est mis en marche aujourd'hui au point du jour.

Il est composé

Du régiment de Burgsdorff en entier, fort de	1.038	hommes.
De 2 ces du bataillon de grenadiers de Lindenau	248	—
TOTAL	1.286	hommes.

Ces troupes ne feront aucun séjour. Elles arriveront : le 6 mars à Blonie; le 7, à Sochaczew; le 8, à Lowicz; le 9, à Piontek; le 10, à Lenczyca; le 11, à Unieiow; le 12, à Kozminek; le 13, à Kalisch; le 14, à Raschkow; le 15, à Kobyline; le 16, à Kroeben; le 17, à Lissa; le 18, à Fraustadt; le 19, à Glogau.

Elles sont devancées par un officier qui a ordre de préparer partout les vivres et fourages.

J'ai fait passer sur le champ cet itinéraire à M. le général de division Saint-Hilaire.

Le 2[d] bataillon du 6[e] régiment destiné à remplacer à Thorn le bataillon saxon partira de Sierock demain 7.

Il arrivera le 8, à Wyszogrod; le 9, à Plock; le 10, à Dobrzyn; le 11, à Kikol et Wola; le 12, à Thorn.

Je ne manquerai pas de prendre toutes les mesures qui seront en mon pouvoir pour assurer la solde des troupes polonaises auxquelles Votre Excellence vient de donner une destination hors du païs. Si cependant, malgré les précautions dont je ferai usage, il arrivait à cet égard quelque retard, je la prie de ne l'attribuer qu'au manque de fonds, qui fait que quelquefois les caisses départementales, sur lesquelles on assigne ces païemens, ne se trouvent pas en mesure de les effectuer d'abord.

J'ai l'honneur d'adresser ci-joint à Votre Excellence, avec la situation des troupes sous mes ordres, des renseignemens que le patriotisme d'un citoïen de la Gallicie nous fait a parvenir. Sans en garantir la certitude, j'ai cru ne devoir point négliger cette occasion de la mettre à même de comparer ces données à celles qu'elle peut avoir d'ailleurs.

Veuillés bien, Monseigneur, agréer l'expression sincère de mon inviolable dévouement.

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince Poniatowski.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

---

88. — WESSENBERG A PH. STADION

Berlin, 8 mars 1809

Vous voyez, mon respectable chef, que c'est la mer à boire que d'avoir des affaires à traiter dans ce pays-ci. Il faut cependant

convenir que le roi est seul cause de tous les revers que ce pays peut encore essuyer. Ses sœurs, que je vois habituellement, m'en font un tableau qui ne laisse plus de doute sur son incapacité totale. S'il avait cette âme altière, qu'a la princesse de Hesse ou la princesse Guillaume, il jouerait encore un grand rôle, car jamais souverain n'a eû un peuple aussi décidé de risquer tout pour regagner sa liberté et son indépendance du joug étranger. Vû la désorganisation totale de ce royaume il est ettonant qu'une révolution n'ait pas encore éclatée — mais elle éclatera, si la guerre ne la prévient pas.

On est ici toujours dans les angoisses que les hostilités ne commenceront pas chez nous. — Le prémier coup de canon sera le signal d'une alégresse générale. Je vous conjure de m'envoyer un nombre assez considérable de toutes nos proclamations, bulletins etc., ce sont les meilleures armes pour triompher de l'opinion publique. On attend partout avec la plus vive impatience le manifeste qui servira d'exorde à notre campagne, je ne puis douter de son effet, s'il ressemble à la déclaration du 3 septembre 1806, — des proclamations courtes et simples, adressées aux différens peuples de l'Allemagne, où on leur dirait en quelques lignes ce qu'on vient faire chez eux, seront encore plus utiles — car les longs manifestes ne sont point lus dans les campagnes.

Je suis impatient d'apprendre le résultat de la mission du prince Schwarzenberg; comme il n'a eû sa prémière audience que le 12 février, je suppose que vous n'aurez reçu son premier courrier que les premiers jours du mois courant. Je vous supplie de ne pas me laisser longtems dans l'ignorance à ce sujet.

N'ayant plus personne que je puisse expédier en courrier, je dois redoubler d'instances pour qu'on attache un courier à ma légation, et je vous prie de m'en expédier un quelconque d'abord après l'arrivée de Bombelles, afin que je sois à même de vous transmettre sans délai les éxplications qui m'arriveront de Königsberg. Je vous prie de même de me renvoyer aussitôt que possible le comte Bombelles avec les instructions que vous jugerez à propos de me donner, car il m'est indispensable.

Bombelles réitérera sa demande de m'être attaché en qualité de sécrétaire de légation. Vous m'obligerez infiniment et le rendrez heureux si vous pouvez lui accorder sa demande. Il n'écrit pas à la vérité une belle main, mais il est très intelligent et très docile. Hruby n'a pas encore donné signé de vie depuis mon arrivée ici. Vous me feriez par conséquent plaisir en me communiquant ses

derniers rapports, — c'est à dire ceux qu'il vous a adressés depuis le rétour du roi.

Adieu, mon cher protecteur, ne vous lassez pas de mon importunité, le zêle pour le service et mon attachement pour vous doivent me servir d'excuses.

WESSENBERG.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Berichte. 1809. Fasz. 87. — Autographe.

---

89. — PH. STADION A WESSENBERG

Vienne, 8 mars 1809.

Un courier prussien, envoyé de Königsberg à Vienne par la Silésie, m'a porté il y a quelques jours la dépêche de M. de Hruby du 21 février, dont sans doute vous aurez pris connaissance à votre arrivée, et je n'ai pas tardé de soumettre à l'Empereur le compte que ce chargé d'affaires y rend d'une communication officielle dont Monsieur le comte de Golz s'est acquitté envers lui par ordre du Roi.

Je ne dois pas vous cacher, M. le Baron, que S. M. n'a pû s'empêcher d'un mouvement de surprise en lisant ces dernières déclarations de la cour de Königsberg. Elles offrent un contraste marquant avec les premières ouvertures de ce cabinet, qui semblaient avoir d'autant plus de valeur, qu'elles n'avaient été aucunement provoquées, qu'elles nous donnaient pour ainsi dire le secret du Roi comme gage de la sincérité et de la fermeté de ses sentimens, et qu'elles ont été confirmées depuis par l'envoi de M. le major comte de Golz et par les communications dont il avait été chargé. Nous ne pouvons nous expliquer la conduite actuelle de S. M. Prussienne que par l'effet qu'auront fait sur lui les conversations décourageantes de l'Empereur Alexandre, et par l'opinion que le Roi a sans doute emportée avec lui de St. Pétersbourg, qu'il n'y a non seulement aucun secours à attendre de ce côté-là, mais que même il y aurait à craindre que la Russie se déclarerait dans un sens absolument contraire à nos vues et à notre marche politique. On pourrait peut-être élever la question si la certitude d'être abandonné par la Russie n'aurait pas dû lier au contraire de plus près le Roi au systême de la cour de Vienne, mais il paraît en général que c'est moins le raisonnement qu'une impression de crainte qui

a produit le changement actuel dans le langage de la cour prussienne.

Les premiers rapports que nous avons reçus de M. le prince de Schwarzenberg ne nous donnent pas de vives appréhensions sur le parti que la Russie pourrait prendre dans les complications politiques actuelles. Le prince a non seulement été bien reçu par l'empereur Alexandre, mais ce souverain lui a donné occasion de s'expliquer envers lui assez complètement sur nos vues et sur nos moyens. Si notre ambassadeur n'est pas parvenu à faire changer d'opinion à S. M. I. de Russie, et à lui inspirer une véritable confiance dans les résultats probables de notre marche actuelle, il nous paraît cependant que les explications qu'il a été dans le cas de fournir à la cour de St. Pétersbourg n'ont pas été sans effet, et que c'est plutôt l'embarras de la lettre des engagemens que l'empereur Alexandre a pris vis-à-vis de l'empereur Napoléon, que la conviction de ce souverain, qui lui rend sa position envers l'Autriche difficile ou douteuse. Les mouvemens militaires des Français en Allemagne, les rassemblemens des troupes des princes confédérés du Rhin, tous les moyens que la cour de France employe dans ce moment pour organiser promptement une offensive vigoureuse contre l'Autriche, nous ont fourni depuis des argumens pour démontrer à la cour de Russie que c'est nous qui sommes ménacés d'une agression qui dans peu deviendrait trop bien préparée pour qu'en tardant, ou en voulant attendre les hazards des événemens, nous ne perdions la seule époque où nous pourrions lui opposer une résistance suffisante. Tout le contenu des premières dépêches de M. le prince de Schwarzenberg nous fait espérer que le cabinet russe ne se refusera pas absolument à ces argumens, et que si nous ne pouvons effectivement pas compter sur le secours de la Russie dans la lutte qui se présente, nous pourrons du moins nous flatter de ne pas la voir y prendre une part véritablement active pour la France.

Mais quelles que puissent être les notions que nous recevrons par les dépêches subséquentes de notre ambassadeur à St. Pétersbourg, notre marche politique et militaire est dans ce moment positivement tracée par les mouvemens mêmes, que nous voyons faire à la France et à ses alliés, et les variations et les incertitudes du cabinet de Königsberg ne sauraient y prendre une influence marquante. Il est vrai que le changement de langage du Roi changerait aussi nos moyens d'exécution et la direction que nous serions dans le cas de leur donner. Mais libres alors de tous les engagemens que

nous avons offerts à la Prusse, n'ayant à nous occuper de ses intérêts qu'autant qu'il coïncideraient strictement avec les nôtres, ces moyens seraient employés à un but plus concentré, par conséquent plus facile à obtenir, et nous nous croirions entièrement maîtres de notre conduite, sans devoir faire réflexion à la situation ou aux convenances de la cour de Königsberg, tant dans les opérations de la guerre que dans les négociations. Ce sera dans cette supposition à la Prusse isolée, abandonnée au ressentiment de Napoléon, à juger si la bonne volonté de la Russie, jusqu'à présent si stérile dans ses effets, saura la dédommager du tems et de la circonstance qu'elle aurait laissé échapper, et la garantir des maux qui devront en résulter pour elle.

En nous plaignant du dégré de découragement avec lequel le roi Frédéric Guillaume est revenu de la visite à St. Pétersbourg, nous ne sommes cependant pas assez injustes pour disconvenir que sa position dès qu'il n'est pas assuré de l'amitié de l'Empereur Alexandre, est à tous égards très difficile et très critique.

Nous ne nous refusons pas non plus à toutes les raisons qui doivent l'engager à ne pas se prononcer avant le tems, et à ne pas se compromettre dans une époque où le parti qu'il aurait à prendre pourrait encore paraître douteux dans ses conséquences. Pour lui donner une preuve sensible combien nous aimons à entrer dans ses rélations particulières, et à lui épargner même les premiers momens d'inquiétude, nous ne serions aucunement opposés à ce qu'il se refusât ostensiblement, même pour les personnes qui sont dans les affaires, sans être dans sa plus intime confidence, à toutes les communications que vous avez ordre de faire à Sa Majesté, et nous bornerions alors nos demandes à ce que le roi ait des troupes prêtes sur les points où elles seraient nécessaires d'après les développemens militaires que vous avez portés avec vous, et qu'il prît même pour prétexte la jalousie des mouvemens qu'il nous verrait faire. Ce ne serait qu'au moment où il saurait que la guerre eut éclatée, où il pourrait par conséquent se convaincre de la réalité et de la direction de nos dispositions militaires, qu'il aurait à y concourir d'après ces mêmes plans, qui alors encore pourraient lui fournir dans leur commencement un prétexte plausible ou du moins douteux aux yeux de la Russie et de la France pour faire approcher et faire entrer ensuite ses troupes dans le duché de Varsovie. Si effectivement, ainsi que nous nous en flattons encore, le parti que le roi nous a fait annoncer par M. le comte de Golz, n'aurait que la crainte pour motif, sans que les intentions ou la

bonne volonté de S. M. aient changé, vous êtes autorisé, Monsieur le Baron, à lui faire la proposition que je viens de vous exposer. Je ne puis cependant pas m'empêcher d'observer, que dans le cas, que le cabinet de Königsberg se déclarât vouloir entrer dans cette vue, il serait essentiel que nous eussions des gages qui nous en assurassent la sincérité. Le gage se trouverait dans un engagement formel et signé du roi même, et dans l'arrangement à l'égard des forteresses de Silésie qui est touché dans vos instructions, et qui deviendrait alors un point essentiel à obtenir. Il s'entend de soi même que le plus grand secrêt serait gardé de notre part sur cette transaction, et que nous attendrions une égale conduite de la part du roi.

Vous sentez trop vous même, M. le Baron, l'importance de la négociation qui vous est confiée, pour que j'aie besoin de vous répêter qu'il n'y a aucun moyen que vous ne deviez employer pour la faire réussir. M. le comte de Golz ayant fait entendre lui-même à M. de Hruby que les ministres et tous les entours du Roi étaient d'un avis contraire aux dernières ouvertures dont il s'est acquitté envers notre chargé d'affaires, il paraît que vous aurez quelques facilités à cet égard dont vous tâcherez de profiter avec toute l'activité et le zèle que nous vous connaissons.

P.-S. — Comme il serait possible que la présente expédition vous fût encore remise à Berlin, je crois devoir vous transmettre ci-joint la copie du rapport de M. de Hruby, dont il est question au commencement de cette dépêche.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen Weisungen. 1809. Fasz. 87. — Copie.

---

90. — PH. STADION A WESSENBERG

Vienne, 8 mars 1809.

Monseigneur l'archiduc Ferdinand étant chargé du commandement des troupes qui sont rassemblées près de Cracovie et qui ont à opérer de ce côté-là, il est important que S. A. R. soit tenue au courant de tout ce qui a rapport au système qui sera suivi par la cour de Prusse, de ses mouvemens et du plus ou moins de secours que nous pouvons nous en promettre. Si le cabinet prussien entre dans nos vues, il sera d'autant plus pressant qu'il soit informé à tems des dispositions qui seront prises à la frontière septentrion-

nale du duché de Varsovie, et dont en grande partie dépendront ses propres dispositions. Je rends compte à ce prince sommairement de la situation actuelle des choses, mais il devient nécessaire que vous lui fassiez parvenir sans retard les notions ultérieures qui seraient de nature à devoir être portées à sa connaissance. A cet effet vous voudrez bien, Mr le Baron, charger le présent courier à son rétour de vos dépêches pour S. A. R. qu'il laissera en passant au commandant d'Olmütz, lequel recevra l'ordre du ministère de la guerre de les faire parvenir promptement à Cracovie.

P. S. — Pour mieux assûrer la prompte rémise des dépêches que vous adresserez à Monseigneur l'archiduc, vous voudrez bien les accompagner d'une lettre de S. E. Mr le comte de Laczansky, gouverneur de Moravie à Brünn, qui, étant instruit des tournées d'inspection que pourroit faire Son Altesse Royale, sera toujours à même de les faire parvenir sans retard à leur destination. Cette précaution sera d'autant plus nécessaire que probablement le courrier ne dirigera pas son rétour par Ollmütz.

N. B. — Se trouve joint une lettre à Mgr l'Archiduc que le présent courier a remise au C. Laczanzkÿ, à Brünn, pour la faire parvenir à S. A. R.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Weisungen. 1809. Fasz. 87. — Copie.

---

91. — PH. STADION A WESSENBERG

Vienne, 8 mars 1809

Sa Majesté a appris avec peine que les gazettes prussiennes recueillent les articles indécens, et injurieux à l'Autriche, dont les journaux français et autres papiers publics des Etats soumis à la suprématie de Napoléon abondent depuis quelque tems.

Notre Auguste Maître aime à se persuader que ces insertions ont lieu sans l'aveu ni la connaissance du roi, et qu'il suffira, Mr le Baron, que vous rendiez le ministère de Königsberg attentif à cet égard, pour qu'il soit porté remède à des publications qui contrastent avec les sentimens et les relations existantes entre les deux cours.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Weisungen. Fasz. 87. — Copie.

---

92. — PH. STADION A WESSENBERG

Vienne, 8 mars 1809.

Je reçois dans ce moment vos rapports du 3 de mars. Ce que vous mandez d'une convention qui aurait été conclue entre les deux souverains de Russie et de Prusse nous est parvenu encore d'autre part, quoiqu'aussi comme un simple bruit. Nos relations avec la Prusse sont telles, et ses prémières démarches l'ont tellement mise entre nos mains, que nous avons toute raison de lui demander avec franchise des éclaircissemens sur un objet qui, s'il était véritable, influerait fort sur nos rapports avec la cour de Berlin. Vous avez donc, Mr le Baron, dans votre prémière conversation avec Mr le comte de Goltz, à l'informer amicalement de ce que vous avez entendu dire à ce sujet, et à l'interpeller directement là dessus, toutefois dans les formes les plus honnêtes, et en motivant les questions que vous ferez, tant par l'intérêt que le cabinet de Vienne doit prendre à la position actuelle de la Prusse, que par l'importance dont il est pour lui de savoir au juste sur quoi il peut compter de sa part.

La principale dépêche de cette expédition est comme vous l'aurez rémarqué vous même ostensible dans son conténu, quoiqu'elle ne soit pas écrite pour être lue en entier au ministère prussien. Je crois pouvoir abandonner à votre prudence l'usage que vous trouverez à propos d'en faire, soit que vous en lisiez des passages à Mr le comte de Goltz, soit que vous ne fassiez de son contenu qu'une communication verbale, qui cependant devrait ne rien perdre de sa force, et toucher tous les principaux argumens que nous y employons pour indiquer au roi la seule véritable marche qu'il pourra suivre dans les circonstances actuelles.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Weisungen. 1809. Fasz. 87. — Copie.

---

93. — PH. STADION A L'ARCHIDUC FERDINAND

Vienne, 8 mars 1809.

Monseigneur! Je crois de mon devoir de prévenir Votre Altesse Royale que les dernières nouvelles que nous avons avons reçues de Königsberg ne répondaient pas entièrement à notre attente, et que le roi de Prusse, témoignant toutefois la même bonne volonté,

sembloit vouloir se rétracter en quelque façon de ses premiers engagemens, en nous faisant les plus fortes réprésentations sur le danger d'une lévée de bouclier, et la situation malheureuse dans laquelle il pourroit se trouver dans une telle circonstance.

Je dois observer cependant que les explications du ministère prussien à ce sujet ont précédés celles dont Monsieur de Wessenberg étoit chargé, et qui par conséquent pourroient encore y avoir apporté du changement, ce dont nous serons instruits dans peu par les rapports de cet envoyé.

Un courrier que j'expédie aujourd'hui au baron de Wessenberg, et qui doit porter cette lettre jusqu'à Brünn, lui prescrit là-dessus un langage assez sérieux vis-à-vis de la cour de Berlin, et lui donne l'ordre de proposer au cabinet, dans le cas que ce soit la crainte qui l'arrête, de prendre le prétexte d'une opposition apparente contre nos mouvemens, pour concentrer ses troupes sur les points que nous lui avons indiqués, et de ne déclarer ses véritables intentions qu'au moment même où il seroit en situation de commencer de son côté les opérations. Le baron Wessenberg a l'ordre d'informer Votre Altesse Royale directement par le retour de ce courrier de l'effet qu'auront produit les différentes ouvertures qui lui ont été ordonnées, et de proposer au roi d'envoyer un officier à votre corps d'armée, Monseigneur, pour établir les communications les plus directes.

Je suis avec le plus profond respect.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Weisungen. 1809. Fasz. 87. — Copie.

---

94. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 8 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de porter à la connaissance de Votre Excellence que le 5 de ce mois les douanes autrichiennes sur la frontière de la Gallicie ont reçu par estaffette l'ordre de ne permettre aucune exportation pour le duché, notamment en grains, sel, fer, etc. Depuis cette époque la frontière se trouve entièrement fermée et on ne laisse passer que les bœufs et autres objets qui viennent de l'étranger et passent la Gallicie à titre de transit. Des patrouilles de hussards parcourent la frontière pour surveiller l'exécution de ces ordres.

On s'occupe actuellement en Gallicie à lever les chevaux destinés pour l'artillerie.

Je m'empresse de mettre sous les ïeux de Votre Excellence le rapport d'un voïageur connû par son patriotisme.

Le Roi recevra demain l'hommage des Etats du duché rassemblés à Varsovie pour la Diète dont l'ouverture aura lieu le 10 de ce mois.

Je profite avec empressement...

. . . .

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

---

95. — CLARKE, COMTE D'HUNEBOURG, MINISTRE DE LA GUERRE,

A M. PELLETIER, COLONEL D'ARTILLERIE FRANÇAIS, A VARSOVIE

Paris, le 9 mars 1809.

Mr, je vous préviens que d'après la demande de Mr le prince Poniatowski, au nom du roi de Saxe, S. M. Impériale et Royale a approuvé le 4 de ce mois votre passage au service du duché de Varsovie, avec le grade de général de brigade pour y remplir les fonctions d'inspecteur général de l'artillerie et du génie. Vous êtes en conséquence autorisé à prendre sur cela les ordres du prince ministre de la guerre de ce duché et à vous y conformer.

Recevez, Mr, l'assurance de ma considération.

Le Ministre de la guerre,
Signé : Comte D'HUNEBOURG.

Pour copie conforme :
Le général inspecteur de l'artillerie et du génie,
baron de l'Empire
PELLETIER.

Min. Guerre. Archives administratives. Dossier Pelletier. — Copie.

96. — RAPPORT DU COMTE FRIEDRICH LOTHAR STADION

AMBASSADEUR D'AUTRICHE EN BAVIÈRE,

AU COMTE PHILIPP STADION, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

[Extrait.]

Munich, 9 mars 1809.

. . . .

La reine est fortement incommodée d'une fièvre catarrhale. On m'assure qu'elle est d'une tristesse profonde. Ses sentimens vraiment nobles, contrariés par le parti qu'on prend, ne peuvent que faire souffrir son physique. Le roi est malade également. Il a fait le 6 du mois encore sa promenade, où je l'ai rencontré. Mais il a eu hier de la fièvre et son médecin a couché au château. Il règne à la cour et parmi ses entours une terreur sourde. On est occupé à empaqueter. La galerie des tableaux est fermée depuis deux jours et je suppose qu'on se prépare à en renvoyer les principales pièces. Avec cela on répand de la part du gouvernement des espérances de paix, mais qui ne prennent pas dans le public.

L'opinion générale et même parmi les militaires tourne de plus en plus en notre faveur. Il ne reste plus contre nous que la crainte de nous voir arriver en ennemis irrités. La présence des Français a suffi pour les rendre odieux; le peu de considération qu'ils témoignent au militaire bavarois, établit le dégoût et la zizanie. Les habitans mêmes de la capitale changent de langage, et à en croire aux avis, qui viennent de la campagne, nos troupes, s'il y a du succès, y trouveraient même de la coopération contre les Français. Ce n'est plus seulement une opinion, c'est un vœu, que par une prompte initiative nous prévenions l'époque où les moyens de Napoléon seraient plus organisés et portés en place.

Je suis bien éloigné de croire que la voix du peuple soit ici la voix de Dieu. Mais je puis garantir que jamais tous les élémens n'ont été plus favorables pour une entreprise des armées imp. roy. Elles trouveraient une résistance très-inférieure; des vivres en abondance; d'autres moyens, même pécuniaires, en bonne quantité; les esprits extrêmement bien disposés; toutes les facilités pour bien commencer la guerre, et un bon fond pour en organiser la poursuite. Les obstacles augmenteraient au délai, et quelques moyens en seraient affaiblis; et il n'est pas douteux que, si nous ne commençons pas, Napoléon gagnera son tems pour prendre l'initiative.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Akten der Staatskanzlei. Fass. 110. N° 32. — Publié dans *Berichte des Grafen F. L. Stadion*... herausgegeben v. Ed. Wertheimer, n° XXVII, pp. 91-92.

97. — ZAJONCZEK A DAVOUT

Kalisch, le 9 mars 1809.

MONSEIGNEUR!

La lettre de Votre Excellence du 22 février dattée de Paris vien de me parvenir par un adjoint de l'état-major du général de St-Hilaire. Le 4me régiment de cavalerie va se mettre en marche pour la Poméranie le 12 du courant, il lui fallait ce temps pour réunir ses compagnies éparpillées. Ce corps sera le 19 à Glogau.

Les 12 compagnies du 5me d'infanterie partent pour Glogau demain le 10 du courant.

Ces deux corps ne sont pas payés. Le ministre de la guerre polonais nous envoye bien les assignations pour toucher la paye, mais la préfecture ne veut pas ou ne peut pas les satisfaire de sorte que la paye est arriérée depuis trois mois.

Le détachement du 4e régiment, qui était placé par ordre de Votre Excellence au bord de la Pilica, va être relevé par le 3e régiment de cavalerie. Ce même régiment donne 260 hommes pour escorter S. M. [1] jusqu'à la frontière, dont le départ de Varsovie est fixé pour le 26 du courant. Ce régiment fourni aussi les postes de corespondance depuis Kalisch jusqu'à Glogau.

Je vous préviens de tout cela, Monseigneur, afin que vous sachiez que s'il arrive de faire un mouvement au 3me régiment de cavalerie, il ne pourra être que très lent, avant qu'il aye réunie ses détachements.

J'espère, Monsieur le Maréchal, que vous êtes parfaitement instruis de ce qui se passe dans notre malheureus pays, ainsi il est presque superflus que je vous dise que les Allemands tollérés dans notre pays, et dont la pluspart est employés dans les administrations civilles, répandent toutes sortes du bruit au désavantage de la France.

La masse de la nation étant portée pour la France de cœur et d'âme, ces propos ne seraient rien s'ils ne portoient pas nos soldats à la disertion, le manque de la paye ne peut qu'y contribuer.

Au risque de vous déplaire, Monseigneur, je ne puis que vous répéter ce que j'ai eu l'honneur de vous dire tant des fois, que le choix des personnes employés dans le gouvernement est mauvais, qu'il n'y a pas parmis eux un seul homme de tête et que si la France a des

[1] Frédéric-Auguste, roi de Saxe.

revers, elle ne doit pas compter sur la Pologne. Les gens le plus attachés à la bonne cause sont découragés par l'ineptie des gouvernants. Ne croyez pas, Monseigneur, que ces observations soient dictées par un mécontentement particulier, c'est mon attachement vrai et sincer à l'Empereur et à la France qui me déterminent à vous en parler.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

ZAVONCHEK,
Général de division.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. 1809. Armée d'Allemagne. Carton : Mars. — Original.

---

98. — SOKOLNICKI A PONIATOWSKI

Varsovie, le 11 mars 1809.

A Son Excellence le Prince Joseph Poniatowski, général de division, commandant les troupes alliées dans le duché de Varsovie, Grand Cordon de la Croix militaire, Commandant de la Légion d'honneur, Chevalier de plusieurs ordres, Ministre de la guerre.

MONSEIGNEUR,

N'ayant pu profiter de la permission que V. E. a bien voulu m'accorder de me rendre en Gallicie pour y arrenger mes affaires de famille, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de lui soumettre un exposé succinct des motifs qui m'ont déterminé à revenir sur mes pas, sans avoir pu finir aucune des affaires que j'avais à y traiter, et ces motifs ne sont autres que les mouvemens et les préparatifs qui dénotent des intentions d'hostilité trop remarquables pour en pouvoir douter, telles sont entre autres... [*sic*].

1° L'évacuation presque absolue des provinces de la Gallicie, tant ancienne que nouvelle, situées au delà, ou sur la droite de la Vistule, par les troupes de ligne, qui se sont en entier portées sur la rive gauche du même fleuve, et dont, selon les ordres qu'elles en avaient reçues, la cavalerie devait se concentrer dans les environs de Radom, et l'infanterie se dirigeait sur Cracovie. La marche de cette dernière avait un caractère d'empressement assez notable, puisque le 5 de mars dernier plus de 300 voitures avaient déjà été rassemblées à Lublin pour le transport des régimens de Vurtemberg et de Reis Creitz [*sic*], tandis qu'un bien plus grand nombre en avait

été commandé, sur divers points de la route qui conduit à Cracovie.

2° L'annonce officielle qu'à dater du 1er mars courant toute l'armée autrichienne était mise sur le pié de guerre, ainsi que l'ordre positif de se défaire de tous les effets et bagages qui ne seraient pas indispensables pour une campagne active. La vente de pareils effets a été réellement effectuée, par enchère, à Siedlce et dans tous les lieux de cantonnement du régiment, dit Kaiser-Huzaren, dont le rassemblement général a eu lieu, le 3 du courant, à Zelechow, et d'où il est parti la nuit du 5 pour se rendre à Radom, hormi une seule division, d'environ 200 chevaux, laquelle est restée sur la rive droite pour la garde de la frontière, ainsi que des magasins établis à Karczew et à Wengrow. L'état-major de cette division se trouve à Okuniew. — Nte. Le colonnel dudit régiment, M. le comte de Neyberg[1], a reçu, dit-on, l'ordre de se rendre à Cracovie pour y attendre l'arrivée de l'archiduc Ferdinand, auprès duquel il doit faire les fonctions de chef d'état-major, en qualité d'adjudant général.

3° La levée extraordinaire qui vient d'être exercée dans les deux Gallicies, d'une manière, j'ose dire, jusqu'alors impraticable, dans la crise la plus difficile d'aucun pays. Pour en donner un exemple à V. E., je vais citer un fait que j'ai été à portée de constater. Les deux cercles de Siedlce et de Wionzowna, les moins populeux de toute la Gallicie, puisque leur population ne s'élève pas à beaucoup près à 200.000 individus de tout âge et de tout sexe, et par conséquent à beaucoup moins de 25.000 hommes en état de porter les armes, savoir depuis 16 jusqu'à 50 ans, et y comprenant même les employés civiles dont le nombre est assez considérable, — ces deux cercles, dis-je qui avaient déjà fourni au mois de septembre 1808, 3.200 recrues, viennent de fournir récemment au mois de février présente année, 2.900 autres recrues, dont 300 de choix pour le corps de pionniers. Ainsi, dans le laps des derniers six mois, ils ont fourni au total 6.100 hommes, ce qui donne le quatrième de toute la masse des hommes de moyen âge en état de porter les armes. Or, en partant de cette donnée, et eu égard à la population beaucoup plus considérable de la plupart des 29 cercles restants, ainsi qu'à l'enrôlement forcé qui s'exerce sur tous les individus qui ne sont pas assujettis à la corvée, tels que les domestiques et la petite noblesse qui n'a point légitimé de ses titres, on peut, sans crainte d'être taxé d'exagération, porter à 96 ou 100.000

[1] Neipperg.

le nombre d'hommes qu'ont dû fournir les deux Gallicies pour l'armement actuel de la monarchie autrichienne, mais la presse n'est pas encore terminée et on ose la pousser bien plus loin.

4° La réquisition non moins extraordinaire, qui vient d'être faite à tous les domaines, de tenir prêts au premier appel les chevaux de train et de charge pour l'artillerie. Réquisition, qui, conformément aux usages reçus, n'a nullement été proportionnée au nombre de feux ou d'habitations existantes, mais purement évaluée sur une taxe arbitraire des moyens vrais ou supposés de chaque propriétaire domanial.

5° La clôture innatendue des douanes pour toutes les denrées dont l'exportation dans le duché de Varsovie avait été permise jusqu'alors, ainsi que celle annoncée comme très prochaine pour tous les individus des deux pays que des relations d'intérêts pourraient appeller l'un dans l'autre. J'ai été prévenu même, que déjà des ordres étaient donnés pour intimer, sous peine d'arrestation, à tous les militaires français ou polonais qui pourraient se trouver dans la Gallicie d'en partir en moins de douze jours.

6° Les réquisitions immenses en grains, fourages et bestiaux, qui viennent d'être ordonnées et exercées sur le champ pour les transporter à Kozienice et à Radom. L'ordre de réduire en farine la moitié du blé que récolte chaque domaine et le tenir en réserve pour la première réquisition. Tandis que, d'un autre côté, par une mesure vraiment inconcevable et des plus onéreuses pour le pays, — dont il semble que l'on voudrait à tout prix épuiser toutes les ressources, — on évacue tous les magasins qui se trouvent dans l'ancienne Gallicie et le long du Bug pour les déposer dans les magasins de Karczew et de Wengrow. J'ai trouvé partout les routes encombrées de ces divers transports et il me serait difficile de peindre à V. E. la confusion dont j'ai été témoin au passage des divers débouchés où ces transports ne pouvaient manquer de se croiser et de se heurter avec ceux non moins considérables des recrues. Cette confusion était telle qu'à Lukow et à Adamow j'ai trouvé des recrues expirant de lassitude et de faim sous les yeux de leurs malheureux confrères garrotés qui enviaient leur sort. Tant le trouble et la précipitation avaient brouillés tous les calculs de prévoyance de MM. les commissaires chargés de les conduire à leur destination.

7° Deux nouvelles non moins alarmantes pour les habitans circulaient dans le pays, lors du trajet rapide que j'y ai fait. Elles paraissaient avoir d'autant plus d'authenticité qu'elles étaient pro-

mulguées avec beaucoup d'emphase par les autorités civiles et militaires. La première, que les Russes venaient de se coaliser avec les Autrichiens et étaient prêts d'entrer en Gallicie pour y former une grande armée de réserve; on désignait même les commissaires qui devaient être chargés de les introduire dans le pays. L'autre nouvelle était qu'une cour martiale permanante serait établie à Cracovie, sous la présidence de l'archiduc Ferdinand, pour juger sans appel tous les crimes d'État ou supposés tels, soit qu'ils fussent commis par des militaires, des employés, de simples citoyens ou des étrangers. Cette dernière nouvelle n'est pas tout à fait dénuée de fondement, mais quant à la première, c'est visiblement un paillatif que l'on a forgé à dessein de compenser par la terreur l'absence de la force armée jugée nécessaire pour contenir les habitans que tant d'exactions eussent pu porter au désespoir, car je me suis convaincu, par les rapports unanimes de plusieurs témoins oculaires, qu'il n'existe pas une seule colonne russe à portée de la Gallicie depuis les rives du Dniester jusqu'au confluent du Bug avec la Narew. La vérification d'une nouvelle aussi importante a retardé de deux jours mon retour à Varsovie.

Enfin toutes ces observations jointes à l'allarme répendue que de grands mouvemens de troupes avaient aussi lieu dans le duché de Varsovie et qu'une colonne de nos troupes était déjà destinée à entrer en Gallicie par Sierock, alarme que les précautions extrêmes que j'ai vu mettre en usage par les détachemens répartis sur la frontière, telles que le sellement continuel des chevaux, de fréquentes patrouilles et des vedetes même embusquées, rendaient très probable, m'ont déterminé à ne point perdre un seul instant pour me retrouver à mon poste, où la sollicitude paternelle de Votre Excellence ne laissera certainement pas dormir en repos un militaire qui, depuis près de vingt ans, n'a cessé d'employer tous ses efforts à faire son devoir et à bien mériter de sa patrie.

Pénétré de ce sentiment, je vous prie, Monseigneur, de vouloir bien agréer l'assurance de ma plus haute considération et du profond respect avec lequel je suis de Votre Excellence le très humble et très obéissant subordonné.

M. Sokolnicki,
général de brigade.

Min. Guerre. [Arch. hist. Don. Davout. 1809. Armée d'Allemagne. Carton : Mars. — Original.

99. — ZAJONCZEK A DAVOUT

Kalisch, ce 11 de mars 1809.

Monseigneur!

J'ai l'honneur de vous communiquer les nouvelles suivantes tirées des rapports du commandant de la place de Czenstochau et de ceux qui m'ont été envoyés par les officiers commandans les bords de la Pilica. Le passage de la frontière doit être interdit sous peu. Un régiment d'hussards appelé Kayser Husaren est arrivé à Kozienice. On transporte beaucoup de vivres et fourages à Cravovie. 30.000 Autrichiens doivent venir en Gallicie. On construit deux ponts sur la Vistule, l'un à Kozienice, l'autre à Pulawy. Le gouvernement autrichien a ordonné aux propriétaires de la Gallicie de fournir des chevaux de train. Une personne de Lithuanie qui retournait de Vienne a assuré avoir rencontré en chemin trois régimens d'infanterie et un régiment d'hussards. Ces troupes se rendaient à Cracovie. Elle a assuré de plus que le prince Ferdinand allait venir à Cracovie, que le général Bellegarde était parti pour la Bohême et que trois camps devaient être formés, le premier entre Kielce et Konskie, le second près de Radom, le troisième aux environs de Bolestawo sur la Pilica.

Les régimens de Czartoryiski et de Reiskreitz ont quitté Cracovie, à leur place est arrivé aussitôt celui du prince de Ligne. Les cuirassiers de Summariva y sont restés. On prend beaucoup de conscrits dans les deux Gallicies, l'émigration y est forte, depuis le dernier rapport daté du 28 février jusqu'au 3 mars il a émigré jusqu'à 120 personnes sur notre territoire.

En outre un voyageur venant de Leopold et qui avait passé le 5 du courant par Cracovie a apporté les nouvelles suivantes. A la place des régimens partis de Cracovie on y attend des régimens hongrois. Selon ce qu'il avait entendu dire il doit être formé un camp de 30.000 hommes près d'Olkusz. Ces troupes doivent être commandées par le prince Ferdinand qui est arrivé le 4 du courant. Que l'empereur d'Autriche prendra en personne le commandement de l'armée en Bohême et Moravie et l'archiduc Charles de celle qui est destinée contre l'Italie; que 60.000 Russes doivent arriver bientôt, dont 40.000 se rendront en Bohême et 20.000 resteront en Gallicie.

(Il tient, à ce qu'il a dit, ces nouvelles des officiers autrichiens.)

Sur la route de Leopold à Cracovie il prétend avoir rencontré beau-

coup de troupes qui se rendaient, à ce qu'on lui a assuré, au camp d'Olkusz où l'on a ordonné de faire assembler de grands magasins.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monseigneur, de V. E. le très humble et très obéissant serviteur.

ZAVONCHEK,

général de division.

Min. Guerre. Arch. hist. Don Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

---

100. — BOURGOING A DAVOUT

Varsovie, le 12 mars 1809.

L'Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur des François et Roi d'Italie près S. M. le Roi de Saxe, l'un des commandants de la Légion d'honneur, à Son Excellence Monsr le Maréchal Duc d'Auerstaedt.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Le général Fiszer est arrivé hier au soir et m'a remis une dépêche du 27 février qui me confirme celle du 23 que j'avois reçue la veille. L'une et l'autre me chargent de signer une convention dont l'Empereur aura sans doute discuté les bases avec Votre Excellence et qui a pour objet de donner plus de force à l'armée du duché sans ajouter à ses dépenses, déjà si considérables pour la foiblesse de ses moyens. Le P^ce Joseph a ordre d'en préparer les éléments, et j'espère avoir l'honneur de la signer avec M. le Cte de Bose avant notre départ. Celui de ce ministre est fixé au 24 et le mien au 25.

Une autre dépêche me prescrit de me concerter avec M. Serra pour établir une agence secrette qui tienne S. M. l'Empereur parfaitement au courant de tout ce qui se passera dans les provinces autrichiennes les plus rapprochées des États du roi de Saxe. Nous sommes convenus qu'elle auroit deux centres, l'un à Varsovie, pour les Gallicies, et, s'il est possible, la Hongrie; l'autre à Dresde, pour la Bohême et la Moravie. On nous assigne 5.000 francs par mois pour cette dépense. M. le résident et M. le commandant de la place vont rester exclusivement chargés de l'agence de Varsovie.

J'ai écrit hier à M. Lefebvre pour que, sans attendre mon retour, il commence à organiser celle dont Dresde doit être le centre. Il n'aura qu'à élargir la base par laquelle il a déjà travaillé d'après les ordres de Votre Excellence.

Le Cte Ignace Stadnicki, dont le zèle doit déjà vous être connu, Monsieur le Maréchal, est venu hier me donner, tant par écrit que de vive voix, des informations récentes sur les deux Gallicies.

Je les ai fondues dans le mémoire[1] que j'ai l'honneur de vous envoyer ci joint.

Agréez l'hommage...

BOURGOING.

Je sais que le P^ce^ Joseph envoye à Votre Excellence un rapport du Gal Sokolniki, lequel vaudra au moins le mien. Ce ministre voit de grands embarras, non pas à conclure, mais à exécuter la convention que j'ai ordre de signer.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton Mars. — Original.

---

101. — MÉMOIRE

[PAR BOURGOING, D'APRÈS LES RENSEIGNEMENTS FOURNIS PAR LE COMTE IGNACE STADNICKI] SUR CE QUI SE PASSE EN GALLICIE AU COMMENCEMENT DE MARS 1809

L'archiduc Ferdinand est à Cracovie sous le titre de gouverneur commandant des deux Gallicies. Il paroît destiné à commander l'armée de réserve. Tous les ordres qu'expédie le gouvernement autrichien sont envoyés par des estafettes. La contrariété qui existe entre eux, les incohérences qui en résultent, prouvent que, dès le début, il n'y a aucun ensemble dans ses plans. Des régiments se mettent en marche et puis reviennent sur leur pas; cinq recrutements se sont succédés. Un seul auroit suffi. Le 13 février, ordre pour renvoyer les soldats des bataillons de réserve. Le 18, autre ordre pour prendre des sapeurs dans la classe des artisans. Le 25, nouveau recrutement qui embrasse toute la monarchie autrichienne et qui enlève 18 mille hommes à la nouvelle Gallicie et près de 30 mille hommes à l'ancienne. Toutes ces recrues sont transportées en Moravie. Le 2 mars, réquisition de voituriers pour conduire les bagages, canons, ect. [*sic*]. Le 3, nouvelle levée de pionniers. Le 5, réquisition de chevaux dans tout le pays. Le 6, on demande de nouvelles livraisons de bled, de farine, de foin. Les plus grands magasins sont sur la route de Varsovie à Bielystok, à Wengrow, à Lublin et à Radom. Il y en a aussi un à Konskie sur la route de

[1] Voir la pièce qui suit.

Varsovie à Cracovie, qui consiste en 13 mille quintaux de foin, 10 mille boisseaux d'avoine et 14.000 mesures de seigle, outre une provision considérable de farine, de pain, ect. [*sic*]. Si l'on en croit les Autrichiens, tous les approvisionnements sont pour les Russes, qu'on y attend soit comme auxiliaires, soit tout au moins comme neutres.

On avoit pris des mesures pour évacuer totalement les deux Gallicies, en confiant la garde des villes aux bourgeois; mais, sur la représentation des magistrats, qui ont craint ou l'invasion des Polonais du duché ou l'insurrection des habitants, les régiments de hussards de l'Empereur et du Palatin ont été portés sur la frontière du côté de la Pilica. Le premier de ces régiments a son état-major à Radom. Un esquadron est à Konskie pour tenir libre la communication avec Cracovie, et quelques détachements sont envoyés pour patrouiller le long de la Pilica.

La mauvaise volonté de toutes les recrues qu'on a levées, leur aversion pour le joug autrichien se manifestent ouvertement; les paysans qu'on enmène disent tout haut : « Voilà les Allemands qui nous conduisent eux-mêmes pour nous rejoindre à nos compatriotes les Polonois ». On a beaucoup ri aux dépens des Autrichiens en apprenant ce qui est arrivé à ce régiment de Hesse Hombourg sortant de Konskie. C'est de bien mauvais augure, disoit-on, que de perdre ses drapeaux même avant que la guerre soit commencée. Les officiers autrichiens qui ont quelque sens augurent très mal eux-mêmes du succès de cette guerre. Ils n'ont de confiance ni dans l'habileté de leurs généraux ni dans la fidélité de leurs soldats, et quand une fois l'illusion qu'on se fait encore sur les Russes se sera dissipée, on prévoit que le découragement sera complet et presque universel.

M. le Maréchal voudra bien excuser ce griffonnage, l'heure du courrier n'a pas permis une copie plus nette.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original. — Annexé à la lettre précédente.

---

102. — SERRA A DAVOUT

Varsovie, le 12 mars 1809.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Monsieur le général Fiszer est arrivé hier dans la nuit. Il m'a apporté de suite la connaissance de ce qu'il avait fait, et surtout

d'excellentes nouvelles de V. E., de Madame la Maréchale et de toute votre famille. J'espère qu'il dira aux autres, comme il l'a fait envers moi qui en étais persuadé d'avance, que tous les avantages que le duché obtiendra de S. M. seront principalement dus à votre active et infatigable intervention. Il croit que l'augmentation des troupes, ou plutôt le complettement des corps existant dans le duché doit être établie par une convention et cela paraît devoir être ainsi puisque S. M. l'Empereur se charge de la dépense des 40 hommes par compagnie. La nouvelle organisation, dont il avait été question précédement pour épargner les finances du duché, reste suspendue jusqu'à des tems plus tranquilles, selon ce que Monsieur Bourgoing et moi avons appris officiellement. La lettre que l'Empereur a écrite au Roi, et qui est arrivée deux jours plutôt que Monsieur Fiszer, doit contenir quelques détails de plus sur ce que l'on doit faire, mais Monsieur de Bose n'en a parlé que vaguement à Monsieur Bourgoing, et c'est dans ce même vague que le Roi s'en est expliqué ce matin avec tous les deux. Il s'agit de lever, habiller, équipper, payer et nourrir six à huit mille hommes qui manquent aux cadres, et pour cela il faut un mode, et de l'argent à l'avance. Pour le mode, je crois qu'il faudra mettre en pratique une conscription un peu à la hâte, puisque le tems presse, et un peu mieux arrangée que ce que portait le décret royal dont vous eûtes connaissance dans le tems. Pour les fonds, il faudra des ordres à la caisse générale de l'armée du Rhin. Mais ce que me paraît d'une nécessité absolue, c'est que si cette armée pour à peu près le tiers de sa force doit être à la charge de la France, il y ait ici une administration supérieure composée au moins d'un ordonnateur, d'un inspecteur aux revues en chef et de commissaires des guerres qui surveillent la dépense, la solde et l'entretien des troupes. Cela fera un bien infini même à la partie de l'armée polonaise qui sera à la charge du pays, et maintiendra la force réelle de l'ensemble. Vous savés combien est grande l'imperfection des moyens dans cette partie, l'insouciance et l'incapacité des employés polonais. Mon dévouement pour les intérêts de l'Empereur me fait une loi de vous soumettre cette idée. Au reste, Monsieur Bourgoing et moi n'avons reçu aucune instruction à cet égard jusqu'à ce jour. Mon collègue et moi nous nous concertons et combinons nos moyens pour recueillir des renseignemens sur tout ce qui se passe chés nos voisins et pour en rendre compte avec célérité et sûreté.

Ce que vous a marqué Monsieur le colonel Saunier dans ses avant dernières notes n'a été que l'effet de la bêtise habituelle du

préfet et de la distraction de Monsieur de Bose, que son état maladif peut excuser. Après que ce dernier m'avait engagé à me rendre à l'église, je devais compter d'y trouver une tribune préparée pour Monsieur Bourgoing et pour moi, ou d'avoir, si nous devions faire partie du cortège du Roi, la seule place qui nous appartenait en public, celle à côté de S. M. Un enrhouement subit empêcha mon collègue d'y aller, et j'ai dû préférer de rester dans la foule et enveloppé dans mon manteau jusqu'au moment où je me suis retiré en marquant que la place quelconque que je prenais valait mieux que toute autre qu'on m'offrait dans les rangs des autres assistans. J'ai cru dans la circonstance qu'il ne fallait pas tenir compte d'un manque de convenances à laquelle [*sic*] l'intention ne parait pas avoir eu part.

Je désire que cette lettre vous trouve de retour au quartier général et d'être honoré bientôt de votre correspondance que votre séjour de Paris a interrompue. Je ne dois pas tarder à apprendre la bonne nouvelle des couches heureuses de Madame la Duchesse.

Le départ de S. M. pour Dresde où sa présence calmera, dit-on, les esprits, est fixé au 26 de ce mois. Je crois que Monsieur Bourgoing le précédera d'un jour.

Monsieur Fiszer a remarqué qu'on croit plus à la guerre en Allemagne qu'on n'en parle à Paris. Vous dire que les Polonais la souhaitent, ce n'est vous apprendre rien de neuf.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération.

Le Résident de France,

J. C. Serra.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

---

103. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 12 mars 1809.

Monseigneur,

M. le général Fiszer, qui est de retour à Varsovie depuis hier au soir, m'a remis la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 27 février. En m'empressant de la remercier de l'appui qu'elle a bien voulu donner aux démarches de cet officier, j'aime à croire que l'attention constante et l'intérêt qu'elle veut bien conserver pour l'armée polonaise achèveront d'amener les résultats que nous osons nous promettre de la bienveillance de S. M. l'Empereur.

J'ai été infiniment sensible à la bonté qu'a eue Votre Excellence de me donner des nouvelles de sa famille. Elles m'ont procuré un plaisir d'autant plus grand qu'elles sont pour moi une preuve qu'elle n'ignore point combien je prens une part sincère à tout ce qui peut l'intéresser. C'est à ce titre que j'ose prier Votre Excellence de vouloir bien présenter mes respects à Madame la Maréchale et l'assurer de la joie que j'ai éprouvée en apprenant le rétablissement de sa santé.

Les derniers jours ont apporté peu de changemens à la position des choses en Gallicie. On y remarque seulement un redoublement de vigueur dans l'exécution des mesures que j'ai eu l'honneur de porter, en son tems, à la connaissance de Votre Excellence, relativement au recrutement, aux approvisionnemens, à la levée des chevaux, etc., etc. D'après des renseignemens sûrs les propriétaires des terres ont reçu depuis peu l'ordre de tenir à la disposition du gouvernement le quart de leur récolte en grains et fourages.

Le régiment Kayser hussards a quitté Siedlce et se trouve depuis quelques jours à Koziennice. Deux escadrons du régiment Palatin hussards ont remplacé celui de Hesse Hombourg et sont stationnés à Konskie. Il n'y a aucun indice qui puisse faire présumer la prochaine arrivée de nouvelles troupes.

En rapprochant ces différens faits, il paraît que l'on doit en inférer que l'intention du gouvernement autrichien est plutôt de s'assurer des ressources de la Gallicie que de s'opiniâtrer à la défense d'un païs, dont les habitans, bien loin de lui être dévoués, désirent vivement un changement de domination.

Les agens du gouvernement en Gallicie ne cessent d'annoncer avec emphase l'arrivée prochaine d'un corps de troupes russes et ne négligent aucun moïen pour accréditer cette opinion dans l'esprit du public, soit en disant que c'est par cette raison qu'on laisse si peu de troupes en Gallicie, soit en expliquant par cette circonstance la formation des magasins et les préparatifs forcés d'approvisionnement. Quoiqu'il en soit quant à la probabilité de cet événement, il est évident que la publicité qu'on s'efforce de lui donner dès à présent n'est qu'un moïen dont se servent les autorités pour contenir le mécontentement des habitans qui augmente chaque jour et n'attend qu'une occasion favorable pour éclater.

M. le général Sokolnicki, qui vient de faire un voïage en Gallicie, en a profité, d'après mes intentions, pour recueillir des renseignemens sur les objets qui peuvent intéresser dans la position actuelle

des choses. Je m'empresse de faire parvenir à Votre Excellence le rapport [1] qu'il m'a fait à cet égard.

On parle d'établir un pont à Pulawy et un autre à Koziennice, mais on ne s'apperçoit encore d'aucuns préparatifs.

Les bruits qui couraient sur les armemens de la Prusse sont tombés tout d'un coup, de même que ceux de l'arrivée des troupes russes dans ce païs. On n'y fait nulle difficulté d'accorder des congés absolus aux soldats qui les demandent, et on en a vû depuis quelque tems un assés grand nombre qui avaient profité de cette disposition pour quitter le service.

Quelques personnes arrivées de ce côté assurent que 100 pièces de canon dont l'Empereur de Russie a dû faire présent au Roi de Prusse sont arrivées à Königsberg et ont été conduites à l'arsenal de cette ville. — On attend, dit-on, 5.000 chevaux dont l'Empereur a également fait cadeau au Roi pour sa cavalerie.

Le Roi de Saxe aïant désiré d'avoir auprès de sa personne des aides de camp tirés de l'armée polonaise a nommé pour cet emploi MM. les colonels Paszkowski et Pakosz, chefs d'état major de la 1re et 3e légion, ainsi que M. Potocki, colonel du 2e, et le prince Radziwill, du 5e régiment d'infanterie, et M. Tourno, colonel du 5e de cavalerie. Les deux premiers sont aides de camp en pied, les 3 autres sont honoraires.

Varsovie a couru le 8 de ce mois le danger de voir une partie de ses édifices réduits en cendres. Le feu aïant pris à une maison de bois, et de là aux chantiers qui se trouvent près de la Vistule, a acquis en peu de tems un très grand degré de violence, et aurait pû devenir très dangereux à cause de la grande quantité de bois au milieu de laquelle il était allumé, si les soins et les bonnes dispositions de M. le colonel Saunier, secondés par la bonne volonté de la garnison, n'en eussent borné les progrès à quelques piles.

J'ai appris avec bien du plaisir la reddition de Sarragosse. Ce dernier succès mettra fin aux allarmes que quelques esprits timorés se plaisaient encore à nourrir de ce côté.

Veuillés bien, Monseigneur...

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

P.-S. — Mme de Vauban et toutes nos dames me chargent de

[1] Voir ce rapport sous la date du 11 mars.

témoigner à Votre Excellence combien elles sont reconnaissantes de son obligeant souvenir.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton . Mars. — Original.

---

104. — NOTE SUR LES AGISSEMENTS DES JÉSUITES RUSSES ET DE L'ARCHEVÊQUE RACZYNSKI

Varsovie, ce 13 mars 1809

Une personne de la plus grande probité, et que je ne pourrois nommer sans la plus forte indiscrétion, vient de me faire part d'une circonstance qui mérite la plus grande attention, vu les conséquences les plus funestes qui peuvent en être le résultat. La voici.

Il y a maintenant à Varsovie et dans le duché des agens des Jésuites russes qui parcourent le pays pour recevoir les signatures de leurs anciens confrères et renouveller leurs vœux. L'archevêque Raczynski [1] est un de ceux qui non seulement appuye les vues de ces émissaires, mais qui est en outre en correspondance suivie avec le général des Jésuites russes qui réside à Moscou. La personne qui m'a fait cette importante communication ajoute que si on pouvoit se saisir des papiers de l'archevêque avec toutes les précautions pour n'en pas faire échaper aucun, en faisant la même saisie et le même jour, tant à Cionzyn [2], lieu de sa résidence, qu'à Varsovie, on y découvriroit toute la trame, et peut être parviendroit-on à déjouer le plan d'une grande conspiration contre l'influence française dans le Nord. Mais ce moyen est-il praticable ou non? Vous en saurez mieux juger que moi.

Vous fairez, M. le C., de cette communication ce que vous jugerez à propos, quand à moi je ne puis que vous répéter que l'homme qui m'en a fait la confidence est aussi honette qu'éclairé et qu'il n'est ni nouvelliste ni détracteur. Je croyois de mon devoir, de mon zèle et de l'attachement que je porte aux Français et à mon pays, pour vous en instruire et de vous observer que l'homme qui se signala par tant de fanatisme est capable de tout.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Mars, 1re quinzaine.

---

[1] Ignacy Raczynski, archevêque de Gnesen. — Voir la lettre de Davout du 22 mars 1809.

[2] Cionzen, sur la Warta.

105. — NOTES DU COLONEL SAUNIER

COMMANDANT DE VARSOVIE

Les 13 et 14 mars 1809.

Les nouvelles suivantes sur la Gallicie me sont communiquées par quelqu'un qui en arrive, lequel a un intérest personel à bien examiner, elles me paroissent certaines d'autant plus encore qu'elles coïncident avec d'autres rapports qui me sont parvenus.

Les régimens de Sztrauch et Baillet sont à Opatow et à Staszow.

Trois bataillons de Stein, Wirtemberg et Reiskreutz vont en Moravie, passant par la Hongrie, attendu que les routes directes de Cracovie à Vienne sont encombrées de troupes.

Le régiment d'infanterie de Dawidowicz est cantonné à Sendomir et à Klimontow.

Les hussards de Hessen Hombourg reprennent leur ancienne position; ceux de Kaiser ne sont point destinés pour la Bohême, ils vont être partagés en trois divisions, la 1re à Kozienice, la 2me à Radom et la 3me à Opoczno.

On a fait reconnoître par des ingénieurs un terrain propre à un camp de trente mille hommes près de Radom; dans ce moment on coupe du bois et l'on fait autres préparatifs.

Les propriétaires de la nouvelle Gallicie ont reçu l'ordre d'avoir le quart de leur seigle moulu et de conserver cette farine qui peut être requise d'un moment à l'autre.

Les magasins qui sont à Opatow et à Staszow peuvent contenir chacun tant en seigle qu'en avoine 17.000 korzec.

Des ordres sont venus pour fortifier Sendomir et y établir un pont de bateaux.

Les magasins formés à Sniatyn, Buczuce [1], Kolomyrz [2] et Czontkow [3] doivent être incessament transportés en Hongrie; les ordres sont donnés pour ce versement.

J'ai vu et causé particulièrement avec un phisicien français nommé M. Robertson, qui revient de la Russie, où il a séjourné plusieurs années; il n'y a selon lui nulle apparence que la Russie épouse la querelle de l'Autriche; les Français sont bien vus et considérés en Russie, l'empereur Alexandre tient toujours beaucoup à son alliance avec la France, il n'en est pas de même de la

[1] Buczacz.
[2] Kolomyia.
[3] Czortkow.

pluspart des grands, principalement des membres du Sénat dirigeant qui tiennent beaucoup à l'alliance avec l'Angleterre et concluëroient demain la paix avec elle, s'il étoit en leur pouvoir. La privation du commerce avec cette puissance cause beaucoup de domage à la Russie, on n'y voit presque plus d'argent en circulation.

Il ne se fait aucun mouvement de troupes dans l'intérieur de la Russie, ni vers les frontières du duché.

M. Robertson m'a expliqué que le recrutement avoit été plus fort en Lithuanie que dans les autres provinces russes parce qu'il avoit été suspendu dans cette province pendant la dernière guerre dans la crainte d'indisposer les habitans; on leur a redemandé ce qu'ils auroient dû fournir alors.

M. Robertson a séjourné quelques semaines à Wilna, il a eu occasion d'y voir assez fréquement le général Benigson qui a donné plusieurs fêtes dans le carnaval; il parle toujours de l'empereur Napoléon avec la plus grande vénération et il a son portrait en pied dans son sallon. Cependant le général Benigson étoit en rapport familier avec un nommé Levi, demeurant à Wilna, que tout le monde dit être un agent anglais; c'est par cet individu qu'ont été répandus à Wilna et dans les environs quantité de fausses nouvelles d'après lesquelles les Anglais auroient obtenu de grands succès en Espagne. Les Français auroient essuyé de grandes défaites, le maréchal duc de Dantzig auroit été pris et pendu par les insurgés et enfin Sa Majesté Napoléon auroit été à la veille de mourir d'une maladie suite de ses fatigues dans cette guerre. Les gens du parti recueillent avec soin ces nouvelles dont ils addressent des bulletins à Moscou et à St.-Pétersbourg. Ce même Levi fait des acquisitions de bois et de bled qu'on le soupçonne de faire passer aux Anglais par le port de Riga où il arrive des bâtimens de cette nation avec de faux passeports et sous pavillon américain.

M. le général Benigson vient de se retirer à la campagne, il a reçu précédement pendant quelque tems le prince Subow, un des complices de la mort de Paul. La chronique scandaleuse dit que le prince étoit au mieux avec Madame Benigson qui se trouve actuellement enceinte.

Comme il ne perce rien sur le résultat du voyage du général Fiszer, on répand qu'il n'a apporté que de mauvaises nouvelles.

On a répandu parmi le peuple de Varsovie une grande crainte du résultat des opérations de la Diète qui doit grever tous les propriétaires d'impôts extraordinaires.

La très grande majorité des nonces est prononcée contre M. Kokanowski, qu'elle prétend avoir abusé de sa place et des circonstances pour s'enrichir par suite des marchés onéreux pour le pays conclus avec les fournisseurs.

Un monsieur Molencki, caissier au ministère des finances, passe

dans l'esprit de beaucoup de personnes pour l'espion et le correspondant de M. Raczynski exilé de Varsovie.

Les Prussiens tiennent toujours quelques propos qui déc[é]lent leur animosité contre les Français et les Polonois et l'espoir d'en être vengé quelque jour; de ce nombre est un viel imbécille de capitaine de vétérans prussiens nommé Carlowitz, logé au Palais Primat et devenu concierge de ce palais on ne sait comment.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Mars, 1re quinzaine. — Original.

---

106. — DAVOUT A PONIATOWSKI

Erfurt, 14 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu vos différentes lettres jusques et compris celle du 6 mars.

Je suis de retour à Erfurt, un peu incommodé.

Dans les derniers jours de mon séjour à Paris, je n'ai pas eu que ce seul bonheur [après avoir parlé de l'accouchement de Mme la Maréchale], car je compterai parmi les plus heureux moments de ma vie celui où j'ai reçu de Sa Majesté le Roi de Saxe le grand cordon de l'Ordre militaire de Pologne. Cette marque de confiance de ce souverain m'a été d'autant plus agréable que je la partage avec Votre Altesse.

Il est fort difficile de raisonner sur les circonstances où nous nous trouvons. Jusqu'ici j'avais cru à la paix, parce que l'Empereur la voulait et que son intime alliance avec la Russie pouvait faire supposer qu'il ne viendrait à l'idée d'aucune puissance de penser à lui faire la guerre; mais les derniers mouvements très prononcés des Autrichiens, mais ces sabres qu'on aiguise, ces cris de guerre que les jeunes têtes poussent dans ce pays, toutes ces ridicules fanfaronnades peuvent faire supposer qu'un esprit de vertige plane sur ce cabinet, et que, comme en 1805, il veut nous faire une guerre pour le compte anglais. Nous nous mettons donc en mesure; vous savez qu'il ne nous faut pas longtemps; aussi le 20 nous y serons.

Je vous écrirai plus en détail dans deux ou trois jours; je serai alors tout à fait rétabli.

Ch. de Mazade, *Correspondance du Mal Davout*, n° 596, t. II, p. 399. — Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du Mal Davout, du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie.

---

107. — BOURGOING A DAVOUT

L'Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de S. M. l'Empereur des François et Roi d'Italie près S. M. le Roi de Saxe, l'un des commandants de la Légion d'honneur, à Son Excellence M. le Maréchal Duc d'Auerstaedt.

Varsovie, le 14 mars 1809.

Monsieur le Maréchal,

Je suis à la veille de conclure, d'après les ordres de l'Empereur que me transmet M. de Champagny, une convention dont l'objet est parfaitement connu de Votre Excellence. Elle est relative à l'augmentation de l'armée du duché. Mais je me trouve dans un embarras, sur lequel je ne puis avoir le tems de vous consulter, Monsieur le Maréchal, bien moins celui de demander et de recevoir des instructions. L'intention bien formelle que l'Empereur me fait exprimer est que S. M. veut prendre à sa charge la *solde* de tous les hommes dont chaque compagnie des régiments existants présentement dans le duché va être augmentée. Mais ni M. de Champagny ni le plan envoyé par l'Empereur au Roi ne s'expliquent sur les *frais de première mise* à faire pour tous ces hommes, frais auxquels Votre Excellence se doute bien que le Trésor du duché est hors d'état de pourvoir, puisque la solde même de quelques régiments est arriéré. Je me suis demandé si je pouvois prendre sur moi de stipuler aussi pour cette seconde somme dans la supposition très probable qu'il est dans les intentions de l'Empereur de s'en charger. Après y avoir mûrement réfléchi, je me suis décidé à le faire, si le Roi trouvoit comme moi qu'il y a urgence et jugeoit à propos de se prêter à cette extension de mes instructions. Je serai bien satisfait, Monsieur le Maréchal, si j'obtiens votre approbation, qui, devant m'arriver avant que le ministre me réponde, me garantira celle de Sa Majesté Impériale.

Quelques légers orages semblent s'élever dans la Diette. Les nonces veulent bien se prêter aux frais quelconques de l'entretien de l'armée, mais ils se récrient contre ceux de l'administration qu'ils trouvent exorbitants. Quelques-uns demandent avec amertume qu'on rende compte de l'emploi de tant de réquisitions, de tant de sommes déjà levées sur le duché, ce qui paroît dirigé principalement contre l'estimable Kochanowski, mais nous espérons que les gens sages parviendront facilement à calmer les mauvaises têtes,

et M. de Bose, que je quitte à l'instant, ne m'a témoigné à cet égard aucune inquiétude.

Agréez, Monsieur le Maréchal, l'hommage de ma très haute considération et de mon respectueux dévoûment.

BOURGOING.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Mars, 1re quinzaine. — Original.

---

108. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 14 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

Connaissant l'intérêt que Votre Excellence veut bien porter à l'armée polonaise, je crois à ce titre autant qu'à celui de l'avantage qu'elle a de servir sous ses ordres, devoir m'empresser de faire parvenir à sa connaissance que la convention relative à la mesure que S. M. l'Empereur vient d'adopter pour fournir à l'entretien de l'augmentation qu'il a jugée nécessaire d'ajouter à l'effectif de l'armée polonaise, ne tardera point à être conclue. Dès que les stipulations à faire à cet égard seront terminées, je prie Votre Excellence d'être persuadée que, malgré les obstacles qu'occasionne dans les levées la suspension dans laquelle on a dû laisser les mesures relatives à la conscription, je ne négligerai rien pour effectuer au plutôt celle d'environ 8.000 hommes qu'exigera le complettement projetté.

Une difficulté moins aisée à surmonter sera celle du complettement des régimens de cavalerie au nombre prescrit. Cette mesure demandant, pour l'achat seul et l'équipement des chevaux, une somme d'environ 800.000 florins, j'ignore comment, avec les finances épuisées du duché, le besoin de pourvoir à d'autres dépenses essentielles et le manque total de crédit, le Trésor parviendra à faire face à cet objet, tandis que pour le courant du mois actuel l'armée ne reçoit que le prêt, et que le païement de tout ce qui est relatif aux masses se trouve suspendu. Cette pénurie est d'autant plus fâcheuse que, quand même le ministère des finances parviendrait à rassembler la somme nécessaire, cette dépense ne pourra jamais être couverte qu'aux dépens de beaucoup d'autres articles, non moins indispensables, dont le dénuement ne saurait manquer de produire des suites fâcheuses. On ne pourrait, sans

injustice, accuser les habitans du duché de se refuser à des efforts en faveur de l'exigeance de la chose publique, mais telle est la détresse générale et le manque de numéraire dans le païs, que leur bonne volonté même fait voir davantage l'impossibilité où ils se trouvent d'en suivre l'impulsion. Quelque décourageant que soit au reste cet état des choses, il ne m'empêchera pas de faire tout ce qui sera en mon pouvoir pour justifier l'attente de S. M. l'Empereur et la confiance que Votre Excellence veut bien mettre dans mon zèle.

Le Roi m'a fait connaître qu'il serait possible qu'un corps d'environ 15 mille hommes de troupes polonaises fût dans le cas d'effectuer un mouvement. N'aïant aucune donnée ultérieure à cet égard, et ne connaissant ni les circonstances dans lesquelles il aurait lieu, ni même de quel côté ce corps serait dans le cas d'agir, je ne saurais avoir d'opinion sur la manière dont il serait convenable de le former, dans le cas où l'on croirait devoir conserver les places en état de défense. Votre Excellence connaît trop bien le montant et la composition de la population de Varsovie pour ne point sentir elle-même qu'il ne serait guères possible d'y organiser une garde nationale suffisante pour tenir lieu de garnison, et l'état misérable des petites villes sur la frontière permet encore moins de compter sur leurs habitans pour contenir l'ennemi qui se trouverait sur leur ligne.

D'ailleurs quand même cet obstacle pourrait être levé on en rencontrerait un nouveau dans le manque d'armes. A peine l'armée, dans son effectif actuel, possède-t-elle un rechange complet de fusils, qui encore va être réduit d'un tiers par l'armement de la nouvelle levée. En mettant le reste entre les mains de la garde nationale, on se trouverait nécessairement sans moïen de remplacer dans les corps les armes perdues ou détériorées par la guerre.

En remplissant le devoir de ma place de mettre sous les ïeux de Votre Excellence toutes ces circonstances, je suis parfaitement tranquille sur les dispositions qu'elle jugera nécessaires et j'ai la certitude la plus entière que le génie qui dirige à son gré les chances des événemens saura concilier avec ses vues l'exigeance des choses. J'ose d'avance assurer Votre Excellence qu'au moment de l'exécution, elle verra toute considération céder à celle de mériter la bienveillance de l'auguste Protecteur de notre patrie.

La face des choses n'a point changé en Gallicie; mais depuis peu, une certaine inquiétude paraît s'y répandre, de plus en plus, parmi les agens du gouvernement sur les entreprises que nous pourrions tenter. Les détachemens d'hussards stationnés sur la

frontière sont continuellement en patrouille et ont leurs chevaux sellés, chaque nuit.

Les bruits, qui, depuis quelque tems, courent en Gallicie sur la formation de 3 camps [*sic*] à portée de nos frontières, continuent à se soutenir, quoique rien n'indique leur prochain rassemblement. Les emploïés autrichiens font circuler et tâchent d'accréditer, autant que possible, la nouvelle qu'un de ces corps est destiné à se porter sur le territoire du duché.

J'ai l'honneur de renouveller à Votre Excellence l'expression de mon sincère et inviolable dévouement.

Le général de division
Ministre de la guerre

Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton Mars, 1re quinzaine. — Original.

---

109. — PH. STADION A WESSENBERG

Vienne, 14 mars 1809.

Monsieur le prince de Schwarzenberg nous mande par un courier qui est parti le 4 du mois de St. Pétersbourg que Mr. de Schladen a été chargé tout nouvellement de présenter à l'Empereur Alexandre de la part de la cour Königsberg des idées relatives à un acte de garantie réciproque entre les cours d'Autriche, de Russie et de Prusse. Le cabinet prussien ne nous a point parlé directement d'un tel projet, dont nous ne connoissons que le peu que Mr. de Schladen en a confié à notre mission en Russie, et je crois même que tout ce qu'il a eu à dire à ce sujet se borne à cette idée absolument générale, et qui, à en juger les apparences, ne saurait offrir de sûreté ni une véritable garantie qu'autant qu'elle serait soutenue par des efforts militaires. Je ne vous préviens de cet objet, que pour votre information particulière, si on doit vous en parler vous ne ferez point connaître que vous en avez déjà été instruit, et vous vous bornerez à une discussion particulière, dans laquelle vous aurez soin cependant de faire remarquer les très grands inconvéniens de toute négociation et de toute démarche politique qui ne serait pas entièrement basée sur la force des armes.

Les notions que M. le prince de Schwarzenberg nous transmet par ce courier sur les sentimens de l'Empereur Alexandre envers nous ne présentent pas un changement rémarquable de ce que j'ai

eu l'honneur de vous marquer par mes dépêches du 8. — S. M. I. de Russie paraît toujours fort embarrassée de la lettre de ses engagemens avec la France, et le principal but, auquel pour le présent se concentrent tous les soins de notre ambassadeur, est celui de convaincre ce souverain que le système agressif de Napoléon et les mésures offensives qu'il prépare dans ce moment nous mettent dans la nécessité absolue de repousser une attaque qui est d'autant plus positive et plus dangereuse qu'elle est plus sourdement préparée.

Au reste, quoique nous ayons assez de raison de nous flatter que, le cas échéant, nous pourrons compter sur l'inactivité de la Russie, je dois cependant douter qu'il existe là-dessus une assurance aussi formelle que celle dont M. le major comte de Goltz vous a fait mention, ainsi que vous le mandez dans le P. S. au rapport n° 5.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Weisungen. 1809. Fasz. 87. — Copie.

---

110. — PH. STADION A WESSENBERG

Vienne, 14 mars 1809

Ce que vous nous mandez sur l'étendue des rélations secrètes que vous avez trouvé établies dans le Nord et à l'Ouest de l'Allemagne, dans les pays qui ont été arrachés par la paix de Tilsit à leur légitime souverain, est d'un haut intérêt pour nous. Il est essentiel de soutenir le bon esprit qui paraît généralement répandu dans ce pays, et les petits sacrifices que vous avez faits à cet égard et dont vous faites mention dans le P. S. 1 ad n^{um} 3 ont été tout-à-fait à leur place. Ne voulant faire émaner des proclamations et des déclarations publiques qu'au moment où nos moyens seront mis en activité, je ne suis point en état de vous munir encore de pièces pareilles, mais je vous envoye par M. de Bombelles quelques imprimés qui ont parû dans le public, ainsi que les proclamations militaires de Monseigneur l'archiduc Charles, et qui ont été d'un grand effet aux occasions où S. A. Imp^{le} les a fait paraître. Au reste, vous pouvez compter sur l'invariabilité de nos principes, sur le calcul et la conséquence de notre marche et vous ne vous compromettrez aucunement en agissant et en dirigeant avec confiance votre langage sur les informations que vous avez reçues ici relativement à cet important objet.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Weisungen. 1809. Fasz. 87. — Copie.

---

111. — NOTES DU COLONEL SAUNIER

COMMANDANT DE VARSOVIE

Les 15 et 16 mars 1809.

Rapport d'un émissaire envoyé dans la Gallicie et le cordon russe, de retour le 15 *de ce mois.*

Parti de Varsovie le 5 du courant au soir je passai la nuit à Grzybow; le lendemain je fus à Katuszyn [1], j'y trouvai la grand-place de la ville remplie de recrues, dont la pluspart étaient liées; de ce nombre étaient des petits-nobles, des paysans et des juifs; j'entendis proclamer la deffense d'envoyer des vivres dans le duché. J'ai été à Siedlce et à Biala; on y levait aussi des recrues; pour avoir un visa sur mon passeport j'ai été obligé de rester presque deux jours dans ces deux endroits. J'ai appris qu'on lève beaucoup de chevaux pour l'artillerie et les bagages; on ne reçoit pour leur livraison qu'une reconnaissance; les villes et villages sont assujettis à fournir une certaine quantité de bœufs dont aucuns ne doivent être au-dessous du poids de 300 livres. Les propriétaires sont tenus de les conduire à Radom. On établit des magasins considérables à Siedlce, Biala, Terespol et Zelekowo. Chaque paysan a ordre de se pourvoir d'un korsek de farine, et les propriétaires doivent faire moudre le quart de leurs bleds pour en faire du pain au premier ordre et l'envoyer où il sera nécessaire. Depuis notre frontière jusqu'à Brzesc, il n'y a que quelques invalides. Il est faux qu'il ait paru des cosaques sur la rive gauche du Bug. A Brzesc il n'y a qu'une compagnie du régiment de Nieper sous les ordres du prince Korsakow; comme cette ville a été ruinée par un incendie, le reste du régiment est cantonné dans les villages. Cette troupe monte la garde avec le sac et capotte sur le dos, comme si elle devait se mettre en route. Deux cens fourgons ou chariots, chargés d'armes, de munitions et d'uniformes, sont prêts à partir. Ayant demandé aux sous-officiers et soldats s'ils avaient des ordres pour partir, ils ont répondu qu'on leur avait dit qu'ils devaient aller à Vilna. Les troupes russes qui sont à Wolczyn et Niemirow montent la garde dans le même équipage qu'à Brzesc. Les Autrichiens prétendent que les Russes viendront à leur secours et que c'est pour cette raison qu'on établit des magasins en Gallicie.

[1] Kaluszyn.

Le voyageur a subi des examens à tous les bureaux de douane et de police sur l'objet de son voyage; ce n'est qu'avec de grandes difficultés qu'on peut à présent parcourir ce pays.

Extrait de divers rapports de voyageurs.

On fait rentrer au service militaire dans la Silésie prussienne les soldats rentrés dans leurs foyers et les prisonniers de guerre revenant de France. On remarque que les officiers prussiens cherchent à se pourvoir de chevaux.

Le gouvernement autrichien fait dresser en Gallicie un tableau 1° des artisans, désignant le métier qu'ils professent; 2° des marchands et négocians de toute espèce, comportant l'état résumé de leurs fortunes, avec l'observation si elle est augmentée ou diminuée depuis vingt ans. On prend à cet égard des renseignements secrets.

On établit des magasins dans presque toutes les villes; les nobles, paysans, juifs, mariés ou non, sont sujets au recrutement. Des propriétaires de terres ont été obligés à payer 50 ducats pour chaque recrue qu'ils n'avaient pu fournir. Les agens autrichiens assurent toujours que les Russes entreront en Gallicie, mais on voit bien qu'ils n'en ont pas l'assurance, et que c'est par ordre qu'ils font circuler cette nouvelle. D'ailleurs les Russes ne font aucun mouvement qui puisse venir à l'appui de ce que veulent persuader les Autrichiens.

L'escadron de cosaques de M[r] Czukarin qui se trouvait [à] Ciechanow s'était retiré vers Droihiczyn et a été remplacé par un autre dont le commandant se trouve à Pietkowo. Les hussards russes cantonnés à Bransk et à Bielsk s'attendent à partir incessamment pour l'ancienne Russie. On dit à Grodno qu'il doit arriver vers la fin d'avril 30 mille hommes dans ce gouvernement; il est de fait qu'on y forme quelques magasins, mais ce sont les redevances en nature que l'on fait rentrer.

Le 9 de ce mois il est arrivé à Radzymin un escadron de hussards; l'on pense que c'est de Kaiser; un autre est revenu depuis le 14 à Kobilka.

Confidence de Trinkani, agent autrichien, à une personne qu'il croit dans son parti.

Le 10 il est arrivé à Siedlce ordre de l'archiduc Ferdinand, pour que la frontière du côté du duché soit strictement fermée, et qu'on facilite la communication avec les frontières de la Russie. Le même ordre prescrivait aux propriétaires des cercles de Siedlce et de

Biala de faire de suite convertir en farine le 1/4 de leurs bleds.

Tous les militaires de l'armée autrichienne ont reçu soixante cartouches à balle.

Nota. — Trinkani avait reçu ces détails d'un lieutenant du régiment de Kaiser posté à Okuniew et venu à Varsovie le 14 de ce mois. Ils ont passé deux heures ensemble. Cet officier a encore été dans une maison où sont logés des juifs de Gallicie et chez une dame dont le mari était prussien, laquelle a ses terres dans cette province. J'ai donné connaissance de ces détails au prince.

J'ai fait une chute hier au soir; j'ai une entorse au pied droit qui va me retenir quelques jours au lit, je regarde cet accident comme très malheureux dans les circonstances [1].

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Original.

---

112. — PONIATOWSKI A DAVOUT [2]

Varsovie, le 16 mars 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence la réception de sa dépêche du 4 de ce mois.

Conformément à ce qu'elle a bien voulu me prescrire, j'ai fait les dispositions suivantes :

Le 5e régiment de cavalerie reçoit l'ordre de se mettre en marche pour prendre ses cantonnements entre Nieporent et Jablonna.

Il laissera un foible escadron pour observer la frontière depuis Raygrod jusqu'à Nur. — L'état-major de cet escadron et le dépôt du régiment seront à Augustowo.

Le 2e régiment de cavalerie ne quitte point Varsovie et fournit de petits postes depuis Seivock [3] jusqu'à Nur.

Le 6e régiment de cavalerie a ordre de laisser un foible escadron pour observer la frontière depuis Filehn jusqu'à Kolno. — Ce régiment prendra ses cantonnements à Blonie et dans les environs.

[1] Ce dernier paragraphe est autographe.

[2] L'orthographe défectueuse, qui rend presque méconnaissables certains noms propres de cette pièce, doit être attribuée à la mauvaise lecture que le copiste a faite de l'original. Nous avons cru devoir rétablir en notes la forme exacte des vocables qui avaient été le plus altérés.

[3] Sierock.

Son dépôt et l'état-major de l'escadron détaché restent à Thorn.

Le 3e régiment de cavalerie ne laissera que de très petits détachements sur la frontière depuis Slawkow jusqu'à Suleiow et viendra prendre ses cantonnements à Piaseczno et environs. Le dépôt du régiment à Lovicz.

Le 1er régiment de cavalerie se concentrera à Gora. Il occupera par de petits postes la frontière depuis cet endroit jusqu'à Souleiow [1], et aura son dépôt à Varsovie.

J'ai invité Monsieur l'ordonnateur Desirat à prendre sur-le-champ les mesures nécessaires pour que les corps mentionnés soient pourvus de vivres et fourrages, tant sur la route que dans les cantonnements qui leur sont assignés.

Il devra faire approvisionner pour un mois les magazins de Varsovie.

Les 1er, 2e, 3e, 6e, 8e et 12e régiments d'infanterie seront de suite organisés en 2 bataillons de 6 compagnies chacun, d'une force proportionnée à celle des régiments. On fera entrer dans ces 2 bataillons tous les hommes en état de marcher de chaque régiment. Dans le cas d'un mouvement, les corps mentionnés ne laisseront, chacun dans les places où ils se trouvent, que les cadres des compagnies restantes avec 60 soldats pour former le noyau de leurs 3èmes bataillons, qui seront complettés par des conscrits.

Les malades de chaque corps seront considérés comme faisant partie de son 3e bataillon.

Il y aura de cette manière de disponible :

Dans les 5 régiments de cavalerie, environ.	3.500	hommes.
Dans les 6 régiments d'infanterie.	9.000	—
Infanterie saxonne.	1.000	—
Artillerie polonaise et saxonne.	500	—
formant un total d'au moins	14.000	hommes.

Mais dans le cas où un mouvement subit ne permettroit point d'effectuer les mesures énoncées, il faudroit retrancher, sur les forces disponibles, 3 bataillons qu'il conviendroit de laisser à Thorn, Surock [2] et Modlin.

Warsovie seroit alors dans le premier moment réduit aux dépôts qui s'y trouvent. et cette ville auroit, de plus, pour sa défense, les

[1] Sulejow.
[2] Sierock.

vétérans et la garde nationale; mais, dans aucun cas on ne doit compter que cette dernière s'élève au delà 2.000 hommes.

J'ai donné ordre à M. le général Zayoncheck d'envoyer à Czestochou[1] 500 fusils en bon état et de faire transporter à Varsovie le reste des armes qu'il a en magazin à Kalisz.

Cette mesure m'a paru nécessaire, autant pour les faire réparer à peu de frais dans l'attelier établi dans l'arsenal d'ici que pour en disposer ensuite plus facilement, et éviter le risque de les voir enlevés en les laissant dans un endroit qui n'est point occupé par des troupes.

Mr le général D'Abrowski[2] a reçu les mêmes ordres pour les fusils qu'il a en réserve à Posen.

Mr le général Zayonchek devra envoyer également à Varsovie le personnel et le matériel de l'artillerie qui se trouve à Kalisz.

J'ai ordonné au gouverneur de Thorn, ainsi qu'aux commandants de Sierock et Modlin de renvoyer à Varsovie, sur la demande du colonel Pelletier, le train d'artillerie qui se trouve dans leurs places.

Le bataillon du 6e régiment, qui, d'après les dispositions précédentes de Votre Excellence, avoit été envoyé à Thorn, reçoit l'ordre de revenir à Sierock.

Ces dispositions m'ont paru répondre, pour le moment, aux vues dont elle a bien voulu me faire part; cependant ne pouvant les regarder que comme provisoires et ne les ayant ordonnées que pour me trouver à même d'effectuer ses intentions ultérieures, sur lesquelles je n'ai point encore de données précises, je m'empresse de les lui soumettre en la priant de me faire connoître si elles ont son approbation ou si elle juge nécessaire d'y apporter quelques changements.

Il auroit peut-être été possible de laisser un plus foible détachement sur la frontière russe, mais ayant à faire lever dans le département de Louiza[3] environ 400 chevaux depuis longtems désignés, j'ai cru qu'il ne seroit point inutile de se ménager cette facilité pour en effectuer le rassemblement et couvrir le transport.

Je n'ai point perdu de temps pour présenter au Roi un projet pour effectuer la levée nécessaire pour les complettements énoncés par les bases dont Mr le général Fiszer a été chargé de la part de

[1] Czenstochowa.
[2] Dombrovski.
[3] Lomza.

S. M. l'Empereur. Le Roi ayant adopté mes idées à cet égard, j'ai fait préparer sur-le-champ tout le travail relatif à cet objet et je n'attends que l'expédition du décret pour mettre de suite cette mesure à exécution. — La conscription n'étant pas encore organisée dans le duché, j'ai crû devoir adopter, pour la répartition des recrues à fournir, la proportion d'un homme sur trente-cinq feux, tant des villes que des campagnes; cette levée donnera environ 8.000 hommes qui seront suffisants pour fournir le complettement des compagnies d'infanterie à 140 hommes et celui des régiments de cavalerie au nombre prescrit de 1.047. Elle doit même laisser un excédent que je destine au complettement de l'artillerie, des sapeurs et du train, d'après leur nouvelle organisation. Celle-ci étant préparée d'avance, ne tardera point à être effectuée.

J'aurai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Excellence par le prochain courrier la composition des états-majors et des troupes de l'artillerie et du génie, ainsi que celle du matériel qu'il sera possible d'attacher au corps qui se rassemble dans le duché.

Les détails qui y sont relatifs me donnent tous les jours la preuve de l'extrême utilité des services de MM. Pelletier, Bontems et Mallet, dans l'armée polonaise et m'engagent à rappeler encore au souvenir de Votre Excellence la prière d'obtenir une décision définitive à l'égard de ces officiers; quoique, d'après ce qu'elle a fait connoître à cet égard à M. le général Fiszer, ils soient autorisés à remplir dans le duché les fonctions que je leur ai destinées; cependant, comme elles les mettent, surtout les deux derniers, dans le cas de donner des ordres à des officiers d'un grade supérieur, il seroit essentiel que S. M. l'Empereur voulût bien leur permettre d'accepter ceux qu'on leur offre dans l'armée du duché; d'autant que ne pouvant autrement se permettre de toucher les appointements qui leur reviendroient à ce titre, ils n'ont, dans le fait, aucun dédommagement pour le sacrifice qu'ils font en se consacrant à l'instruction des troupes polonaises de leurs armes.

Je ne néglige rien de ce qui peut contribuer à mettre ces troupes en état d'agir. Le Roi a agréé les demandes que je lui ai faites pour obtenir les fonds nécessaires, tant à l'achat des outils de sapeurs que pour l'achat et équipement des chevaux, et la première mise des hommes destinés au complettement de la cavalerie. Cependant quelle que soit la bonne volonté de S. M. à cet égard et son empressement à se résoudre à tous les sacrifices qui peuvent en augmenter

l'effet, elle ne remédie que très imparfaitement à l'extrême épuisement des finances, occasionné tant par le nombre des dépenses que par le manque de circulation dans le pays. Même quand les sommes sont assignées, les caisses sont, bien souvent, longtems avant de pouvoir les completter, et ce n'est que par de très foibles portions qu'on en reçoit successivement le montant.

Votre Excellence jugera aisément par là de la lenteur forcée que ces circonstances impriment à toute opération qui exige des avances et combien il devient quelquefois difficile de les faire répondre à l'attente qu'on paroît fondé à en concevoir.

Il y a lieu de présumer que cette pénurie du Trésor influera jusque sur l'équipement du complettement d'hommes dont S. M. l'Empereur vient d'assurer l'entretien, et il seroit à désirer que, pour obvier à tout délai, dans une mesure aussi importante, le gouvernement français voulût bien se prêter à faire au plutôt l'avance des fonds stipulés par la convention pour la première mise des hommes mentionnés.

Le bruit court généralement que l'archiduc Ferdinand est arrivé à Cracovie et l'on prétend être sûr que son quartier général sera établi à Koniskie.

Il ne paroît point qu'il y ait eu d'autres mouvements de troupes en Gallicie que l'arrivée de deux compagnies d'infanterie et d'un escadron de cavalerie à Radzimin. On dit avoir vu à Szczekociny 3 régiments d'infanterie, mais cette circonstance n'est point garantie et les rapports de la frontière n'en font pas mention.

Votre Excellence trouvera ci-joint l'état des corps d'après les dernières dispositions, ainsi que la situation des troupes sous mes ordres.

Je la prie d'agréer l'expression sincère de mon inviolable dévouement.

Le général de division
Ministre de la guerre
Signé : Joseph, prince PONIATOWSKI.

Pour copie conforme :
Le général de division
chef de l'état-major général
comte de l'Empire
Dominique COMPANS.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin Correspondance. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Copie.

113. — DAVOUT A PONIATOWSKI[1]

Erfurt, 17 mars 1809.

J'envoie avec plaisir à Votre Altesse les décisions de S. M. sur les demandes que vous avez faites relativement au colonel Le (*sic*) Pelletier et au capitaine Bontems. J'espère que celle relative au capitaine Mallet aura le même résultat.

Je pars demain pour Bamberg où toutes les troupes seront réunies le 20. On ne tardera pas à être éclairci des intentions des Autrichiens et des motifs de tous leurs mouvemens de troupes.

Aussitôt que j'aurai quelque chose de positif je vous le ferai connoître.

Je préviens Votre Altesse que j'ai donné ordre au capitaine Ziemiecki, commandant de Bromberg, de se rendre auprès de moi.

Je vais écrire à l'Empereur pour le prier de donner de l'emploi en Allemagne ou en France au général Axamitowski afin que vous soyez débarrassé de ses intrigues.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du M[al] Davout, du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie,

---

114. — NOTES DU COLONEL SAUNIER

COMMANDANT LA PLACE DE VARSOVIE

Les 17 et 18 mars 1809.

Tout est à la guerre en Gallicie, et à la paix en Russie. M[r] Sobanski arrivant de Mohilow donne les détails les plus rassurans sur les intentions de la Russie ; il en est de même d'un rapport de M[r] Fabrice qui arrive de Leopol; il a raconté qu'en cette ville sont arrivés au commencement du mois une dame Ilinska, née princesse Lubomirska, un prince Kutusow, un frère utérin du prince Serbatow et 10 officiers russes qui tous ont publiquement assuré que l'empereur Alexandre était dans la meilleure intelligence avec l'empereur Napoléon; que l'ambassadeur de France à S[t]-Pétersbourg[2] était dans la plus grande faveur auprès de Sa Majesté; que les ministres et le Sénat avaient pour lui les plus

[1] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du M[al] Davout,* publiée par Ch. de Mazade.

[2] Caulaincourt, duc de Vicence.

grandes defférences. Le gouverneur de Leopol ayant eu connaissance de ces discours a fait venir plusieurs des officiers russes qu'il a verbalement interrogés, et qui lui ont répondu dans le sens qu'ils avaient parlé aux habitans. Cela l'a fort intrigué et découragé. Les militaires et agens autrichiens, qui ne comptent plus sur l'assistance des Russes, sont devenus mornes et pensifs.

Mr Fabrice a raconté que le recrutement se poursuivait en Gallicie sans pitié; qu'il y avait nombre de vexations commises; qu'on indisposait toutes les classes, parce que, sans égards ni justice, on prenait tous les jeunes gens que l'on pouvait, et qu'on transporte ensuite sur des charriots; il y en a au moins mille dans la Gallicie disposées à cet usage. On retire aux jeunes gens leurs habits et on les affuble d'une mauvaise capotte; on les détient dans une espèce de prison jusqu'à ce qu'ils puissent faire un détachement complet, et on les entasse sur des voitures; il en est mort plusieurs de froid et de misère.

Il a vu à Sandomir des ingénieurs autrichiens arriver au nombre de sept pour y examiner le terrain, faire des retranchemens devant cette ville et y construire un pont de bateaux; il a su aussi que le projet existait d'en construire un autre à Jozefow où l'on a déjà rassemblé des bateaux.

Quelques autres personnes arrivées de la Gallicie ont rapporté que l'on y disait que l'archiduc Ferdinand devait venir établir son quartier général à Lublin.

Il n'est point arrivé sur la frontière du duché d'autres troupes que les hussards dont il a été fait mention dans le précédent rapport.

Un Sr Kouberski, né dans le duché, mais domicilié en Gallicie où il était professeur, avait été envoyé à Varsovie par M. Duché, commissaire général des frontières, pour examiner ce qui se passait, tâcher de procurer le plan de Modlin et se rendre dans les environs de Graudenz pour savoir ce que fesaient les Prussiens. N'osant refuser cette mission dans la crainte de passer pour suspect, il m'en a fait par écrit sa déclaration volontaire que j'ai remise au prince. C'est d'après l'ordre de Mr de Wurmser, gouverneur de Cracovie, que sont envoyés les émissaires dans le duché; c'est lui qui fait les fonds et qui a fait payer précédemment ceux qui ont levé les plans de Sierock et de Praga.

Un Polonais très riche, connu par son attachement à son pays et à la France, nommé Mr Kuczynski, a fait imprimer quelques idées de réforme dans les administrations du duché; il est d'accord en

cela avec la très grande majorité des habitans; mais comme il a attaqué par quelques réflexions les ministres Breza et Lubienski, ceux ci ont obtenu un décret de Sa Majesté pour le traduire au criminel (tribunal). Il paraît aujourd'hui devant ses juges. Je pense qu'on a fait faire une fausse démarche au Roi, tout ce qu'il y a de meilleur dans la nation épousant le parti de Mr Kuszynski. Comme ailleurs il avait signé ce qu'il avait fait imprimer, s'il était calomniateur, il pouvait être poursuivi sans l'intervention de l'autorité royale.

Un nonce, nommé Mr Karski, a fait hier aussi une sortie contre le ministre de la police qu'il a proposé de supprimer comme inutile, et de donner les fonctions de la police au ministre de l'intérieur.

Ci-joint sont ces deux imprimés que j'aurais envoyés traduits, si l'on ne m'eut pas manqué de parole.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Original.

---

115. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, ce 18 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

Le courrier qui porte à Dresde la dépêche que j'ai eû l'honneur d'adresser hier à Votre Excellence ne devant partir qu'aujourd'huy, je profite du délai mis à son départ pour mettre sous ses yeux :

1° L'état de l'équipage d'artillerie qui s'organise dans ce moment pour être attaché au corps de troupes qui se rassemble dans le duché.

2° La répartition des bouches à feu.

3° La composition du personnel pour le commandement et le service de l'artillerie et du génie dans le corps dont est question ci-dessus [1].

Il aurait en sus de cet équipage toute l'artillerie saxonne, et il resterait encore dans chacune des places de Sierocka, Modlin, Thorn, Czetzlochowa [2], 6 pièces approvisionnées et en état; aux chevaux près, que, d'après les dispositions contenües dans ma dépêche d'hier, je me suis vû d'en le cas d'en faire retirer.

Je dois répéter à Votre Excellence que n'ayant point de données positives sur ses intentions ultérieures, j'ai crû devoir prendre des mesures pour n'être point au dépourvû dans le cas d'un mouve-

[1] Ces trois états constituent la pièce suivante.

[2] Czenstochowa.

ment, et je les ai réglées sur les probabilités résultant des ordres que j'ai déjà reçus de sa part; en les soumettant à l'approbation de Votre Excellence, je n'attends que ses instructions pour effectuer sur le champ les changemens qu'elle jugerait nécessaires.

Le bruit s'est répandu depuis hier que le quartier général de l'archiduc Ferdinand sera établi non à Konskie mais à Pulawy. Je n'ai aucune donnée ni sur l'un ni sur l'autre.

Agréez, Monseigneur...

Le général de division
Ministre de la guerre

Signé : Joseph, prince de PONIATOWSKY.

Pour copie conforme :
Le général de division
chef de l'état-major général
comte de l'Empire
Dominique COMPANS.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Copie.

---

116. — ORGANISATION D'UN ÉQUIPAGE DE TRENTE BOUCHES A FEU POUR ÊTRE ATTACHÉ AU CORPS D'ARMÉE POLONAIS

[18 mars 1809.]

		Nombre.	Chevaux.
Bouches à feu avec avant-train de	12	6	48
	6	18	108
	d'obusiers de campagne	6	36
TOTAL DES BOUCHES A FEU		30	192
Affuts de rechange avec avant-train de	12	1	4
	6	4	16
	d'obusiers de campagne	2	8
TOTAL DES AFFUTS DE RECHANGE		7	28
Caissons avec avant-train de	12	22	132
	6	40	240
	d'obusiers de campagne	30	180
	d'infanterie	70	420
	de parc	2	12
TOTAL DES CAISSONS		164	984
Forges de campagne		6	36
Charriots couverts ou fourgons		14	84
Charriots agricoles ou prolonges		8	48

Récapitulation

Bouches à feu	30	192
Affuts de rechange	7	28
Caissons	164	984
Forges de campagne	6	36
Charriots couverts et autres	22	132
Total général de voitures	229	1.372
Chevaux de selle de train pour sous-officiers	»	70
De plus 1/10e en sus pour les chevaux de rechange	»	140
Total général des chevaux du train	»	1.582

Na.-B. — Non compris les chevaux nécessaires pour transporter les bateaux pontons, etc.

Répartition des bouches à feu portées sur l'état d'autre part.

SAVOIR :

A l'avant-garde	4 pièces 2 de 6 = 2 obusiers de 5p,6l.
Corps d'armée	12 pièces 8 de 6 = 4 obusiers de 5p,6l.
Réserve	8 pièces 4 de 6 = 2 obusiers = 2 pièces de 12.
Au parc	6 pièces 2 de 6 = 4 de 12.
Total des pièces	30 bouches à feu.

On fera suivre chaque batterie d'un approvisionnement de 150 coups par pièce, et d'un approvisionnement de 50 cartouches d'infanterie par fantassin, le restant des munitions sera en garde au parc.

État de situation du personnel nécessaire pour le service de l'artillerie attaché au corps d'armée polonais.

SAVOIR :

État major.

État major général.	M. le colonel Pelletier, commandant l'artillerie et le génie. M. le colonel Gorsky, chef de l'État major. M. le capitaine Yodko [1], adjoint.
Direction du génie.	M. le capitaine Mallet, commandant le génie M. le capitaine Gotkowsky, adjoint. M. le garde du génie Potier.
Direction d'artillerie	M. le capitaine Bontemps, directeur du parc. adjoint. adjoint.

[1] Jodko.

Avant-garde.

Officiers et troupe.	Le chef de bataillon Gugumus, commandant l'artillerie et le génie. adjoint. Une compagnie d'artillerie à cheval. Une compagnie de sapeurs pontonniers. 6 ouvriers.

Corps d'armée.

Officiers et troupe.	Le chef de bataillon Hauschild, commandant l'artillerie et le génie. adjoint. Trois compagnies d'artillerie à pied. Une compagnie de sapeurs pontonniers. 8 ouvriers.	Na La force d'une compagnie tant à pied qu'à cheval ne lui permet de servir que 4 bouches à feu.

Réserve.

Officiers et troupe.	Wlodomir Patocky, commandant l'artillerie. adjoint. Une compagnie d'artillerie à cheval. Une compagnie d'artillerie à pied. 6 ouvriers.

Parc.

Troupe...	Deux compagnies d'artillerie à pied. 1/2 compagnie d'ouvriers.

Certifié véritable par moi général de division
Ministre de la guerre du grand duché de Varsovie

Signé : Joseph, prince DE PONIATOWSKY.

Pour copie conforme :
Le général de division
chef de l'État major général
comte de l'Empire
Dominique COMPANS.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin Correspondance. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Copie.

---

117. — CONVENTION SIGNÉE A VARSOVIE

LE 18 MARS 1809

ENTRE M. LE COMTE DE BOSE ET LE MINISTRE DE L'EMPEREUR PRÈS LE ROI DE SAXE

S. M. l'Empereur des François, etc., et S. M le Roi de Saxe, duc de Varsovie, voulant déterminer par une convention l'augmentation qu'ils ont jugé à propos de donner à l'armée du duché de Varsovie

sans que le Trésor du duché en soit chargé, ont nommé à cet effet pour leurs plénipotentiaires savoir :

etc. [*sic*] etc. [*sic*].

lesquels sont convenus des articles suivants :

Article premier.

Chacun des 9 régiments qui se trouvent présentement dans le duché, savoir le 1er, le 2d, le 3e, le 5e, le 6e, le 8e, le 10e, le 11e et le 12e seront le plutôt possible augmentés de 45 hommes par compagnie; ce qui portera le nombre d'hommes de chaque compagnie, de 95 à 140, et la force de chacun de ces régiments au complet de 2.560 hommes.

Art. 2.

S. M. I. et R. prend dès ce moment à sa charge la solde, la masse, les subsistances et pain de soupe de chacun des soldats dont l'armée du duché va être augmentée d'après l'article précédent.

Art. 3.

S. M. I. et R. prend aussi à sa charge les frais de première mise pour l'habillement et l'équippement de chacun des dits hommes d'après l'état qui sera présenté au prince ministre de la guerre, aux inspecteurs ou toutes autres personnes commises à cet effet par S. M. I. et R.

Art. 4.

Les mêmes inspecteurs ou autres personnes commises à cet effet constateront le nombre effectif des hommes qui seront successivement ajoutés par compagnie à l'armée actuelle du duché de Varsovie, afin de pourvoir, avec connoissance de cause, au payement de la 1re mise, de la solde, des masses et des subsistances.

Art. 5.

S M. I. et R. pourvoira aussitôt qu'il sera possible aux avances indispensablement nécessaires pour faire face aux frais dont il est fait mention à l'article 3; bien entendu que le prince ministre de la guerre du duché sera tenu de rendre compte de l'emploi de ces avances aux personnes que S. M. I. et R. désignera à cet effet.

ART. 6.

La présente convention sera ratifiée et les ratifications en seront échangées à Paris dans l'espace d'un mois, ou plutôt, si faire se peut.

Signé : Jean-François Bourgoing. Charles, comte de Bose.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Copie. — Publié par George Fréd. de Martens dans : *Nouveau Recueil de traités d'alliance, de paix.. des puissances et états de l'Europe*, t. IV, 1808-1819 incl., pp. 19-20.

---

118. — PONIATOWSKI AU COMTE DE BOSE

Varsovie, le 19 mars 1809.

A Son Excellence Monsieur le Comte de Bose,
Ministre du Cabinet et des Rélations extérieures.

MONSIEUR LE COMTE,

En accusant à Votre Excellence la réception de la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser aujourd'hui en me faisant parvenir une expédition de la convention qu'elle vient de conclure avec le ministre de S. M. l'Empereur et Roi rélativement aux troupes du duché, je crois devoir la prier de se concerter avec M. de Bourgoing à l'effet de déterminer l'époque précise à laquelle le surplus de 95 hommes dans chaque compagnie devra être vérifié par des emploïés français et porté au compte de S. M. l'Empereur.

Les anciennes levées aïant laissé un certain nombre d'hommes disponibles, qu'on pourrait sous très peu de tems faire entrer dans les cadres, il importe, vû l'épuisement du Trésor, de ne point laisser cette augmentation à la charge du duché.

Veuillés bien, Monsieur le Comte, agréer...

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. des aff. étr. Pologne, supplément. Vol. 17, fol. 139. — Original.

119. — NOTES DU COLONEL SAUNIER

COMMANDANT DE VARSOVIE

Varsovie, les 19 et 20 mars 1809.

J'ai lu une lettre de Cracovie, datée du 12 de ce mois, écrite par une femme de qualité, qui mandoit que l'évêque de cette ville[1] rassembloit dans son palais toutes les dames qui devoient être présentées à l'archiduc Ferdinand par la princesse Hohenzollern, épouse du commandant de Cracovie. Il étoit dit dans cette lettre que l'archiduc devoit partir sous quelques jours pour établir son camp à Olkusz, distance de quatre lieues. D'après d'autres rapports, l'évêque de Cracovie est tout dévoué à la maison d'Autriche et cherche à lui faire des partisans.

Il arrive peu de personnes de Gallicies; il circule divers bruits parmi les propriétaires de cette province qui se trouvent ici; ils prétendent savoir que l'archiduc Ferdinand fait un voyage en Gallicie et qu'il va y établir deux camps, l'un entre Konskie et Radom, et l'autre près Lubartow. On dit encore qu'il doit offrir à cette province et au duché, au moment où se déclarera la guerre, de faire cause commune avec l'Autriche qui leur assurera d'être régi par les mêmes lois que les Hongrois. Je suis bien persuadé que quelques promesses que l'on fasse, l'on n'ébranlera point la fidélité des habitans du duché, mais la circonstance de leur tendre ce piège n'est pas mal choisie, car en général on est bien mécontent des ministres, on n'est pas attaché au roi et on murmure contre les impôts; la manierre dont on les lève les rend à la vérité bien onéreux.

D'après quelqu'autres rapports de la Gallicie qui paroissent très certains, les Autrichiens font voyager d'un lieu à l'autre des détachemens des régimens de hussards Hessen-Hombourg et Kaiser, soit pour s'assurer de la tranquillité du pays, ou faire prendre le change sur leurs opérations en Gallicie. On ne peut être bien informé que par les juifs, et ils ne sont pas disposés en faveur du duché, où on les vexe, surtout à Varsovie.

On assure que le ministre de la justice[2] qui craint que Mr Kussinski ne produise, comme il le peut, les preuves de ce qu'il a avancé, se repent actuellement d'avoir sollicité et obtenu un décret royal pour le faire mettre en jugement; on assure qu'il lui a fait

[1] And. Gawronski.
[2] Lubienski.

proposer d'abandonner la poursuite de cette affaire et que le procureur général vouloit le déterminer à écrire une lettre au roi, ce à quoi Mr Kussinski s'est refusé. Les membres de la Diète et le public sont dans l'intérest de ce dernier. Il y a des gens qui disent hautement : « Il faut espérer que cette affaire ne sera pas étouffée par acte d'autorité, comme l'a été celle relative à la réclamation des pauvres habitans du pays contre les fonctionnaires pervers qui ont profité de leur malheur et se sont partagés les dons charitables qui avoient été faits dans l'intention de venir au secours des malheureux ».

Un Monsieur Ferry, français, habitant du département des Ardennes, âgé de cinquante ans, homme de sens et de jugement, est arrivé avant-hier de la Sibérie, où il a résidé trois ans en qualité de directeur de forges de fer. Il a passé à Moscou, y a séjourné quelque tems, s'est rendu à Pétersbourg où il est resté six semaines, en est parti le 28 février dernier, se dirigeant sur la Gallicie qu'il vouloit traverser comme ligne droite pour se rendre dans sa patrie, mais arrivé en face de Terrespol, on lui a refusé le passage au travers de la Gallicie, et il est venu à Varsovie, côtoyant le Bug. Il rapporte que dans toute la traversée qu'il a faite de l'empire de Russie il s'est convaincu qu'il n'y a aucun mouvement de troupes dont on puisse tirer le moindre augure défavorable pour le duché. Il étoit à Pétersbourg lorsque la nouvelle d'une rupture prochaine entre la France et l'Autriche y est arrivée; Mr le comte de Schwartzenberg y est venu à cette époque, y a fait ses visites et n'a pas parru prendre faveur. Il ne paroist pas qu'il y ait de parti pour son souverain ; il n'en est pas de même des Anglais, toute la nation russe désireroit avoir la paix avec eux, attendu la stagnation dans laquelle se trouve le commerce. Comme on sait que l'empereur Napoléon a déterminé l'empereur Alexandre à fermer ses ports aux Anglais, les Russes de toutes classes portent haine au premier de ces monarques et s'en expliquent assez ouvertement. Depuis la paix de Tilsitz l'empereur Alexandre a aussi perdu l'attachement et l'estime de ses sujets, qui, quoiqu'à demie barbares, sont extraordinairement vains, se croyoient en état de subjuguer l'Europe et ne peuvent pardonner à Alexandre de s'être laissé vaincre; ils lui en imputent toute la faute. Dans leurs conversations ils en parlent avec mépris, il n'est ménagé ni par le militaire, ni par le civil. Avec cette disposition des esprits une révolution de cour est très facile à amener, peut-être auroit-elle déjà eu lieu sans la peur qu'éprouve la noblesse de la possibilité que les rennes [*sic*] du gouvernement fussent alors confiées au prince Constantin que l'on hait et que l'on redoute.

Le voyage des souverains de Prusse n'a pas fait une grande sensation et a indisposé une partie du militaire russe contre eux, attendu qu'il y a eu beaucoup d'exercices et de parades malgré que l'on fût dans le tems le plus rigoureux de la saison.

La reine a excité quelques petits mouvemens de curiosité dans certaine classe, mais l'extérieur du roi a produit contre lui un sentiment approchant du mépris. Au reste tout le monde assuroit qu'il ne pouvoit y avoir dans le voyage aucun but politique.

Nota. — Ce voyageur va passer à Dresde et peut-être où sera Son Excellence, je désirerois qu'elle puisse le voir ou le faire parler.

Ci-joint un rapport que j'ai demandé à Mr Leipsiger, bailli de Son Excellence, qui est venu me voir hier arrivant depuis quelques jours de la Silésie.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Original.

---

120. — BOURGOING A DAVOUT

Varsovie, ce 20 mars 1809.

Monsieur le Maréchal,

Je ne crois pas commettre une indiscrétion, je crois rendre à Votre Excellence un hommage qui lui est dû à plus d'un titre en lui envoyant ci-joint la copie de la convention que j'ai signée avant-hier avec M. de Bose, avant même qu'elle ait été ratifiée. Vous continuez, Monsieur le Maréchal, à prendre trop d'intérêt au duché de Varsovie, pour que le contenu de cette convention puisse vous être indifférent, et si vous étiez encore à Paris, vous employeriez sans doute tous vos moyens pour que l'effet en soit promt. En votre absence, je presse M. de Champagny et M. Maret, qui approche l'Empereur encore plus souvent, d'obtenir de Sa Majesté l'Empereur, et le plutôt, les mesures qu'elle va exiger, c'est à dire sa ratification, les ordres aux inspecteurs ou commissaires qui vont être chargés de constater le nombre d'hommes qui s'incorporeront successivement à l'armée du duché, et surtout les fonds nécessaires à leur entretien. Quant à ce dernier article, qui connoît mieux que vous, Monsieur le Maréchal, l'extrême dénuement du Trésor et la nullité du crédit du gouvernement? En voici une bien triste preuve. Pour pourvoir aux frais de première mise qui exigent quelques avances aux fournisseurs, fabricants, marchands, auxquels le prince Joseph va avoir recours, le roi est obligé de

donner 200 et quelques mille florins qui se trouvent, pour le moment, disponibles dans les caisses de ses domaines. Le ministre de la guerre m'avoue qu'au défaut de cette ressource passagère, il seroit dans l'impossibilité de trouver la plus petite somme.

Vous avez ici, Monsieur le Maréchal, plusieurs correspondants qui vous tiennent au courant de ce qui se passe en Gallicie. Je vais cependant transcrire ci-dessous l'article de ma dépêche de ce jour, qui y est relatif, sans prétendre toutefois qu'il vous apprenne quelque chose.

« Les dernières lettres de la Gallicie parlent des mouvements de troupes qui continuent à se faire dans cette province, mais dont aucun ne paraît encore menacer le duché de Varsovie. Un corps s'est replié d'Opatow à Sendomir, et on travaille aux retranchements de cette dernière place. L'esprit est toujours le même en Gallicie. Malgré les efforts de l'Autriche pour y carresser les habitants les plus notables et pour diminuer, à force de levées, le nombre des hommes dont elle suspecte la fidélité, on y appelle dans toutes les classes la guerre par des vœux unanimes. On s'y prépare à accueillir ses libérateurs. On met sous main, on reserre pour eux des subsistances, des draps et même des armes. On cite tel grand propriétaire qui s'apprête à lever un corps au moment de l'insurrection. C'est, il faut en convenir, la perspective du dénoûment que ces indices annoncent qui contribue beaucoup à soutenir l'esprit public dans le duché de Varsovie. »

Les séances de la Diette sont beaucoup moins orageuses qu'on n'auroit pu le craindre, et le roi en est, en général, satisfait, comme il a bien voulu me l'exprimer hier. Elles se terminent le 25. Le roi part le 26, moi le 27, pour être à Dresde le 1er avril.

Je serois bien heureux, M. le Maréchal, si, comme j'en ai presque l'espoir, je pouvois vous y offrir en personne l'hommage de ma très haute considération et de mon respectueux dévouement.

BOURGOING.

Min. Guerre. Arch. hist. Don Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

---

121. — NAPOLÉON A CAULAINCOURT

A Malmaison, le 21 mars 1809.

M. de Caulaincourt, j'ai reçu votre lettre du 28 février avec les pièces qui y étoient jointes. Plusieurs courriers de M. de Champagny

ont dû vous porter le résumé de la conversation de ce ministre avec M. de Metternich et la copie de la note qu'il lui a passée quelques jours après. — Voici la situation des choses dans ce moment. L'Autriche a reçu de l'argent par Trieste : cet argent ne peut venir que d'Angleterre; l'Autriche fomente la Turquie : elle a couvert de ses troupes la Bohême, l'Inn, la Carinthie, la Carniole. Il est impossible que l'Empereur ne soit pas instruit par Vienne de toutes les folies qu'on fait en Autriche. M. de Champagny vous envoie la copie en allemand de la proclamation du prince Charles, qui équivaut à une déclaration de guerre. Cependant le langage de M. de Metternich est toujours paisible, et il n'a encore fait aucune déclaration. Des agens subalternes ayant sondé le cabinet de Vienne pour savoir si il y auroit quelque chose à craindre pour la maison régnante de Saxe, la guerre venant à être déclarée, au lieu de répondre qu'il n'y avoit pas de sujet de guerre, on s'est empressé d'assurer que le roi de Saxe et sa famille n'avoient rien à redouter et qu'ils seroient respectés. Vous voyez que depuis le 28 février les choses ont beaucoup empiré. M. de Romanzoff doit être arrivé depuis longtemps à St-Pétersbourg. Il y aura apporté une opinion conforme à la mienne. Je ne pense pas à attaquer; mais, dans la circonstance actuelle, je crois qu'il est important de prendre des mesures pour que les troupes russes fassent un mouvement et que le chargé d'affaires russe à Vienne soit rappelé si les Autrichiens dépassent leurs frontières. Il faut que cet ordre soit connu de M. de Schwartzenberg et qu'il soit notifié à Vienne. Le ministère autrichien est persuadé que la Russie ne fera rien et qu'elle restera neutre dans cette guerre, quand même elle la déclareroit. Vous sentez combien cela seroit contraire à l'honneur de la Russie et funeste à la cause commune. — Voici ma position militaire : l'armée saxonne est réunie autour de Dresde et le prince de Ponte-Corvo doit y être rendu pour en prendre le commandement. Le duc d'Auerstaedt a son quartier général à Wurtzbourg et son corps d'armée occupe Bayreuth, Nuremberg, Bamberg. Le corps d'Oudinot est sur le Lech. Le duc de Rivoli a son corps cantonné autour d'Ulm. Les Wurtembergeois sont à Neresheim. Les Bavarois sont à Munich, Straubing et Landshut. Le général du génie Chambarlhac est à Passau, où il fait une tête de pont pour assurer le passage l'Inn. On travaille à fortifier les places de Kuffstein, Cronach, Forcheim. Les Polonais doivent se réunir sous Varsovie et le long de la Pilica. Les dépôts se remplissent de tous côtés. Aucune communication officielle n'est faite ici, et il n'y a encore rien de raisonnable d'im-

primé, parce qu'on se tait jusqu'au dernier moment. L'opinion du S[r] Dodun, mon chargé d'affaires à Vienne, et de la plupart des personnes qui sont dans cette ville, est que l'Autriche sera entraînée outre mesure, et qu'il n'est plus en son pouvoir de s'arrêter, et que, si la guerre peut être évitée, ce n'est que par l'aspect formidable des forces de la Russie, qui ôte à ces gens là jusqu'à l'idée de la possibilité d'une chance en leur faveur. Un général autrichien s'est embarqué à Trieste pour aller à Londres concerter les opérations.

Dans cette situation de choses, il faut prévoir deux cas : 1° Si l'Autriche attaque, il n'y a pas de note à faire; le chargé d'affaires russe doit quitter Vienne et les troupes russes entrer sur le champ en Galicie et menacer d'attaquer la Hongrie, pour contenir ce côté là. S'il falloit juger par sa raison, tout porte à penser que l'Autriche n'attaquera pas légèrement, voyant le nombre de troupes françaises qui inondent l'Allemagne et qu'elle ne croyoit pas voir revenir si promptement. Cependant, ce cas, il faut le prévoir, et envoyer des instructions aux agens respectifs à Vienne. L'idée que la légation russe partira sur le champ peut être une raison de retenir l'humeur guerrière de la faction qui domine. Le second cas, c'est que les choses restent dans la situation actuelle pendant les mois d'avril et mai, et qu'on puisse pendant cet intervalle négocier. Dans ce cas, la note que propose de remettre l'Empereur de Russie me paraît bonne. Sur ce, je prie Dieu, etc.

A. Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, t. III, pp. 582-584, et L. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. Ier, pp. 294-295.

---

122. — LETTRE D'OTTO A CHAMPAGNY

(Extrait.)

Munich, le 21 mars 1809.

J'apprens que des moines allemans et espagnols parcourent les caffés et les guinguettes de Vienne pour prêcher une croisade contre la France. Il est à présumer que le landwehr excité par ces fanatiques ne sera pas plus valeureux que l'armée de Pierre l'Hermite.

. . . .

Le général Hohenfeld lui [à M[r] N... gentilhomme bavarois] a parlé avec enthousiasme des dispositions actuelles et de la délivrance prochaine de la nation allemande du joug insupportable des

Français; il a paru intimement convaincu que dès le lendemain de l'invasion de la Bavière, tous les princes de la Confédération se jeteront dans les bras de l'Autriche, d'autant que toutes les fournitures faites en Allemagne seront payées comptant.

. . . .

Min. des aff. étr. Bavière. Vol. 185, fol. 145 et s.

---

123. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 21 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence la réception de la lettre qu'elle a bien voulu m'adresser le 14 de ce mois.

C'est avec le plaisir le plus vrai que j'ai appris la délivrance de Mme la Maréchale, et j'en félicite bien sincèrement Votre Excellence. Je suis charmé que ce soit un fils qui augmente sa famille, parce qu'il suffit de connaître ses qualités et son cœur pour désirer de voir perpétuer la race de l'être privilégié qui les possède. Ces nouvelles ont eu pour moi un attrait de plus, celui d'être une marque de sa conviction sur l'intérêt que je prens à tout ce qui la concerne. Je prie Votre Excellence d'être persuadée que sous ce rapport elle ne peut jamais s'exagérer mes sentimens et je sens trop ce que sa conscience a pour moi de flatteur pour ne point la justifier toute entière.

Conformément aux ordres de Votre Excellence le 8e régiment d'infanterie devant se tenir prêt à marcher et le colonel de ce corps [1] étant en même tems commandant de la place de Modlin, je la prie de me faire [savoir] si elle m'autorise à en nommer dans ce cas un autre, ou si elle se réserve de désigner elle-même quelqu'un pour le remplacer.

Plusieurs d'entre les généraux de brigade polonais se trouvant maintenant hors d'activité par la disposition des troupes, et le Roi en aïant nommé 2 surnuméraires qui ne sont également pas emploïés, il serait possible de les utiliser pour le commandement des places de Modlin, Praga et Czenstochowa. Si on se servait pour cet effet des premiers, on pourrait, vu la pénûrie des moïens, épargner les traitemens de commandans, et les deux derniers ne jouissant encore d'aucuns appointemens trouveraient dans ces traitemens, au cas où ils seraient désignés pour commander des places,

[1] Cypryan Godebski, qui fut tué à la bataille de Raszyn.

un secours provisoire jusqu'à leur placement définitif. J'attens à cet égard les instructions de Votre Excellence.

Les mesures pour le complettement des corps, à la force prescrite, sont en pleine activité et avancent autant que le permettent les circonstances et l'épuisement connû des moïens.

Toutes les dispositions dont j'ai eu précédemment l'honneur de parler à Votre Excellence continuent à s'effectuer avec vigueur en Gallicie. On se sert même de tous les moïens détournés pour en augmenter l'effet. C'est ainsi qu'on a gardé dans les corps tout l'excédent du recrutement ordonné, levé sous prétexte de leur donner de la facilité pour le choix des hommes.

Il avait été, depuis quelques jours, décidé qu'il serait établi un camp de 12.000 hommes entre Olkusz et Starczynowo. Toutes les mesures pour la subsistance de ce corps étaient prises, mais au moment où plusieurs régimens quittaient Cracovie pour s'y rendre, un nouvel ordre les a fait rentrer dans leurs quartiers, et tout le bétail rassemblé de ce côté a été ramené à Cracovie.

On continue à occuper les esprits de la formation d'un camp entre Konskie et Radoszyce et d'un autre à Koziennice, où l'on croit qu'il sera établi un pont. Mais en général toutes les dispositions qu'on fait pour préparer des mouvemens militaires en Gallicie indiquent par leur multiplicité, ou beaucoup de confusion et d'incohérence, ou le dessein de donner le change sur les vrais desseins du gouvernement. J'espère cependant que les intelligences que je m'y suis ménagées sauront m'instruire de tout ce qui prendrait un caractère plus sérieux.

On prétend que M. de Stein a dû se trouver à Pétersbourg et que la Russie rassemble un corps considérable qui sera stationné depuis Wilkomierz jusque vers Bialystok. Sans garantir en aucune manière l'authenticité de cette nouvelle, j'ai cru cependant devoir en faire mention à Votre Excellence, d'autant qu'on dit l'effet de ces mesures dirigé contre la France.

On tient les mêmes propos sur les dispositions de la Prusse. Mais tout ce qu'on remarque jusqu'à présent sur la frontière, c'est l'arrivée d'un escadron de hussards noirs du côté de Raygrod. On prétend qu'il doit y avoir à Oletzko un bataillon d'infanterie avec deux pièces de canon.

Je ne suis guères porté à ajouter foi à toutes les conséquences qu'on prétend inférer de ces nouvelles. Mais quand même l'esprit d'aveuglement et de vertige qui, de préférence, semble avoir fixé son séjour à Vienne, aurait tourné d'autres têtes, je n'en ai pas moins la

conviction la plus parfaite que le génie de l'Empereur saura déjouer ces menées et en faire retomber les suites sur leurs auteurs. Je puis répondre à Votre Excellence que les troupes polonaises envisagent ces circonstances avec la même tranquillité et qu'elles attendent avec joie le signal de donner des preuves de l'esprit qui les anime.

Le besoin d'une communication facile entre Varsovie et Praga devenant plus urgent, j'ai cru devoir faire rétablir le pont de bateaux. Il sera prêt dans 2 ou 3 jours.

M. le colonel Paszkowski, chef de l'état-major de 1re division, aïant été nommé aide de camp du Roi et devant le suivre à Dresde, j'ai présenté pour le remplacer le lieutenant-colonel Rautenstrauch, mon 1er aide de camp. Son avancement a été agréé par le Roi.

Si quelque chose pouvait à mes ïeux ajouter un nouveau prix à la grâce qu'il m'a faite en me décorant de la Grand Croix de l'Ordre militaire du duché, c'est celui que Votre Excellence veut bien attacher à cette décoration, et l'idée de la partager avec un chef aussi distingué par ses faits militaires et sa réputation que par ses qualités personnelles. Le Ciel devait à cet ordre, institué sous les auspices les plus purs, et longtems l'objet de la défiance et de la persécution des ennemis du nom polonais, de le relever par une circonstance aussi glorieuse que celle de voir à la tête de ses membres le vainqueur de Iena; et les troupes polonaises pourraient-elles jamais s'écarter du chemin de l'honneur en voïant Votre Excellence y porter une marque qui les apelle à marcher sur ses traces.

Veuillés bien, Monseigneur, agréer l'expression de mon inviolable attachement.

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. histor. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton Mars. — Original.

---

124. — SHERLOCK[1] [A DAVOUT (?)]

Munich, 22 mars 1809.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

Quoique je ne puisse douter que Sa Majesté l'Empereur Napoléon ne soit bien instruit des préparatifs immenses de l'Autriche, je ne

[1] Louis-Sauveur-François de Sherlock (qu'on trouve parfois orthographié à tort Scherlock), ancien adjudant-général à l'armée d'Italie, et ancien député

saurai résister au désir d'informer Votre Excellence de quelques circonstances dont j'ai été témoin!

Je suis parti de Vienne, mercredi dernier, 15 mars, et alors il n'y avait déjà plus un soldat de ligne, faisant le service; la milice qu'on nomme landwear était entièrement partie! Vingt-sept mille bourgeois enrégimentés, commandés par d'anciens officiers retirés, avaient quittés cette capitale; leurs drâpeaux brodés par l'impératrice (c'est-à-dire où elle avait fait, à chacun, un ou deux points), avaient été solemnellement bénis et le serment le plus enthousiaste avait été prêté par ces nouveaux corps!

Les pères de famille, formant une garde nationale caduque, faisaient le service à la cour et occupaient tous les postes!

Un esprit de vertige avait tellement gagné toutes les têtes qu'on ne faisait aucun doute des plus grands succès d'une nouvelle guerre contre la France!

« Il n'en sera pas cette fois, comme des autres, disait-on de tous côtés; nos armées sont inombrables et surtout fortement disposées! les mesures et les dispositions sont mieux prises; elles sont toutes autres! la Hongrie se montrera; l'impératrice y est si aimée! nous ne serons poins vendus et trahis comme nous l'avons été! nous rétablirons le roi de Prusse, de concert avec la Russie!.. Napoléon demande Trieste et Fiume; il prétend arrondir la Bavière avec la Basse Autriche; il veut morceler la Bohême! il n'aura rien de tout cela! nos armées opéreront des révolutions partoût, et, principalement, en Italie, en Saxe; peut être en France; et nous irons à Paris!!! »

Tels sont, à la lettre, les discours des salons et des places publiques de Vienne! tous les cerveaux sont dérangés; malheur à l'homme sage qui oserait représenter l'exemple du passé!!! tout le monde se dispose à une guerre à outrance; les princes d'Estherazi, de Schwarsemberg et de Lobkowitz lèvent des troupes à leurs frais! le pauvre prince Lobkowitz, infirme et marchant avec des béquilles, s'est fait un régiment de paysans; il a mis tant d'ardeur à organiser et discipliner cette troupe qu'il en a reçu la Toison d'or pour

de Vaucluse au Conseil des Cinq-Cents, né à Lyon le 1[er] mars 1771. L'auteur de l'article Scherlock [*sic*] dans le *Dictionnaire des parlementaires français*, publié sous la direction de MM. Robert, Ed. Bourloton et Gaston Cougny, commet une grave erreur en affirmant qu'il mourut en 1800; il ressort du dossier du Ministère de la Guerre que Sherlock vivait encore en 1813. — Une lettre, donnant à peu près les mêmes détails que celle-ci, et adressée au maréchal Augereau par Sherlock, le 24 mars, de Munich, est conservée dans les Arch. du Min. de la Guerre. (Armée du Rhin. Corresp. 1809, carton ; Mars, 2[e] quinzaine.)

récompense! Le prince d'Estherazi s'est fait un régiment de laquais; il seconde de tous ses moyens et de tout son pouvoir l'insurrection de la Hongrie; ce seigneur a près de trois millions de revenus et se montrait un des plus zélés provocateurs de la guerre!!!

Le gouvernement ne négligeait rien pour entretenir cet état d'exaspération! il faisait graver et étaler, avec une scandaleuse profusion, les batailles gagnées par les Autrichiens sur les Français et notamment la bataille de Véronne du 5 avril et celle d'Eylau où les Russes sont représentés comme vainqueurs! Si un Français s'arrêtait devant ces gravures, tous les yeux se fixaient sur lui et toutes les phisionomies devenaient menaçantes!!!

La correspondance du pape, le mémoire de Çevallos, les *Observations d'un patriote autrichien,* brochures imprimées et distribuées, à bas prix, étaient entre toutes les mains!

Tous les Français étaient en horreur et ceux qui, domiciliés, depuis plusieurs années, se livraient paisiblement à leurs spéculations commerciales, étaient inquiétés par la police et forcés de partir; je perds pour ma part vingt-cinq mille florins!

Tous les Français sont solidaires aux yeux du gouvernement autrichien; ils sont tous des proscrits; on ne tient aucun compte de ce qu'ils sont, de ce qu'ils ont été et de la nuance des opinions; il existe une responsabilité commune entre celui qui, comme moi, ne remplit aucune fonction, et celui qui, comme vous, Monsieur le Maréchal, occupe l'un des emplois les plus importants! Il est des seigneurs à Vienne, qui du drâpeau tricolore en voudrait faire le drâp mortuaire de tous les Français!

Telle est la phisionomie que présentait cette capitale, il y a huit jours!

J'ai recontré beaucoup de troupes de Vienne à Braunau, je les évalue à vingt-cinq mille hommes, la plupart en cavalerie! la route était encombrée de plusieurs convois et de quelques trains d'artillerie! il n'y avait qu'un seul régiment d'infanterie à Braunau; mais tous les villages voisins étaient remplis.

J'ai été désaisi *par la force,* dans cette ville, *de deux gros paquets* que m'avait confié la légation française *à Vienne* pour la légation française *à Munich,* j'ai eu la douleur de voir violer *le cachet de Sa Majesté l'Empereur!* J'ai fait tout ce qui était en ma puissance pour le faire respecter; j'étais sans armes, je n'avais aucune troupe sous mes ordres! j'ai usé de toutes les précautions que me fournissait ma présence d'esprit pour assurer l'envoi de ces deux paquets du moment que je me les vis arracher par la violence! je demande

bien pardon à l'Empereur de n'avoir pas pu faire mieux! j'ai fait de tout cela mon rapport à Mr le ministre de France Otto [1]; Sa Majesté en est sans doute instruite en ce moment!

Je laisse à Vienne des meubles pour six mille florins; je compte rentrer dans ma propriété avec l'armée française.

Je suplie Sa Majesté de me permettre de servir comme volontaire dans le corps du général Oudinot, où le général Albert, mon ancien adjoint, m'offre un azile [2]!

J'écris très à la hâte, Monsieur le Maréchal, cette longue lettre, ne voulant pas manquer un courier qui va partir! je sens que j'aurai beaucoup encore à dire sur Vienne! Je porte la totalité des forces mises sur pied comme par enchantement à un milion d'hommes!!! Je n'exagère point, je ne suis point un faux alarmiste; il y a plus de cinq cents mille hommes de troupes de ligne! Je pense que Sa Majesté est bien instruite; c'est pourquoi je ne circonstancie rien! L'Empereur d'Autriche doit marcher lui-même, ainsi que tous les membres de sa famille! ses beaux frères auront des commandements en chef! L'impératrice ira en Hongrie pendant la guerre! Le comte de Bellegarde est destiné à un commandement important! Mr Adair, ministre d'Angleterre, est rentré à Vienne, trois jours après le départ du général Andréossy! L'Empereur d'Autriche a reçu deux millions de livres sterling de subsides, peu de jours avant mon départ; il a fait partir de Vienne plusieurs charriots chargés d'argent et d'or dont on ne connaissait pas bien la destination!

Si Sa Majesté l'Empereur Napoléon croyait avoir besoin de quelques autres renseignements, il reconnaîtra toujours à mon zèle et à mon dévouement un Français invariablement attaché à sa patrie et un sujet fidèle à sa personne!

J'ai l'honneur d'être, avec une très respectueuse considération, Monsieur le Maréchal, de Votre Excellence, le très humble, très obéissant et très affectionné serviteur.

L. DE SHERLOCK
ancien officier général.

Archives nationales. Fonds de la Secrétairerie d'État. Relations extérieures, Autriche. 1807-1813. Carton AF IV. 1676. 1er dossier, pièce 32. — Autographe.

---

[1] Ce rapport, daté du 18 mars, se trouve aux Arch. du Min. des aff. étr. Vol. Bavière. 185.

[2] On trouve au Min. de la Guerre (Arch. administr. Dossier Sherlock), une lettre, datée du 23 mai 1809, par laquelle l'ancien adjudant-commandant demande à marcher à l'ennemi comme simple garde national.

125. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 22 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai eu l'honneur d'adresser hier à Votre Excellence une dépêche dont je comptais charger le capitaine François Potocki qui devait partir le même jour pour se rendre auprès d'elle. Aïant calculé cependant qu'il serait 10 à 12 jours en route, j'ai préféré de la lui faire passer par la voie du courier militaire qui part aujourd'hui, puisque de cette manière ma lettre lui parviendra quelques jours plutôt.

A peine mon paquet était-il fermé hier que je fus appellé chés le Roi. Je le trouvai avec le comte de Bose. S. M. me dit : « J'ai reçu des nouvelles de l'Empereur. » Il demanda la lettre et me fit lecture de l'article suivant, dont je tâche de conserver les expressions, autant que ma mémoire me le permet.

« V. M. donnera probablement le commandement des troupes du duché au prince Poniatowski. Il faut les rassembler et pousser la cavalerie sur les frontières du duché, vers Cracovie, pour que les Autrichiens soient dans le cas de tenir des forces considérables en Gallicie. Il n'y aurait point d'inconvénient à ce que V. M. retirât les troupes saxonnes qui restent dans le duché — hors celles qui font les garnisons de l'Oder, — ainsi que son beau régiment de cuirassiers qui est à Danzig, afin de pouvoir par ce moïen réunir auprès de Dresde 30 mille hommes pour couvrir le païs. »

Le Roi me demanda s'il fallait, sur le champ, faire des dispositions en conséquence?

Je répondis à S. M. qu'étant sous les ordres de Votre Excellence je ne pouvais effectuer une mesure aussi conséquente sans son autorisation. Que même les troupes saxonnes, se trouvant comme contingent dépendantes du commandant en chef de l'armée du Rhin, n'étaient point immédiatement à la disposition du Roi.

J'ajoutai que si S. M. l'Empereur avait jugé cette disposition nécessaire, sûrement les ordres de Votre Excellence ne tarderaient point à m'arriver, mais que l'ordre du service exigeait qu'ils prissent ce chemin.

Le Roi, d'après le conseil de M. de Bose, voulut alors me charger d'en écrire à Votre Excellence pour lui faire part du contenu de la lettre de S. M. l'Empereur. Mais, cette communication me paraissant devoir être directe de la part de S. M., je m'excusai par ce motif d'en accepter la commission.

Ici s'engagea une discussion sur l'effet que le départ des troupes saxonnes pourrait avoir pour la défense du païs. J'observai que, quoique S. M. l'Empereur eût jugé nécessaire de faire réunir dans le duché un corps de 15 mille hommes, je n'avais cependant, jusqu'ici, même en y comptant les troupes saxonnes, pu le porter qu'à 14 mille. Que si ces forces étaient encore bien loin de suffire pour prévenir toute inquiétude sur les entreprises de l'ennemi, elles le deviendraient encore moins quand elles se trouveraient réduites à 13 mille, et que surtout le départ de l'artillerie saxonne et de son train serait d'un grand poids dans la balance.

M. de Bose, qui avait l'air de craindre l'impression que ce raisonnement pouvait faire sur l'esprit du Roi, m'interrompit pour faire valoir l'accroissement de forces que l'armée du duché recevrait par les nouvelles levées.

Je lui répondis que de nouvelles levées n'augmentaient la masse des forces, en raison du nombre d'hommes, qu'autant qu'on avait le tems d'en faire des soldats. Que l'époque précise du commencement des hostilités étant difficile à déterminer, et paraissant, d'après toutes les probabilités, plutôt très prochain qu'éloigné, il s'ensuivait que les recrues, qui allaient être levés, ne pourraient encore de quelque tems rendre des services effectifs; que même en supposant que toutes les autorités civiles y mettraient l'activité nécessaire, ces recrues ne pouvaient guères être rassemblés avant 6 semaines, et qu'on pouvait, pendant les 3 premiers mois, tout au plus s'en servir pour garnir les places. Que d'ailleurs l'état d'épuisement, dans lequel se trouve le Trésor public et le païs, mettrait probablement plus d'un obstacle à la promte organisation des services.

M. de Bose arrêta le cours de ces réflexions en s'écriant : Mais les Russes!

Je répondis que, si l'on croïait pouvoir compter avec certitude sur les dispositions du cabinet de Pétersbourg, cette circonstance devait sans doute être très avantageuse, mais que cette partie étant hors de mon ressort, je devais prendre toutes les précautions que notre position rendait possibles.

Avant de me congédier le Roi chargea M. de Bose de communiquer à Votre Excellence les intentions de S. M. l'Empereur, et ajouta : qu'il fallait lui en rendre à la lettre toutes les expressions. M. de Bose aïant répondu : « que le sens suffirait », j'ai cru d'autant plus devoir mettre Votre Excellence à même de juger avec connaissance de cause des intentions de S. M. l'Empereur en lui transmettant avec exactitude les termes dans lesquels elles ont été énoncées.

Votre Excellence connaissant mieux que personne notre position verra si cette diminution dans les forces ne serait point préjudiciable dans les circonstances actuelles. Je me bornerai à lui observer qu'il me paraîtrait au moins essentiel de ne point se priver de l'artillerie saxonne.

Les rapports des déserteurs et les autres renseignemens que nous recevons du côté de Cracovie s'accordent à dire qu'il s'y trouve 4 régimens d'infanterie, savoir Strauch, Ligne, Beaulieu et Kotulinski, celui de Sommariva cuirassiers et les régimens de hussards Palatin et Hesse Hombourg, des détachemens du premier se trouvent à Konskie.

Les postes autrichiens sur la frontière du côté de Pilica ont été renforcés.

Les régimens de cavalerie polonaise mis en marche d'après les ordres de Votre Excellence seront rassemblés autour de Varsovie dans les 1ers jours d'avril.

J'ai l'honneur de mettre sous les ïeux de Votre Excellence la situation des troupes sous mes ordres.

Elle voudra bien agréer l'expression de mon sincère et inviolable dévouement.

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOSWKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars — Original.

---

126. — DAVOUT A NAPOLÉON[1]

Bamberg, le 22 mars 1809.

SIRE,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté plusieurs raports et des copies de lettres venant du bureau de révision d'Erfurt.

La note de Varsovie sous la date du 13 mars[2], relative à l'archevêque Raczinski, a beaucoup de vraisemblance.

Cet archevêque cousin germain du Raczinski que j'ai empêché de rester à Varsovie et qui est connu pour être un des partisans les plus acharnés de l'Autriche, partage les sentimens de son parent et les sert avec tous les moyens que son caractère lui donne.

[1] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du Mal Davout*, publiée par Ch. DE MAZADE.

[2] Voir à cette date.

Il était le protecteur des Bénonistes, qui formaient cette congrégation jésuitique qui a été chassée de Varsovie par les ordres de Votre Majesté.

J'ai l'honneur d'être, Sire, de Votre Majesté

Le Maréchal
Duc d'Auerstädt.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Original.

---

127. — DAVOUT A NAPOLÉON

Bamberg, 22 mars 1809.

Sire,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté une lettre de M. Bourgoing et une autre du prince Poniatowski.

La détresse du gouvernement du duché, et le défaut d'ordre dans l'administration, sont tels qu'il n'y a que des secours en argent, donnés par Votre Majesté, qui puissent rendre possible une augmentation de l'armée polonaise.

Je le répète, on lèvera des hommes tant que l'on voudra, mais leur équipement et leur solde seront toujours, dans l'état de choses actuel, un obstacle que je regarde comme insurmontable. On ne peut même subvenir à l'entretien et à la solde des troupes telles qu'elles existent maintenant. Les troupes éprouvent les plus grandes privations dans leur habillement; il n'y a que l'espérance de l'avenir qui soutienne cet état de choses.

Nous devons plusieurs millions au duché, sur les dépenses arriérées qu'on devait acquitter en bons de Saxe. Jusqu'ici les ordonnances n'ont pu être acquittées parce que le ministre du Trésor a ordonné de verser tous les bons de Saxe à la caisse d'amortissement.

Comme dans tous les cas il n'y a pas d'inconvénients à donner des espérances, je réponds au prince que j'ai envoyé sa lettre à Votre Majesté, et que, dans mon dernier voyage à Paris, la bienveillance que Votre Majesté a montrée pour son pays doit faire espérer qu'elle prendra en considération sa position sous le rapport des finances.

Ch. de Mazade, *Correspondance du Mal Davout*, no 608, t. II, p. 419. — Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Reg. de corresp. du Mal Davout, du 20 janv. au 23 mars 1809. — Copie.

128. — SERRA A DAVOUT

Varsovie, le 22 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 courant à votre retour de Paris. Je suis on ne peut pas plus sensible aux expressions de bonté et aux paroles honorables que S. M. a daigné vous dire en ma faveur. Avoir et conserver son estime est le premier bien que j'ambitionne. Seul il peut me tenir lieu de tout le reste. Je vous prie d'agréer mes remerciemens bien vifs et bien sincères pour m'avoir donné une aussi bonne nouvelle et pour avoir bien voulu dire en cette occasion, comme en toute autre, ainsi que Madame la Maréchale, le bien que vous pensez de moi. C'est encore un sujet de reconnaissance bien sentie de ma part que la complaisance que vous avez eu de me donner la nouvelle de la délivrance heureuse de Madame, et de la naissance de votre fils et sur tout la manière amicale avec laquelle vous avez supposé tout le plaisir que cela me ferait.

J'ai déjà adressé à Mme la Duchesse mes félicitations que je vous réitère encore. S. M. le Roi de Saxe m'a chargé itérativement de vous exprimer la part qu'il prend à ce sujet de joie et de consolation pour vous, et ce n'est pas la seule occasion où cette cour m'a témoigné que ce qu'elle considère en moi, outre la représentation dont je suis investi, est la qualité de votre ami très dévoué.

Monsieur Bourgoing m'a lu votre lettre et m'a dit qu'il allait vous envoyer copie de la convention qu'il a faite et signée. N'en ayant vu les termes qu'après coup je ne pouvais observer avec utilité qu'une plus grande connaissance de l'administration militaire pouvait y introduire plus de prévision, et que l'intention de l'Empereur était peut-être de ne se charger que des 40 hommes en sus par compagnie et laissant les 100 à la charge du duché. Étranger, ainsi du moins par le fait comme par le droit, à toute responsabilité, et à l'abri de toute observation supérieure à cet égard, je n'en ai pas moins par dessus tout à cœur les intérêts de S. M., et je ne pense pas qu'ils seraient à couvert des effets défavorables de la faiblesse, l'insoussiance et l'inhabileté des administrations militaires du pays, si les versemens de sommes à faire par la Caisse militaire de notre armée n'étaient pas précédés de tout ce qui peut contribuer à l'exactitude, à l'ordre, et par conséquent si on ne tenait pas à l'in-

tervention de nos commissaires des guerres et de nos inspecteurs aux revues. Je soumets au reste cette idée à V. E.

La clôture de la Diète ayant lieu vendredi 24 prochain je me réserve à vous transmettre avec un peu plus de détail l'apperçu de ce qui s'est passé à cette session. Je désire que de certains incidens n'affaiblissent pas l'esprit public et ne découragent pas les hommes éclairés et de bien qui aiment leur patrie et la France. Le Roi part le 26 au matin et veut être rendu à Dresde vendredi saint. Monsieur de Bose le précède de 3 jours, mais l'état bien délabré de sa santé me fait craindre qu'il ne puisse supporter sans inconvénient la fatigue du voyage et la continuation de fonctions qui semblent l'accabler. Sa femme[1], bien qu'allemande, emportera les regrets des dames polonaises, et elle le mérite.

J'ai l'honneur d'être...

Le Résident de France
J. C. Serra.

Min. Guerre Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Original.

---

129. — ZAJONCZEK A DAVOUT

Kalisch, le 22 mars 1809.

Monseigneur!

Mr Poniatowski vien de me requérir au nom de S. M. l'Empereur de lui envoyer le 3e régiment de cavalerie, ainsi que tout ce qui restait du bataillon d'artillerie de la 2e légion. Il m'a demandé en même tems de lui envoyer tout ce qu'il [y] avait d'armes dans le petit arsenal de Kalisch. J'ai satisfait à cette demande et la troupe se met en mouvement aujourd'hui. Je reste seul à Kalisch avec mon état major.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monseigneur! de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

Le général de division
Zayonchek.

Je ne sais pourquoi Poniatowski fait transporter les armes d'ici, tous les dépôts des régiments d'infanterie se trouvant ici nous n'aurons pas de quoi armer les recrues[2].

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. 1809. Armée d'Allemagne. Carton . Mars. — Original.

---

[1] Caroline-Wilhelmine de Schulenburg-Wolfsburg.

[2] Le post-scriptum est autographe.

130. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 23 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

Je profite du départ de M. le colonel Kobylinski pour transmettre à Votre Excellence les renseignemens qui me sont parvenus dans la journée.

Il paraît que les troupes autrichiennes qui devaient former un camp à Olkusz recevront une destination plus rapprochée de Varsovie. Des personnes qui se sont trouvées il y a quelques jours à Radom assurent y avoir vu environ 2.000 hommes d'infanterie avec plusieurs pièces de canon.

Les postes de cavalerie sur la frontière ont été partout renforcés.

On dit généralement en Gallicie, et surtout depuis qu'on y compte moins sur les Russes, que les troupes qu'on se propose de rassembler de ce côté sont destinées à entrer dans le duché.

On évacue sur Koziennice le magasin établi précédemment à Karczow.

Les renseignemens qui nous parviennent de la frontière de Russie, ainsi que de celles de Prusse, ne parlent que des approvisionnemens et préparatifs considérables qu'on y fait, à ce qu'on prétend, dans des vues hostiles. Ce qui est hors de doute, c'est qu'on oppose beaucoup de difficultés à l'entrée des habitans du duché dans les Etats russes. On l'a refusée à plusieurs personnes munies de passeports des préfectures.

Des fournisseurs achètent dans le duché beaucoup de grains pour les faire passer en Prusse. On tolère même pour cet objet l'exportation de la grosse monnaie.

Ce qui doit rassurer sur les conséquences qu'on serait tenté d'inférer de ces mesures, c'est la déclaration que fait la Russie de ses dispositions amicales à l'égard de la France. Le Roi et Mr de Bourgoing m'ont assuré hier que, d'après les lettres qu'ils venaient de recevoir de Pétersbourg, S. M. l'Empereur n'avait aucun obstacle à craindre de la part de cette puissance.

Je me fais un plaisir bien sensible de renouveller à Votre Excellence l'expression sincère de l'inviolable attachement que je lui ai voué.

Le général de division
Ministre de la guerre

Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. histor. Don. Davout. 1809. Armée d'Allemagne. Carton : Mars. — Original.

131. — NOTES DU COLONEL SAUNIER

COMMANDANT DE VARSOVIE

Les 23 et 24 mars 1809.

Ce 1er paragraphe seulement est une répétition de ce que j'ai mandé à Son Excellence dans la lettre que lui a portée M. Kobilinski.

Il vient ici des personnes de la Gallicie pour examiner sur quoi les habitans de cette province peuvent compter; j'ai parlé ce matin avec une d'elles pendant une heure; elle m'a assuré que l'esprit public y est tout à fait disposé en faveur des Français et que s'il y pénétroit quelques régimens de cette nation et que l'on fasse des proclamations, les habitans se lèveront en masse si on le désire. Cette personne, assez influente par son rang et sa fortune, a ajouté que les troupes polonoises entrantes en Gallicie n'y produiroient pas le même effet parce qu'elles n'inspirent pas la même confiance et qu'elles n'ont pas elles-mêmes la conviction du succès parce qu'elles ne sont pas sous le commandement immédiat d'un général français. C'est ce que lui ont dit tous les officiers qu'elle a vus. Je sais aussi qu'ils en parlent assez librement entre eux, je cherche à inspirer plus de confiance à ceux qui me font quelqu ouverture à ce sujet, mais il est très difficille de les convertir.

J'ai pensé qu'il étoit utile que le prince fût instruit de ces bruits pour y remédier, et pour qu'il en ait connoissance je viens d'en parler à Mr le général Fiszer, chef de l'état-major.

J'ai réclamé de même qu'on s'occupât de l'organisation de la garde nationale, elle réclame des aigles depuis longtems, ce seroit le moment de les lui accorder, on profiteroit de l'entousiasme que cela peut inspirer à plusieurs qui en communiqueroient une parcelle à d'autres.

Des voyageurs ont assuré qu'il étoit parti de Cracovie huit à dix mille hommes de troupes qui ont pris leur direction vers le duché; il y avoit plusieurs versions sur leur destination future; la plus probable est qu'elles sont venues pour être en observation sur la frontierre; on m'a assuré que dans le nombre de ces troupes étoient les régimens de Kaiser et Hessen Homburg hussards, les régimens des cuirassiers Palatin et Prince de Lorraine et les régimens d'infanterie Czartoryski et Kotolinski.

Il y a beaucoup d'apparence de vérité, car ces nouvelles coïncident avec le rapport d'un émissaire qui vient d'arriver.

Parti le 18 du courrant de Varsovie, il arriva le 19 à Mniszew où arrivoient aussi 24 hussards, il se rendit à Magnuszewo, où il en trouva 50, à Wieglinsk où il en vit une quarantaine arriver;

ayant appris par des paysans que beaucoup de troupes devoient être à Radom, il y fut sur le champ et n'y vit qu'une compagnie d'infanterie en uniforme blanc, paremens bleux, et quatre cent hussards en uniforme bleux et cordonets jaunes aux chacots.

1.500 bœufs étoient en dépôt chez les Bernardins et de grands magasins chez les Piaristes. L'émissaire fut arrêté pendant quelque tems par la police et il ne fut remis en liberté que parce qu'il avoit un beau-frère habitant à Radom, qui en répondit. Le 20, il partit pour la petite ville de Przytyk, où il n'y avoit que vingt cavaliers, quoiqu'on eût annoncé des quartiers pour quarante. A Opoczno il pouvoit y en avoir cinquante, mais comme douze étoient désertés pendant la nuit avec leurs chevaux, on avoit retiré les autres. Le 21 il fut à Konskie, où l'on disoit que cinq milles hommes alloient sous quelques jours passer pour se rendre à Radom; les employés autrichiens l'affirmoient.

Il y a en cette ville deux cent hussards avec le colonel et le major, il entendit dire par les habitans qu'on avoit envoyé beaucoup de paysans à Sandomierz pour y travailler au pont et aux digues; il a vu réparer les routes et a rencontré une assez grande quantité de chevaux mis en réquisition. En rétrogradant il a vu vingt cavaliers à Studzin. Le dire des gens instruits du pays est que toute la division de l'archiduc Ferdinand, forte de trente mille hommes, se trouve placé depuis Cracovie jusqu'à Konski. Le plus grand nombre cependant est encore à Cracovie et dans ses environs. A Sandomierz il y a cinq à six cent hommes. Les voyageurs disent qu'il a beaucoup d'artillerie à Cracovie; il n'est pas probable qu'il ait un camp près de Konskie, attendu qu'il n'y a que de très petits magasins. La police autrichienne est très vigilante. Les gens avec des papiers bien en règle sont exposés à être arrestés; on n'ose pas hazarder une question, le pays étant rempli d'espions du gouvernement.

La position où se trouve le duché parroist extrêmement critique à beaucoup de gens, on exagère de tous côtés les dangers et on se croit entourrés d'ennemis prêts à fondre sur le pays. C'est ce qui fait dire à des employés aux douanes dans leurs rapports qu'ils sont certains que le but du voyage du roi de Prusse étoit de former une coalition avec la cour de Russie, qu'elle a eu lieu et que, d'après ce qui a été arresté, on se prépare à la guerre en Prusse et l'on forme des magasins.

Le préfet de Lomza a aussi répetté que quatre-vingt mille hommes de troupes russes devoient entrer en Prusse, qu'on faisoit des préparatifs pour eux à Gunbinen, que le Grand Duc Constantin étoit

attendu à Memel, qu'on établissoit des magasins à Gutsadt et à Friedlang, qu'on faisoit des achats de bled à Insterburg et à Ragnits sur le Niemen, qu'on rétablissoit les fourgons et les caissons, qu'enfin, depuis le retour du roi de Prusse, le bruit étoit général que la Russie avec cette puissance et l'Autriche devoient de concert déclarer la guerre à la France. (Ces nouvelles sont puisées dans les conversations de quelques Prussiens qui nous conservent haine, et des fonctionnaires publics donnent ces bruits comme des certitudes !)

Une chose vraie, c'est qu'il vient d'être établi un nouvel impôt et un assujetissement de timbre sur l'argenterie.

Des lettres de Vienne disent que l'Empereur a passé la revue de la garde nationale qu'il a beaucoup cajolée et dont il est parti trois bataillons pour l'armée active.

Mr Kokanowski est toujours décidé à ne plus se charger des fonctions de président du Comité des subsistances ; je doute qu'on puisse en trouver un aussi capable, plusieurs de ceux qui ont crié contre lui s'en convaincront. Il est un peu caustique par ckaractère, je pense que cela et la faction de Mr Breza lui ont plus nui dans l'esprit public que les prétendues imputations qu'on a faites contre sa probité.

Un officier de husards de Kaiser est encore venu ici et a fait une visitte d'une heure au nommé Trincani, espion autrichien connu.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Original.

---

132. — NAPOLÉON A L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier

Paris, 24 mars 1809.

MONSIEUR MON FRÈRE,

Je remercie Votre Majesté Impériale de l'envoi qu'elle m'a fait de son aide de camp le colonel Gorgoly. J'ai été fort aise de voir cet officier.

Tout change avec rapidité. L'Angleterre a réuni à sa cause l'Autriche et la Turquie. Votre Majesté aura vu les proclamations de l'Autriche. Elle ne garde aucune mesure, ni dans son langage, ni dans ses dispositions. Les dépêches de mon chargé d'affaires [1] ont

[1] Claude Dodun

été prises de vive force sur un officier français à Braunau [1], ce qui est l'indice ou le signal d'une déclaration de guerre.

J'ai fait partir ce matin un officier de ma garde et mes équipages de guerre. Je n'ai cependant point le projet d'attaquer que je ne connaisse les dispositions de Votre Majesté; je ne sais pas si je ne le serai point. Il n'y a pas un moment à perdre pour que Votre Majesté fasse camper ses troupes sur les frontières de nos ennemis communs. Les Bosniaques menacent d'attaquer mon armée de Dalmatie. L'Autriche triomphe dans toute la Turquie. J'ai compté sur l'alliance de Votre Majesté; mais il faut agir, et je me confie en elle. J'ai fait écrire ce détail à Caulaincourt. Tout est bien, pourvu que l'Autriche désarme et ne donne plus d'inquiétude.

Arch. impériales de St-Pétersbourg. — Publié par S. Tatistcheff. *Alexandre Ier et Napoléon*, p. 472, et par L. Lecestre, *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. I, pp. 299-300.

---

133. — NAPOLEON AU GÉNÉRAL CAULAINCOURT,

AMBASSADEUR A SAINT-PÉTERBOURG.

Paris, 24 mars 1809.

M. de Caulaincourt, un courrier de M. de Champagny vous aura porté la nouvelle de l'attentat commis par l'Autriche. Vous aurez vu également la proclamation du prince Charles. Les mouvemens à Trieste et partout sont les mêmes. On appelle à grands cris la guerre. Les événemens marchent plus vite qu'on ne le croit à Saint-Pétersbourg. Vous ne me dites pas où sont les troupes russes. Si la Russie ne marche pas, j'aurai seul l'Autriche sur les bras et même les Bosniaques. Je l'ai dit suffisamment à M. de Romanzoff. Les Anglais ont compté sur l'Autriche et la Turquie et sur l'emploi de mes troupes en Espagne et de celles de l'empereur de Russie en Finlande et en Turquie pour nous braver. C'est le moment de faire voir le contraire.

Je considère le sieur Dodun comme prisonnier à Vienne; je n'ai appris qu'hier à quatre heures après midi l'arrestation de son courrier à Braunau. J'ai fait dire sur-le-champ à M. de Metternich que je n'avois pas [*mot illisible*]. Il me seroit impossible de le voir. J'ai ordonné des représailles contre les courriers autrichiens, et que leurs dépêches fussent arrêtées jusqu'à ce que les miennes soyent

[1] Louis de Sherlock. — Voir à la date du 22 mars 1809 la lettre qu'il écrivit au sujet de cet attentat.

rendues. Je n'avois pas cru à un attentat si imprévu, et je n'avois fait partir ni ma garde ni mes bagages. Mais ce matin je me suis hâté de faire partir la cavalerie et l'artillerie de ma garde et mes équipages de guerre. Il n'y a cependant rien de changé à la position de mes troupes.

Je ne veux point attaquer que je n'aie des nouvelles de vous; mais tout me porte à penser que l'Autriche attaquera. Faudra-t-il que le résultat de notre alliance soit que j'aie seul toute l'Autriche à combattre, et de plus quelques milliers de Bosniaques? L'empereur voudra-t-il que le résultat de son alliance soit de n'être d'aucun poids et d'aucune utilité pour la cause commune? Quant aux moyens, il me semble que l'empereur a des troupes inutiles sur les confins de la Transylvanie, à Pétersbourg et du côté de la Galicie. Tout plan est bon, pourvu qu'il occupe une partie des forces autrichiennes. Je vous ai écrit il y a quelques jours là-dessus. L'empereur veut-il m'envoyer un corps auxiliaire? Je me charge de le nourrir. Qu'il lui fasse passer la Vistule entre Varsovie et Thorn, et qu'il l'approche de Dresde. Veut-il entrer en Galicie ou en Transylvanie? Qu'il fasse marcher les troupes qu'il a de ce côté. Pourquoi ne gêneroit-il pas les communications avec l'Autriche, et ne soumettroit-il pas ce pays à l'état de malaise où nous sommes, l'Autriche et moi? Cette disposition de la Russie pourroit l'effrayer.

La note de l'empereur me paraît bonne. S'il la fait remettre à M. de Schwartzenberg, vous pourrez en remettre une pareille. Que l'Autriche désarme, et je suis content; mais elle paroît décidée. La proclamation du prince Charles du 9 mars est postérieure de huit jours à la réception de M. de Schwartzenberg. Les nouvelles que j'ai d'Angleterre sont positives : on est à Londres dans la joye. Des agens autrichiens ont déjà insurgé quelques communes du Tyrol. Le ministre de la Porte à Paris [1] a reçu ordre de correspondre avec la légation autrichienne et d'écrire par son canal. Les propos du public en Autriche doivent être connus à Saint-Péterbourg comme ils le sont ici. Si quelque chose, je le répète, peut encore prévenir la guerre, ce dont je commence à douter, car les Autrichiens ont perdu la tête, c'est : 1° que la Russie se mette en demi-état d'hostilité avec eux, c'est-à-dire marche sur les frontières de Transylvanie et de Galicie; et si elle veut mettre un corps à ma solde, qu'elle l'envoye dans le duché de Varsovie : dans ce cas vous ne le feriez pas passer par Varsovie; 2° que quelques articles soyent mis dans

[1] Mouhib Effendi.

les journaux de Pétersbourg sur les proclamations du prince Charles et sur les articles de la *Gazette de Pétersbourg* relatifs à la Turquie; 3° que les Autrichiens commencent à être gênés et maltraités dans les États russes. Cela se répandra dans la monarchie et fera voir qu'on ne veut point de la guerre. Si quelque chose peut-être est capable d'empêcher un éclat, ce sont ces mesures.

Le langage des chargés d'affaires respectifs doit être qu'ils ont l'ordre de quitter Vienne, si l'Autriche commet la moindre hostilité; mais peut-être ces mesures sont elles trop tardives. Vous pensez bien que je n'ai peur de rien. Cependant, après avoir perdu l'alliance de la Turquie, après m'être attiré cette guerre avec l'Autriche pour la conférence d'Erfurt, après que mon étroite alliance avec la Russie a détaché du parti de la France le prince Charles, ennemi déclaré des Russes, j'ai droit de m'attendre que, pour le bien de cette alliance et pour le repos du monde, la Russie agisse vertement.

Mes armées d'Italie seront toutes campées au 1er avril, et, à la même époque, mes armées d'Allemagne seront en mesure. Je vous laisse les plus grands pouvoirs. Si l'empereur veut m'envoyer quatre bonnes divisions formant 45 à 60.000 hommes, qu'il les mette en marche, et qu'il fasse connoître en même temps que, l'Autriche continuant de menacer, il m'envoye ce secours. Cela glacera d'effroi l'Autriche et l'Angleterre. On verra que l'alliance est réelle et non simulée. Si l'empereur lui-même veut agir avec ses armées, il en a les moyens. En passant par la Galicie, il sera bientôt à Olmütz. Là, son armée vivra bien, se ravitaillera, et menacera de près l'Autriche en faisant une puissante diversion qui l'obligera à porter 60.000 hommes de ce côté. Par la Transylvanie, il peut menacer la Hongrie et tenir en échec l'insurrection hongroise. Si nous sommes sérieusement unis, nous ferons ce que nous voudrons. Vous êtes autorisé à signer toute espèce de traité ou convention qu'on voudra proposer. Si la Galicie est conquise, l'empereur peut en garder la moitié, et l'autre moitié peut être donnée au duché de Varsovie. Enfin je ne veux point d'agrandissement; je ne veux que la paix maritime, et l'Autriche armée est un obstacle à cette paix.

En résumé, tout est en apparence de guerre entre l'Autriche et moi, et cette apparence est publique; la même apparence doit exister entre la Russie et l'Autriche. Mes armées sont prêtes à marcher; les armées russes doivent être prêtes également à marcher. La voix de M. de Romanzoff à Vienne ne produiroit rien. On y dit avec le plus grand sang-froid que les Russes sont occupés en Turquie, en Finlande et en Suède, et que mes ar-

mées sont occupées en Espagne et à Corfou. C'est sur ces chimères qu'ils bâtissent des succès; égarement qui fait hausser les épaules aux hommes qui raisonnent. De notre côté aussi il faut nous remuer. Je ne puis rien vous dire de plus; vous comprenez aussi bien que moi la position des choses. Dites à M. de Romanzoff que vous êtes autorisé à signer une note et à la remettre de concert. Je partage le sentiment de l'empereur et suis de l'avis de la note qu'il veut faire présenter; mais rien n'est efficace, s'il ne prend une attitude haute et sérieuse. L'irritation par suite de l'arrestation du courrier est générale ici et ne peut s'exprimer. Sur ce, je prie Dieu...

Publié par Alb. Vandal dans *Napoléon et Alexandre Ier*, t. III, pp. 584-586, et par L Lecestre, dans *Lettres inédites de Napoléon Ier*, t. I, n° 426, pp. 296-299.

---

134. — LETTRE D'OTTO A CHAMPAGNY
[Extrait]

Munich, le 24 mars 1809.

. . . .

Quelle que soit désormais la marche des opérations, Monseigneur, il me paraît démontré que l'intention de l'Autriche a été de nous surprendre, quoiqu'il soit possible que le retour de Sa Majesté l'Empereur à Paris, la célérité de nos mouvemens et la résolution inattendue de la Russie fassent prévaloir dans ce moment-ci un système purement défensif. Dans cette dernière hypothèse même l'Autriche espère avoir sur nous un très grand avantage, elle opère en faveur de l'Angleterre et des insurgés d'Espagne une diversion qui sera largement payée en guinées et en piastres du Mexique; elle accumulera ces fonds pour corrompre à son tour les peuples de la Confédération et de l'Italie, tandis que ses presses de papier monnaye lui suffiront pour entretenir ses nombreuses levées; elle gagnera du tems pour habituer ses milices à la vie des camps et au maniement des armes et pour attendre les diversions que l'Angleterre lui a sans doute promises soit par des expéditions maritimes, soit par ses intrigues en Russie où elle entretient un grand nombre d'agens et de pensionnaires. Parmi ces derniers on compte même les personnes attachées à diverses ambassades et notamment à celle de Vienne. En prodiguant son papier monnaye, elle fera régner l'abondance dans ses camps, tandis qu'elle compte irriter les habitans des pays limitrophes chargés de l'entretien de l'armée française et les rendre plus favorables aux principes d'insurrection que les Genz, les Stein

et surtout les agens du ci-devant landgrave de Hesse ont soin de faire germer dans toutes les parties de l'Allemagne et que d'autres intrigans propagent en Italie. — Si ce plan de temporisation était réellement adopté par l'Autriche et s'il répugnait à Sa Majesté l'Empereur de le déjouer par une aggression directe, il serait indispensable, Monseigneur, de prendre les mesures les plus promptes pour alléger le fardeau qui pèse sur nos alliés allemans. Les souverains de la Confédération nous sont plus dévoués peut-être que jamais, mais les liens de tous les gouvernemens sont tellement tendus que le moindre incident peut les rompre. L'exemple de l'Espagne loin d'effrayer les peuples les a familiarisés avec des idées d'indépendance et de force populaire, idées que les deux gouvernemens les plus immoraux de la terre, ceux de Londres et de Vienne, cherchent à confirmer par les moyens les plus révoltans. Malgré la surveillance des administrations les écrits incendiaires des juntes d'Espagne ont été répandus partout et lus avec avidité. Jamais les ennemis de la France n'ont employé des moyens plus criminels pour enflammer les passions de la multitude. Votre Excellence en jugera encore par une prière que l'on fait faire dans toutes les écoles de la haute Autriche. J'ai l'honneur d'en joindre ici la traduction.

Veuillés agréer, Monseigneur,...

Otto.

Min. des Aff. étr. Bavière. Année 1809. Vol. 185, fol. 154-155. — Original.

---

135. — MALACHOWSKI A DAVOUT

Place de Praga, le 24 mars 1809.

A Son Excellence Monsieur le Maréchal Duc d'Auerstaedt Commandant en chef l'Armée du Rhin.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence la situation de la garnison de cette place avec celle du magasin de réserve, ainsi que le tableau des déserteurs qui se sont présentés depuis mon dernier rapport jusqu'à cette heure, donts la plus grande partie sont des Russes expédiés d'Augustowo, malgré la nouvelle convention [1] qui existe entre les deux gouvernemens de se rendre réciproquement tous les déserteurs.

En exécution des dispositions de M^r le général de brigade Pelle-

[1] Convention du 21 octobre 1808 entre la Russie et la Saxe.

tier, on a envoyé à Sorock[1] deux bateaux chargés dans cette place, l'un des boulets, l'autre de la poudre à canon.

La saison ne permette pas encore à Monsieur le lieutenat-colonel Mallet de faire réparer les dégradations causés par la débacle de la rivière dans les fortifications de cette place.

Sur la frontière autrichienne de ce côté aucune nouvelle troupe ne paraît pas. — Le pont de bateaux, que Sa Majesté le Roy a ordoné de jetter sur la Vistule dans quatres jours pour faciliter la communication avec la capitale, commencé le 20 et qui sera terminé aujourd'huit, y a fait une grande sensation; depuis cette époque les détachemens de la cavalerie hongroise laisséz au départ du régiment d'Empereur ont redoublez leur surveliance et les patruilles le longue de la frontière; même les employés civils, étonnés de cette mesure du gouvernement polonois dans une saison où la rivière n'a pas encore fait sa débacle plus haut, commencent à retirer ses effets et les papiers de leurs administration dans le fond du pays.

Les bœufs que les habitans du district de Sielce ont été obligés de fournir d'après la répartition pour le mois courant et envoyer à Radom en sont rendus aux propriétaires. — Aussi la nouvelle répartition, tant en fourages qu'en bestiaux, imposée pour le mois d'avril, est suspendue; en attendant, les deux magasins de Wengrow et de Karczewo doivent être évacués dans le courant de la semaine prochaine et transportés, le 1er à Sielce, le second à Kozienice, à tel but une grande quantité de voitures est commandée.

Les nouvelles que j'ai l'honneur de rapporter à Votre Excellence aujourd'huit sont tirés des déclarations très conformes des plusieurs personnes venans de la Gallicie.

Agréez, Moseigneur, l'assurance de mon respect le plus profonde, avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Excellence un vrai et dévoué subordoné.

MALACHOWSKI
Commandant de la place.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Mars, 1re quinzaine. — Original.

---

136. — SERRA A DAVOUT

Varsovie, le 26 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

Prévoyant que je n'aurai pas de quelques jours le moyen de vous

[1] Sierock.

écrire puisque le déplacement du quartier général va suspendre le départ et l'arrivée des couriers militaires, je profite de celui qui part encore aujourd'hui.

Je suis à la recherche d'habiles émissaires pour les diriger sur les points plus reculés du pays qui nous avoisine et de la Hongrie et ajouter ainsi à la masse des renseignemens que S. M. désire avoir à cet égard. Il paraît constant que l'archiduc Ferdinand cherche à se populariser à Cracovie, ainsi que son gouvernement, par l'appât d'une nouvelle administration qu'on promet d'accorder à la Gallicie à l'instar de celle de Hongrie. Si ces démarches gagnent des prosélites, nous le devrons à ce que l'administration du duché n'a pas présenté les avantages qu'elle pouvait procurer au duché, si elle eut été mieux composée et surtout si le séjour que le Roi a fait ici pendant cinq mois eut produit quelques grands résultats. Il est malheureux que cet excellent prince ayt placé sa confiance exclusive dans MM. Breza et Lubienski et qu'il s'afflige de ce que le public est bien loin d'avoir la même opinion d'eux. Monsieur Ostrowski, maréchal de la Diète, que le Roi a pressé d'accepter la présidence de la Chambre des comptes, m'a avoué qu'il s'y est refusé principalement depuis qu'il a vu nommer membre de cette administration un homme aussi incapable que Monsieur Chlapowski, proche parent de Monsieur Breza. Le ministre de la justice [1] a été attaqué par les commissaires et en pleine Diète, où le député Ciechomski l'a sommé au nom de la patrie de se démettre d'une place dont l'opinion publique ne le juge pas digne. Le maréchal de la Diète a reçu un mémoire de ses collègues indiquant les défauts de l'administration de la justice et les abus du chef. Il l'a adressé au Sénat qui l'a soumis au Roi. Le procureur général a adressé au Conseil d'Etat un réquisitoire annonçant dans le plus grand détail tout ce que le ministre a fait d'illégal et les désordres qu'il autorise. Le Conseil d'État l'a remis au Roi. Le Roi en est affecté, ainsi que de l'affaire Kuczynski. Des gens officieux ont voulu s'entremettre pour tirer d'affaire le ministre et se procurer un titre à la reconnaissance parculière de la cour. On m'a fait l'honneur de croire, en ne m'en parlant pas, que j'étais incapable de sacrifier les véritables intérêts du duché à des considérations particulières.

J'ai engagé le prince à dire un mot au Roi, en partant, pour le préparer et le faire pencher à l'organisation de la garde nationale qui en a grand besoin et qui pourra être appelée à faire un service plus essentiel.

[1] Lubienski.

On répète toujours qu'il y aura un camp à Radom, mais il me paraît constant qu'il n'y a encore que des démonstrations. Le ministre de la police voulait savoir que l'on formait des magasins sur la ligne russe et qu'on y attendait des nouvelles troupes. Le rapport de Monsieur le colonel Kobylinski est au contraire parfaitement tranquillisant. Les lettres officielles de St-Pétersbourg confirment la continuation des dispositions de l'empereur Alexandre dévoué à la France. Le vieux comte Moszynski mande de Wolhynie qu'il y aura un camp russe près de Pultava et annonce qu'il enverra les détails de ce qui se passera.

Le Roi, parti ce matin à 6 heures et demie, a encore travaillé avec les ministres. Monsieur Gutakowski a résigné la présidence du Conseil d'État et est nommé sénateur palatin. Monsieur Stanislas Potocki, son successeur, est entré en fonctions. Les tabatières données en présent ont paru beaucoup trop modestes. Le Roi est parti embarassé de ce qu'il ne sait pas où prendre les fonds pour païer les bons qui échoient en avril et mai, et s'est adressé à qui ne sait pas le tirer d'affaire. Pour moi, qui ne vois que le but et qui crois que le soulagement équitable du duché est dans les intentions de l'Empereur et tend à son service, j'ai l'honneur de proposer à V. E. de faire donner par l'intendant général un acompte en bons de ces mois sur les sommes que nous devons à la suite de l'état général de liquidation qui doit être parvenu maintenant au quartier général. Quoique les commissaires respectifs doivent mettre la dernière main à l'ouvrage, il ne peut être inconvenant de donner par à compte 7 à 8 cent mille francs de bons qui se trouvent dans la caisse de l'armée chez le payeur général et ses sous-ordres sur une dette de plus de 4 millions. Le prince m'a dit dernièrement que la solde de l'armée est arriérée par le défaut de fonds dans le Trésor qui n'est rempli jusqu'à présent que par des délibérations. Je conférerai au plutôt avec lui et Monsieur le président du Conseil d'État pour aviser au mieux aux moyens de couvrir cette dépense essentielle.

J'ai l'honneur...

Le Résident de France,

J. C. Serra.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

137. — DAVOUT A NAPOLÉON

Bamberg, 26 mars 1809.

SIRE,

Les rapports des Bavarois sont toujours les mêmes, s'attendant à être attaqués d'un moment à l'autre.

Ce ne sera que dans quelques jours, lorsque les troupes légères que j'ai envoyées, et qui sont déjà rendues aux différens débouchés de la Bohême, seront bien établies, que je serai dans le cas d'apprécier tous ces rapports.

Le rapport du général Friant, de Bayreuth[1], du 26, qui arrive à l'instant, n'annonce rien de nouveau sur la ligne.

Le général Saint-Hilaire me mande de Magdebourg, en date du 21, qu'il apprend à l'instant, par une voie sûre et connue, une nouvelle que je peux regarder comme positive, que le roi de Prusse a tout à coup pris la résolution de revenir à Berlin, avec tous ses ministres, et qu'il va y arriver sous peu de jours; que le Roi avoit refusé au ministre d'Autriche la demande qu'il lui avoit faite de venir à Kœnigsberg auprès de Sa Majesté.

Le général Saint-Hilaire pense que le mécontentement des habitans de la capitale, et les marques publiques qu'il[s] en donne[nt], ont peut-être eu beaucoup de part à ce retour subit du Roi. En supposant cette cour fidèle à ses derniers engagemens, on ne peut [que] supposer qu'il y a anarchie dans le pays.

Du côté de Thorn, on me mande que les Prussiens, sous les ordres du général Courbieres[2], se comportent parfaitement envers les Polonais. Votre Majesté verra, par la dépêche ci-jointe du général Rapp, qu'il n'en est pas de même de celles [*sic*][3] aux ordres du général Blücher.

Le rapport du commandant de Varsovie[4], qui est ci-joint, sur les dispositions pacifiques de la Russie, m'est confirmé par une lettre d'un officier très intelligent que j'ai envoyé sur la frontière, à l'époque de mon départ pour Paris.

Cet officier, qui m'annonce son rapport, me donne comme certain qu'à Dubno, Minsk, Brzeck et en Courlande il n'y a pas de mouvement de troupes, pas de formation extraordinaire de maga-

[1] Ces deux derniers mots ne figurent pas dans l'édition Mazade.
[2] Ces six derniers mots ne figurent pas dans l'édition Mazade.
[3] Pour « des troupes. »
[4] Colonel Saunier.

sins, qui seroient facilement formés du reste, les grains étant abondans et à bas prix; qu'il y a beaucoup moins de troupes en Lithuanie que l'année dernière.

La conscription est terminée; elle doit se monter à environ 60.000 hommes, elle est renvoyée du côté de Polock. Les troupes qui étaient à Kaminieck de Podolie ont reçu ordre de se porter sur les frontières de la Turquie.

Quelques personnes du pays cherchent du reste à faire courir des nouvelles contraires.

L'archiduc Ferdinand se remue en Gallicie et caresse les Polonais; mais tout doit faire croire que ce sera sans succès.

Ici et dans tous les pays que les troupes ont parcourus, j'ai trouvé l'opinion établie que la guerre étoit inévitable, parce qu'on vouloit forcer l'empereur d'Autriche à se défaire de la Bohême et de la Hongrie en faveur de quelque prince de sa maison.

Les nombreux agens, les correspondances, les proclamations et certains articles de journaux sont les moyens dont on s'est servi pour établir cette opinion, qui n'est presque point combattue dans les sociétés.

A en juger par les rapports des officiers de la 3e division qui ont traversé la Westphalie, il sembleroit qu'il y a dans ce pays une fermentation qui annonceroit qu'on travaille fortement les esprits contre le souverain. Dans presque tous les villages les paysans étoient imbus de l'arrivée prochaine du ci-devant Électeur, à la tête d'une armée, et ils manifestoient de la joie [1]. Ces rapports sont trop unanimes pour qu'ils n'ayent pas quelque fondement. J'ai chargé les commandans de me recueillir quelques renseignemens.

Votre Majesté trouvera aussi ci-jointe la traduction du discours de l'archiduc Charles aux volontaires de Vienne. Tous ces gens là jettent leurs feux dans les caffés et chercher à aiguillonner leur courage.

Par tous les rapports qui me parviennent et par les lettres particulières, il paroît qu'il y a des mouvemens assez sérieux dans le Tyrol. Le ministre de Votre Majesté à Munich [2] a dû en rendre compte. J'ai chargé le général Oudinot d'envoyer quelques détachemens à Fuessen et de transmettre directement à Votre Majesté les renseignemens qu'il obtiendra.

Le payeur général m'a annoncé que les fonds ne lui manquoient

[1] Cette phrase ne figure pas dans l'édition Mazade.
[2] Otto.

pas, par les mesures prises par le ministre du Trésor. Il m'a annoncé aussi que les obligations de Breslau qui avoient été protestées ont été acquittées.

J'ai l'honneur...

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Original. — Publié par Ch. de Mazade dans *Correspondance du Mal Davout*, no 625, t. II, pp. 440-442.

---

138. — LETTRE AU GÉNÉRAL DE DIVISION COMTE St-HILAIRE

Berlin, le 26 mars 1809.

Pour prouver encore que le gouvernement militaire de cette ville, et principalement le comte de Chazot, a des relations secrètes avec les Autrichiens et avec les ministres et agents de cette cour à Berlin, le fait suivant, qui est arrivé avant-hier, en est encore, selon moi, une petite preuve.

Le baron de Wesenberg a reçu avant-hier matin deux courriers extraordinaires, l'un qui venoit par la Silésie, arriva le matin à 2 heures, descendit chez nous et alla de suite chez son ministre; le 2e arriva à 9 heures, par la Saxe, descendit chez le baron de Wesenberg et revint une heure après avec le comte Bombelles chez la Obermann et ordonna que l'on donna [*sic*] un joli appartement et toutes les aisances à ce Monsieur sur les frais de la mission autrichienne. Ce courrier étoit un jeune militaire de distinction, mais ni lui, ni celui qui le précéda, ne sortoit de leur chambre. Une demie heure après, le comte de Chazot, sortant de chez le ministre autrichien, vint au grand galop chez la Obermann, et lui dit en secret qu'elle ne devoit pas annoncer ces deux courriers autrichiens à la police, ni à personne, et qu'elle devoit les faire conduire à leur départ avec ses propres chevaux jusqu'à la première station, et défendre aux cochers de dire où ils ont été, à leur retour; qu'en général, elle ne doit jamais annoncer des courriers et autres personnes qui viendront de chez le baron de Wesenberg, ni au comte, ni chez lui, ni à la police et qu'il prend tout sur lui.

Ces deux courriers sont partis, le premier avant-hier soir par la Silésie et Prague, et le 2e hier à 8 heures du matin, pour le Mecklenbourg. Le dernier a été conduit par les chevaux de notre maison jusqu'à Zehndenick, au-dessus d'Oranienbourg.

J'ai encore observé que depuis quelques jours le comte de Chazot qui s'est tout à fait introduit dans la maison du ministre autrichien,

et en général, on observe dans cette mission [*sic*, pour maison] une activité permanente.

Depuis le 21 de ce mois jusqu'hier soir, il est arrivé sept courriers et estafettes et on en a expédié dix pour différentes destinations.

Il est arrivé depuis quelques jours beaucoup de gentilshommes russes de St-Pétersbourg. Nous en avons eu chez nous dans la semaine dernière, parmi lesquels il s'en trouvoit un de mes anciennes connoissances, M. de Popof, qui étoit autrefois dans le département des affaires étrangères comme assesseur. Il m'a encore confirmé dans mes idées et mon opinion sur la conduite politique que tiendra le cabinet de St-Pétersbourg dans cette guerre entre la France et les Autrichiens. Il m'a assuré que l'Empereur a traité, dans les derniers jours de son départ de Pétersbourg, les 11, 12 et 13 mars, avec assez de froideur le duc de Caulaincourt; que le parti de l'Impératrice mère va encore triompher, et avec elle celle [*sic*, pour celui] des Autrichiens; qu'il existe une relation liée et secrète entre cette souveraine et son frère Ferdinand à Vienne, par la voie du prince de Schwarsenberg, qui de jour en jour est mieux vu dans cette capitale. Ce jeune diplomate est enfin tout à fait de mon opinion et suppose que si les Autrichiens avoient le bonheur d'avoir du succès au commencement de leurs opérations, que le systême politique du cabinet de Pétersbourg se tourneroit comme la main, vu que l'Empereur se laisse conduire comme un enfant et que les derniers ont toujours droit et raison auprès de lui.

Je suis aussi parvenu à savoir que le ministre de Westphalie, le comte de Castel Schenk, duquel j'ai parlé dans le tems, est aussi un de ceux qui travaillent avec l'Impératrice mère pour la réussite de leurs projets et il n'est pas douteux qu'il seroit nécessaire pour le service du gouvernement français de faire surveiller les opérations de ce ministre à St-Pétersbourg, ou mieux encore de le faire rappeller par son roi. M. le baron de Mulinen, conseiller de la légation de la même cour, qui est attaché de cœur et d'âme au gouvernement français et qui étoit aide-de-camp de S. M. le roi de Westphalie, suffiroit pour soigner les intérêts de son maître à cette cour.

Le baron de Schraben, ministre de la cour de Vienne à celle de Berlin et qui est venu la semaine passée de Kœnigsberg à Berlin, est parti comme courrier, la nuit dernière, pour Vienne.

Le comte de Goltz arrive enfin après demain à Berlin, ainsi que le général comte de Tauenzien; il y a déjà des personnes de leur suite qui sont arrivées.

On a répandu hier le bruit dans la ville que les Autrichiens sont

entrés dans l'Italie et que nous verrons bientôt des Anglais et des Suédois en Poméranie.

Un négociant russe, qui est arrivé la semaine dernière d'Elbing, nous a donné l'assurance qu'il est arrivé dans ce port, ou à la rade, des bâtimens chargés de canons, d'obus, de fusils, pistolets, etc., et il a soutenu que le tout venoit de Gothenbourg.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine. — Copie.

---

139 — SERRA A DAVOUT

Varsovie, le 28 mars 1809.

Monseigneur,

J'ai pensé que, laissés ou plutôt rendus à nous mêmes par le départ de ceux qui nous laissent la responsabilité de l'avenir autant que les suites quelconques de ce qui a été fait ou sera fait depuis quelques mois, nous devons nous occuper soigneusement de répondre de notre mieux à ce que S. M. l'Empereur et Roi et ses lieutenans à l'armée peuvent attendre de nous. Le prince ministre de la guerre, d'après les ordres de V. E. sur lesquels il ne s'était pas trop expliqué, a fait connaître la nécessité de faire des approvisionnemens extraordinaires à Lowicz et d'augmenter autant que possible ceux de réserve qui sont à Czenstochau. C'était un assez grand embarras pour le début d'un comité privé du chef qui l'a présidé jusqu'à ce moment, et j'en entrevois un second dans ce que, devant pourvoir à cet objet par des nouvelles réquisitions, il était nécessaire de présenter cela aux contribuables comme une charge qui ne dérogeait pas à celle que la Diète a imposé à cet égard. Monsieur Kochanowski s'est offert à donner là dessus ses vues et l'affaire a été discuté hier au soir au Conseil des ministres avec son intervention. Autant pour cet objet que pour le mouvement de troupes qui semble n'être pas éloigné, les transports à la charge de l'agriculture dans ce moment seront difficiles et onéreux. Mais, la circonstance étant impérieuse, ce n'est que dans le mode qu'il faut chercher des soulagemens. Les régimens polonais manquent absolument de chevaux de train à la suite. Doivent-ils s'en procurer? Monsieur le colonel Saunier et moi nous avons fait connaître au prince la nécessité de réorganiser la garde nationale de Varsovie, mais après en avoir dit, sur mon conseil, un mot au Roi qui l'a laissé le maître d'agir, il y trouve des difficultés selon lui insurmontables. Il y avait 800 hommes de cette garde commandée

pour le jour du départ du Roi et il ne s'en est rendu sur les lieux que 140. Doit-on s'en reposer, comme le dit Monsieur le général Rozniecki sur l'impulsion que donnerait le danger et qui ferait accourir tout à coup des milliers de citoyens à la défense de la ville? Sont-ce de tels moyens sur lesquels il faut compter pour assurer la tranquillité, le bon ordre et faire la police de la ville, lorsque les troupes de ligne en seront sorties? Le prince pense y laisser les dépôts des régimens qui s'augmenteront successivement pour la nouvelle levée. Mais il me paraît que Thorn, Modlin et Sierock embrasseront assez de ces dépôts en outre de la ville. Il m'a paru convenable de vous soumettre toutes ces observations. Le Roi a laissé une plus grande latitude de pouvoir au Conseil. Il est vraisemblable qu'on pourra engager le nouveau président à en user à l'occasion. Le manque de fonds se fait sentir. J'insisterai pour qu'on paie avant tout l'armée. Les troupes autrichiennes en Gallicie passent leur tems en alertes, en projets et en bravades. On disait hier en ville, d'après les lettres de Cracovie, que l'archiduc Ferdinand, après avoir déclaré qu'il viendrait faire une visite à la Diète, la remet à présent pour le 2 avril. Cela n'effraie personne que je sache. Pour moi j'appréhende le mal qu'ici l'on peut se faire à soi-même et non celui que les Autrichiens voudraient nous faire.

J'ai l'honneur d'être avec une très haute considération.

Le Résident de France,
J. C. Serra.

Il y aurait une grande utilité et un motif d'agir avec plus de sécurité, si vous étiez à même de me faire connaître, Monsieur le Maréchal, ce que S. M. I. et R. veut précisément que soit notre conduite ici dans les circonstances qui s'annoncent A défaut ou dans l'attente de directions immédiates, je m'en rapporterai à de bons interprètes, tels que vous, comme je n'ai nulle foi à ce que d'autres veulent en induire des rapports plus ou moins inexacts de la correspondance de S. M. avec le Roi[1].

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

140. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 28 mars 1809.

Monseigneur,

Les circonstances actuelles étant de nature à nécessiter d'un jour

[1] Le post-scriptum est autographe.

à l'autre un mouvement de troupes, j'ai cru devoir ne point perdre de tems pour organiser les différens services et prendre autant qu'il est possible les mesures nécessaires pour me trouver à même d'effectuer les dispositions que Votre Excellence serait dans le cas de me prescrire relativement aux troupes sous mes ordres.

Les magasins de Varsovie ont reçu en conséquence un approvisionnement suffisant pour fournir pendant 2 mois à la subsistance de 15.000 hommes et des fourages en raison de la force de la cavalerie.

On s'occupe en outre à former à Lowicz un magasin pour 15 jours.

A Blonie un approvisionnement d'un jour.

A Sochaczew un approvisionnement semblable.

De plus un magasin pour 15 jours, réparti entre Widawa et Czenstochow.

Tous ces approvisionnemens ont été calculés pour 15.000 hommes et sont en dehors du courant.

Des brigades de boulangerie, en nombre suffisant pour un corps de cette force, ont été organisées de manière à pouvoir être mises en activité dans l'espace de quelques heures.

On s'occupe à préparer des fours portatifs, pour suppléer en cas de besoin à l'insuffisance de moïens pour cuire du pain.

Cinquante mille rations de biscuit seront prêtes d'ici à 2 jours.

Les places ont reçu le supplément nécessaire pour compléter leurs approvisionnemens de réserve.

L'organisation des hôpitaux militaires a été arrêtée et l'on s'occupe à la mettre à exécution.

J'ai ordonné de même la formation des ambulances autant que le permettent nos moïens.

Les autorités civiles aïant reçu les ordres les plus précis pour les mesures qui demandent leur coopération, j'ai lieu de croire qu'elles seront effectuées sous peu de tems.

Je fais tous mes efforts pour mettre en activité la confection des effets militaires les plus essentiels pour les conscrits, dont la levée a été ordonnée. Elle aura lieu partout le 5 avril.

La clôture de la Diète aïant été effectuée le 24 de ce mois, le Roi a quitté Varsovie le 26. J'ai fait observer, lors du départ de S. M., les mêmes honneurs qui lui avaient été rendus pour son entrée. Les troupes se trouvant sous les armes, j'ai profité de cette occasion pour leur faire exécuter quelques manœuvres dans la plaine de

Wola qui se trouvait à portée, le Roi aïant dirigé sa route par cette barrière. Malgré la rigueur du froid, qui était ce jour là à 13 degrés, et un vent assés violent, les troupes y ont mis toute la précision qu'on pouvait souhaiter.

Le colonel Dziewanowski du 6e régiment de cavalerie vient de me confirmer un rapport qu'il avait déjà donné précédemment d'une manière moins positive, savoir : qu'on a formé à Graudenz un approvisionnement de 10.000 korzetz de seigle.

D'après le même rapport il a dû arriver dans cette place un détachement de 200 canonniers.

Malgré les vues qu'on prête à la Prusse, on ne découvre encore aucune mesure qui dénote positivement des intentions hostiles. Le tout se borne à des approvisionnemens qu'on forme à Insterbourg, Angerbourg, Königsberg, etc., à l'organisation de la conscription dans ce dernier département, ainsi que dans celui de Gumbinnen. Mais on ne s'apperçoit d'aucune émigration qui ordinairement accompagne des levées.

Les rapports du côté de la frontière russe sont très souvent contradictoires et quelquefois dénués de toute vraisemblance. Dans le fait on n'apperçoit aucun mouvement qui indique de nouvelles dispositions.

Celles du gouvernement autrichien continuent avec la même activité. On vient d'ordonner en Gallicie la réparation des ponts et chemins.

D'après les rapports des déserteurs, qui nous viennent en assés grand nombre, il paraît qu'il a dû arriver dans les environs de Cracovie de l'infanterie hongroise, mais ils n'en connaissent pas la force.

Un déserteur du régiment de Mitrowsky infanterie a quitté son corps à deux milles de Cracovie, en marche pour se rendre du côté de Varsovie.

J'ai l'honneur de mettre sous les ïeux de Votre Excellence la situation des troupes sous mes ordres.

Elle me permettra de profiter de cette occasion pour lui renouveller l'expression sincère de l'attachement que je lui ai voué.

Le général de division
Ministre de la guerre,
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

141. — DAVOUT A NAPOLÉON

Bamberg, 29 mars 1809.

SIRE,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté le raport du colonel Saunier, commandant à Varsovie, du 22 mars.

Le pamplet intitulé : *Observations d'un bon Autrichien sur les articles insérés dans les gazettes étrangères*, est extrêmement répandu. Votre Majesté en trouvera ci-joint la traduction.

Il paraît que l'esprit qui a animé la Diette est excellent; il n'y a qu'une voix à cet égard.

Quelque forts que les Autrichiens soient en Gallicie, ils ne réussiront pas à s'y faire aimer.

Il n'y aurait que les charges excessives du duché qui puissent attiédir le zèle des Polonais; mais lorsque le duché aura reçu quelques secours pécuniaires, cela produira le meilleur effet.

J'adresse à Votre Majesté deux raports des frontières de la Bohême, du côté de la Saxe, et copie d'une lettre du prince Poniatowski, qui contient des détails sur la Gallicie.

Un raport de la personne qui est à la tête de ma police secrète pour les mouvemens des Autrichiens annonce que 6 régimens qu'on avait dit se porter sur Salzbourg ont filé par Lambach et Fellabruch [1], sur la Styrie, laissant Salzbourg à droite.

J'ai l'honneur...

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine — Original. — Publié par Ch. de Mazade dans *Correspondance du Mal Davout*, n° 633, t. II, p. 447.

---

142. — DAVOUT A BERTHIER

MAJOR GÉNÉRAL DE LA GRANDE ARMÉE

Bamberg, 29 mars 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Altesse copie d'une lettre du prince Poniatowski.

Je la prie de demander les ordres de Sa Majesté sur la réponse que je dois faire à ce qu'on doit m'écrire de Dresde.

S'il m'est permis de faire à cet égard quelques observations, je

[1] Fellabrunn.

dois dire qu'il me paroît utile qu'il reste dans le duché quelque troupe et quelque artillerie saxonne, afin de ne pas laisser croire qu'on laisse les Polonais à leurs propres forces.

On m'assure que le prince de Ponte-Corvo ignore s'il doit commander l'armée polonaise; je prie Votre Altesse de me faire connoître à cet égard les intentions de Sa Majesté.

J'ai l'honneur...

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : Mars, 2e quinzaine.— Original. — Publié par Ch. de Mazade dans *Correspondance du Mal Davout*, nº 635, t. II, p. 448.

---

143. — WOYZBUN, LIEUTENANT AU 5e RÉGIMENT DE CAVALERIE,

A M. LE COLONEL TURNO, COMMANDANT LE DIT RÉGIMENT [1]

Augustowo, 29 mars 1809.

Étant retourné de la Russie le 27 mars, j'ai l'honneur de vous annoncer, Monsieur le colonel, que l'armée russe a reçu ordre de se tenir prête; quelques colonnes sont même en route pour la Moldavie; on les a vu marcher au mois de février par la Podolie et par la Wolinie vers les frontières de la Gallicie. Les régimens plus éloignés, et qui se trouvent cantonnés dans le Nord de la Russie, ont déjà reçu deux fois ordre de marcher; en un mot, tout augure une expédition formidable. Les généraux de division passent à la hâte leurs corps en revûe; j'ai vû les généraux Doctorów, Czaplic et le comte Kutaycόw s'occupant sérieusement de leurs divisions. Il n'y a point de nouveaux magasins; le bruit court qu'on doit en établir trois : sur le Niemen à Bielica, Mostki et Grodno; mais on n'a pas commencé jusqu'à présent à les organiser. Le magasin de Grodno contenant 4.000 tonneaux de bled vient d'être entièrement incendié. La garde doit quitter Pétersbourg les derniers jours du mars; les officiers se trouvant en permissions ont reçu ordre de rejoindre leurs régimens le 15 mars, et l'on désigne le prince Constantin pour commandant de la garde; elle se dirigera, à ce qu'on prétend, vers le Niemen. L'artillerie se concentre à Pinsk, où, selon l'avis des gens digne de foi, il y aura 400 bouches à feu au mois de mars. Un négociant que j'ai parlé à Minsk m'apprit que la Russie s'est décidé à ouvrir ses ports aux Anglais, et que l'on attend à Riga des vaisseaux de cette nation, pour charger du

[1] Rapport envoyé par Poniatowski à Davout. Voir la lettre du 6 avril, à laquelle ce rapport est annexé.

bois, aussi des marchands différens ont tâché d'affermer des forêts. L'or est tombé considérablement, le ducat vaut un florin de Pologne et 20 gros moins qu'à l'ordinaire. En Lithuanie et la Russie polonaise, les habitans sont riches en productions du païs, mais ils sont dépourvus du numéraire. Le schefl de seigle près de Wilna vaut 8 florins de Pologne et 5 florins celui d'avoine; aux environs de Minsk, le seigle est à 5 florins et l'avoine à 3 florins 10 gros. L'eau de vie se vend à 1 florin et 20 gros le garniec. L'Ucraïne et la Wolinie abondent en denrées. Le païsan en Russie est abîmé par des impôts ruineux, jamais l'escroquerie des employés n'a été poussée aussi loin. On prend un recrû sur 500 âmes; le fantassin est petit et faible. La cavalerie a de plus beaux hommes, elle est nouvellement habillée, mais mal soldée, mal organisée et sans instruction. Les fusils, pistolets et sabres fabriqués dans le païs à Tut sont très mauvais. Les chevaux sont bons quand à la race, surtout ceux de hussards et d'hulans, mais ils sont très mal entretenûs. Plusieurs officiers sont passés au conseil de guerre pour le désordre qui règne dans les régimens qu'ils commandent et dont les inspecteurs se sont convaincus par les derniers rapports. J'ai été présent, lorsque le général d'artillerie comte Kutaycow entreprit de persuader qu'il était impossible que, selon les nouvelles du jour, la Russie voulût joindre ses troupes à celles de l'empereur Napoléon contre l'Autriche; il a déclaré ces conjectures pour des faux bruits et que la Russie avait outre les anciennes liaisons avec la maison d'Autriche, encore d'autres obligations à ne pas l'abandonner, surtout que les désastres de cette dernière puissance étaient des mauvais présages pour la Russie et que les circonstances actuelles lui étaient très favorables. Il peignit la force de l'empereur d'Autriche et après avoir calculé ses troupes par milliers et décrit son artillerie et ses canons nouvellement fondus, il ajouta que l'Autriche avait beaucoup de numéraire en or.

Quant à la frontière, vous savez déjà, mon colonel, que les cosaques et les Tartares sont les seules troupes qui la gardent. Dans l'intérieur les régimens sont placés ainsi qu'il suit.

Dans le gouvernement de Grodno.

Il y a garnison à Grodno, à Lida, le régiment de dragons de Psków du général Korff. A Nowogrodek le régiment de hussards de Pawlohrad du général Czaplic. A Slonim le régiment de dragons de Moscow du général Dawidów. A Pruzan[1] le 7[e] régiment de chas-

[1] Pruzany.

seurs du g^al Bialokopytow. A Wolkowysk un régiment de cosaques.

Dans le gouvernement de Wilna.

A Wilna le régiment de grenadiers d'Ecatarynoslaw du g^al Zapolski, le régiment de cuirassiers d'Orda du prince Gallicin, et l'artillerie. A Kowno le régiment de Wladimir d'infanterie du g^al Bernardos. A Kieydany le régiment d'infanterie de Tut du g^al Somów. A Telsze le régiment d'infanterie de Psków du g^al Lipunów.

Dans le gouvernement de Minsk.

A Minsk le régiment d'infanterie de Moscow du colonel Manahtyn, à Ihumen le régiment d'hulans du colonel Knoring. A Bobransk[1] le régiment d'hulans du colonel prince Gallizin. A Pinsk le régiment d'infanterie du général Chowanski et l'artillerie à cheval. A Urzecz le régiment de dragons d'Ingermanland du g^al Panczoliczow. A Nieswicsz un parc d'artillerie commandé par le g^al comte Kutayców, il est placé à Nieswicz, Sluck et Kleck. Il y a à Nieswicz des magasins de vivres et fourages, de plus, un grand dépôt de poudre, de boulets de canons et de fusils; un grand nombre d'hommes travail à la confection des cartouches; il n'y manque pas de chevaux d'artillerie.

J'ai l'honneur de vous communiquer ces renseignemens, mon colonel, que j'ai été à même de prendre pendant mon séjour en Russie, et je vous prie d'agréer en même tems l'assurance de ma parfaite considération.

Signé : Wovzbun
Lieutenant.

P.-S. — Les deux régimens d'hulans savoir, celui de Tartares et celui de Lithuanie, les régimens de dragons de Psków et des hussards de Pawlohrad ont reçu ordre de marcher à Machnowka, située près de Berdyczew.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Traduction.

---

144. — NOTES DU COLONEL SAUNIER, COMMANDANT DE VARSOVIE

Les 29, 30 et 31 mars 1809.

L'archiduc Ferdinand a dû faire un petit voyage en Gallicie, visitter les bords de la Vistule jusqu'à Pulawi, il a dû faire ce

[1] Bobrujsk.

voyage sans escorte, accompagné seulement d'un aide de camp dans sa voiture.

Le rapport suivant d'un émissaire envoyé en Gallicie contient quantité d'autres circonstances apprises par d'autres voies, de manierre qu'on doit le considérer comme rapport général. Il est revenu à Varsovie le 30 au soir.

Il arriva à Radom le 26 de ce mois, trouva six pièces de canon, trois caissons et deux charriots placés hors ville sur la route qui conduit à Jedlinskow. Il n'y a plus à Radom que 150 chevaux du régiment des hussards de Kaiser avec leur colonel actuel Joseph Szemmer. Ils ont ordre d'être prêts à marcher vers la frontierre, et doivent sous peu de jours quitter la ville pour faire place à l'infanterie qui doit arriver; tout est préparé pour elle, on y a établi une manutention; des garçons boulangers sont requis pour y travailler; il y a ordre d'avoir pour le 30 de ce mois trente-trois mille rations de pain et autant de biscuit. Par suite de ce que a prescrit le gouvernement on travaille à élargir et améliorer la route au travers de la forest depuis Radom jusqu'à Mniszow.

Une personne qui arrivoit de Cracovie raconta à l'émissaire ce qui suit.

1° Le quartier général de l'archiduc Ferdinand est à Cracovie, dans cette ville sont les régimens d'infanterie Kotulinski et Strauch et un autre de chevaux légers. Cette place renferme de grands magasins en tous genres.

2° Il doit arriver à Cracovie sous peu de jours trois régimens hongrois du nombre desquels est celui de Sekler.

3° Il y a un point militaire sous Olkuss, où il doit être établi un camp.

4° On a établi un pont de bateaux à Sandomirz, on fortifie la tette de pont dans laquelle on doit placer douze pièces d'artillerie qui sont déjà rendues sur les lieux; le régiment de Sommariva cuirassiers est dans cette place et les environs.

5° Le régiment de Davidowich doit entrer ces jours-ci à Cracovie.

6° A Ivanowice sous Cracovie est le régiment de Reiskreutz et 12 pièces de canon.

7° A Mnichow est le régiment des hussards palatins.

8° On a ouï dire à Mr. Hoym, ex-président de la régence prussienne à Varsovie, et qui est actuellement à Cracovie où il a des conférences fréquentes avec le prince Ferdinand, que le 6 d'avril les troupes autrichiennes se mettroient en marche pour les frontierres du duché de Varsovie.

9° On achète à Cracovie avec le papier monnoye l'or et l'argent jusqu'à la concurrence de cent mille ducats pour faire le prêt au[x] troupes en espèces sonantes à commencer du 1er avril.

10° Selon le calcul des Autrichiens il doit y avoir tant à Cracovie que dans les environs et la Gallicie cinquante-trois mille hommes, mais les habitans observateurs assurent qu'il n'y a véritablement que dix-huit mille hommes d'infanterie et douze mille tant de cavallerie que d'artillerie, et ce qui inquiète un peu les généraux c'est que parmi les soldats il y a beaucoup de Polonois de la fidélité desquels ils doutent.

11° Les jeunes officiers demandent la guerre avec impatience; à la suite de l'armée il y a des équipages de pontons. Indubitablement il sera d'abord formé des camps sous Olkusz, Sandomierz et Radom.

12° Il est question d'un édit de l'Empereur dans lequel il est insinué, qu'en cas d'inssufisance des forces actuelles, on auroit recours à une levée en masse des hommes depuis l'âge de 18 ans jusqu'à 45 sans exception.

13° Les troupes autrichiennes sont dans un mouvement continuel, elles font marches sur contre-marches, on exerce les recrues avec la plus grande activité.

14° Actuellement les douanes et barrières sont rigoureusement fermées, on ne veut laisser sortir ni gens ni denrées d'aucunes espèces.

15° On refuse aussi de laisser passer au travers de la Gallicie les marchands russes qui veulent venir de Brzesc, ou bien retourner du duché dans leur patrie.

Ci après est la copie d'une lettre de Leopold apportée par un exprès avec ordre de me la communiquer, elle porte la date du 26 mars.

« Les nouvelles sur la Russie sont contradictoires, s'il faut en croire les agens autrichiens, les troupes russes qui se rassemblent doivent prendre part active dans la guerre contre la France; on sait d'autre part que ces troupes sont destinées à marcher contre les Turcs. Il est certain que les divisions Suwarow et Docturow ont reçues ordre de se concentrer, la première à Dubno et la seconde à Constantinow.

« Quelqu'un qui arrive de la Russie m'assure avoir vu ces jours ci deux parcs d'artillerie russe de fort calibre, l'un de 60 et l'autre de 80 bouches à feu, marchans sur la direction de la Moldavie et de la Valachie; on peut en induire que la guerre entre les Russes et les Turcs est sur le point de recommencer. »

Des lettres de Dresde ont annoncé que Son Altesse le prince de Ponte-Corvo y étoit arrivé et devoit prendre le commandement des troupes saxonnes qu'il joindroit aux troupes françaises qui suivent Son Altesse. Cette nouvelle n'a pas été agréable ici parce qu'on seroit très fâché que le pays ne fût plus sous le commandement de Mgr. le maréchal duc d'Auerstädt. Si Son Excellence par de nouveaux arrangemens ne commandoit plus ici, je pense que je ne devrois pas y rester, je la supplie en conséquence de me faire connoître ses ordres.

Une nouvelle bien allarmante se répand ici depuis hier, elle est venue de Kalvary. On y assure, ainsi que sur le territoire russe qui avoisine, que Sa Majesté l'Empereur Alexandre a été assassiné, ou étouffé, et qu'il ne vit plus. Cela donne lieu à beaucoup de réflexions tristes et on regarderoit l'événement comme trés préjudiciable aux intérêts et même à l'existence du duché. Ce qui rassure un peu, c'est que Mr. l'ex-général Karvicki, qui revient de la Russie et a passé à Bialistok le 26 de ce mois, n'a point entendu parler de ce crime. On a écrit et envoyé sur divers points de la frontierre russe pour savoir à quoi s'en tenir.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

---

145. — RAPPORT DU SOUS-LIEUTENANT URBANOWSKI [1]

30 mars 1809.

Conformément aux ordres qui me furent donnés, aïant été chargé de prendre des informations certaines sur les nouvelles répandues, j'ai obtenu de Mr Pancerzynski, maréchal du gouvernement de Grodno, les éclaircissemens suivants.

1° L'ex-ministre prussien Stein s'est présenté devant un commandant français et il a remis à celui-ci toutes les lettres contenantes les intrigues ourdies par le roi de Prusse contre le gouvernement de France, il a demandé d'être envoyé à Paris, ce qui fut exécuté, et il doit déjà se trouver sur le lieu.

2° On ne fait point de magasins dans le gouvernement de Grodno ni dans celui de Wilna.

3° Aucune armée russe n'est attendue dans les gouvernemens ci-dessus mentionnés; on sait au contraire qu'un nouveau corps se

[1] Rapport envoyé par Poniatowski à Davout. Voir la lettre du 6 avril.

rend en Finlande, où l'empereur se trouvera en personne pour instaler la Diète, qui doit s'y assembler. Le régiment de hussards cantonné à Nowogrodek et celui de dragons à Lida ont reçus ordre de marcher à Machnowka.

4° La Russie paraît éloignée de toute coalition, on assure même que l'empereur de Russie étant en bonne harmonie avec le gouvernement français se propose de s'aboucher quelque part avec l'empereur Napoléon. Quant au roi de Prusse, celui-ci s'étant apperçu que ses dessins contre la France ont été entièrement découverts, paraît avoir renoncé à son retour à Berlin (malgré qu'on l'ait d'abord assuré). Il se trouve actuellement à Königsberg pour implorer les secours de la Russie, si la France voulait lui demander raison de ses trahisons.

Signé : Urbanowski
Sous-lieutenant.

Je ne puis que rendre justice à Mr le maréchal Pancerzynski que c'est un excellent patriote polonais et il a demandé à l'officier Urbanowski de passer son nom sous silence.

Signé : Turno
Colonel.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Traduction.

---

146. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 30 mars 1809.

Monseigneur,

Il n'y a eu, depuis ma dernière lettre, aucun changement dans l'état des choses en Gallicie. Il ne paraît point que les forces autrichiennes, dans cette province, aient reçu quelque augmentation. Tous les rapports qui nous parviennent de Cracovie s'accordent sur le nombre et la dénomination des régimens qui s'y trouvent. J'ai eu l'honneur de les porter, en son tems, à la connaissance de Votre Excellence.

La désertion devient, de jour en jour, plus considérable parmi les troupes autrichiennes. Des déserteurs sont arrivés dans la place de Pilica du 18 au 20 de ce mois et annoncent que la moitié du régiment de Strauch, auquel ils appartenaient, n'attend qu'une

occasion favorable pour suivre leur exemple. Probablement ce corps n'est pas le seul qui soit dans cette disposition.

Tous ces derniers déserteurs, ainsi que ceux qui sont arrivés précédemment, disent qu'on attribue généralement aux troupes qui sont à Cracovie la destination de marcher sur Varsovie.

Il n'a point encore été possible de constater si effectivement il se trouve à Radom de l'infanterie. Plusieurs personnes dignes de foi, habitans de la Gallicie, disent y avoir vu quelques milliers d'hommes, tandis que des émissaires envoïés à deux reprises et dont le dernier s'est trouvé à Radom du 24 au 27 de ce mois, n'ont apperçu que des housards et 8 pièces de campagne.

D'après les renseignemens qu'il a rapportés, on établit à Radom une boulangerie très considérable à laquelle travaillent 400 hommes.

On répand dans cet endroit le bruit de l'arrivée d'un corps qu'on affecte de porter à 60.000 hommes. Avec les forces que l'Autriche a actuellement en Gallicie, cette nouvelle a tout l'air d'avoir été inventée exprès pour contenir les habitans de cette province.

Les renseignemens de la frontière russe ne portent aucun changement, sinon qu'il a brûlé à Grodno un magasin d'approvisionnemens, dont on évalue la perte à plusieurs millions de roubles.

On prétendait hier à Varsovie que la frontière de la Gallicie était entièrement fermée et qu'on refusait d'y laisser entrer même les personnes munies de passeports des autorités du duché. Aïant fait vérifier cette circonstance, il se trouve que cette mesure n'a lieu qu'aux bureaux secondaires des douanes et que le passage continue à être libre aux douanes principales.

Les dispositions que Votre Excellence m'a fait l'honneur de me prescrire en date du 4 de ce mois sont effectuées en partie et le seront entièrement d'ici à 4 jours. Elles le seraient déjà si les détachemens nécessaires pour l'escorte du Roi n'avaient retardé le rassemblement des corps. Les districts les plus voisins auront fourni à la même époque les premiers recrues de la nouvelle levée.

Un émissaire envoïé à Cracovie venant d'arriver de sa mission en a rapporté les détails ci-joints que je mets sous les ïeux de Votre Excellence. Comme elle a à son état major des officiers polonais qui pourront les traduire, je n'ai point voulu retarder par cet ouvrage le départ du courier.

Il m'est bien agréable de saisir cette occasion pour renouveller à

Votre Excellence l'expression de mon sincère et inviolable dévouement.

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince Poniatowski.

P.-S. — Je reçois dans ce moment la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 22 de ce mois.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

---

147. — INSTRUCTIONS DE NAPOLÉON POUR LE MAJOR GÉNÉRAL

[Extrait]

Paris, 30 mars 1809.

. . . .

Quant à la Saxe, en cas d'hostilités, on engagerait le Roi à se retirer soit à Erfurt ou à Leipzig.

Si la ville de Dresde était à l'abri d'un coup de main, on y laisserait 3.000 hommes de garnison, et le reste de l'armée saxonne marcherait pour gagner le Danube.

Les troupes polonaises doivent garder Varsovie et inquiéter Cracovie. En cas d'hostilités on préviendrait le prince Poniatowski, commandant le duché de Varsovie, qu'il doit organiser les gardes nationales pour garder les places de Praga, Modlin, et, avec ces troupes, tâcher d'insurger la Galicie.

. . . .

Napoléon.

D'après l'original. Dépôt de la guerre.

*Correspondance de Napoléon I*er, n° 14975, t. XVIII, p. 411.

---

148. — SERRA A DAVOUT

Varsovie, le 31 mars 1809.

Monseigneur,

Après une interruption de six jours nous avons reçu hier le courier militaire. J'ai vu la lettre que vous avez écrit à M. le prince, ministre de la guerre. Il s'occupe de la remonte des chevaux de l'artillerie, de la levée d'hommes pour completter les corps d'après les intentions de

S. M. l'Empereur et veut bien enfin prendre quelques mesures pour organiser la garde nationale. Il était très content d'avoir obtenu les officiers français qui, passant au service polonais, l'aideront beaucoup. Ce pauvre Mallet, constructeur du pont, est encore oublié. Il me semble que le prince voudrait pouvoir s'aider également d'une manière fixe des talens de Monsieur le commissaire des guerres Desirat. On ne peut se dissimuler que rien n'est plus faible que cette partie administrative de l'armée polonaise. Le prince avait mis en avant au Conseil l'idée d'aller prendre position à Lowicz avec ses troupes disponibles et, par conséquent, proposé d'établir des magasins dans cette ville et augmenter la réserve de Czenstochau. Monsieur Kochanowski a très bien observé qu'il faut alors rétablir des lignes d'étape qui n'existent plus. Au surplus on attendra vos ordres positifs à cet égard.

L'entrée en Gallicie semble décidément fermée depuis deux jours. On n'admettra que des passeports du commandant supérieur de Cracovie. Ce non obstant je vais faire partir des émissaires qui s'engagent à pénétrer sur les derrières de l'armée autrichienne et même jusqu'aux confins de la Hongrie.

Avant-hier au soir le ministre de l'intérieur[1] reçut du sous-prétet de Calvari une estaffette, par laquelle, sous la date du 27, il lui mandait la nouvelle de la mort de l'empereur Alexandre. Il avait envoyé, disait-il, à Grodno son frère, qui avait confirmé cet avis. Malgré que j'eusse recommandé le secret, la nouvelle s'est répandue hier dans la ville. Le défaut d'autres avis confirmans me fait juger la nouvelle fausse. Cependant je mande à Monsieur Bellefroid, sous-préfet de Tykocsin, de m'informer de ce qui se dit à Bialystok.

Une nouvelle qui est bien plus vraie, c'est l'arrivée à Dresde de Monseigneur le prince de Ponte-Corvo avec son corps. J'en prévois les conséquences probables et j'ai fait de pénibles réflexions. Je vous serai bien obligé de m'éclairer à cet égard.

Si vous résolvés de faire donner au gouvernement du duché les bons restants d'avril et ceux de mars par à compte sur notre dette de subsistances militaires, comme je vous l'ai demandé, je serais aise que la cour de Dresde n'ignorât pas que je vous en avais prié, bien qu'elle n'ait pas eu le bon esprit de me le demander.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération.

Le Résident de France, J. C. SERRA.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Mars. — Original.

---

[1] Jan Pawel Luszczewski.

AVRIL 1809

149. — DAVOUT A BERTHIER

MAJOR GÉNÉRAL DE LA GRANDE ARMÉE

Bamberg, 1er avril 1809.

MONSEIGNEUR,

Je viens de recevoir une lettre de M. le comte de Bose, qui m'était annoncée par celle du prince Poniatowski, que j'ai eu l'honneur de transmettre à Votre Altesse Sérénissime le 29 mars.

J'en joins ici copie, en priant Votre Altesse Sérénissime de prendre les ordres de Sa Majesté.

Je ne puis que répéter les observations que j'ai déjà faites, à cet égard, à Votre Altesse Sérénissime; c'est que si on retire du duché toutes les troupes et l'artillerie saxonne, les Polonais pourront craindre qu'on n'ait l'intention de les livrer à leurs propres forces, et que ce ne soit le résultat d'une mesure politique [1].

J'ai l'honneur...

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 1re quinzaine. — Original. — Ch. de Mazade, *Correspondance du Mal Davout*, no 644, t. II, p. 453.

150. — PROCLAMATION DE L'ARCHIDUC FERDINAND

AUX GALICIENS

Cracovie, 1er avril 1809.

Nous, Ferdinand Charles, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, chevalier de l'Ordre de la Toison d'or et de Marie-Thérèse, propriétaire d'un régiment de hussards, général de cavalerie, et général en chef des troupes Impériales et Royales en Gallicie, etc., etc.

[1] Le texte publié par Mazade porte : « positive ».

Au moment où les puissances étrangères, par leurs armemens et le rassemblement de leurs troupes sur divers points de nos frontières, sont prêtes à envahir la monarchie autrichienne, S. M. Impériale et Royale, ayant à cœur la prospérité de ses sujets, se voit forcée à faire des préparatifs pour se tenir sur la deffensive.

L'histoire de nos tems prouve assez que S. M. a toujours eu en vue de maintenir la paix et la bonne harmonie avec ses voisins, mais voyant que son silence ne servait qu'à aggrandir les forces des autres, elle se voit obligée, pour garantir ses Etats, de mettre son armée sur le pied de guerre.

L'instant est arrivé où les troupes de toutes les parties de l'Autriche vont être en état de montrer ce qu'elles sont dans le cas de faire; l'instant est arrivé où tous les peuples fidèles à la couronne d'Autriche, et las de se voir l'objet de la raillerie des autres, vont se ranger sous les drapeaux de l'État pour deffendre la cause commune.

Le monde est étonné de voir les Autrichiens, les Hongrois, les Bohémiens, accourir de tous côtés pour se former en bataillons, et animés de l'honneur national et de l'amour de la patrie, présager la perte de l'ennemi. Plusieurs milliers sont déjà sous les armes et prêts à combattre.

Votre tour est venu, fidèles Galliciens; quoique vous ne soyez liés que depuis peu de tems, par des nœuds fraternels, aux peuples d'Autriche, les mêmes prérogatives vous ont été accordées. Réfléchissez, et voyez où l'on jouit le plus de liberté, si ce n'est sous le règne de notre auguste Monarque; voyez encore où la propriété soit plus respectée, où l'on ait plus en vue le bien public? Quoique l'Autriche ait eu des guerres qui ont ruiné ses trésors, ses sujets sont toujours comptés parmi les peuples les plus riches et les plus heureux. On ne vous fait point ici de promesses vaines; le Monarque veille sur vous, comme un père sur ses enfans, et votre bonheur est son ouvrage.

Depuis plusieurs années vos frères ont pris place dans nos rangs et peuvent être comptés parmi les plus braves; moi-même je commande ici des régimens composés de Galliciens, dans lesquels j'ai mis toute ma confiance, car plusieurs fois nos ennemis ont éprouvé leur vaillance et leur bravoure.

Galliciens! vous devez suivre l'exemple de vos frères, en formant des bataillons libres; la carrière est ouverte à tous ceux qui voudront prendre le parti des armes. Galliciens! rangez-vous sous mes drapeaux, je trouverai de l'orgueil à vous commander.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809 Carton : Avril, 1re quinzaine. — Traduction.

151. — LETTRE DE LA FOREST A CHAMPAGNY
[Extrait]

Madrid, 2 avril 1809.

. . . .

Vous savez, Monseigneur, que M. Gennotte, chargé d'affaires d'Autriche en Espagne, n'est pas revenu à Madrid. Il reste, m'assure-t-on, à Séville, avec le chargé d'affaires des Etats-Unis [1]. Il m'est revenu par la voie de quelques négociants que la Junte avait fait fournir à Trieste de l'artillerie et de l'argent en barres venu d'Amérique, et en avait fait tirer en échange une quantité considérable de fusils et du vif-argent pour l'exploitation des mines; mais on ne peut me dire jusqu'à quel point les agents du gouvernement autrichien se sont montrés dans ces opérations.

Correspondance du Cte de La Forest, ambassadeur de France en Espagne, 1808-1813, publiée par M. Geoffroy de Grandmaison, t. II, n° 58, p. 167.

---

152. — MALACHOWSKI A DAVOUT

Place de Praga, le 2 avril 1809.

A Son Excellence Monsieur le Maréchal Duc d'Auerstädt, Commandant en chef l'Armée du Rhin.

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Excellence la situation de la garnison de cette place à l'époque du 1er avril courant.

Les nouvelles qui se confirment et ne changent en rien sont, que les Autrichiens ont établi un pont de bateaux sur la Vistule près de Sandomir et que l'on y travaille aux ouvrages pour sa défance.

Aussi plusieurs personnes de la Gallicie s'accordent dans leurs déclarations de savoir positivement que quelques corps autrichiens en mouvement, qui paroissaient faire leur réunion près de Radom vers la fin du mois passé, quelques jours après se sont mis en marche, prenant direction vers Cracovie. Six pièces de campagne y furent arrivés seuls.

Il n'y a plus aucun doute que sur des milliers des voitures de réquisition on évacue tous les magasins qui se trouvent dans l'étendue du pays situé entre Bug et Wieprz. Tous les transports sont dirigés vers Cracovie et la Hongrie.

[1] George Erving.

Les habitans des pays frontiers après avoir subi une visite de leur greniers ont reçu l'ordre de tenir un quart de bled en farine prête pour la première réquisition.

Aucune troupe autrichienne n'arrive pas sur la frontière de ce côté ci, mais l'espionage est poussé dans le duché avec tous les moyens possibles.

Agréez, M^r^ le Maréchal...

. . . .

De Votre Excellence un vrai et dévoué subordonné.

MALACHOWSKI
Commandant de la place.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. 1809. Armée d'Allemagne. Carton : Avril-juin. — Original.

---

153. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 2 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

Les communications avec la Gallicie ont été rendues tellement difficiles, depuis quelques jours, et on y a pris des mesures si sévères pour empêcher qu'on ne soit instruit ici de ce qui s'y passe, que, quoiqu'en apparence la frontière ne soit pas fermée, il n'y a pas eu moïen de se procurer des renseignemens à cet égard. Telle récompense que j'aïe fait offrir, je n'ai pu engager aucun émissaire à entreprendre de passer en Gallicie.

Cette circonstance me paraît un indice assés certain qu'il s'y effectue quelque mouvement de troupes dont on veut nous dérober la connaissance; et je suis d'autant plus porté à le croire, qu'outre les préparatifs considérables qu'on fait depuis quelque tems à Konskie et à Radom, les rapports des déserteurs en confirment l'opinion.

Trois déserteurs du régiment de Strauch, arrivés le 28 mars à Czenstochowa, annoncent avoir quitté leur corps à Iwanowice à 4 milles en deçà de Cracovie sur la route de Konskie. Ce régiment était en marche avec deux autres, dont l'un d'infanterie et l'autre de cavalerie, dont les déserteurs ne savent pas le nom.

Ils ont laissé à leur départ de Cracovie 4 régimens d'infanterie et 3 de cavalerie, de manière que les forces des Autrichiens, dans cette partie de la Gallicie, auraient reçu un renfort de deux régimens d'infanterie et d'un de cavalerie.

Je comptais, conformément à la permission que m'en avait bien voulu donner Votre Excellence, envoïer au général Grabowski l'ordre de se rendre à Varsovie. Aïant su cependant que le général Menard avait quitté Danzig, le commandement de cette place, en l'absence de Mr le général de division Rapp, avait été remis à Mr Grabowski, j'ai différé de l'appeller auprès de moi jusqu'à ce que les intentions de Votre Excellence à l'égard de ce commandement me soient connues.

Agréés, Monseigneur, l'expression du sincère et inviolable attachement que je vous ai voué pour la vie.

Le général de division
Ministre de la guerre
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Original.

---

154. — NOTES DU COLONEL SAUNIER, COMMANDANT DE VARSOVIE

Varsovie, les 3 et 4 avril 1809.

Il vient d'être fait des renouvellemens de deffense de la part du gouvernement autrichien de laisser entrer en Gallicie et de n'en laisser exporter aucunes espèces de denrées; on avoit oublié de spécifier dans la nomenclature les vins, hydromel et autres boissons, on y a pourvu par un supplément. Des marchands de bestiaux venant de la Russie pour se rendre dans le duché n'ont pu obtenir de passer à Terrespol, ils ont été obligés de faire le tour; on ne laisse absolument passer que les courriers.

Les invalides autrichiens qui forment le cordon ont reçu pour la pluspart ordre de partir et devront être remplacés le 6 par des Croates.

D'après une lettre de Cracovie, qui me parroist exagéré, il y auroit eu au 1er de ce mois cinquante mille hommes de rassemblés dans cette ville, ou aux environs, et il en étoit annoncé dix mille autres pour le six de ce mois. La consommation actuelle de foin est, dit-on, de dix mille quintaux par jour, ce qui fait présumer que les troupes ne resteront pas dans cette position, car elles affameroient le pays avant la fin du mois. On croit qu'elles se mettront en marche vers le 10 de ce mois au plus tard pour pénétrer dans le duché de Varsovie. Les Autrichiens débitent à Cracovie qu'une armée russe va se rendre en Italie, passant par la Croatie et la Dalmatie, pour être offensive contre la France, qui a envoyé avec l'ambassade quatre-vingts officiers français en Perse, lesquels ont dressé les

Persans aux manœuvres de l'Europe, ce qui leur a fait remporter une victoire sur un corps considérable de troupes russes; l'empereur Alexandre a enfin ouvert les yeux s'appercevant que tandis qu'on le caressoit au Nord, on lui dressoit des embûches au Midi.

L'archiduc Ferdinand est de retour à Cracovie de sa tournée en Gallicie, il a dû passer à Léopold et à Sandomirz, il a fait ajouter des travailleurs aux fortifications que l'on fait en avant de cette ville; deux, et on dit même, trois ponts de bateaux y sont établis. Cette position est regardée comme essentielle pour couvrir la retraite de l'armée qui doit entrer dans le duché, si elle venoit à avoir un échec et qu'elle fût obligée de se retirer. Cent mille ducats en or sont dans la caisse militaire pour payer la solde des troupes aussitost qu'elles auront dépassé les frontierres. Dans sa tournée l'archiduc Ferdinand a fait venir les grands propriétaires, les engageant à lever des corps francs et particuliers, et à protéger l'insurrection générale, si elle devenoit nécessaire; en récompense de leur dévouement il promet au pays une constitution bazée sur celle de Hongrie. On insinue toujours aux Galliciens que les Russes arriveront comme auxilliaires et que les magasins de Lublin et des autres points de la frontierre vers la Volhinie ne sont établis que pour les troupes de cette puissance. Ce moyen est adroit, il ne manque pas son but, il terrorifie beaucoup de personnes.

On a placé sur les frontierres de la Silésie, en face du duché, des troupes à cheval pour empêcher qu'on importe du billon et que l'on exporte l'argenterie et la monnoye courrante; on ne laisse point arriver dans le duché les subsistances; les paysans silésiens ont ordre d'être pourvus de piques. Des agens autrichiens travaillent les habitans de cette province, ils y achètent des chevaux et les font passer en Autriche; quelqu'officiers prussiens font même ce commerce; on souffre des embauchemens qui font passer des recrues prises surtout parmi les gardes de chasse, les soldats réformés et les prisonniers de guerre qui reviennent de France. Le duc de Brunsvich-Oels est, assure-t-on, l'instigateur de toutes ces mesures; il fait aussi passer en Autriche beaucoup d'officiers prussiens réformés, auxquels il donne des recommandations. Tout cela peut bien n'être pas avoué par le gouvernement prussien, car on cherche à répandre parmi les Sillésiens qu'ils seroient plus heureux d'appartenir à un gouvernement fort comme celui de l'Autriche et on assure qu'il y a des partisans de cette puissance.

Diverses lettres arrivées de Russie, de date toute récente, mentionnent que tout y est dans la plus grande tranquillité. Il y en a

même de St-Pétersbourg, cela dément d'une manière autentique le bruit de l'assassinat de l'empereur Alexandre.

Beaucoup de lettres arrivées de Kœni[g]sberg ont été vues, elles parlent de la guerre preste à éclater sans qu'on puisse s'appercevoir si elles y prennent une part d'intention.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Original.

---

155. — NAPOLÉON AU COMTE DE CHAMPAGNY, MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES, A PARIS

Paris, 4 avril 1809.

Monsieur de Champagny, je ne vois pas de difficulté à ratifier le traité[1] qu'a fait le sieur Bourgoing. Je suis seulement fâché qu'il n'ait pas spécifié ce que devait coûter chaque chose. J'écris au ministre de la guerre d'envoyer à Varsovie un sous-inspecteur aux revues, probe et instruit, pour régler tous les détails et vérifier l'accroissement en hommes des différents corps. Envoyez-lui copie de la convention. Faites en même temps connaître au sieur Bourgoing que j'ai ordonné qu'on fît passer à Varsovie les sommes nécessaires pour payer ce qui sera dû pour mars, avril et mai, en partant du jour où l'on a commencé à lever des hommes.

Répondez à mon ministre près le Roi de Wurtemberg[2] que je partage les sentiments du Roi sur un acte aussi inouï que la déclaration du ministre d'Autriche ; mais il a toujours été dans l'arrière-pensée de cette puissance de redevenir souveraine maîtresse de l'Allemagne. Le Roi a très bien fait de rappeler son ministre[3]. La lettre du Roi et celle du général autrichien sont propres à mettre dans la collection des pièces relatives à l'Autriche. Faites prendre des renseignements sur cet officier général, et sachez comment il se conduit dans les différents événements.

NAPOLÉON.

D'après l'original. Archives des Affaires étrangères.

Correspondance de Napoléon Ier, n° 15000, t. XVIII, p. 431.

---

[1] Convention du 18 mars 1809 entre la France et la Saxe au sujet de l'augmentation de l'armée du duché de Varsovie.

[2] Bon Durant.

[3] Paul Jos. Cte de Beroldingen.

156. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 4 avril 1809.

Monseigneur,

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence la réception de la lettre qu'elle a bien voulu m'adresser le 27 mars. J'y ai trouvé, avec autant d'intérêt que de plaisir, l'énumération des forces que S. M. l'Empereur réunit en Allemagne, mais il n'était pas besoin de cette nouvelle certitude pour la confiance illimitée que la nation polonaise mettra toujours dans la sagesse des mesures du génie protecteur de son existence politique. C'est avec conviction que j'ajouterai à cette assurance celle que l'armée se plaira toujours à donner l'exemple de ces sentimens, comme elle n'attend que l'occasion qui lui permettra de signaler son dévouement pour la cause commune.

Votre Excellence ne pouvait m'annoncer rien de plus agréable ni de plus flatteur que l'approbation qu'elle veut bien donner aux dispositions que j'ai prises pour effectuer ce qu'elle a bien voulu me prescrire en date du 4 mars, quoique les circonstances ne m'aient permis de suivre qu'imparfaitement mon intention de m'y conformer de suite. Si jamais j'ai eu à cœur de remplir son attente, c'est dans les circonstances présentes, où, investi par sa confiance d'un commandement dont je sens toute l'importance, j'entreprens de mériter la distinction si glorieuse de combattre au rang des généraux français.

Les régimens destinés à se réunir dans les environs de Varsovie y sont rendus en partie et ne tarderont pas à l'être entièrement

J'aurai l'honneur de mettre sous les ïeux de Votre Excellence la situation générale des troupes dans le duché de Varsovie, dès que j'aurai reçu les états de tous les corps, d'après leur nouvelle organisation.

On s'occupe avec activité des mesures pour subvenir aux besoins des recrues qui sont sur le point d'arriver aux corps, mais, vû le manque de fonds et le peu de ressources en tout genre, ce n'est que vers le 1er juin que la nouvelle levée pourra être complettement pourvue de tous ses effets.

Les bruits qui nous parviennent de la Gallicie portent les troupes rassemblées à Cracovie et dans les environs à une force qui ne paraît guères plus vraisemblable que les contes de toute

espêce qui circulent et tombent d'un jour à l'autre, et que, par cette raison, je crois pouvoir me dispenser de répêter à Votre Excellence, quand aucun indice plus positif ne paraît les confirmer.

Ce qui est hors de doute, c'est la disposition marquée de malveillance, tant des habitans que des autorités et du militaire prussien, à l'égard de la France et du duché. Sans compter nombre de faits qui la confirment, le l[t] colonel Zakrzewski, commandant le 2[e] bataillon du 10[e] régiment d'infanterie, a éprouvé dans sa marche de Danzig à Stettin des avanies telles qu'on pourrait les attendre en païs ennemi.

Les autorités se sont constamment refusées à assigner à sa troupe des quartiers rapprochés et à portée de la route qu'elle suivait et se sont réunies aux habitans pour égarer et débaucher des soldats, soit par l'énumération des mesures prises pour réduire les *rebelles* du duché, et des avantages que les Autrichiens avaient dû remporter sur les Français, soit en leur faisant voir dans chaque gîte la taxe d'après laquelle il était ordonné de païer les armes qu'apporteraient les déserteurs polonais.

Toutes ces menées ont fait perdre quelques hommes au bataillon et il en aurait vraisemblablement laissé davantage en route, sans la vigilance et la fermeté de l'officier qui le commande.

L'on m'apporte dans ce moment même l'extrait d'une lettre qui confirme l'opinion que l'on doit avoir sur les intentions de la Prusse. N'aïant pas le tems de le faire traduire jusqu'au départ du courier, je le joins en original.

Je ne sais si c'est à l'emplacement des approvisionnemens ordonnés sur quelques points du duché qu'on doit attribuer la stagnation de la marche des corps autrichiens qu'on disait destinés vers Varsovie, mais il paraît qu'elle a eû effectivement lieu. Le régiment de Strauch, qui en faisait partie, se trouvait il n'y a que peu de jours à Gwanowia, où l'avaient laissé plusieurs déserteurs arrivés précédemment.

M[r] le résident vient de me donner l'espérance que Votre Excellence voulait bien s'occuper à procurer à l'armée polonaise quelques avances sur ce qu'elle aurait à toucher pour le complettement ordonné. Accoutumé à l'active bienveillance, que, depuis si longtems elle accorde à nos troupes, j'aime à ne point douter qu'elles en éprouveront les effets dans une circonstance aussi pressante et je la prie d'en agréer d'avance leur reconnaissance.

C'est pour moi un plaisir bien sensible que de pouvoir dans

chaque occasion réitérer à Votre Excellence l'expression de mon inviolable dévouement.

Le général de division
Ministre de la guerre

Joseph, prince Poniatowski.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton. Avril-uin. — Original.

---

157. — CHAMPAGNY A BOURGOING

Paris, le 5 avril 1809.

Monsieur,

J'ai reçu les dernières dépêches que vous m'aves fait l'honneur de m'adresser jusqu'au n° 181 inclusivement. J'ai mis sous les yeux de l'Empereur et Roi la convention que vous aves conclue avec M. le comte de Bose relativement à l'augmentation de l'armée du duché de Varsovie. Sa Majesté en a approuvé toutes les dispositions, mais elle eut désiré d'y trouver l'évaluation précise des dépenses qu'entraînera la mise sur pied, la solde et la subsistance des troupes qui par cet arrangement doivent se trouver à sa charge. Un sous-inspecteur aux revues sera envoyé à Varsovie pour régler ces différens objets et pour constater en même tems l'augmentation que recevra l'armée du duché de Varsovie, ainsi que l'époque précise des levées qui doivent aux termes du traité demeurer à la charge de Sa Majesté.

On prépare l'acte de ratification de la convention et il sera incessamment soumis à la signature de Sa Majesté Impériale.

Les ordres sont déjà donnés pour faire porter à Varsovie les fonds nécessaires aux payemens de tout ce qui sera dû pour les trois mois de mars, d'avril et de mai, en partant du jour où les levées auront commencé.

Recevez, Monsieur...

Champagny.

Min. des Aff. étr. Saxe, suppl[t]. Vol. 6. — Original.

---

158. — CHAMPAGNY A CLARKE, COMTE D'HUNEBOURG

MINISTRE DE LA GUERRE

Paris, le 5 avril 1809.

Monsieur le Comte,

J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Excellence la copie d'une convention récemment conclue par M. Bourgoing, au nom de Sa

Majesté Impériale, et par M. le comte de Bose, au nom de S. M. le Roi de Saxe. Cette convention a pour objet d'accroître l'armée du duché de Varsovie, Sa Majesté Impériale prenant à sa charge les dépenses qui résulteront de cette augmentation.

En m'ordonnant de vous communiquer cette convention qu'elle a approuvée et qu'elle est dans l'intention de ratifier, Sa Majesté Impériale a daigné m'informer qu'elle vous avoit chargé d'envoyer à Varsovie un sous-inspecteur aux revues, lequel, d'après les instructions que vous lui donneriez, règleroit de concert avec le gouvernement du duché de Varsovie les diverses dépenses qui, aux termes de la convention, doivent rester à la charge de la France.

J'ai l'honneur.....

Signé : CHAMPAGNY.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. 1809. Carton : Avril, 1re quinzaine. — Copie certifiée par le secrétaire général du min. de la guerre.

---

159. — NAPOLÉON A ALEXANDRE BERTHIER

PRINCE DE NEUCHÂTEL, MAJOR GÉNÉRAL, A STRASBOURG

Paris, 5 avril 1809.

Mon Cousin, répondez au duc d'Auerstaedt que, la Saxe étant menacée, il est juste que les troupes saxonnes se concentrent toutes devant Dresde; que le duché de Varsovie n'est pas menacé; qu'il y a plus de forces qu'il n'en faut pour le garder, et que d'ailleurs, d'après les dispositions de la Russie, l'Autriche aura bien autre chose à penser. Envoyez des ordres directement pour que les troupes saxonnes reviennent du duché de Varsovie à Dresde, en laissant le Roi maître de faire rester une compagnie d'artillerie saxonne avec les Polonais.

Je vois qu'il y a déjà aux environs de Dresde 10.200 hommes d'infanterie, 2.400 de cavalerie et 1.000 d'artillerie; au total, 14.000 hommes autour de la ville; il va en revenir de Pologne à peu près 4.000; ce qui fera en tout 18.000. Il y a en outre 4.200 hommes en garnison dans la ville, 1.123 hommes de cavalerie non montés et en marche sur Dresde, et 800 hommes formant deux bataillons de dépôt près de Meissen; total, 6.123 hommes; total général, 24.000 hommes. Vous trouverez ci-joint l'état d'où je tire ces renseignements.

Ecrivez au prince de Ponte-Corvo pour qu'il fasse connaître si Dresde se trouverait à l'abri d'un coup de main, en y laissant un bon commandant et 4 à 5.000 hommes; et, en supposant que la

famille royale se retirât sur Leipzig, si l'on pourrait avoir ainsi le reste des troupes saxonnes disponibles, c'est-à-dire 18.000 Saxons prêts à se porter partout où il serait nécessaire. Recommandez au prince de Ponte-Corvo, dans le cas où la guerre viendrait à être déclarée inopinément, de faire retirer la famille royale sur Leipzig et Erfurt, et même sur la France si cela convenait au Roi ; de laisser garnison à Dresde, et de se diriger avec toutes les troupes saxonnes disponibles sur l'armée française, en manœuvrant pour la joindre du côté du Danube. Faites connaître ma satisfaction au duc d'Auerstaedt des mesures qu'il a prises relativement aux sapeurs.

NAPOLÉON.

D'après l'original. Dépôt de la guerre.

Correspondance de Napoléon Ier, n° 15015, t. XVIII, p. 437.

---

160. — NAPOLÉON A JOACHIM NAPOLÉON

ROI DES DEUX-SICILES, A NAPLES

Paris, 5 avril 1809.

J'ai donné ordre qu'on finît les affaires de Rome et qu'on détruisît ce foyer d'insurrection. D'ailleurs des correspondances ont été trouvées entre les agents de la cour de Rome et les Anglais, qui prouvent que le pape prête son influence pour agiter les Italiens. Au reçu de cette lettre, faites diriger des colonnes sur la frontière, pour ensuite les porter avec la rapidité de l'éclair sur Rome. Je donne le même ordre en Toscane. Je désire que Saliceti reste à Rome pour conseiller le général Miollis, qui doit organiser un nouveau gouvernement. Vous pouvez donner l'assurance que le pape restera évêque et ne se mêlera plus des affaires temporelles.

D'après la minute. Archives de l'Empire.

Correspondance de Napoléon Ier, n° 15018, t. XVIII, p. 439.

---

161. — NOTES DU COLONEL SAUNIER, COMMANDANT DE VARSOVIE

Les 5 et 6 avril 1809.

Rien n'est changé sur les frontierres de la Gallicie ; les mêmes bruits s'y propagent. D'après eux il doit toujours y arriver des troupes autrichiennes et hongroises. Les agens autrichiens font

circuler ces nouvelles pour en imposer et contenir le pays. Les fonctionaires polonois les répettent et les accréditent parce qu'ils ne se croiront en sûreté que lorsqu'il y aura une armée de leur nation sur la frontierre.

Deux personnes, qui arrivent de l'arrondissement du district de Bialistock et qui y ont séjourné, assurent que le nombre de troupes n'y est point augmenté et qu'on n'y prend aucune mesure hostille, qu'il y est question seulement qu'on pourroit faire camper les troupes lorsseque viendra le beau tems; il n'y est point mention d'assassinat sur la personne de l'empereur Alexandre.

Des fonctionnaires du duché sur les frontierres de la Russie veulent absolument qu'il existe une coalition contre la France de la part des souverains de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse; leurs rapports sont presque toujours faits dans cette supposition; ils sont aussi toujours prêts à adopter sans réflexion et sans examen les mauvaises nouvelles et même celles qui sont oiseuses; rien de ce qu'ils avancent ne se confirme et ils n'en sont pas plus sages. Comme on a dégarni la frontierre de troupes pour les rappeller dans l'intérieur du duché et qu'ils sont tourmentés de la peur, ils dirigent en ce sens leurs rapports pour qu'on les rassure par la présence de nouveaux militaires.

Le bruit circule que le roi de Suède[1] a été détrôné par sa nation qui demande à conclure une paix avec les puissances avec lesquelles elle se trouve en guerre; cette nouvelle est, dit-on, certaine.

Des lettres arrivées de Cracovie mandent que tout y est toujours à la guerre, qu'on y travaille à tous les préparatifs avec la plus grande activité; qu'il y a par cette ville et les environs des marches continuelles de troupes, et des transports de toutes espèces.

Une lettre du prince Sulkowski dit que la pacification entierre de l'Espagne et la tranquillité parfaite auront lieu avant le mois de juin.

Une lettre de Dresde addressée à un M. Antoine Ostrowski parle de la présence de S. A. le prince Ponte-Corvo en cette ville et ajoute qu'il aura le commandement de la Saxe et du duché.

Une lettre du même lieu dit : « Les lettres arrivées de Vienne depuis deux jours font espérer que la levée de bouclier n'amènera pas des hostilités et que tout pourra se concilier ».

D'autres parlent encore du prince Ponte-Corvo, qui plaît beaucoup. Ses troupes ne l'ont pas suivi immédiatement, on a peur qu'il ne reste pas pour commander les troupes saxonnes, elles ont

[1] Gustave IV Adolphe.

peur d'être mises de nouveau sous le commandement de S. Ex. le duc de Dantzig.

La nuit du 5 au 6 de ce mois on a procédé au recrutement dans Varsovie; on s'y est pris comme on fait à Londres pour opérer la presse des matelots; la police a été chargée de la mesure, elle a ramassé beaucoup d'étrangers et de vagabonds, je doute que cela puisse faire de bons et de fidèles soldats.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Original non signé.

---

162. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 6 avril 1809

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de mettre sous les ïeux de Votre Excellence les rapports de deux officiers [1] qui, sous prétexte d'affaires à terminer avec leurs familles, avaient été envoïés pour recueillir des renseignemens sur la position des choses en Lithuanie. Ces rapports sont diamétralement opposés; auquel des deux croire? Les officiers sont tous deux connus pour intelligens et de bonne conduite. Ils citent d'ailleurs les sources où ils ont puisé les notions qu'ils transmettent. Le lieutenant Woyzbun a entendû lui même les raisonnemens des généraux russes, et les détails qu'il donne sur l'emplacement des troupes sont trop circonstanciés pour être sans fondement. D'un autre côté, M. Pancerzynski, que cite le lieutenant Urbanowski, est un citoïen qui jouit de la plus grande considération, dont le patriotisme est généralement connu, et qui d'ailleurs, par son emploi de maréchal du gouvernement de Grodno, est à même de connaître les dispositions qui s'y effectuent.

J'ai crû devoir faire part de ces rapports à Votre Excellence pour la mettre à même de les comparer avec les notices qu'elle peut avoir d'ailleurs. Ils pourront en même tems servir de preuve des difficultés que l'on rencontre pour se procurer des renseignemens certains.

On continue en Prusse à rassembler beaucoup d'approvisionnemens, mais il ne paraît pas que du côté des frontières du duché, il ait été fait quelque mouvement signifiant.

[1] Rapports du lieutenant Woyzbun au colonel Turno, du 29 mars, et du sous-lieutenant Urbanowski, du 30 mars. — Voir à ces dates.

Les mesures relatives à l'argenterie des particuliers, à laquelle on a ajouté récemment celle de faire enlever la moitié des cloches, donne lieu à beaucoup de mécontentement.

Je n'ai aucun nouveau renseignement sur la Gallicie à communiquer aujourd'hui à Votre Excellence.

Les régimens de cavalerie, qui avaient ordre de se rassembler dans les environs de Varsovie, sont entrés dans les cantonnemens qui leur ont été assignés ; à la réserve des détachemens de l'escorte du Roi qui rentrent successivement à leurs corps, à mesure des distances où ils étaient disposés.

Les régimens commencent aujourd'hui à recevoir les recrues de la nouvelle levée, effectuée hier sur tous les points du duché.

Veuillés bien, Monseigneur, agréer l'expression de mon sincère et inviolable dévouement.

Le général de division
Ministre de la guerre,

Joseph, prince Poniatowski.

P.-S. — Mme de Vauban prend la liberté de prier Votre Excellence de vouloir bien faire parvenir l'incluse à Madame la Maréchale.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Original.

---

163. — DAVOUT A NAPOLÉON

Nuremberg, le 7 avril 1809.

Sire,

J'ai l'honneur d'adresser à Votre Majesté des pièces qui m'ont été envoyées par le bureau de révision que j'ai fait tout récemment établir à Hoff, l'un des points où passe une grande partie de la correspondance de l'Allemagne.

Il ne manque à cette correspondance très intéressante que l'explication du chiffre, qui quelquefois atténue ou modifie ce qui est écrit.

On ne peut plus rien savoir de ce que font les Autrichiens. Toute communication est interceptée.

J'ai envoyé des officiers sous différents prétextes, aucun n'a pu passer les limites.

La dernière démarche du cabinet de Vienne, de rappeller subitement sa légation à Stutgard, et la nouvelle qui circule ici, du

départ de l'archiduc Charles de Vienne, font supposer ici que les hostilités sont imminentes.

Dans cet état de choses, j'ai cru devoir transporter mon quartier général à Nuremberg, puisque par la rapidité avec laquelle je reçois ici les rapports, je gagnerai dans l'exécution des ordres que je pourrai être dans le cas de donner 24 heures, qui auroient été perdues si je fusse resté à Bamberg.

La division Nansouti est près du Danube, dans les environs de Donnawerth.

La division St-Sulpice, dans les environs de Nuremberg.

La division St-Hilaire, entre Ratisbonne et Ingolstadt.

Le 105e, qui est le cinquième de cette division, aura rejoint dans 6 jours.

Enfin tout est en mesure, et, quelque soient les plans des Autrichiens, les dispositions que m'a prescrit Votre Majesté seront exécutées de manière à agir suivant ses ordres ultérieurs.

Je supplie Votre Majesté de me faire connoître ses intentions relativement à mes communications avec le prince Poniatowski et les troupes du duché. J'en reçois toujours les rapports, et je suis fort embarrassé dans ce moment ci sur la marche que j'ai à tenir.

Il est vraisemblable que le prince de Ponte-Corvo croira devoir y donner ses ordres, et si je continuois ma correspondance, il y auroit nécessairement une contradiction qui seroit nuisible aux intérêts de Votre Majesté.

Je ne puis même faire de cela une hypothèse, car la première démarche du prince à Dresde a été de se laisser circonvenir par un homme que j'avois chassé de Varsovie, parce qu'il étoit un agent de l'Autriche. Cet individu * se nomme Morski, qui *[1] dans le tems étoit venu me proposer une adresse pour soulever les Galliciens; c'étoit une perfidie ourdie entre lui et M. de Neipperg.

Votre Majesté à Tilsit m'avoit recommandé de ne pas alimenter les espérances des voisins du duché. J'ai fait de suite partir cet homme qui n'étoit pas sous ce rapport à son coup d'essai. Certes il abuse le prince de Ponte-Corvo, qui ne le connoît pas, et il retourne à Varsovie avec une faveur qui ne peut que le rendre très nuisible. J'ai donné l'ordre qu'en cas de guerre on l'en fît partir de suite, parce qu'il ne va là que pour le compte de l'Autriche. Il n'y a pas d'imagination; mon opinion sur son compte est basée sur des faits matériels.

[1] Les mots entre les deux astériques ne figurent pas dans l'édition Mazade.

Je prie Votre Majesté de me faire connoître si je dois continuer à correspondre avec le prince Poniatowski et les chefs militaires du duché.

On m'écrit de Dresde du 4 dans l'après-midi que le prince Charles est attendu le 6 à Prague.

Rien de nouveau sur les frontières de Bohême.

J'ai l'honneur...

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : Avril, 1re quinzaine. — Original non signé. — Publié par Ch. de Mazade dans *Correspondance du Mal Davout*, n° 649, t. II, pp. 457-459.

---

164. — WESSENBERG A PH. STADION

Berlin, 7 avril 1809.

MONSIEUR LE COMTE,

J'ai reçu dans la nuit du 3 au 4 du courant la dépêche que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'expédier en date du 30 mars par estaffette. J'ai reçu en même tems un courrier de la part de S. A. R. Mgr. l'archiduc Ferdinand qui me détaille les motifs qui rendent l'expédition contre le duché de Varsovie indispensable. Ces motifs peuvent encore nous fournir un prétexte pour redoubler d'instance près du Roi de Prusse, et j'ai fait au ministre comte de Goltz la confidence que S. A. R. Mgr. l'archiduc avancerait avec son corps d'armée sur Varsovie malgré son incertitude sur les déterminations du cabinet de Königsberg; attendu que S. M. l'Empereur, notre maître, désiroit avant tout de rendre le pays à son ancien souverain. Cette communication ne laissera pas d'augmenter l'alarme à Königsberg, et les bien intentionnés ne manqueront pas d'en profiter pour agir en faveur de la bonne cause sur la volonté du Roi.

D'après l'état actuel des choses et les bonnes intentions de toutes les autorités de ce pays-ci, je ne puis encore me deffendre de croire, que les événemens, pour peu qu'ils soient favorables au début de nos armes, finiront de concert avec l'opinion publique, sinon par persuader, du moins par forcer le Roi a épouser notre parti. Le comte de Goltz, dont je ne puis assez louer les bonnes dispositions, ainsi que le comte de Tauenzien partagent avec moi cette opinion; et le général Scharnhorst m'a également fait prier (en date du 30 mars) de ne point encore déséspérer du succès de ma mission. Au reste Votre Excellence aura vu dans mon dernier très humble

rapport que le Roi même ne désire pas que les déclarations qu'il m'a fait faire par son ministre, rélativement à son état de faiblesse et à la dépendance de la Russie, fassent cesser mes négociations, et que le souverain veut encore se ménager l'occasion de pouvoir concilier ses intérêts avec les nôtres.

C'est sans doute d'après ces donnés que je dois régler la marche ultérieure de mes négociations et diriger ma conduite, et je tâcherai d'obtenir par la persévérance de mes efforts ce que nous étions en droit d'attendre de la bonne volonté du Roi et des propositions qu'il nous avait faites avant son voyage à Pétersbourg. C'est aussi dans ce sens que je viens de répondre à S. A. R. Mgr. l'archiduc Ferdinand, en le priant de vouloir faire annoncer, en son tems, au Roi son entrée dans le duché de Varsovie par un officier d'un grade supérieur, étant informé que cette attention fera bon effet.

Ce que V. E. m'observe au sujet de la route que nos troupes auraient à prendre, lorsqu'il s'agira de traverser les États de S. M. prussienne, ne pourra jamais donner matière à une contestation quelconque. Les autorités prussiennes ne pourront en aucune manière défendre le passage à nos armées tant que des troupes françaises se trouveront encore dans ce pays; et le droit de poursuivre l'ennemi dans tous les pays qu'il occupe autorisera suffisamment nos armées à ne se borner à aucune route qu'on voudrait leur prescrire.

J'attends au reste avec la plus vive impatience la nouvelle du commencement des hostilités; l'incertitude à cet égard contribuant beaucoup, sinon à éteindre l'esprit public qui est si prononcé en notre faveur, au moins à lui donner une fausse direction. Les hommes sages ont toute la peine d'arrêter l'explosion dans les provinces sur les rives de l'Elbe, et celle qui vient d'avoir lieu, il y a quelques jours dans l'Altmark, aurait pu avoir un résultat funeste, si on n'avait pas trouvé moyen de lui substituer un autre prétexte.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus respectueux, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

J. Wessenberg.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen Berichte. 1809. Fasz. 87. — Original.

165. — PH. STADION A WESSENBERG

Vienne, 8 avril 1809.

M. L'Agneau, conseiller à la Staats-Buchhalterey, est envoyé par la Chambre des finances en Angleterre pour régler avec des maisons de banque de Londres des objets qui sont d'un grand intérêt pour le moment actuel. Il passe par Berlin, pour prendre dans cette ville les derniers renseignemens rélatifs au passage qui lui offrira le plus de célérité avec le moins de risque. Veuillez, M. le Baron, en gardant néanmoins le secrêt nécessaire sur sa mission, lui faciliter les arrangemens qu'il sera dans le cas de prendre. Il serait désirable qu'il puisse choisir avec sûreté la voie d'Hollande. M. L'Agneau sera suivi en huit ou dix jours par M. le prince de Stahremberg, qui passera à Berlin sous un nom emprunté pour se rendre en Angleterre. La route que nous avions en vûe de lui faire tenir par la Suède étant devenu impraticable depuis les derniers événemens dans ce malheureux pays, il sera nécessaire que vous preniez dès à présent les meilleures informations sur la manière dont M. le prince de Stahremberg pourra effectuer son passage, ou par le Nord de l'Allemagne ou par la Hollande, non seulement avec célérité, mais surtout avec la certitude de ne pas se compromettre lui-même ni la cour de Vienne par des essays de passage qui manqueraient de réussite. Je vous recommande particulièrement, M. le Baron, cet objet auquel nous attachons une grande importance.

M. L'Agneau est chargé encore de vous rémettre deux mille ducats en espèces, que vous voudrez bien employer dans le but qui vous a été indiqué dans vos instructions et le sens que vous nous mandez à ce sujet dans vos dernières dépêches. J'attends avec empressement celles que vous serez dans le cas de m'adresser après l'arrivée de Mrs. de Goltz et de Tauenzien à Berlin. Je n'ai pas besoin de vous prévenir que les hostilités ayant sans doute commencé avant que cette lettre ne vous sera rendue, il n'y a plus de raison d'arrêter la fougue des personnes au sujet de laquelle vous avez été dans le cas de nous marquer quelque apréhension, mais qu'il s'agit actuellement de guider leur bonne volonté et de réunir les efforts du Nord de l'Allemagne autant que possible aux opérations de nos troupes.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen Weisungen. 1809. Fasz. 87. — Copie.

166. — DAVOUT AU COLONEL SAUNIER [1]

Nuremberg, le 8 avril 1809.

J'ai reçu, mon cher colonel, vos raports et vos notes jusqu'au 31 mars inclus.

Malgré l'arrivée du prince de Ponte-Corvo, aucun des ordres que j'ai reçus ne me donne lieu de cesser les relations que j'ai avec le militaire du duché de Varsovie. Je les continuerai jusqu'à ce que j'aie reçu des instructions que j'ai demandées à Sa Majesté.

Mais quelque soit sa décision, mon cher colonel, comme le prince Poniatowsky commande les troupes et qu'il a toujours désiré vous conserver, je désire que vous preniez ses ordres à cet égard. Si Son Altesse vous témoigne le désir de vous conserver, il faut lui montrer la meilleure volonté.

On m'a assuré que le Sr Morski se proposait de se rendre à Varsovie; s'il s'y présente et que la guerre éclate, vous lui donnerez l'ordre d'en partir de suite et d'évacuer le territoire du duché. Vous l'y contraindrez militairement, s'il faisait la plus petite difficulté de se rendre à cet ordre.

J'ai rendu compte de cet ordre et de ces motifs à l'Empereur.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Maréchal,
Duc d'Auerstädt.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Original.

---

167. — DAVOUT A PONIATOWSKI [2]

Nuremberg, le 8 avril 1809.

Monseigneur,

J'ai reçu la lettre de Votre Altesse du 30 mars. Je fais connaître à mon souverain les détails que vous me donnez.

L'arrivée du prince de Ponte-Corvo à Dresde peut apporter des changemens dans nos relations. J'ai demandé à cet égard les ordres de Sa Majesté. Aussitôt que je les aurai reçus, je m'empresserai de les communiquer à Votre Altesse, mais quelque soit sa décision,

[1] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du M^al^ Davout*, publiée par Ch. de Mazade.

[2] Cette lettre ne figure pas dans la *Correspondance du M^al^ Davout*, publiée par Ch. de Mazade.

elle ne changera rien à l'estime et à l'attachement que je vous ai voués, ni aux vœux que je fais pour votre brave nation, et je conserverai, dans toutes les circonstances, le vif désir de pouvoir être utile à des alliés aussi dévoués. Ce désir me guidera au milieu des événemens qui se préparent.

Mon quartier général est depuis le 6 à Nuremberg. De part et d'autre, on se concentre. On annonce à chaque moment que les Autrichiens doivent commencer les hostilités. Nous sommes prêts à voler avec la rapidité de l'aigle à leur rencontre, et leur épargner beaucoup de chemin.

En supposant même que je n'ai plus de relations officielles avec Votre Altesse, soyez persuadé que je vous tiendrai au courant, en vous envoyant des officiers, de tous les événemens qu'il vous sera important de connoître.

J'envoie, par ce courrier, à M. Serra, un raport sur ce qui vient de se passer à Constantinople, où le parti anglais a éprouvé le même sort qu'en Suède.

L'empereur Alexandre a été indigné de la conduite astucieuse des Autrichiens.

A Paris, ils cherchaient à endormir et à persuader qu'ils n'armaient que par crainte. A Pétersbourg, ils cherchaient à tout brouiller et ils faisaient connaître leur volonté de faire la guerre.

L'empereur Alexandre a déclaré que si la guerre avait lieu 80.000 Russes se porteraient contr'eux.

C'est là le but des rassemblemens de troupes russes qui ont lieu du côté de Brody. Vous pouvez regarder cela comme authentique.

J'ai l'honneur de renouveller à Votre Altesse...

Le Maréchal,
Duc d'Auerstädt.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Original.

---

168. — LETTRE DE NAPOLÉON A ALEXANDRE BERTHIER,

PRINCE DE NEUCHÂTEL, MAJOR GÉNÉRAL DE L'ARMÉE D'ALLEMAGNE, À STRASBOURG

[Extrait]

Paris, 8 avril 1809.

. . . .

Écrivez à Varsovie que tous les Saxons doivent être concentrés autour de Dresde; que cependant le Roi peut laisser 2 ou 300 hommes d'artillerie saxonne dans le grand-duché. Quand je dis de réunir tous les Saxons à Dresde, je ne veux point parler de

ceux qui sont à Danzig et dans les places de l'Oder, qui doivent rester dans ces places. Écrivez au prince Poniatowski qu'il doit former la garde à cheval polonaise, qui doit lui fournir une dizaine de mille hommes; ce qui, avec l'armée polonaise, fera beaucoup plus de monde qu'il n'en faut.

. . . .

D'après l'original. Dépôt de la Guerre.
Correspondance de Napoléon Ier, n° 15030, t. XVIII, p. 449.

---

169. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 8 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de mettre sous les ïeux de Votre Excellence la situation des troupes dans le duché de Varsovie. Elle présente, inclusivement des troupes saxonnes, un total de 15.175 hommes prêts à marcher, qui sera augmenté encore par des détachemens de cavalerie disposés pour l'escorte du Roi, qui rejoignent tous les jours leurs corps.

Deux bataillons de chaque régiment ont été complettés à la force de 140 hommes par compagnie. Ceux d'entre les corps qui se trouvaient trop faibles pour les porter à ce nombre remplissent la différence par des recrues.

Plusieurs régimens aïant cependant un nombre d'hommes plus considérable, leurs 3es bataillons contiennent déjà actuellement, outre les cadres, des troupes disponibles, en cas de besoin urgent.

Les corps sont occupés à recevoir les conscrits de la nouvelle levée, effectuée le 5 de ce mois.

A l'exception de l'arrivée du régiment de Vincent chevaux légers, nos renseignemens sur la Gallicie ne marquent aucun changement.

On continue à y travailler à la réparation des ponts et routes.

M. Mairiage, adjudant commandant, est arrivé ici hier, venant de Jassy, après avoir passé par la Gallicie, où on lui a adjoint une escorte. Il se propose de retourner en France, en passant par Vienne. Cet officier dit n'avoir point vu de troupes autrichiennes, vers la frontière de la Russie, et il paraît porté à envisager cette circonstance comme une preuve de l'intelligence qui, au moins jusqu'ici, à régné entre les cours de Vienne et de Pétersbourg.

Il nous vient de toute l'étendue de la frontière de Gallicie des bruits d'une prochaine entrée des troupes autrichiennes sur le territoire du duché. Un avis envoïé par estaffette de Czenstochow en

avait fixé l'époque pour aujourd'hui. Si le cas arrivait (ce que je ne crois pas), nous tâcherions de nous conduire en braves gens.

Veuillés bien, Monseigneur, agréer l'expression de l'inviolable attachement que je vous ai voué.

Le général de division
Ministre de la guerre,
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Original.

---

170. — SERRA A DAVOUT

Varsovie, le 8 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de vous transmettre les rapports militaires que j'ai reçu. Le commandant qui a été substitué à Tykocin[1] n'est pas plus fort en français que son prédécesseur[2].

Sur votre lettre et celle que je lui écrivis, Monsieur Gley est arrivé aujourd'hui en ville. Voyant que vos ordres sont pressés, j'ai entamé la négociation avec le ministre des finances, ou son substitut, puisqu'il est malade, et j'espère que vous pourrez avoir sans retard la quittance qui vous autorise à toucher du payeur les 50 mille francs environ qui auront été versés.

Je jugerais à propos du moment que vous ordonnerez des mouvemens qu'on défendît aux officiers autrichiens de rester dans le duché, s'ils n'ont pas des passeports de Varsovie, et de faire sortir Monsieur Trinkany, qui est l'agent secret de l'Autriche et chez qui se rassemblent les arrivans suspects.

Si on ramasse les gens sans aveu et les garçons des ouvriers pour en faire des soldats, comme on l'a pratiqué par la presse de l'autre jour, on aura d'assez mauvaises troupes. Les bruits sur une conjuration découverte à St-Pétersbourg ont succédé à celui de la mort de l'empereur Alexandre.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération...

Le Résident de France,
J. C. SERRA.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Original.

---

[1] Luszczewski.
[2] Miroslawski.

171. — DÉPÊCHE ENVOYÉE A LA JUNTE SUPRÊME

PAR JUAN DE APODACA, AMBASSADEUR ESPAGNOL A LONDRES

[Analyse]

9 avril 1809.

« Sous le nom de M. Simon, un envoyé secret de l'Autriche, le comte de Valmoder [*sic*], vient à Londres pour demander au cabinet anglais un appui pécuniaire. Il est présenté à Apodaca par l'ambassadeur des Deux-Siciles, M. de Castel-Cicala. Il révèle à Apodaca que l'Autriche a 420.000 hommes sous les armes, qu'elle peut arriver à avoir 600.000 miliciens; jamais elle n'a possédé d'armements plus formidables. »

Original dans les Archives de Simancas, legado 8171, atado 4°. — Analyse dans *Mission en Espagne*. 1896. *La France et l'Espagne pendant le premier Empire*, par M. Geoffroy de Grandmaison, p. 38.

---

172. — NOTES DU COLONEL SAUNIER, COMMANDANT DE VARSOVIE

Les 9 et 10 avril 1809.

D'après tous les rapports la frontierre de la Gallicie est exactement fermée, on ne laisse plus entrer qu'avec des passeports délivrés au nom de l'archiduc Ferdinand; ce nouvel ordre de choses concerne aussi les sujets mixtes.

Il n'est pas encore bien sûr qu'on ait vu des dragons de La Tour vers la Pilica, mais le régiment des hussards palatins est arrivé le 7 au soir à Bialaczew et doit aller occuper Op[o]czno où les logemens sont faits. Il y aura un camp près de cette ville et du village Ogonawice. Le régiment de Kaiser doit se rendre au camp près de Konskie; les détachemens de ce corps qui sont sur la frontierre sont continuellement sur le qui vive, ils couchent près de leurs chevaux qui sont sellés toutes les nuits. Dans le cordon gallicien, sur les bords de la Pilica, on a mis en réquisition presque tous les chariots des villages, on ne devine pas l'usage que l'on en veut faire. On travaille avec la plus grande activité aux ponts des deux petites rivierres qui coulent dans les environs d'Op[o]czno et de Drzewica. Dans quelque partie de cette frontierre les invalides qui formoient le cordon sont rentrés dans l'intérieur. Les habitans du duché prétendent savoir qu'il y a plus [*sic*] régimens en marche de Cracovie vers la frontierre, ceux des environs de Szczekocin et Nove Miasto

paroissent avoir peur et l'exagération de leurs rapports s'en ressentent [*sic*], ils s'attendent sous peu à être envahi, ce qui les entretient dans cette crainte est le rapprochement du quartier général de l'archiduc, il étoit préparé le 8 à Kielce et à Konskie; Monsieur Malachowski doit avoir reçu aujourd'hui la nouvelle que Son Altesse Royale étoit arrivée dans cette dernière ville.

NOTA. — On cite MM. Lanskoronski, Leduckowski, Osolinski, Komorowski, Malakowski pour avoir déserté la cause des Polonois; s'être laissé séduire et lever des corps pour la deffense de l'Autriche; on ajoute qu'ils ont pris de force la majeure partie des jeunes gens des colléges de Lublin et de Limberg.

L'archiduc Ferdinand continue d'employer des moyens de séduction de toute espèce envers les habitans de la Gallicie, principalement envers ceux qui ont été militaires; il les invite à reprendre du service, promettant des grades plus élevés, des récompenses pécuniaires, des distinctions, des pensions, des terres ou des dignités, à ceux qui se signaleroient ou donneroient des preuves de dévouement et de courrage.

Mr Bernaux, négociant de Varsovie, qui arrive de la Gallicie, s'est trouvé à Pulawi lors du voyage qu'y a fait l'archiduc Ferdinand, lequel s'est ensuite dirigé remontant le cours de la Vistule jusqu'à Sandomirz où il devoit activer les travaux des fortifications et de l'établissement du pont. Il a ouï dire que le commandement confié à l'archiduc Charles n'étoit point encorre assigné, qu'il n'étoit que provisoirement en Bohême et qu'il se porteroit sur le point des frontierres autrichiennes où l'Empereur des Français commanderoit en personne. Ce négociant arrivant actuellement de Lublin sans avoir séjourné dit n'avoir pas eu connoissance que depuis cette ville jusqu'aux frontierres du duché il y eût plus de trois régimens, deux de cavalerie et un d'infanterie.

Un marchand russe nommé Ivan Wasilow, parti de Grodno le quatre de ce mois et arrivé ici, m'a été amené et il m'a assuré qu'il n'étoit point lors de son départ mention dans le pays qu'il y eût eu conspiration et tentative d'assassinat contre la personne de l'empereur Alexandre. Il m'a affirmé qu'il n'y avait aucun mouvement parmi les troupes russes du gouvernement de Grodno.

On m'a rapporté que les employés allemands admis en assez grand nombre dans les bureaux du ministère de la justice se rassembloient fréquement chez un autre Allemand, secrétaire du ministre de l'intérieur; comme c'est le soir particulièrement, plusieurs personnes ont des soupçons contre la nature de ce rassemblement. Je chercherai à pouvoir être instruit de ce qui s'y passe; en général tout ce qui est allemand n'est pas attaché à la prospérité du duché et il y a [*sic*] qui se permettent de le dire hautement, on m'a cité un tailleur de profession, nommé Miks, qui ne s'en gesne pas.

On vient de créer un chapelain pour les hôpitaux militaires du

duché, c'est un chanoine, j'ignore quel traitement on lui donne, mais je suis instruit qu'on a donné ordre de lui délivrer deux rations de vivres par jour; cette mesure aiguise la satire.

Les généraux en chef et chefs de corps de l'armée polonoise paroissent très rassurés sur les mouvemens des Autrichiens dans la Gallicie qu'ils se persuadent n'être que des démonstrations, tout en étant bien aise de les savoir bien assurés; je craindrois aussi qu'ils ne se livrassent à trop de sécurité. J'ignore ce que l'on fait secrètement, mais ostensiblement il ne paroist pas qu'il y ait une suite de mesures bien combinées à l'avance.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 1re quinzaine. — Original.

---

173. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 10 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Excellence la réception de sa lettre du 2 de ce mois. Elle aura été informée par mes rapports subséquens que l'autorisation relative à Mrs Pelletier et Bontems m'est parvenue.

Je m'empresse de remercier Votre Excellence de la bonté qu'elle a eue d'intervenir pour que Mr Desirat soit conservé dans son poste. Les services qu'il continue à rendre au duché me font désirer le succès des démarches qu'elle a bien voulu faire en sa faveur. Je ne souhaite pas moins vivement que Mr Mallet obtienne l'autorisation qui attachera au service du duché cet estimable officier.

Nous avions déjà reçu ici la nouvelle des événemens qui viennent d'avoir lieu en Suède. Le bruit général y ajoute celle d'une conspiration tramée à Pétersbourg contre la vie de l'empereur de Russie, et dont la découverte est, à ce qu'on prétend, due à la vigilance de la légation française. Cette dernière nouvelle, quoique très répandue, n'est encore garantie par rien qui puisse faire juger de sa probabilité.

Les renseignemens qui nous parviennent sur la Gallicie sont, depuis peu, devenus très menaçans. On y parle beaucoup d'une marche sur Varsovie, qui doit, dit-on, s'effectuer aussitôt, dans le cas où les nouvelles qu'on attend de Paris ne seraient point satisfaisantes.

Depuis 2 jours la frontière de la Gallicie est entièrement fermée.

Les douanes ont ordre de ne laisser passer personne, et de tâcher, par toute sorte de moïens de se procurer des renseignemens sur le nombre et l'emplacement des troupes dans le duché. Quantité d'espions païés par le gouvernement s'occupent d'observations de la même espèce.

On a tracé depuis peu 3 camps, dont l'un entre Biallaczew et Opoczno, l'autre entre Opoczno et Drzewica, et le troisième entre cette dernière ville et Radom.

Les ponts à Opoczno et Drzewica ont dû être réparés en 24 heures.

Le quartier général de l'archiduc Ferdinand est préparé à Konskie, et l'on attend de Cracovie un corps qu'on dit de 30 mille hommes, qui doivent y arriver sur 3 colonnes.

Un capitaine de cercle et des ingénieurs sont arrivés le 8 de ce mois à Odrzywol, à 1 mille de Nowemiasto, à l'effet de tracer un camp pour 12.000 hommes, entre cet endroit et le village de Wysokie. Il a été ordonné d'établir un magasin dans l'église d'Odrzywol, et l'on prend des mesures pour la subsistance des troupes qui doivent occuper les camps tracés sur les autres points mentionnés.

Cependant malgré toutes ces dispositions, auxquelles évidemment on affecte de donner de la publicité, on ne s'apperçoit encore d'aucun mouvement signifiant, ni même d'aucun changement dans l'emplacement des troupes autrichiennes en Gallicie. Les postes sur la frontière sont les mêmes qui s'y trouvaient il y a quelque tems. Il n'y a à Radom qu'un escadron de hussards et 6 pièces de 3. Deux cent chevaux du même régiment, qui étaient jusqu'ici stationnés à Opoczno, ont été répartis en différens endroits, probablement pour faire croire qu'il était venu de nouvelles troupes.

En comparant ces circonstances avec l'annonce réitérée que, depuis 2 mois, on fait de l'arrivée d'un corps de troupes destiné à entrer dans le duché du côté de Varsovie, on ne peut s'empêcher de concevoir l'idée que tout cet étalage de dispositions n'est, dans le fait, mis en œuvre que pour intimider les habitans de la Gallicie, et prévenir un soulèvement, auquel on peut vraisemblablement s'attendre dans le cas de guerre.

Les régimens qu'on prétend faire lever par plusieurs seigneurs polonais ne seront guères plus formidables pour nous que les menaces des Autrichiens; et s'ils commettent la maladresse de les armer, ce sera, à peu près, autant de troupes de plus sur lesquelles nous pourrons compter.

Quoiqu'il en soit des intentions du gouvernement autrichien,

j'emploie le tems qui reste jusqu'à ce qu'elles soient définitivement connues, à organiser tous les services des troupes que nous pourrons rassembler, et à pourvoir à leurs besoins ainsi qu'à l'habillement et à l'équipement de la nouvelle levée.

Je puis assurer à Votre Excellence que rien de ce qu'il est humainement possible de faire sans argent et sans recourir à des moïens violens (qu'il serait trop impolitique d'emploïer dans les circonstances présentes) n'est oublié pour mettre ces troupes au niveau de leurs besoins. Mais elle connaît trop le païs et ses moïens pour ne pas appercevoir elle-même tous les obstacles que le manque de fonds fait rencontrer.

Je prie Votre Excellence d'agréer l'expression du sincère et inviolable attachement que je lui ai voué pour toujours.

Le général de division
Ministre de la guerre,
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Original.

---

174. — LETTRE DE SERRA A DAVOUT
[Extrait]

Varsovie, le 10 avril 1809.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

. . . .

Nous avons connu le 5 c[t] les événemens de Stockholm qui nous promettent un nouvel ami dans une brave nation qui a tant souffert de la folie de son roi [1].

Vous saures que les Autrichiens se forment à Konskie et qu'ils ne laissent plus sortir personne de la Gallicie sans passeports de l'archiduc.

Monsieur Al. Potocki, fils de M. le président du Conseil d'État, qui revenoit des environs de Cracovie, est obligé de s'arrêter à Radom, puisqu'on l'empêche de passer la frontière.

Si l'on empêche Monsieur l'adjudant c[ant] Dumariage [*sic*] d'entrer en Gallicie pour se rendre à Vienne étant à notre ambassade en cette ville, c'est le cas d'user de représailles envers les officiers autrichiens qui viennent ici avec des passeports de leurs commandans de postes.

[1] Allusion à la révolution du 13 mars et à l'abdication de l'allié des Anglais, le roi Gustave IV Adolphe (29 mars), que remplacera le 5 juin son oncle, sous le nom de Charles XIII.

Monsieur le général Polenz part demain avec son état-major pour Dresde, où il est appellé à commander une division. Le général Dyherrn reste ici avec les 1.500 ou 1.700 Saxons que nous avons y compris les malades.

Il me semble que le prince attend vos ordres positifs pour ses dispositions militaires.

Ci-joint un billet de Monsieur Moszinski qui me rend compte des difficultés qu'on éprouve pour pénétrer en Gallicie.

J'ai l'honneur d'être...

Le Résident de France,
J. C. Serra.

Monsieur Malachowski, président de la Chambre des domaines du roi, me dit hier qu'on lui mandait de Konskie que les Autrichiens y avaient commandé une grande quantité de farines. Pensent-ils à assiéger Czenstochau?

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-uin. — Autographe.

---

175. — LETTRE DE PH. STADION A SON FRÈRE FR. STADION
[Extrait.]

Altheim, 11 avril 1809.

Je vous envoye ci-joint pour mettre sous les yeux de Monseigneur l'archiduc les dépêches de M^r le baron de Wessenberg dont j'ai parlé dans ma lettre d'hier à M^r le comte de Grünne. C'est la nullité parfaite déclarée de la part de la Prusse, et une nullité qui ne laisserait pas dans l'occasion de nous présenter des dangers. Je ne sais si Son Altesse Impériale a déjà pris des arrangemens préalables pour renforcer Monseigneur l'archiduc Ferdinand en cas de besoin assez promptement, ne fut ce que de bataillons de landwehr, mais il serait possible que d'un jour à l'autre cela devienne nécessaire pour *imposer* et pour faire peur à des gens qui ne demandent pas mieux qu'on leur en fasse.

Veuillez présenter à Monseigneur l'archiduc ma prière de vouloir bien me faire instruire, quand cela se pourra, de l'époque à peu près où le corps de M^r le général de Bellegarde, qui, à ce qu'on me dit, marche actuellement vers le Danube, se trouvera en mesure d'agir plus ou moins directement sur le Nord de l'Allemagne. Je voudrais pouvoir écrire en conséquence au baron de Wessenberg, si ce n'est pas pour en faire usage auprès de la cour de Prusse, du

moins pour s'en servir vis à vis des Prussiens, qui paraissent n'attendre qu'un avis préalable. Il serait fort à désirer que cette époque pût être avancée au possible, puisque le Nord de l'Allemagne nous présentera de beaux moyens qu'il faudrait avoir activés avant que Napoléon n'ait rassemblé la totalité des forces qu'il destine contre nous.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Kriegs-Akten. 1809. Fasz. 487.

---

176. — NOTES DU COLONEL SAUNIER, COMMANDANT DE VARSOVIE

Varsovie, les 11 et 12 avril 1809.

Les troupes autrichiennes se sont mises en marche de Cracovie le quatre de ce mois; les hussards palatins, dont il est mention dans mon dernier rapport, marchaient à la tette de la colonne, forte, d'après le dire de l'ennemi, de cinquante mille hommes, ce qui est exagéré, mais forte au moins de trente mille qui se trouvent dans ce moment entre Kielce et la Pilica. L'archiduc Ferdinand est arrivé à Konskie, où est établi son quartier général; l'avant-garde est commandée par le général Morat, leur[s] hussards sont postés à l'entrée du pont de la Pilica vis-à-vis Novemiasto. Il y a un feld maréchal lieutenant à Opoczno, avec deux régimens d'infanterie valaque; un régiment de cuirassiers est à peu de distance. L'archiduc a un grand nombre de généraux près de lui. On répand en Gallicie et parmi les troupes autrichiennes qu'elles doivent incessament se porter sur Varsovie.

Comme toute communication a cessé, il est bien difficille d'avoir des nouvelles, cependant il échape toujours quelque chose et l'on sait que presque toutes les voitures des villages sur le bord de la Pilica sont mises en réquisition pour le service des Autrichiens, qu'à Konskie et dans la pluspart des villes et vilages qui se rapprochent des bords de la Pilica les troupes remuent de la terre et prennent des précautions pour être à l'abri d'une surprise.

Mr. l'adjudant commandant Meriage n'a pu passer la frontière et s'est dirigé sur Dresde, je désirerais que de ce lieu il continuât sa route pour la France, passant par le quartier général de Votre Excellence; il m'a mandé qu'il est persuadé que l'intention des Autrichiens est d'entrer dans le duché de Varsovie et de couper aux troupes polonaises la communication avec la route militaire de la Silésie.

Les nouvelles de l'arrivée des Autrichiens sur les frontières, annoncées par dix occasions, ont déterminé à prendre des mesures pour leur opposer de la force s'ils entraient sur le territoire du duché; on est en général assez consterné, on ne croit pas être en force pour leur résister et beaucoup de ceux dont le métier exige qu'ils se portent au devant disent « nous abandonnerait-on à nous mêmes »; officiers et soldats réclameraient la présence de quelques troupes françaises pour combattre près d'eux. La circonstance est critique pour le duché, personne n'a ici assez de tette pour prendre une ferme résolution, persuader et électriser les autres. Il n'y a point d'argent dans les caisses et l'administration du comité des subsistances, qui serait si précieuse actuellement, est à peu près dissoute par des démissions et la maladie de ceux qui peuvent conduire la machine. Je crois cependant que l'on peut compter sur la bravoure et la première impulsion des troupes, mais je ne sais ce que deviendrait le duché si elles avaient d'abord un grand revers.

Mr Alexandre Potocki, qui, pour ses affaires, s'était rendu en Gallicie, est à Radom, d'où il ne peut ni avancer ni rétrograder; il y a quelques jours que près de cette ville un petit propriétaire s'est mis en rébellion avec trente ou quarante hommes contre les agens autrichiens, deux invalides ont dû être tués, mais le gentilhomme et ses paysans ont été saisis et envoyés à Cracovie devant Mr. de Wurmser.

Les troupes russes ne font aucun mouvement, quelques unes de celles qui étaient vers Riga ont marché vers la Finlande; les Russes ne se montrent point à notre égard d'une manierre hostille, mais ils ne font rien aussi d'où l'on puisse conclure qu'ils ayent dessin de menacer ou d'inquiéter l'Autriche.

On a fait et établi des magasins de vivres sur la Pregel et dans quelques autres endroits de la Prusse ducale, ils sont jusqu'à présent peu considérables et ne sont regardés que comme des spéculations commerciales. On assure effectivement que dans les ports de la mer du Nord, tels que Pilau, Memel, etc., il arrive de tems à autre que des bâtimens font quelque chargement de bled.

Je prendrai tous les moyens possibles pour avoir sur ces divers objets des renseignemens plus étendus.

Le ministre des finances du duché[1] est mort le 12 avril à midi; le ministre de la justice [2] est aussi assez malade.

[1] Tadeusz Dembowski.
[2] Feliks Lubienski.

Il y a dans ce moment beaucoup de fièvres et quelques unes scarlatines.

Je ne puis encore quitter la chambre, l'entorse que je me suis donnée, il y a cinq semaines, au pied droit, ne me laisse pas encore la faculté de marcher.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 1re quinzaine. — Original.

---

177. — BERNADOTTE A NAPOLÉON

Dresde, ce 12 avril 1809.

SIRE,

J'ai reçu hier soir une lettre du général Friant par laquelle il me prévient que le général autrichien comte de Bellegarde, commandant en chef l'armée en Bohême, a écrit le 9 avril au commandant des avant-postes français, que d'après une déclaration de l'empereur d'Autriche à Votre Majesté, il a l'ordre de se porter en avant, avec les troupes qu'il commande, et de traiter en ennemis toutes celles qui lui feroient résistance.

Sur cette nouvelle, j'ai fait mes dispositions pour tenir les troupes saxonnes plus réunies et prêtes à manœuvrer selon les circonstances. Je fais camper une division à une lieue de la ville, sur la rive droite de l'Elbe.

L'autre division occupe la ville et garde les diverses routes sur les deux rives de manière à être toujours en mesure, soit que l'ennemi s'avancât sur son front, soit qu'il cherchât à déboucher sur mon flanc par la haute Lusace.

Le major-général m'a marqué que dans le cas d'un événement imprévu qui nécessiteroit un mouvement de retraite, si je jugeois la place de Dresde à l'abri d'un coup de main, je devois y laisser trois mille hommes de garnison pour la défendre, et avec le reste de l'armée saxonne me diriger sur le Danube. — Dresde n'est nullement susceptible d'être défendue par une petite garnison, comme une place fermée. C'est plutôt un camp retranché, propre à recevoir momentanément une armée qui se retireroit de la Bohême. Ses ouvrages ont un développement immense et sont encore très défectueux, malgré les travaux que j'ai fait exécuter depuis mon arrivée ici. Par conséquent, si le cas se présentoit, je croirois plus utile aux intérêts de Votre Majesté de l'évacuer entièrement, puisqu'on m'en laisse la faculté. — Mais l'ordre du major-général me

laisse incertain sur plusieurs points essentiels. Dois-je rester à Dresde, tant que je ne serai pas attaqué moi-même, ou suffit-il que j'aprenne que le duc d'Auerstaedt bat en retraite pour que je doive partir de suite avec les troupes saxonnes et rejoindre l'armée de Votre Majesté?

Le major-général me marque aussi par sa dernière lettre que l'armée polonaise fait partie de mon commandement. Quels ordres dois-je donner à cette armée? Est-il dans les vues de Votre Majesté que j'attire cette armée à moi, ou doit-elle opérer isolément contre la Gallicie, qui paroît n'attendre qu'un signal pour se soulever?

Dès que la déclaration des Autrichiens a été connue ici, la cour de Dresde avoit résolu de se retirer à Guben; mais sur l'observation que j'ai faite que ce point me paroissoit bien éloigné, le Roi a décidé qu'au besoin il se rendroit à Naumburg et ensuite se rapprocheroit le plus possible du quartier impérial de Votre Majesté. Je dois à la vérité de vous dire, Sire, qu'en général le Roi et toute la cour sont animés du plus pur dévouement à Votre Auguste Personne.

Je renouvelle à Votre Majesté la prière de vouloir bien me faire remplacer le plutôt qu'il lui sera possible. Ma santé est tellement délabrée que je n'ai aucun espoir de pouvoir soutenir la campagne, et les peines qui m'affectent au moral contribuent à détruire toutes mes forces, surtout isolé, comme je le serai, au milieu des étrangers.

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté le très humble et très fidelle sujet.

J. Bernadotte.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Corresp. 1809. Carton : Avril, 1re quinzaine. — Original.

---

178. — RAPPORT DU COMTE DE CHAMPAGNY

MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE FRANCE, PRÉSENTÉ A L'EMPEREUR NAPOLÉON Ier A L'OCCASION DE LA GUERRE DÉCLARÉE PAR L'AUTRICHE

[Extrait.]

Paris, 12 avril 1809.

. . . .

Les mesures militaires ont été poussées en Autriche avec plus d'activité; malgré la rigueur de la saison, les exercices de la milice ont été continués. Le port de Trieste s'est ouvert aux Anglais. Les bâtiments de guerre venaient y prendre des flottes autrichiennes qu'ils convoyaient à Malte et qui, de Malte portaient dans le Levant

les marchandises anglaises. Les insurgés espagnols ont été accueillis et fêtés à Trieste. Le chargé d'affaires d'Autriche en Espagne [1] est devenu l'agent de la junte et le colporteur de sa correspondance au dehors [2]. Les États autrichiens ont fourmillé de libelles contre la France; les gazettes de ce pays ont répandu de fausses nouvelles sur les affaires d'Espagne; leurs auteurs ont publié une relation de l'entière défaite des Français à Roncevaux, regrettant sans doute que le règne de Votre Majesté ne présentât que les prodiges de Charlemagne et non ses fabuleux désastres. Aux mesures menaçantes et presque hostiles se sont joints tous les signes de malveillance propres à faire connaître le but de ces armements, et l'esprit du système qu'embrassait l'Autriche.

Tels étaient les avis que Votre Majesté recevait en Espagne. Elle y avait porté la victoire; les nombreuses armées espagnoles avaient été dissipées comme la poussière; l'armée anglaise s'occupait de sa retraite, et cette retraite devant Votre Majesté l'exposait aux plus grands dangers. Un de ces hasards qu'amènent les événements de la guerre fit connaître à Votre Majesté les liaisons des juntes espagnoles avec le gouvernement autrichien et la promesse de celui-ci de leur fournir cent mille hommes, promesse faite sans doute sans intention de la remplir, mais pour soutenir le courage des insurgés par l'exaltation d'une trompeuse espérance. Enfin, comme si la Providence, qui a si souvent veillé sur Votre Majesté, ou plutôt sur la France, et vous a conduit comme par la main à travers tant de dangers qui ont partout accompagné vos prodigieux succès, eut voulu elle-même dévoiler la mauvaise foi et la perfidie de ceux qui n'osaient encore se montrer vos ennemis, la déclaration du roi d'Angleterre du 16 décembre tomba entre vos mains. Votre Majesté y lut ces phrases remarquables :

« Si parmi celles (les nations) qui préservent contre la France une indépendance douteuse et précaire, il s'en trouve qui, même en ce moment, balancent entre la ruine qui résultera d'une inaction prolongée et les dangers incertains d'un effort pour échapper à

[1] Gennotte.

[2] Cette dernière phrase est reproduite presque textuellement par Ed. Lefebvre de Béhaine dans *l'Allemagne en* 1809 *et l'alliance de Tilsitt*, p. 82, sans que l'auteur ait cité sa source — Sur les rapports de Gennotte avec la Junte, voir le rapport de La Forest à Napoléon, du 24 décembre 1808, avec un extrait de la *Gazette de Valence* du 19 août 1808, la lettre de Champagny à La Forest, du 26 décembre 1808, et celle de La Forest à Champagny, du 19 janvier 1809.

cette ruine, la perspective trompeuse d'une paix entre la Grande-Bretagne et la France ne manquerait pas d'être singulièrement funeste à ces nations. Le vain espoir du retour de la tranquillité pourrait ralentir leurs préparatifs, ou la crainte d'être abandonnées à elles-mêmes pourrait ébranler leurs résolutions. »

Ainsi l'Angleterre elle-même avertissait Votre Majesté des préparatifs de l'Autriche. Ces préparatifs avaient fait échouer la tentative faite par les deux empereurs pour arriver à la paix maritime. Votre Majesté ne put plus douter qu'elle était menacée d'une autre guerre. La parole d'Erfurt était violée; l'Autriche s'armait contre contre son bienfaiteur; Votre Majesté dut se souvenir de ce qu'elle devait à son peuple, de ce qu'elle devait à ses alliés; elle renonça avec regret à la poursuite des Anglais.

. . . .

Moniteur universel, n° 115, du 25 avril 1809; *Journal de l'Empire*, n° du 26 avril 1809, et *Recueil des traités... concernant la Pologne*, 1762-1862, par le comte d'Angeberg, p. 502.

---

179. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 12 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

D'après les rapports et renseignemens arrivés depuis ma dernière dépêche, les mouvemens des troupes autrichiennes en Gallicie ont pris un caractère plus sérieux. Sans ajouter foi aux mille et un contes qu'on nous transmet journellement sur leur force et leurs projets il est hors de doute que des corps ont été mis en mouvement et s'approchent.

La frontière est si exactement fermée dans toute son étendue, et l'on veille avec tant de sévérité pour intercepter toute communication, sans en excepter même la poste aux lettres, qu'il est de toute impossibilité de se procurer des notions certaines sur les mesures prises effectivement, et les distinguer des bruits, toujours si nombreux en pareille occasion. Cependant en combinant les circonstances contenues dans les différens avis, avec l'annonce positive que l'archiduc Ferdinand se trouve déjà ou arrivera d'un moment à l'autre à Konskie, pour y établir son quartier général, il paraît évident que les Autrichiens veulent porter leur ligne d'opérations sur la Pilica et qu'ils prendront alors une des positions dont j'ai eu l'honneur de parler à Votre Excellence dans mon précédent rapport. Je dis une de ces positions, car malgré leurs fanfaronnades et leurs

menaces, ils ne sont certainement pas de force à les occuper toutes.

Un grand nombre de déserteurs, qui nous arrivent tous les jours d'auprès de Cracovie, s'accordent tous sur le nombre et les noms des régimens qui s'y trouvent, et il paraît, d'après leurs rapports, qu'outre les corps dont j'ai fait jusqu'ici mention à Votre Excellence, il n'est arrivé que les régimens de Mitrowski et de Bailly infanterie, et un régiment hongrois dont on ignore le nom. On annonce généralement que le corps de l'archiduc Ferdinand se monte à 30 mille hommes; mais il n'est guères probable qu'il puisse porter de notre côté au delà de 15 à 18 mille hommes, et dès lors le corps qui doit agir sur la Pilica serait destiné plutôt à observer nos mouvemens qu'à effectuer l'invasion dans le duché, depuis si longtems annoncée.

Quoiqu'il en soit, j'ai crû devoir, d'après les mouvemens des troupes autrichiennes, rapprocher davantage les cantonnemens qu'occupe la cavalerie, et les couvrir par de l'infanterie et de l'artillerie. J'ai ordonné en conséquence les dispositions suivantes :

Le 6[e] régiment de cavalerie, stationné jusqu'ici à Blonie, va à Nadarzyn.

Deux bataillons du 3[e] régiment d'infanterie, complettés à 840 hommes chacun, se portent à Raszyn avec une compagnie d'artillerie et 4 bouches à feu.

Ces troupes seront sous les ordres du général de brigade Bieganski.

Le 3[e] régiment de cavalerie, cantonné à Piaseczno, et le 1[er] à Gora, seront disposés par escadrons depuis cet endroit jusqu'à Mszczonow.

J'en ai donné le commandement à M. le général de brigade Rozniecki.

Le 5[e] régiment de cavalerie quitte ses cantonnemens de Iablonna et Nieporent pour se porter en entier à Blonie.

Le 2[e] de cavalerie enverra une compagnie pour relever les postes que fournissait le 5[e].

Les deux bataillons qui quittent Varsovie y seront remplacés par le 1[er] bataillon du 6[e] régiment et le 1[er] du 8[e].

La plus grande partie de ces mouvemens sera effectuée dans la journée d'aujourd'hui, et le reste demain.

Tous les corps emportent des vivres et fourages pour 3 jours.

Il a été pris des mesures pour assurer leur subsistance.

N'y aïant encore aucun commencement d'hostilités, j'ai crû ces mesures suffisantes pour le moment. Elles me mettent au moins à même de pouvoir régler tous mes mouvemens sur ceux de l'ennemi, et d'attendre les instructions ultérieures de Votre Excellence.

Je reçois dans ce moment même la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser le 4 de ce mois. Je suis on ne saurait plus flatté de l'approbation qu'elle veut bien donner aux mesures que j'ai été dans le cas de prendre

J'ai passé moi-même en revue, il y a quelques jours, homme par homme, la garde nationale de Varsovie. J'y ai trouvé plutôt de la négligence qu'un mauvais esprit. Ceux qui témoignent le plus de difficultés à s'astreindre à un service qu'ils ont l'air de croire au-dessous d'eux, c'est la classe des gens qui possèdent un peu de fortune.

J'ai tâché, en emploïant les éloges et le blâme, à ranimer en eux l'émulation et à les engager à profiter de l'exemple que leur donne la partie moins aisée des habitans, pour remplir des fonctions qui honorent chaque citoïen.

J'ai lieu de croire que mes exhortations et les mesures que j'ai prises pour astreindre à l'ordre et à faire punir, par des amendes pécuniaires, ceux des membres de la garde nationale qui ne remplissent pas exactement leurs devoirs, rendra ce corps plus attentif à s'en acquitter. Je dois cependant ne point laisser ignorer à Votre Excellence que souvent la négligence que beaucoup d'entr'eux mettent à satisfaire à des obligations qui les enlèvent aux occupations par lesquelles ils pourvoient à leur subsistance et à celle de leurs familles, vient moins d'une mauvaise volonté que de la pénurie générale, à laquelle la stagnation totale du commerce et le manque de circulation des espèces réduit les habitans du duché. Avec ces données, je crois que, si l'on peut toujours compter sur l'élan du moment, qui fera voler les citoïens à la défense de leurs foïers, on doit moins s'attendre à leur voir faire exactement un service suivi et prolongé.

J'ai trouvé, comme Votre Excellence, que M. Miroslawski n'était pas tout à fait à sa place à Tykocin, et j'ai prévenu, à cet égard, ses intentions, en y envoïant, il y a déjà quelque tems, M. Luszczewski, qui se trouvait au nombre des commandans de place, dont elle m'avait témoigné avoir été contente. M. Miroslawski est passé au commandement de la place de Sieradz.

J'ai emploïé pour celui de Bromberg le colonel Swiderski, ancien commandant de Modlin.

Le commandement de la place de Lenczyca est occupé par le colonel Seydlitz, ancien officier dans les légions italiques.

Aux mesures d'approvisionnement que j'ai portées en son tems à la connaissance de Votre Excellence, je dois ajouter que j'ai fait établir à Lenczyca un magasin de subsistances de 10 jours pour 15 mille hommes.

La ville de Widawa, brûlée, il y a quelque tems, n'aïant point présenté de facilités pour l'emplacement d'un approvisionnement, j'ai fait porter à Sieradz celui qu'elle devait recevoir.

Des rapports arrivés dans ce moment annoncent un grand nombre de déserteurs et autant d'habitans de la Gallicie qui émigrent dans le duché dans la crainte d'être enrôlés.

Les premiers sont tous du régiment de Strauch, qui a déjà perdû beaucoup de monde de la même manière. Ils disent que la plus grande partie de ce corps n'attend que l'approche des Polonais pour passer de leur côté.

M. le comte Stanislas Potocki m'a transmis, comme lui aïant été envoïé d'une source très sûre, dans le moment même où je termine cette dépêche, l'avis que le projet d'entrer dans le duché n'est point fictif, que c'est une maxime politique d'écraser d'entrée de jeu ce petit État, qui, par son existence politique, menace continuellement la Gallicie, que l'on tient d'autant plus à ce projet qu'il ne déplaît point à la Russie, qui ne veut pas de bien à ce païs, et qui, par cette mesure, se croit plus sûre elle-même dans le cas où les circonstances la porteraient à se prononcer. — On assure par la même voie que les forces des Autrichiens sont considérables et qu'elles se renforcent journellement.

M. le comte Potocki pense comme moi que ces circonstances n'étant qu'une communication particulière, il convient de les tenir secrètes, autant par ce motif, que pour ne point donner lieu à des inquiétudes toujours défavorables quelle que soit la position réelle des choses.

Quant à l'armée polonaise, elle attend les événemens avec la tranquillité que doit lui donner autant la résolution de faire son devoir, que la confiance que tout Polonais a placée dans la protec tion et les moïens du héros de notre siècle.

J'ai l'honneur de mettre sous les ïeux de Votre Excellence la situation des troupes dans le duché, en profitant de cette occasion pour lui renouveller l'expression du plus sincère dévouement.

Le général de division
Ministre de la guerre,
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 1re quinzaine. — Original. — Publié en partie, et inexactement, par R. Soltyk : *Relation des opérations de l'armée aux ordres du prince J. Poniatowski pendant la campagne de* 1809 *en Pologne contre les Autrichiens...*, pp. 345-347.

180. — NOTES DU COLONEL SAUNIER, COMMANDANT DE VARSOVIE

Les 13 et 14 avril 1809.

Un émissaire envoyé en Gallicie, ayant été refusé aux barrières, entreprit de passer la Pilica et y réussit au moyen d'un radeau qui se trouvait sur cette rivierre; il se rendit à Opoczno, où il a passé la journée du 11, caché chez un particulier, attendu qu'on recherche tous les étrangers et que l'on est d'une grande sévérité envers ceux dont l'objet du voyage n'est pas parfaitement connu. Il repartit la nuit, et repassa la Pilica par le même moyen. Étant en Gallicie il apprit que l'archiduc Ferdinand se trouvait réellement à Konski, entouré d'un grand nombre de généraux et de six mille hommes, tant infanterie que cavalerie légère. A Radom il y a cinq mille hommes d'infanterie avec douze pièces de canon; ce corps est couvert par un régiment de hussards, dont l'état-major se trouve à Studzienno [*sic*]. Du côté de Konski, on occupe un certain nombre de soldats à faire des fascines; on ignore pour quel usage. Il circule parmi tous les officiers et soldats autrichiens qu'ils seront à Varsovie avant le 1er mai. Ce sont des Croâtes et des Hongrois qui sont à l'avant-garde. Il ne reste à Lublin et à Limberg de troupes que pour la garde des prisons.

M. Stras, ancien général polonais, arrivé de ses terres nouvellement, et précédemment de Cracovie, où il est resté la dernière quinzaine de mars, a rapporté que le corps d'armée rassemblé dans cette ville et aux environs, que l'on disait devoir agir contre le duché de Varsovie, peut être fort au moins de 40 mille hommes; il a vu une partie de ces troupes, toutes bien armées et bien équipées. Les régimens d'infanterie sont portés à trois bataillons dans lesquels on compte six compagnies à 250 hommes. Il y a des régimens où les hommes ne sont pas parfaitement dressés. Il y avait beaucoup de désertion, qui a diminuée quand on a insinué à l'armée que les Russes lui seraient auxiliaires. Quelques mauvais Polonais, entr'autres un nommé Sierackowski, ont accrédité ces bruits.

L'archiduc Ferdinand met beaucoup de luxe et de vanité dans son cortège; il est toujours entouré d'un grand nombre de généraux et d'officiers supérieurs; il passe de fréquentes revues, adresse la parole aux officiers et soldats, et veut que ces derniers le regardent fixement. A Cracovie il a cajolé toutes les classes, il a été aidé dans ses moyens de séduction par l'archevêque et quelques autres grands nobles; les trois quarts de cette caste sont partisans des Autrichiens;

la petite noblesse et la bourgeoisie font des vœux pour les Français. En Gallicie il y a bien aussi quelques grands propriétaires qui ne sont pas portés pour un changement de systême; plusieurs ont envoyé à Cracovie ce qu'ils avaient de plus précieux. Tous les avocats et la presque totalité des prêtres de la Gallicie sont contre les Français; le reste de la nation est pour eux et remuerait, s'ils entraient dans la province. Il est douteux qu'elle fasse quelque diversion en faveur de la cause, s'il ne paraît point de troupes françaises; elles seules inspirent de l'intérêt et de la confiance, et feraient opérer des prodiges. Les Autrichiens suivent leur plan; ils ont mis tout le bled et tous les fourrages en réquisition; les paysans, auxquels ils ne veulent laisser que les semailles, dérobent ce qu'ils peuvent et vont l'enfouir dans les bois.

Le gouvernement autrichien fait de grands frais pour l'espionnage; les Juifs sont les colporteurs de la correspondance; il en a trouvé un en Gallicie, dans l'esprit duquel il a su s'insinuer en disant beaucoup de mal des Français, qui lui a montré un paquet de rapports assez volumineux qu'il rapportait du duché. Les Prussiens et les Allemands, même de ceux qui sont placés, fournissent, lui a-t-il dit, des renseignemens aux Autrichiens. Cet homme passe ordinairement la Pilica à Jarnowice [1], ainsi que d'autres qui font le même métier, lesquels touchent deux et trois cens florins d'Allemagne par jour. (J'ai donné cet avis aux ministres de la guerre et de la police.)

Dans les visites domiciliaires que l'on fait en Gallicie, il suffit que l'on ait chez soi des journaux français ou la Gazette du duché pour être mis en arrestation.

Dans le séjour qu'a fait ce général à Cracovie il a appris d'une manière bien certaine que dans la Hongrie il n'existe pas d'harmonie aussi parfaite entre les nationaux et le gouvernement autrichien que celui-ci veut le faire croire.

J'augure mal du résultat des opérations militaires qui pourraient avoir lieu ici, il n'y a point d'ensemble, point de fixité dans les idées; tout en disant qu'on ne craint rien, on laisse appercevoir que l'on se méfie de ses forces; on ne tient point les rênes du commandement d'une main ferme. Tout le monde voudrait ordonner; on peut presque prédire que si on en vient aux mains, on n'aura pas de succès, et que de part et d'autre on se rejettera ce qu'il y aurait de fâcheux dans les événemens.

[1] Zarnowiec.

Une lettre de Koenigsberg dit que l'empereur de Russie a fait présent aux gardes du corps prussiens d'un nombre d'armes, lesquelles viennent d'arriver sur plusieurs charriots.

Le jeune Kalkreuth, qui se trouve ici, a dit dans l'hôtel où il est logé qu'il y avait eu un petit mouvement de mécontentement à Koenigsberg, occasionné parce qu'il avait été rapporté aux habitans que la reine de Prusse s'était fortement prononcée à plusieurs reprises pour que le roi son époux fît de nouveau la guerre contre la France.

Plusieurs compétiteurs se mettent déjà sur les rangs pour la place du ministère du Trésor; plusieurs sénateurs sont de ce nombre; il y a aussi des conseillers d'État qui y aspirent; on compte encore le maréchal de la cour, M. Malachowski.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 1re quinzaine. — Original.

---

181. — DÉCLARATION DE GUERRE DE L'ARCHIDUC FERDINAND

A. M. le Prince Poniatowski, ministre de la guerre, général de division et commandant en chef d'un corps de troupes combinées dans le duché de Varsovie.

Au quartier général à Wisokin,
ce 14 avril 1809, à 7 h. du soir.

D'après une déclaration de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche à Sa Majesté l'Empereur Napoléon, je préviens M. le Prince Poniatowski, que j'ai l'ordre de me porter dans le duché de Varsovie avec les troupes que je commande, et de traiter en ennemi toutes celles qui s'opposeront à ma marche.

J'ai fait part de cette mesure à vos avant-postes, en les prévenant que dans douze heures je me mets en mouvement.

Agréez, M. le Prince, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le commandant en chef de l'armée impériale autrichienne.

(Signé :) FERDINAND,
Général.

Publié par A. M. Skalkowski dans *O czesc imienia polskiego*, p. 34; — dans le *Moniteur universel*, n° 147, 27 mai 1809. — et par Alex. Goujon dans *Bulletins officiels de la Grande Armée*, t. II, pp. 194-195.

182. — PROCLAMATION DE L'ARCHIDUC FERDINAND D'ESTE, EN ENVAHISSANT LE GRAND-DUCHÉ DE VARSOVIE

Quartier général d'Odrzyvol, le 14 avril 1809 [1].

HABITANTS DU DUCHÉ DE VARSOVIE!

J'entre les armes à la main sur votre territoire, mais point comme votre ennemi; c'est vous qui déterminerez, par votre conduite, l'usage des forces militaires que je commande. Je viens vous protéger, ou vous combattre; c'est à vous à choisir.

Je vous déclare que S. M. l'Empereur d'Autriche ne fait la guerre qu'à l'Empereur Napoléon, et que nous sommes les amis de tous ceux qui ne défendent pas sa cause.

Nous combattons l'Empereur Napoléon, parce que nous trouvons dans la guerre une sûreté que nous avons inutilement espérée d'une paix qui toujours a facilité ses vues ambitieuses; nous lui faisons la guerre, parce que chaque jour augmente le nombre de ses usurpations, qu'il semble vouloir réduire en système politique; nous lui faisons la guerre, parce que ses forces augmentées de celles de tous les peuples qu'il subjugue, et qu'il avilit jusqu'au point d'en faire les aveugles instruments de son despotisme, menacent notre indépendance et nos propriétés; parce qu'enfin nous voulons, en assurant notre propre existence, en rendre une à ceux qui l'ont perdue, et en réintégrant chacun dans les droits qui lui ont été enlevés, rétablir l'ordre en Europe, et lui donner le repos qu'elle sollicite.

Mais pourquoi dire les raisons que nous avons de faire la guerre à l'Empereur Napoléon? Le monde les connaît. L'Allemagne, l'Italie, le Portugal, l'Espagne, cet allié toujours fidèle de la France, tous attestent et sentent les motifs qui nous font prendre les armes.

C'est à vous en particulier que je m'adresse, à vous habitants du duché de Varsovie. Et je vous le demande : jouissez-vous du bonheur que vous a promis l'Empereur des Français? Votre sang qui a coulé sous les murs de Madrid a-t-il coulé pour vos intérêts? Répondez. Qu'ont de commun le Tage et la Vistule? Et la valeur de vos soldats a-t-elle servi à rendre votre destinée plus heureuse?

[1] Cette pièce est datée par erreur du 16 avril dans le *Recueil des traités...* du C[te] d'Angeberg, ainsi que dans le *Moniteur* et dans le *Journal de l'Empire*.

Leur courage a mérité ses éloges; mais ne vous y méprenez pas, ces éloges, pour être justes et mérités, n'en sont pas moins trompeurs. L'Empereur Napoléon a besoin de vos troupes pour lui et non pour vous. Vous faites le sacrifice de vos propriétés et de vos soldats à des intérêts, qui, loin d'être les vôtres, leur sont entièrement opposés et dans ce moment vous êtes, comme ses alliés, livrés sans défense à la supériorité de nos armes, tandis que l'élite de vos troupes arrosent de leur sang les terres de la Castille et de l'Aragon.

Habitants du duché de Varsovie, je vous le répète, nous ne sommes point vos ennemis; ne livrez donc pas, pour une défense inutile, votre pays à toutes les rigueurs de la guerre; car je vous déclare que si vous résistez, je vous traiterai d'après tous les droits que donne la guerre.

Si au contraire, fidèles à vos véritables intérêts, vous me recevez en ami, S. M. l'Empereur d'Autriche vous prend sous sa protection spéciale, et je n'exigerai de vous que les objets nécessaires à la sûreté de nos armes et à la subsistanee de mon armée.

(Signé :) Archiduc FERDINAND,
Général en chef.

Min. Guerre Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Copie. — Cette proclamation est publiée dans le *Moniteur universel*, n° 147, 27 mai 1809; dans le *Journal de l'Empire*, n° du 28 mai 1809; dans le *Recueil des traités... concernant la Pologne*, 1762-1862, par le Cte d'Angeberg, pp. 505-506; dans les *Bulletins officiels de la Grande Armée*, par Alex. Goujon, t. II, pp. 195-197; etc., etc.

---

183. — PONIATOWSKI A DAVOUT

Varsovie, le 14 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

Il nous arrive de tous côtés une telle multitude de bruits, de nouvelles et de renseiguemens sur l'état des choses et les mouvemens des troupes autrichiennes en Gallicie et toutes ces notices sont souvent si contradictoires qu'il devient extrêmement difficile de distinguer le vrai d'avec le faux, d'autant que la frontière étant exactement fermée, il n'existe aucun moïen de vérifier les rapports. J'aurai l'honneur de citer à Votre Excellence ceux qui me paraissent mériter qu'on y ajoute quelque foi.

M. Louis Malachowski, neveu du président du Sénat, a fait

passer, en date du 11 de ce mois, de Biallaczew, situé entre Opoczno et Konskie, l'avis que l'archiduc Ferdinand était arrivé dans ce dernier endroit le 10 de ce mois. Il a avec lui les généraux Bellegarde, Stüpschütz, Schaurotter [*sic*], Saurau et le gouverneur Wurmser.

A l'époque du départ de la lettre de M. Malachowski il avait passé par Biallaczew pendant plusieurs jours jusqu'à 8.000 hommes et il s'en trouvait en outre dans cet endroit 7.260.

Toutes ces troupes étaient destinées à prendre une position entre Odrzywól et Solgostow, et les Autrichiens prétendaient qu'il devait s'y réunir jusqu'à 50 mille hommes.

Un rapport officiel, expédié de Nowemiasto le 11 de ce mois, annonce que plusieurs milliers d'hommes étaient effectivement rassemblés dans l'endroit mentionné sous les ordres du général Moor.

On avait ordonné de placer à la douane de Czerwona Karczma un poste de 40 chevaux qu'on en a retirés au moment de leur arrivée.

Tous les avis s'accordent que les Autrichiens ont avec eux une assés nombreuse artillerie.

Leur infanterie est en grande partie composée de Polonais.

On prétendait à Nowemiasto, au départ du courier, que tout le corps de l'archiduc Ferdinand devait se porter en arrière.

Un émissaire, envoïé de cet endroit depuis plusieurs jours et qui avait trouvé le moïen de pénétrer en Gallicie, est rentré le 12 de ce mois et a confirmé une partie des détails ci-dessus. Vu la grande surveillance qu'on exerce il lui avait été impossible de vérifier le reste.

Un émigré de la Gallicie a rapporté, en date du 11, qu'il n'y a point de troupes dans les cercles de Siedlce et Lublin.

D'après la déposition du même, on a fait venir à Leopol les recrues levés en Gallicie qu'on avait précédemment acheminés sur Cracovie.

Il a vu rassemblées à Ulanow beaucoup de voitures chargées de bois destiné à la construction du pont qu'on établit à Sandomir.

Le même émigré a été témoin qu'on évacuait sur Leopol toutes les caisses et magasins qui avaient été établis tant à Lublin, que dans d'autres endroits.

On ne cesse de tâcher de nous entretenir dans l'idée d'une très prochaine invasion des troupes autrichiennes dans le duché, mais cette opération si souvent annoncée rencontre beaucoup d'incrédules. Elle n'a fait jusqu'ici sur l'armée polonaise d'autre impres-

sion que celle de l'animer davantage et de lui faire souhaiter avec plus d'ardeur l'occasion de prouver qu'elle ne se laisse point intimider par la jactance. Depuis le moment du départ des 2 bataillons du 3e régiment, tous les corps, à l'envi, m'assiègent en demandant à marcher les premiers, et j'éprouve dans ce moment plus de difficultés pour former des dépôts que je n'en rencontrerai probablement pour livrer des combats.

Une chose vraiment remarquable, c'est que, tout en nous menaçant, les Autrichiens sont évidemment beaucoup moins que nous exemts d'inquiétude. Leurs déserteurs, toujours aussi nombreux, sont aussi quelquefois composés d'Allemands, et, ce qui ne doit pas inspirer un préjugé favorable pour l'esprit qui règne dans ces troupes, c'est que, parmi les derniers arrivés à Pilica, il se trouve un officier du régiment de l'Empereur, chevaux-légers, nommé Schmidt, qui nous est venu avec toute sa patrouille composée d'un sous-officier et de 5 soldats, avec chevaux, armes et bagages.

M. le capitaine Mallet est par mon ordre parti cette nuit vers Nowemiasto pour y faire une reconnaissance.

Les renseignemens sur la Prusse s'accordent à assurer que la plus grande partie de leurs troupes se porte vers la Silésie.

La position des troupes russes ne paraît pas avoir changé. On ne s'apperçoit point qu'il se forme des magasins sur de nouveaux points.

Agréés, Monseigneur, l'expression du plus sincère dévouement.

Le général de division
Ministre de la guerre,
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout, Armée du Rhin. 1809. Carton : Avril-juin. — Original.

---

184. — OBSERVATIONS SUR UNE COOPÉRATION AUSTRO-BRITANNIQUE

Braunau, le 15 avril 1809.

Une raison, qui rend plus pressant pour nous que dans aucune des guerres précédentes, non seulement de recevoir des subsides assez considérables de l'Angleterre, mais encore de pouvoir en disposer promptement, se trouve dans la circonstance, que notre auguste Maître, par la tendance politique qu'il donne à ses efforts militaires et par les mesures qu'il a prises pour lier sa cause à celle

des cours et des peuples qui ont intérêt à coopérer aux changement du sistème continental actuel, se voit dans le cas de devoir soutenir lui-même des troupes et des armemens étrangers par des avances pécuniaires qui dérangent pour le moment essentiellement nos calculs financiers.

M. le prince de Stahremberg a connoissance tant des traités conclus avec l'Électeur de Hesse et le duc de Brunswic pour aider au soutien de la cause générale, que des démarches que nous avons confiées à nos agens diplomatiques pour encourager plusieurs provinces du Nord de l'Allemagne à s'opposer ouvertement à la tirannie françoise.

Il sera de même en état de donner au gouvernement anglois des renseignemens sur les liens, que nous avons tâchés de renouer en dernier lieu en Suisse et qui nous promettent des avantages, pour peu que nous puissions soutenir les personnes bien intentionnées de ce païs par quelque somme d'argent. Il n'y a pas à douter que ces différens princes et peuples de l'Allemagne, ainsi que la Suisse, s'adresseront, dès qu'il y aura des communications plus faciles, à la cour de Londres pour être soutenus par elle de moyens pécuniaires, mais jusqu'à ce que ce moment arrive, ce n'est que de l'Autriche qu'ils attendent les secours les plus indispensables.

Il est nécessaire de prévenir M. le prince de Stahremberg qu'il a été promis à l'Électeur de Hesse, et qu'on a donné l'espoir aux Suisses, que la cour de Vienne protégeroit dans son tems les demandes d'argent qu'ils adresseroient à la cour de S[t] James. M. le prince voudra donc bien, si l'occasion s'en présente, satisfaire à cet engagement; en ne perdant cependant jamais de vûe que ce ne doit être qu'autant que ces demandes seraient justes et qu'elles ne croiseroient point notre propre négotiation financière, qu'il se trouveroit dans le cas de pouvoir les appuyer auprès du ministère brittannique.

Nous avons appris par M. Stuart, nouvellement arrivé d'Espagne, que la plus grande difficulté que M. Canning a opposée aux subsides que nous attendons de l'Angleterre, a cessé de fait, puisque les insurgés espagnols ont eu de si fortes sommes de l'Amérique, qu'ils n'ont plus aucun besoin des avances angloises, et qu'il se trouve même dans ce moment plusieurs centaines de mille livres sterling à Cadix et à Séville, qui y sont deposés sans être employés. M. Stuart a écrit, à ce qu'il nous assure encore, pendant son voyage sur mer à M. Frère, ministre d'Angleterre auprès de la Junte, pour l'engager à nous expédier cet argent, qui

arriverait en métal à Trieste ou à Fiume. Comme cependant il est douteux si M. Frère voudra suivre à cet égard les indications de son collègue, il sera toujours fort à sa place que M. le prince de Stahremberg s'occupe dès son arrivée à Londres de cet objet et qu'il tâche d'engager M. Canning à expédier immédiatement des ordres à cet effet; dans la supposition que cela n'ait point eu lieu encore. — La somme qui est déposée est en elle-même peu considérable, et ce n'est que la promptitude avec laquelle elle pourra nous arriver qui nous fait mettre du prix à son envoie à Trieste. Nous pouvons donc nous flatter, que M. le prince de Stahremberg ne trouvera point là-dessus de difficulté de la part du ministère de Londres.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Weisungen. 1809. Fasz. 202. — Copie.

---

185. — OBSERVATIONS SUR UNE COOPÉRATION AUSTRO-BRITANNIQUE

[15 avril 1809.]

Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique a jugé avantageux à son service, que Monsieur le prince de Starhemberg se rende aussi promptement que les circonstances actuelles le permettent à Londres, pour renouer formellement avec cette cour les anciennes relations, qui avaient été interrompues depuis quelque tems, et pour convenir avec elle sur les secours mutuels que l'Autriche et l'Angleterre sont dans le cas de se prêter dans la situation actuelle des choses pour seconder leurs efforts communs contre la puissance de Napoléon. Il reçoit à cette fin une nouvelle lettre de créance de notre auguste Maître pour Sa Majesté Britannique, ainsi qu'un plein pouvoir pour signer au nom de Sa Majesté Impériale les stipulations qui seraient arrêtées ensuite des instructions dont Monsieur le prince est muni.

La correspondance ministérielle, dont Monsieur le prince a pris connaissance pendant son séjour à Vienne, l'a mis au fait des relations générales de notre cour avec les principaux cabinets de l'Europe, et des objets qui ont été agités depuis l'automne dernier entre l'Autriche et la Grande-Brétagne. Les instructions ci-jointes en copie, données à M. le général comte de Walmoden lors de son départ pour Londres, contiennent le détail des ouvertures que nous avons faites en dernier lieu au gouvernement britannique, et la copie également jointe des dépêches qui lui ont été adressées en date du 25 mars, apprenant à M. le prince les modifications aux-

quelles nous nous sommes prêtés momentanément, dans nos propositions au sujet des subsides, sur la réponse très peu satisfaisante que le ministère anglais a faite à des insinuations préalables, qui lui avaient été transmises au mois d'octobre dernier par l'organe du ministre d'Hanovre comte de Hardenberg.

Ces pièces font encore actuellement la base des instructions de M. le prince de Starhemberg. Il voudra avant tout se tenir présent ce que les instructions de M. le comte de Walmoden contiennent, tant sur le but de la guerre que nous entreprenons, que sur les principes que nous établissons, en fesant passer la frontière aux armées de Sa Majesté Impériale et Royale. Notre but est de garantir l'indépendance de l'Autriche contre la prépondérance de la puissance de Napoléon, en délivrant l'Allemagne et l'Italie des liens qui les enchaînent au grand Empire. Notre système est un système de restitution, qui s'étend sur tous les souverains qui ont été privés de leurs possessions légitimes par l'usurpation de l'empereur des Français. Les détails, qui se trouvent dans la pièce ci-dessus citée, prouvent combien nous sommes éloignés de vues d'agrandissement pour l'Autriche, ne demandant pour elle que la restitution de ce qu'elle, ainsi que la famille impériale, ont perdu dans les guerres dernières, et ces mêmes détails laissent à une paix future assez de pays à la disposition des puissances alliées, pour pouvoir contenter les désirs des cours qui ont un intérêt particulier à l'un ou l'autre des souverains qui prendraient part à la guerre. Monsieur le prince de Starhemberg voudra bien faire usage en toute occasion des notions qui ont été données sur cet objet à Monsieur le comte de Walmoden.

A l'égard du soutien financier que nous avons droit d'attendre de l'Angleterre, les annexes ci-dessus fournissent des renseignemens généraux. Ce point est cependant trop essentiel et trop compliqué dans son exécution, pour que le président de la Chambre, Monsieur le comte d'Odonel, n'ait pas cru devoir s'en occuper encore dans cette occasion-ci, particulièrement dans le mémoire ci-joint, *sub* n° 6, qui doit servir de règle invariable à Monsieur le prince de Starhemberg dans tout ce qui a rapport à une transaction aussi importante à l'Autriche, et dont dépendra finalement le sort de la monarchie et celui de l'Europe.

Le mémoire militaire cotté n° 7 a été présenté au ministère de S[t] James par l'officier qui a précédé Monsieur de Walmoden, dans l'intention de lui détailler les différentes déterminations que nous pouvions désirer de sa part pour soutenir nos opérations de guerre

par la coopération de ses armées de terre et de mer. Les réflexions sommaires qui y ont été ajoutées dans ce moment fixeront le point de vue de M. le prince de Starhemberg sur ce qui nous paraît le plus avantageux dans la situation actuelle des choses. Si même, ce qui est difficile à croire, la Grande-Brétagne fut résolue d'envoyer de nouvelles armées en Espagne, le débarquement dans l'embouchure du Weser présenterait tant de facilités, tandis que la totalité des troupes françaises est occupée par nos armées, et il offrirait de si grands résultats pour la libération de l'Allemagne, qu'on ne saurait trop insister sur cette partie du mémoire. — Les derniers rapports que nous avons reçus de Palerme nous donnent l'espoir que la cour de Londres est d'accord de soutenir par ses troupes un débarquement des troupes siciliennes en Calabre. Il n'en sera pas moins nécessaire de tenir fortement à cet objet, ainsi qu'au secours, que la marine anglaise dans la Méditerranée sera dans le cas de prêter à un débarquement d'un corps d'armée de la Sardaigne sur les côtes septentrionales de l'Italie.

Il reste encore un point essentiel sur lequel nous ne pouvons trop porter l'attention du cabinet britannique : c'est la conduite qu'il aurait à tenir envers la Russie. Nous avons vû jusqu'à présent avec peine que le ministère de S[t] James, mal instruit de ce qui se passe à S[t] Pétersbourg, ou bien se flattant du vain espoir de gagner l'amitié de l'Empereur Aléxandre par des ménagemens, a traité ses relations envers lui avec une espèce de mollesse, qui, loin de le conduire à son but, n'a servi au contraire qu'à exaspérer ce souverain contre l'Angleterre et à le lier plus fortement au soi-disant systême continental de la France. On est dans l'erreur si on croit que l'Empereur de Russie serait à ramener par de telles voies à des sentimens plus adoptés aux circonstances et au besoin de l'Europe. Ce n'est que la vigueur dans la marche que l'on tient, qui saurait lui imposer. Le seul moyen certain de s'en assurer, est celui de lui rendre impossible d'agir dans un sens contraire. Nous ne pouvons donc assez appuyer sur la nécessité que l'Angleterre change enfin de conduite envers la cour de Russie et qu'elle fasse sentir à l'Empereur par l'expérience le tort qu'il fait à son Empire, en s'accollant à la politique de Napoléon. Depuis que la paix est faite entre la Porte Ottomane et la cour de S[t] James, cette dernière a une facilité de plus pour multiplier les embarras du cabinet de S[t] Pétersbourg, et pour l'empêcher d'opérer efficacement contre la Grande-Brétagne. La part qu'elle doit prendre à la conservation de l'Empire turc, et plus encore aux succès assurés de la guerre

de l'Autriche contre l'Emp. des Français, semble lui imposer la nécessité de faire paraître incessamment une flotte dans la mer Noire pour menacer les côtes méridionales de la Russie et y attirer l'attention de ce gouvernement.

Si même une entreprise vigoureuse dans la Baltique dût souffrir des difficultés ensuite des derniers événemens qui ont eu lieu en Suède, une expédition dans la mer Noire ne peut offrir que de grands avantages, et elle devient si essentielle dans les circonstances actuelles, qu'on n'en saurait assez fortement prouver l'urgence.

Monsieur le prince de Starhemberg aura vu au reste dans la correspondance avec Mr. Adair que rien n'a été négligé pour engager de concert avec lui le Divan à continuer la guerre contre la Russie. Il serait superflu de vouloir démontrer combien la continuation de cette guerre est décisive pour la cause générale, aussi longtems que l'Emp. Aléxandre n'aura pas changé de systême et de conduite.

Les instructions que Mr. le comte de Walmoden a portées avec lui se terminent par l'énumération des points qui devraient ou qui pourraient être contenus dans la convention à signer avec le ministère anglais. — Par les rapports qui nous sont parvenus depuis, nous apprenons que le ministère anglais insistera vraisemblablement à ce qu'il y ait préalablement un acte formel qui énonce le rétablissement des anciennes relations amicales entre les deux cours. Il n'y a aucune raison à ne pas consentir à un tel acte, soit par un instrument séparé, soit comme premier article de la convention à conclure, pourvu que ce soit dans des termes convenables à la dignité de l'Autriche et aux égards qu'on doit à la cour impériale de Vienne. — Hors de là, les engagemens mutuels à contracter entre l'Autriche et l'Angleterre se réduiront.

a) Du côté de la prémière :

1° à l'énonciation du systême général que nous établissons dans la guerre actuelle, tel qu'il se trouve dans les instructions données à Mr. le comte de Walmoden, et, si l'Angleterre en marque le désir prononcé, à la promesse plus particulière d'aider les cours de Sicile et de Sardaigne, et peut-être les cours allemandes, auquelles le cabinet de St James prend intérêt, à récupérer les paÿs dont elles ont été privées par l'usurpation de l'Empereur Napoléon; sans cependant promettre positivement (à l'exception de la Sardaigne) à aucune de ces cours une extension de territoire, et surtout, sans préciser aucun objet à cet effet. Il ne pourrait guère être fait mention en termes précis de la restitution entière de la Prusse dans ses anciens États, parce que d'un côté la conduite équivoque que

la cour de Berlin tient en dernier lieu, rend convenable de ne point se lier par un engagement positif en sa faveur, et que, d'un autre côté, le territoire qu'elle possédait en Franconie, et celui qu'elle a acquis par le recès de l'Empire de 1802, pourrait être employé utilement pour récompenser les princes qui prendront une part plus directe à la guerre, et même pour offrir au Roi d'Angleterre quelqu'avantage du côté du pays d'Hanovre.

2° A la promesse du nombre de troupes que la cour de Vienne s'engage à tenir sous les armes. Ce nombre peut être fixé à 350.000 hommes, sans y compter les corps qui restent voués à la défense intérieure de la monarchie. — Il faudra éviter cependant sur ce point toutes les chicanes du contrôle des commissaires anglais, que la cour de S[t] James a proposés dans d'autres occasions où il a été question de subsides. Quoique la force effective de notre armée surpasse de beaucoup celle qui est indiquée ici, nous préférons de promettre un nombre moindre, que de nous soumettre à un tel contrôle. — Mais la cour de Vienne ne refusera point le séjour d'un officier anglais au quartier général du commandant en chef de l'armée, qui pourra s'instruire en tous tems de toutes les données, tableaux, états, etc., qui ont de l'intérêt pour la cour de S[t] James.

Quant au détail sur l'emploi de nos troupes, et au plan d'opération à suivre, ces objets ne peuvent entrer dans l'instrument du traité à conclure avec l'Angleterre; il doit suffire que Monsieur le prince de Starhemberg instruise le cabinet de S[t] James de la direction générale de ces opérations, pour baser sur ces informations les propositions qu'il a à faire rélativement à la coopération militaire que nous attendons de l'Angleterre.

b) Du côté de la cour britannique, les stipulations principales du traité doivent se rapporter :

1° à la somme des subsides et des fraix de prémière mise en campagne que nous attendons de cette cour.

2° aux termes et aux modalités de ce payement. Il n'y a rien à ajouter sur ces deux points à ce que contiennent, tant les instructions données à Monsieur de Walmoden, lors de son départ de Vienne, et la dépêche qui lui a été adressée en date du 25 mars, que les instructions dressées par M[r] le comte O'Donel et annexées à cette pièce n° 6; mais on ne peut trop récommander à Monsieur le prince de Starhemberg à se tenir strictement à la ligne que lui prescrivent ces instructions, et à user de tous les argumens qu'elles lui fournissent pour prouver au cabinet de S[t] James, qu'une

épargne, ou une diminution considérable sur les sommes que nous demandons, seraient aussi pernicieuse à l'Angleterre, qu'elles seraient funestes à l'Autriche et à l'Europe.

Quant au soutien que nous attendons des forces militaires de la Grande-Brétagne, il suffira que la promesse en soit faite dans des termes généraux, quoique l'engagement pour un tel soutien doive être précis et sans équivoque.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Weisungen. 1809. Fasz. 202. — Copie.

---

186. — PH. STADION A STARHEMBERG.

[15 avril 1809.]

Entre les propositions qui ont été faites à la cour de Londres sur la direction la plus avantageuse qu'elle pourrait donner à son activité militaire pour aider les efforts de l'Autriche dans la guerre actuelle, nous avons beaucoup appuyé sur l'utilité dont serait pour nos opérations une diversion qu'elle entreprendrait avec ses troupes dans le Nord de l'Allemagne. Un débarquement sur les rives du Weser, ou sur tel autre point des côtes de la mer du Nord, doit paraître facile dans un moment où la totalité des troupes françaises et de leurs alliés se porte contre les armées autrichiennes au Midi de l'Allemagne. Cette entreprise offre l'espoir du succès à l'Angleterre, puisqu'elle conduit ses troupes dans un pays qui depuis un siècle entier est habitué à voir son sort attaché à celui de la Grande-Bretagne, et dans une contrée dont la haine contre les usurpations françaises est fortement prononcée. Elle serait d'un grand secours à l'Autriche, parce qu'elle servirait de point de ralliement à des peuples mécontens et prêts à insurger contre Napoléon, et qu'elle inquièterait le flanc et les derrières des armées françaises.

Ces considérations, qui nous engageaient déjà lors du départ de M. le comte de Walmoden à mettre une grande valeur à l'idée que nous proposions au cabinet de St. James, ont gagné un nouveau poids par les événemens qui viennent de se passer en Suède et par les conséquences qui en sont à prévoir. — Nous avons lieu de croire que le cabinet français insiste déjà depuis assez longtems auprès de la cour de Danemarc de lui fournir des secours contre l'Autriche et que cette dernière n'a trouvé un motif de s'en excuser que dans la guerre contre la Suède qui ne lui permettait pas de se dégarnir de troupes pour les faire marcher en Allemagne. Cette

excuse va cesser, et il est très vraisemblable que le cabinet danois ne pourra plus se refuser plus longtems aux instances de la France. Il s'agirait donc actuellement de paraliser par la marche d'un corps anglais un nouvel ennemi qui paraîtrait sur la scène et d'alléger ainsi notre position, qui ne laisserait pas que de devenir plus difficile, si le Danemarc se voyait forcé à faire marcher des troupes contre nous.

Quelle que soit l'importance dont serait pour nous l'opération que nous proposons au cabinet de St. James dans le Nord de l'Allemagne et qui réunirait l'avantage de neutraliser les forces danoises à celui de servir de noyau à l'insurrection dans la basse Allemagne, le premier objet pourrait néanmoins aussi être obtenu par l'aparition d'une flotte anglaise devant Copenhague et par des entreprises sur les côtes du Danemarc. Si donc le cabinet britannique avait des raisons majeures qui l'empêcheraient d'entrer dans nos vues au sujet d'un débarquement dans le Nord de l'Allemagne [malgré les avantages incalculables qu'une telle entreprise présenterait à la cause générale] [1], nous nous croyons assurés du moins qu'il ne se refusera pas à cette dernière idée, qui cependant ne pourrait nous offrir une utilité réelle que par une très prompte exécution puisqu'il s'agit de prévenir encore à tems le mouvement des troupes danoises, ou du moins de donner à tems à la cour de Copenhague un motif de ne pas les éloigner de ses propres frontières.

K. u. k Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Weisungen. 1809. Fasz. 202. — Copie.

---

187. — PONIATOWSKI A BERNADOTTE

Varsovie, le 15 avril 1809.

A Son Altesse Monseigneur le Prince de Ponte-Corvo.

MONSEIGNEUR,

Je reçois à l'instant la dépêche que Votre Altesse m'a fait l'honneur de m'adresser le 11 de ce mois. Je me félicite de servir sous les ordres d'un des chefs les plus distingués de l'armée française et je m'empresserai de remplir les dispositions qu'elle a bien voulu me faire passer. Pour ne perdre aucun moment, je crois devoir me

[1] Les mots entre crochets sont en marge et au crayon dans la copie des Archives de Vienne.

contenter de porter aujourd'hui à la connaissance de Votre Altesse la situation des troupes dans le duché de Varsovie, à l'époque du 11. Je ne manquerai pas de la tenir au courant des détails qu'elle désire.

La lettre ci-jointe en copie de l'archiduc Ferdinand m'instruit aujourd'hui du commencement des hostilités. L'ennemi pénètre sur notre territoire sur le point de Nowemiasto, je pars pour aller à sa rencontre. On dit que les forces des Autrichiens se montent à 30 mille hommes.

Agréez, Monseigneur, l'expression de ma plus haute considération.

Le général de division
Commandant dans le duché de Varsovie
Joseph, prince PONIATOWSKI.

P.-S. — On m'annonce qu'une colonne entre par Pilica, j'ignore sa force.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée du Rhin. Correspondance. 1809. Carton Avril, 1re quinzaine. — Original.

---

188. — PREMIÈRE PROCLAMATION DU GOUVERNEMENT DU DUCHÉ

Varsovie, 15 avril 1809.

Le Conseil d'État.

La proclamation adressée aux habitans du duché de Varsovie par l'archiduc Ferdinand, commandant en chef l'armée de S. M. l'Empereur d'Autriche, est parvenue à la connaissance du Conseil d'État.

Citoyens! Le gouvernement se sent en devoir de s'adresser à vous dans cette circonstance. La voix de l'autorité légale, la voix de l'amour de la patrie et des devoirs sacrés est seule accessible aux cœurs des Polonais.

Le gouvernement ne doute point de la forte conviction de chaque citoyen, qu'ayant pour souverain un roi vertueux et aimant ses sujets, et, qu'attaché par des sermens solemnels à ce souverain, il ne se montre fidèle et constant à remplir ses propres devoirs et à satisfaire aux ordres et injonctions qui émaneront des autorités constituées par le Roi. Mais ce n'est pas à cela seul que se borne la juste confiance que le Conseil d'État place dans la vertu de la nation. Citoyens de Varsovie! vous vous êtes sacrifiés pour la patrie

dans plus d'une occasion. Quand devez-vous déployer tout ce zèle, sinon dans un moment où l'intégrité et l'indépendance du pays sont menacées?

Nos valeureux soldats, sous la conduite d'un brave chef, coûrent déjà pour arrêter les pas de l'ennemi aggresseur. Unissez donc tous vos efforts à ces frères armés.

Et vous citoyens de Varsovie, qui avez toujours fait preuve de votre amour pour la patrie, voici le moment d'étaler le sentiment de citoyens. La garnison sortant, le service de la garde nationale va augmenter, mais cette charge ne sera pas onéreuse pour ceux qui ont su exposer leur vie pour la conservation de cette capitale.

Que l'harmonie et la plus étroite union resserent tous les esprits et les efforts. L'urgence du moment ne permet pas au Conseil une plus longue explication; il juge même que celle qu'il vient de donner est suffisante, puisque c'est à des citoyens qui ont l'amour de la patrie et de la gloire à qui il parle.

Signé : Stanislas Potocki,
Président du Conseil d'État.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton Avril, 2e quinzaine. « Recueil Serra », pièce n° 3. — Traduction.

---

189. — NOTE DE MONSIEUR LE RÉSIDENT [SERRA]
A MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ÉTAT [STANISLAS POTOCKI]

[Varsovie, 15 avril 1809.]

Monsieur le Président,

Vous avez désiré que je vous propose par écrit les vues que j'ai eu l'honneur de vous exposer de vive voix et à la hâte. Je me rends à vos désirs du moment que j'ai pu le faire.

Le Conseil d'État avait déjà délibéré sur l'utilité de faire une proclamation qui dénonçât aux citoyens du duché les vues hostiles de l'Autriche et la manière insidieuse dont elle les présente dans la déclaration de l'archiduc Ferdinand.

Elle doit contenir un appel au peuple de se lever pour la défense de ce qu'il a de plus cher, son nom et son existence politique, et de se rendre à cette fin à la voix des chefs qui seront désignés.

Un autre décret doit déclarer :

1° La ville de Varsovie en état de siège.

2° Le commandant militaire de la ville qui sera désigné par le

général en chef aura toutes les attributions et pouvoirs qui lui appartiennent en pareille occasion.

3° Il sera nommé huit directeurs en chef des huit quartiers de la ville. Ils dirigeront l'organisation de la levée extraordinaire des gardes nationales sédentaires sous les ordres du commandant en chef.

4° Les officiers en activité, qui restent à Varsovie, et les officiers réformés, qui seront mis en activité par le général en chef, travailleront avec eux pour la formation des compagnies et pour diriger les mouvemens dans l'intérieur, auxquels les citoyens composant cette nouvelle force seront appelés.

5° La garde nationale en activité jusqu'à ce jour tel qu'elle se comporte par la revue qui en a été dernièrement passée par le ministre de la guerre se mettra en état de marcher sous les ordres du général en chef.

6° Les directeurs en chef veilleront à la tranquillité et à la police de leurs quartiers respectifs, prendront les mesures instantannées et référeront au commandant militaire.

7° Pour que ces individus précieux rendent tout le service que la patrie en attend, il faut qu'ils soient nommés parmi les citoyens actifs de leur personne et reconnus par un zèle ardent, un courage moral, et possédant la confiance de leurs compatriottes. J'indique MM. le prince Louis Radziwill, Guillaume Orsetti, Horodicki, conseiller de la Chambre des comptes, Czaniawski, procureur général, Cuba, ex-préfet de Posen, le comte Joachin Moszynski, Jaraczewski, président de la Cour d'appel, Wodzynski, nonce.

8° Il sera fait un appel patriotique aux habitans de Varsovie de livrer des armes pour armer la garde sédentaire, dont les directeurs donneront des reçus, et dont il sera tenu compte à ceux qui les auront livrées. Le général en chef vient d'accorder pour cet objet les armes qui sont à l'arsenal et de délivrer celles qui n'ont pas un emploi immédiat.

9° Le Comité des finances, que le conseiller d'État Kochanowski voudra avec son zèle patriotique continuer à diriger dans ce moment, avisera aux moyens d'approvisionnemens extraordinaires pour la ville, comme il le fait sans doute pour l'armée. Les autorités locales seront tenues de lui obtempérer en ce qui regarde ce service. Pour les moyens et les dispositions à ce relatives, le ministre des finances concertera avec lui.

10° Les directeurs des cercles appelés au nom de la patrie à remplir leurs fonctions se rendront dans le plus court délai possible

chez le commandant en chef de la ville pour concerter toutes les mesures d'exécution nécessaires.

11° Les étrangers suspects, nomemment ceux prévenus d'avoir des relations avec l'ennemi, seront mis en surveillance, renvoyés sur l'heure, ou arrêtés suivant le cas.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2e quinz. « Recueil Serra », pièce n° 4. — Copie.

---

190. — LETTRE DE BOURGOING A CHAMPAGNY

[Extrait.]

Dresde, ce 16 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

. . . .

Le général Cerrini, ministre de la guerre, accompagne l'armée saxonne. Le Conseil privé, composé des ministres de conférence, reste chargé des affaires courantes; le magistrat, secondé par la seule garde bourgeoise, le sera de la police. Il va être appellé par le prince de Ponte-Corvo, qui doit lui recommander une surveillance sévère, active, mais exempte de toute persécution, de toute mesure qui inquietteroit en pure perte les habitants paisibles. Avec l'agrément du Roi, il a fait partir cette nuit pour Varsovie le colonel Paszkowski, un des aides de camp polonois de S. M., qui a la confiance du prince Joseph Poniatowski, et qui porte à ce ministre de la guerre une lettre par laquelle il lui délègue, sur l'armée polonoise, toute l'autorité dont l'Empereur l'a revêtu, en le chargeant de le représenter en tout et partout, de faire en son nom toutes les dispositions que les circonstances lui feront croire nécessaires ou possibles et notamment de se concerter avec les Russes, s'ils entrent en Gallicie.

Je suis...

BOURGOING.

Min. des Aff. étr. Saxe. Vol. 78, fol. 134 r° et v°. — Original.

---

191. — CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE, A CHAMPAGNY

Saint-Pétersbourg, 16 avril 1809.

MONSIEUR LE COMTE,

Le courrier que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'expédier le 19 est arrivé hier au soir. Mes dépêches postérieures à

celles que lui a portées M. Tainski, répondant à tout ce qu'elle me mande, je me borne à lui accuser la réception de sa lettre. J'ai sur le champ communiqué à l'Empereur et à M. de Romanzoff les nouvelles de Vienne, qui n'ont fait que confirmer l'opinion où l'on est qu'il sera difficile de ramener l'Autriche à ses véritables intérêts, et que la guerre est d'autant plus inévitable que c'est l'argent de l'Angleterre qui agite toutes les passions à Vienne, et qui dirige peut-être la conduite que tient M. de Stadion.

Je prie Votre Excellence...

CAULAINCOURT, DUC DE VICENCE.

Min. des Aff. étr. Russie. Vol. 148, année 1809, 6 premiers mois. Fol. 247. — Original.

---

192. — SERRA A DAVOUT

Varsovie, le 16 avril 1809.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

La lettre que Mgr le prince de Ponte-Corvo a écrit hier au prince annonce que l'Empereur lui a confié le commandement militaire du duché. Les circonstances locales ont sûrement produit ce changement. Mais le nouveau chef pourra-t-il nous envoyer quelques hommes dont nous avons besoin? Cette nouvelle refroidit Messieurs Saunier et Desirat qui doivent s'attendre à être rappellés auprès de vous.

En attendant les choses ont changé de face. L'archiduc Ferdinand a envoyé la proclamation par laquelle il annonce que l'Autriche fait la guerre à l'Empereur Napoléon et non pas au duché, aux habitans de qui cette pièce est adressée. Il a écrit dans le même sens au prince en disant qu'il traitera en ennemies les forces du duché qui s'opposeraient à sa marche. Enfin le prince est sorti de sa sécurité, dont je ne pouvais le tirer, et il est passé d'abord à une défiance de ses forces personnelles qu'il m'a presque avouée. J'ai passé toute ma journée d'hier à lui donner du courage moral et à le tirer d'ici pour réunir tout son corps à Tarczyn. Il n'y avait encore au dehors que trois régimens de cavalerie et un régiment d'infanterie, le tout posté entre Nadarszyn, Rasczyn, Gura et Tarczyn. Trois autres régimens d'infanterie, l'artillerie et deux régimens de cavalerie sont partis hier. Si le prince avait attaqué ce matin, comme j'ai cru de lui en avoir démontré la nécessité, l'ennemi n'avait que 8 régimens

en deçà de la Pilica; ils ne manœuvreraient pas aujourd'hui pour le tourner sur Blonie et l'inquiéter sur Gura, par des hussards.

Nous recevrons les nouvelles de vos succès quand nous serons, par notre faute et pour n'avoir pas profité de l'ardeur des soldats, dans une situation bien inférieure à celle où nous sommes en ce moment.

Saunier, resté commandant de la ville et pouvant exercer tous les pouvoirs, ne trouve pas [?] qui le seconde. Le peu qui se fait en administration militaire ne va que parce que Desirat s'en mêle.

Pour moi, je suis résolu de me sacrifier jusqu'au dernier moment pour le service de S. M., vouant au mépris une administration nulle, imprévoyante et tarée dans quelques membres.

J'attens les victoires des François pour me consoler, et conserverai, j'espère, en attendant, le sang-froid qui ne m'a pas abandonné dans d'autres circonstances.

J'ai l'honneur d'être...

Le Résident de France,

J. C. SERRA.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Autographe.

---

193. — SERRA [A CHAMPAGNY?]

16 avril 1809.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, les choses ont bien changé de face ici. Quoiqu'on se flattât ici que les Autrichiens n'entreprendraient rien pour le moment contre le duché, l'archiduc Ferdinand a envoyé le 14 au soir la proclamation ci-jointe et la lettre analogue au commandant en chef des troupes, et ses troupes ont commencé hier à passer la Pilica. Elles se sont établies d'abord à Nowemiasto, ville du duché sur la rive du fleuve susdit. Le commandant militaire avait partagé jusqu'ici une sécurité hors de saison dont il m'a été impossible de le tirer avant deux jours. Enfin hier toute l'armée disponible a marché sous son chef pour couvrir ses magasins et pour faire usage de l'ardeur qu'elle déploye. Avec quelque succès nous pourrons nous soutenir, espérer un mouvement en Gallicie et attendre les succès de nos armées d'Allemagne. Nous aurons quelques jours pénibles à passer parce que le pays est laissé à ses propres forces, et, ce qui vaut encore moins, à sa

propre conduite. Un colonel français[1], que S. E. M. le maréchal duc d'Auerstaedt nous a laissé, commande la ville. Je réunis autour de lui tout ce qu'il y a de citoyens énergiques pour la sûreté et la défense de la ville. J'aide de tous les moyens dont je suis capable et l'administration qui est faible au dernier point, et l'armée qui peut encore se distinguer. Une preuve de la faiblesse du gouvernement, c'est la proclamation qu'il a donné[e] aujourd'hui sur celle de l'archiduc. J'ai dû remarquer la vue secrette qui avait empêché d'y étaler la confiance de la nation dans S. M. l'Empereur et Roi, ce qui fait penser dans le public, aux uns que le gouvernement se croit abbandonné, et aux autres qu'il l'est par nous, et à tous que les membres de l'administration veulent s'isoler et isoler le pays de la cause commune de l'Empereur et de ses alliés. Ce qui ajoute à cette croyance, c'est que le ministre de la justice a fait une adresse aux tribunaux dans un sens à peu près semblable, et qui contient en outre l'indication qu'il pourroit s'éloigner tandis qu'il recommande aux juges de rester à leur poste.

Vous daignerez, Monseigneur, faire connaître à S. M. cet état de choses et les efforts que je fais dans ces circonstances pour le bien de son service.

Min. aff. étr. Pologne, 1808-1811. Vol. 325, fol. 129. — Copie.

---

194. — SECONDE PROCLAMATION DU GOUVERNEMENT POLONAIS

AUX HABITANTS DU GRAND DUCHÉ DE VARSOVIE A L'OCCASION DE L'ENVAHISSEMENT OPÉRÉ PAR LES AUTRICHIENS

Varsovie, le 16 avril 1809.

POLONAIS,

La seconde année s'écoule depuis que votre existence politique, anéantie pendant l'espace de plusieurs années, vous a été rendue en partie, par le bras invincible du grand Napoléon et par vos généreux sacrifices, et que ce nouvel exemple a fait briller les merveilles de la Providence dans les destinées de la nation.

Lorsque à Tilsit les deux plus puissants monarques de l'univers, en accordant à l'humanité souffrante la paix par un acte digne de leur grandeur, ont rendu à notre pays son indépendance, et à nos anciens vœux un roi bien-aimé; quand ils ont garanti la durée et

[1] Le C[el] Saunier.

l'inviolabilité de ce pacte de toute leur puissance, qui aurait pensé que, dans un intervalle aussi court, on eût osé attenter à une œuvre qui promettait une heureuse stabilité?

Les sanctuaires de l'Éternel retentissent encore des chants de la reconnaissance envers le Créateur, et des prières pour la prospérité de notre régénérateur. Vos lèvres sont encore ébranlées par des serments inviolables d'obéissance et d'amour envers votre bien aimé souverain ; vous venez de les renouveler par vos mandataires et déjà un voisin que nous n'avons pas offensé, coupable d'un attentat, sans exemple, en envahissant notre territoire, exige par des ordres menaçants que tout soit effacé de nos souvenirs et de nos cœurs, et que nos serments soient rompus!

Ce voisin, dont la capitale et l'empire ont été sauvés jadis par nos valeureux ancêtres, en cherchant aujourd'hui notre perte vous fait envisager comme un acte de sa bienfaisance l'emploi de vos fortunes à l'entretien de ses cohortes aggresseurs, et vous-mêmes il vous condamne à l'ancien joug que déjà il vous a fait subir!

Il entre sur notre territoire et ne s'adresse à nous que comme à une horde n'ayant ni roi, ni gouvernement; et ne se déclarant que pour ennemi de l'empereur Napoléon, il croit séparer notre cause de celle de notre bienfaiteur, que notre souverain en parlant tantôt à la nation a déclaré pour son grand allié et pour notre régénérateur.

Le gouvernement et la nation animés du même esprit que le roi n'emploieront-ils pas tous les moyens qui sont en leur pouvoir, pour repousser un injuste envahissement? Ne se confieront-ils pas à l'assistance certaine du grand Napoléon et à la garantie du traité de Tilsit?

Une pareille pusillanimité est loin du cœur des Polonais. Ils sacrifieront tout, comme ils l'avaient déjà sacrifié, quand, il y a deux ans, il s'agissait de leur patrie et de leur honneur.

Le gouvernement et la nation ont résolu de se défendre et repousser une injuste agression; mais, dans le nombre de leurs ennemis, ils ne comprendront pas leurs frères, les Galiciens.

Polonais, c'est à cette défense que le gouvernement vous ouvre le champ. Vous, qui n'avez jamais dégénéré, vous qui avez donné tant de preuves et fait voir aux yeux de l'univers tant d'éclatants sacrifices, courez à la défense de vos foyers, vous confiant en Dieu et dans la protection du grand Napoléon, qui, à la tête des troupes alliées et des nôtres, place un héros après l'autre; après le duc d'Auerstaed, le prince de Ponte-Corvo.

Au nom de la patrie bien aimée et du vertueux roi, couvrez de vos corps ce que l'homme libre a de plus précieux, votre indépendance et vos libertés.

Stanislas Potocki,
Sénateur palatin,
président du Conseil d'État et des ministres.

Le secrétaire du Conseil d'État et des ministres,
Stanislas Grabowski.

Cie d'Angeberg. *Recueil des traités... concernant la Pologne*, 1762-1862, pp. 506-507. — Une traduction de cette proclamation, très semblable à celle que nous publions ici, se trouve dans le *Moniteur universel*, n° 126, 6 mai 1809, et dans le *Journal de l'Empire*, numéro du 7 mai 1809. Par contre, assez sensiblement différente est la traduction envoyée par Serra à Napoléon. (Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne, Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2e quinz. « Recueil Serra », pièce n° 6. — Copie.)

---

195. — DÉCRET DU CONSEIL D'ÉTAT

PORTANT CRÉATION DES 8 DIRECTEURS DES CERCLES ET DE LA FORMATION DE LA GARDE NATIONALE SÉDENTAIRE DE LA VILLE DE VARSOVIE [1]

Varsovie, 16 avril 1809.

Le Conseil d'État, autorisé par le décret de S. M. le Roi, en date du 25 mars de cette année, de statuer dans des occasions urgentes; convaincu que les circonstances extraordinaires dans lesquelles se trouve la capitale du duché de Varsovie, demandent des mesures extraordinaires, tant pour maintenir l'ordre et la tranquillité publique, que pour assurer la propriété des particuliers, a statué et statue ce qui suit :

Article 1er. — La garde nationale de la ville de Varsovie, au nombre et sur pied d'après la revue qu'en a dernièrement passé [*sic*] le ministre de la guerre, est soumise aux ordres du commandant-général de la ville, M. le colonel Saunier.

Art. 2. — Il sera en outre érigé une autre garde sédentaire (permanente à l'endroit), composée de tous les individus qui n'appartiennent pas à la garde nationale devant être mise en mouvement.

Art. 3. — Sont destinés pour servir dans cette garde tous ceux qui habitent Varsovie, sans distinction d'état et de religion, depuis l'âge de 16 jusqu'à 60 ans.

[1] Cette pièce est mentionnée, mais ne figure pas dans le « Recueil Serra ».

Art. 4. — Peuvent en être néanmoins exceptés : 1° les fonctionnaires actifs; 2° les employés indispensablement nécessaires aux bureaux, d'après la liste que les chefs des bureaux en feront; 3° les personnes du magistrat de la ville; 4° les boulangers, meuniers, bouchers, brasseurs, d'après la liste que le magistrat de la ville dressera, en la réglant aux besoins réels de la consommation.

Art. 5. — Cette garde sera divisée en huit directions, conformément aux huit quartiers dont la ville est composée. Les directeurs sont nommés dans l'ordre alphabétique suivant :

Florodycki [1] (André) ;
Jaraizcrozki [2] (Joseph) ;
Krieger ;
Lubienski [3] (Jean) ;
Morzynski [4] (Joachim) ;
Niemcerviez [5] (Julien) ;
Radziwill (Louis) ;
Szaniarwchi [6] (Calasante).

Art. 6. — Les individus appartenans à composer la garde seront divisés en dixièmes, centièmes et millièmes.

Art. 7. — Ils éliront entr'eux les officiers, qui porteront le nom de commandans du dixième, du centième, du millième.

Art. 8. — En conséquence ils s'assembleront, après la première revue, devant leurs directeurs respectifs, à l'endroit marqué, pour élire les commandans des dixièmes; les commandans des dixièmes éliront entr'eux des commandans des centièmes, et ceux-ci éliront entr'eux des commandans des millièmes.

Art. 9. — L'élection susdite sera soumise à l'approbation du commandant en chef de la ville.

Art. 10. — Quiconque appartient à la garde doit s'y présenter muni de telles armes qu'il aura.

Art. 11. — On destinera des officiers des troupes de ligne qui concourront à organiser la garde.

Art. 12. — Les directeurs sont chargés de veiller à la sécu-

[1] Horodyski.

[2] Jaraczewski. Celui-ci n'ayant pu accepter à cause de la faiblesse de sa santé, le Conseil lui substitua Michel Potocki.

[3] Lubienski, à qui on avait assigné le quartier de Praga, a donné sa démission et n'a point été remplacé.

[4] Moszynski.

[5] Niemcewicz.

[6] Szaniawski.

rité et à la tranquillité des personnes de leurs arrondissemens.

Art. 13. — Les intendans et tous les autres officiers de la police sont obligés de prêter assistance aux directeurs à chaque réquisition.

Art. 14. — La garde reste sous les ordres du commandant de la ville.

Les ministres de l'intérieur et de la police sont chargés de la publication du présent décret.

Signé : Stanislas Potocki,
Sénateur palatin,
président du Conseil d'État.

Le secrétaire d'État et des ministres,
Signé : Stanislas Grabouski[1].

Moniteur universel, n° 126, 6 mai 1809; *Journal de l'Empire*, n° du 7 mai 1809.

---

196. — ARRÊT DU CONSEIL D'ÉTAT

Varsovie, 16 avril 1809.

Le Conseil d'État, autorisé par le décret de Sa Majesté, en date du 25 de mars de l'année courante, à prendre des résolutions que les circonstances urgentes auront pu exiger, à l'effet de donner une direction aux citoyens toujours prêts à la défense de la patrie a arrêté et arrête :

§ 1.

Le Conseil d'État nomme chefs de levées départementales [*sic*] et plénipotentiaires du gouvernement :

Pour le département de Posen, M. le sénateur palatin Wybicki.
— — — de Varsovie, M. le prince sénateur Jablonowski.
— — — de Kalysz, M. le préfet Garczynski.
— — — de Bromberg, M. le préfet Gliszczynski.
— — — de Plock, M. le préfet Rembielinski.
— — — de Lomza, M. Lasocki.

Pour les districts de Maryampol, Seyny, Calvarie[2] et Dombrowa, M. Wisniewski, juge de la cour d'appel.

[1] Grabowski.
[2] Kalwarya.

§ 2.

Pour le secours des sus-dits chefs, en ce qui regarde la force armée, nous nommons organisateurs-commandans :

Pour le département de Posen, M. le général Kosinski.

— — — de Varsovie, M. le major Siemianowski.

— — — de Kalisz, M. le colonel Biernacki.

— — — de Bromberg, M. Onufre Lipinski.

— — — de Plock, M. Zielinski, ci-devant colonel.

— — — de Lomza, M. le général Karwowski.

Pour la partie de la Lithuanie, M. le colonel Sengientin.

§ 3.

Incontinent après avoir reçu la présente nomination et la proclamation ci-jointe, les chefs inviteront à une prompte réunion les conseils départamentaux dont ils sont en droit de demander l'assistence [*sic*] et les lumières en tout ce qui regarde l'administration militaire et l'organisation de la force armée.

§ 4.

Les commandans-organisateurs nommés, aussi bien que toutes les autorités civiles doivent, sous leur responsabilité personnelle par devant le jugement militaire, la plus grande obéissance aux chefs et plénipotentiaires nommés par le § 1.

§ 5.

Le premier devoir de ces chefs honorés de la confiance du gouvernement sera d'employer, sous leur responsabilité personnelle, toute leur prudence et tout leur zèle à l'effet d'organiser, en moins de tems, une force armée propre à recevoir les ordres ultérieurs du commandant en chef de troupes du duché de Varsovie.

§ 6.

Les commandans-organisateurs présenteront à la nomination des chefs des candidats pour les centurions (capitaines) de levées dont le nombre sera égal à celui des districts ; ils présenteront en même tems des candidats pour toutes les places de commandans subalternes.

§ 7.

Les chefs, après s'être entendu [*sic*] avec les conseils départamentaux, rédigeront les instructions nécessaires pour les centu-

rions, les sous-préfets, les conseils de district; et les sous-préfets doivent aide et assistance aux centurions.

§ 8.

L'organisation de la force armée se fera dans chaque département des quatre manières suivantes :

1° Les chefs inviteront la noblesse entière à s'assembler en arrière-ban pour la défense de la patrie. Tout propriétaire noble s'y rendra en personne, armé et bien monté, ou donnera autant de suppléans armés de piques, de sabres, de pistolets, et bien montés, qu'il possède de métairies et villages à cens.

2° Dans toutes les villes, la garde nationale sera augmentée et armée d'après le système usité. Elle se composera de tout individu âgé de 16 à 50 ans. Seront exempts de la garde en question les boulangers, les meuniers et tous les fabricans et ouvriers nécessaires à l'administration militaire La garde sera pourvue, autant que possible, d'armes à feu; le reste en sera armé de piques et d'hallebardes.

3° L'organisation de la garde nationale s'étendra aussi sur les villages. On formera des compagnies composées des habitans de villages et armés de faux [*sic*]. Y sont compris tout valet et tout paysan qui, pour toute corvée, n'est tenu qu'à un travail manuel.

4° Il sera formé dans chaque département un régiment de chasseurs. Il se composera de tout chasseur et forestier, ainsi que de tout individu engagé d'un service personnel, comme laquais et autres semblables. Ces sortes de régimens seront armés d'arquebuses et petites armes à feu, et peuvent être incontinent assemblés dans les villes départamentales par les chefs départamentaux.

§ 9.

Les chefs chargés par le § précédent de l'organisation de la levée peuvent, après s'être entendus avec les conseils départementaux, la restreindre et la modifier de manière qu'elle s'organise avec ordre, dût-elle être par là un peu moins nombreuse. Ce dernier règlement ne regarde nullement l'arrière-ban, qui ne peut subir aucune modification. Aucun des régimens ci-dessus n'a besoin de porter l'uniforme.

§ 10.

Les chefs, avec le secours des conseils départementaux et membres de conseils de préfecture s'occuperont incontinent de la four-

niture des vivres pour la levée, et de l'approvisionnement des étapes militaires.

§ 11.

Les chefs sont sous les ordres immédiats du Conseil d'État et du commandant en chef des troupes, auxquels ils sont obligés de rendre compte de leurs opérations. En cas que les événemens militaires vinssent à interrompre pour quelque tems la communication, ils doivent trouver en eux-mêmes les ressources qu'exigera le bien public, et se réuniront dans la personne du chef de la levée de Posen, si recommandable par ses vertus civiques et son dévoûment à la chose publique.

§ 12.

Les chefs sous leur responsabilité par devant une commission militaire, ne peuvent s'excuser d'accepter les commandemens qui leur sont confiés et sont chargés de l'exécution du présent règlement.

Le ministre de l'intérieur est chargé de la publication et de l'envoi du présent règlement à qui il appartient.

(*Signé*) Stanislas Potocki,
sénateur palatin, président du Conseil d'État et des ministres.

Le secrétaire du Conseil d'État et des ministres,
(*Signé :*) Stanislas Grabowski.

Min. aff. étr. Pologne, suppl[t]. 1808-1812. Vol. 17, fol. 139-140. — Traduction.

---

197. — LETTRE DE MONSIEUR LE RÉSIDENT [SERRA] A MM. LES DIRECTEURS DES CERCLES

Varsovie, 16 avril 1809 [1].

Messieurs les Directeurs des Cercles,

Le travail des fortifications devant se suivre avec activité, il est urgent de pourvoir régulièrement à la subsistance des travailleurs, pour la plus part gens qui vivent du travail salarié de leurs mains.

Le Comité des subsistances ne peut fournir journellement des

[1] Nous croyons devoir reporter au 16 avril cette pièce qui, dans le « Recueil Serra », porte la date du 15, puisque ce n'est que le 16 que les directeurs de cercles furent créés.

rations de pain, d'eau-de-vie et de bierre, sans diminuer les approvisionnemens faits pour l'armée.

Vous recevrez des moyens de la générosité des habitans qui aiment la patrie, mais il faut employer utilement cette ressource.

Pour cela il faut d'abord établir une comptabilité, de la régularité et de l'ordre dans la distribution et un centre d'unité pour cette opération.

Donnez vous un chef de division caissier qui soit toujours au courant de ce qui sera reçu et dépensé pour cet objet. On me dit qu'un Monsieur Allovay, ci-devant secrétaire au Conseil d'Etat, ferait bien et avec zèle cette fonction et d'autres.

Je suis d'avis que vous ne pourrez jamais calculer plus de trois mille travailleurs effectifs. La dépense d'une ration de pain par tête, de la boisson, bierre ou eau-de-vie, de distribuer par quantités fixes, sauf le cas de quelques gratifications extraordinaires, quelques distributions pécuniaires que vous jugerez par fois nécessaire de faire, tout cela bien réglé ne peut vous coûter plus d'un florin par tête, et par conséqnent trois mille florins par jour.

Les travaux exécutés avec vigueur pourront s'achever dans quinze jours. Comptez donc sur un fonds de quarante-cinq mille florins.

Les rations de pain seront fournies par le Comité des subsistances, qui, sur le visa de votre direction, ou de l'un des membres, en touchera au bureau central le prix pour réintégrer le fonds d'approvisionnement de l'armée. On lui paiera la ration à raison d'un tiers de florin.

Les dames vraiment citoyennes qui s'offrent généreusement à faire la collecte de ces secours enverront au bureau central l'argent à fur et mesure qu'elles l'auront ramassé.

Pour moi, je souscrirai 300 florins sur chaque liste des trois dames et j'en mets trois cent à la disposition de la direction dès aujourd'hui, ce qui fait une totale de mille deux cent florins.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril, 2e quinzaine. « Recueil Serra », pièce n° 14. — Copie.

---

198. — PROCLAMATION DES DIRECTEURS DES CERCLES

Les Directeurs de la garde sédentaire de la ville de Varsovie.

[16 ou 17 avril 1809.]

CITOYENS ET HABITANS DE VARSOVIE,

Le bien public exige de vous un sacrifice momentané pour le

service personnel et l'on vous invite aujourd'hui avec une entière confiance qui n'a jamais trompé toutes les fois qu'on s'est reposé sur l'amour de la patrie.

L'armée de nos braves frères au-dessus de laquelle plane l'esprit du grand Napoléon ne peut jusqu'à un certain tems s'éloigner du voisinage de cette capitale. La nécessité de couvrir l'autorité centrale du pays l'exige, ainsi que des nombreux dépôts de toute espèce qui s'y trouvent. Le besoin d'assurer votre tranquillité, vos biens et tout ce que vous pouvez avoir de plus cher, le demande également. Par ces motifs l'armée doit pendant quelques jours se trouver dans une position approchée de la capitale.

Ce dessein demande le renouvellement de quelques parties des retranchemens qui, dans l'insurrection mémorable de 1794, devinrent pendant l'espace de deux mois inaccessibles à une cinquante de mille d'ennemis. C'est donc ici que le bien commun exige l'offre de vos bras pour quelques jours. Que tous ceux qui ont des forces et ne veulent point paraître indifférens se rendent aux retranchemens! Élevons au plutôt de l'esprit public un fort inexpugnable à côté de nos frères.

Signé : HORODYSKI, Michel POTOCKI, NIEMCEWICZ, MOSZYNSKI, Louis RADZIWILL, KRIEGER, SZANIAWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton Avril, 2e quinzaine. « Recueil Serra », pièce n° 13. — Copie.

---

199. — NOTE DANS LAQUELLE MONSIEUR LE RÉSIDENT [SERRA] PROPOSE DES MOYENS EXTRAORDINAIRES POUR SUBVENIR AUX DÉPENSES DU MOMENT QUE LA PÉNURIE DU TRÉSOR PUBLIC NE PERMET PAS D'ASSURER

[Varsovie, 17 avril 1809.]

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ÉTAT,

J'ai l'honneur de vous prévenir que la dépêche du Conseil d'État pour Monsieur le comte d'Einsiedel ne m'est pas encore parvenue, que je n'ai point encore vu le courier et que je suis prêt à l'expédier à tout moment.

Je suis charmé de pouvoir exprimer dans cette occasion la conviction où je suis des services essentiels que rendront MM. les directeurs des cercles, dont l'institution honorera les vues du Conseil; mais ils sont chargés de fonctions importantes et multipliées; leur zèle ne peut aller au-delà de ce que le patriotisme

peut commander phisiquement aux citoyens. Plusieurs parmi ceux-ci, appelés au service extraordinaire de la garde sédentaire, au voiturage pour le transport journalier des vivres à l'armée et aux travaux de la réparation des fortifications et transport d'artillerie, ne peuvent à la longue faire ce qu'ils voudraient sans doute, sans qu'il soit pourvu à leur entretien journalier qui était le fruit de leur travail ordinaire. Ces objets entraînent mille autres dépenses nécessaires, des indemnités surtout à des voituriers dont les chariots se brisent, et à des travailleurs en terre dont les outils se dégradent pour le service publique [*sic*]. Il faut donner aux uns des rations de vivres, ce qui pourra être fait par le Comité des subsistances sur les bons visés par les commissaires des guerres à la suite de Monsieur l'ordonnateur. D'autres seront dans le cas de recevoir un modique salaire qui leur tienne lieu de l'existence qu'ils se procurent par le travail interrompu pour la cause publique.

Ces frais retomberaient à la charge du Trésor, mais permettez moi de vous le demander avec cette franchise et cet épanchement de sentimens qu'une seule et même cause nous inspire réciproquement : peut on se flatter qu'il puisse subvenir à cette dépense extraordinaire de tous les jours par ses moyens ordinaires, très bornés d'ailleurs, qui ne suffiraient pas au service courant et régulier de l'armée de ligne rassemblée sur un point resseré de territoire, et qui sont en outre paralisés par l'invasion de l'ennemi?

Je pense que c'est le cas, s'il en fut jamais, d'ériger une caisse de moyens extraordinaires, établissement dont je concevrais à peu près ainsi les bases, et sur les quelles j'ose penser que je n'aurai pas vainement réclamé l'attention du Conseil d'État.

1° Cette caisse sera composée de 100 actions de 25 mille florins chacune.

2° Les actionnaires seront des prêteurs que la voix de la patrie dans une circonstance urgente appele à avancer leurs propres fonds sur la responsabilité de l'hipothèque excédente de 10 millions de biens nationaux affectés à l'emprunt de 4 millions et 1/2 créés par le décret du Conseil du mois de mai dernier.

3° Ils pourront avoir une seconde hipothèque dans la partie déjà amortie de la cession des créances prussiennes faite par la France et obtenir les intérêts et le remboursement du principal suivant ce qui a été accordé aux prêteurs de l'emprunt susdit.

4° Il sera dressé une liste nominative de principaux propriétaires et capitalistes et le Conseil leur adressera l'invitation de signer pour une ou plusieurs actions.

5° Plusieurs individus pourront se réunir pour former une action. La liste sera imprimée et publiée à fur et mesure des signatures.

6° Le montant des actions sera versé dans l'espace d'un mois, un tiers tous les dix jours à dater du présent décret, dans la caisse des moyens extraordinaires.

7° Monsieur le comte Ostrowski, maréchal de la Diète, aura la surveillance et direction de cette caisse, dont les mandats ne pourront être expédiés que sur son visa.

8° Il sera autorisé par le Conseil d'État par le décret de sa nomination à faire face aux dépenses désignées, paier les comptes et admettre les bons qui pourront être délivrés pour leur acquit par le général en chef et par le commandant de la ville et visés par l'ordonnateur Desirat à titre de *dépenses extraordinaires*.

Je présume trop bien de tout individu qui a l'honneur de porter le nom polonais pour ne pas douter que les citoyens qui ont des moyens pécuniaires et une existence aisée, voudront ainsi faire à l'envi avec ceux de leurs frères qui n'ont que des bras et une pauvreté honorable pour répondre à l'attente de la patrie commune.

Pour moi, vous étant étranger sous tous les rapports, excepté que par le cœur, mais aussi fier de partager vos périls et vos charges dans la plus juste des causes, après avoir fait au général en chef, pour les besoins urgens de l'armée, l'offre qu'il était en mon pouvoir de remplir en ce moment, je m'honorerai d'être reçu à signer la centième action.

Je prie V. E. de me faire connaître en réponse les intentions du Conseil d'État et en vous annonçant que je viens d'expédier le courier pour S[t]-Pétersbourg, j'ai l'honneur, etc.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2[e] quinz. « Recueil Serra », pièce n° 11. — Copie.

---

200. — RÉPONSE DU PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ÉTAT

QUI ANNONCE QU'IL S'OCCUPE DE SATISFAIRE À LA NOTE PRÉCÉDENTE ET QUI COMMUNIQUE EN ATTENDANT LA PIÈCE SUIVANTE

Varsovie, 18 avril 1809.

LE CONSEIL D'ÉTAT,

Considérant que les besoins multipliés et pressans des troupes de ligne ne permettent point de détourner la moindre partie des caisses publiques pour les dépenses que peut occasionner l'orga-

nisation des levées en masse dans les villes et les campagnes, il ordonne par la présente aux chefs de ces départemens nommés le 16 avril dernier ce qui suit :

Au cas où cette levée nécessitât des frais extraordinaires, ils ne tireront rien des caisses publiques qui ne doivent délivrer de fonds que sur assignation du ministère des finances, mais ils inviteront le conseil de département à répartir les sommes absolument nécessaires à la défense du pays. Les chefs seront tenus à n'en faire usage qu'avec la plus grande économie, à en rendre compte et à ne les employer que du sçu du conseil de département.

Signé : Stanislas POTOCKI,
Sénateur palatin,
Président du Conseil d'État.

Le secrétaire du Conseil d'État,
Signé : Stanislas GRABOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton Avril, 2e quinz. « Recueil Serra », pièce no 12. — Copie.

---

201. — LE GÉNÉRAL BRANOWACZKY

A M. LE COMMANDANT DU FORT DE CZENSTOCHAU [STUART]

Statory Gross [1], 18 avril 1809

MONSIEUR LE COMMANDANT,

J'ai l'honneur de vous prévenir que je suis avec mon corps d'armée devant le fort que vous commandez. Je suis parfaitement instruit de l'état dans lequel il est, et aussi de la force de la garnison que vous avez sous vos ordres. Convaincu que vous ne pouvez pas me résister, je vous demande, pour éviter l'effusion de sang et la destruction de la petite ville de Czenstochau, de remettre entre mes mains le fort qui est confié à votre défense, et je me flatte que vous ne me forcerez pas à entreprendre un siège ruineux pour vous et une attaque vigoureuse à laquelle je suis très décidé et qui ne feroit que retarder de peu de jours la reddition de cette petite et insignifiante place. Je m'en flatte avec d'autant plus de raison que, d'après la proclamation que j'ai l'honneur de vous joindre ici, il est évident que les armées de S. M. l'Empereur

[1] Ostatni Grosz.

d'Autriche n'agissent hostilement que contre ceux qui leur opposent quelque résistance et traitent en ami tous ceux qui se soumettent, l'un ou l'autre est le sort qui vous attend, Monsieur le Commandant; le choix dépend de vous d'être traité, vous et votre garnison, en ami ou en ennemi, d'ailleurs il est hors de tout doute que sous très peu de tems des combinaisons décisives forceront le petit fort de Czenstochau à tomber de lui-même. J'ai l'honneur de vous en prévenir, Monsieur le Commandant, avec la ferme persuasion que la prudence dictera votre réponse et qu'elle sera conforme à mes désirs. J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, Monsieur le Commandant, votre très humble et très obéissant serviteur.

P. S. — Ostasory [1] est à 1/4 de mille du fort.

Signé : BROENOWOESKI [2]
Général major.

Pour copie conforme :
Le Major commandant le fort de Czenstochau.
Signé : STUART,
Major commandant d'armes.

Pour ampliation :
Le général de division,
chef de l'État-major général,
Comte de l'Empire,
Dominique COMPANS.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2e quinz. — Copie.

---

202. — PONIATOWSKI A SERRA

Au quartier général de Raszyn, le 19 avril 1809.

MONSIEUR LE RÉSIDENT,

Une foule d'occupations qui ne souffraient aucun délai m'ont empêché de répondre sur le champ à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser hier. Je m'empresse d'autant plus de le faire aujourd'hui que les détails qu'elle contient sont aussi justes

[1] Ostatni Grosz.
[2] Johann Branowaczky.

sous le rapport du raisonnement militaire, qu'ils font preuve de l'intérêt que vous voulez bien prendre à une nation dont l'existence politique est un bienfait de votre auguste souverain.

Je crois comme vous, Monsieur le Résident, que la position que j'ai prise à Raszyn, quoique très forte, n'est point exempte des inconvéniens attachés à la défense de tout pays ouvert avec des forces bornées, c'est à dire qu'on serait forcé de la quitter pour se rapprocher et couvrir Varsovie, dans le cas où la force supérieure de l'ennemi lui permettant des manœuvres qui nous sont interdites, il se port[er]ait sur mon flanc droit pour s'approcher de la ville.

Cependant quelque juste que soit ce calcul, il me paraît, Monsieur le Résident, que je ne dois pas prendre de suite ce parti et surtout sans y avoir été engagé par des démonstrations assez sérieuses de l'ennemi pour me prouver l'impossibilité de lui résister. Jusqu'ici cette certitude n'existe point encore, et dès lors, sans mettre en compte ce que tout général est dans le cas de faire pour sa réputation personnelle, je crois devoir à la valeur et à l'extrême bonne volonté des troupes, autant qu'à l'opinion générale et à l'impression que produit toujours sur le pays tout ce qui a l'apparence d'un mauvais succès, de ne prendre de position plus rapprochée, qu'autant qu'il sera prouvé qu'il n'est point possible de faire autrement et qu'il deviendra réellement nécessaire pour défendre la ville de faire usage du zèle des habitans, dirigé et soutenu par les mesures que vous a déjà dicté la prudence.

Peu de tems suffira pour mettre cette question en évidence et nous convaincre, si aux motifs de confiance qu'elle nous inspire, il ne se joindra point des chances favorables pouvant résulter de l'ensemble des opérations de l'armée française, et même de la levée générale ordonnée dans le pays. Je crois qu'il convient d'autant plus d'attendre encore l'événement, que le parti contraire nous reste toujours ouvert, s'il ne se montrait pas conforme à notre espérance.

Agréez, etc.

Signé : le Général de division,
Joseph, prince Poniatowski

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2e quinz. « Recueil Serra », pièce non numérotée [20]. — Copie. — Publié par A. M. Skalkowski, dans *O czesc imienia polskiego*, pp. 34-35.

203. — RELATION DU COMBAT DU 19[1]

19 avril 1809.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2e quinz. « Recueil Serra », pièce no 19. — Copie.

---

204. — BERNADOTTE A NAPOLÉON

Gera, le 20 avril 1809, 9 h. du soir.

SIRE,

J'ai l'honneur de faire passer à Votre Majesté une dépêche que je reçois à l'instant du prince Poniatowski [2].

Le major général m'a bien marqué que l'armée polonaise faisoit partie de mon commandement, mais jamais il ne m'a dit quelles instructions je devois donner à cette armée. D'ailleurs, le mouvement que j'exécute aujourd'hui ne me permet pas de penser que je sois destiné à diriger les opérations du prince Poniatowski.

Le prince Poniatowski a jugé à propos, vû la circonstance, de retenir dix compagnies d'infanterie, 200 hussards et 14 pièces d'artillerie de la division saxonne qui a eu ordre de rentrer en Saxe.

Je suis...

J. BERNADOTTE.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2e quinzaine. — Original

---

205. — PROTESTATION [DE SERRA]

POUR L'INVIOLABILITÉ DE LA RÉSIDENCE ET DES FRANÇAIS EXISTANT A VARSOVIE

A S. A. Mgr le Prince Poniatowski, Ministre de la Guerre, commandant en chef les troupes combinées.

Varsovie, le 20 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

D'après les dispositions qui ont été annoncées pour la défense de la ville il est démontré que les efforts les plus brillans de l'armée

[1] Cette pièce, attribuée à tort au général Pelletier, par Serra dans son rapport du 1er mai à Napoléon, n'est qu'un fragment du rapport du colonel Saunier, de Custrin, 30 avril 1809. — Voir à cette date

[2] [Du 15 avril.] *Note du Ministère de la Guerre*

qui s'est retirée sous son enceinte ne peuvent tendre qu'à lui procurer, ainsi qu'à l'armée, une capitulation. C'est dans une telle circonstance où vous réunissez tous les pouvoirs qui peuvent vous mettre en rapport avec le commandant en chef des troupes de S. M. l'Empereur d'Autriche qui sont entrées dans le duché, c'est dans une telle circonstance, dis-je, où peut cesser à Varsovie l'autorité du souverain auprès du quel je réside, que je remplis le devoir sacré de demander, au nom du grand prince que j'ai l'honneur de représenter, que vous protégiez la sortie libre et la retraite inviolable de la Résidence de France, ainsi que de tous les Français existant à Varsovie et attachés au service de S. M. l'Empereur et Roi, avec leurs effets, papiers et bagages.

Ce but, conforme à tous les principes et les usages en pareil cas, est fondé sur le droit des gens; il sera rempli, je me plais à n'en pas douter, par tous ceux qui doivent y concourir en cette occasion. Mais je rends particulièrement responsable de son exécution le gouvernement du duché et vous, Monseigneur, qui êtes le dépositaire de l'autorité publique.

J'ai l'honneur, etc.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton Avril, 2e quinz. « Recueil Serra », pièce n° 15. — Copie.

---

206. — SERRA A ST. POTOCKI

[Varsovie, 20 avril 1809.]

Monsieur le Président du Conseil d'État,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint copie de la note [1] que je viens de remettre à S. A. le prince ministre de la guerre, général en chef, que je dois supposer investi par le Conseil d'Etat de tous les pouvoirs qui concernent la défense de la ville et du duché, et les suites de cette même défense.

Recevez, etc.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2e quinz. « Recueil Serra », pièce n° 16. — Copie.

---

[1] Voir la pièce précédente.

206 *bis*. — LETTRE DE ST. POTOCKI A SERRA

[Extrait.]

20 avril 1809.

Le Conseil prend la liberté de vous observer que ce n'est pas lui, comme vous le supposez, qui a investi le prince ministre de la guerre de tous les pouvoirs qui concernent la défense de la ville et du duché et les suites de la même défense; mais que ce pouvoir, qui dépasse les attributions du Conseil, émane de celui qui a été confié au prince ministre avec le commandement de l'armée du duché par S. M. l'Empereur et Roi ... que l'organisation du pouvoir des ministres statué par le décret de S. M. le Roi de Saxe, duc de Varsovie, en date du 26 avril 1808 § 48 dit : « En temps de guerre le ministre de la guerre peut requérir l'assistance de tous les ministres sans en rendre compte qu'au Roi. » Cet article donc complète les pouvoirs du ministre en temps de guerre et les lui défère tous sans aucun rapport avec le Conseil. Par conséquence la responsabilité qui se trouve énoncée dans la ... lettre que vous avez écrite audit ministre ne peut pas peser sur le Conseil.

Arch. A. D. — Publié par S. Askenazy, dans *Ksiaze Jozef Poniatowski*, pp. 288-289.

---

207. — CONVENTION ENTRE L'ARCHIDUC FERDINAND, GÉNÉRAL EN CHEF DE L'ARMÉE D'AUTRICHE, ET LE PRINCE PONIATOWSKI, COMMANDANT EN CHEF DES TROUPES POLONAISES, POUR L'ÉTABLISSEMENT DE LA NEUTRALITÉ DE LA VILLE DE VARSOVIE

21 avril 1809.

Votre Altesse Impériale et Royale ayant manifesté le désir d'établir et reconnaître la neutralité de la ville de Varsovie, et cette neutralité ne pouvant s'effectuer que par l'évacuation libre qu'en ferait le corps des troupes alliées et combinées sous mes ordres, cet arrangement pourrait être renfermé dans les articles suivans :	Réponses aux articles 1, 2, 3 et 4.
ARTICLE PREMIER. — Il y aura	Il y aura suspension d'hosti-

suspension d'hostilités pendant dix jours.	lités pendant deux fois vingt-quatre heures, à compter de ce soir à cinq heures.
ART. 2. — Pendant ce délai ce corps d'armée évacuera, avec le personnel et le matériel, la ville de Varsovie.	Pendant ce délai, toute l'armée combinée [combattante] [1] évacuera la ville de Varsovie. Il est accordé, à dater de la même époque, un sursis de cinq fois vingt-quatre heures à tous les employés et non combattans de cette armée pour quitter cette ville. M. le Prince Poniatowski voudra bien en communiquer la dénomination.
ART. 3. — Pendant ce délai, l'armée autrichienne gardera les mêmes positions qu'elle occupe, et pour prévenir tout prétexte qui pourrait rompre l'harmonie, il ne pourra venir à Varsovie que des officiers parlementaires de l'armée autrichienne.	
ART. 4. — Après ce délai, il ne pourra être imposé à la ville aucune contribution extraordinaire.	
ART. 5. — Les personnes, les propriétés et les cultes seront respectés.	ART. 5. — Convenu.
ART. 6. — Les malades et convalescens saxons, polonais et français, seront confiés à la loyauté de l'armée autrichienne; et, à leur guérison, ils recevront des feuilles de route et moyens de transports pour rejoindre leurs corps respectifs.	ART. 6. — Convenu.
ART. 7. — Il sera accordé par	ART. 7. — Convenu.

[1] Nous avons cru devoir ajouter ce mot qui figure dans tous les textes imprimés que nous avons vus.

Son Altesse Impériale et Royale l'Archiduc commandant les forces autrichiennes, au Ministre Résident de France accrédité auprès du Duc et gouvernement du duché, les passeports et sauvegardes pour sa personne, ses papiers, effets et personnes attachées à sa mission, pour se rendre où il jugera convenable de se retirer.	
Art. 8. — Les officiers, soldats et employés français qui se trouvent à Varsovie, seront libres de suivre la résidence de France, avec effets et bagages, et recevront les passeports et moyens de sûreté, ainsi que les vivres, fourrages et transports.	Art. 8. — Convenu.
Article additionnel. — Au moment de l'échange des présens articles, on se donnera de part et d'autre des officiers supérieurs comme otages, jusqu'à l'expiration de l'armistice.	

Fait et convenu entre les soussignés, généraux en chef des deux armées, sur la ligne des postes avancés respectifs, ce 21 avril 1809, à heures du matin.

Le général commandant en chef
l'armée impériale autrichienne,

Signé : A. D. Ferdinand. g. c.

Le général commandant en chef le corps
d'armée des troupes alliées et combinées
dans le Duché de Varsovie,

Signé : Joseph, prince Poniatowski.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2e quinz. — Copie envoyée par le colonel Saunier au Mal Davout, le 29 avril 1809. — Publié dans *le Moniteur universel*, n° 147, 27 mai 1809 ; — par le Cte d'Angeberg dans *Recueil des traités... concernant la Pologne*, 1762-1862, pp. 508-509 ; — R. Soltyk dans *Relation des opérations de l'armée aux ordres du prince Poniatowski*, pp. 348-350 ; — Alex. Goujon dans *Bulletins officiels de la Grande Armée*, t. 11, pp. 197-199 ; etc., etc.

208. — BOURGOING A CHAMPAGNY

Leipzig, ce 21 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

Je suis ici depuis avant-hier soir. J'ai trouvé à l'avant dernière poste M. le Cte de Bose que son extrême foiblesse avoit obligé de s'arrêter, mais qui est arrivé ici hier. Ce ministre, que j'entretins quelque temps au chevet de son lit, m'apprit que la convention que nous avions signée le 18 mars avoit été ratifiée par l'Empereur, que l'échange des ratifications s'étoit effectué entre Votre Excellence et M. de Senfft; et par cette nouvelle, sur laquelle j'étois sans aucune notion directe, me tira, je vous l'avoûrai, Monseigneur, d'une assés grande anxiété.

Le Roi de Saxe se trouve bien dans cette ville et paroît disposé à ne s'éloigner davantage de sa capitale que sur un avis de Mgr le prince de Pontecorvo. Les magistrats et les commerçants ont supplié S. M. d'y prolonger son séjour aussi longtems qu'elle croiroit le pouvoir. Outre leur affection pour son auguste personne, ils ont mis en avant les intérêts de la foire de Leipzig, que les circonstances rendent déjà si mauvaise et qui se termineroit brusquement au détriment de ses propres sujets (et même à celui des négociants françois qui sont ici en assés grand nombre) dès qu'on verroit le Roi de Saxe précipiter son départ et annoncer par là qu'il veut échapper à un danger imminent.

On n'a pas eu de nouvelles du prince de Pontecorvo depuis son départ de Dresde. On présume seulement qu'il a couché la nuit dernière à Gera. Tous les Saxons, à commencer par le Roi, gémissent qu'il n'ait pas laissé dans leur capitale au moins deux cens hommes à cheval pour sa sûreté intérieure. Le Roi va y suppléer en faisant ramasser quelques débris des corps dispersés dans les dépôts et en procurant des chevaux du pays à près de deux cents cavaliers qu'on n'a pas emmenés parce qu'ils n'étoient pas montés. En attendant, la garde bourgeoise de Dresde s'est organisée par les soins du magistrat, les brasseurs et les bouchers se sont offerts pour former un corps d'environ cent hommes à cheval qui feront des patrouilles toutes les nuits. Ainsi se calmeront successivement les craintes et se dissiperont les mécontentements qui avaient commencé à s'exprimer d'une manière presque injurieuse pour l'autorité souveraine.

Hier matin un courrier expédié par le prince Poniatowski a apporté ici une nouvelle qui a consterné le Roi et ses ministres, celle de l'invasion prochaine du duché de Varsovie par l'armée de l'archiduc Ferdi-

nand, fort supérieure à l'armée polonoise. Le ministre de la guerre et le Conseil d'État demandent les ordres de S. M. Peu d'heures après, ce monarque a fait répondre, par le courrier qu'on a réexpédié, qu'il ne se permettoit pas de faire passer de si loin au prince Poniatowski des ordres qui pourroient ne pas être adaptés aux circonstances; qu'il s'en rapportoit à sa prudence du soin de prendre le meilleur parti. Quant au Conseil d'État, qui est en son absence le gouvernement, S. M. lui conseille de se retirer à Posen, d'où il sera plus à portée de communiquer avec elle. Le courrier arrivé de Varsovie étoit aussi porteur de lettres pour M. le prince de Pontecorvo et pour M. le duc d'Auerstaedt. Le ministre de la guerre, général Cerrini, a chargé aussitôt un officier de les leur porter partout où il pourroit les atteindre, mais ces lettres ne feront qu'affliger en pure perte ces deux maréchaux d'Empire, que chaque jour éloigne du duché de Varsovie et qui n'ont que des vœux et des conseils tardifs à envoyer à son armée.

Notre consolation, Monseigneur, dans ce moment vraiment critique pour le duché, c'est que la connoissance de la lettre écrite par le P^ce^ Kourakin au général Korsakof, et qui en ce moment (une heure après midi) doit être déjà sur la route de Varsovie à Vilna, ranimera les espérances du prince Joseph, de son armée et du gouvernement; mais nous nous demandons avec inquiétude, cette lettre arrivera-t-elle à sa destination? ou du moins y arrivera-t-elle assés à tems pour conjurer l'orage?

Je suis... BOURGOING.

P.-S. — Le colonel Amelinet[1], premier aide de camp de Mgr le prince de Pontecorvo, arrivant de Hambourg, vient me demander quelle route il devoit suivre pour rejoindre S. A. Je l'ai dirigé sur Gera.

M. Lefebvre me mande de Dresde qu'il n'y a encore aucun corps autrichien près de la frontière voisine; que des voyageurs arrivant de Franconie assurent que l'ennemi traite le pays avec tous les ménagements possibles; que des Polonois de l'armée d'Autriche, qui ont déserté à Lintz et ont traversé la Bohême et une partie de la Franconie, rapportent que sur toute leur route ils n'ont pas rencontré un seul corps autrichien. On observe ici que les lettres de Munich, qui auroient dû être ici lundi, n'étoient pas encore arrivées ce matin, et on en conclut qu'elles n'ont pu suivre leur route ordinaire qui passe par Nuremberg.

Min. des Aff. étr. Saxe. Vol. 78, fol. 139-140. — Original.

---

[1] Jan de La Hamelinaye (Jacques-Félix), 1769-1861, devenu général de brigade le 12 juin 1809 et général de division le 15 février 1814.

209. — LE COLONEL PASZKOWSKI A BERNADOTTE

Varsovie, ce 21 avril 1809.

Monseigneur,

Je suis arrivé ce matin à une heure après avoir été obligé de faire un détour. Voici en raccourci la situation de l'armée et du pays. Votre Altesse sait déjà sans doute que le 15 d. c. l'archiduc Ferdinand a fait une invasion dans le duché par Nowemiasto; pour le reconnaître, le général Roznіecki fut envoyé avec deux régimens de cavallerie, un régiment d'infanterie a été porté avec du canon à Nadarzyn et un régiment de cavallerie à Gora. L'enemi paraissant en force, ces troupes se sont repliées et ont rejoint le corps du prince Poniatowski qui, ayant réuni tout ce qu'il a trouvé sous sa main et ayant tiré un bataillon de chacune des places de Sierock et de Modlin, a pris position en avant de Falenty et Raszyn, où il fut attaqué par l'enemi, le 19, entre trois et quatre heures après midi; les troupes polonaises et saxonnes (pour qui l'ordre de départ était arrivé trop tard) ont combattu avec un courage et une opiniâtreté extraordinaires; trois fois l'enemi fut repoussé et nous gardâmes le champ de bataille jusqu'au soir onze heures, où le prince Poniatowski a jugé à propos de retirer les troupes dans les retranchemens de la ville en ne faisant camper devant que la cavallerie. Hier 21 [1] à cinq heures de l'après-midi, l'archiduc fit dire au prince Poniatowski qu'il désirait lui parler; ils se virent en avant de la barrière de Jérusaleme; l'archiduc représenta au prince que la résistance dans la ville ne servirait qu'à la détruire et il proposait un arrangement; le prince demanda une suspension d'armes jusqu'à ce matin 9 heures pour délibérer, et il a été proposé à l'archiduc de reconnaître la neutralité de la ville, d'accorder une suspension d'armes de 10 jours pendant lesquels l'armée alliée sortirait de la ville avec tous ses canons et ses munitions, armes et bagages, qu'il ne serait point imposé de contribution extraordinaire sur la ville et d'autres articles d'usage pour les propriétés, le culte, les malades et les blessés; un article du projet de cette convention assurait au résidant de France un saufconduit et des passeports pour se transporter où il le jugerait à propos. L'enemi depuis ce

[1] Il y a ici une erreur évidente. Il faut *Hier 20*, puisque la lettre est datée du 21.

matin a fait des mouvemens sur sa droite et sur sa gauche, le prince Poniatowski vient de se rendre à la barrière de Jérusalem pour connoître la réponse à ses propositions; en attendant, les troupes sont disposées et prêtes à combattre. A l'affaire de Falenty nos forces n'allaient pas au delà de onze mille hommes; on compte deux mille des mis hors de combat dans cette affaire; l'enemi a sans nul doute perdu le double au moins, vu que nous lui étions bien supérieurs en artillerie; le colonel Godebski, du 8e d'infanterie, a été tué, et son régiment, qui a fait des prodiges de valeur, a été très maltraité; il n'y a pas eu un général ni un officier d'état-major du prince qui ne fût lui ou son cheval, blessé. On peut porter sans exagération les forces de l'archiduc Ferdinand de 30 à 35 mille; il avait six régimens de cavallerie; l'infanterie n'est pas à beaucoup près aussi bonne que la cavallerie. Le Conseil d'État a ordonné une levée en masse dans tous les départemens; des compagnies de volontaires se sont formées dans Varsovie même; les fonctionnaires publiques les plus distingués y ont pris des places. On se nourrit ici de l'espérance de voir bientôt arriver des troupes françaises. Le prince Poniatowski a envoyé un courier au commandant les troupes russes sur la frontière du duché. Tout cela est déjà trop tard; la grande supériorité de l'enemi est trop décidée pour qu'on puisse résister longtems dans Varsovie; le projet du prince est de jeter son infanterie dans les places et de n'en garder qu'un régiment avec la cavallerie et faire une guerre de partisan dans les départemens de Plock et de Lomza, qui est très coupé, pour gagner autant de tems qu'il sera possible.

Voilà, Monseigneur, la situation de notre malheureux pays; on nous a tenu trop longtems en suspens et inactifs et nous n'avons pas pu employer tous les moyens que la nature et la situation du pays, ainsi que l'esprit national, nous fournissaient. Je dois dire qu'on se plaint beaucoup des Français, qu'ils ont abandonnés et presque livrés ainsi une nation qui leur est si dévouée, et l'archiduc, dans sa proclamation aux habitans du duché, s'est servi de cette idée pour affoiblir leur courage et leur constance; mais je dois aussi assurer Votre Altesse que la nation et l'armée, à quelque extrêmité qu'elles soient réduites, ne fairont jamais rien qui soit indigne d'un allié et ami de la France.

Aussitôt qu'il y aura quelque chose de décidé, je ne manquerai pas de le mander sur le champ à Votre Altesse, si l'enemi ne nous

ôte pas la seule petite communication par où je suis venu non sans risquer d'être pris.

Agréez, Monseigneur, l'assurance de mon dévouement et de mon respect,

PASZKOWSKI,
colonel aide de camp général
de Sa Majesté le Roi de Saxe.

P.-S. — C'est par ordre du prince Poniatowski que je fais ce rapport.

P.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2e quinz. — Original. — Publié par A. M. Skalkowski, dans *O czesc imienia polskiego*, pp. 35-37.

210. — LETTRE DU COLONEL PASZKOWSKI [A DAVOUT ?]

Varsovie, ce 21 avril 1809, après-midi.

MONSEIGNEUR,

La convention est conclue et signée telle qu'elle avait été proposée par le prince Poniatowski; elle est on ne peut pas plus honorable et nous la devons à la bravoure et à la fermeté de nos troupes, si ce n'est, ce que je soupçonne, que l'archiduc voulant tirer vanité de la prise de Varsovie, a sacrifié ses véritables intérêts.

Le prince Poniatowski me charge d'envoyer à Votre Altesse la copie ci-jointe de cette convention. On la compare à celle de Lisbonne, mais ici il y avait et moins de moyens de résistance en fortifications et moins de force en hommes proportionellement à l'armée enemie. Par cette convention notre armée et notre état sont sauvés, nous gagnerons le tems de nous entendre avec les Russes et une position avantageuse pour attendre le résultat des opérations de S. M. l'Empereur en Allemagne et en Italie.

Il y a eu dans l'affaire de Falenty tant d'actions d'éclat, tant de traits de dévouement et de bravoure fournis par nos troupes qu'ils ont étonné l'archiduc Ferdinand, et il dit au prince Poniatowski : « Vos troupes sont bien braves, que vous devez être heureux! » Le 1er régiment d'infanterie a eu cinq à six cent blessés, dont la plupart n'ont pas voulu aller à l'hôpital et sont restés au régiment; ils ne sont blessés que légèrement. L'artillerie saxonne s'est surtout distinguée. Le général de brigade Fiszer, chef de l'état-major général, a été blessé. En sortant aussi glorieusement d'une lutte si inégale tout

le monde est réjoui, excepté ceux qui ne peuvent pas suivre l'armée, et il n'y a personne qui ne soit persuadé que bientôt l'enemi nous rendra ce que nous lui avons cédé avec autant de gloire et d'avantage.

Le prince Poniatowski me charge de dire à Votre Altesse que le général Dherry [1], qui commande ici les troupes saxonnes, a insisté à s'en aller à Dresde avec ses troupes, s'appuyant de l'ordre qui lui avait été donné pour cela au nom du Roi ; le prince lui répond que, jugeant que, dans la marche que son corps serait obligé de faire, il courrait risque d'être pris, le général pouvait s'y rendre de sa propre personne pour connaître les intentions de Sa Majesté, ou bien s'il prenait sur [lui] la responsabilité entière des événemens, le prince ne croyait pas devoir le gêner.

Agréez, Monseigneur, l'assurance de mon dévouement et de mon profond respect.

Le colonel aide de camp général de
Sa Majesté le Roi de Saxe duc de Varsovie,
PASZKOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton Avril, 2e quinz. — Original.

---

211. — LE PRINCE DE SCHWARZENBERG
A L'EMPEREUR FRANÇOIS Ier

Saint-Pétersbourg, 21/9 avril 1809.

SIRE,

C'est par ordre de Sa Majesté l'Empereur Alexandre, que j'ai l'honneur d'écrire à Votre Majesté Impériale. Ce n'est qu'à Vous seul, Sire, que cet Auguste Souverain vouloit faire connoître les dispositions amicales, qui l'animent toujours pour Votre Personne sacrée et la conservation de Votre monarchie. Je suis heureux qu'Il ait daigné choisir mon organe, pour faire parvenir à Votre Majesté Impériale des assurances aussi précieuses à son cœur. J'ai eu l'honneur de m'acquitter auprès de Sa Majesté l'Empereur, dans une audience particulière, des ordres que Vous avés daigné me transmettre, Sire, par Votre ministère, en date du 4 avril. En exposant à Sa Majesté Impériale, avec la franchise qui caractérise toutes Vos explications envers Votre Auguste Allié, la nécessité où Vous Vous trouviez de faire occuper militairement le duché de Varsovie, je crois avoir justifié auprès de ce souverain éclairé cette mesure

[1] Dyherrn.

aussi impérieusement commandée par toutes les considérations militaires et politiques. L'Empereur Alexandre daigna me confier, sous le sceau du plus inviolable secret, que quoique ses relations lui imposassent l'obligation de faire entrer ses troupes en Galicie, Elle n'en déclaroit pas moins :

1° Qu'Elle retarderoit autant que possible cette entrée de ses troupes.

2° Que les troupes éviteroient toute collision et tout acte d'hostilité envers celles de Votre Majesté Impériale.

3° Que ses généraux et commandans recevroient à cet effet des instructions positives qui ne pourroient être changées que par un ordre écrit de sa main.

4° Que Sa Majesté, loin de protéger des mouvements d'insurrection en Galicie, s'employeroit même à les réprimer en vertu des engagemens dont les cours copartageantes sont convenues entre elles.

L'Empereur me charge d'écrire à Monseigneur l'Archiduc Ferdinand pour l'engager à observer envers les troupes russes destinées à entrer en Galicie une conduite qui prévienne des collisions, sans faire mention cependant des articles susmentionnés, qui ne doivent être connus que des deux souverains.

Je me suis félicité d'avoir pu fournir à Sa Majesté, en l'informant des instructions éventuelles données à Son Altesse Royale, une preuve convaincante, combien son point de vue coïncidoit avec celui de Votre Majesté Impériale. Le présent courrier est chargé d'une lettre pour Mgr l'Archiduc, écrite dans ce sens. — Je compte parmi les plus beaux momens de ma vie, Sire, celui où je puis apprendre à Votre Majesté Impériale un résultat aussi conforme aux espérances qu'Elle avait placées dans l'amitié et la loyauté de Son Auguste Allié, résultat qui ne peut que produire les conséquences les plus heureuses pour le bien-être des deux monarchies aussi étroitement liées par tous les intérêts et gouvernées par deux souverains, que leurs vertus doivent unir à jamais, autant que toutes les considérations politiques!

Je suis avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté Impériale et Royale le très humble, très obéissant et très fidèl serviteur et sujet

Le Prince DE SCHWARZENBERG.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Russland. Berichte. Fasz. 7. — Cette pièce, comme la suivante, est annexée au rapport n° 6 A de Schwarzenberg, du 20/8 avril 1809. Elle a été publié par Antoni Plutynski, dans *Rosya a Austrya w przededniu kampanii galicyjskiej 1809 roku* [*in* « Biblioteka warszawska », 1901, t. IV, p. 463], et par Gustav Just, dans *Politik oder Strategie?* pp. 69-70.

212. — LETTRE AUTOGRAPHE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE

AU PRINCE DE SCHWARZENBERG

[S. d.]

Je ne puis, Général, qu'être très satisfait de la dépêche que je joins ici, elle rend parfaitement le sens de tout ce que je vous ai dit, et ne laissera, j'espère, aucun doute à l'Empereur sur mes intentions.

Recevez, je vous prie, Général, l'assurance de l'estime bien sincère que je vous ai vouée.

ALEXANDRE.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Russland. Berichte. Fasz. 7. — Cette pièce, comme la précédente, est annexée au rapport nº 6 A. de Schwarzenberg du 20/8 avril 1809. Elle a été publiée par Antoni Plutynski, dans *Rosya a Austrya w przededniu kampanii galicyjskiej* 1809 *roku* [*in* « Biblioteka warszawska », 1901, t. IV, p. 463], et par Gustav Just, dans *Politik oder Stategie?* p. 70.

---

213. — PH. STADION A L'ARCHIDUC FRANÇOIS D'ESTE

Schärding, 21 avril 1809.

A. S. A^{esse} R. Monseigneur l'archiduc François d'Este.

Je m'empresse de répondre aux questions que V. A. R. me fait l'honneur de m'adresser sur la situation politique qu'elle trouvera à son arrivée en Gallicie. Je dois toutefois lui demander son indulgence, si le peu de notions que je suis en état de lui transmettre laissent beaucoup de vague et d'incertitude. Le caractère connu de l'empereur Alexandre et la foiblesse extrême du roi de Prusse, lequel nous ayant fait les premières offres d'une réunion à notre cause, ne trouve plus en lui-même le courage d'exécuter ses propres intentions, sont cause de la position équivoque dans laquelle nous nous trouvons de ce côté là.

Ainsi que je viens de le dire, le roi de Prusse nous avait fait dans le commencement de l'hyver les premières propositions d'une réunion à notre cause. Nous avions accepté avec empressement ses offres et nous lui assurions par contre sa réintégration dans tous ses anciens Etats dans le Nord de l'Allemagne, qu'il avait perdus par la paix de Tilsit. Le voyage que S. M. a fait depuis à St-Pétersbourg a changé, sinon ses intentions, du moins tout le désir qu'il avait témoigné de coopérer avec la cour de Vienne. Depuis son retour, le

roi, malgré les avis et les efforts unanimes de tous ses ministres et de tous ses entours, s'est refusé à toute activité quelconque. Il a mis les plus grandes instances à nous dissuader du commencement de la guerre. Nous croyons pouvoir compter que, malgré les engagemens qu'il a été forcé de contracter avec la France, non seulement il ne se déclarera pas contre nous, mais qu'il joindra ses vœux, toutefois rien que ses vœux, à notre réussite. Nous travaillons néanmoins toujours encore à le persuader à une conduite plus conforme à ses propres intérêts ; et nous mettons en œuvre tous les moyens pour agir sur son esprit.

Quoique nous ne nous croyions plus aucunement tenus aux avantages que nous lui avions promis dans le cas qu'il se joignît immédiatement à nous, Monseigneur l'archiduc Ferdinand lui offrira cependant la possession du duché de Varsovie dès qu'il s'en sera rendu maître. Au reste nous traitons la cour de Prusse avec des égards, mais sans lui témoigner plus de confiance qu'il ne faut pour travailler sur ses déterminations actuelles. Il est bon dans tous les cas d'observer de près la marche du gouvernement prussien.

Je dois ajouter encore ici que, quelles que soient les résolutions du roi, l'armée et les peuples de la Prusse sont pour notre cause, et qu'une déclaration contraire de la cour de Königsberg pourrait avoir des suites bien funestes pour S. M. Prussienne.

Quant à la cour de Russie, nous en sommes à l'heure qu'il est encore au même point où nous en étions il y a plusieurs mois. L'empereur Alexandre ne paraît point sincèrement attaché à Napoléon, mais il se croit lié par des engagemens équivoques qui subsistent, à ce qu'il prétend, depuis la paix de Tilsit, et qui ont été renouvellés lors de l'entrevue d'Erfurt. Depuis l'arrivée de M. le prince de Schwarzenberg, il y a une discussion ouverte sur la question, si ces engagemens le lient à la France dans la circonstance actuelle, ou non. L'empereur n'a jamais réfuté aucun de nos argumens, mais le résultat final a toujours été la demie menace de prendre parti pour la France, sans cependant jamais articuler positivement que la Russie prendrait les armes contre l'Autriche.

L'archiduc Ferdinand a des instructions pour le cas où, lors de son entrée dans le duché de Varsovie, les troupes russes, (qui, à ce que je crois, depuis notre frontière jusqu'à Vilna, ne passent guère les 30.000 hommes) dussent faire des mouvemens ou même passer la frontière de la Gallicie. Il doit, dans ce cas, ne point regarder d'abord les Russes comme ennemis, parlementer avec les comman-

dans russes et les arrêter en les instruisant qu'il y a des propositions faites à S[t]-Pétersbourg qui influeraient sans doute sur les ordres qu'ils pouvaient avoir reçus précédemment.

Les propositions qu'on a faites à S[t]-Pétersbourg, sont une occupation simultanée du duché de Varsovie par les troupes autrichiennes, prussiennes et russes, suite de la déclaration que nous avions déjà faite que le duché de Varsovie ne serait point occupé par nos troupes dans l'intention d'en prendre possession pour l'Autriche, mais simplement pour détruire le foyer d'insurrection qui y existe et pour rendre ensuite ce pays à son premier souverain.

Voilà, Monseigneur, le tableau succint de nos relations actuelles envers la Prusse et la Russie. Votre Altesse Royale recevra sans doute à son arrivée à Cracovie de Monseigneur l'archiduc Ferdinand les derniers renseignemens sur la situation du moment dans ce pays-là et elle sera promptement instruite de tout ce qui a rapport à nos intérêts à S[t] Pétersbourg, le prince Charles de Schwarzenberg ayant l'ordre d'en informer ce prince directement. Je lui écrirai par la première occasion de tenir également Votre Altesse Royale au courant des événemens qui peuvent l'intéresser.

Elle voudra bien recevoir les assurances des sentimens respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être...

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Kriegs-Akten. 1809. Fasz. 487. — Copie.

---

214. — LETTRE DE PH. STADION A FR. STADION

[Extrait]

Schärding, 21 avril 1809.

. . . .

... Je dois vous parler encore d'un objet secondaire, mais qui influe cependant beaucoup sur la bonne humeur du public et sur la part qu'il prend aux événemens. Les bulletins de l'armée de Monseigneur l'archiduc arrivent directement de son quartier général à Vienne; mais ceux de l'armée du Tirol et de l'Italie, et plus tard ceux de l'armée en Gallicie, en passant par ce même quartier général pour être ensuite envoyés de là et imprimés à Vienne, font des détours énormes. Il en résulte qu'il y a cent lettres à Vienne qui annoncent les événemens de ce côte là 8, dix et quinze jours avant qu'elles peuvent être connues par les bulletins. Le public de la capitale conte donc d'abord ces faits d'armes avec les exagérations ordinaires, puis n'en trouvant pas la confirmation officielle, il com-

mence à douter même du fond de la chose; et de là une vacillation dans l'opinion publique qui peut avoir des suites désagréables. Je suis d'opinion, qu'il faudrait autoriser le commandant du corps en Gallicie[1] et celui de l'armée en Italie[2] à envoyer directement leurs bulletins au maréchal comte de Colloredo, gérant les affaires du ministère de la guerre pour que le retard des nouvelles qui intéressent si fort les habitans de notre capitale soit moindre...

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Kriegs-Akten. 1809. Fasz. 487.

---

215. — LETTRE DU PRÉSIDENT DU CONSEIL D'ÉTAT [A SERRA] ANNONÇANT LA TRANSLOCATION DE CE CORPS A PLOCK

Comme il ne s'y est rendu qu'en demandant fort inutilement du moins des passeports à l'archiduc Ferdinand et comme il a été connu que divers membres sont restés à Varsovie et d'autres se sont dispersés, le Résident a cru ne devoir point y faire de réponse. [*Note de Serra.*]

Varsovie, 22 avril 1809.

Monsieur le Résident,

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous prévenir de la part du Conseil que les circonstances dans les quelles nous nous trouvons lui impose [*sic*] l'impérieuse nécessité d'abbandonner cette capitale, qui va incessamment être livrée entre les mains de l'ennemi. Le Conseil prend en corps la route de Thorn, mais quelque soit l'endroit où il pourra se réunir, il se flatte, Monsieur, que vous lui continuerez les mêmes sentimens de zèle et de bienveillance, dont il a reçu de vous des preuves si suivies, et dont il vous témoigne sa sincère reconnaissance.

En quittant cette capitale le Conseil emporte la consolante certitude de s'y voir rétabli par la haute et puissante protection de Napoléon le Grand, son auguste créateur.

Veuillez agréer, etc.

Signé : Stanislas Potocki,
Sénateur palatin,
Président du Conseil d'État.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton · Avril, 2e quinz. « Recueil Serra », pièce n° 18. — Copie.

---

[1] Archiduc Ferdinand d'Este.

[2] Archiduc Jean.

216. — BOURGOING A CHAMPAGNY

Leipzig, 23 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

Je n'ai pas encore eu l'honneur d'approcher le Roi de Saxe depuis que je suis ici, mais je me suis entretenu plusieurs fois avec ses ministres et surtout avec M. le C[te] de Bose qui, malgré son extrême foiblesse, veut toujours être accessible pour moi.

Il réexpédie ce matin le courrier de M. Senfft. C'est par lui que je fais porter cette lettre jusqu'à Mayence, et comme nous savons que Votre Excellence a dû partir de Paris huit jours après l'Empereur, je prie le préfet[1] de la faire parvenir à sa destination par la voye la plus courte.

M[r] Serra aura sans doute envoyé à Votre Excellence la proclamation du Conseil d'État du duché de Varsovie, mais comme sa dépêche ne vous aura, Monseigneur, probablement pas trouvé à Paris et qu'il peut vous importer de connoître au plutôt cette pièce intéressante qui prouve que le gouvernement polonois prend une attitude convenable et qui a eu l'entière approbation du Roi de Saxe, je crois devoir en envoyer ci-joint la traduction à Votre Excellence.

Sa Majesté et les Polonois qui l'accompagnent ont appris avec plaisir que le prince Poniatowski avoit pris le généreux parti d'appeller le général Dombrowski, qui gémissoit à Posen de son inactivité. Ils rendent justice à la loyauté et à la bravoure du premier; mais ils conviennent que le second, également plein de zèle et de patriotisme, a plus d'expérience militaire et inspire beaucoup plus de confiance aux troupes. Le prince Joseph a d'ailleurs contre lui son nom et ses anciens services dans l'armée d'Autriche.

Le prince de Pontecorvo avoit compté pour renforcer sa petite armée sur les quinze cens Saxons qui avoient été rappellés du duché en Saxe avec 300 hussards et dix batteries de canon, mais le prince Poniatowski, voyant approcher le danger, a pris sur lui de les retenir pour la défense du duché. Le P[ce] de Pontecorvo en a exprimé son mécontentement au Roi en le priant de réprimander son ministre de la guerre. Le monarque a pris le parti d'accueillir les plaintes du prince, mais de ménager celui qui en est l'objet, de peur de le décourager dans un moment aussi critique.

Sa M[té] a cru devoir en même tems faire suspendre toutes les

[1] Jean-Bon Saint-André

mesures de sévérité prises contre les débiteurs des créances prussiennes. Elle a espéré, m'a dit M. de Bose, que l'Empereur ne le trouveroit pas mauvais.

Le Roi de Saxe persiste dans le dessein de rester à Leipzig aussi longtems que le permettront les circonstances parce qu'il sent vivement les inconvénients de plus d'un genre qu'auroit son promt départ de cette ville. Il s'en est expliqué franchement hier matin avec le P^ce de Pontecorvo, qu'une estafette a dû atteindre le soir à Iena et à qui j'ai pris la liberté d'en écrire d'après le vœu de plus de cent négociants et fabriquants, sujets de l'Empereur, qui sont venus à la foire de Leipzig ; mais S. M. n'en est pas moins disposée à se retirer à Naumbourg et même plus loin dès que le prince le jugera absolument nécessaire.

Mr de Bose a reçu hier des dépêches du ministre saxon près le Roi de Bavière. Elles sont d'Augsbourg, en date du 14. Elles rendent compte de la position des armées, de la retraite de la cour à Dillingen, ensuite à Oberndorf, etc. Je n'en parle, Monseigneur, que pour que Votre Excellence sache que du 14 au 22 la communication entre Augsbourg et Leipzig étoit encore libre. Mais on est sans nouvelles de Munich, ainsi que de la marche de l'armée aux ordres du général Bellegarde.

M^r d'Esterno, ministre de Westphalie à Vienne, est arrivé ici hier avec toute sa famille et après y avoir séjourné quelques heures a pris la route de Cassel. Il avoit traversé toute la Bohême, étoit entré en Saxe par Peterswald et n'avoit pas trouvé un seul corps de troupes sur toute sa route. A cela près qu'il a été arrêté près de trois jours à Prague, il a été traité partout avec beaucoup d'urbanité.

Il y a ici, Monseigneur, un payeur de l'armée, Mr Cordier, qui est dans un assés grand embarras. Mr Roguin l'avoit chargé de recouvrer la valeur d'environ *neuf cens mille francs*, reste des contributions que doit encore la ville de Leipzig pour les marchandises angloises que nous y avons trouvées en 1806, et de diriger sur Wurtzbourg cette somme qui lui a été payée en monnoye d'argent. Mais, depuis le 6 de ce mois, date des ordres qu'il avoit reçus, les circonstances ont bien changé. Il est venu me consulter. Nous avons cru trop hazardeux de faire voiturer un aussi pesant convoi jusqu'à sa destination, d'autant qu'on ne peut lui fournir ici une escorte suffisante. La conversion de cet argent en or feroit éprouver au gouvernement une perte de dix à onze pour cent et d'ailleurs ne mettroit pas cette somme à l'abri des risques. J'ai donc conseillé à Mr Cordier ou de la convertir en lettres de change sur Francfort et

sur Augsbourg, ou de demander de nouveaux ordres à son chef, ou d'attendre des nouvelles qui fixeront ses incertitudes. Il va prendre quelques jours pour se décider.

Ci-joint, Monseigneur, un paquet que Mr Dodun avoit remis à M. d'Esterno et que celui-ci m'a laissé en partant. Les difficultés et les lenteurs qu'il a éprouvées à Prague ont arriéré ce paquet. M. d'Esterno espère cependant qu'il ne sera pas sans intérêt pour Votre Excellence, à qui il arrivera plutôt peut-être que d'autres que M. Dodun a expédiés par d'autres voyes.

Je ne dois pas oublier de rapporter à Votre Excellence que le jour même où M. d'Esterno est arrivé à Prague, on y reconnaissoit publiquement le landgrave de Hesse sous son ancien titre, qu'à cette occasion ce prince a reçu la visite de tous les corps civils et militaires. Il est constant qu'il a prêté deux millions de florins à l'Autriche et qu'en ce moment il lève en Bohême et dans les États prussiens un corps de dix mille hommes, qui, si nous avons les revers *sur lesquels on compte infailliblement,* se joindra à un corps autrichien pour aller reconquérir ses anciens États, où le prince de Hesse se flatte d'avoir un parti considérable.

Jusqu'à présent il ne se fait encore aucun mouvement qui paroisse dirigé contre la Saxe. Il semble même, d'après un propos de l'archiduc Charles au comte de Schœnfeld, que l'intention de la cour de Vienne est de la ménager.

On me mande de Dresde qu'il continue à régner une intimité marquée entre la légation russe et le ministre autrichien, malgré tous les avis que j'ai donnés à mon collègue le général Canicoff, que celui-ci paroît même attendre des notions encore plus positives que les miennes pour se décider à se rendre, comme moi, auprès du Roi de Saxe. En ce moment (8 heures du matin) S. M. n'a pas encore reçu ses lettres de Pologne, elles n'arriveront que dans quelques heures. Tout ce qui paroît bien constaté par les rapports des voyageurs, c'est que le 17 les Autrichiens n'étoient pas encore à Varsovie.

Je suis avec respect, Monseigneur,

BOURGOING.

La crainte de retarder le départ du courrier saxon, qui n'attend que mes dépêches, m'empêche de recopier cette traduction de la proclamation du Conseil d'État que M. de Breza m'envoye. Celle de l'archiduc Ferdinand, à laquelle elle répond, sera parvenue à Votre Excellence directement de Varsovie. Comme il est possible cependant

que la dépêche de M. Serra vous parvienne, Monseigneur, plus tard que celle-ci, ainsi que la mienne d'avant-hier, n° 191, je ne crois pas inutile de vous faire passer ci-joint un exemplaire de cette insolente proclamation.

Bg.

Min. des Aff. étr. Saxe. 1809. Vol. 78, fol. 142-143. — Original.

---

217. — PROCLAMATION DE FRÉDÉRIC-AUGUSTE

Leipzig, 24 avril 1809.

Frédéric-Auguste, par la grâce de Dieu, Roi de Saxe, Duc de Varsovie, etc.

L'Europe sait que, sans y avoir été provoquée et sans objet de discussion quelconque, l'Autriche a pris depuis quelque tems des mesures militaires si allarmantes et une attitude si menaçante, que ses voisins n'ont pu se dispenser de se mettre en garde.

Maintenant sous le vain prétexte de prévenir une attaque, elle s'est portée à déclarer la guerre à Sa Majesté l'Empereur des François, Roi d'Italie, et à envahir le territoire de la Confédération du Rhin, dont Sa Majesté Impériale et Royale est le Protecteur.

Déjà cette injuste agression nous obligeoit à nous réunir à l'Auguste Protecteur et aux princes nos alliés pour la défense commune.

Aujourd'hui la cour de Vienne vient d'y ajouter celle d'avoir fait entrer ses troupes de la Gallicie dans notre duché de Varsovie sans déclaration de guerre et d'y faire répandre une proclamation tendante à exciter nos sujets, habitans du duché, à se séparer de leur légitime souverain.

Voilà donc les principes adoptés par l'Autriche!

Peuple saxon! Nous connoissons votre amour pour nous, tout comme vous connoissez celui, que nous vous portons, et nous sommes persuadés, que vous ressentirez l'injure, qui a été faite à notre Auguste Protecteur, à nous et à nos alliés, et que vous joindrez vos efforts aux nôtres, pour garantir la patrie du sort qu'on voudroit lui préparer.

Braves soldats! Prenez les armes contre l'Autriche avec confiance dans la Providence divine. Elle punira l'injustice par le bras invincible du Grand Empereur notre allié, qui est déjà là pour repous-

ser l'ennemi, pour vous conduire à la victoire et pour ramener enfin une tranquillité solide et durable, notre vœu, le vôtre et celui de tous les peuples.

Signé : Frédéric-Auguste.

Min. aff. étr. Saxe, suppl[t]. Vol. 6. — Imprimé. — *Moniteur universel,* n° 126, 6 mai 1809; *Journal de l'Empire,* numéro du 7 mai 1809.

---

218. — BOURGOING A NAPOLÉON

Leipzig, ce 24 avril 1809 au soir.

Sire,

La lettre que Votre Majesté a daigné m'écrire d'Ingolstadt le 19 m'est arrivée hier vers minuit par un courrier du prince de Pontecorvo.

Conformément aux ordres de Votre Majesté Impériale, j'ai remis ce matin au Roi de Saxe la lettre qu'elle lui écrit.

Ce monarque a été profondément touché des offres que Votre Majesté Impériale veut bien lui faire par mon organe, et lui exprimera lui-même toute sa sensibilité. Il ne sera probablement pas, Sire, dans le cas de profiter de ces offres. Il se croira en sûreté tant que le prince de Pontecorvo ne lui fera pas passer des avis qui l'obligeront de se porter plus en avant. Diverses raisons lui font désirer de prolonger son séjour à Leipzig aussi longtems que cela sera possible.

Mes dépêches à M. de Champagny, postérieures à celle du 12 de ce mois, auront déjà informé Votre Majesté de ce qui s'est passé en Saxe et dans les environs depuis cette époque.

J'ai fait adresser au préfet de Mayence ma dernière du 23, partie d'ici par un courrier saxon, afin qu'elle parvienne plutôt à la connoissance de Votre Majesté Impériale.

Toutes les communications entre la Bohême et les pays du Roi de Saxe étant très sévèrement interdites, il va nous être bien difficile d'avoir des informations de ce qui se passe dans le pays ennemi.

Nous avons cependant encore à Zittau, sur les frontières de la Lusace, un agent qui nous en donne d'assés exactes. Nous l'y maintiendrons, Sire, aussi longtems que nous le pourrons.

D'après ses dernières nouvelles il n'y avoit plus que de la *landwehr* dans la partie septentrionale de la Bohême. On auroit transporté à Leitmeritz les magasins de farine qui étoient à Schluckenau. Leitmeritz paroissoit occuper beaucoup les Autrichiens. Il

y a près de cette ville une montagne sur laquelle on élevoit un triple retranchement et les soldats de la *landwehr* étoient employés à ce travail depuis cinq heures du matin jusqu'à la nuit.

A Nachod le ci-devant prince héréditaire de Brunswick formoit un corps de troupes à pied et à cheval aux frais et pour le compte de l'Angleterre. Le gouvernement prussien avoit fait défendre à ses sujets de s'y enrôler, mais cette défense étoit assés mal observée.

J'apprends par une autre voye, Sire, qu'un autre prince de Brunswick, général prussien, recrute à OEls, en Silésie, deux régiments de cavalerie et qu'il est secondé par des officiers prussiens.

Aussitôt après l'audience que j'ai eue ce matin du Roi de Saxe, ce prince a donné ses ordres pour que le ministre autrichien quittât Dresde sans délai; pour que le sien à Vienne fût rappellé; pour que toute espèce de communication entre ses États et le pays ennemi fût rigoureusement défendue. M. de Bose m'a communiqué la lettre qu'il écrit à M. de Zichy au nom du Roi son maître. Elle est courte et péremptoire.

Conformément aux intentions que Votre Majesté m'a fait exprimer par la voye de M. Otto, le Roi va faire publier, comme le Roi de Bavière, une proclamation par laquelle il exprimera la juste indignation que doivent lui inspirer les procédés inouis de la cour de Vienne. Votre Majesté la recevra en même tems que ma lettre.

Vous serez déjà informé, Sire, par M. Serra, de l'entrée de l'armée de l'archiduc Ferdinand dans le duché de Varsovie. Le Roi et ses ministres ont reçu, la nuit passée, des détails postérieurs peut-être à la dernière dépêche de ce résident qui doit être du 16. Je crois donc devoir en présenter le résumé à Votre Majesté Impériale.

Le Conseil d'État écrit en date du 17 :

Qu'il étoit encore à Varsovie.

Que sa première proclamation venoit d'être suivie d'une seconde, qui paroitroit sans doute à M. Serra *moins froide* que la première, où il n'étoit question ni de Votre Majesté ni du Roi de Saxe.

Qu'il ne pouvoit être accusé d'une omission aussi coupable que celle que M. le résident sembloit lui reprocher; qu'il savoit trop bien tout ce que les habitants du duché de Varsovie devoient à leur auguste régénérateur, tout ce qu'ils pouvoient en attendre; mais qu'il avoit cru devoir d'abord se borner à les informer des faits, sauf ensuite à éveiller leur patriotisme et leurs espérances par les motifs les plus puissants.

Il ajoute qu'il règne parmi eux assés d'accord, mais que surtout ils sont animés du plus noble enthousiasme.

Qu'il organise une levée générale pour ajouter aux forces militaires de l'État, qui ne sont pas au dessus de quinze mille hommes effectifs, non compris *quinze cens* Saxons, trois cens hussards et dix batteries de canon que le prince ministre de la guerre a appellés sous ses drapeaux, ni les hommes qu'on avoit commencé à rassembler en conséquence de la convention signée le 18 mars dernier, mais qui ne pouvoient être encore en état d'être placés dans la ligne.

Qu'il a nommé des agents actifs pour présider dans chacun des six départements à cette espèce d'enrôlement spontanée.

Que le 17 l'armée polonoise étoit encore entre Nodorczin [1] et Radczyn [2] sur la route de Varsovie aux bords de la Pilica.

Que jusqu'alors l'armée autrichienne avoit semblé éviter une bataille rangée, que cependant on avoit, dans l'après-diné du 17, entendu de Varsovie une vive canonnade.

Que les Autrichiens portoient des détachements jusqu'aux environs de Praga, qu'ils avoient enlevé cinq cens bœufs destinés pour l'approvisionnement de Varsovie; qu'ils s'étoient emparés à Goura (quatre lieues de cette capitale) d'un magasin très bien fourni, perte sensible dans les circonstances actuelles, qu'on étoit cependant encore sans inquiétude quant aux vivres, mais que déjà on éprouvoit une disette effrayante d'argent.

Qu'on avoit *presque* la certitude que les Russes alloient entrer en Gallicie, tant par Brzecz, où s'appuye la gauche de l'armée du général Korsakof, qui, à la vérité, n'étoit forte que de vingt mille hommes au plus, que par Brody, où on étoit sûr qu'il y avoit au moins quelques régiments.

Qu'on ne pouvoit guères évaluer avec précision la force de l'armée autrichienne, mais qu'elle ne devoit pas être au dessus de *trente-deux mille hommes,* composés en grande partie de troupes des insurrections hongroise et allemandes, qu'il falloit même en déduire ce qui étoit resté au quartier général de l'archiduc qui étoit encore à Konskie sur la route de Varsovie à Cracovie.

D'un autre côté, Sire, un officier expédié de Kalisch par le préfet le 17 de ce mois et arrivé ici la nuit passée, affirme que les Autrichiens, à son départ, avoient déjà occupé deux districts du département de ce nom, voisins de la Silésie, ceux de Lelow et de Siewierz, le préfet évalue à *vingt mille hommes* seulement le nombre des Autrichiens qui sont déjà dans le duché, mais il paroît n'être bien

[1] Nadarzyn.

[2] Raszyn.

informé que de ce qui se passe autour de lui, car il croît que 500 cavaliers ennemis se sont emparés de Lowicz, ce qui ne peut être, Lowicz étant sur la route de Varsovie à Posen, et le courrier ordinaire de Varsovie, parti le 17, n'ayant éprouvé aucun obstacle sur cette route.

Ce calcul fait espérer, Sire, que la lettre du prince Kourakin au général Korsakof que j'ai expédiée à Varsovie le 18 au matin aura pu arriver à sa destination.

Le Roi de Saxe a aussi reçu, la nuit passée, une lettre écrite le 18 par celui de ses généraux qui commande le petit corps saxon [1] réuni à l'armée du prince Poniatowski. Ce général mande à Sa Majesté que jusqu'au moment où il écrit, il n'y avoit encore eu que des escarmouches entre les avant-postes. Sa lettre aura sans doute été portée par un exprès au courrier parti de Varsovie le 17, ce qui prouve que le 18 la communication entre l'armée et Lowicz étoit encore libre.

Je suis...

BOURGOING

Le 25 avril.

SIRE,

Le retard que me fait éprouver l'attente de l'exprès qui porte au prince de Pontecorvo la réponse du Roi de Saxe à Votre Majesté Impériale et sa proclamation, a donné le tems au ministre polonois Breza de faire traduire trois actes émanés du Conseil d'État et apportés ici par le dernier courrier. Prévoyant le cas où Votre Majesté n'en auroit pas encore connoissance et présumant qu'ils ne seront pas sans intérêt pour elle, je prends la liberté de les joindre à cette lettre.

Depuis qu'elle est écrite, Sire, j'ai vu l'officier polonois arrivé de Kalisch avant-hier. Il a ajouté quelques détails à ceux que j'ai déjà eu l'honneur de donner à Votre Majesté.

Il croit l'esprit excellent dans tout le duché. Il augure très bien du parti qu'a pris le prince Joseph d'appeller auprès de lui le général Dombrowski, en qui les troupes ont une très grande confiance. Il m'a assuré qu'il y avoit aussi des Galliciens dans l'armée de l'archiduc Ferdinand, mais qu'on pouvoit compter sur leur désertion à la première affaire. Me permettrai-je, Sire, d'ajouter qu'il m'a exprimé un vœu qui est celui de tous ses compatriotes; je

[1] Gal Dyherrn.

veux parler des créances prussiennes. Les mesures que le Roi de Saxe a été obligé de prendre à l'égard des débiteurs de ces créances ont causé des allarmes et même des mécontentements. Le Roi vient, il est vrai, de les suspendre. Mais si Votre Majesté Impériale pouvoit ajouter à tant de bienfaits celui de les rassurer sur le retour de ces mesures, je crois pouvoir affirmer, Sire, que ce nouvel acte de bonté augmenteroit encore l'ardeur patriotique des habitants du duché de Varsovie, et ajouteroit, s'il étoit possible à leur profonde gratitude envers leur auguste régénérateur.

Je suis...

BOURGOING.

Min. des Aff. étr. Saxe. Vol. 78. — Original.

---

219. — THIELMANN[1] A DAVOUT

Leipzig, le 26 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

Vous venez d'ajouter de nouveaux lauriers à votre gloire! Daignez permettre, Monseigneur, de vous dire dans la joie de mon cœur combien de part que j'y ai pris en l'apprenant par M. de Montesquiou. Mais je ne puis pas supprimer l'amertume de ne pas avoir pu partager l'honneur avec ceux qui ont combattu sous vos ordres.

Je viens d'arriver de Varsovie, où je fus envoyé pour affaires; une bataille y a eu lieu le 19, entre Raszin et Blonie, où 11.000 Polonois, y compris 1.500 Saxons, ont repoussé l'attaque de 35.000 Autrichiens; l'armée polonoise a obtenu le champ de bataille, et s'est retiré le lendemain derrière les retranchements de Varsovie. Les Autrichiens se sont surtout distingués en ravageant la pricipauté de Lowicz et surtout Skierniewice. Les détails de la bataille sont attendus aujourd'hui; le colonel Godebski est mort. Le colonel Tyszkiewitz s'est surtout distingué avec le régiment des lanciers. Daignez, Monseigneur, me conserver votre bienveillance qui fera toujours partie du bonheur de ma vie.

De Votre Excellence le très humble, très obéissant et très dévoué serviteur.

THIELMANN.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton . Avril-uin. — Original.

---

[1] Baron Adolf Johann von Thielmann, colonel, aide-de-camp du roi de Saxe, devenu plus tard général.

220. — EXTRAIT TRADUIT D'UNE NOTE SIGNÉE REINWALD [*sic*][1]

SECRÉTAIRE DE LÉGATION, ADRESSÉE A M. LE Cte DE TAUBE, MINISTRE D'ÉTAT DE S. M. LE ROY DE WURTEMBERG

Leipzig, ce 26 avril 1809.

... D'après les nouvelles parvenues du duché de Varsovie l'armée polonaise et saxonne forte d'environ 15.000 hommes a été repoussée avec perte par l'autrichienne, beaucoup plus considérable, qui est venue de Galicie; cette dernière, dit-on, a l'ordre de s'emparer de Danzig pour favoriser une descente anglaise.....

Des lettres de négociants annoncent que les hostillités entre les Russes et les Turcs ont recommencé, ces derniers doivent déjà être à Ismail.....

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin 1809. — Traduction, annexée à la lettre de Thielmann.

---

221. — PRÉCIS DES OPÉRATIONS DU CORPS D'ARMÉE POLONAIS

[PAR LE PRINCE PONIATOWSKI]

[28 avril 1809.]

Sur les avis réitérés et positifs qui me furent donnés que l'armée autrichienne s'était rassemblée à Konski, je fis partir, le 14 avril, M. Mallet, directeur du génie, pour Nowemiasto, à l'effet de reconnaître la ligne de la Pilica et les positions militaires qui pouvaient se trouver sur la route de Nowemiasto. Le 15 avril, à huit heures du matin, M. Mallet retourna de Nowemiasto, et me remit une lettre qui avait été apportée par un parlementaire autrichien au commandant de la place de Nowemiasto. Cette lettre, signée de l'archiduc Ferdinand, me donnait avis que les hostilités seraient commencées le 15 à 7 heures du matin, qu'à 7 heures les troupes impériales autrichiennes entreraient sur le territoire du duché de Varsovie, et traiteraient en ennemis celles qui s'opposeraient à leur passage. J'ordonnai sur le champ à l'armée polonaise de se mettre en marche, et je donnai aussi ordre de relever les lignes de Varsovie.

Le 15, je pris poste à Raszyn, à deux meiles de Varsovie, et je fis pousser la cavalerie sous les ordres du général Rozniecki à Tarczyn, avec instruction de découvrir les forces de l'ennemi et ses opérations.

Ma première intention a été de me porter sur la route de Nowe-

[1] Johann Ludwig Rheinwald, secrétaire de légation et de cabinet bavarois.

miasto à la rencontre de l'ennemi, mais les avis que je reçus sur sa grande supériorité en nombre, les rapports du général de cavalerie, qui me confirmait que la force de l'ennemi était de 18 à 20 mille hommes d'infanterie, et de 8 à 10 mille de cavalerie, et que son intention paraissait être de se porter vers Blonie, me décidèrent à conserver la position de Raszyn, d'où j'observais les routes de Góra, Tarczyn et Nadarzyn, et d'où je pouvais facilement me porter sur la route de Blonie. Je fis porter un escadron de cavalerie à Blonie et un bataillon avec deux pièces d'artillerie à Wola.

La cavalerie polonaise eut, les 16, 17 et 18, divers engagemens, avec la cavalerie ennemie, et même avec l'infanterie de son avant-garde. Dans toutes ces affaires la cavalerie polonaise eut un avantage marqué, tua à l'ennemi une centaine d'hommes, et lui fit autant de prisonniers.

Le 18 au soir et le 19 au matin, le général de cavalerie m'instruisit que l'armée ennemie se portait sur Varsovie par la route de Tarczyn, je conservai par conséquent ma position, dans laquelle le front de l'armée était couvert par des marais impraticables pour la cavalerie, et traversés seulement par des digues, ou routes aboutissantes à Varsovie. Les principales routes passaient à Michalowice, à Raszyn et Ieworowo [1].

Le 3me régiment d'infanterie fut placé à Michalowic avec quatre pièces de canon, et formait la droite sous les ordres du général Bieganski. Le 2me bataillon du 8me régiment et le 2me du 1er régiment d'infanterie furent placés avec six pièces de canon à Ieworowo sous les ordres du général Kamieniecki, et formaient la gauche. Le 2me régiment et les Saxons furent placés à Raszyn avec douze pièces de canon sous les ordres du général saxon [2], et formaient le centre. Une avant-garde, composée du 1er bataillon du 8me et du 1er du 1er régiment d'infanterie, occupa Falenty, avec quatre pièces de canon, sous les ordres du général Sokolnicki. Un bataillon avec deux pièces fut placé en avant de Raszyn sur la route de Nadarzyn. Des détachemens furent jettés à droite et à gauche de la ligne de bataille, pour observer que l'armée ne fût pas tournée. La cavalerie, qui avait suivi les mouvemens de l'ennemi, se trouvait encore à midi devant le front, pour lui masquer notre position; sa place dans l'ordre de bataille était à mille [3] toises en arrière de Raszyn, avec quatre pièces d'artillerie à cheval pour couvrir les flancs, si

[1] Jaworowo.

[2] Dyherrn.

[3] Le texte du *Journal de l'Empire* porte à tort : 4.000 *toises*

l'ennemi voulait les déborder, ou pour culbuter ses colonnes, si elles parvenaient à forcer les digues.

Le même jour 19, à deux heures de l'après-midi, les colonnes de l'infanterie ennemie parurent. La canonade commença en avant de Falenty, il parut que nos batteries dirigées par le général Pelletier les incommodaient beaucoup. Les deux régimens de cavalerie se longèrent parallèlement pour démasquer les positions. Vers trois heures une colonne de 3.000 hommes se porta sur le bois de Falenty, et parvint à l'occuper, et par ce mouvement déborda nos batteries et le bataillon du 8me régiment, qui étaient en avant de Falenty. Ce bataillon se forma en colonne, et se porta au petit pas en arrière de Falenty, sur la digue qui conduit à Raszyn, et répondit, sans se rompre, au feu de la colonne ennemie qui occupait le bois, et dont on n'était séparé que d'une cinquantaine de pas par un étang. Le général Fiszer, chef de l'état-major général, fut alors blessé.

Comme je vis le premier bataillon du 8me compromis, je me mis à la tête du 1er bataillon du 1er régiment, et je chargeai le bois de front et à la baïonnette. L'ennemi en fut chassé, nous occupâmes de nouveau Falenty. Une seconde colonne ennemie s'étant portée sur ce village força le bataillon du 8me à se retirer. Le colonel de ce régiment, M. Godebski, aïant voulu ramener pour la troisième fois ce bataillon à Falenty, y fut tué. C'était un officier infiniment recommandable sous tous les rapports.

L'ennemi tenta d'emporter Raszyn, il fut accueilli par le feu des Saxons, du 2me bataillon du 2me régiment[1], et par celui de douze bouches à feu. Malgré quatre heures d'efforts continuels, il ne put parvenir à forcer ce poste, et il se retira à dix heures du soir en arrière de Falenty[2].

La plus grande partie de la force de l'ennemi fut portée sur Falenty et Raszyn. La droite et la gauche ne furent attaquées que mollement, et ne furent pas entamées.

Je délibérai sur le champ de bataille à dix heures du soir si je devais attendre le lendemain l'ennemi dans la même position, ou si je devais rentrer dans les lignes de Varsovie.

La grande supériorité des forces de l'ennemi, la crainte d'être coupé de Varsovie, dont j'étais à deux meiles, le besoin de me rallier le grand nombre de soldats qui, le jour d'une affaire, quittent

[1] Le texte du *Journal de l'Empire* porte : *il fut d'abord reçu par le feu d'un bataillon d'Oebschelwitz, ensuite par celui des grenadiers d'Einsiedel...*

[2] Le texte du *Journal de l'Empire* porte en plus : *Le bataillon des grenadiers d'Einsiedel se maintint à Raszyn jusqu'à la fin du combat.*

leur poste sous différens prétextes, me fit prendre le dernier parti, par conséquence à 11 heures du soir l'armée commença son mouvement pour rentrer à Varsovie, et elle ne fut nullement inquiettée dans sa marche.

Dans cette journée nous avons perdu 450 hommes tués, 32 prisonniers et 8 à 9 cents blessés. Deux bouches à feu démontées ont été laissées sur le champ de bataille, en avant de Falenty. Deux furent laissées dans les chemins extrêmement mauvais qui conduisent de Raszyn à Rachowice.

La perte de l'ennemi peut être évaluée au double, et si on considère que l'armée ennemie était forte de 30 mille hommes, que l'armée polonaise n'était que de dix mille hommes (le 12me régiment[1] d'infanterie n'était pas arrivé de Thorn et un bataillon du 6me était à Wola et n'avait eu part à l'affaire), que pendant huit heures de combat l'armée polonaise n'a pas perdu son champ de bataille, on mettra cette journée au rang de celles qui justifient la réputation de bravoure des troupes polonaises.

L'armée étant rentrée dans les lignes de Varsovie, le 20 au matin fut emploïé à assigner à chaque corps son poste, et à armer les lignes de 45 bouches à feu. L'ennemi parut vers midi, mais avec beaucoup de circonspection.

Les lignes de Varsovie ont à peu près six mille toises de développement, presque partout la cavalerie même pouvait les franchir. Il paraissait généralement impossible d'y tenir. Toutes les opinions s'accordaient à faire passer l'armée sur la rive droite, et à empêcher la ruine de Varsovie.

Sur ces entrefaits, vers quatre heures du soir, l'archiduc me fit demander une entrevue. Nous convînmes de 24 heures d'armistice.

Le lendemain 21, il fut convenu que Varsovie serait regardée comme neutre, et que l'armée aurait deux fois 24 heures[2] pour l'évacuer avec tout le matériel qui s'y trouvait; en conséquence, le même jour, l'infanterie et la cavalerie, les canons et voitures d'artillerie furent passés à Praga, le pont de bateaux fut levé, et les bateaux furent chargés de munition[s] et de toutes les armes qui se trouvaient à l'arsenal. Le 23, à quatre heures du soir, tout se trouvait rendu derrière le Bug, à Modlin et Sierock, parce que divers avis portaient que l'ennemi avait un pont[3] à Góra.

Le 24, je résolus de pousser une forte reconnaissance sur Karc-

[1] Le 2e régiment de Thorn, d'après le *Journal de l'Empire*.

[2] ... l'armée auroit 24 heures pour l'évacuer (*Journal de l'Empire*).

[3] ... l'ennemi était stationné à Gora (*Journal de l'Empire*).

zew, pour m'assurer si l'ennemi avait passé en force la Vistule, et si le pont existait réellement.

Le général Sokolnicki partit le 25 avec le 12me régiment d'infanterie, le 2me de cavalerie, et deux pièces d'artillerie, et se dirigea de Modlin par Jablonna sur Karczew. — Le général Kamienski eut ordre de pousser vers Nieporent et Okuniew avec le 1er et 3me régiment de cavalerie. Le général Dambrowski déboucha de Sierock sur Radzimin, avec un bataillon du 6me régiment, deux pièces d'artillerie et les 5me et 6me régimens de cavalerie.

Je me portai avec le corps d'armée sur Jablonna et Nieporent pour assurer toutes les colonnes.

Le général Sokolnicki rencontra à Grochow le général Mohr, qui envoïait à Praga une sommation insolente. — Quoique le général Mohr eut une force double, le général Sokolnicki le chargea à la baïonnette, le culbuta, lui tua une centaine d'hommes et lui fit 116 prisonniers, dont trois officiers. Le colonel Sierawski emporta Radzimin avec le bataillon du 6me, tua à l'ennemi une soixantaine[1] d'hommes et lui fit deux cents et quelques prisonniers, dont deux officiers.

Le général Kamienski ramassa aussi une centaine de prisonniers. Toutes les colonnes de l'ennemi étaient dans un désordre complet. C'était un moment précieux, mais le doute que l'ennemi avait un pont, le peu de connaissance de ses forces, la crainte de me voir emporté loin des places fortes et de compromettre mon faible corps d'armée, m'empêchèrent de completter cette journée en poursuivant l'ennemi.

Sa perte en tués, prisonniers et blessés, est de plus de mille hommes. La nôtre ne va pas à cent[2].

J'ai fait prendre à l'armée une position concentrée en avant de Sierock, sur la rive gauche du Bug, d'où je suis à portée de secourir Praga, si elle était menacée, de troubler les opérations de l'ennemi sur le haut du Bug, d'entrer en Gallicie, si les circonstances le permettent, et de donner la main aux Russes, s'ils veulent agir de concert.

Je ne puis que rendre justice au bon esprit et au courage qui animait l'armée. Généraux, officiers, soldats, tous à l'envi ont donné des preuves de bravoure, de dévouement et d'intelligence et

[1] Le texte du *Journal de l'Empire* porte par erreur : *tua six hommes à l'ennemi*.

[2] Le rapport publié par le *Journal de l'Empire* s'arrête ici.

sentaient avec enthousiasme le bonheur de combattre pour leur patrie, sous la protection de notre Grand Empereur.

Le général de division
commandant les troupes polonaises du 9e corps
Joseph, prince PONIATOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. — Il y a quatre exemplaires de ce document au dépôt de la Guerre : deux originaux (Carton : Avril, 2e quinz.) annexés, le premier à la lettre de Poniatowski à Berthier, du 29 avril, le deuxième à la lettre de Poniatowski à Bernadotte, même date ; deux copies (Carton : Mai, 1re quinz.), la première, certifiée conforme par Poniatowski, donnant un texte où manque le dernier paragraphe (Je ne puis que rendre...), comme dans l'original adressé à Bernadotte, la deuxième, sans signature, présentant ce paragraphe, qui existe aussi dans l'original envoyé à Berthier, et en outre, une Suite au « Précis des opérations » relatant les événements survenus du 28 avril au 3 mai, suite que l'on rencontre encore séparément. — Le *Journal de l'Empire*, numéro du 20 mai 1809, a publié, sous le titre de « Rapport sur les opérations militaires de l'armée de S. M. le roi de Saxe dans le duché de Varsovie, depuis le 14 jusqu'au 28 avril », une relation qui n'est autre que le « Précis » de Poniatowski, rédigé sous une forme impersonnelle et quelque peu remanié quant au style. Nous avons indiqué en notes les seules divergences ou additions méritant d'être signalées.

---

222. PONIATOWSKI A BERTHIER

Au quartier général à Zegrze, le 29 avril 1809.

A Son Altesse Serrénissime Monseigneur le Prince de Neuchâtel, maior général.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur d'accuser à Votre Altesse Serrénissime la réception de la lettre qu'elle a bien voulu m'adresser le 11 de ce mois pour me faire connaître que les troupes polonaises dans le duché de Varsovie sont comprises dans le 9me corps d'armée. S. A. le prince de Ponte Corvo m'avait déjà fait part de cette disposition, mais sans y joindre, pour le moment, aucun ordre. Cette lettre me parvint le 15 de ce mois, dans le moment même, où je venais de recevoir de la part de l'archiduc Ferdinand, la déclaration des hostilités, et l'annonce de l'entrée des troupes autrichiennes dans le duché de Varsovie par Nowemiasto sur la Pilica.

Quelque tems avant cette époque le commandement en chef dans le duché m'avait été confié d'après l'intention de S. M. l'Empereur, manifesté[e] à S. M. le Roi de Saxe, et que m'avait transmise également S. Exc. M. le maréchal duc d'Auerstädt. N'ayant aucune instruction pour combiner mes opérations avec celles de la Grande

Armée, sinon que la présence des troupes polonaises dans le duché était nécessaire pour mettre l'Autriche dans le cas d'entretenir en Gallicie des forces assés nombreuses pour n'avoir aucun soulèvement à craindre, je résolus d'agir d'après ces données autant que le permettrait l'extrême prépondérance du corps d'armée que l'Autrichien portait dans le duché sur les troupes que j'avais à ma disposition.

Ce corps se composait d'environ 20 mille hommes d'infanterie et de 10 mille de cavalerie. Les troupes sous mes ordres n'excédaient pas 12 mille hommes.

Il paraît qu'en portant de ce côté des forces aussi considérables l'Autriche avait en vue d'écraser d'entrée de jeu le corps d'armée polonais, d'empêcher par là le soulèvement de la Gallicie et de reporter ensuite les troupes sur le théâtre principal de la guerre. — Le Précis ci-joint des opérations militaires dans le duché fera connaître à Votre Altesse Serrénissime le résultat des différens combats qui s'y sont donnés. Si, malgré la grande supériorité de ses forces, les vues de l'Autriche n'ont point encore eû le succès qu'on paraissait croire certain, cette circonstance est, j'ose le dire, due à la brillante valeur des troupes polonaises et à l'esprit qui les anime; quelques milliers d'hommes suffiraient pour nous assurer des avantages certains.

Je tâche d'y suppléer soit en activant l'organisation des 3[mes] bataillons formés à l'époque de la convention récemment conclue avec la France pour l'entretien de l'excédent ajouté aux compagnies d'après l'intention de S. M. l'Empereur, soit en provoquant les levées générales dans les départemens. J'espère que ces moïens ne seront point sans effet. La position actuelle des troupes autrichiennes sur les deux rives de la Vistule aïant divisé leurs forces, il paraît probable qu'ils n'entreprendront rien de décisif, et dès lors le corps sous mes ordres aurait rempli la destination que lui avait donné[e] primitivement S. M. l'Empereur, en occupant de ce côté à l'ennemi environ 30 mille hommes de ses meilleures troupes.

Je dois cependant représenter à Votre Altesse Serrénissime que le complettement des troupes polonaises, stipulé par la convention conclue avec Sa M[é] l'Empereur, étant en grande partie rempli, et le païs étant dans les circonstances présentes moins que jamais en état de pourvoir à leur entretien et de fournir à leur première mise, il est indispensable que le gouvernement français fasse verser, au moins en partie, dans les caisses militaires polonaises, les sommes nécessaires pour cet objet. Elles ne sauraient être mieux emploïées

qu'à fournir à une nation remplie de dévouement envers Sa M^é l'Empereur les moïens de lui prouver son zèle et sa reconnaissance.

Je prie Votre Altesse Serrénissime d'être convaincue que, de mon côté, je m'estimerai toujours heureux de trouver l'occasion de justifier la confiance flatteuse que S. M. l'Empereur a daigné jusqu'ici me témoigner.

Je mets sous les ïeux de Votre Altesse Serrénissime la situation des troupes sous mes ordres à l'époque d'aujourd'hui.

Veuillés bien, Monseigneur, agréer l'hommage de ma plus haute considération.

Le général de division
commandant dans le duché de Varsovie,
Joseph, prince PONIATOWSKI.

P. S. — Les mouvemens de l'ennemi depuis l'affaire de Grochow indiquant visiblement de l'incertitude et peu d'envie d'entreprendre quelqu'opération importante, j'ai profité de cet état de choses pour porter en Gallicie une partie de mes forces. Une avant-garde placée vers Okuniew observe les corps du g[al] Mohr à Karczew, tandis que plusieurs régimens occupent le cercle de Stanislawow et font vivre l'armée aux dépens de l'ennemi.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2[e] quinz. — Original, et une copie certifiée par le prince Poniatowski. — Est annexé à cette lettre le « Précis des opérations », par J. Poniatowski.

---

223. — PONIATOWSKI A BERNADOTTE

Au quartier général à Zegrze, le 29 avril 1809.

A Son Altesse le Prince de Ponte Corvo
maréchal de l'Empire français, commandant le 9[me] corps.

MONSEIGNEUR,

Le mouvement presque continuel, dans lequel le corps sous mes ordres s'est trouvé depuis le 15 de ce mois, m'a empêché jusqu'ici de rendre compte à Votre Altesse de ce qui s'est passé dans cet intervalle. Le Précis ci-joint des opérations militaires qui ont eu lieu dans le duché de Varsovie lui fera connaître les combats qui s'y sont donnés, et notre position actuelle. L'état de situation que j'ai l'honneur de mettre sous ses yeux la mettra au fait de la force et de l'emplacement des troupes polonaises.

J'en ai fait passer un double à S. A. S[me] le prince major général,

à qui, d'après les dispositions de Votre Altesse, je soumets les mêmes détails.

Quoique la grande supériorité des forces de l'ennemi nous empêche de tenter davantage, cependant Votre Altesse aura pû se convaincre que je ne néglige aucune occasion qui me présente la possibilité d'un avantage. Privé des moïens d'agir activement contre un ennemi que les troupes polonaises sont bien loin de craindre, j'ai tâché au moins de diviser ses forces en portant son attention sur les deux rives de la Vistule et en lui donnant de l'inquiétude pour la Gallicie, où je puis pénétrer sans obstacle. J'ai lieu de croire que ces circonstances l'empêcheront d'entreprendre rien de décisif et que les troupes polonaises auront ainsi rempli l'intention primitive de Sa M[é] l'Empereur en occupant de ce côté un corps nombreux des meilleures troupes autrichiennes.

J'aime à espérer que le génie de Sa M[é] l'Empereur, en faisant tourner pour lui les chances de la guerre, nous donnera la possibilité de reprendre ici l'offensive. Je puis assurer Votre Altesse que les troupes polonaises s'estimeront toujours heureuses de donner dans chaque occasion des preuves du dévouement dont elles font profession envers le héros auquel elles doivent l'existence de leur patrie.

Pour suppléer à l'infériorité de nos forces, je m'occupe à activer les levées générales ordonnées dans les départemens et à leur donner l'organisation des troupes réglées. Quoique difficilement elles en tiendront lieu, cependant elles pourront être emploïées utilement soit dans les places, soit pour observer l'ennemi.

L'emplacement des troupes russes, du côté de Bialystok, ne donne lieu à former aucune conjecture sur les vues de cette puissance. L'Autriche n'a point de troupes vers la frontière de la Russie, et cette partie de la Gallicie est entièrement à découvert.

Les procédés de la Prusse à l'égard du duché ne laissent aucun doute sur ses intentions et dénotent suffisamment le parti que prendrait cet État s'il trouvait à s'étaïer des forces d'une puissance voisine.

Recevés, Monseigneur, l'assurance de ma haute considération.

Le général de division
commandant dans le duché de Varsovie,
Joseph, prince Poniatowski.

P. S. [Le même que dans la lettre du prince Poniatowski au prince de Neuchâtel.]

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2[e] quinz. — Original. — Est annexé à cette lettre le « Précis des opérations », par J. Poniatowski.

224. — LE COLONEL SAUNIER A DAVOUT

Custrin, le 29 avril 1809.

A Son Excellence Monseigneur le Maréchal Duc d'Auerstaedt.

MONSEIGNEUR,

Si Votre Altesse a reçu mes rapports jusqu'à la date du 14 inclus de ce mois, elle a dû être préparée à apprendre que les Autrichiens l'envahiroient incessament; ils sont entrés le 15 au matin par Nove Miasto sur la Pilica et se sont portés au nombre de trente mille au moins par Rawa sur Varsovie; les troupes polonaises, au nombre de 10 à 11 mille hommes, qui se trouvoient concentrées dans les environs de cette dernière ville, se sont mises aussitost en marche, les avant-postes se sont portés en avant de Tarczyn et de Nadarszyn et après divers engagemens se sont repliés sur le quartier général à Rasczyn, où le 19 il y a eu un combat très opiniâtre; les Polonois s'y sont conduits avec beaucoup de valeur; après avoir perdu et repris leurs positions, desquelles à la fin de l'affairre ils se trouvoient maîtres, se voyant débordés sur leur gauche, craignant de l'être sur la droite le lendemain, ayant 15 à 1.800 hommes hors de combat, le prince ordonna pendant la nuit de se replier sur Warsovie, mouvement qui fut exécuté; depuis trois jours on cherchoit à mettre la ville en état de deffense, mais au lieu de dix mille travailleurs qu'on avoit requis, on n'avoit jamais pu en réunir plus de cinq cent, de manierre que les fossés restoient dans l'état le plus pitoyable; la journée du 20 fut employée à chercher une position deffensive; dans l'après-midi l'archiduc envoya un parlementaire au prince pour avoir une entrevue; après s'être consulté, il s'y rendit et revint le soir chez moi, où se trouvoient M. le résident, les généraux Dombrowski et Zayoncheck, qui arrivoient, l'un de Posen, l'autre de Kalisk; il annonça que l'archiduc avoit proposé de ne point attaquer l'armée dans la ville, si elle vouloit l'évacuer dans un tems limité; comme on étoit d'accord sur ce que la place n'étoit pas susceptible de deffense, le conseil de guerre ne rejetta pas la proposition, et d'après les ouvertures, il fut rédigé un projet de convention qui fut accepté à quelques modifications près.

La convention est ci-jointe, par suite du dernier article M. l'ordonnateur Desira, trois officiers françois et trente-neuf soldats convalescens, trois pharmaciens et trois employés des hôpitaux et moi sommes partis de Varsovie avec Monsieur le résident de France,

dirigés sur Custrin par M. de Nieppert, chef de l'état-major général de l'archiduc : MM. de Serra, Desira et moi arrivons ici en poste aujourd'hui à 3 h. après midi; le résident va partir pour Berlin, M. Desira et moi allons attendre nos chevaux et nous mettrons en route pour rejoindre le quartier général de Votre Excellence.

Les grandes fatigues qu'a éprouvé[es] M. Desira ont beaucoup altéré sa santé; pour moi, n'étant pas rétabli de mon entorse, j'ai voulu agir et servir dans mon poste jusqu'au dernier moment; je me suis de nouveau foulé le pied et j'ai la jambe droite plus grosse que la cuisse; il m'est impossible de marcher, on me fait espérer que quelques jours de repos amélioreront mon état et jamais je ne fis de vœu plus ardent de recouvrer la santé dans l'impatience où je suis de me rendre promptement près de Votre Excellence.

Je profitte d'un colonel d'artillerie qui part d'ici en poste pour le grand quartier général, demain par M. Serra j'aurai l'honneur de vous addresser un rapport plus étendu.

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, avec le plus profond respect, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Le colonel SAUNIER.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton. Avril, 2e quinz, — Autographe.

---

225. — EXTRAIT D'UNE LETTRE DU SÉNATEUR PALATIN WYBICKI

Posen, 29 avril 1809.

Mr Kiersky fut de retour hier à 11 heures de nuit, et nous a apporté la nouvelle des victoires éclatantes de l'invincible Napoléon. J'ai passé la nuit entière sans dormir, et de joie, et occupé à expédier des couriers chargé de la porter de tout côté. A cette heure, midy, elle a dû arriver à Thorn, je l'ai bien recommandée au préfet Gliszezinsky en dirigeant mon courier par Bromberg; cependant le général Dabrowsky, ayant sa position à Zakroczyne, le prince Poniatousky avec le général Zaionczek à Modlin, cette nouvelle consolante ne pourra leur parvenir que demain. Le général Sokolnicki avec un fort détachement est à Prague jusque vers Gora. Les nôtres sont bien renforcés par le régiment qui est venu de Thorn, par 6.000 recrues et par l'arière ban de Lonika[1] et de

[1] Lomza.

Plock, ils commenceront indubitablement à agir offensivement. L'énergie et l'enthousiasme sont au-dessus de toute idée. Le général Zaionczek est dans la meilleure harmonie avec le prince Poniatowsky. Depuis la convention de Varsovie ma position est toujours menacée, cependant nous sommes désespérés de ne pas pouvoir combattre avec l'ennemi.

Les marais et les bois de Sleszyn sont gardés de manière que jusqu'ici, l'ennemi n'avance pas au delà de Lowig [1] et Klodawa. Néanmoins mes espions, revenus ce matin, m'annoncent qu'indubitablement un régiment de hussards est entré à Klodawa et avance sur Posen ; nous avons renforcé nos embuscades à la digue de Sleszin, nous ne voulons pas même brûler le pont pour le leur faire passer, bien certain qu'un seul d'eux ne la repassera pas. Le général Kosinsky, commandant l'arrière-ban du département de Posen, part cette nuit pour se rendre au passage des marais de Sleszin, je le reconduis jusques là.

Les Autrichiens se sont répandus dans le département de Kalisz, et ce qui est sûr par les rapports du préfet de Kalisk, Garczynsky, [c'est] que les volontaires de la Silésie ramassés par le comte de Pless sont entrés dans le district de Petrikau [2] le 26, j'en ai fait part au prince ministre et au général Dombrowski, ils portent l'uniforme autrichien. Ces insurrections clandestines se font indubitablement partout en Prusse. J'en suis instruit par les sous-préfets limitrophes, elles étaient toutes prêtes pour l'événement du succès le moins heureux de l'armée française. A présent, il faut espérer qu'ils chercheront à couvrir du silence ces trahisons sous main, tout cela me prescrit d'être sur mes gardes. J'ai instruit de tout le Conseil d'État. Les nouvelles des victoires de notre sauveur ranimeront l'esprit d'un chacun, et j'espère que nous chasserons Ferdinand du duché.

Le 27 Mr Serra a passé par ici, se rendant par Custrin à Berlin ; ayant été prévenu par mes espions dès la veille de son passage, je lui ai envoyée à Swarzend un cavalier pour le conduire au quartier que je lui fis préparer, il en a été très content et étonné comment je l'avais pu apprendre ; il était accompagné de Mr Sonnier [3] et Desirat, ils ont fait un enfantillage qui m'a boulversé le sang, ils ont amené avec eux un officier autrichien qui leur a été donné pour escorte ; cela a occasionné une rumeur inconcevable et le désespoir dans la ville, mais ayant fait mes excuses à Mr Serra, je n'ai pas permis qu'il fût escorté plus loin, et, tout de suite, je fis reconduire par un officier,

[1] Lowicz.

[2] Forme allemande de Piotrkow.

[3] Colonel Saunier.

aussi lentement que possible, l'officier autrichien à ses avant-postes.

Dès le matin nous n'avons que des actions de grâce et des réjouissances, l'église était remplie du peuple au chant du *Te Deum*. Mr Édouard Raczynsky, qui est notre artilleur, tirait les canons, signes des victoires, les cloches de toutes les églises les annonçaient. La journée a été terminée par un bal chez Mr Poninsky, suppléant du préfet.

Mon arrière ban va avec ordre et activité, lui seul m'occupe. Etc.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Avril, 2e quinz. — Copie annexée à la lettre adressée de Zegrze, 29 avril 1809, au prince de Neuchâtel, par Poniatowski. — Dix lignes de cette pièce sont publiées dans : Rom. Soltyk, *Relation des opérations de l'armée aux ordres du prince Joseph Poniatowski pendant la campagne de* 1809 *en Pologne contre les Autrichiens*, p. 354.

---

226. — LE COLONEL SAUNIER A DAVOUT

Custrin, le 30 avril 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai eu l'honneur d'écrire hier à mon arrivée dans cette ville deux mots à Votre Excellence pour l'informer des événemens arrivés dans le duché de Varsovie depuis le 14 de ce mois, dernier rapport que j'aie addressé; un colonel d'artillerie arrivant en poste de Dantzig et se rendant en poste au quartier général s'est chargé de ma dépêche. J'addresse ci-joint un rapport plus détaillé des événemens que M^r^ le résident de France, qui part pour Berlin, veut bien se charger d'expédier de cette ville à Votre Excellence. J'ai l'honneur de lui répetter ce que je lui ai mandé, que je suis ici malade, hors d'état de pouvoir me mettre en route, ayant la jambe droite plus enflée que la cuisse et très impatient cependant d'être rendu près de Votre Excellence. Je me mets aujourd'hui entre les mains d'un docteur français qui me promet mons et merveilles et je lui saurai bien bon gré s'il tient parole.

L'article 8 de la convention est relatif à Mr Desira, à moi, à trois officiers et une quarantaine de soldats français convalescens, à trois pharmaciens et employés des hôpitaux; il reste encore à Varsovie 19 soldats malades; notre convoi ne doit être rendu ici que sous huit jours au plustost, nous prenons des mesures pour qu'il puisse arriver par Landsberg sans opposition de la part des Prussiens; ils ne remuent pas encore par ici, mais on s'apperçoit qu'ils ne sont pas nos amis, leurs playes ne sont pas encore cicatrisées et ils nous en gardent rancune.

M[r] de Nieppert est adjudant commandant chef de l'état-major général de l'armée autrichienne, c'est lui qui nous a donné notre direction sur Cust[r]in; comme j'ai eu occasion de le voir plusieurs fois, il m'a toujours répété que la guerre actuelle étoit toute chevaleresque, je n'ai pas trop compris ce qu'il vouloit dire et ne l'ai pas fait s'expliquer ne voulant pas prolonger l'entrevue. Une des premières visittes qu'il a été faire, c'est chez M[de] Radzinska; il s'est installé au palais de la Blaka, l'archiduc est au château royal, un M[r] de S[t]-Julien, qui sera gouverneur de Varsovie, est logé au palais de Brulh.

A mon passage à Lovitz j'ai vu M[r] Gley que j'ai engagé de tenir à son poste tant qu'il pourra, il y est résolu, il a été déjà visitté et l'on a paraphé ses registres pour connaître sa comptabilité; il parroist qu'on veut s'emparer des revenus; il a mis, m'a t il dit, ses archives en lieu de sûreté.

Jusqu'à ce moment les Autrichiens n'abusent pas, mais ils sont d'un orgueil insupportable, ils croyent devoir conquérir l'Europe dans une campagne.

Au moment de notre départ de Varsovie il étoit mention de faire une convention pour l'évacuation de Praga qui n'a pas eu lieu, nous a-t-on dit à Posen; attaquée des deux côtés, cette place ne peut pas tenir longtems.

Les places de Modlin et de Sierok sont considérées par les généraux comme mauvaises et non susceptibles de deffense, d'après les projets on veut cependant les conserver autant que possible et deffendre le terrain pied à pied pour gagner du tems.

Le moral de l'armée polonaise étoit un peu affecté à notre départ, il s'est un peu remonté d'après une lettre du général Dombrowski dont le sénateur Vibicki, nous a donné connoissance à Posen, qui lui arrivoit de Zacrozin, sur la Vistule, où est le général avec la cavalerie.

Les généraux et grands propriétaires laissent percer dans leurs discours qu'ils ont été abandonnés et quelques uns disent : « Si au moins on ne nous avoit pas enlevé nos propres moyens pour les disséminer dans les places fortes, nous aurions pu résister. »

Je désire, Monseigneur, n'avoir rien oublié de vous apprendre de ce qui peut vous être important de savoir.

J'ai l'honneur de prier Votre Excellence de vouloir bien agréer l'homage de mon profond respect et de mon entier dévouement.

Le colonel SAUNIER.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Autographe.

227. — RAPPORT DU COLONEL SAUNIER

Custrin, 30 avril 1809.

Le 14 avril au soir les Autrichiens remirent la proclamation de l'archiduc Ferdinand à nos avant-postes qui se trouvaient à Novemiasto et leur annoncèrent que douze heures après ils entreraient dans le duché, ce qu'ils effectuèrent le 15 à la pointe du jour. La connaissance en parvint à Varsovie vers les 10 heures du matin, jusques là tous les généraux étaient dans la persuasion que l'ennemi resterait en Gallicie pour contenir cette province et observer ce qui se passerait dans le duché. J'étais d'un avis absolument contraire et je m'en étais expliqué principalement avec M. le général chef de l'état-major.

Depuis le 8 que l'on avait l'assurance positive de l'arrivée de l'archiduc à Konskie, des régiments de cavalerie polonaise avaient été envoyés en observation par échellons vers Rawa. Le 15 à midi le reste de l'armée polonaise concentrée vers Varsovie, qu'en tout on peut estimer à 11.000 hommes au plus, compris un bataillon de Saxon[s], un escadron d'hussards et l'artillerie de cette nation, se mit en marche et prit position à Raszyn, où le prince Poniatowsky établit son quartier général le soir du même jour. La cavalerie était en avant à Tarczyn pour découvrir la force et les projets de l'ennemi; tous les avis qu'elle donna portaient la force apperçue de 18 à 20.000 hommes d'infanterie et de 8 à 10.000 hommes de cavalerie. Les gens du pays et les espions la faisaient monter en tout à 32.000 hommes. Le dessein de l'ennemi parut être de suite de pénétrer par l'intérieur du duché et par Blonie pour arriver sur Varsovie. La cavalerie polonaise eut plusieurs engagements honorables et avantageux pendant les journées des 16, 17 et 18; l'infanterie et l'artillerie étaient restées à Raszyn pour barrer le chemin à l'ennemi, s'il débouchait par les routes de Tarczyn ou de Nadarzyn, ou bien pour se porter sur la route de Wola, s'il voulait arriver par Blonie.

Le 19 au matin Polonais et Autrichiens firent diverses fortes reconnaissances sur la ligne, mais plus particulièrement vers Falentin, ce qui occasionna plusieurs engagemens de cavalerie, et comme partout les Polonais combatirent avec quelques succès, l'ennemi se détermina à une attaque plus sérieuse et porta beaucoup de forces sur Raszyn. L'armée polonaise était alors disposée ainsi qu'il suit : le centre aux environs de Raszyn, la droite à Michalovic, la gauche

à Iworowo. L'infanterie était répartie sur ces trois points. L'artillerie à cheval avec partie de la cavalerie étaient en réserve derrière le centre. L'autre partie de la cavalerie était en avant du front pour masquer la position; un bataillon était retranché à Wola. Les hussards saxons et la compagnie d'élite du 5e régiment de cavalerie polonaise courraient sur la route de Blonie. L'armée était couverte devant tout son front par des marais; elle était en possession de la tête des chaussées et occupait le pays de Falentin et de Raszyn.

A trois heures de l'après midi l'ennemi attaqua toute la ligne et dirigea ses plus grands efforts sur Falentin. Un bataillon polonais, qui devait en occuper la droite et un petit bois qui s'y trouve, s'étant porté par erreur sur la route de Nadarzyn, l'ennemi s'empara de cette position avec une colonne de 3.000 hommes et déborda un bataillon du 8e d'infanterie polonaise et quatre pièces qui étaient en avant de ce village qui furent aussitôt démontées.

Dans ce moment critique les généraux Fiszer, Sokolnicki et Pelletier firent former le bataillon du 8e en colonne serrée et le portèrent sur l'ennemi la bayonnette en avant, traversant le village sous le feu des Autrichiens. Le général Fiszer fut blessé d'une balle aux reins; au même instant le prince Poniatowsky attaqua le front du bois où était l'ennemi, l'en débusqua, et on reprit le village de Falentin, que l'on garda une demie heure. L'ennemi revint en force, s'en empara de nouveau et le colonel Godebsky fut tué à la tête de son bataillon qui disputait le terrein pied à pied. A cette époque il y eut de la confusion; la troupe làcha le pied et on eut beaucoup de peine à la reformer, il y eut une pièce d'artillerie polonaise prise, les canonniers furent tués dessus.

L'ennemi s'avança alors sur la chaussée en colonnes et fut reçu par un feu de quatre bouches à feu et de deux bataillons; il ne parvint qu'au bout d'une heure à occuper la tête de Raszyn. Jusqu'à 10 heures du soir il essuya le feu de 8 pièces de l'artillerie saxonne et il rentra alors dans ses positions de la veille. L'armée polonaise en fit autant de son côté, mais comme elle avait vu déployer contre elle plus du double de forces qu'elle n'avait, le prince Poniatowsky, qui était déjà débordé sur son aile gauche et qui craignait de l'être sur la droite pendant la nuit, prit le parti de ramener son armée sur les fossés de la ville; ce mouvement s'exécuta avec assez de confusion; deux régiments de cavalerie et un d'infanterie étaient en partie rentrés en ville où ils parlaient de s'y loger, ce à quoi je m'opposai; l'artillerie à cheval y était aussi revenue.

Les pertes de cette journée, d'après l'estimation du général Pelletier, peuvent être évaluées à 600 hommes tués et au double de blessés ; 13 de ces derniers sont restés au pouvoir de l'ennemi avec une vingtaine de prisonniers. Il a pris aussi deux pièces de canon et trois autres pièces démontées sont restées dans le chemin pendant la retraite. Le général Dombrowsky arriva en poste sur la fin de la canonnade et se transporta de suite au camp avec un empressement patriotique. Le général Jasonchek [*sic*] arriva plus tard ; on s'aperçut qu'il conservait encore rancune au prince ; tout cela s'est cependant depuis concilié.

L'armée porte bon témoignage de la bravoure de son chef, de tous les officiers généraux, particuliers et des trouppes ; il est certain que c'est la vérité, mais il serait à désirer qu'il y régnât plus d'ordre, que chacun sût rester à son poste, sans par un zèle malentendu se porter à volonté sur un point ou sur l'autre. Il serait encore à désirer que le secret des opérations projettées ne fût pas autant répandu.

Les Polonais évaluent la perte de l'ennemi plus considérable que la leur et celui-ci prétend qu'elle est à peine de 2 à 300 hommes. Il fait l'éloge de la cavalerie polonaise, prétend que l'artillerie est habilement servie, mais qu'elle ajuste mal, il n'a pas l'air de faire grand cas de l'infanterie.

La journée du 20 se passa en dispositions pour la défense de Varsovie. L'ennemi fit avancer ses troupes légères pour en reconnaître la position et vers la fin du jour l'archiduc Ferdinand écrivit au prince Poniatowsky pour lui demander une entrevue. Après nous en avoir fait part, il s'y rendit. L'archiduc proposa la neutralité de la ville. Le prince s'engagea à rendre réponse le lendemain, et, dans un conseil de guerre qui fut tenu, où assistaient MM. les généraux Dombrowsky et Zayonchek, MM. le résident, Desirat et moi, il fut reconnu qu'il était impossible de songer à défendre la place, et la convention ci-jointe fut rédigée et acceptée le lendemain à de très petites modifications près de ce qui avait été proposé.

Il n'y avait en tout pour défendre la ville, récapitulation faite, que 5.000 hommes au plus d'infanterie et moins de 3.000 hommes de cavalerie. On eut lieu d'être assuré qu'il ne fallait pas compter sur la garde nationale, puisque sur 1.500 hommes qu'elle aurait dû fournir dans les lignes, elle n'en eut jamais 300. Le peuple, ivre d'eau de vie, s'était aussi emparé d'environ 2.000 armes de toute espèce. Il se rendait en bien petit nombre aux places qui lui étaient assignées et l'on craignait que quelques mal intentionnés ne le por-

tât [*sic*] au soulèvement, ce qui heureusement ne s'est point réalisé. Il y avait 60 pièces de canon en batterie; mais une moitié moins de canonniers de ce qu'il n'en eût fallu pour les manœuvrer, parce qu'on ne peut donner ce nom à des recrues enrégimentés depuis un mois. Les fossés étaient mal relevés parce qu'au lieu d'avoir obtenu 10.000 travailleurs pendant 3 jours, on n'avait jamais pu en réunir que 500. Si l'ennemi eut attaqué, il n'y a aucun doute qu'il ne fût entré dans la ville dont l'enceinte a plus de deux lieues d'étendue. Des Français y auraient pénétré dès le 19 au soir.

Depuis l'entrée de l'ennemi sur le territoire du duché, la peur avait paralisé les membres du gouvernement; elle se réfléchissait principalement sur la figure et toutes les démarches de son président. Dans une première proclamation ces Messieurs n'avaient pas osé nommer l'Empereur Napoléon, parce que l'archiduc dans la sienne avait dit que c'était à lui seul que le gouvernement autrichien faisait la guerre; les bons Polonais en étaient révoltés. La nation n'a pas de confiance dans les premières familles du pays qu'elle en apelle le fléau.

M. Alexandre Potocky se trouvait arrêté en Gallicie, et l'on prétendait, quoique peut-être très injustement, qu'il avait été s'y rendre pour ménager des moyens de conciliation à son père.

La préfecture et la magistrature ont fait preuve de nullité dans les circonstances; ils n'ont su procurer aucune ressource pour l'armée; il a fallu créer huit directeurs extraordinaires, dont quelques uns probes et patriotes ont rendu des services essentiels.

L'esprit public n'a pas varié; il a toujours été en faveur des Français; mais l'absence de généraux et de troupes de cette nation avait comprimé tout élan d'énergie; on se disait « nous sommes abandonnés, nous ne le sommes à la vérité que pour un tems, mais que faire dans les circonstances? »

Les Polonais ne sont pas capables de se conduire eux-mêmes ; ils en conviennent; ils demandent un chef qu'ils estiment et qu'ils craignent. Il faudrait aussi qu'il pensât pour eux, car on ne songe dans le duché à créer des moyens que lorsque le besoin se fait sentir.

Les personnes comprises dans l'article 8 de la convention et moi, au nombre de cinquante, sommes partis de Varsovie le 23, deux heures auparavant l'entrée des Autrichiens. L'armée polonaise, emportant tout ce qu'elle a pu, avait passé la Vistule et replié le pont. MM. le général Pelletier, les chefs de bataillon Bon-

tems et Mallet, au service du duché, ont suivi l'armée. Il n'est resté à Varsovie que 19 Français malades.

Le colonel de la gendarmerie impériale
et commandant de la place de Varsovie,
SAUNIER.

Min. Guerre. Arch. hist. Don. Davout. Armée d'Allemagne. 1809. Carton : Avril-juin. — Original. — La pièce n° 19 du « Recueil Serra », intitulée *Relation du combat du 19* et attribuée à tort au général Pelletier, par Serra, dans son rapport du 1er mai, n'est qu'un fragment du rapport Saunier que nous donnons ici, elle en reproduit identiquement les termes ; c'est pourquoi nous nous sommes dispensé de la publier.

---

228. — STARHEMBERG A PH. STADION

Utrecht, 30 avril 1809.

Je suis arrivé ici en trois jours de Berlin, sans avoir rencontré aucun obstacle. Il a fallu beaucoup de précaution et faire souvent des détours, parce que plusieurs corps de troupes françaises qui évacuent le pays de Hannovre, et la Westphalie, marchaient vers moi. Les voisinages de Brunswick et de Magdebourg étaient très dangereux à cause de la tentative infructueuse faite sur cette dernière ville. Cette démarche, qui a aussi manqué sur Cassel, rendait les chemins peu sûrs. Les troupes n'étaient pas encore en mouvement quand Lagneau est passé. Il n'y a plus depuis 2 jours aucun soldat français, westphalien ni hollandais, depuis Berlin jusqu'ici. Toutes les troupes à la disposition de Napoléon ont été envoyées pour grossir son armée d'Allemagne. Quels [*sic*] chances pour les Anglais s'ils savaient frapper quelque grand coup.

J'ai fait changer à Berlin sur le nouveau passeport le nom de Sonier contre celui de Lange parce que j'ai appris qu'on était à la poursuite d'un espion qui portait le premier de ces noms.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Berichte. 1809. Fasz. 195. — Original. En chiffres. Déchiffré.

MAI 1809

229. — SERRA A NAPOLÉON

Berlin, 1er mai 1809.

SIRE,

La rapidité avec laquelle se sont succédés les événemens qui ont suivi l'invasion des troupes autrichiennes dans le duché de Varsovie ne m'a laissé que le tems d'agir sur les lieux. J'ai eu à peine celui d'adresser au ministre de V. M. quelques pièces officielles et quelques renseignemens généraux par le seul courier militaire que j'avais à Varsovie et qui a atteint heureusement la frontière prussienne sur Custrin.

J'ai l'honneur à présent de mettre sous les yeux de V. M. le tableau historique de ce qui s'est passé jusqu'au 24 courant.

S. M. le Roi de Saxe nous avait quitté le 26 mars. Ce prince et son cabinet ne semblaient avoir de craintes que sur l'invasion de la Saxe. Cette sécurité touchant les dangers qui pouvaient menacer le duché a été partagée par le Conseil d'État, le commandant militaire et par le pays en général. Je ne pensais pas de même. Le rassemblement de troupes à Cracovie, l'arrivée de l'archiduc Ferdinand dans cette ville, les avis que je recevais de Gallicie et qui annonçaient une attaque très prochaine me semblaient plus sérieux qu'on ne voulait le croire. J'avais signalé en vain à la police les sieurs Ducachet et Trincano, agens secrets et espions de l'Autriche, qui, établis à Varsovie, éclairaient cette puissance sur ce qui se passait dans le pays. Le Roi n'avait pu se résoudre à ordonner leur renvoi.

Cependant le prince Poniatowski, commandant les troupes, ayant reçu de Monsieur le maréchal duc d'Auerstaedt l'ordre de concentrer les troupes autour de Varsovie, ce rassemblement s'effectuait lentement, et l'on procédait au recrutement qui devait completter les régimens d'après la disposition bienfaisante de

V. M. qui avait déclaré de se charger de l'entretien de 45 hommes par compagnie.

Les forces militaires consistaient en :

3 régimens d'infanterie polonaise stationnés à Varsovie et à Praga.

3 id. entre Thorn, Modlin et Sierock.

4 compagnies du 5me d'infanterie à Czenstochau, le reste de ce régiment est à Custrin.

Un dépôt de la division Zaionchek à Kalisch.

2 1/2 bataillons saxons très faibles, le reste de la division avait été envoyé à Dantzig et dans les places sur l'Oder.

5 régimens de cavalerie polonaise, dont 3 aux environs de Varsovie, le sixième avait été également dirigé sur les places occupées de la Prusse, ou sur la Poméranie.

A Varsovie :

1 escadron de hussards saxons.

1 train d'artillerie saxonne assez complet.

1 bataillon d'artillerie à pied polonais.

2 compagnies d'artillerie id. à cheval, dont l'une s'organisait encore.

Sur la demande du prince commandant les troupes, on venait récemment d'établir des magasins à Lowicz et à Sieradz, point très rapproché de la frontière de la Piliça, mesure hasardée, si elle ne tenait pas à l'intention de prendre une position en avant de Varsovie. Cependant les troupes ne faisaient aucun mouvement et leur chef semblait attendre des ordres supérieurs.

On sut positivement le 8 que l'archiduc, après avoir visité les frontières jusqu'à Radom, s'était porté avec un corps de troupes sur Konskie, à peu de distance de la route et du pont de Nowemiasto sur la Piliça.

Je réitérai en cette occasion mes instances afin que l'on ne se laissât pas prendre au dépourvu. Tout ce que je pus obtenir fut de faire avancer deux régimens de cavalerie vers le point de la frontière qui semblait menacé, et un régiment d'infanterie fut placé à 4 lieues de la ville pour les soutenir. Le reste des troupes, me disait-on, marcherait sur l'heure en cas d'hostilités, mais l'événement a démontré, comme je le pensais, qu'on ne pouvait ainsi arriver à tems au point où il aurait fallu être pour repousser avec avantage l'agression subite.

Le 15 de grand matin on reçut les pièces n° 1 et 2 [1], datées de la

[1] Voir au 14 avril la déclaration de guerre de l'archiduc Ferdinand et sa

veille, et par lesquelles l'archiduc Ferdinand annonçait dans douze heures son entrée sur le territoire du duché. Les premières troupes autrichiennes ayant traversé le pont de Nowemiasto prirent poste à ce village, et entreprirent de le fortifier comme une tête de pont.

Le passage de la Piliça par les Autrichiens s'effectua dans la journée et le jour suivant en trois points différens. Ils distribuèrent aux paysans et aux commis des barrières des copies en polonais de la proclamation de l'archiduc Ferdinand, aussi bien que de celle de l'archiduc Charles, datée de Vienne 6 avril.

Le prince Poniatowski voulant réparer le tems perdu fit partir dans le jour même toutes les troupes qu'il avait à Varsovie. Il se rendit chez moi pour conférer sur l'état des choses et comme il manifestait une défiance de ses forces morales, qui peut se trouver à côté d'un grand courage et d'une bravoure reconnue, je mis tous mes soins à lui persuader qu'il ne pouvait donner de la confiance aux autres qu'autant qu'il en aurait lui-même, et qu'il devait justifier cette assurance dans le choix que des grands connaisseurs avaient fait de lui pour soutenir la gloire des armes de son pays. Bientôt après je le suivis au Conseil d'État. J'annonçai la conviction où j'étais que le gouvernement, répondant à ses devoirs et à l'alliance avec la France, employerait tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour aider l'armée et opposer à l'injuste agresseur toute l'énergie du pays. J'indiquai diverses mesures à prendre pour la sûreté et la tranquillité de la ville au moment où toute la force militaire allait marcher sur l'ennemi. J'adhérai à la demande qui me fut faite de mettre par écrit ce que je conseillais de faire, mais avant que j'eusse remis cette pièce cottée n° 4[1], le Conseil avait fait rédiger la proclamation comprise sous le n° 3[2]. Elle fut même imprimée dans la nuit et publiée le jour suivant. La faiblesse de cet écrit fit un mauvais effet sur l'esprit des habitans. A peine j'en eus connaissance que je marquai dans la note n° 5[3] que je ne pouvais être insensible à ce que dans un moment aussi solemnel, le Conseil d'État avait évité de prononcer le nom de V. M. et d'étaler sa confiance en sa puissance, ce qui était précisément ce qu'il avait de plus éloquent à dire au public.

Proclamation aux habitants du duché. Ces deux pièces manquant dans le « Recueil Serra », nous les avons publiées d'après d'autres sources.

[1] Voir au 15 avril la note de M. le résident au président du Conseil d'État.

[2] Voir au 15 avril la première Proclamation du Conseil d'État.

[3] Cette pièce manque dans le « Recueil Serra ».

Le Conseil donna une seconde proclamation cotée n° 6 [1]. Il rendit enfin différens décrets à la suite de l'exposé que j'avais tracé des mesures à prendre. Je n'avais pas fait mention de la pospolite que le Conseil décréta [2], parce que le commandant en chef me parut y trouver des inconvéniens assez plausibles.

Les directeurs des cercles, suppléant à une préfecture tout à fait incapable et à un inepte magistrat de ville, s'occupèrent avec zèle de fournir les moyens de transport pour les troupes et les munitions; leurs soins et l'exemple des bons citoyens réunirent des compagnies de travailleurs pour la réparation de l'enceinte et du fossé de la ville. Ils organisèrent une garde sédentaire qui devenait d'autant plus nécessaire, que la garde nationale en activité fournissait à peine 400 hommes par jour pour garder les postes de la ville et n'a jamais fourni au delà qu'un détachement de 200 et quelques hommes pour les cas urgents. Cependant cette garde était composée au moins de 2.000 hommes qui avaient été récemment passés en revue. L'organisation vicieuse de ce corps et l'incapacité de ses chefs n'ont jamais été plus démontrés qu'en cette occasion.

Instruit que les généraux commandant les divisions russes en Lithuanie disaient publiquement que les Autrichiens n'oseraient pas en dépit de la Russie attaquer le duché, j'envoyai par estaffette au sous-préfet de Tykoczin copie de la proclamation de l'archiduc, avec la nouvelle de l'entrée, pour communiquer le tout au commandant militaire de Bialistock. Le général Lewin donna reçu de cette communication et l'on connut que, pour se mettre en marche sur la Gallicie, les généraux russes attendaient encore des ordres. J'engageai également le Conseil d'État [3] à instruire le ministre du Roi à St-Pétersbourg [4] de ce qui se passait, pour qu'il pût en informer à son tour et au plutôt la cour auprès de laquelle il réside. Le Conseil d'Etat ayant désiré que sa dépêche et son courier fussent protégés par l'intervention française, j'adressai le tout à Monsieur le duc de Vicence, que j'instruisis directement de ces événemens [5]. Ces dispositions préliminaires auront pu préparer l'effet que devait

[1] Voir au 16 avril la deuxième Proclamation du Conseil d'État.

[2] Le décret instituant la pospolite ruscenie manque dans le « Recueil Serra », le Conseil d'État ayant omis de le remettre officiellement au résident français. — Quant au décret instituant les directeurs des cercles, nous en avons donné le texte d'après le *Moniteur;* voir au 16 avril.

[3] Cette lettre du résident, cotée n° 10, manque dans le « Recueil Serra ».

[4] Cte d'Einsiedel.

[5] Le 17 avril.

produire la dépêche de Monsieur le prince Kurakin à Monsieur le général Korsakow, commandant à Vilna; elle m'est parvenue le 22 par un courier saxon qui avait été expédié de Dresde le 18. Un aide de camp du prince Poniatowski fut envoyé de suite en courier pour la remettre au général russe.

A ma sollicitation, Monsieur le prince Poniatowski partit dans la nuit du 15 au 16 pour se mettre à la tête des troupes, qui manifestaient la plus grande ardeur et qui demandaient à combattre. Ce désir était partagé par tous les habitans polonais. Beaucoup de volontaires, et beaucoup trop peut-être, joignirent l'armée. Je crus devoir faire remarquer dans une première lettre au prince ces bonnes dispositions et l'utilité d'en profiter pour attaquer plutôt que pour se laisser attaquer et pour frapper en masse plutôt que de se laisser entamer en détail. Il me répondit qu'il entrait parfaitement dans ces vues, mais des avis plus circonspects l'engagèrent depuis à ne pas porter son quartier général au delà de Radszyn, tandis que son avant-garde occupait Nadarszyn, à 4 lieues au delà sur la route de Rawa, et que la plus grande partie de sa cavalerie était postée sur sa gauche à Tarczyn. Cette cavalerie fit des reconnaissances le 16 et le 17. Les lanciers eurent des petites affaires, toutes à leur avantage, avec les hussards ennemis. L'armée resta dans une cruelle et longue ignorance des mouvemens de l'ennemi qui couvrait, disait-on, de sa nombreuse cavalerie la marche de l'infanterie. Une reconnaissance poussée plus loin le 18, des prisonniers qu'on fit, des gens de la campagne qui arrivèrent en ville, nous apprirent que l'armée ennemie s'étant dirigée de Nowemiasto sur Biala avait atteint Moszczonow[1] pour tourner Nadarszyn. Le prince manda là dessus au commandant de Varsovie de faire reconnaître par l'officier du génie Mallet les positions que les Polonais avaient occupées en 1794 à la vue de Varsovie et de hâter les travaux des fortifications et les moyens de défense de la ville. Je dus faire observer au prince qu'il fallait bien peu compter sur ces positions et ces moyens de défense et que l'esprit public, quoique bon, n'était pas et ne pouvait pas être exalté comme en 1794. L'administration composée pour la pluspart de gens faibles, timides et quelques-uns même déconsidérés, ne pouvait imprimer ce grand mouvement qui avait fait voler autrefois les habitans en masse à la défense de leurs foyers. Je pensai que sans des ordres positifs de V. M. je ne devais pas aller plus loin à cet égard

[1] Mszczonow.

que conseiller et encourager. Ces réflexions et la lenteur du mouvement de l'ennemi engagèrent le prince à tenir aussi longtems qu'il pourrait à Radszyn, poste qu'il croyait fort et qui pouvait l'être tant qu'on n'y aurait pas été débordé. Toutes les troupes qui arrivaient à Varsovie de la rive droite de la Vistule recevaient l'ordre de joindre sans délai le quartier général. L'ennemi, mieux servi en espions que nous, en profita pour faire entrer 150 hussards à Gura sur la Vistule et porter de l'autre côté un corps de troupes dont les cavaliers s'avançèrent jusque sous les retranchemens de Praga. Cela dut inquiéter une ville qui n'avait plus pour sa défense que le dépôt d'un régiment et quelques centaines de garde nationale faisant le service tant bien que mal. J'appréhendai bien plus que l'ennemi se portant avec une partie de ses forces sur Blonie ne nous tournât entièrement sur la droite et ne parvînt à couper l'armée de la ville. Un régiment de dragons détaché du camp fit évacuer à l'ennemi le poste de Gura et vint couvrir les approches de la ville en arrière de la gauche du camp. Une sortie de la garnison de Praga, plus heureuse que sage, fit reprendre au corps qui s'était montré de ce côté là, le chemin de la Gallicie, et rouvrit la communication avec Modlin.

Je fis part [1] à Monsieur le prince Poniatowski de tout ce qui se passait aux environs de Varsovie et de ce qu'on avait à craindre si l'on restait plus long tems dans l'inaction, ou sans prendre une position plus concentrée. Mes observations se trouvaient appuyées par l'avis des officiers français qui servent dans l'armée polonaise. Le prince m'annonça par sa lettre, qui est consignée dans le recueil des pièces sous le n° 17 [2], qu'il se décidait à ne pas changer sa position qu'à toute extrémité.

Le 19 au matin l'ennemi marcha par des bois qui sont en tête du village de Falenty à une petite portée de canon de celui de Radszyn et vint faire une forte reconnaissance sur le centre de l'armée polonaise. L'action ne s'est engagée qu'à deux heures après midi. Si nous avons quelque faute à nous reprocher, l'ennemi en a commis une bien plus grande, celle de renoncer par une vanité mal placée à l'avantage solide qu'il allait acquérir de nous déborder sur la droite. L'armée polonaise s'est battue avec le plus grand courage et elle a appris à l'ennemi qu'elle vend chèrement sa vie contre des forces très supérieures. Tout a été intrépide et brave,

[1] Le 18 avril.
[2] Voir au 19 avril la lettre de Poniatowski à Serra.

depuis le chef jusqu'au dernier soldat. Le général Fiszer, chef de l'état-major, ayant été blessé, il n'a pas été donné de rapport officiel de l'action. Je joins sous le n° 19 celui qu'en a tracé à la hâte le général Pelletier[1] et que je crois exact à bien peu de chose près.

Les généraux Dombrowski et Zaionchek, se rendant à l'invitation du gouvernement et du général en chef, arrivèrent en poste, l'un de Posen le 19 et l'autre de Kalisch le 20. Le premier fut encore au camp à la fin de l'action et a montré le dévouement le plus sincère.

Cependant grâces aux soins du commandant de la place, le colonel Saunier, que Monsieur le maréchal Davout avait laissé en cette fonction à Varsovie, la ville fut tranquille et sans alarmes. Cet officier, ainsi que le commissaire des guerres Desirat, ont rendu, chacun dans leur partie, les plus grands services. Le 19 à une heure après minuit, le prince arriva avec les généraux Dombrowski, Rosznieski et Pelletier, chez le commandant de la place où je me trouvai. Il fut convenu que l'armée, qui venait d'opérer sa retraite sur la ville, se mettrait en disposition de la défendre en se partageant en 3 corps aux postes principaux, que la garde nationale et le dépôt de Uyarzdorw[2] défendrait l'avenue de Czerniakow jusqu'à l'arrivée du 6e d'infanterie, qui était attendu de Thorn et qui arrivait à Modlin. Les intervalles devaient être garnis par les volontaires de la ville, la cavalerie resterait en bivouac au dehors de l'enceinte pour retarder les approches de l'armée autrichienne. Ces dispositions avaient pour but d'en imposer à l'ennemi par la hardiesse de notre contenance. L'enceinte fut bientôt garnie de l'artillerie qu'on avait ramenée du camp et de celle qui était en réserve à l'arsenal. Je me persuadai que l'ennemi n'entreprendrait pas d'attaquer la ville sans faire une sommation préalable et des généraux furent d'avis qu'il se bornerait le jour suivant à reconnaître la place.

Dans la matinée du 20 nos Français, officiers ou employés, eurent quelque motif de soupçonner que l'on méditait un projet de capitulation. C'est sur cela que je pris le parti d'écrire la lettre cotée n° [*sic*][3] au prince commandant et d'en donner connaissance au président du Conseil d'État suivant le n° [*sic*][4]. Mon

[1] Serra fait ici une confusion évidente. Ce rapport est certainement du colonel Saunier. En effet la pièce 19 du « Recueil Serra », intitulée *Relation du combat du 19*, n'est qu'un fragment du rapport original signé Saunier et daté de Custrin 30 avril, elle en reproduit textuellement les termes.

[2] Ujazdow.

[3] N° 15 du « Recueil Serra ». Voir au 20 avril.

[4] N° 16 du « Recueil Serra ». Voir au 20 avril.

but était, en énonçant un doute qui pouvait n'être pas fondé, d'engager le commandement militaire et le Conseil, que je fis observer en même tems, à ne pas traiter avec l'ennemi sans que j'en fusse instruit. Le prince vint me trouver et les dispositions de la défense continuèrent avec ordre et activité.

Sur les deux heures de l'après-midi il reçut un billet de l'archiduc qui l'invitait à se rendre aux avant-postes et lui proposait de conférer sur le sort de la ville, soit directement, soit par des officiers supérieurs à nommer de part et d'autre. Le prince s'y rendit vers le soir. L'archiduc et lui convinrent d'une suspension d'armes jusqu'à une seconde conférence, qui fut fixée entre eux pour la matinée du lendemain. D'après la communication que le prince Poniatowski donna à son retour de ce qui s'était passé dans son entrevue avec l'archiduc Ferdinand, nous avons dressé les articles d'une convention en comité composé du prince, des généraux Dombrowski et Zaionchek, du commandant de la place, du commissaire des guerres Desirat et de moi. Pour y accéder je suis parti de la déclaration unanime des officiers supérieurs que la place n'était pas défendable, et de l'utilité de conserver une armée qui pouvait occuper encore longtems les forces autrichiennes. Nous avons jugé cette convention très honorable et nous serons heureux si notre conduite en cette occasion obtient l'approbation de V. M. Le prince se rendit le lendemain avec cette pièce au second rendez-vous, et l'archiduc déclara qu'il y accédait en tout à l'exception du tems pour l'évacuation. Cependant les réponses en marge aux articles 1, 2, 3, 4, présentent des différences qui, selon moi, ne s'accordent pas avec la déclaration verbale de l'archiduc. Ayant été à la rencontre du prince, je lui en fis de suite l'observation. Monsieur le colonel de Neupperg, premier aide de camp de l'archiduc, venant en ville comme otage de la convention, expliqua que ces articles n'étaient réformés que pour ce qui était matériellement indiqué. J'ai senti à regret que cette explication ne satisfaisait pas l'exactitude diplomatique.

La copie de la convention transmise par le Conseil d'État à M. le résident se trouve incluse à part dans cette dépêche.

L'évacuation de la ville s'est faite très bien dans les deux jours et demi qu'on nous a donné. L'armée a amené tout ce qui lui appartenait, y compris le pont de bateaux sur la Vistule qu'elle a retiré après elle. Resté à Varsovie jusqu'à une heure environ avant l'entrée des Autrichiens, j'en suis parti le 23 à trois heures et demi du soir avec les deux colonnes de Français, officiers, administrateurs, pharmaciens, soldats convalescens, archives, bagages, etc. Je n'ai rencontré que 140 hussards de Kaiser à Lowicz qui avaient

un poste à Sokaczew et un autre en avant à Pnievie sur la route de Posen. On n'a pas permis que la colonne qui marchait par étape poursuivît, comme l'autre, la route sur la rive gauche de la Vistule. J'ai renvoyé à Posen l'officier autrichien qu'on nous avait donné comme escorte d'honneur. Je me suis occupé dans cette ville avec le sénateur Vibicki, organisateur de la pospolite, d'accélérer la défense de ce département. Le général Koszynski tâchait de le mettre à l'abri des incursions des hussards. On avait quelques moyens de défense de plus à Kalisch. Le fort de Czenstochau a répondu par le canon aux sommations autrichiennes. Lencize[1] non tenable a été évacué par sa faible garnison qui, emportant toutes ses munitions, s'est rendue à Posen.

L'armée polonaise, selon une lettre que le général Dombrowski écrivait au sénateur Vibicki le 24, de Zakroczyn, était postée entre ce point, Modlin, Sierock et Pultusk, et elle avait pris de l'assurance. Praga, dont on avait traité l'évacuation, était encore à nous. Il y avait beaucoup de nouvelles levées rassemblées à Thorn, qui devaient entretenir sa communication avec l'armée. Il me semble que l'occupation de Varsovie employant une partie des forces ennemies nous doit procurer l'avantage de diminuer celles qui agiront contre l'armée polonaise. Au reste, quoiqu'il en arrive encore, les Polonais ne démentiront pas, je l'espère, leur réputation de bravoure; ils ont une confiance sans borne dans V. M., ils n'ont cédé qu'à une force très supérieure et ils ont acquis, j'ose le croire, de nouveaux titres à la protection de V. M. Pour que leur armée tienne, il lui faut des ordres et des paroles de consolation de V. M. Les nouvelles de vos victoires redoubleront ses forces morales.

C'est pour procurer ces nouvelles à l'armée polonaise qui en manquait absolument, c'est pour recevoir plutôt et plus sûrement les ordres ultérieurs de V. M. que je me suis rendu à Berlin, après avoir conduit la première colonne de nos Français à Custrin et avoir assuré, autant que cela dépendait de moi, que la seconde, avec les archives de la résidence, y arrivât également. J'ai tâché d'organiser une correspondance par Custrin, Posen, Thorn et le quartier général du prince, afin d'y faire passer plus promptement les nouvelles des armées françaises. Arrivé hier au soir à Berlin, je suis assez heureux pour pouvoir dès aujourd'hui mander les nouveaux triomphes de V. M. à cette brave nation polonaise qui vous vénère et qui connaît qu'elle doit tout attendre de vous.

[1] Lenczyca.

Sire, je désire respectueusement que ma conduite obtienne un regard favorable de V. M. C'est lorsque je soutenais de mes faibles moyens la constance des soldats et habitans du duché que j'ai reçu la croix dont V. M. a voulu me décorer et je lui en présente aujourd'hui les expressions de ma profonde reconnaissance.

J'attendrai quelques jours ici auprès de Monsieur de St-Marsan, mon collègue, les ordres de V. M. et les nouvelles de l'armée polonaise, et je repars ensuite à tout événement pour lui voir reprendre l'offensive sur l'appel que lui en font l'entrée de vos armes en Bohême et le passage de l'Inn effectué par vos soldats.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, de Votre Majesté, le très humble et obéissant serviteur et sujet.

J. C. Serra.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton : Mai, 1re quinz. — Original. — Publié en partie par A. M. Skalkowski dans *O czesc imienia polskiego*, pp. 37-42.

---

230. — WESSENBERG A PH. STADION

Berlin, 3 mai 1809.

Monsieur le Comte,

Le ministre comte de Goltz vient d'envoyer au Roi un mémoire, dans lequel il lui expose avec les couleurs les plus vives, qu'il croit la monarchie et dynastie perdue, s'il n'embrasse pas sur le champ le parti de se réunir à la cour de Vienne. Il est clairement démontré dans ce mémoire, que cette mésure seule peut prévenir une désorganisation totale de la Prusse. Le comte de Goltz a fait signer ce mémoire par le comte Tauenzien pour en augmenter l'impression sur le Roi. On a mis en outre tout en œuvre pour entraîner le Roi dans notre parti. Le général Scharnhorst m'a également promis toute son assistance. Votre Excellence n'exigera pas de moi dans ce moment tous les détails sur les menées, que j'ai dû faire et suivre pour arriver à ce point décisif; il suffira de l'assurer, que quelque en puisse être le résultat, notre cour ne sera pas compromise.

L'expédition de Schill peut devenir très-utile, pourvu qu'elle ait quelque succès dès le commencement. Elle prouve au reste, plus que toute autre chose, la disposition des esprits dans le militaire prussien. — Je prie V. E. de m'envoyer ses ordres et les instructions, dont j'aurais besoin, dans le cas que la cour de Berlin m'offre

de conclure un traité formel. C'est l'intention du comte de Goltz.

Je suis avec les sentimens du plus profond respect, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

J. Wessenberg.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Berichte. 1809. Fasz. 87. — Original. En chiffres. Déchiffré.

---

231. — LETTRE DU GÉNÉRAL BRONIKOWSKI

W[i]onzownia en Gallicie, le 6 de mai 1809.

Monseigneur,

Je saisi l'occasion qui se présente avec le plus grand empressement pour présenter à V. E. l'hommage de tous mes sentiments. — C'est M. Stoffel, cheff de batt. attaché au prince de Neuchâtel, qui est porteur de la présente, il est venû nous porter la nouvelle des grandes victoires que S. M. l'Empereur et Roi a emporté sur les Autrichiens, ainsi qu'un ordre pour que le prince Poniatowski entre en Gallicie et fasse le plus de mal possible à l'ennemi; jamais ordre n'a été plus promptement exécuté puisque nous y sommes depuis 8 jours. — Nous occupons déjà 3 grands cercles, celui de Stanislawow, de Sielce et de Biala. Nos avant-postes sont aujourd'hui à Stenzyca, Adamow, Lukow et Konstantinow. Dans trois affaires donnée en Gallicie nous avons tué à l'ennemi 1.000 hommes et fait 3.000 prisonniers, 3 canons, drapeaux, etc. Nous leurs avont emporté hier une tête de pont où tout le régiment Volon *Baliet* a été fait prisonier ou tué, 50 officiers commençent par le collonel et 2.000 prisoniers que M. Stoffel a vû en personne. Vous voyez, Monseigneur, d'après ces petits engagements, que nous avons bien commencé à remplir la volonté de S. M. — Nos trouppes ne manquent ici de rien, mais le nombre est petit, nous n'avons dans ce moment effective sous les armes que 8.000 infenterie et 3.000 cavallerie — le reste est à Dantzig Cüstrin, Thorn, Modlin, Sierock. — Cette petite armée cependant gène l'ennemi, qui est très fort. — Nous avons à faire à 8 régiment d'infenterie, comme celui de Davidovitz, Wukasowitz, Balliet (qui fut pris en entier dans la tête de pont), Strauch, Wagenfeld, Kotylinski, un battalion de Würtenberg, un de Reus-Kreütz et deux des Graütz Régiment Valac, puis en fait de cavalerie, deux rég[s] d'Husard Keiser, Palatinat, le curassier de Somariva, deux rég[s] dragons et deux cheveaux légers. — Quand aux Galliciens l'esprit y est parfait, mais un peu timide, un

môt prononcé au nom de l'Empereur leurs donneroient plus de courage et les engageroient à faire plus des sacrifices. — Moi j'y suis déjà du premier moment où la guerre a commencé. — Croyez vous, Monseigneur, qu'une députation de la part de Galliciens seroit agréez par S. M. l'Empereur, j'y viendrois d'abord avec quelques magnats de cette parti que nous occupons déjà. — Les Russes jusqu'à ce moment-ci n'ont fait nul mouvement pour entrer en Gallicie. — Le P^ce^ Poniatowski leurs communique tous les succès de la Grande Armée de S. M. l'Empereur pour les angager et les encourager d'y entrer. — Vous savez que nous avons abandonné Varsovie, mais le fort de Prague nous appartient; il faut que je vous rapporte une petite anecdote là dessus. — J'ai été envoyé par le prince pour observer et s'assurer sur les mouvements de l'ennemi tant dans la ville de Varsovie que dans ses environs, chose qu'on peu bien voir d'une rive de la Vistule à l'autre; dans cette interval, je rçois la nouvelle de la battaille gagné, et un ordre de faire tirer le canon à Prague. — Le soir, je fis illuminer Prague et j'ai fais un grand transparent très lisible de l'autre rive pour les habitants de Varsovie, je n'y ai mis que « Vive l'Empereur » et le six noms des endroits où les combats et battailes furent données; toute la ville d'abord se rendit au bord et repetté *Vive l'Empereur,* malgré tous les empêchements et tous le coups de crosses que les Autrichiens accablent le peuple [1]; beaucoup des maisons furent illuminées, et la joie fut si agittente qu'on a fait entrer plus des trouppes en ville de crainte qu'il ne leurs arrive ce qui est arrivé aux Russes l'an 1793. — Maintenant cela releveras les esprit abbatûs de l'autre rive de la Vistule et cela nous sera d'un très grand secours de savoir ce qu'il se passe chés les Autrichiens, qui, deux jour avant, ont tiré du canons, pour célébrer les victoirs du 20, 21, 22, 23 d'avril, en y faisent publier leurs victoire et imprimer un discours de remerciments que l'Empereur d'Autriche a dû tenir à ses trouppes après la battaile fini, ils se disent à Munich. Mon transparent a dit à l'autre rive de la Vistule qu'ils sont des menteurs, et maintenant je pense qu'il seront obligé de se retirer, car quel avantage auroit-ils de nous faire la petite guerre, en moins qu'ils attendent la décision des Russes pour le secourir. — Nous avons préfairé de garder la rive droite de la Vistule pour plus des raisons, d'abord c'est un pays

[1] Cette anecdote se retrouve dans le « Détail succinct des événemens militaires qui se sont passés dans le duché de Varsovie », publié par le *Moniteur universel,* numéro du 27 mai 1809, et par A. Goujon *(Bulletins officiels de la Grande Armée,* t. II, p. 193).

rempli des bois et de marais, pays de chicane; puis notre duché est pauvre et exténué, tandis que la rive droite est plus riche en pain, puis la Gallicie est aussi plus riche de ce côté et on peu plus s'étendre; l'archiduc, s'il veut repasser la Vistule pour nous combattre, il n'auras plus le tems de le faire, car il est obligé d'aller secourir la Grande Armée de Xerxès et nous continuerons de marcher sur Lublin, Jozefow, pour nous porter à Rzeszow et leurs couper la comunication entre Leopol et Cracovie. — Maintenant je pense que si nous parvenons à exécuter ce maneuvre, c'est faire bien *du mal à l'ennemi*.

Permettez, Monseigneur, que je vous parle un peu de moi. J'espère avoir des droits aux places militaires par la nouvelle organisation de la Gallicie. Je serois flatté d'être nommé général de division par S. M. l'Empereur même, car jusqu'à ce moment-ci, je fais le service de volontaire près du P^ce^ Poniatowski avec le titre de général de brigade que je suis depuis encore Stanislas Auguste, feu roi de Pologne. — Nous avons ici un Français, le général Pelletié, du quel le P^ce^ Poniatowski fait grand cas, c'est un homme d'un mérite distingué, il nous est d'un grand conseil et d'un grand secours, sans lui nous serions mal servi du côté de l'artillerie, et en tous. — Le P^ce^ Poniatowski fait la guerre avec un zèle infatigable, il est presque dans chaque affaire comme général en cheff, et comme un cheff de batt., il a, à la battaille de Raszyn, conduit en personne un battalion au feu pour prendre un petit bois où les Autrichiens se sont logé avec 4 battalion et d'où ils nous on fait un grand mal, il a chargé à la boyonette et le poste fut pris, cet exemple a donné une grande assurence à nos trouppes et a infiniment intimidé l'ennemi; nous combattons toujours 1 contre 4, aussi nous voulons leurs faire le diable à quatre. Le P^ce^ n'ose pas demander à l'Empereur de lui envoyer quelques crois de la légion d'honneur, et surtout quelques en or, comme une pour le général Pelletié, mais vous savez que nous ne servons que pour mériter cette seule distinction d'honneur. — Le P^ce^ Poniatowski est fort contant des Galliciens et me sent tout le gré d'y avoir donné le premier l'exemple de me mettre comme volontaire dans l'armée polonoise, car comme tous les Galliciens me voyent, que je risque deux cent mille florins de de révenû, et cela du moment que le premier coup de feu fût tiré, naturellement bon gré malgré il sont obligé de faire aussi leur devoir. — A propos comme l'Évangile nous dis *Demandé et vous recevrais*, or je vous demande, Monseigneur, de ne pas m'oublier

pour la décoration, si jamais S. M. l'Empereur se rappelle du gros général. — Nous avons envoyé hier un parlementaire pour échanger 4 de nos officiers qui furent pris dans quelques affaires, en leurs renvoyant les leurs, on ne vouloit pas parler au parlementaire qu'en allemand, l'officier quoique sachant l'allemand lui dit qu'il ne le savez pas. Monsieur, lui dit le général, l'Allemagne est plus près de la Pologne que la France. Non, Monsieur, lui dit l'officier, la France est plus pret, car elle rempli notre cœur et l'Empereur Napoléon est notre âme et notre Dieu protecteur [1]. — L'échange n'eut pas lieu, car on se seroit pris par les cheveux. Je vous dis, V. E., que l'enthousiasme pour l'Empereur est parmis nous poussé jusqu'à la phrénésie.

Mille pardon, Monseigneur, pour l'abandon qui se trouve dans ma lettre, votre esprit débrouilleras tout cela, et vos bontés à mon égard me font espérer qu'elle ne cessera de me protéger de sa haute protection et qu'elle couvrira tout par son indulgence. — Savez-vous, Monseigneur, qu'il fût un moment que nous avons plus crains les Russes que l'ennemi que nous voyons, mais je pense que la bataille d'Eckmühl le mettras à la raison, comme celle d'Austerlitz a décidé M. de Haugvitz, ministre du roi de Prusse, de ne pas agir offensivement. Je fini mon long griffonage par lui présenter l'hommage de mon profond respect. Hier on nous a dis que le g[le] Rüchel a voulu imiter le Suédois et qu'il a voulu insurger la Prusse et se saisir du Roi et de la famille royale, mais il fut arrêté à tems, je pense que la batt. gagné par l'Empereur a dégrisé tous ces illuminés et tous ces steinistes.

Salut et respects.

Le général BRONIKOWSKI.

Min. Guerre. Arch. hist. Armée d'Allemagne. Correspondance. 1809. Carton · Mai, 1[re] quinz. — Autographe.

---

232. — BOURGOING A CHAMPAGNY

Leipzig, ce 10 mai 1809.

MONSEIGNEUR,

Si j'avois pu prévoir le passage du courrier venant de Péters-

[1] Cette anecdote se retrouve dans le « Détail succinct des événemens militaires qui se sont passés dans le duché de Varsovie », publié par le *Moniteur universel,* numéro du 27 mai 1809, et par A. Goujon *(Bulletins officiels de la Grande Armée,* t. II, p. 194).

bourg qui remettra cette lettre à Votre Excellence, je n'aurois pas recouru hier à la voye d'une estafette pour lui faire passer des dépêches que je crois importantes.

La nouvelle que je n'ai mentionnée dans ma dernière que pour la qualifier d'incroyable ne paroît, Monseigneur, que trop fondée, si ce qu'on a dit au courrier à son passage par Marienwerder est vrai, que les Autrichiens n'étoient qu'à 6 miles de cette ville. Ce qu'on a mandé à M. Breza ne seroit donc pas controuvé, et le 6 de ce mois les Autrichiens auroient paru dans les environs de Bromberg ou Bydgosch, ce qui seroit assurément de leur part une extravagance de plus, mais se lieroit sans doute au projet presque romanesque qu'on leur prêtoit ici et ailleurs, il y a quelques semaines, de porter un corps sur les bords de la Baltique pour favoriser la descente des Anglois et se réunir à eux. De crainte de retarder le courrier, je ne vais pas m'entretenir avec M. de Bose et M. de Breza de cette étrange nouvelle pour qu'ils la fassent connoître au Roi de Saxe. Dans ma première, Monseigneur, j'aurai l'honneur de vous informer de ce qu'en aura pensé ce prince.

Je suis...

BOURGOING.

P.-S. — Je joins ici, Monseigneur, et en original, le dernier rapport que j'ai reçu [de] l'agent que nous avons continué d'entretenir en Lusace sur les frontières de la Bohême. Je crois, au reste, au moins fort exagéré ce qu'il mande des officiers saxons arrivés en Bohême. Je vais cependant en parler au ministre de la guerre.

Min. des Aff. étr. Saxe. Vol. 78, fol. 190-191. — Original.

---

233. — LETTRE PARTICULIÈRE DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME III A L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier

Königsberg, 30 avril (12 mai) 1809.

L'intérêt constant dont Votre Majesté Impériale m'honore, m'encourage à venir déposer dans le sein de l'amitié un récit fidèle et succint de la situation critique et pénible dans laquelle je me trouve placé depuis le funeste commencement des hostilités entre l'Autriche et la France. Vous n'ignorez pas, Sire, le prix inestimable que j'ai mis de tout temps et qu'assurément je continue de

mettre encore dans votre généreux appui, et combien j'ai lié mon système politique à celui de Votre Majesté. Mais, Sire, de grâce, daignez songer aussi, que bien des fois on se trouve entrainé malgré soi, par la force des circonstances, contre lesquelles il n'y a pas toujours moyen de se raidir. Voudriez-vous pour un cas semblable m'en vouloir et rompre tous vos liens avec moi et mon malheureux pays, si, tôt ou tard, je me voyais forcé de m'écarter un moment, à Dieu ne plaise que ce soit pour longtemps, de ce système auquel je tenais plus encore par les sentiments de mon cœur, que par la simple politique? Je suis resté sourd, et j'ai résisté pendant longtemps à toutes les démarches que l'on a faites vis-à-vis de moi, tant de la part de l'Autriche, que de la part de la presque totalité de mes peuples, pour me décider en faveur de l'Autriche et de ce système qui cherche pour une dernière fois son salut dans l'opposition des armes, contre un autre, universellement destructeur et perfide, qui comble d'outrage tous ceux qui ont le malheur d'y succomber. Les esprits sont tellement montés, et l'agitation et la fermentation est si grande que je risque tout, si je ne prends le parti auquel la nation tient par préférence. L'Autriche, en cas que je me décide en sa faveur, m'offre la conquête de mes provinces perdues; il est vrai que je ne la crois pas aussi facile qu'on semble l'envisager; mais l'Autriche une fois culbutée, ce qui est immanquable, si Votre Majesté ne se décide à la protéger et à la soutenir, et que la Prusse reste oisive et ne ramasse ses derniers efforts, ne profitant en même temps de l'influence qu'elle a conservée sur les pays du Nord de l'Allemagne, la plupart ses anciens sujets, qui n'attendent qu'avec la plus vive impatience ce moment-là, pour rompre le joug qui leur est devenu insupportable et pour se soulever contre leurs oppresseurs, je le répète, si l'Autriche succombe, je serais entrainé immanquablement dans sa ruine, car je ne saurais me dissimuler qu'au fond de son cœur Napoléon a juré la mienne, et qu'il trouvera des prétextes suffisants pour me chercher querelle et ne pardonnera jamais à la Prusse les extravagances qui se sont commises par quelques écervelés qu'on ne pouvait, en partie, ni contenir, ni deviner leurs folles entreprises, comme sont les mouvements séditieux en Westphalie et le décampement impardonnable de Schill et de sa troupe. Chaque jour amène de nouveaux incidents, qui me compromettent envers la France; il sont le résultat du désespoir de mes peuples, de mon armée, également pénétrés du sentiment de leur malheur et décidés également à tout risquer pour y mettre un terme. Adopter des

mesures plus sévères que par le passé, ce serait amener une explosion soudaine d'autant plus dangereuse que les suites en sont incalculables. Ajoutez à ceci, Sire, l'impossibilité absolue d'avoir recours aux emprunts dans l'étranger dans les circonstances actuelles. Napoléon lui-même y a échoué. Pour faire face jusqu'ici aux engagements contractés, je n'ai eu regret personnellement à aucune des privations que je me suis imposé, ni mes fidèles sujets à aucun sacrifice. Une exactitude à acquitter les termes prescrits a surpassé l'attente même des autorités françaises, mais actuellement l'assemblée des États refuse de signer les lettres foncières qui doivent être remises à la France, au moment même que leur extradition est impérieusement exigée par le comte St.-Marzan et qu'il insiste avec menaces sur le prompt acquitement de la contribution que le défaut de fonds rend impossible. Après tout, que Votre Majesté me pardonne si je semble manifester ainsi la crainte *qu'il ne dépendra plus alors d'Elle d'empêcher ma perte.*

Sire, je vous dirai toute ma pensée, je frémis à l'idée qu'après tous ces bouleversements la Russie elle-même ne fasse l'épreuve de ce que valent les perfides assurances d'amitié que la France lui prodigue aujourd'hui. Mais Votre Majesté, je m'en tiens assuré, ne voudra pas compromettre le salut de l'Europe, dont Elle avait jadis embrassé la cause avec tant de chaleur, en contribuant à la ruine de l'Autriche. Qu'Elle ne daigne voir dans cette franche expression de mes sentiments qu'une preuve de la confiance illimitée que son amitié justifie et qu'Elle agrée la prière réitérée que j'ose Lui adresser de me donner la promesse consolante que qu'elle soit l'extrêmité à laquelle la force des malheureuses circonstances où je me trouve pourrait me réduire, Votre Majesté me conservera cette précieuse amitié, et que *dans aucun cas la Russie ne sera l'ennemi de la Prusse,* si elle se voyait dans la nécessité d'assimiler ses intérêts avec ceux de l'Autriche. *Je vous supplie, Sire, de garder tout ceci pour vous seul.* Je profite du passage d'un feld-jaeger qui revient de Cobourg, pour le charger de cette lettre.

Mes sentiments pour vous, Sire, resteront invariables, permettez-moi de vous en réitérer ici l'assurance et daignez croire au tendre et inaltérable attachement avec lequel je suis pour la vie,

Sire, de V. M. I. le bon frère, ami et allié,

FRÉDÉRIC-GUILLAUME

Arch. du Min. des aff. étr. de St-Pétersbourg. — Publié par N. K. Schilder dans *Imperator Aleksandr pervyi, ego jizn i tsarstvovanie,* II, pp. 369-370.

234. — STARHEMBERG A PH. STADION

Londres, 15 mai 1809.

Monsieur le Comte!

Je suis arrivé ici le mercredi 10 dans la matinée, et j'en informai immédiatement, suivant l'usage, le sécrétaire d'État par une note officielle en y joignant les copies de mes lettres de créance et de mes pouvoirs. Comme cette lettre de pure étiquette n'a absolument rapport qu'à cet objet, je n'en joins point ici la copie pour ne pas grossir le volume de cette expédition.

Je passai ensuite chez Monsieur Canning, qui me reçut avec la plus grande cordialité et me réitéra à plusieurs reprises les expressions de la satisfaction qu'on avoit de revoir de nouveau un ministre de Sa Majesté Impériale à Londres, en y joignant aussi l'assurance flateuse que l'on avoit appris avec plaisir que le choix de l'empereur étoit tombé de préférence sur moi dans cette occasion. Quoique je fusse en bottes et dans le plus grand négligé, étant arrivé 24 heures avant mes effets, M. Canning me retint à un grand diner qu'il donnoit au corps diplomatique et à tous les membres du cabinet, qui me reçurent individuellement avec la même amitié. J'eus dès le lendemain une entrevue avec le secrétaire d'État, dans laquelle il m'instruisit verbalement de tout ce qui s'étoit passé entre Monsieur de Walmoden et lui, en me promettant de m'envoïer la copie de cette correspondance, je la reçus hier matin, ainsi que la réponse officielle à la note que j'avais remise pour annoncer mon arrivée.

La longueur de cette note écrite en anglais m'empêche de la transmettre à Votre Excellence, d'autant plus qu'elle me paraît d'une nature trop sécrète pour n'en pas chiffrer le sens.

M. Canning, en m'informant de l'acte qu'il nomme un traité de paix signé entre lui et Walmoden, et des difficultés faites par ce général à se prêter à cette négociation isolément, m'a communiqué les copies d'un long mémoire que lui a présenté le général, et de la réponse qui lui a été faite. Une lecture attentive de ces deux pièces m'a prouvé que le ministère d'ici s'était occupé d'avance du soin de mettre par des arrangemens préalables à notre disposition une somme d'environ 700.000 livres sterlings portée même peut-être jusqu'à un million en barres et en argent massif, dont M. Bathurst, désigné pour être chargé d'affaires à Vienne jusqu'à l'arri-

vée d'un ministre anglais, avait l'ordre de diriger les remises dès que nous serions en guerre. En me félicitant de voir, que sans attendre nos demandes, le ministère d'ici avait prévenu une partie de nos désirs, je n'ai pû que lire avec douleur l'assurance exprimée à M. de Walmoden, et rénouvellée dans la note qui m'est adressée, de l'impossibilité dans laquelle on croit se trouver de ne pouvoir d'ailleurs venir à notre secours que par l'opération financière proposée depuis longtems par M. Canning et que mes instructions actuelles portent de rejetter de nouveau en donnant les preuves du tort irréparable qu'elle ferait à notre crédit; quoiqu'il n'y ait rien eu de spécifique par écrit sur la somme qu'on serait disposé à nous donner de cette manière, je vois que trois millions de livres sterlings en seraient le maximum. Je ne puis que regretter, (ayant surtout entendu dire par M. Wagner, en chemin, que son successeur avait obtenu quatre millions) de voir que cette négociation se soit bornée à une prémière rémise du quart de ce montant au delà duquel il paraît qu'il ne reste plus rien à espérer, si on ne parvient pas à indiquer un autre expédient au ministère anglais, et à lui persuader qu'il peut le réaliser sans lui être préjudiciable; je ne cacherai pas à V. E. que la conviction dans laquelle on m'a dit ici que M. Walmoden est parti, de l'impossibilité prétendue où se trouve la cour de Londres d'adopter un autre mode pour le secours pécuniaire à nous donner, augmente infiniment toutes les difficultés que je vais rencontrer à ce sujet; je ne négligerai rien pour les surmonter; mais je ne puis répondre que de mes soins, et la discussion sur le subside n'étant point terminée, on n'a rien fixé non plus à l'égard des opérations militaires sur lesquelles il eut été bien à désirer, d'après la lenteur connue de l'Angleterre dans l'exécution de ses mésures, qu'on arretât un plan quelconque. Cet objet m'a parû d'une si grande urgence, qu'avant d'entrer en négociation formelle sur l'ensemble de la convention à conclure, je n'ai pas cessé depuis mon arrivée ici de presser sur la nécessité de faire immédiatement une diversion dans le Nord de l'Allemagne en faisant un débarquement sur les rives du Weser. J'ai prouvé la facilité de l'expédition par l'absence totale de toutes troupes ennemies, et quoique je n'aye pas reçu d'assurance positive à cet égard, j'ai lieu d'espérer qu'on s'occupe sérieusement des moyens à employer pour se prêter incessamment à mes instances, auxquelles j'ai engagé M. de Münster à se joindre. Il résulte de ce que je viens d'avoir l'honneur de mentionner à Votre Excellence, que M. le comte Walmoden a emporté d'ici : 1° un traité de paix signé

entre les deux cours, et 2° l'assurance d'une prémière somme d'à peu-près un million en argent. Il me reste à m'occuper de faire fixer, si je parviens à surmonter les obstacles que je prévoye, le montant du subside mensuel, le reste ou du moins une partie des deux millions que nous demandions pour la prémière mise en campagne et de déterminer ensuite les obligations réciproques à contracter. J'ose promettre à Votre Excellence que je mettrai tout le zêle qui m'anime et toute l'activité dont je suis capable pour arriver enfin aussi promptement que possible au but désiré et que je ne m'écarterai jamais des instructions aussi détaillées que précises que j'ai reçues sur cet objet.

J'aurais peut-être eu moins de peine à réussir si M. Walmoden n'avait pas, dans l'abandon d'une confiance totale envers le ministère d'ici, donné à connaître tout d'un coup toute l'étendue de ses instructions et de ses pouvoirs.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très-obéissant serviteur.

L. Starhemberg.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Berichte. 1809. Fasz. 195. — Original. A partir de « La longueur de cette note » le document est en chiffres, mais déchiffré.

---

235. — STARHEMBERG A PH. STADION

Londres, 15 mai 1809.

Monsieur le comte! L'arrivée de nos traites, parvenues ici avant l'avis qui les annonçaient [*sic*], a produit un effet bien fâcheux; c'est à regret, que je fais suivre ici la traduction littérale de l'article de la dépêche de M. Canning qui m'en parle.

Traduction.

Je suis fâché d'avoir à vous marquer en même tems que la mésure, à laquelle le ministère autrichien a eu recours sans la concurrence préalable du gouvernement britannique, de tirer par les banquiers du continent et à leurs correspondans sur la trésorerie anglaise, n'est pas calculée de manière à répondre à l'objet qu'on a en vue, mais est sujette à beaucoup d'objections et d'inconvéniens. L'effet qui a déjà été produit sur le change par votre opération et la publicité qui y a été donnée dans toutes les parties du continent,

sont de nature à détruire tout l'avantage qui pouvait en dériver, et rend [*sic*] cet expédient pernicieux au plus haut degré au crédit de l'Autriche et de l'Angleterre. L'Angleterre payerait le montant total de chaque traite tandis que l'Autriche ne recevrait qu'une partie très limitée de sa valeur (à présent un peu plus de deux tiers) et cette proportion diminuerait graduellement à chaque traite successive; cette mesure avait été annoncée à la vérité dans les dépêches aux quelles je viens de me référer, mais seulement après qu'elle avait déjà été adoptée et que quelques traites faites en conséquence avaient déjà été effectivement présentées dans ce pays-ci pour leur acceptation. Sa Majesté britannique aura soin de faire faire les fonds pour le payement des traites de cette nature déjà arrivées en Angleterre ou qui pourront encore y arriver avant qu'on ait reçu cet avis à Vienne, mais je dois vous demander instamment de faire passer sans aucune perte de tems nos remontrances et nos représentations les plus vives sur un système dont la continuation entraînerait des conséquences aussi fâcheuses. Je vous prie en outre d'obtenir une liste exacte des traites qu'on a déjà émanées de cette manière, ainsi que l'assurance qu'à dater du moment où l'on recevra votre dépêche on arrêtera immédiatement la continuation de cette mesure.

Je me crois obligé de rendre justice à l'amitié que la cour de Londres nous a montrée dans cette occasion; elle n'a point hésité à faire honneur à nos prémières traites, quoique leur arrivée inopinée lui ait causé un embarras réel, et elle a fini, après quelque discussion par se prêter à mes instances, en me promettant, comme M. Canning l'articule dans sa dépêche, qu'elle honorerait également celles qui pourraient avoir été envoyées jusqu'à l'époque de l'arrivée de mon courier. Nous aurons au moins toujours un à compte de 300.000 livres sterlings sur le subside à régler. J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Louis Starhemberg.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Berichte. 1809. Fasz. 195. — Original. En chiffres. Déchiffré.

---

236. — STARHEMBERG A PH. STADION

Londres, 15 mai 1809.

Monsieur le comte! M. le duc de Berry s'étant adressé au ministère

d'ici pour qu'il obtienne par mon canal la permission de Sa Majesté Impériale de se rendre à nos armées, M. Canning m'a prié de prendre à ce sujet les ordres de l'Empereur. Le duc de Berry ne demande qu'à trouver une mort glorieuse en combattant avec nous ; il arriverait avec un seul gentilhomme français connu par sa valeur, M. Laferronaye, sans suite ni domestiques, et ne forme aucune prétention quelconque.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

L. STARHEMBERG

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Berichte. 1809. Fasz. 195. — Original. En chiffres. Déchiffré.

---

237. — OPÉRATIONS DE LA GARNISON DU FORT DE CZENSTOCHOWA DEPUIS LE COMMENCEMENT DES HOSTILITÉS, RAPPORT DU COMMANDANT DE LA PLACE, LE COLONEL STUART.

[S. d. (Après le 20 mai 1809.)]

Le 14 avril, le commandant de la place de Piliça fut informé par le général autrichien Bronowacky que les troupes sous ses ordres pénétreraient dans le duché douze heures après la réception de cette déclaration. Le 17, le général Bronowacky arriva devant le fort, à la tête de son corps composé de 5.000 hommes d'infanterie, de 300 chevaux et de 10 pièces d'artillerie [1]. Le 18, ce général me somma de rendre la place. Le 19 et le 20, il ne se passa rien d'important ; des détachemens de cavalerie autrichienne pénétrèrent à plusieurs reprises dans la vieille ville de Czenstochowa, mais ils en furent toujours chassés, et perdirent quelques hommes, tués et blessés. Le 21, l'ennemi quitta les environs du fort, et se porta sur Varsovie par Radomsk, Kaminsk et Piotrkow. Jusqu'au 2 mai nous ne vîmes pas d'ennemis ; ce jour-là, à 10 heures du soir, une colonne autrichienne composée de 1.600 hommes d'infanterie de Scheckler, de 200 chevau-légers de l'empereur, appuyés de 7 pièces, et commandée par le colonel Grammont, occupa la vieille ville de Czenstochowa. Le 3, l'ennemi établit son camp près du village de Kamien, à environ 700 toises de la vieille ville, et

[1] Cette évaluation doit être exagérée, vu que le corps de Bronowacky ne comptait que deux bataillons et 8 escadrons. Stutterheim l'évalue à 3.000 hommes. (*Note de R. Soltyk.*)

2.000 du fort; il établit de forts postes d'infanterie dans la vieille ville et au village de Wyczerpy. Le même jour, à 2 heures après midi, l'ennemi attaqua l'église de S[t]-Jacques, située à mi-chemin de la vieille ville et du fort. Cette église était occupée par un poste de notre infanterie; non-seulement il ne parvint pas à s'en rendre maître, mais il fut poursuivi jusque dans la ville avec perte d'un officier et 20 soldats tués, et 50 blessés; de notre côté, nous eûmes un soldat tué, et un officier (le sous-lieutenant Kwiatkowski), et 10 soldats blessés. Le 4, à 4 heures de l'après-midi, l'ennemi attaqua le fort avec la plus grande résolution; il s'avança jusqu'à la nouvelle ville, où il prit position, et lança dans l'intérieur du fort quelques obus. Mais il eut bientôt son obusier démonté par le feu de la place, habilement dirigé par le ci-devant lieutenant d'artillerie Wisniewski. Les Autrichiens eurent de plus un capitaine d'artillerie tué, ainsi que presque tous leurs canonniers. Peu après, l'infanterie ennemie s'avança de derrière les mamelons qui dominent la nouvelle ville. Voyant qu'il faisait des progrès, j'ordonnai de charger les pièces de deux bastions à mitraille, et commandai au poste qui occupait l'église S[t]-Jacques, de se retirer lentement, afin d'attirer l'ennemi sur les prairies où étaient pointées nos pièces. L'ennemi, voyant le détachement polonais quitter son poste de l'église S[t]-Jacques, croyait être victorieux, et il s'avança hardiment. Arrivé sur les prairies dont nous venons de parler, il fut reçu par le feu à mitraille de nos pièces; saisi d'une terreur panique, il se retira en désordre, laissant sur le champ de bataille 40 morts et 100 blessés. Nous n'avons eu dans cette journée qu'un seul soldat tué, et deux blessés. Le combat dura trois heures, et nous sommes restés maîtres du champ de bataille.

Malgré l'échec de la veille, le colonel Grammont me somma, le 5 mai, de lui remettre le fort. Dans la nuit du 7 au 8, l'ennemi prit position près du village de Stradom, et une de ses patrouilles pénétra jusque dans le faubourg de Sainte-Barbe, d'où elle fut chassée avec perte de quelques hommes. Le 11, l'ennemi brûla le tiers de la vieille ville. La nuit suivante, notre poste, établi dans le couvent de S[te]-Barbe, fut forcé; l'ennemi eut un officier tué, 20 fantassins et 2 cavaliers blessés. Nous eûmes, de notre côté, le lieutenant Raczynski et 2 soldats blessés, et 6 hommes faits prisonniers.

Dans la nuit du 15 au 16, l'ennemi ouvrit sa première parallèle, en s'appuyant à Sainte-Barbe, et occupa le faubourg de ce nom, le jardin et le cimetière du couvent. Dans la matinée du 16,

je détachai deux compagnies d'infanterie, que je fis bientôt soutenir par une troisième, afin de chasser l'ennemi de la position qu'il avait occupée. Malgré le feu des trois compagnies, répandues en tirailleurs, soutenu par celui de la place, l'ennemi ne voulut pas céder le terrain; mais, il ne put résister à une attaque à la baïonnette; j'ordonnai d'enfoncer la porte du cimetière, ce qui permit à notre infanterie de se répandre dans l'intérieur du cimetière et du jardin, et de charger l'ennemi à la baïonnette. L'ennemi prit la fuite, et ne put pas même relever, selon son usage, ses blessés et ses morts. Cette journée lui a coûté 200 hommes, hors de combat. Nous ramassâmes bon nombre de fusils et de lances (à l'usage de ses chasseurs), qu'il avait jetés en fuyant; nous lui fîmes un lieutenant et 14 soldats prisonniers. Notre perte s'éleva à 7 tués, 8 blessés et 5 prisonniers. Plusieurs maisons du faubourg Sainte-Barbe furent la proie des flammes.

Après cet échec, l'ennemi, perdant toute espérance de prendre le fort, résolut de lever le siège, et effectua sa retraite, dans les journées des 16 et 17, par Kozieglowy sur Slankow, ne laissant devant la place qu'une arrière-garde composée de 200 fantassins, 60 cavaliers et 2 pièces d'artillerie, afin de couvrir sa retraite et rallier ses patrouilles qui n'avaient pas encore pu rejoindre leurs corps. Cette arrière-garde prit position sur une éminence, dans les bois de Mostow, et suivit ensuite le mouvement de retraite de son corps, dans la nuit du 20 au 21 mai. L'ennemi, en se retirant, nous a abandonné ses magasins de vivres, qu'il n'a pu emmener. Pendant la durée du siège, je n'ai eu qu'à me louer de la conduite et du courage de la garnison. Se sont particulièrement distingués : les capitaines Godlewski, Selinski, Szymanowski, du 5e d'infanterie; le capitaine de sapeurs Haann, les lieutenants Raczynski et Bienicki, le sous-lieutenant Kwiatkowski du 3e de cavalerie; le lieutenant Rudkowski et le ci-devant lieutenant d'artillerie Wisniewski, et enfin le magasinier Czerno.

La garde nationale de la vieille ville de Czenstochowa ainsi que celles du faubourg de Sainte-Barbe et des villes de Krzepice et de Klobucko se sont montrées assez actives.

Le commandant de la place de Czenstochowa,

Signé : le colonel Stuart.

Roman Soltyk. *Relation des opérations de l'armée aux ordres du prince Joseph Poniatowski pendant la campagne de* 1809 *en Pologne contre les Autrichiens*... pp. 361-364.

238. — RÉPONSE DE L'EMPEREUR ALEXANDRE Ier
A LA LETTRE QUE LUI AVAIT ADRESSÉE FRÉDÉRIC GUILLAUME III LE 30 AVRIL (12 MAI) 1809.

[Fin mai 1809.]

J'avais préparé déjà ma lettre pour Votre Majesté en réponse à celle du 24 mars, lorsque je reçois ce matin celle du 30 avril. Je vais donc la refondre dans celle-ci pour ne vous présenter, Sire, qu'un ensemble plus conforme aux circonstances si majeures du moment. Je vais lui parler comme toujours avec toute la franchise qu'elle me connaît et que ma tendre amitié pour elle errige en devoir dans un moment aussi critique.

J'ai frémi, Sire, à sa lecture, et je ne crains pas de l'avouer, car il s'agit ici des dangers les plus certains pour votre monarchie. Je prévois les conséquences les plus sinistres à la suite du parti que Votre Majesté croit pouvoir se trouver dans le cas de prendre. J'avais reçu la précédente lettre de Votre Majesté dans un moment où tous mes efforts étaient tournés pour retenir l'Autriche d'embrasser un parti qui comme je l'avais prévu l'a mis au bord de l'abime. Tous mes soins, toutes mes offres n'ont servi à rien, et l'Autriche stimulée par l'Angleterre s'est précipitée dans un parti désastreux. Les propositions que Votre Majesté me faisait n'étaient donc plus applicables et j'ai voulu alors attendre le commencement des hostilités pour vous parler, Sire, en détail sur ma manière d'envisager les choses. Ce commencement des hostilités a été suivi immédiatement de résultats que trop malheureux pour l'Autriche. Votre lettre du 30 avril m'est venue au moment où j'achevai de vous tracer tout le tableau de calamités que je n'avais que trop prévues.

C'est dans le moment où l'Autriche se trouve ébranlée jusque dans ses fondements que Votre Majesté veut s'assimiler à ses calamités! J'ose le demander à vous même, Sire, le secours de Votre Majesté viendra-t-il à temps et suffira-t-il pour sauver la monarchie autrichienne? Pour moi, Sire, j'ai la conviction que non, et que vous en attendant, vous décidez votre propre perte; vous m'ôtez même tout moyen de l'empêcher. Je puis prendre à témoin l'Être Suprême que nul intérêt que celui de votre conservation dicte ce que je vous trace ici. Au contraire tout ce qui pourrait augmenter les embarras de l'Empereur Napoléon, tout ce qui userait davantage ses forces, sans compromettre la Russie, doit paraître aux yeux du vulgaire dans ses intérêts. Ainsi la jonction

de la Prusse au système de l'Autriche servirait certainement à ce but. Mais, Sire, je ne suis pas égoïste pour envisager les choses ainsi, et mon tendre attachement pour vous ne peut pas s'y résigner, car d'après ma manière de voir, la France n'en triompherait pas moins et la Prusse se trouverait perdue ensemble avec l'Autriche. Votre Majesté elle-même ne doute pas de la perte de cette dernière puissance, si comme elle le dit, je ne me décide à la protéger et à la soutenir.

Mais outre l'obligation indispensable à la Russie de remplir ses engagements envers la France, sa réunion avec l'Autriche la sauverait tout aussi peu. Que Votre Majesté se rappelle un exemple bien récent, quand après les malheurs arrivés à ses armées je suis venu avec toutes mes forces joindre ce qui restait des vôtres. Quel résultat avons-nous produit? et le talent toujours supérieur de Napoléon n'a-t-il pas su triompher de nos efforts réunis? C'est cette supériorité de talents, c'est le manque absolu de bons généraux à opposer, qu'on évalue trop peu, et de là tous ces malheurs que nous voyons se répéter encore dans ce moment pour l'Autriche. Mes obligations envers mon pays, Sire, sont sacrés. Je ne puis le vouer à un malheur certain, ainsi je suis fermement décidé à suivre le système que j'ai adopté, rien ne m'en ébranlera. L'effervescence des esprits est un guide pernicieux à suivre. C'est elle qui a amené les calamités de l'Autriche et permettez à un véritable ami, à quelqu'un qui vous chérit du fond de son âme de vous conjurer de mesurer dans votre sagesse toute la profondeur de l'abime qui se présente sous vos pas. Je le répète, Sire, je vois la perte de la Prusse attachée au parti dont Votre Majesté me parle, la Russie sera bien loin d'y contribuer, mais cette perte ne s'en achèvera pas moins.

C'est là, Sire, ce que mon dévouement pour vous m'a forcé à vous tracer. Votre Majesté seule est le maître et le juge de ses actions et elle prendra la résolution que ses intérêts lui dicteront. Aucune circonstance au monde n'est capable d'altérer les sentiments d'attachement et d'amitié que je lui ai voués et qui dureront autant que ma vie.

Arch. du Min. des aff. étr. de Saint-Pétersbourg. — Copie. — Publié par N. K. Schilder dans *Imperator Aleksandr pervyi, ego jizn i tsarstvovanie*. II, pp. 370-371).

---

239. — STARHEMBERG A PH. STADION

Londres, 30 mai 1809.

Je sais positivement qu'on s'occupe enfin avec beaucoup d'acti-

vité de l'expédition pour le Nord de l'Allemagne. On nomme le général Hope pour commandant, mais cependant M. Canning n'a pas encore voulu m'autoriser à rien annoncer officiellement à Votre Excellence à ce sujet. Je vois ce ministre journellement et je ne cesse de lui envoyer note sur note pour le presser sur tous les objets, mais sa lenteur est au délà de toute expression. On m'a fait savoir de Paris que deux des principaux généraux de l'armée française en Allemagne et en Italie, mais qu'on ne m'a pas nommés, étaient disposés à passer de notre côté avec leurs corps de troupes, moyennant des conditions qu'ils voulaient proposer, et où l'intérêt pécuniaire serait pour très peu de chose. Sans me compromettre directement ni indirectement sur un objet qui me paraît aussi vaguement énoncé, j'ai répondu verbalement à la personne qui m'a fait ces ouvertures que j'en informerais ma cour, afin qu'elle fût prévenue au cas que des généraux ennemis fissent connaître sécrêtement leurs intentions à ceux qui leur sont opposés; j'ai ajouté que ce n'était que de généraux à généraux qu'il me paraissait que cette proposition pouvait être faite.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

L. Starhemberg.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Berichte. 1809. Fasz. 195. — Original. En chiffres. Déchiffré.

JUIN 1809

240. — WESSENBERG A PH. STADION

Berlin, 3 juin 1809.

Monsieur le Comte,

L'armée de réserve qui a dû être formée sous les ordres du maréchal Kellermann à Hanau va prendre le nom d'armée d'observation sur l'Elbe et on croit que le quartier général sera fixé pour le moment à Erfurth. Cette armée composée de nouveaux conscrits et du régiment de dragons du grand duché de Berg est évaluée à 8.000 hommes; 22 mille autres conscrits doivent être en route pour la porter à 30.000.

On assure aujourd'hui que le corps de Schill, après être parvenu à s'emparer de la ville de Stralsund, a eu un grand échec dans les environs de cette ville, où un corps de troupes danoises s'étoit réuni aux troupes françaises. On dit même que Schill a été tué dans cette affaire.

On n'a encore aucune nouvelle officielle de l'expédition angloise dans la Baltique, et il paroît que l'amiral qui la commande attend ou de nouveaux ordres ou de nouveaux renforts.

Je suis *ut in litteris*.

J. Wessenberg.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Berichte. 1809. Fasz. 87. — Original.

241. — WESSENBERG A PH. STADION

Berlin, 3 juin 1809.

Monsieur le Comte!

Le comte de Golz étant toujours encore boutonné, j'ai fait une démarche pour engager le Roi d'envoyer directement un officier de

confiance près de notre Souverain afin de concerter sans délai des mésures définitives pour la coopération. — Le comte de Golz s'est borné jusqu'à présent à me faire entendre que le Roi de Prusse renonçait tout-à-fait au duché de Varsovie et qu'il lui tenait seulement à cœur de récupérer ses provinces allemandes. Cette déclaration pourrait influer sur le plan d'opération de nos troupes en Pologne.

Je suis avec les sentimens du plus profond respect, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

J. WESSENBERG.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Berichte. 1809. Fasz. 87. — Original. En chiffres. Déchiffré.

---

242. — OBSERVATIONS SUR LE RAPPORT

DE M. LE COMTE DE WALMODEN ET LA TRADUCTION Y JOINTE D'UNE NOTE DE M. CANNING EN DATE DU 20 AVRIL 1809 RELATIVE AUX SUBSIDES QUE LA COUR DE VIENNE A DEMANDÉS A LA COUR BRITANNIQUE

Pest, 5 juin 1809.

Ces pièces se sont croisées avec les instructions données au prince de Starhemberg le 1er avril 1809, dont il n'aura pû faire usage à Londres qu'après son arrivée en cette ville, qui n'a pû avoir lieu qu'entre le 10 et 15 may 1809.

Le prince de Starhemberg a été chargé par ses instructions de faire les demandes suivantes :

1° A titre de prémière mise en campagne 2.000.000 livres sterling, ou au moins 1.666.666 livres sterling, à l'exemple de ce qui avait été stipulé en 1805.

Il a été autorisé de se contenter de la moitié de cette somme païable à présent, et de demander que la seconde moitié serait payée après la paix en plusieurs rates dont on conviendrait.

2° A titre de subside mensuel 400.000 livres sterling, dont le quart ou le tiers pourrait également être payé en plusieurs rates après la paix.

3° Il est chargé en outre par ces mêmes instructions d'insister fortemen à son arrivée à Londres pour obténir sur le champ un à compte de 500.000, ou au moins de 400.000 livres sterling sur la somme qui sera accordée à titre de prémière mise en campagne et

de faire accréditer nos banquiers auprès de ceux de Londres pour une somme de 150.000 livres sterling par mois.

Sur ce pied le subside de la prémière année s'éleverait à la somme de 6.466.666 livres sterling, sçavoir :

Pour première mise en campagne..................	1.666.666
et à titre de subside mensuel, à raison de 400.000 livres sterling par mois..............................	4.800.000
	6.466.666

dont, 4.033.333 livres sterling seraient payables durant la première année de guerre, et 2.433.333 après la paix; et pour la suite on recevrait mensuellement 266.666 $^2/_3$ livres sterling en numéraire et crédits, et le surplus de chaque rate, ou 133.333 $^1/_3$ ne serait également payable qu'après la paix.

Ces demandes sont basées sur ce qui a eu lieu en 1805, mais les contre-propositions du ministère britanique ont été tellement restreintes que le sécours qui en résulterait pour les finances autrichiennes suffirait à peine pour couvrir la sixième partie des dépenses énormes que l'armée exige et qu'il serait absolument impossible de la faire agir en Allemagne et en Italie, si de nouveaux succès nous mettaient bientôt en état de repousser l'ennemi hors des Etats autrichiens.

Le ministère britannique se borne à nous offrir :

1° En piastres et lingots 750.000 livres sterling à 1.000.000 de livres sterling; mais comme il n'a été réellement expédié de Londres pour Malthe que la somme de 250.000 livres sterling et que la somme qui devait nous être envoyée de Cadix n'a été évaluée qu'à 500.000 livres sterling, on ne peut supputer cette partie des subsides qu'à 750.000 livres sterling et elle ne pourra nous parvenir que lorsque l'on aura forcé l'ennemi à se rétirer des ports de Trieste et Fiume.

2° Outre cette somme les finances autrichiennes recevront par lettres de change 300.000 livres sterling.

Si comme on ne peut en douter, d'après une information verbale donnée par Monsieur le comte de Hardenberg, les traites qui ont été émises pour cette somme sur quatre banquiers de Londres par les banquiers de la cour de Vienne ont été acceptées.

Ensemble 1.050.000 livres sterling sur la rentrée desquels on pourrait compter.

3° Pour le surplus le ministère britanique propose une opération de finances, ensuite de laquelle il serait créé une somme de 3 à

4.000.000 de livres sterling en billets d'assurance ou de l'Échiquier, au porteur, portant un intérêt de 5 °/₀ et remboursables deux ans après la paix générale. D'après les idées générales contenues dans la note séparée remise par Monsieur Canning à Monsieur le comte de Walmoden, ces billets seraient mis sous la surveillance d'une agence anglaise; ils ne pourraient être négociés ou vendus sans son intervention et point en dessous de leur valeur nominale; si on en fait le remboursement sur le continent, il aura lieu en lettres de change, à 60 jours de vüe, sur le trésor de la Grande Brétagne; pour faciliter la vente et circulation de ces billets, la valeur de chacun y serait aussi exprimée en monnaie courante d'Autriche selon un taux fixé de change qui serait determiné entre les deux cours, et d'après ce taux les intérêts seraient payés uniformément sur le continent.

Sur ces diverses propositions du ministère britanique on croit devoir faire les remarques suivantes :

1° S'il était possible de réaliser le projet de l'émission d'un papier d'assurance ou billets d'Echiquier à Vienne ou dans une autre ville de la monarchie autrichienne, et si la somme de ces billets pouvait être portée à 4.000.000 de livres sterling, le sécours total que l'on recevrait de l'Angleterre ne s'élèverait qu'à 5 millions de livres et [serait] par conséquent plus faible de 1.466.666 livres sterling que la somme démandée par la cour d'Autriche pour la première année seule.

2° Le ministère britanique aïant déclaré bien expréssement qu'il ne pouvait être question de fixer le subside d'après le nombre d'hommes à mettre en campagne et que tout ce qu'il pourrait être possible de faire pour aider la cour d'Autriche se bornait aux subsides qu'il avait proposé, on doit en inférer, que pour une seconde campagne il n'y aurait non seulement rien de déterminé, mais que très probablement on n'obtiendrait rien d'avantage du gouvernement britanique de sorte que si la réalisation des billets d'assurance ou de l'Échiquier, était impossible, tous les sécours que les finances impériales recevraient de l'Angleterre se réduiraient à environ 1.050.000 livres sterling.

3° Pour ce qui concerne les billets susmentionnés, on a déjà démontré dans une note rémise au ministre des affaires étrangères le 14 mars dernier qu'un plan quelconque de ce genre est inexécutable en Autriche, mais comme le ministère anglais a indiqué maintenant les bases de son plan rélatif à ce papier, on croit devoir développer d'avantage les raisons pour lesquelles on le trouve absolument inadmissible.

Les billets d'assurance ou d'Échiquier que l'on nous propose ne seraient réellement que des obligations au porteur à 5 °/₀ d'intérêt, et malgré le grand crédit de l'Angleterre et la solidité de ce papier on ne peut se dissimuler qu'il trouverait très peu de preneurs, parcequ'en général on peut à présent même en Angleterre placer des fonds à un intérêt plus haut, en achetant des papiers consolidés.

Dans les États autrichiens ces papiers ne trouveraient bien certainement qu'un bien faible débit, vû que le bon numéraire y est fort rare, et que les capitalistes ne s'y intéressent pas comme en Hollande, dans des emprunts qui ont des hypothèques à l'étranger, ou qui ne peuvent être réalisés que par la voie du change.

Il en serait sans aucun doute de même à Hambourg, parce que de tout tems cette place n'a jamais été favorable pour l'exécution d'opérations de crédit, et il est bien certain que Napoléon s'opposerait partout oû il le pourrait au débit de pareils billets, ce ne serait donc qu'en Hollande et peut-être à Francfort où l'on pourrait peut-être en débiter, dès que les armées autrichiennes auront répris l'offensive et remporté de réchef des avantages qui pourraient rassurer les capitalistes toujours craintifs dans le placement de leurs capitaux, surtout en tems de guerre.

Une autre raison qui éloignerait certainement les capitalistes de placer des fonds dans cette opération de crédit, c'est que l'époque du remboursement des billets paraîtra trop incertaine et en général trop éloignée, deux ans après la paix générale est un terme trop incertain, qui pourrait être encore très éloigné, car si même Napoléon était forcé à repasser le Rhin, les Alpes et les Pyrennées, il pourrait ne point encore en résulter une paix générale, parce que l'on doit d'abord s'attendre d'un homme qui a son caractère, qu'il persisterait à ne point accepter les conditions raisonnables que le gouvernement britanique pourrait lui offrir, et dans le cas contraire la guerre peut encore être bien longue, puisqu'on se rappelle très bien, que le ministère anglais a avancé en plein parlement que la nation anglaise pourrait continuer seule la guerre pendant dix ans et plus, quand bien même Napoléon aurait subjugué toutes les puissances du continent; cette assertion est à la vérité un peu hasardée, mais elle n'aura pas échappée aux capitalistes spéculateurs, qui sont en grand nombre en Hollande, et elle peut par conséquent influer très défavorablement sur l'opération de crédit en question.

De plus il n'échapperait pas à la pénétration des capitalistes

que lors du remboursement des billets, que l'on semble vouloir stipuler en lettres de change sur le trésor britanique, ils éprouveraient une perte sensible sur le change, et que cette perte pourrait être très forte, si le remboursement avait lieu dans un moment où, par la gêne qu'éprouverait le commerce ou bien par d'autres causes quelconques, le taux du change se trouverait être comme à présent très désavantageux pour ceux qui auraient des fonds à tirer de l'Angleterre.

Pour ce qui concerne la proposition d'insérer aussi dans chaque billet sa valeur en monnaie courante de Vienne d'après un taux fixé du change dont on conviendrait, on croit qu'elle ne peut porter que sur la valeur en argent de convention, car tout capitaliste qui prête des espèces sonnantes veut aussi avoir ses intérêts et son remboursement en même valeur fixe. Il ne pourrait donc y avoir dans les billets d'autre réduction de la livre sterling qu'en florins argent de convention et le vrai pair à admettre devroit être de 9 $^{1}/_{2}$ florins en espéces d'or ou d'argent pour chaque livre.

A toutes ces difficultés il faut encore ajouter, que la préparation des billets d'assurance ou de l'Échiquier, dont le plus grand nombre devrait porter sur des sommes de 25, 50 et 100 livres sterling, exigerait sans doute un terme assez long, parceque tout papier au porteur doit être fabriqué avec soin et exige des précautions pour prévenir le danger de contrefaction [*sic*].

Enfin la stipulation sur laquelle le ministère britanique a beaucoup appuïé, sçavoir que ces billets ne pourroient être vendus au dessous de leur valeur nominale, ferait sans aucun doute manquer l'opération. En Hollande et à Francfort, où il se fait le plus de spéculations en fonds publics, on peut se procurer des obligations dont les intérêts s'acquittent régulièrement en espéces fortes, à des prix qui présentent plus d'avantage qu'un simple placement à 5 °/₀, et l'on croit que la même chose a lieu à Londres.

La vraie valeur des nouveaux billets ne pourrait en conséquence jamais surpasser celle que les obligations britaniques consolidées ont à la Bourse de Londres, et il faudrait encore en déduire la différence de la perte du change entre Londres et les places d'Amsterdam ou de Hambourg, pour fixer d'une manière équitable le prix auquel elles pourraient être vendues.

Ce serait donc d'après cette base que les prix devraient en être fixés, mais comme il en résulterait sans doute une perte assez sensible, il serait absolument nécessaire, pour ne pas rendre ce secours en partie illusoire que, pour la compenser, la somme des billets à

émettre soit augmentée dans la même proportion. D'après toutes ces considérations qui seraient à transmettre au prince de Starhemberg, on croit qu'il pourrait lui être expédié les nouvelles directions qui suivent :

1° De faire au ministére britanique les représentations les plus fortes sur l'insuffisance des moïens qu'il nous offre, en faisant usage à cet effet tant des motifs déduits dans ses prémiéres instructions que de ceux contenus dans les présentes observations; que le ministère anglais mette en avant que les secours ne peuvent pas être évalués comme en 1805 d'après le nombre d'hommes mis en campagne, à la bonne heure; mais il n'en résulte pas qu'il puisse être hors de proportion avec les besoins sans compromettre la cause qu'ils doivent servir à soutenir.

2° D'insister ensuite de rechef et très fortement à ce que le ministère britanique accéde à nos demandes telles qu'elles sont réprises dans les dites instructions, en lui exposant que l'embarras dans lequel il se trouve maintenant ne peut être que momentané, vû que les avances considérables qui ont été faites aux Espagnols sont ou réstituées ou prêtes à l'être successivement par cette nation qui peut tirer maintenant des sommes très considérables de l'Amérique.

3° Que si cependant le ministère britanique persistait sur l'exécution d'une opération de crédit pour nous procurer des fonds, il devait insister de son côté à ce qu'elle n'ait pas lieu à Vienne ou dans une autre ville des Etats autrichiens, en réprésentant que notre concours à cette opération ne pourrait contribuer en rien à sa réussite, et qu'une tentative quelconque pour exécuter un plan de ce genre en Autriche pourrait compromettre sans aucun fruit le crédit si solide de l'Angleterre.

4° Que si contre toute attente le ministère britanique ne voulait pas rénoncer à son plan, qu'alors il ne resterait à la vérité pas d'autre alternative que d'y consentir pour la moitié de la somme de 4 millions, bien entendu avec les restrictions énoncées ci-dessus tant rélativement aux termes des payemens qu'à la négociation, et parmi [*sic*] que l'autre moitié soit stipulée partie en numéraire et partie en crédits; mais que dans ce cas il devait réprésenter de la manière la plus énergique que l'Autriche ne pouvant soutenir la guerre sans recevoir des secours considérables en argent, il était indispensable et urgent, que l'Angleterre fît (en attendant que par des opérations quelconques de crédit le ministère britanique parvînt à se procurer des nouveaux fonds à cet effet) les plus

grands efforts non seulement pour continuer à nous faire des rémises, mais aussi pour nous les faire parvenir, en coopérant avec sa puissante marine à ouvrir le plutôt possible des communications libres entre les deux cours.

5° Qu'en conséquence l'on espérait qu'il continuerait provisoirement les crédits mensuels de cent cinquante mille livres sterling sur les banquiers de la cour de Londres et à faire passer à notre disposition à Malthe une pareille somme, ou au moins cent mille livres en espèces ou lingots d'or ou d'argent, en déduction des subsides à stipuler par le traité.

6° Que si le ministère britanique persistait aussi à n'accorder aucune somme mensuelle fixe, pour tout le tems de la durée de la guerre, ni une somme ronde pour prémiére mise en campagne, et s'il se bornait en conséquence à n'offrir qu'une somme ronde à titre de subside, une fois pour toutes, le prince de Starhemberg devrait insister de son côté à ce que cette somme ronde soit augmentée en raison des pertes que l'on éprouverait sur les traites et sur la rente des billets d'assurance ou de l'Echiquier, et à ce que le traité à conclure nous laissât la faculté de demander un nouveau subside pour la séconde campagne et ainsi de suite si la guerre trainait en longueur.

7° Enfin le prince de Starhemberg pourrait être chargé d'insinuer au ministère britanique que nous sentons bien que la guerre aïant été commencée par nous pour la cause commune, et non pour notre intérêt particulier seul, sans qu'il y ait un traité préalable d'alliance et de subsides entre les deux cours, nous nous trouvons maintenant dans le cas de devoir nous contenter de ce qu'il nous accordera, que cependant on avait espéré en comptant sur le caractère du ministère britanique, qu'il ne réduirait point les subsides dans une proportion si inférieure à ce qui avait été stipulé en 1805, d'autant plus qu'il ne pourrait se dissimuler que la lutte dans laquelle l'Autriche entrait avec tant de courage et de forces militaires, était la dernière, et que si elle succombait à défaut de moïens pécuniaires et d'autres secours, l'asservissement total du continent en serait la suite inévitable; et que l'Angleterre pourrait à la vérité continuer seule pendant bien du tems encore une guerre maritime victorieuse, mais qu'enfin l'asservissement du continent pourrait bien aussi amener pour elle les suites les plus désastreuses.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Weisungen 1809. Fasz. 202. Une copie de cette pièce se trouve dans les Kriegsakten, 1809. Fasz. 487.

243. — STARHEMBERG A PH. STADION

Londres, 6 juin 1809.

Monsieur le comte! Hier, jour de naissance du roi, il y a eu, selon l'usage, gala et cercle à la cour et diner chez le ministre des affaires étrangères. J'ai profité de cette occasion pour répéter à M. Canning le sens de ce que je lui mandai dans toutes les notes dont je l'assiège journellement, et pour lui réprésenter combien ces délais continuels étaient affligeants et nuisibles pour nous. Je ne cesse de mettre en opposition l'activité de nos ennemis avec la lenteur incroyable de nos alliés. Il en convient, mais il ne change pas de conduite. Je suis convaincus que nos derniers revers ont ralenti le zèle jamais assez ardent du ministre en notre faveur. Toujours occupé de sa responsabilité, toujours inquiet que l'opposition ne profite de quelque occasion pour le supplanter, il craint que les circonstances ne nous forcent à une paix fâcheuse et que les subsides, qu'on nous payerait, ne passent à l'ennemi. Voilà la cause des retards actuels. J'ai parlé sur cet objet avec toute la chaleur que la circonstance exige, en alléguant les preuves les plus fortes de notre constance, et surtout la dépêche de Votre Excellence du 1er de mai. On m'a répondu par des protestations, mais je vois clairement qu'on attend l'effet définitif que l'entrée des Français dans Vienne aura produite sur nous.

En attendant, M. Canning m'a promis que cette semaine ne se passerait pas sans qu'il entrât sérieusement en négociation avec moi; c'est me dire en d'autres termes, qu'il espère avoir des nouvelles directes de nous, avant ce tems. — Quoiqu'il en soit, il est certain qu'on prépare une expédition de 30.000 hommes; qu'on a déjà envoyés en Allemagne des habits pour 10.000 soldats; qu'on écoute les sollicitations du comte de Münster qui presse, ainsi que moi, de vive voix et par écrit, mais qu'on ne lui répond pas non plus; qu'enfin la prorogation du parlement qui aura lieu dans huit jours nous donne l'espoir de pouvoir arrêter plus sérieusement l'attention des ministres anglais actuels et exclus [*sic*] occupés de la suite et des conséquences du procès du duc d'York et M. Clarke [1]. Les dernières lettres qu'on ait de Vienne sont du 5 mai.

J'ai l'honneur d'être avec la plus haute considération, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

L. STARHEMBERG.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Berichte. 1889. Fasz. 195. — Original. En chiffres. Déchiffré.

[1] Mrs Mary Anne Clarke, maîtresse du duc d'York (Frederick Augustus), à qui elle intenta un procès célèbre devant la Chambre des Communes.

244. — PH. STADION A STARHEMBERG

Wolkersdorf, 21 juin 1809.

M. le comte de Waldstein m'a remis le 4 de ce mois les dépêches que vous lui aviez confiées le 16 du mois passé. Peu de tems avant son arrivée, M. le comte de Walmoden nous avait rendu compte de la mission dont il avait été chargé auprès du ministère de St. James.

Je vous réexpédie M. le comte de Waldstein pour vous transmettre l'instrument de ratification du traité qui a été signé le 24 avril à Londres entre les deux plénipotentiaires, et je saisis la même occasion pour vous faire parvenir, mon prince, de nouvelles instructions qui se réfèrent à vos dépêches jusqu'à celle n° 6 inclusivement. Le traité en question est conçu dans des termes tellement généraux qu'il ne pouvait présenter aucune difficulté à la ratification.

Si on peut y faire une objection, c'est au contraire celle qu'il ne stipule rien de fixe sur les grands intérêts du moment, et qu'il renvoye à une négociation ultérieure tout ce qui a rapport à l'aide mutuel à se prêter dans la guerre actuelle et à la direction à donner aux opérations communes.

Si cependant la cour de Londres se croit engagée à exécuter à la lettre le contenu de l'article 2 du traité, nous avons de grands droits à faire valoir envers elle. Nous lui avons demandé des secours pécuniaires et une coopération prompte et active de ses forces militaires. Les premiers nous ont été offerts jusqu'à présent avec une parsimonie très décourageante, et en nous proposant des moyens financiers non seulement onéreux, mais presque illusoire.

Le concert militaire est renvoyé à une nouvelle négociation, et cela dans une époque où chaque moment est compté et où un jour de délai peut décider pour toujours du sort de l'Autriche et de l'Europe.

Certes la cour de Vienne n'a point commencé la guerre pour avoir des subsides. La spéculation serait trop mauvaise pour qu'elle ait pû venir dans l'idée du ministère autrichien. Elle ne s'est pas non plus constituée gratuitement le champion de la cause générale du continent et des intérêts de l'Angleterre. C'était le soin de sa propre conservation, le devoir de s'opposer à un torrent qui menaçait de l'engloutir, qui a engagé l'Autriche à commencer les hostilités dans une conjoncture qui lui fesait entrevoir des moyens suffisans de résistance et qui semblait lui promettre des succès. Mais dans cette circonstance la cause de l'Autriche devenait la cause générale; sa conservation se présentait si étroitement

liée à celle de toutes les puissances qui ne sont pas soumises encore au joug des usurpations de l'empereur Napoléon que le cabinet de Vienne ne pouvait et ne devait point douter qu'il trouverait dans chacune de ces puissances un allié actif et sincère. Les communications qui depuis le mois de juin de l'armée [*sic*] dernière avaient eu lieu avec la cour de Londres par la voie du ministère d'Hanovre l'autorisaient plus particulièrement à se croire assuré non seulement de l'intérêt de la Grande-Brétagne, mais de même de la réunion prompte et efficace de tous les moyens de l'Angleterre à ceux que la monarchie autrichienne a déployés à l'ouverture de la campagne.

Dès nos prémières ouvertures envers la cour de Londres, nous avions jugé que la difficulté extrême des communications, les détours qu'il fallait faire parcourir à la correspondance, la rapidité incalculable enfin qu'on est habitué à observer depuis plusieurs années dans les événemens, ne permettraient pas de choisir la voie d'une négociation régulière pour s'entendre sur les opérations militaires et sur la combinaison à établir entre les mouvemens des armées respectives. C'est aussi d'après cette considération que M. de Walmoden n'avait point été chargé de présenter à l'acceptation de la cour de Londres un plan de campagne détaillé ou compliqué dans son exécution, mais de se borner à concerter avec le cabinet britanique les différentes opérations militaires, par lesquelles en poursuivant sa propre guerre contre la France, il ferait les diversions les plus utiles et les plus nécessaires au succès de nos armes. Vous avez la connaissance, mon prince, de toutes les pièces que ce général a portées avec lui sur cet objet, et vous avez reçu les mêmes instructions de presser l'exécution de ces entreprises militaires, que nous devons regarder chaque jour comme plus essentielles au progrès de la guerre commune.

Les troupes que la cour de Londres a envoyées en Portugal peuvent être d'un secours momentané pour la cour de Lisbonne et pour l'Espagne, mais leurs opérations n'ont aucune influence sur la position générale du continent; elles n'obligent point Napoléon d'envoyer des renforts dans ces pays dès qu'il a pris le parti de s'y tenir pendant quelque tems sur la défensive, elles n'empêcheront aucunement qu'il ne nous écrase ici par le poids de ses forces, et s'il parvient à mettre l'Autriche hors de combat, rien ne s'opposera alors à ce qu'il se tourne ensuite de nouveau contre le Midi de l'Europe, et qu'il achève tranquillement la conquête dont il n'aura fait que suspendre l'exécution. Nous ne pouvons donc voir dans cette expédition portugaise aucun secours ni le moindre soulagement pour

l'Autriche. Les entreprises auxquelles nous avons toujours mis le plus de valeur sont celle d'une descente de troupes anglaises et siciliennes dans le pays de Naples, ou sur tout autre point de l'Italie et celle d'un débarquement de troupes dans le Nord de l'Allemagne. L'une et l'autre de ces propositions ont été acceptées par la cour britanique. On nous a donné les plus fortes assurances que le général Stuart avait reçu des ordres positifs à l'égard de la première, et à l'égard de la seconde, on ne demandait que le tems nécessaire pour reformer et pour réorganiser les régimens qui étaient revenus de l'expédition en Espagne. Cependant voici le troisième mois de la guerre et nous n'entendons parler d'aucun mouvement militaire ni en Italie ni du côté de l'Elbe ou du Weser.

Les malheurs que nos armées ont essuyés près de Ratisbonne[1] et qui ont eu pour suite la retraite de nos troupes victorieuses en Italie, loin d'être une raison de suspendre ces opérations, devaient au contraire engager l'Angleterre à les accélérer et à leur donner plus de vigueur. Napoléon a toute son armée, toutes celles de ses alliés en Autriche. L'Italie est entièrement dépourvue de troupes. Dans le Nord de l'Allemagne il ne se trouve que de très petits corps, en partie de nouveaux conscrits français, en partie les restes des contingens des princes. Dans l'un et l'autre de ces pays les troupes anglaises ne rencontreraient aucune, ou du moins une si faible résistance, que leurs premiers succès seraient assurés.

L'avantage qui en résulterait pour notre position serait incalculable. Napoléon serait obligé de détacher des troupes. Son point de vue serait partagé. Les princes tributaires, qui font une grande partie de ses forces, attaqués dans leurs propres possessions, privés de toutes leurs ressources, de leurs États mêmes, ou bien se verraient contraints à abandonner la bannière de Napoléon, ou du moins ne seraient plus pour lui que des alliés faibles et qui bientôt lui deviendraient à charge.

Voilà, mon prince, les considérations majeures, qui auraient dû déterminer le ministère anglais à se décider enfin en faveur des diversions très essentielles pour la cause générale, que nous lui demandions, et à ne point tarder à les mettre en exécution. Il est malheureux non seulement pour l'Autriche, mais pour l'Europe et pour la Grande Bretagne en particulier, que notre espoir jusqu'à présent ait été trompé. Vous voudrez bien, mon prince, représenter à M. Canning les observations, que je viens de vous exposer avec tout

[1] Batailles de Thann, Abensberg, Landshut, Eckmühl et Ratisbonne (19-23 avril).

l'intérêt et toute la vivacité que leur haute importance exige. Je le répête : les conséquences des incertitudes et des retards du ministère britanique deviendront funestes pour nous et pour la liberté de l'Europe. Les grands avantages même que nous avons remportés en dernier lieu, et qui nous promettent de meilleures chances dans la poursuite de la guerre, ne sauront être efficaces dans leur résultat qu'autant que la coopération de l'Angleterre nous en fournit [*sic*] bientôt et incessamment les moyens.

Il y a encore un autre genre de secours militaire que nous attendons jusqu'ici en vain de l'Angleterre et qui est si intimement lié à ses propres opérations maritimes que ce ne devrait pas être à nous à le solliciter.

J'entends parler ici de l'emploi de ses flottes dans la mer Baltique et dans la mer Noire contre la Russie. La cour de Pétersbourg est en guerre déclarée avec la Grande Bretagne : non-seulement elle s'est jointe à toutes les mesures que la cour de France a prises contre le commerce de l'Angleterre, mais elle est allé au delà, et elle a exigé de toutes les puissances avec lesquelles elle était en négociation de se joindre à ces mesures odieuses; et elle a demandé à la Porte ottomane, comme première condition de la paix, de rompre le traité qui à peine avait été signé à Constantinople. Malgré cette conduite, la cour de St. James a usé constamment envers la Russie des ménagemens les plus suivis, et, j'ose le dire, déplacés. Et encore dans ce moment, nous entendons parler d'une flotte dans la Baltique qui, jusqu'à présent, n'a pas donné la moindre inquiétude à la Russie, et non obstant les instances réitérées de Monsieur Adair lui-même les possessions russes sur les côtes de la mer Noire ne craignent encore aucunement une attaque.

Cependant il serait du plus haut intérêt pour l'Autriche que le cabinet de St. Pétersbourg, plus attaché que jamais au char de celui des Tuileries, sentît enfin le poids des chaînes qu'il s'est imposées, et que les embarras qui résulteraient pour lui de pareilles mesures l'empêchassent d'employer contre nous les corps d'armée qu'il a rassemblés sur nos frontières de la Gallicie. Nous venons d'apprendre qu'une partie de ces troupes a déjà effectivement passé notre frontière et que nous devenons déjà dans ce moment la victime de la lenteur ou du peu de volonté que la cour de St. James a mise jusqu'à présent en tout ce qu'elle aurait pû entreprendre pour venir à notre aide et pour diminuer la somme des événemens désastreux qui nous paralysent.

Vous ne pouvez, mon prince, ainsi que j'ai déjà dit plus haut,

parler trop fortement à M. Canning sur l'objet de cette dépêche.

Je ne dois pas vous cacher que malgré nos derniers succès et les changemens avantageux qu'ils ont opérés dans notre position militaire notre situation est encore très pénible, et que nous devons même la considérer comme très douteuse, si nous ne voyons arriver promptement les secours dont on nous flattait et qu'on semble nous refuser actuellement. Il serait inutile de m'étendre sur les conséquences qui seraient la suite inévitable de la conviction que nous aurions acquise enfin d'être entièrement abandonnés dans une cause qui lie si étroitement notre existence à celle de l'Europe.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Weisungen. 1809. Fasz. 202. — Copie.

---

245. — PH. STADION A STARHEMBERG

Wolkersdorf, 21 juin 1809.

Je me suis occupé dans la dépêche précédente à vous exposer l'insuffisance, ou pour mieux dire, la nullité des secours militaires, sur la réalité desquels la cour de Londres nous avait donné droit de compter et qui jusqu'à ce moment n'ont été effectués d'aucun côté où ils nous auraient pû être utiles. Je passe dans cette dépêche-ci aux secours pécuniaires, qui malheureusement donnent lieu aux mêmes plaintes, ainsi que vous en faites la remarque vous même, mon prince, dans les rapports que vous m'avez adressés depuis votre arrivée à Londres.

Vous voudrez bien avant tout faire lecture des observations, que M. le comte d'Odonel [1] m'a communiquées à ce sujet et qui vous informeront du point de vûe dont notre administration des finances envisage les propositions du ministère de St. James.

Le secours en argent monnayé ou en lingots, qui nous est offert, ne va qu'à 750.000 livres sterlings, et encore de cette somme 500.000 l. st. dépendent d'une négociation en Espagne, de la réussite de laquelle on semble ne pas douter à Londres, mais dont cependant on ne veut pas garantir le succès. Le mémoire de M. le comte d'Odonel vous prouve combien de graves inconvéniens aurait pour nous le plan financier proposé par M. Canning pour mettre à notre disposition un papier de crédit de quelques millions

[1] Joseph, C[te] O'Donnell, 1756-1810, président de la chambre des finances d'Autriche.

de livres sterlings (je dois vous faire observer ici, mon prince, que la note de ce ministre ne restreint point, ainsi que vous paroissez le croire, la somme des billets de l'Échiquier à 3.000.000, mais qu'elle prononce 3 à 4.000.000, ce qui nous donnerait dans tous les cas la faculté d'insister sur la somme la plus forte). Effectivement ce moyen proposé de crédit, qui en lui-même nous exposerait à de très grandes pertes dans la vente de ces effets de bourse, devient presqu'entièrement illusoire par plusieurs des conditions qui y sont ajoutées et qui rendraient à peu prés impossible de les réaliser dans le moment même où nous en aurions le plus pressant besoin.

Vous aurez donc, mon prince, en conséquence du mémoire ci-dessus, à vous expliquer d'abord avec le ministre des affaires étrangères sur la très grande disproportion, qui se trouve entre la somme qu'on nous destine et les besoins de l'Autriche. Il peut être indifférent de décider en cette occasion les questions si on veut nous fournir des moyens pécuniaires sous le nom de subsides, si ces subsides doivent être calculés d'après le nombre d'hommes que nous mettons en campagne, s'il faut convenir d'un payement périodique, etc. Mais il n'est point indifférent à l'Angleterre elle-même que nous ayons les moyens nécessaires pour faire face à un moment de crise qui (je ne saurais trop souvent le répéter), en décidant du sort de l'Autriche, décide de celui de l'Europe. Que le Cabinet anglois n'aye point égard à l'intérêt isolé de l'Autriche, qu'il ne considère que celui de la Grande Bretagne elle-même, qui par les derniers événemens ne saurait plus se séparer de celui du continent, qu'il calcule enfin les conséquences funestes qu'aura pour l'Europe une situation de choses qui priverait la cour de Vienne des moyens de soutenir la lutte actuelle, et qu'il prononce lui-même s'il ne lui importe point essentiellement de satisfaire complettement sur ce point aux demandes de l'Autriche.

En prenant ensuite pour base que le cabinet anglais d'après ses propres calculs veut nous fournir en totalité (partie en espèces et partie en crédit) un secours pécuniaire entre 4 et 5 millions de livres sterling, vous aurez à insister, mon prince, à ce qu'il nous soit fourni le plus que possible de la somme que l'Angleterre nous destine en espèces sonnantes ou en lingots, et comme il est probable que les difficultés, qui s'y sont opposées lors du séjour de M. de Walmoden, auront cessé en partie, vous y trouverez un argument de plus à faire valoir pour votre demande.

M. le comte d'O'Donel s'explique avec beaucoup de détail sur les conditions, sous lesquelles il consentirait enfin à la mesure des

billets de l'Echiquier proposé par le cabinet de St. James pour la moitié des 4.000.000, pourvû que l'autre moitié nous parvienne encore partie en crédits et partie en numéraire. Vous observerez néanmoins dans le second mémoire de M. le président de la Chambre, que d'après le désir de M. Canning, il a fait cesser immédiatement les traites sur Londres et que celles qui existent ne dépassent point les 300.000 l. st. Il est impossible de vous transmettre la liste des traites qui ont été faites de cette manière, puisque l'occupation de Vienne par l'ennemi nous prive de tout moyen de correspondance avec les maisons de commerce qui ont été employées dans cette transaction mercantile. Les communications ultérieures, que j'ai eues avec M. d'Odonel et avec la partie des bureaux qui est dans ce moment à Pest, semblent présenter toutefois encore une voie pour faire valoir peut-être ces billets de l'Echiquier et pour pouvoir en tirer parti. Ce serait celle d'engager l'Espagne à les accepter et à nous faire sur eux des avances en numéraire. Pour que cette idée puisse être réalisée, il serait nécessaire que la cour de Londres donne des instructions à son ambassadeur auprès de la Junte [1], afin d'appuyer non seulement la négociation que nous entamerions à cet effet, mais aussi d'y joindre ses meilleurs offices. Il ne vous échappera pas, mon prince, que même cette modification retarderait extrêmement le moment où nous pourrions faire usage des sommes que l'Angleterre nous destine, et qu'elle ne serait donc à propos que pour le cas où le ministère anglais ne voudrait absolument pas consentir à un mode plus avantageux et plus prompt de nous faire parvenir les subsides.

Les 250.000 l. st., qui étaient à Malte et dont la cour de Londres a disposé pour nous, sont arrivés près de nos côtes au moment où elles étaient occupées par l'ennemi. Ils sont donc restés à bord. Mais les avis que nous venons de recevoir, que nous sommes en possession de Fiume et Zeng et d'une partie de la Dalmatie, me font espérer que nous serons bientôt dans le cas de tirer à nous cette somme.

Par contre nous n'entendons rien encore des 500.000 ou bien 750.000 l. st., qu'on nous a annoncés se trouver en Espagne. Si la guerre, comme il est à espérer, prend bientôt une tournure plus heureuse, des communications directes avec l'Angleterre s'ouvriront de plusieurs côtés et une grande partie des difficultés que la cour de St. James oppose à nos demandes viendroit à cesser d'elle-même.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. England. Weisungen. 1809. Fasz. 202. — Copie.

---

[1] Bartholomew Frere.

246. — ALEX. HORN A CANNING[1]

Wagram. Quartier général de Son Altesse Impériale.
Le 22 juin 1809.

MONSIEUR,

Conformément aux nouvelles que j'ai eu l'honneur de vous communiquer par ma dernière, je suis arrivé ici hier. En passant par Wolkersdoff, quartier général de Sa Majesté Impériale, j'eus une entrevue avec le commissaire impérial comte Frédéric Stadion, qui me disait d'avoir reçu de son frère l'ordre de me prier de vous soumettre, *aussi promptement qu'il me serait possible,* les observations suivantes.

L'armée impériale, me disait-il, se trouvait dans un état d'inactivité apparente, parce que S. A. I. croyait ne devoir point compromettre la sûreté de la monarchie par une démarche, dans laquelle elle n'était pas moralement assurée de réussir, telle que de passer le Danube à la vue d'un ennemi, qui avait sans doute pris toutes les précautions imaginables pour éviter une surprise, qui avait calculé tous les événemens possibles, et qui par conséquent avait distribué à tous les généraux les rôles que chacun d'eux avait à jouer.

On avait donc considéré comme utile de faire faire une expédition dans le Nord. Les généraux Am Emde et Radiwojewich avaient pris possession de la Saxe et du Bayreuth, et afin d'en assurer d'avantage le succès, le feld-maréchal lieutenant Kienmayer, officier de la plus haute distinction, avait été envoyé avec *des renforts considérables* et avec un *état-major,* pour prendre le commandement en chef et pour pousser vigoureusement cette expédition. Par ce moyen, disait-il, Bonaparte n'aurait que l'alternative de détacher un grand corps d'armée au secours du petit nombre de ses amis, moyennant quoi S. A. I. gagnerait une supériorité immense, ou de les abandonner à leurs propres moyens, et qu'alors sans doute les Hessois, les Hannoveriens, etc., se rendraient justice eux-mêmes et assisteraient l'Empereur. Mais comme il était probable que les

[1] C'est Bourrienne, ministre de France à Hambourg, qui, s'étant procuré une copie de cette lettre, l'envoya à Champagny qui la fit traduire. Voir les lettres de Bourrienne (9 août) et de Champagny (23 août). — Comparer aussi ce qu'a écrit Bourrienne à ce sujet dans ses *Mémoires* (t. VIII, pp. 177-179), où, sans publier la lettre de Horn, il s'en est uniquement servi pour exposer le plan austro-anglais.

Danois et les Hollandais seraient employés pour opposer une digue au torrent, on vous prie de la manière la plus pressante *d'accélérer la descente promise dans le Nord;* 10 mille hommes, disait-il, suffiraient, *si on les employait sans délai,* et si Bonaparte alors ferait un mouvement rétrograde, S. A. I. suivrait ses traces.

Après cette conversation avec le comte de Stadion, je partis pour cet endroit, où j'eus l'honneur d'être présenté par le général Stipsitch à l'archiduc Charles, qui me reçut avec une condescendence et une affabilité extraordinaires, quand je l'avais félicité comme le sauveur, etc.

Quant aux opérations de l'armée on m'a donné les nouvelles officielles suivantes : le 14, Bonaparte ordonna d'attaquer le corps du Palatin de Hongrie. Quant aux détails de cette affaire je me rapporte aux dépêches de M. Bathurst. Après un combat très opiniâtre, il réussit enfin à forcer les deux ailes et à obliger l'archiduc à se retirer à Comorn; mais quoiqu'il fit chanter un Te Deum pour célébrer un anniversaire victorieux, on a depuis appris que ce n'était qu'une incursion pour se procurer des vivres, car une députation composée de 4 des principaux citoyens de Vienne, et envoyée par Bonaparte au camp impérial pour demander des provisions, ayant été renvoyée *re infecta* par le généralissime, Bonaparte s'est vu dans la nécessité de faire *pour cet objet* une incursion dans la Hongrie; *mais il est depuis de retour et les communications ont été de nouveau rétablies.*

Les nouvelles concernant le Tyrol sont bien glorieuses; elles montrent ce qu'une nation est en état de faire, etc.

S. A. I. me dit que les Russes sont décidément entrés dans la Gallicie, et elle s'attend d'un moment à l'autre à apprendre que l'archiduc Ferdinand ait été attaqué; mais, Monsieur, on m'a officiellement prié de vous assurer que toutes leurs démonstrations ne seront pas en état de changer la résolution de S. M. Impériale, savoir de rester debout ou de tomber avec la monarchie.

Il semble que le cabinet russe a adopté le système fatal poursuivi par la Prusse depuis le traité de Bâle, etc.

Le C^t P. — quitta Wolkersdorff hier pour aller en Angleterre avec les ratifications, etc.

J'ai l'honneur, etc.

Arch. nat. Fonds de la Secrétairerie d'État. Consulat et Empire. Carton : AF^{IV}. 1673. Relations extérieures. Angleterre, 1806-1809. 5e dossier, pièce n° 8. — Traduction.

JUILLET 1809

247. — RAPPORT GÉNÉRAL SUR LA CAMPAGNE DE 1809 DES POLONAIS CONTRE LES AUTRICHIENS, ADRESSÉ A L'EMPEREUR NAPOLÉON Ier, A VIENNE, PAR LE PRINCE PONIATOWSKI [1]

Krakovie, 16 juillet 1809.

Sire, en déposant aux pieds de Votre Majesté Impériale et Royale l'hommage de mon profond respect, j'ai l'honneur de vous soumettre un compte détaillé et général de la campagne de la présente année 1809, commencée et terminée sur les deux rives de la Vistule, par les armées polonaises confiées à mon commandement contre les armées autrichiennes aux ordres de l'archiduc Ferdinand d'Est [*sic*].

Les victoires éclatantes que Votre Majesté Impériale et Royale a remportées dans toute l'Europe causent partout l'admiration e la terreur, cependant des ennemis perfides se préparent en secret à de nouvelles hostilités; ils attendent le moment favorable pour trahir leurs anciennes promesses, en provoquant les peuples soumis à votre domination à une révolte audacieuse; pendant que vous étiez occupé, Sire, à l'extrême occident de l'Europe, ils ont osé vous déclarer la guerre dans l'Est; par une réunion importante de moyens matériels et par un appel criminel aux passions subversives, ils semblaient être sûrs de la victoire.

Mais leurs plans ont échoué devant l'incomparable génie de Votre Majesté. Vous étiez encore dans la capitale des Espagnes lorsque vous avez appris, Sire, que l'Autriche vaincue par vous peu d'années avant, rétablie par vous à Vienne même, par une paix glorieuse et qu'elle ne devait pas espérer, poussait le Tyrol à la révolte, et envahissait le duché de Varsovie désarmé.

Comme la foudre, qui, poussée par l'orage, parcourt en quelques

[1] Chodzko. Ann. pol. Ms. (1809).

secondes d'immenses espaces, ainsi vos armées, guidées par vous et pleins [*sic*] d'une noble colère contre les parjures, quittent les bords du Tage et accourent en un clin d'œil sur les bords du Danube, après des triomphes non interrompus, vous accordez pour la seconde fois, dans Vienne même, une paix généreuse à vos perfides ennemis.

Le duché de Varsovie, nouvellement formé par votre magnanimité, mais n'étant pas sauvegardé par une armée imposante et par des ressources matérielles, s'est vu tout à coup envahi par une armée de quarante mille hommes qui venaient pour détruire l'œuvre de Votre Majesté.

Votre haute sagesse, Sire, et la sainteté des traités ne permettaient pas de penser qu'un ennemi battu oserait encore une fois lever la tête; mais, quand j'ai soupçonné la perfidie, je me suis fait un devoir d'en instruire Votre Majesté au moment opportun; je l'ai fait quand un corps autrichien se préparait à envahir le duché, et j'attendais impatiemment vos ordres pour parer à cette éventualité. Vous avez daigné, Sire, me faire connaître votre suprême volonté : vous m'avez donné l'ordre de ne faire faire aucun mouvement à l'armée polonaise, et de ne pas même avoir l'air de soupçonner que les troupes autrichiennes eussent l'intention de franchir les frontières du duché.

Je me suis conformé aux ordres de Votre Majesté avec toute la soumission et la rigueur du devoir militaire; cependant la guerre éclatait sur les frontières des vastes Etats de Votre Majesté Impériale et Royale.

Ls petit corps de Polonais confié à mon commandement, animé d'une juste vengeance contre les parjures, voulait à tout prix les devancer et délivrer le duché créé si généreusement par Votre Majesté. Ces braves auraient acquis de nouveaux droits à vos bienfaits.

Dès que j'appris que les troupes de l'archiduc Ferdinand avaient passé la Piliça, je m'unis à la division du général Dombrowski et nous prîmes position à Raszyn. L'armée saxonne reçut du maréchal Bernadotte, prince de Ponte-Corvo, l'ordre de revenir en Saxe; on ne me laissa que trois bataillons saxons incomplets, cent cinquante hussards et dix-huit canons : le tout montant à douze cents hommes.

Pour sauver l'honneur national, j'acceptai toute la responsabilité d'une lutte inégale, et, avec un corps de huit mille Polonais, j'attaquai un ennemi quatre fois plus fort en nombre. La bataille fut

livrée le dix-neuf avril, et nos efforts furent couronnés par le succès. Notre défense a été prodigieuse; des deux côtés on a combattu avec opiniâtreté; les Autrichiens cherchaient à tourner Raszyn, mais le feu de l'artillerie saxonne qui protégeait la digue, fut si bien nourri que les efforts de l'ennemi furent impuissants. Le combat dura jusqu'à dix heures du soir, et l'armée polonaise se retira sans que l'ennemi osât la poursuivre.

Comparée à notre effectif, notre perte a été considérable; deux mille hommes ont été mis hors de combat. Le général Fiszer, chef d'état major général, a été blessé, et le colonel Cyprien Godebski, commandant du 8e d'infanterie, a été tué sur le champ de bataille; les Autrichiens ont perdu plus de monde que nous.

Après la bataille, je me suis arrêté à Varsovie, comme si je devais la protéger; les habitants, unis à l'armée, étaient prêts à combattre jusqu'à la dernière extrémité; mais, après m'être convaincu de l'impossibilité de défendre une capitale privée de remparts et de canons, et pensant bien que l'ennemi ne saurait l'occuper pendant longtemps, j'acceptai une entrevue que me demandait l'archiduc. Nous conclûmes avec ce prince une convention en vertu de laquelle il me donna quarante-huit heures pour réunir mon matériel, faire évacuer les hôpitaux, emporter les archives et laisser du temps aux habitants de se préparer à nous suivre s'ils le voulaient. A la suite de cette trêve, les Autrichiens entrèrent à Varsovie et nous occupâmes Praga et la rive droite de la Vistule.

Le faubourg de Praga étant situé plus bas que Varsovie, donnait beaucoup d'avantages à l'ennemi, mais je ne tins pas compte de cette circonstance, et, dès que la trêve fut expirée, je fis lancer des bombes dans la direction de Varsovie, en faisant dire à l'archiduc que la destruction de la capitale commencerait par mon propre palais, si les Autrichiens nous inquiétaient dans Praga ou dans les environs.

Immédiatement après la déclaration, l'archiduc Ferdinand fit cesser les hostilités. Nous pûmes donc, pendant tout le temps de l'occupation de Varsovie, garder une position qui inquiétait l'ennemi, et comme la convention portait qu'on ne tirerait ni sur Varsovie ni sur Praga, nous pûmes l'attaquer hors de la ligne du traité et nous lui fîmes essuyer des pertes considérables, en attendant le moment où nous pûmes l'expulser des frontières du duché de Varsovie, de l'ancienne Galicie, de Léopol et de Krakovie. Toute cette partie de la Pologne fut occupée par les troupes polonaises sous mon commandement.

Quelques jours après l'occupation de Varsovie par les Autrichiens, le général Mohr, qui gardait la rive droite de la Vistule, se présenta devant Praga, défendue par le major Hornowski avec une faible garnison. Je me trouvais alors au delà du Bug; le 20 avril le général Sokolniçki attaqua si vivement les Autrichiens près de Grochow, qu'en moins de quatre heures il parvint à les repousser.

L'archiduc Ferdinand se convainquit que la possession de Varsovie lui devenait inutile si la rive droite de la Vistule restait en notre pouvoir, en conséquence il expédia le général Schauroth à Gora, à cinq milles de la capitale, pour y établir un pont avec une tête de pont. Une héroïque poignée de Polonais regardait avec sang-froid le travail de l'ennemi, attendant le moment qu'il fût terminé pour le renverser. Le 3 mai, à deux heures du matin, le général Sokolniçki, sans attendre des renforts, se jette sur l'ennemi, enlève la tête du pont à la baïonnette. Le général Schauroth, avec trois pièces de canon et avec la moitié du régiment de Baillet, se sauve sur la rive gauche de la Vistule en nous abandonnant trois autres pièces de canon et l'autre moitié de son régiment. Cette victoire, en nous ouvrant le passage de la Galicie, coupa les communications aux troupes autrichiennes.

Les nouvelles qui nous parvinrent des triomphes obtenus par Votre Majesté Impériale et Royale, à Eckmuhl et à Ratisbonne, ont encore redoublé l'enthousiasme des Polonais. En voyant de semblables sentiments, je n'ai plus hésité à appeler les populations à un soulèvement général.

Le 18 mai, le comte Wlodimir Potoçki s'empara de la tête de pont de Sandomir, et le lendemain, à l'attaque de cette ville, le jeune prince Marcellin Lubomirski périt glorieusement; à Koçk, nous perdîmes aussi le colonel Berek [1], de la religion israélite.

Après une triple attaque, le général Sokolniçki força l'ennemi à signer la capitulation de Sandomir; j'avais pris position à Trzesnia, d'où j'envoyais des détachements dans toutes les directions du pays que les Autrichiens appellent la Galicie orientale. Le 20 mai, la forteresse de Zamsç [2] tomba en notre pouvoir.

Les enrôlements volontaires grossissaient les cadres de l'armée polonaise, et, à cette même époque, les villes de Yaroslaw [3] et de Léopol redevinrent notre possession. Léopol, qui est la capitale des terres russiennes, était pour nous d'une grande importance.

[1] Beřek Joselowicz.

[2] Zamosc.

[3] Jaroslaw.

L'armée russe, commandée par le prince Galitzyne, occupait le département de Siedcé[1] et de Lublin, appartenant au duché de Varsovie depuis sa création.

Le 25 mai, l'ennemi s'empara de la tête de pont de Thorn, mais le général Mohr, qui craignait d'être attaqué par le général Dombrowski, qui avait sous ses ordres trois mille hommes dans les environs de Posen, se retrancha sur les rives de la Bzura.

Le 31 mai, les Polonais gagnèrent, par Willanow, la rive gauche de la Vistule; ils opérèrent si heureusement ce mouvement que peu s'en fallut qu'ils ne s'emparassent de la personne de l'archiduc.

Dans la nuit du 1er au 2 juin, l'archiduc Ferdinand, à la tête de ses troupes, abandonna Varsovie, dont l'occupation lui avait coûté tant d'inquiétudes et de préoccupations, car la présence des Polonais à Praga le menaçait incessamment.

Après l'évacuation de Varsovie l'armée polonaise y rentra, et, après elle, les ministres et les dignitaires de l'État. S. Exc. Serra, ministre résident de Votre Majesté Impériale et Royale, fut du nombre. Le général Kosinski fut nommé gouverneur de Varsovie, et le major Hornowski, commandant de Varsovie.

L'archiduc se dirigea vers Krakovie et les armées polonaises réoccupèrent alors plusieurs points de la Galicie.

Le général Schauroth avait passé sur la rive droite de la Vistule avec huit mille hommes, pour arriver de Sandomir jusqu'à Léopol, où il y avait peu de Polonais. En conséquence, Léopol fut livré aux Russes sans condition, et comme s'ils étaient alliés et amis des Autrichiens.

En dépit des traités d'alliance solennels qui unissaient la Russie à la France, dans cette campagne les Russes ne nous ont jamais prêté secours et ils ont toujours occupé les points abandonnés par les Autrichiens, dans le but de nous nuire et de nous entraver; et dans toute cette guerre pas un coup de fusil n'a été tiré par les Russes, qui se disent les troupes auxiliaires de la France.

Le 15 juin, l'archiduc Ferdinand attaqua, avec toutes ses forces réunies, la ville de Sandomir, où le général Sokolniçki n'avait sous ses ordres que cinq mille Polonais. Après trois jours d'une résistance héroïque, qui laissa à l'ennemi deux mille morts sur le champ de bataille, le général Sokolniçki, manquant de munitions et de vivres, fut forcé de capituler; mais cette capitulation fut aussi honorable que la défense avait été héroïque, et la garnison polo-

[1] Siedlce

naise sortit avec armes et bagages et tous les honneurs militaires. Le général Sokolnicki rejoignit alors la division du général Dombrowski.

L'archiduc Ferdinand, après avoir détruit les fortifications de Sandomir, qui naguère avaient été élevées par les Autrichiens eux-mêmes, s'avança vers les Karpates. Alors je franchissais la Vistule à Pulawy, pour me joindre à la division du général Zaïonczek, et partout, je poussais devant moi les Autrichiens. A la suite de plusieurs combats, et, en dernier lieu, après un engagement de Xionz, les Autrichiens se réfugièrent dans Krakovie dans la nuit du 13 au 14 juillet.

Le 14 juillet au matin l'avant-garde de l'armée polonaise se montra à un quart de lieue de Krakovie. Les Autrichiens, qui avaient échelonné leurs troupes dans les premiers remparts de la ville, s'établirent plus fortement encore dans les seconds : outre cela, plusieurs postes d'infanterie et de cavalerie occupaient d'autres points.

A neuf heures du matin notre artillerie donna le signal de l'attaque; nous précipitions nos coups à mesure que nous approchions, pour avertir les habitants de notre présence : aussi les Autrichiens s'empressèrent-ils de conclure une convention par laquelle nous devions le lendemain, 15 juillet, occuper la ville, après quoi les Autrichiens se retirèrent à Podgorze, ne laissant derrière eux qu'une faible arrière-garde.

Le même jour (14 juillet), à six heures du soir, on aperçut de Krakovie deux cent soixante Kosaks, commandés par des officiers autrichiens, et cinquante dragons russes qui occupèrent les principales portes de la ville; ces détachements russes occupaient Woynicz, à quinze lieues de Krakovie, et furent appelés par les Autrichiens pour opérer le mouvement dont nous avons parlé.

Le 15 juillet, à 4 heures du matin, l'armée polonaise s'approcha des barrières de la ville. Quel fut son étonnement en se voyant devancée par les Kosaks qui se tenaient aux portes, comme si Krakovie était leur possession. Ainsi on violait la convention en vertu de laquelle Krakovie nous appartenait. Je n'hésitai pas un moment, et, à la tête de mon état-major général, je fis mon entrée, Sire, dans l'antique capitale de ma patrie, où jadis on couronnait les rois, et qui aujourd'hui est encore le lieu de leur sépulture.

En m'avançant dans les rues de cette glorieuse cité, je vis quelques escadrons russes qui s'avançaient sur moi le sabre levé; sans tenir compte de cette menace, je donnai l'ordre à mon infanterie de prendre tous les postes occupés par les Russes; ces derniers n'osèrent résister et se retirèrent vis-à-vis de nos factionnaires.

On faisait courir le bruit à Krakovie que l'armée russe se montait à cinq mille hommes, et qu'elle s'apprêtait à défendre le pont de Podgorze; sans perdre de temps, je me rendis sur ce point, j'y trouvais le général Sievers, qui me montra des dispositions hostiles, mais je passai outre, en lui déclarant que la convention passée avec l'Autriche me rendait maître de ce point comme des autres, et dussé-je passer sur un monceau de cadavres, je ne reculerais point. Le général russe ne fit plus de résistance et nous occupâmes les deux rives de la Vistule en dépit des Russes, qui ne les avaient point encore abandonnées.

En soumettant à Votre Majesté Impériale et Royale ce résumé de la campagne de 1809, mon cœur est plein de joie, car c'est à Vienne même que je vous l'adresse, Sire, à Vienne où vous vous reposez après vos éclatantes victoires. Je m'empresse d'envoyer une copie de mon rapport à notre souverain, le roi de Saxe, grand-duc de Varsovie, en le datant de Krakovie, qui renferme tant de souvenirs nationaux et dont la possession est comme la récompense de toutes les peines que vient de supporter l'armée polonaise.

Sire, votre main puissante peut aujourd'hui frapper les parjures et relever les opprimés; vous disposez encore une fois de l'avenir et des destinées des nations subjuguées; les Polonais, plus que jamais, espèrent en vous, et ils sont heureux de vous réitérer, par mon organe, l'expression de leur reconnaissance et de leur fidélité qui ne se démentiront jamais.

Joseph, prince PONIATOWSKI,
Commandant en chef les armées polonaises

Le chef d'état-major général, le général de brigade,
Stanislas FISZER.

Cte d'Angeberg, *Recueil des traités... concernant la Pologne*, 1762-1862; pp. 514-518.

---

248. — PH. STADION A METTERNICH

Olmütz, 31 juillet 1809.

Monsieur le comte! Pendant que je suis occupé de cette expédition, on m'annonce un major de Kleist[1] qui me remet les dépêches ci-jointes de M. le baron de Wessenberg.

[1] Friedrich Heinrich Ferdinand Emil, Cte Kleist von Nollendorf.

Ce M. de Kleist avait été envoyé au printems dernier par Mrs. de Chazot, Gneisenau et d'autres officiers prussiens, à Londres pour y négocier des armes et de l'argent pour les entreprises qu'ils se proposaient déjà dès-lors dans le Nord de l'Allemagne, et il s'était rencontré là avec M. le comte de Wallmoden. Il paraît être un de leurs principaux agens, et il est venu, ou il a été envoyé ici, pour voir au juste où en étaient nos affaires, et pour demander dans le cas que l'Autriche voulût continuer la guerre, un grade dans notre armée. Le peu de notions, que je lui ai donné sur les moyens respectables que Sa Majesté rassemble en Hongrie, a extrêmement élevé ses espérances; ne voulant néanmoins pas me compromettre envers lui par aucune des assurances qu'il semblait attendre de moi, je n'ai pu me refuser à son désir de se rendre au quartier-général de l'Empereur, et d'y présenter lui même sa demande. Il compte partir demain pour la Hongrie, et il m'a donné en attendant la note ci-jointe pour mettre d'avance aux pieds de Sa Majesté l'objet de sa réquête.

M. de Kleist, ainsi que le semble de même indiquer la lettre de M. de Wessenberg, veut savoir avec certitude que le gouvernement anglais, quoique la grande partie de l'expédition qu'il a préparée puisse être destinée pour la Hollande, avait cependant toujours l'intention de faire un débarquement de 8 à 10.000 hommes sur la côte de l'Allemagne entre le Weser et l'Elbe; et il a voulu me persuader, ce dont je crois cependant devoir douter encore, que ce n'était que l'incertitude sur nos mouvemens et sur les déterminations de Sa Majesté qui aurait pu l'empêcher d'effectuer la descente projettée sur ces parages.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, Monsieur le comte! de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

Stadion.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. 1809. Weisungen. Fasz. 87. — Original.

AOUT 1809

249. — PH. STADION A METTERNICH

Olmütz, 2 août 1809.

Monsieur le comte! Le courier Laforêt l'aîné m'a remis aujourd'hui à midi les dépêches, dont vous l'avez chargé le 31 juillet.

Les ordres de Sa Majesté, que Votre Excellence me transmet dans l'une d'elle[s] rélativement à l'envoi d'un officier à Koenigsberg, pour rapporter de là des réponses à des questions précises sur les intentions que cette cour pourrait avoir dans les mésures militaires qu'elle vient d'ordonner dans plusieurs de ses provinces, m'ont paru ne pas pouvoir être exécutés de l'endroit de mon séjour actuel entièrement telles qu'elles me sont prescrites. Un officier envoyé à Koenigsberg avec une mission aussi importante et d'une certaine façon péremptoire ne pourrait, à mon avis, s'en acquitter, qu'autant qu'il serait muni d'une lettre de Sa Majesté au Roi, parce qu'il n'existe pas à Koenigsberg un ministère ou un bureau des affaires étrangères, que c'est au Roi même que cet officier devrait s'adresser, et que sans lettre de créance à cet effet il serait éconduit et compromis sans nous porter aucun résultat de son voyage. Il m'a donc semblé que cet envoi ne pourrait être effectué que de l'endroit du séjour de Sa Majesté. Pour remplir néanmoins les ordres de notre auguste souverain et ne point donner occasion à une perte de tems qui, dans les circonstances actuelles, serait de grande conséquence, je dépêche encore ce soir un courier à M. le baron de Wessemberg avec les instructions, dont je joins la copie à Votre Excellence et dans lesquelles j'ai tâché de me conformer entièrement à ce que votre lettre, Monsieur le comte, contient sur cet important objet. J'ai crû bien faire de prévenir M. de Wessemberg que l'Empereur expédierait peut-être encore directement quelcun à Koenigsberg avec à peu près les mêmes directions.

Je crois évident, vû l'époque où ils ont été donnés, que les ordres qui ont motivé les rassemblemens militaires en Prusse qu'on nous

annonce, n'avaient dans leur principe point de but contraire à nos intérêts, et je les régarde plustôt comme une de ces demi-mésures, par les quelles la demie volonté du Roi de Prusse en notre faveur le compromettoit depuis quelque tems avec nous aux yeux de Napoléon, sans nous servir. Mais je m'en réunis pas moins à votre avis sur l'utilité et la nécessité même d'interpeller actuellement la Prusse à ce sujet, puisque la faiblesse du Roi Frédéric Guilleaume pourrait bien l'engager à appliquer ces mésures à des intentions qui étaient loin de sa pensée lorsqu'il les a commandées, et qu'il nous importe dans ce moment-ci plus que jamais de connoître avec certitude ce que nous avons à attendre de lui dans le cas où la guerre dut recommencer.

Mgr l'archiduc Ferdinand vient de me donner à lire une lettre de la Reine et une autre de M. de Nagler à M. le comte de Neupperg, dont S. A. R. fait son rapport à Sa Majesté et qui confirment de nouveau cette demie volonté et cette indécision continuelle de la cour de Prusse. Monseigneur l'archiduc m'a dit ce matin, que d'après des lettres qu'il venoit de recevoir, M. le prince de Gallitzin, commandant les troupes Russes en Gallicie, avait confié à M. le comte de Wurmser (qu'il a éloigné d'une manière assez singulière de Leopol) à son passage à son quartier général, que l'empereur Alexandre n'avait pas seulement approuvé en dernier lieu la conduite du prince dans les différentes occasions où il avait favorisé la conservation de notre gouvernement en Gallicie, mais que ce souverain avait témoigné dans les mêmes lettres du mécontentement contre la France et un ressentiment assez vif des intrigues, que Napoléon entretenait dans les provinces russes de la ci-devant Pologne. Sans doute M. le comte de Wurmser aura fait passer les mêmes rapports directement à Sa Majesté Impériale. D'autres lettres de ces contrées parlent aussi d'une amélioration sensible dans les sentimens du souverain de la Russie; mais j'avoue que je me refuse à y croire, ou du moins à me fier à un changement de langage qui, si même ce qu'on en mande dût avoir quelque fondement, peut bien n'être que l'effet d'un moment d'humeur, qui ne durera pas contre les craintes et l'abjection qui asservissent l'empereur Alexandre aux volontés du cabinet français. Je suis néanmoins d'opinion que dans une situation aussi critique et aussi pressante que la nôtre, où il ne faut négliger aucun moyen qui du plus loin peut y prendre une influence avantageuse, c'est bien actuellement le moment, ainsi que vous l'avez remarqué dans vos dépêches précédentes, de faire une démarche à St-Pétersbourg et d'obliger pour ainsi dire l'empereur de Russie à

force de confiance et de franchise à se rapprocher de nous sinon de fait, du moins par des explications également franches et confiantes. Je dois supposer d'après ces mêmes dépêches qu'une démarche pareille a déjà été faite. Vous me feriez plaisir, Monsieur le comte, de vouloir bien m'instruire, s'il n'est venu aucune réponse à la lettre de Sa Majesté Impériale dont M. de Stutterheim avait été chargée.

Je me permettrai encore la réflexion, que les éclaircissemens que nous demandons à la Prusse, et les communications que nous aurions entamées pour nous convaincre des sentimens actuels de la cour de Russie, ne sauraient guères présenter des résultats jusqu'au terme où l'armistice serait écoulé, si on vouloit le dénoncer après les quatre prémières semaines révolues. Il m'est impossible de juger en combien Napoléon trouvera de son intérêt de laisser passer tranquillement ce terme; mais il me semble qu'il peut-être du nôtre, de gagner encore quelques semaines, qui pourraient développer l'horizon politique pour peu que nous y observions quelques nuances heureuses.

Monsieur le comte de Wallis veut avoir la nouvelle que le roi Jérôme s'est porté avec toutes ses troupes vers la Hollande pour venir au secours de son frère Louis contre la descente anglaise, qui se serait déjà effectuée sur les côtes de la Hollande. Jusqu'à présent rien encore ne vient à l'appui de ce dernier fait, qui, s'il était constaté, aurait déjà été mandé de plus d'un côté.

Vous trouvez ci-joint, Monsieur le comte, les dépêches que j'adresse aujourd'hui à Berlin et à Londres rélativement au changement qui a eu lieu dans le commandement de l'armée, et je vous prie de les soumettre à Sa Majesté Impériale.

J'ai l'honneur d'être avec la considération la plus distinguée, Monsieur le comte, de Votre Excellence le très humble et très obéissant serviteur.

STADION.

K. u. k. Haus- Hof- u. Staatsarchiv in Wien. Preussen. Weisungen. 1809. Fasz. 87. — Original.

---

250. — ALEX. HORN AU COMMANDANT DES TROUPES BRITANNIQUES DANS LE NORD DE L'ALLEMAGNE [1]

Prague, le 3 août 1809, à 5 heures du soir.

MYLORD,

Je crois devoir informer V. E. que le 24 du mois dernier

[1] Lettre copiée à Hambourg par le ministre de France, Bourrienne, et envoyée par lui à Champagny, qui la fit traduire. Voir aux 9 et 23 août.

S. A. I. l'archiduc Charles envoya sa démission du commandement de l'armée impériale, et que la nouvelle qu'elle avait été acceptée par l'Empereur lui parvint le 30 du même mois. Le dernier armistice et les négociations ultérieures ayant été uniquement l'ouvrage du militaire, il sera sans doute agréable à V. E. d'apprendre que dans l'ordre du jour de l'archiduc, par lequel il prend congé de l'armée, il y a un passage qui dit *que sous les auspices de son successeur provisoire, le brave prince de Lichtenstein l'armée sera bientôt conduite à de nouveaux exploits glorieux,* ce qui semble insinuer que la continuation de la guerre est décidée.

Avant l'arrivée de ces présentes, V. E. aura sans doute appris qu'à la première nouvelle de votre débarquement, le prince de Brunswick, dédaignant de se conformer à l'armistice, prit son chemin vers Halle avec environ 3.000 hommes pour vous joindre, et que les garnisons français [*sic*] de Glogau, Custrin et Stettin ont eu ordre de marcher contre l'armée anglaise sous les ordres de V. E. Tous ces corps s'élèvent à peine à 9.000 hommes.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé : Alex^{r} HORN,
chargé d'affaires de S. M.

(Adresse :)

A Son Excellence le commandant en chef des troupes britanniques dans le Nord de l'Allemagne, etc.

Pour être expédié avec la plus grande célérité.

Arch. nat. AF^{IV}. 1673. 5e dossier, pièce n° 9. — Traduction.

---

251. — BOURRIENNE, MINISTRE DE FRANCE A HAMBOURG, AU COMTE DE CHAMPAGNY, MINISTRE DES RELATIONS EXTÉRIEURES.

Hambourg, 9 août 1809.

MONSEIGNEUR,

J'ai l'honneur de transmettre à Votre Excellence la copie d'une lettre [1] du chargé d'affaires d'Angleterre près l'armée autrichienne. J'ai mis la même adresse que celle de la lettre originale que j'ai copiée moi-même. Elle est arrivée par estafette.

Depuis ma dépêche du 30 juin, je me suis procuré une copie de la lettre qui y a servi de base, et dont je n'avois pû qu'entendre la

[1] Voir au 3 août la traduction de cette lettre.

lecture : elle est du même Monsieur Horn[1]. Je transmets cette copie[2] à Votre Excellence, en la priant de m'excuser si je n'y joins pas la traduction des deux pièces. Mais si je manquais le courier de ce soir, ma dépêche éprouverait un retard de quarante-huit heures.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon respect.

BOURRIENNE.

Arch. nat. AF^{IV}. 1673. 5e dossier, pièce no 6. — Original.

---

252. — CHAMPAGNY A NAPOLÉON

Altenburg, le 23 août 1809.

SIRE,

J'ai l'honneur de mettre sous les yeux de Votre Majesté la traduction de deux lettres[3] copiées ou interceptées à Hambourg[4], écrites par le chargé d'affaire d'Angleterre[5], actuellement à Prague. Votre Majesté y verra que les Anglois avoient promis à l'Autriche de faire une descente dans le Nord de l'Allemagne.

Je suis avec respect, Sire, de Votre Majesté le très fidèle et très dévoué serviteur et sujet.

CHAMPAGNY.

Arch. nat. AF^{IV}. 1673. 5e dossier, pièce no 6. — Original.

---

253. — RAPPORT ANONYME

[EXTRAIT RELATIF A LA COALITION DU NORD]

Le 28 août 1809.

. . . .

L'on travaille à force à la Coalition du Nord, qui doit servir de contrepoids à la Confédération du Rhin. Cette coalition doit être composée de la Russie, l'Autriche, la Prusse, l'Angleterre, le Dannemarc, la Suède, la Saxe, et même la Turquie. Comme chaque

[1] Consulter à ce sujet les *Mémoires* de Bourrienne, t. VIII, p. 177-179.
[2] Voir au 22 juin la traduction de cette lettre.
[3] Voir au 22 juin et au 3 août 1809.
[4] Voir au 9 août la lettre de Bourrienne, ministre de France à Hambourg.
[5] Alex. Horn.

puissance s'oblige alors de ne faire ni la paix, ni la guerre, que du consentement unanime des autres, nos fins politiques croyent que l'on tâche de traîner les négociations en longueur pour donner le temps à cette coalition de se former, après quoi l'Autriche ne peut plus faire la paix pour elle, encore moins consentir à la perte de quelques provinces, vu que l'intégrité des États est garantie par la coalition.

Arch. nat. AF^{IV}. 1676. 1er dossier, pièce 36.

GÉNÉRAL SAUNIER

MINISTÈRE DE LA GUERRE

8e DIVISION

BUREAU de la *gendarmerie royale.*

Enreg. N° 54.

254. — CERTIFICAT DES ÉTATS DE SERVICE DU GÉNÉRAL SAUNIER

Paris, 17 septembre 1816.

Par ordre de Son Excellence le Ministre de la Guerre, le secrétaire général du Ministère certifie à tous qu'il appartiendra, qu'il résulte des pièces et contrôles déposés au bureau de la gendarmerie royale que M. Saunier (Louis-François), né à Rennes, Ille-et-Vilaine, le 11 février 1761, a servi successivement en qualité de soldat dans le corps royal de la marine, pendant 4 ans, dragon au Régiment de la Reine du 17 mars 1778, brigadier le 24 septembre 1783, maréchal des logis le 17 septembre 1784, congédié le 16 mars 1786, cavalier de maréchaussée, devenue gendarmerie du Loiret, du 14 février 1789, brigadier le 2 juin 1792, maréchal des logis le 28 vendémiaire an II (9 octobre 1793), lieutenant le 8 vendémiaire an III (29 7bre 1794), capitaine le 12 nivôse an IX (2 janvier 1801), membre de la Légion d'honneur le 26 prairial an XII (15 juin 1804), chef d'escadron de gendarmerie le 7 janvier 1806, officier de la Légion d'honneur le 7 juillet 1807, chevalier de l'ordre de St-Henri de Saxe le 8 mars 1808, colonel de la 4e légion de gendarmerie, le 29 avril 1808, chevalier de l'ordre militaire de Pologne, le 25 mars 1809, nommé baron, le 15 août 1809, grand prévôt de l'Armée d'Allemagne, le 16 Xbre 1809, commandant de la Légion d'honneur le 30 juin 1811, général de brigade de gendarmerie le 23 novembre 1811, chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis, par ordonnance du 8 juillet 1814, confirmé maréchal de camp-inspecteur général de la même arme, par ordonnance du 18 juillet 1814, président de la commission chargée de préparer le travail relatif à la composition du nouveau corps de la gendarmerie, par décision du 12 août 1815, président de la commission chargée d'examiner les demandes formées par les officiers de différentes armes pour leur admission dans la gendar-

merie, par décision du 4 septembre 1815, membre de la commission de comptabilité de la gendarmerie d'Espagne, par décision du 22 janvier 1816, président de la commission chargée de présenter un projet de règlement sur le service et l'administration de la gendarmerie, par décision du 30 mars 1816, président de la commission chargée de présenter un projet de loi sur la justice et les tribunaux militaires, par décision du 31 août 1816, certifie en outre qu'il a fait les campagnes des années, 2 à la Vendée, XII et XIII aux Camps de Boulogne et d'Ostende, XIV, 1806, 1807 à la Grande Armée, 1808 et 1809 en Pologne et en Autriche, 1810, 1811 en Allemagne, 1812, 1813 et 1814 à la Grande Armée, qu'il a eu 2 chevaux tués sous lui à la bataille d'Austerlitz et à celle d'Iéna, accidents qui lui occasionnèrent de fortes contusions et un crachement de sang opiniâtre, qu'il a été blessé à la bataille d'Eylau, d'un coup de feu à la cuisse gauche, et qu'il a eu un 3e cheval tué sous lui dans une reconnaissance près de Varsovie, le 17 avril 1809, où il a été blessé à la jambe droite par la chute de son cheval.

En foi de quoi il a été délivré le présent certificat pour servir et valoir ce que de raison.

DES ACRES.

Min. Guerre. Archives administ. Dossier Saunier.

BARON PELLETIER

---

255. — GÉNÉRAL DE DIVISION, BARON PELLETIER (JEAN-BAPTISTE)

États de service.

Fils de Laurent-Alexis et de Marie-Jeanne Guérin, né à Éclaron, département de la Haute-Marne, le 16 février 1777, mort à Versailles le 17 mai 1862.

Bon de l'Empire, 9 mars 1808; colonel, 24 juin 1807; directeur d'atillerie à Varsovie, 27 juin 1807; colonel du 7e régiment d'artillerie à pied, resté à l'Armée du Rhin, 22 décembre 1808; au service du Grand Duché de Varsovie pour commander l'artillerie et le génie, général de brigade, 4 mars 1809; général de bri-

gade au service de France, 20 septembre 1814; lieutenant général, 22 novembre 1836; chevalier de l'ordre militaire de Pologne en 1809.

Min. Guerre. Arch. administ. Dossier Pelletier.

---

256. — PELLETIER

Nommé colonel à Tilsit le 24 juin 1809, il fut autorisé par décret du 4 mars 1809 de l'empereur Napoléon et sur la demande du prince Poniatowski à passer avec le grade de général de brigade au service du duché de Varsovie pour y remplir les fonctions d'inspecteur de l'artillerie et du génie. C'est en cette qualité qu'il prit part aux opérations du corps polonais pendant la campagne de 1809, où il dirigea personnellement l'attaque du pont de Gora sur la Vistule et fit prisonnier le régiment autrichien de La Tour Bayet. Il commanda l'attaque de Zamoscz qui fut emporté par escalade et où il fut pris plus de 1.500 hommes et 60 bouches à feu.

A la suite de cette campagne il fut nommé général de division par le roi de Saxe, mais il refusa cette nomination, dont il renvoya le brevet, et demanda à rentrer au service de France.

Min. Guerre. Arch. administ. Dossier Pelletier.

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES SIGNATAIRES DES DOCUMENTS

D

F

H

R

S

T

U

V

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES DESTINATAIRES DES DOCUMENTS

D

W

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS DE PERSONNES

[1] C'est à tort que Poniatowski qualifie Berek de colonel.

[2] Il faut substituer, p. 219, les mots « S. M. le roi de *Wurtemberg* » aux mots « S. M. le roi de *Westphalie* » présentés par le document que nous publions.

[1] Les officiers français et polonais ont constamment confondu dans les documents le colonel Brusch von Neuberg, chef de l'état-major de l'archiduc Ferdinand, et le colonel comte de Neipperg, aide de camp du même archiduc. S'il est évident qu'il faut substituer le nom de Neuberg à celui de Neipperg donné par Poniatowski, p. 116, l'identification est moins sûre en ce qui concerne le « Nieppert, adjudant commandant et chef de l'état-major de l'armée autrichienne », cité par Saunier, p. 344 et 347.

D

[1] Il faut substituer les mots « S. M. le roi de *Wurtemberg* » aux mots « S. M. le roi de *Westphalie* » dans le document publié p. 219.

G

L

M

[1] Il faut rectifier en « conseiller de légation de *Wurtemberg* », la qualité de « conseiller de légation de *Westphalie* » que donne au baron de Muelinen le document que nous publions.

[2] Voir la note p. 429.

P

Q

R

S

[1] C'est à tort que le document que nous publions fait du comte de Schenk-Castell un « ministre de *Westphalie* à Saint-Pétersbourg ».

[1] « Schraben » doit être une mauvaise lecture du copiste de 1809.

Y

Z

[1] « Zaens » est une mauvaise lecture du copiste de 1809.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 14563.

A LA MÊME LIBRAIRIE

Mémoires militaires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon Ier (1812-1813-1814), publiés par M. Waclaw Gasiorowski; traduits du polonais par MM. Jan-V. Chelminski et le commandant A. Malibran. 2e édition. Un volume in-16 avec un portrait. . . . . 3 fr. 50

Le Capitaine Gerbaud (1773-1799). — Les Volontaires de la Creuse en 1791. — L'Expédition en Sardaigne. — La Captivité en Espagne. — Occupation de Rome. — Les Campagnes d'Egypte et de Syrie. Documents publiés et annotés par Maxime Mangerel. Un vol. in-8° avec un portrait et un fac-similé. . . . . 7 fr. 50

Napoléon et la Suisse (1803-1815), par E. Guillon. Un vol. in-8° écu. 5 fr.

Du Caire à Moscou. *Contes de la Grande Armée*, par E. Guillon. 2e édition. Un volume in-16. . . , ... 3 fr. 50

Mémoires sur les guerres de Napoléon (1806-1813), par le général D. Chlapowski, publiés par ses fils, traduits par MM. Jan-V. Chelminski et le commandant A. Malibran. 3e édition. Un vol. in-16. . . . . . . 3 fr. 50

Mémoires du colonel Combe sur les campagnes de Russie 1812, de Saxe 1813, de France 1814 et 1815. *Nouvelle édition.* In-18. . . . . . 3 fr. 50

Souvenirs des guerres d'Allemagne pendant la Révolution et l'Empire, par le baron de Comeau, ancien officier de l'armée de Condé, chef d'état-major de la Bavière au grand quartier général de Napoléon, chambellan bavarois. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. 7 fr. 50

Mémoires du comte Valentin Esterhazy, avec une introduction et des notes par Ernest Daudet. 2e édition. Un vol. in-8° accompagné de trois gravures hors texte. . . . . 7 fr. 50

Lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme (1784-1792), sous le règne de Catherine. — La Vie militaire et mondaine avant la Révolution. — La Cour de Versailles. — Les Fêtes de Chantilly. — La Mort du duc de Choiseul. — Un Voyage au Vigan. — La Vie en Province. — La Cour en 1790. — Course en Angleterre. — Coblentz en 1791. — Varennes. — L'Entrevue de Pilnitz. — La Cour de Russie. Un volume in-8° avec une introduction et des notes par Ernest Daudet. . . . . 7 fr. 50

Nouvelles lettres du comte Valentin Esterhazy à sa femme (1792-1795), publiées par Ernest Daudet. — La Cour de Russie. — Catherine et les émigrés. — Le Prince de Nassau à Coblentz. — Les Duperies de la politique austro-prussienne. — La Retraite de Brunswick. — La Comtesse Esterhazy en Russie. — La Mort de Louis XVI. — Le Comte d'Artois à Saint-Pétersbourg. — Fin de la mission du comte Esterhazy. — Son séjour en Pologne. Un volume in-8°. 7 fr. 50

La Cour et le règne de Paul Ier. *Portraits, souvenirs et anecdotes*, par le comte Fédor Golovkine, avec introduction et notes par S. Bonnet. 2e édit. Un volume in-8° avec cinq portraits. . . . . 7 fr. 50

Mémoires du général Griois (1792-1822), avec introduction et notes par Arthur Chuquet, membre de l'Institut. Deux volumes in-8° avec un portrait en héliogravure. 2e édition. Chaque volume. . . . . 7 fr. 50

Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée (1754-1825), publié d'après les manuscrits inédits, avec une Introduction par M. Emile Longin. 3e édition. Un vol. in-8° avec un portrait et un fac-similé. . . . . 7 fr. 50

Récits de guerre et de foyer. **Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio**, d'après les souvenirs inédits de la maréchale, par Gaston Stiegler. Préface de M. le marquis Costa de Beauregard. 9e édition. Un vol. in-8° avec deux portraits. . . . . 7 fr. 50

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 14563.